

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

Albert Lippmann stud phil.

1860.



ŒUVRES COMPLÈTES
DE LUCIEN
DE SAMOSATE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

0

ŒUVRES COMPLÈTES
DE LUCIEN
DE SAMOSATE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR EUGÈNE TALBOT

Docteur ès lettres

Professeur adjoint de rhétorique au lycée Louis-le-Grand

TOME SECOND

PUBLICATION DE CH. LAHURE

Imprimeur à Paris

SE VEND A PARIS

CHEZ L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1857

KD 5205

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
DR. JOHN RATHBONE OLIVER
AUGUST 4, 1941

ŒUVRES COMPLÈTES DE LUCIEN.

XXXIX

LES PORTRAITS ¹.

LYCINUS ET POLYSTRATE.

1. LYCINUS. Oui, mon cher Polystrate, ce qu'on éprouvait jadis à la vue de la Gorgone, je viens de l'éprouver tout à l'heure en voyant une belle femme. Peu s'en faut que je n'aie été pétrifié, comme dans la Fable; j'en suis encore tout immobile d'admiration.

POLYSTRATE. Par Hercule! il fallait que ce fût une beauté divine et d'un aspect bien saisissant, puisque, étant femme, elle a pu frapper à ce point Lycinus. Qu'un jeune garçon eût produit cette impression sur toi, c'est assez ton habitude. On parviendrait plutôt à déplacer le mont Sipyle² qu'à te distraire de la compagnie des jeunes gens aimables; on te voit toujours auprès d'eux, la bouche ouverte, les yeux en larmes parfois, comme la

1. Ce dialogue est, suivant Dusoul, l'éloge d'une certaine Panthéa de Smyrne, maîtresse de Lucius Vérus, et, selon Wieland, le portrait physique et moral de Lucilla, femme de Marc Aurèle. Quelques éditeurs croient que cet opuscule n'est pas de Lucien; les meilleurs critiques ne doutent point de son authenticité.

2. Montagne de Lydie, sur le sommet de laquelle on disait qu'était Niobé, changée en rocher.

filles de Tantale¹. Cependant apprends-moi quelle est cette Méduse qui pétrifie les gens. D'où est-elle? Il faut aussi que je la voie. Tu ne m'enverras pas, j'espère, ce spectacle, et tu ne seras pas jaloux si je veux, comme toi, m'en approcher, au risque de devenir immobile.

LYCINUS. Il faut que tu saches, mon ami, qu'il te suffirait de la voir d'un point élevé pour demeurer béant et passer à l'état de statue. Le mal, toutefois, qu'elle te ferait, serait peut-être encore assez doux, et sa vue ne te causerait pas une blessure mortelle; mais si elle jetait un regard sur toi, le moyen de t'en échapper? Elle t'attacherait et t'entraînerait à son gré, comme la pierre d'Héraclée attire le fer².

2. POLYSTRATE. Cesse, Lycinus, de me décrire je ne sais quelle beauté prodigieuse qui n'existe que dans ton imagination, ou, du moins, apprends-moi quelle est cette femme.

LYCINUS. Tu crois que j'exagère? Et moi je crains, quand tu l'auras vue, de passer pour un faible panégyriste, tant tu la trouveras au-dessus de mes éloges. Cependant je ne puis te dire qui elle est. Elle était suivie d'une foule d'esclaves, d'un brillant et nombreux cortège d'eunuques et de femmes, appareil qui donne à croire que sa condition est plus relevée que celle d'une simple particulière.

POLYSTRATE. Tu ne t'es pas informé de son nom? tu ne sais pas comment on l'appelle?

LYCINUS. Je n'ai pu l'apprendre. Tout ce que j'ai su, c'est qu'elle est d'Ionie. Un homme, qui la regardait de près sur son passage, s'est écrié : « Voilà pourtant les beautés de Smyrne ! Il n'est pas étonnant que la plus belle des villes d'Ionie ait produit la plus belle des femmes. » Il m'a semblé que celui qui tenait ce langage était lui-même de Smyrne, et qu'il était fier d'être le concitoyen de cette belle personne.

3. POLYSTRATE. En vérité, tu t'es comporté comme une vraie statue, en ne la suivant pas et en ne demandant pas à l'homme de Smyrne quelle était cette femme. Cependant fais-moi de ton mieux la description de sa beauté; peut-être la reconnaitrai-je.

LYCINUS. As-tu songé à la difficulté de ta demande? Il n'est pas au pouvoir de la parole, ou tout au moins de la mienne, de

1. Niobé.

2. Cf. Platon, *Ion*, chap. v, édition Stalbaum. On trouvera un curieux article sur le mot *Aimant*, dans *Ménage, Origines de la langue française*, p. 49 et 20, édition de 1650.

peindre cette admirable image : le pinceau d'Apelle, de Zeuxis ou de Parrhasius, y serait impuissant, ainsi que le ciseau de Phidias ou d'Alcamène. Je déshonorerais donc mon modèle par la faiblesse de mon talent.

POLYSTRATE. Mais seulement, Lycinus, quels sont ses traits ? Ce n'est point une entreprise téméraire que d'en tracer à ton ami une légère esquisse.

LYCINUS. Le parti le plus sûr, selon moi, est d'appeler à mon aide les plus fameux artistes de l'antiquité, et de les charger du portrait de cette femme.

POLYSTRATE. Que veux-tu dire, et comment feras-tu venir ici des gens morts depuis tant de siècles ?

LYCINUS. C'est facile, pour peu que tu veuilles répondre à mes questions.

POLYSTRATE. Tu peux m'interroger.

4. LYCINUS. As-tu jamais été à Cnide, Polystrate ?

POLYSTRATE. Sans doute.

LYCINUS. Et tu as bien examiné la Vénus de ce pays ?

POLYSTRATE. Oui, par Jupiter ! C'est le chef-d'œuvre de Praxitèle.

LYCINUS. Tu sais aussi l'histoire qu'on y raconte au sujet de cette statue, qu'un jeune homme en devint amoureux, se cacha dans le temple et satisfît, comme il put, sa passion ¹ ? Mais nous te parlerons de cela une autre fois. Puisque tu as vu, dis-tu, cette Vénus, réponds-moi maintenant si tu as aussi vu celle d'Alcamène, qui est à Athènes, dans les Jardins ².

POLYSTRATE. Ah ! Lycinus, j'aurais été le plus insensible des hommes, si je n'avais été admirer un des plus beaux ouvrages de ce sculpteur.

LYCINUS. Je ne te demanderai pas, Polystrate, si tu es monté souvent à l'Acropole pour voir la Sosandra de Calamis ³.

POLYSTRATE. Oui, je l'ai souvent considérée.

LYCINUS. Cela me suffit. Quel est celui des ouvrages de Phidias que tu estimes le plus ?

1. Voy. *les Amours*, 45 et suivants. — Clément d'Alexandrie raconte la même profanation, et dit que Praxitèle avait fait cette statue sur le modèle de Cratina, ou de Phryné, sa maîtresse. Cf. Valère Maxime, VIII, iv, édition d'A. Thysius, Leyde, 1650.

2. Cf. le VII^e *Dialogue des courtisanes*.

3. Fameux statuaire, qui florissait un peu après Phidias. Il excellait surtout dans l'art de représenter les chevaux. On ne sait rien de positif sur la statue que Lucien appelle *la Sosandra*. Wieland croit que c'était une prêtresse de Minerve, et Belin de Ballu une certaine Lééna, maîtresse d'Aristogiton.

POLYSTRATE. Quel autre, sinon sa Lemnienne¹, sur laquelle Phidias n'a pas dédaigné de graver son nom, et, par Jupiter! son Amazone, qui s'appuie sur une lance.

5. LYCINUS. Toutes ces statues, mon ami, sont des chefs-d'œuvre, et nous n'avons plus besoin d'autres artistes. A présent, de toutes ces statues nous allons essayer de composer une seule image, en prenant à chacune d'elles ce qu'elle a de plus parfait.

POLYSTRATE. Comment faire?

LYCINUS. Ce n'est pas difficile, Polystrate. Confions ces statues à l'éloquence : chargeons-la de transporter ces beautés, de les disposer, de les fondre dans les proportions les plus exactes, en observant à la fois et l'ensemble et la variété.

POLYSTRATE. Tu as raison. A l'éloquence de mettre la main à l'œuvre et de montrer son talent. Je suis curieux de savoir l'emploi qu'elle fera de toutes ces perfections, et comment d'une foule de beautés elle en composera une seule dont toutes les parties seront d'accord.

6. LYCINUS. Eh bien, voici comment nous allons te faire voir cette image façonnée par nos mains. De la Vénus arrivée de Cnide, elle ne prend que la tête : nous n'avons pas besoin du reste du corps, puisqu'il est nu. Quant aux cheveux, au front et aux sourcils, qui semblent dessinés au pinceau, nous les garderons tels que Praxitèle les a faits. Nous conserverons aussi la grâce humide de ces yeux brillants, sans rien changer à l'idée de Praxitèle. Les joues et les saillies du visage, nous les emprunterons à Alcamène et à la Vénus des Jardins, qui nous donne, en outre, l'extrémité des mains, l'heureuse proportion du corps, les doigts ronds et effilés. Voilà ce que nous prenons à la Vénus des Jardins. Le contour entier du visage, la délicatesse des joues, le beau dessin du nez, nous seront fournis par la Lemnienne de Phidias, dont l'Amazone nous offre l'ouverture gracieuse de la bouche et la rondeur du cou. Calamis embellira notre statue de la pudeur ravissante, du sourire fin de sa Sosandra; elle en aura le vêtement noble et décent, sauf la tête qui demeurera découverte. Pour la taille, nous la mesurerons sur celle de la Vénus de Cnide, et Praxitèle nous en fournira les proportions. Que te semble de notre statue, Polystrate?

7. POLYSTRATE. Elle sera fort belle, surtout quand elle sera complètement achevée. En effet, mon cher, tu as oublié un genre

¹. Statue de Minerve, dédiée par les habitants de Lemnos, et consacrée par Périclès.

de beauté qu'on ne saurait trouver dans une statue, bien que tu aies réuni toutes les autres.

LYCINUS. Lequel?

POLYSTRATE. Ce n'est pas le moins intéressant, mon doux ami, à moins que le coloris propre à chaque partie ne te paraisse contribuer en rien à la beauté, et qu'il soit inutile de peindre en noir ce qui doit être noir, en blanc ce qui doit être blanc, d'animer certains tons par l'incarnat, et ainsi du reste. Notre ouvrage court grand risque de pécher par le point essentiel.

LYCINUS. Comment nous le procurer, si ce n'est en invoquant le secours des peintres qui se sont le plus distingués par le mélange habile des couleurs et par leur emploi judicieux? Appelons donc ici Polygnote, Euphranor, Apelle, Aétion : ils se partageront la besogne; Euphranor peindra la chevelure comme celle qu'il a donnée à sa Junon; Polygnote nous dessinera des sourcils gracieux et colorera les joues de la nuance qui anime celles de sa Cassandre, qu'on voit à Delphes dans la Lesché¹; il lui donnera ce vêtement fin et léger, dont une partie se relève avec grâce, tandis que l'autre flotte au gré des zéphyrs. Le corps demande le pinceau d'Apelle, dans sa Pacaté²; la blancheur éclatante en sera relevée par une teinte chaude et vivante : les lèvres seront celles de la Roxane d'Aétion³.

8. Mais faisons mieux : prenons le plus habile des peintres, Homère, qui ne le cède ni à Euphranor ni à Apelle, et demandons-lui le coloris qu'il a répandu sur les cuisses de Ménélas quand il les a comparées à un ivoire légèrement teint de pourpre⁴ : il colorera ainsi tout notre tableau; c'est encore lui qui peindra les yeux de notre belle et les fera à fleur de tête⁵. Le poète de Thèbes⁶, mettant aussi la main à l'œuvre, lui donnera des paupières couleur de violette⁷; puis Homère représentera son doux sourire, ses bras blancs et ses doigts de rose⁸; en un

1. Lieu public, où l'on s'assemblait pour converser, du mot λέσχη, *causerie*.

2. « Maitresse d'Alexandre. Élien l'appelle *Pancaste*, *Hist. div.*, XII, xxxiv. Pline l'appelle *Campaspe*, XXXV, p. 629. Apelle, en la peignant, en devint amoureux, et Alexandre eut la générosité de la lui céder. » BELLIN DE BALLU.

3. Voy. *Hérodote ou Aétion*, 4 et 6.

4. *Iliade*, IV, v. 440.

5. Βοῶπις, à l'œil de bœuf, épithète homérique de Junon.

6. Pindare.

7. Ἰοβλέφαρον, *Olymp.*, VI, v. 51. Plusieurs éditeurs de Pindare, notamment M. Boissonade, impriment ἰοδόστυρον.

8. Φιλομειδής, qui aime à sourire; λευκώλενος, aux bras blancs; ροδοδάκτυλος, aux doigts de rose, se rencontrent fréquemment dans Homère.

mot, il la rendra semblable à sa Vénus d'or¹, avec plus de justesse encore que la fille de Brisès².

9. Voilà ce que peuvent faire les enfants de la sculpture, de la peinture et de la poésie³. Mais ce qui fleurit surtout parmi tant d'attraits, je veux dire la grâce, ou plutôt toutes les Grâces réunies au chœur des Amours, qui pourrait se flatter de l'exprimer?

POLYSTRATE. Ah! Lycinus, c'est vraiment un miracle de beauté dont tu nous parles; c'est quelque être divin descendu du ciel. Que faisait-elle quand tu l'as vue?

LYCINUS. Elle avait entre les mains un livre à moitié roulé, dont elle paraissait avoir lu une partie et s'occuper à lire l'autre. Tout en marchant elle s'entretenait de je ne sais quel sujet avec une personne de sa suite; je n'ai pu entendre ce qu'elle disait, mais elle souriait, Polystrate, et m'a laissé voir ses dents. Comment te dire leur blancheur, leur régularité, leur disposition admirable? As-tu jamais vu un beau collier de perles brillantes et d'une égale grosseur? Ainsi ses dents étaient rangées. Ses lèvres de corail en faisaient encore ressortir la blancheur. On pourrait les comparer à cet ivoire poli dont parle Homère⁴; aucune n'était plus large que les autres, ni plus saillante ou plus écartée; elles avaient une égalité et une couleur parfaites, une grandeur unique et une continuité irréprochable. En un mot, c'est une vue merveilleuse, qui laisse loin derrière elle toute espèce de beauté mortelle.

10. POLYSTRATE. Arrête. Je sais maintenant, sans nul doute, quelle est la femme dont tu veux parler: je la reconnais à ses traits et à sa patrie. Ne m'as-tu pas dit qu'elle était suivie de quelques eunuques?

LYCINUS. Oui, et d'un certain nombre de soldats.

POLYSTRATE. C'est la maîtresse de l'empereur, mon cher, cette beauté ravissante.

LYCINUS. Quel est son nom?

POLYSTRATE. Un nom charmant, Lycinus, un nom tout ai-

1. *Iliade*, XIX, v. 282.

2. Hippodamie, plus connue sous le nom de Briséis.

3. Nous avons déjà vu cette locution de Lucien, pour dire les sculpteurs, les peintres et les poètes: elle rappelle la forme d'Horace dans ces vers:

*Æque tellus
Pauperi recluditur
Regumque pueris.*

Liv. II, ode XVIII, v. 32 et suivants.

4. *Odyssée*, XVIII, v. 495.

mable. C'est celui que portait la belle épouse d'Abrodade¹. Tu as souvent lu, dans Xénophon, les éloges qu'il accorde à cette femme aussi sage que belle?

LYCINUS. Oui, par Jupiter ! et je crois toujours la voir, tant je suis ravi quand j'arrive à la lecture de ce passage. Peu s'en faut que je n'entende le discours que lui prête l'historien, lorsqu'elle arme son mari et l'envoie au combat.

11. POLYSTRATE. Ah ! mon ami, tu n'as vu celle-ci qu'une fois, elle a passé devant tes yeux avec la rapidité d'un éclair ; tu ne peux donc louer en elle que des perfections ordinaires, je veux dire le corps et la beauté, mais tu n'as pu voir les perfections de son âme. Tu ne sais pas combien cette beauté divine surpasse en elle les attraits extérieurs. Moi qui suis son compatriote et son ami, et qui ai souvent échangé des paroles avec elle, je connais de plus la douceur de son caractère, son affabilité, l'élévation de son âme, la sagesse et la culture de son esprit, et je mets tout cela bien au-dessus de sa beauté. Ces charmes, en effet, sont bien préférables à ceux du corps, et il serait absurde et ridicule de faire plus de cas du vêtement que de la personne. A mon sens, la beauté parfaite consiste dans la réunion des vertus de l'âme et des perfections physiques. Or, combien de femmes je pourrais te montrer, qui sont belles, mais qui déshonorent leur beauté ! elles parlent, la fleur de leurs attraits se flétrit et se fane, et la gaucherie même de leurs gestes trahit l'union mal assortie de leur corps avec l'âme qui en est maîtresse. De pareilles femmes ressemblent aux édifices sacrés des Égyptiens ; le temple est grand et riche, orné de pierres précieuses, brillant de peintures et d'or ; mais si vous cherchez le dieu du sanctuaire, c'est un singe, un ibis, un bouc, un chat. Ainsi sont faites bon nombre de femmes. Ce n'est donc point assez de la beauté, si elle n'est relevée par de véritables ornements. Je n'entends pas par ce mot des vêtements de pourpre et des colliers, mais, comme je l'ai dit plus haut, la vertu, la sagesse, la douceur, l'aménité, toutes les qualités enfin dont notre belle offre le modèle.

12. LYCINUS. Eh bien, Polystrate, récit pour récit, et paye-moi, comme on dit, de la même mesure ou même d'une plus forte : tu le peux. Trace-moi le tableau des vertus de son âme, afin que je ne l'admire pas à demi.

POLYSTRATE. L'épreuve que tu m'imposes, mon ami, n'est pas facile. Il est bien différent de louer ce qui frappe tous les yeux

1. Panthéa. Voy. Xénophon, *Cyrop.*, VI, iv.

et de décrire ce qu'on ne saurait voir. J'aurai besoin d'appeler à mon secours pour exécuter ce portrait, non plus des peintres et des statuaires, mais des philosophes, qui m'aident à le tracer d'après les règles qu'ils ont eux-mêmes établies et d'après les formes antiques.

13. Cependant mettons-nous à l'œuvre. Et d'abord, elle est éloquente et persuasive; et ces mots : « Une parole plus douce que le miel coulait de sa langue, » ont été dits par Homère plutôt pour elle que pour le vieillard de Pylos¹. Le son de sa voix, d'une parfaite douceur, n'est ni grave, ce qui ne convient qu'aux hommes, ni tout à fait grêle, ce qui deviendrait efféminé et sentant la mollesse; mais il approche plutôt de celui d'un garçon voisin de la puberté : c'est un organe agréable, flatteur, qui pénètre avec suavité dans l'oreille, si bien que quand elle a cessé de parler, la musique de ses mots semble y établir son séjour, en y formant un murmure semblable aux soupirs prolongés de l'écho, et en laissant dans l'âme une impression douce comme le miel, et que la persuasion accompagne. Vient-elle à chanter, surtout aux accords de la cithare, alors, mon cher, alors les alcyons, les cigales et les cygnes n'ont plus qu'à garder le silence : ils ignorent la musique auprès d'elle. La fille même de Pandion² paraîtrait ignorante et sans talent, quand elle déploierait la riche variété de ses accents.

14. Orphée et Amphion, qui se sont emparés de l'âme de leurs auditeurs au point d'attirer les êtres inanimés par leurs accords, auraient à leur tour, je crois, déposé leurs cithares aux pieds de cette belle, s'ils l'avaient entendue, et debout, en silence, auraient prêté l'oreille à ses accents. Conserver, en effet, une harmonie parfaite, ne jamais manquer la mesure, mais régler exactement son chant d'après le levé et le frappé; s'accompagner de la cithare, accorder en même temps le luth et la voix, observer un doigté juste, se plier à toutes les inflexions de la mélodie : cet art fut-il jamais connu du chantre de Thrace et du berger du Cithéron, qui jouait de la lyre en conduisant son troupeau³? Si jamais, Lycinus, tu entends chanter cette femme, au lieu d'éprouver seulement le sort de ceux qui voyaient les Gorgones et d'être pétrifié, tu sauras encore quel était le pouvoir des Sirènes. Tu te sentiras ravir, et je ne sais quel charme te fera oublier ta patrie et tes foyers. Vainement tu te fermeras les oreilles avec de la cire, son chant pénétrera au travers de cet

1. *Iliade*, I, v. 249. — 2. Philomèle. — 3. Cf. Horace, *Art poétique*, v. 391 et suivants.

obstacle : tu croiras entendre Terpsichore, Melpomène ou Calliope elle-même, dont elle a reçu les leçons et dont elle réunit en elle toutes les séductions et toutes les grâces. Pour le dire en un mot, imagine qu'il sort de sa bouche une voix telle qu'on doit l'attendre et de ses lèvres et de ses dents. Tu l'as vue, cette femme dont je parle; figure-toi donc l'avoir entendue.

15. Son langage n'est pas moins exquis : c'est l'ionien pur, et il n'est point extraordinaire qu'elle le parle à ravir, et en y répandant toutes les grâces attiques, puisque c'est sa langue maternelle, celle de ses aïeux, et qu'il lui était impossible de ne point avoir l'idiome d'une personne née dans une colonie d'Athènes. Il ne faut pas s'étonner non plus de son goût pour la poésie, étant concitoyenne d'Homère. Voilà, Lycinus, une image de la beauté de sa voix et de son chant, telle que l'a pu esquisser l'inexpérience de mon crayon. Mais voyons le reste. Mon dessein n'est pas de renfermer, comme toi, tant de charmes dans un seul portrait. Cette œuvre, fût-elle exécutée par un peintre habile, ne pourrait suffire à représenter la variété multiple de ces beautés qui semblent rivaliser entre elles : au contraire, chacune des vertus de son âme doit être exprimée séparément dans un tableau formé sur ce bel original.

LYCINUS. C'est une fête, c'est un gala splendide que tu nous promets, Polystrate ; tu vas, si je ne me trompe, me payer au centuple. Comble donc la mesure, et sois convaincu que tu ne saurais, quoi que tu fasses, me causer un plus sensible plaisir.

16. POLYSTRATE. De toutes les connaissances élevées, celles qui s'acquièrent par la méditation et par l'étude sont, sans contre-dit, les plus belles ; formons-en un groupe, aussi agréable par la diversité que par l'élégance des contours, afin de ne pas rester au-dessous de toi dans l'art plastique. Réunissons en elle tous les trésors de l'Hélicon, toutes les sciences que professent Clio, Polymnie, Calliope et les autres Muses, celles auxquelles président Mercure et Apollon. Les beautés que les poètes ont ornées du charme de leurs vers, les récits des historiens, les leçons des philosophes, serviront à décorer notre tableau, non pas d'une teinte légère et superficielle, mais de manière qu'il soit imbu et pénétré à fond par une couleur indélébile. Et si, malgré nos efforts, cette peinture ne rend qu'imparfaitement l'original, il faut nous le pardonner ; car jamais on n'a cité, même chez les anciens, de modèle aussi accompli. Néanmoins, si tu le veux, nous exposerons notre tableau ; moi, je n'y vois rien à reprendre.

LYCINUS. Il est très-beau, Polystrate, et toutes les lignes en sont parfaites.

17. POLYSTRATE. Dessinons maintenant et sa sagesse et son intelligence. C'est ici surtout que nous aurons besoin d'un grand nombre de modèles antiques, et particulièrement de celui d'Ionie. Nos dessinateurs, nos artistes seront Eschine, l'ami de Socrate¹, et Socrate lui-même²: ce sont, de tous les peintres, ceux qui saisissent le mieux la ressemblance, d'autant plus qu'ils ont travaillé sous les inspirations de l'amour. La fameuse Aspasia de Milet, la maîtresse de l'illustre orateur olympien³, nous offrira un modèle qui n'est point à dédaigner pour la pénétration de l'esprit, l'expérience des affaires, la profondeur du coup d'œil en politique, la vivacité, la finesse: transportons-les dans notre tableau avec toute l'exactitude de l'équerre, sauf cette différence que, d'un côté, nous avons une miniature, et, de l'autre, un colosse sous les yeux.

LYCINUS. Comment cela?

POLYSTRATE. Parce que, Lycinus, ces deux portraits, quoique ressemblants, sont d'une grandeur complètement différente. En effet, la république des Athéniens était loin d'égaliser la puissance actuelle de Rome; et si notre Aspasia ressemble à l'autre, elle l'emporte sur elle par la grandeur, étant représentée sur une plus vaste toile.

18. Le second et le troisième modèle nous seront fournis par Théano⁴ et la muse de Lesbos⁵, auxquelles nous ajouterons Diotime⁶. La première nous donnera son élévation d'âme à transporter dans notre tableau; Sappho nous prêtera l'élégance de son génie, et Diotime, outre les qualités que Socrate a louées en elle, son esprit et sa rare prudence. Voilà, Lycinus, encore un portrait à exposer.

19. LYCINUS. Par Jupiter, Polystrate, il est vraiment admirable; mais passons à un autre.

POLYSTRATE. Pour sa bonté, mon cher, pour cette affabilité qui est l'indice d'un caractère affectueux, pour sa bienveillance enfin à l'égard de ceux qui implorent son appui, il faut lui don-

1. Sur Eschine le Socratique, voy. Cicéron, *De l'invention*, I, xxxi. Diogène de Laërte et Athénée disent qu'il avait écrit un livre sur Aspasia, la maîtresse de Périclès.

2. Cf. Plutarque, *Vie de Périclès*, xxiv, xxx.

3. Cf. *Nigrinus*, 7.

4. Fille et, suivant Diogène de Laërte, femme de Pythagore.

5. Sappho.

6. Voy. le *Banquet* de Platon.

ser les traits de l'autre Théano, épouse d'Anténor¹, ceux d'A-rété², de sa fille Nausicaa, et de toutes les femmes qui, dans une haute fortune, se sont distinguées par leur modération.

20. Après ce tableau, nous ferons celui de sa vertu et de son amour pour le héros dont elle partage la couche : telle était la fille d'Icarius³, cette femme prudente et sage, dont Homère a tracé le portrait ; car c'est ainsi qu'il a peint Pénélope. Mais plutôt, par Jupiter ! représentons-la comme l'épouse d'Abrodite, dont elle porte le nom et de laquelle nous avons parlé tout à l'heure.

LYCINUS. Ah ! Polystrate, ce dernier coup de pinceau achève ta peinture ; mais tes portraits doivent être bientôt finis, car tu as détaillé son âme tout entière, en en louant successivement les parties.

21. POLYSTRATE. Non pas tout entière : je n'ai point encore parlé de ce qui mérite nos plus grands éloges ; je n'ai pas dit quelle elle se montre au milieu de sa condition splendide ; point d'orgueil dans la prospérité qui l'environne, nulle confiance dans la fortune qui l'a placée si haut au-dessus des hommes : elle sait demeurer au même niveau ; jamais un mot incivil, une pensée insolente ; populaire à ceux qui l'abordent, elle descend avec eux sur le terrain de l'égalité, se montre toujours affable dans les témoignages d'amitié et de politesse, et charme ainsi d'autant plus ceux qui les reçoivent, qu'ils partent d'une personne élevée, sans avoir rien de théâtral. C'est ainsi que ceux qui font tourner leur pouvoir, non vers le dédain, mais vers la bienveillance, paraissent vraiment dignes des biens que le sort leur a départis. Seuls, ils échappent justement à l'envie ; personne ne jalousant une puissance qui se montre modérée dans le succès, et qui ne va pas, semblable à l'Até d'Homère⁴, fouler aux pieds les têtes des hommes et écraser ceux qui sont au-dessous d'elle. Voici, d'ailleurs, ce qui arrive aux gens d'un esprit étroit et rendus insolents par la fortune. Lorsque cette déesse, au moment où ils s'y attendent le moins, les fait monter sur son char aux ailes rapides, peu satisfaits de leur sort, ils ne regardent plus la terre et ils aspirent à s'élever davantage ; mais bientôt, nouveaux Icares, leur ciré se fond, leurs ailes se dispersent au vent, et ils font rire, en tombant sur la tête au

¹ *Iliade*, V, v. 70.

² Femme d'Alcinoüs, roi des Phéaciens. Voy. *Odyssée*, VIII, v. 65.

³ Pénélope.

⁴ *Iliade*, X, v. 500. Cf. le *Dict.* de Jacobi.

milieu de la mer et des flots. Ceux, au contraire, qui usent de leurs ailes, comme Dédale, sans s'élever trop haut et sans oublier qu'elles sont faites de cire, ménagent leur vol proportionné à la nature humaine, et, contents de raser les flots, où ils mouillent de temps en temps leurs ailes qu'ils n'exposent point à toute l'ardeur du soleil, ils arrivent sûrement et sagement à leur but. Voilà ce qu'on doit louer avant tout dans notre héroïne; aussi mérite-t-elle que chacun lui souhaite, en retour de sa bonté, de conserver toujours ses ailes, et de voir affluer sans cesse de nouveaux biens.

22. LYCINUS. Que tes vœux s'accomplissent, Polystrate! Elle en est digne. Ses attraits ne se bornent pas, comme ceux d'Hélène, à la seule beauté du corps; ils recèlent une âme mille fois plus belle et plus aimable. Il convenait qu'un prince, grand, bon et pacifique, joignît à tant d'autres avantages celui de voir naître sous son empire une femme si accomplie, et fût assez heureux pour obtenir sa tendresse. Ce n'est pas une médiocre félicité que d'être aimé d'une femme qui peut, comme le dit Homère, disputer à la Vénus d'or le prix de la beauté et s'égaliser à Minerve pour manier l'aiguille¹. Il n'est point, en effet, de mortelle qu'on puisse comparer à celle-ci pour le corps, ainsi que parle Homère², pour les charmes extérieurs, l'esprit et le travail des mains.

23. POLYSTRATE. Tu dis vrai, Lycinus; et, si tu veux m'en croire, nous réunirons tous nos portraits, et ceux que tu as faits de ses attraits physiques et ceux que j'ai tracés des beautés de son âme: nous en formerons une seule image, et nous la déposerons dans un livre, pour être l'objet de l'admiration commune du siècle présent et des siècles à venir. Tableau plus durable que ceux d'Apelle, de Parrhasius et de Polygnote, puisque, indépendamment des beautés qui le composent, il a le privilège de n'être fait ni de bois, ni de cire, ni de couleurs, mais inspiré de la pensée même des Muses, et de donner ainsi une image fidèle, qui représente à la fois et les charmes du corps et les vertus de l'âme.

1. *Iliade*, X, v. 389. — 2. *Iliade* I, v. 445.

XL

POUR LES PORTRAITS.

POLYSTRATE ET LYCINUS.

1. POLYSTRATE. « J'ai vu, Lycinus, m'a dit la dame, j'ai vu, avant tout, dans votre ouvrage votre zèle et votre affection pour moi. On ne fait pas un éloge aussi pompeux, s'il n'est dicté par la bienveillance. Mais il est bon que je vous fasse savoir, à mon tour, quelle je suis. Je n'aime point les flatteurs de profession ; ces gens-là ne sont à mes yeux que des hypocrites, d'un caractère bas et servile. Dans les éloges surtout, quand on m'en adresse d'impertinents et d'exagérés, je rougis, je suis prête à me boucher les oreilles, et je prends la chose plutôt comme une dérision que comme une louange.

2. « La louange, en effet, n'est supportable qu'autant que celui qu'on loue reconnaît en lui chacun des avantages qu'on a célébrés : passé cela, c'est autre chose, une pure flatterie. J'en sais beaucoup pourtant, a-t-elle ajouté, qui aiment à s'entendre attribuer dans un éloge les mérites qu'ils n'ont pas. Ainsi un vieillard aime à être flatté sur sa vigueur ; un homme qui n'est pas beau, veut qu'on lui donne la beauté de Nirée ou de Phaon. Ils s'imaginent, l'un que ces louanges changeront sa figure, l'autre, qu'elles lui rendront sa première jeunesse, erreur renouvelée de Pélidas.

3. « Mais il n'en va point ainsi. Quel serait, en effet, le prix de la louange, si elle pouvait nous donner réellement ce qu'elle nous prête ? Ceux qui se laissent louer ressemblent, selon moi, à un homme qui, pour cacher sa laideur, se couvrirait d'un beau masque et ferait vanité de cette beauté empruntée, que chacun peut lui ôter, et qu'un rien peut briser ; d'autant plus ridicule, qu'une fois démasqué, il montrerait quelle figure cachaient ces beaux dehors. Tel serait aussi, par Jupiter ! un homme de petite taille, qui, chaussé d'un cothurne, voudrait

disputer de grandeur avec ceux dont la taille dépasse son niveau de toute une coudée. »

4. A ce propos, elle me citait un exemple. Une femme illustre par sa naissance, belle du reste et bien faite, mais petite et d'une taille tout à fait au-dessous de la moyenne, était louée dans les vers d'un poète sur ses autres avantages et particulièrement sur sa beauté et sur sa taille : on comparait à celle d'un peuplier sa stature droite et élancée. Charmée de cet éloge, comme si elle grandissait à chaque mesure de vers, elle allait jusqu'à battre des mains. Le poète, voyant le plaisir qu'elle prenait à sa louange, recommençait souvent le même passage, lorsqu'un des auditeurs se penchant vers son oreille : « Finis, mon cher, dit-il, tu vas faire lever cette dame. »

5. Par une faiblesse semblable et plus ridicule encore, Stratonice, femme de Séleucus, proposa aux poètes un prix de deux talents pour celui qui ferait le plus bel éloge de sa chevelure, quoiqu'elle fût chauve et qu'il ne lui restât plus que fort peu de cheveux : personne n'ignorait l'état de sa tête et la perte qu'elle avait faite à la suite d'une longue maladie. Elle entendit cependant de misérables poètes lui dire que ses cheveux ressemblaient à des hyacinthes, en rouler les boucles en longs anneaux et les comparer à de l'ache, quoiqu'elle n'en eût pas un seul.

6. C'est ainsi que notre héroïne se moquait de tous ceux qui se livrent en proie aux flatteurs. « La plupart, ajoutait-elle, ne sont pas seulement sensibles aux éloges ; ils veulent encore être flattés et trompés dans leurs portraits. Parmi les peintres, ils choisiront de préférence celui qui leur donnera dans un tableau la figure la plus agréable. Il en est même qui ordonnent à l'artiste de retrancher quelque chose de leur nez, de donner à leurs yeux une teinte plus noire, enfin de leur prêter les traits qu'ils voudraient réellement avoir. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils vont ainsi couronnant l'image d'un autre, qui n'a aucune ressemblance avec eux. »

7. Tels ont été ses discours avec d'autres encore. Elle a donné d'ailleurs des éloges à la plus grande partie de ton ouvrage ; mais ce qu'elle n'a pu souffrir, c'est que tu l'aies assimilée à des déesses, à Junon et à Vénus. « Une semblable comparaison, a-t-elle dit, est au-dessus de moi et de toutes les mortelles. Je n'aurais pas même voulu qu'il m'eût mise en parallèle avec des héroïnes, telles que Pénélope, Arété, Théano, bien loin d'être comparée aux premières des déesses. J'ai pour elles trop de respect et de religion. Je craindrais d'être d'un orgueil comparable

à celui de Cassiopée, si j'acceptais une louange de cette nature. Cependant elle ne se compara qu'aux Néréides : elle révérait Junon et Vénus. »

8. Enfin, Lycinus, elle te prie de vouloir bien modifier ton œuvre, ou bien elle prend les divinités à témoin que c'est contre son gré que tu l'as écrite. Tu dois savoir que ton livre lui ferait de la peine, s'il entrait en circulation tel qu'il est, sans religion et sans piété envers les dieux. Elle s'accuserait elle-même d'impiété et se croirait coupable, en se laissant comparer à la Vénus de Cnide ou à celle des Jardins. Elle te remet en mémoire ce que tu dis d'elle à la fin de ton ouvrage, à savoir que le faste et l'orgueil ne sont point dans son caractère, que, loin de vouloir s'élever au-dessus de la condition humaine, elle se contente d'effleurer la terre de son vol ; voilà ce que tu dis, et puis tu vas la porter jusqu'aux cieux et l'égaliser à des déesses.

9. Elle te conjure de ne pas la croire moins sensée qu'Alexandre. Un architecte promettait à ce roi de changer tout le mont Athos en sa statue¹, et d'y tailler son image, tenant une ville dans chaque main : le monarque, regardant cette promesse comme une imposture et jugeant cette téméraire entreprise comme trop au-dessus de lui, fit taire un homme si lesté à sculpter des colosses, et lui ordonna de laisser en place le mont Athos, sans aller rapetisser une si grande montagne jusqu'à une ressemblance marquée avec le corps humain. Elle applaudissait beaucoup à la grandeur d'âme d'Alexandre, qui, par ce refus, s'était élevé, disait-elle, une statue plus haute que le mont Athos dans la mémoire de ceux qui garderaient de ce prince un éternel souvenir : car il n'appartient qu'à une grande âme de mépriser un honneur si extraordinaire.

10. Elle a beaucoup admiré ton idée et la composition de tes portraits, mais elle ne les trouve pas ressemblants. Elle ne croit point mériter semblable honneur, elle s'en reconnaît bien loin, ainsi que n'importe quelle autre femme. Elle te renvoie donc tes éloges et s'incline devant tes modèles. Loue ses vertus humaines ; mais, suivant ses propres expressions : « Pas de chaussure plus grande que mon pied, de peur qu'elle ne me fasse faire un faux pas, quand je voudrai marcher². »

11. Voici encore une chose qu'elle m'a recommandé de te

¹ Voy. *Comment il faut écrire l'histoire*, 42. Plutarque ajoute que ce colosse devait tenir une ville dans l'une de ses mains, et de l'autre verser un fleuve considérable dans la mer.

² Cf. Horace, livre I, *Ép.*, xi, v. 42 et 43.

dire : « J'ai lu dans plusieurs auteurs, vous autres hommes savez si cela est vrai, qu'on ne permet pas à Olympie d'élever aux vainqueurs des statues plus grandes que nature. Les Hellanodices veillent à ce que personne ne s'écarte de la vérité, et l'on soumet les statues à un examen encore plus rigoureux que les athlètes. Prenez donc garde, Lycinus, qu'on ne puisse nous accuser d'avoir surfait pour la mesure, et qu'ensuite les Hellanodices ne renversent notre statue. »

12. Voilà ce qu'elle m'a dit. Vois maintenant, Lycinus, comment tu pourras modifier ton livre, en retranchant tous les traits qui peuvent offenser les dieux. Ils ont paru singulièrement lui déplaire; elle a frémi en les entendant lire, et elle a supplié les déesses de lui être favorables : faiblesse bien excusable chez une femme. A vrai dire, du reste, il m'a semblé qu'elle n'avait pas tout à fait tort. Je n'avais d'abord trouvé rien de répréhensible dans ton écrit, quand tu m'en as fait lecture. Mais depuis qu'elle m'a fait remarquer ces différents endroits, je commence à être de son avis. Il m'est arrivé quelque chose d'analogue à certains effets d'optique. Quand on regarde les objets de trop près, qu'on se les met sous les yeux, on n'aperçoit rien distinctement; mais en s'éloignant à une juste distance, on voit parfaitement et ce qui est bien et ce qui ne l'est pas.

13. Comparer une mortelle à Vénus et à Junon, qu'est-ce autre chose que de dégrader ces déesses? Dans ces sortes de parallèles, ce n'est point le petit objet qu'on augmente, c'est le grand qu'on diminue. Que deux hommes marchent côte à côte, l'un d'une taille gigantesque, l'autre à peine élevé au-dessus de terre, si l'on veut les rendre égaux, de manière à ce que l'un ne passe pas l'autre, ce ne sera pas en ordonnant au nain de se hausser, même en s'élevant le plus possible sur la pointe des pieds; mais, pour que tous les deux paraissent de taille égale, il faudra que le géant se courbe et se fasse plus petit. De même, dans les comparaisons du genre des tiennes, ce n'est pas l'homme qu'on élève en l'assimilant à la divinité, c'est la divinité qu'on abaisse en la ravalant à un être inférieur à elle. Je conviens que le manque d'objets terrestres peut nous autoriser à élever nos expressions jusqu'aux ciels, sans paraître coupables d'impiété; mais toi, qui avais le choix de tant de beautés, tu as eu l'audace, sans qu'il en fût besoin, de comparer ton héroïne à Vénus et à Junon.

14. Retranche-moi, Lycinus, cette exagération blâmable. Ce défaut n'est pas dans ton caractère. Tu n'es pas habituellement porté à donner des éloges, tu en es même avare; mais aujourd'hui

d'hui, tu as subi, je ne sais comment, une métamorphose complète; tu t'es mis en dépense, et ton économie s'est changée en prodigalité louangeuse. Ne rougis point, du reste, de remettre sur le métier une œuvre déjà livrée au public. Phidias en fit autant, dit-on, lorsqu'il eut achevé son Jupiter, qu'on voit à Élée. Debout derrière les portes, après avoir fait enlever les voiles qui couvraient sa statue, il écouta les critiques et les éloges. L'un trouvait le nez trop gros, l'autre le visage trop long, un troisième blâmait autre chose. Quand les spectateurs se furent retirés, Phidias se renferma de nouveau, corrigeant et rectifiant sa statue d'après l'avis de la majorité; car il ne croyait pas qu'il y eût un meilleur jugement que celui d'une si grande foule, attendu que plusieurs personnes doivent mieux voir qu'un seul, fût-ce un Phidias. Telle est la commission que j'avais à te faire de la part de notre belle, et tels sont les conseils que me dicte ma bienveillante amitié.

15. LYCINUS. Ah! Polystrate, quel orateur inconnu je trouve en toi! Tu viens de prononcer contre mon ouvrage un discours si long, une accusation si grave, qu'il ne me reste aucun espoir de défense. Cependant vous n'avez guère observé les formes juridiques, toi surtout, qui as condamné mon livre par défaut, en l'absence de son avocat. Il est trop facile, je crois, comme dit le proverbe, de gagner le prix quand on court tout seul. Je ne suis donc pas surpris de voir ma cause perdue, puisqu'on n'a pas fait couler d'eau pour moi et qu'on n'a pas entendu ma justification. Ce que je trouve de plus étrange dans cette affaire, c'est que vous êtes tous les deux accusateurs et juges. Veux-tu donc que je m'en tienne à votre décision et que je garde le silence? Ou bien dois-je, à l'exemple du poète d'Himère¹, chanter la palinodie? Enfin me donnerez-vous le droit d'appel?

POLYSTRATE. Oui, par Jupiter! si tu as quelque bonne raison à faire valoir. Ce n'est pas contre des adversaires, comme tu dis, c'est devant des amis que tu as à te justifier; et je suis prêt, pour ma part, à comparaître avec toi.

16. LYCINUS. Une chose me contrarie, Polystrate, c'est que notre héroïne ne soit pas présente à mon discours: cela vaudrait beaucoup mieux. Me voilà réduit à me justifier par commission. Cependant, si tu veux être mon interprète auprès d'elle avec la même fidélité que tu as été le sien auprès de moi, je ne craindrai pas de jeter le dé.

¹. Stésichore. Nous en avons déjà parlé.

POLYSTRATE. Sois tranquille à cet égard, Lycinus ; je m'acquitterai parfaitement de mon rôle apologétique : seulement tâche d'être bref, pour que je retienne mieux.

LYCINUS. J'aurais pourtant besoin de parler longtemps, afin de réfuter une accusation si terrible. Mais je veux bien, à cause de toi, abréger cette apologie. Va donc lui dire de ma part....

POLYSTRATE. Pas du tout, Lycinus : parle-lui, comme si elle était elle-même présente ; je t'imiterai auprès d'elle.

LYCINUS. Eh bien, puisque tu le veux, Polystrate, elle est ici, et c'est elle qui m'a dit tout ce que tu m'as fait savoir de sa part. Je n'ai plus qu'à commencer ma réponse. Mais, mon ami, car je n'hésite pas à t'avouer ce qui m'arrive, tu m'as rendu, je ne sais comment, ma justification bien redoutable. Tu le vois, je sue, j'ai peur ; il me semble que je l'aperçois elle-même, et cette vue me jette dans le plus grand trouble. Je commence toutefois : il n'y a plus à différer, elle est là.

POLYSTRATE. Oui, par Jupiter ! La plus grande bonté brille sur son visage : elle est, tu le vois, sereine et affable. Parle donc en toute assurance.

17. LYCINUS. Je vous ai donné, ô la plus parfaite des femmes, des louanges dont l'étendue vous paraît, dites-vous, exagérée ; je ne vois cependant pas que je vous aie louée autant que vous le faites vous-même par votre excessive piété envers les dieux. Ce trait surpasse tout ce que j'ai pu dire de vous : pardonnez si je ne l'ai point ajouté à votre portrait ; je l'ignorais, il m'a échappé ; sans cela je l'eusse dessiné avant tous les autres. Loin donc que mes éloges soient outrés, je sens combien je suis resté au-dessous de mon sujet. Voyez quel coup de pinceau j'ai négligé, qui eût mis dans tout son jour l'excellence de votre caractère et la justesse de votre raison, puisque la piété envers les dieux est le garant de la vertu envers les hommes. Par suite, si je dois retoucher mon œuvre et corriger votre portrait, je n'aurai pas la témérité d'y rien retrancher, mais j'y ajouterai ce trait, qui doit achever et couronner tout l'ouvrage. Je vous ai donc à cet égard, je l'avoue, la plus grande obligation. Et quand j'ai vanté la modération de votre caractère, ennemi du faste et de l'orgueil au milieu des splendeurs de votre fortune, en vous plaignant de mon éloge, vous en confirmez la vérité. En effet, ne pas s'approprier avidement de pareilles louanges, mais les refuser par scrupule, prétendre qu'elles sont bien au-dessus de son mérite, c'est la marque certaine d'une âme modeste et populaire. Seulement, plus vous montrez cette disposition au sujet des éloges, plus vous faites connaître que vous

êtes digne d'être exaltée. On peut, à ce propos, vous appliquer un mot de Diogène. On lui demandait comment on peut mériter la gloire : « En la méprisant, » répondit-il. Si l'on me demandait quels sont ceux qui méritent le plus d'être loués, je dirais : « Ceux qui ne veulent pas l'être. »

18. Mais ces réflexions paraîtront peut-être étrangères à la cause et s'éloigner de la question. Le point sur lequel je dois me justifier, est d'avoir comparé votre beauté à celle de la Vénus de Cnide et de la Vénus des Jardins, à celle de Junon et de Minerve. Cet éloge vous semble excessif; c'est une chaussure trop grande pour le pied. Examinons donc ce grief. Il y a un vieux proverbe qui dit que les peintres et les poètes ne sont pas responsables de leurs fictions; à plus forte raison, selon moi, ceux qui font des éloges, quoiqu'ils écrivent, comme nous, en humble prose et ne s'élèvent pas sur les ailes du mètre. L'éloge est libre; son étendue ni sa brièveté ne sont soumises à aucune loi; l'unique objet qu'on s'y propose est d'exciter la plus vive admiration pour la personne louée et de la présenter comme un modèle ¹. Mais je n'emploierai pas ce moyen de défense, afin que vous ne croyiez pas que j'en suis réduit à prendre cette voie.

19. Je vous dirai plutôt que notre manière de composer un éloge consiste à nous servir de comparaisons et d'images, dont le principal mérite est la justesse. Pour y atteindre, ce n'est pas assez que l'objet de la comparaison soit parfaitement égal à celui de la louange ou ne lui soit inférieur en aucun point; mais il faut, autant que possible, élever l'être qu'on loue jusqu'à un objet qui l'emporte de beaucoup sur lui. Par exemple, si, pour faire l'éloge d'un chien, on disait qu'il est plus gros qu'un renard ou qu'un chat, serait-ce, à votre avis, le louer d'une manière convenable? « Non, » diriez-vous; et, quand on comparerait ce chien à un loup, l'éloge ne serait pas encore fort grand. Comment donc l'amener à sa perfection naturelle? En disant : « Ce chien, par la taille et la force, ressemble à un lion. » Ainsi un poète ², pour faire l'éloge du chien d'Orion, l'appelle *dompteur de lions*. Voilà l'éloge parfait d'un chien. De même, si l'on veut louer un fameux athlète, Milon de Crotone, Glaucus de Caryste ou Polydamas ³, et qu'on dise de lui qu'il est plus robuste qu'une femme, ne croirez-vous

1. Cf. Lettres de Cicéron, *Ad familiares*, VI, VII.

2. Poète inconnu.

3. Voy. Hérodote ou Aétion, 8; *Comment il faut écrire l'hist.*, 35, et *l'Assemblée des dieux*, 42.

pas que l'auteur d'un si sot éloge a voulu tourner son héros en ridicule? Eût-il exalté sa force au-dessus de celle d'un homme, il serait encore loin d'avoir fait un éloge véritable. Écoutez comme un poète célèbre ¹ fait l'éloge de Glaucus :

Ni le frère bouillant d'Hélène,
Ni le robuste fils d'Alcmène,
N'eût tendu contre lui ses bras musclés de fer.

Vous voyez comme il compare son héros à des dieux, ou plutôt comme il l'élève au-dessus des immortels. Cependant Glaucus ne s'est pas fâché d'avoir été mis en parallèle avec les dieux qui président à la lutte, et jamais ceux-ci n'ont songé à tirer vengeance de Glaucus ou de son poète, à cause de l'impiété de cet éloge. L'un et l'autre, au contraire, ont joui de l'estime et de l'admiration de toute la Grèce : Glaucus, à cause de sa force; le poète, pour ses autres chants et notamment à cause de celui-ci. Ne soyez donc pas étonnée si, voulant faire une comparaison nécessaire à tout éloge, je me suis servi d'un exemple outré en apparence : le bon sens me l'indiquait.

20. Vous avez parlé de flatterie; vous avez déclaré que vous détestiez les flatteurs : je vous en loue, et je ne puis faire autrement. Seulement, ne confondez pas, je vous prie, mais distinguez bien l'œuvre de la louange et l'exagération de la flatterie². Le flatteur ne loue qu'en vue de son intérêt; il n'a aucun souci de la vérité; il croit devoir, en toute occasion, pousser son hyperbole à l'excès; il ment; il emprunte à son imagination presque tout ce qu'il dit; il n'hésite pas à dire que Thersite est beaucoup plus beau qu'Achille, que Nestor est le plus jeune des guerriers qui sont devant Troie; il jurera que le fils de Crésus a l'ouïe plus délicate que Mélampe, que Phinée a la vue plus perçante que Lyncée³, du moment qu'il espère profiter de ses mensonges. Au contraire, celui qui loue ne ment jamais; jamais il ne prête à son sujet des qualités qui n'existent point : seulement il peint les avantages naturels, même peu développés, de l'objet loué, puis il les amplifie et leur donne un air de grandeur. Il osera

1. Pindare; mais ce morceau manque dans ce qui nous reste de ce poète.

2. Cf. le traité de Plutarque : *Moyens de discerner un flatteur d'avec un ami*, traduction d'A. Pierron, édition Charpentier, t. I, p. 4; Théophraste, *Caract.*, chap. II, spécialement dans l'édition d'Ast.

3. Voy. pour ces noms le *Dict.* de Jacobi. Quant au fils de Crésus, Hérodote, livre I, dit qu'il était sourd et muet. On sait comment ce jeune prince recouvra la voix; au moment où un soldat allait tuer son père, il s'écria : « Soldat, ne tue pas Crésus! » Voy. Aulu-Gelle, V, IX; Valère Maxime, V, IV.

dire d'un cheval, qui, de tous les animaux que nous connaissons, est, de sa nature, le plus léger et le plus vite :

Il n'eût pas fait courber la tête des épis ¹.

Et ailleurs :

Le galop des chevaux prompts comme la tempête ².

S'il veut louer une belle maison, il dira :

Tel est de Jupiter le céleste palais ³.

Un flatteur appliquerait ce vers à la cabane d'un gardeur de pourceaux, s'il espérait en tirer quelque chose. C'est ainsi que Cynéthus, flatteur de Démétrius Poliorcète, après avoir épuisé toutes les ressources de la flatterie, louait Démétrius, tourmenté de la toux, de ce qu'il crachait avec grâce.

21. Le caractère qui distingue le flatteur du panégyriste ne consiste pas seulement en ce que l'un ne fait aucune difficulté d'employer le mensonge pour faire plaisir à ceux qu'il loue, tandis que l'autre essaye d'outrer des qualités qui existent; mais ils diffèrent essentiellement en ceci, que le flatteur use des hyperboles les plus violentes qu'il puisse inventer, tandis que le panégyriste évite prudemment cet excès et se tient dans de justes bornes. Telles sont, entre mille, les différences qui séparent la flatterie de la louange sincère : elles vous apprendront à ne pas soupçonner tous ceux qui vous louent, mais à les distinguer et à mesurer chacun d'eux à la règle qui lui convient.

22. Maintenant, rapprochez, si vous voulez bien, mon ouvrage de chacune de ces deux règles, et vous verrez s'il s'applique à celle-ci ou à celle-là. Si j'avais comparé une femme laide à la Vénus de Cnide, je passerais à bon droit pour un flagorneur plus impudent que Cynéthus; mais lorsque c'est une femme comme vous, et que tout le monde connaît, la distance n'est pas assez grande pour qu'on blâme ma témérité.

23. Peut-être me direz-vous, ou plutôt vous me l'avez déjà dit : « Je vous permets de louer ma beauté; mais il fallait faire un éloge à l'abri de tout reproche, et non pas assimiler une

1. Homère, *Iliade*, XX, v. 227. Cf. Oppien, *De la chasse*, I, v. 234, et Virgile, *Én.*, VII, v. 808.

2. Ce vers n'est pas dans Homère : on trouve dans l'hymne à Vénus, attribué à ce poète, le vers 248, qui a de l'analogie avec celui que cite Lucien.

3. *Odyssée*, IV, v. 74.

mortelle à des déesses. » Je réponds à cela, puisque la vérité m'y force, que je ne vous ai point comparée à des déesses, ô femme accomplie, mais aux chefs-d'œuvre de nos meilleurs artistes, à des ouvrages de pierre, d'airain ou d'ivoire. Il n'y a pas d'impiété, je pense, à comparer l'homme aux œuvres sorties de sa main; à moins que vous ne confondiez Minerve avec la statue faite par Phidias, et la Vénus Uranie avec le marbre que Praxitèle a sculpté à Cnide quelques années après ¹. Prenez garde qu'une telle opinion ne blesse les dieux, dont il me semble que la véritable image ne saurait être représentée par la main des mortels.

24. Si d'ailleurs je vous ai comparée à des déesses, je n'ai rien fait en cela qui me soit particulier; je ne suis pas le premier qui ait frayé cette route : un grand nombre de poètes estimables l'avaient ouverte avant moi, et à leur tête, Homère, votre compatriote, que je vais citer à cette barre pour ma défense. Il n'est pas possible que l'on me condamne sans le condamner aussi. Je l'interrogerai donc, ou plutôt je vous interrogerai pour lui, car vous conservez dans votre mémoire, et vous faites bien, les passages les plus charmants de ses rhapsodies. Que pensez-vous de lui, lorsqu'il dit de Briséis captive, que, semblable à Vénus d'or, elle pleure la mort de Patrocle? Et comme si ce n'était pas assez de ressembler à Vénus toute seule, il ajoute ² :

Ainsi pleure la femme aux déesses semblable.

Ce langage vous le fait-il haïr? jetez-vous son livre, ou lui accordez-vous la liberté d'un pareil éloge? Quand vous la lui refuseriez, tant de siècles la lui ont donné! Il n'est personne qui lui en ait fait un crime, ni celui qui eut l'audace de fouetter son image ³, ni celui qui marqua d'un obèle les vers qu'il prétendait supposés ⁴. Eh quoi! il lui sera permis de comparer à Vénus d'or une femme barbare, dont les yeux sont baignés de larmes; et moi, sans faire de votre beauté un éloge que vous ne voulez pas entendre, je ne pourrai comparer aux statues des déesses une

4. Les commentateurs et les traducteurs ont généralement mal compris ce passage. Nous avons suivi les judicieuses remarques de Lehmann, t. VI, p. 448 et 449.

2. *Iliade*, XIX, v. 286.

3. Zoïle, surnommé *Ὀμνηρομήτης*, c'est-à-dire, *fouet d'Homère*.

4. Zénodote d'Éphèse. Voy. Dugas-Montbel, *Hist. des poésies homériques*, dans le t. II des *Observations sur l'Iliade*, édition F. Didot.

femme dont le charmant visage s'éclaire de ce sourire qui rend l'homme semblable aux dieux !

25. Lorsque Homère veut peindre Agamemnon, voyez s'il ménage les dieux ; il en distribue les traits avec une parfaite régularité : « Il avait, dit-il, les yeux et la tête de Jupiter, la ceinture de Mars, la poitrine de Neptune ¹ ; » détaillant chacune des parties du corps humain pour leur affecter une ressemblance avec les dieux. Ailleurs il compare à l'homicide Mars tantôt un guerrier, tantôt un autre : il fait *égal aux dieux* le Phrygien, fils de Priam ; il appelle *semblable à un dieu* le fils de Pélée. Mais je reviens à des exemples de femmes. Ecoutez le poète vous dire :

C'est Diane ou Vénus à la ceinture d'or ².

Ou bien :

Ainsi Diane court à travers les montagnes ³.

26. Non content d'assimiler des mortels aux dieux, il compare aux Grâces la chevelure d'Euphorbe, quoique souillée de sang ⁴. Enfin les exemples de ce genre sont si nombreux dans Homère, qu'il n'y a presque aucun endroit de ses poésies qui ne soit embelli par ces images de déesses. Ainsi, effacez-les chez ce poète, ou permettez-nous semblable audace. Il y a plus, ces comparaisons et ces images lui paraissent si autorisées, qu'il n'hésite pas à employer des termes de rapport inférieurs à ces divinités. Il compare les yeux de Junon à ceux d'un bœuf ⁵ : un autre poète dit que Vénus a les paupières de violette ⁶ ; et qui est-ce qui ne connaît pas l'Aurore aux doigts de rose, pourvu qu'il soit familiarisé avec les poésies d'Homère ?

27. Cependant, c'est peu de chose encore que de comparer la beauté des hommes à celle des dieux : on va jusqu'à usurper leurs noms. Combien de gens s'appellent Dionysius, Héphestion, Zénon, Posidonius, Hermias ⁷ ? Une reine de Cypre, épouse d'Évagoras, se nommait Latone, et la déesse, qui pouvait la changer en pierre, comme Niobé, ne s'en est pas fâchée. Je ne

1. *Iliade*, II, v. 478. — 2. *Odyssée*, XIX, v. 54. — 3. *Ibid.*, VI, v. 102.

4. *Iliade*, XVII, v. 51.

5. Allusion à l'épithète βωπις, si fréquente dans Homère.

6. Voy. *les Portraits*, 8 et la note.

7. Dionysius, de Διόνυσος, Bacchus (voy. t. I, p. 76) ; Héphestion, de Ἡφαίστος, Vulcain ; Zénon, de Ζηνός, gén. de Ζήν, pour Ζεύς, Jupiter ; Posidonius, de Ποσειδών, Neptune ; Hermias, de Ἑρμῆς, Mercure.

parle pas des Égyptiens : quoique les plus superstitieux des hommes, ils emploient les noms des dieux jusqu'à satiété. Presque tout chez eux porte un nom tiré du ciel.

28. Bannissez donc toute crainte au sujet de ces louanges : ce n'est point votre affaire. Si, dans mon ouvrage, j'ai commis quelque faute envers la divinité, vous n'en êtes pas responsable, à moins qu'il n'y ait des crimes de lecture. Les dieux s'en vengeront sur moi, s'il est vrai qu'ils se soient vengés autrefois d'Homère et des autres poètes. En tout cas, ils ne se sont jamais fâchés contre le prince des philosophes⁴, qui a dit que l'homme est l'image de la divinité. J'aurais encore beaucoup de choses à dire, mais je me tairai par égard pour notre ami Polystrate, afin qu'il puisse retenir tout ce que j'ai dit.

29. POLYSTRATE. Je ne sais trop, Lycinus, si cela me sera possible ; tu as parlé bien longtemps et plus que ne te le permettait l'eau versée. J'essayerai cependant de conserver ton discours dans ma mémoire, et, comme tu vois, je cours de ce pas le rendre à notre belle, en me bouchant les oreilles, de peur qu'aucun bruit étranger ne vienne en confondre l'ordre, et que je ne me fasse siffler des spectateurs.

LYCINUS. C'est ton affaire, Polystrate, de bien jouer ton rôle. Pour moi, qui t'ai confié ma pièce, je me retire en ce moment ; lorsqu'on annoncera l'instant où les juges vont porter leurs suffrages, alors je me présenterai pour savoir quelle sera l'issue de ce procès.

4. Platon, suivant Dusoul ; Épicure, suivant Wieland et Lehmann.

XLI

TOXARIS OU L'AMITIÉ.

MNÉSIPPE ET TOXARIS.

1. MNÉSIPPE. Que dis-tu, Toxaris ? Vous sacrifiez à Oreste et à Pylade, vous autres Scythes ? vous les regardez comme des dieux ?

TOXARIS. Oui, Mnésippe, nous leur sacrifions, sans cependant les regarder comme des dieux, mais comme des hommes de bien.

MNÉSIPPE. Est-ce donc chez vous un usage de sacrifier aux gens de bien, après leur mort, comme à des dieux ?

TOXARIS. Certainement, et de plus nous les honorons dans nos fêtes et dans nos réunions solennelles.

MNÉSIPPE. Et quel est votre but ? Ce n'est pas, sans doute, pour vous les rendre favorables que vous leur sacrifiez, puisqu'ils sont morts.

TOXARIS. C'est toujours un avantage de se rendre les morts favorables ; mais nous croyons, en outre, faire une chose très-utile aux vivants, en leur rappelant le souvenir des grands hommes et en les honorant quand ils ne sont plus. Nous espérons qu'un grand nombre de nos concitoyens voudront les imiter.

2. MNÉSIPPE. C'est une pensée fort judicieuse. Toutefois, d'où vient pour Oreste et Pylade une admiration qui vous a fait mettre au rang des dieux non-seulement des étrangers, mais, qui plus est, des ennemis ? Jetés sur vos côtes par un naufrage, ils furent pris par les Scythes de ce temps-là, et emmenés pour être immolés à Diane ; mais eux, rompant leurs fers, renversèrent la garde du roi et le tuèrent, puis, saisissant la prêtresse et arrachant Diane elle-même de son sanctuaire, ils

1. Ce Toxaris est un personnage imaginaire qui n'a de commun que le nom avec le véritable Toxaris, dont il a été question dans *le Scythe*.

s'enfuirent sur leur vaisseau, en se moquant de la nation des Scythes. Si c'est pour cela que vous les honorez, vous ne manquerez pas de gens qui feront comme eux; et voyez maintenant, d'après ces anciens traits d'histoire, s'il vous est avantageux que beaucoup d'Orestes et de Pylades abordent en Scythie. Il me semble que vous ne tarderez pas à n'avoir ni religion ni dieux, si ceux qui vous restent sont enlevés de la même manière. Il est vrai qu'à la place de tous vos dieux vous honorerez leurs ravisseurs, et que vous offrirez des sacrifices divins à ces sacrilèges.

3. Mais si ce n'est pas pour de pareilles actions que vous honorez Oreste et Pylade, dis-moi, Toxaris, quel autre bien vous ont-ils donc fait pour que, sans les avoir d'abord regardés comme des dieux, vous leur sacrifiez maintenant, en les mettant au rang de vos divinités, et en immolant des victimes à des hommes qui ont manqué eux-mêmes d'en servir? Cela paraît ridicule et contraire à vos anciens usages.

TOXARIS. Tout ce que tu viens de nous raconter de ces deux hommes n'est-il donc pas, Mnésippe, le fait de cœurs généreux? Ils n'étaient que deux, et ils ont osé l'entreprise la plus hardie. Quittant leur patrie pour naviguer jusqu'au Pont-Euxin, voyage qu'aucun Grec n'avait entrepris depuis l'expédition des Argonautes en Colchide, ils ne furent effrayés ni des récits qui circulaient au sujet de cette mer, ni du surnom d'inhospitalière qu'elle a reçu, sans doute à cause des peuples barbares répandus sur ses rives. Une fois prisonniers, ils se conduisirent avec tant de bravoure, qu'après avoir brisé leurs fers ils crurent que c'était peu de s'échapper; aussi vengèrent-ils leur outrage sur le roi et s'emparèrent-ils de Diane, avant de remettre à la voile. Comment ne pas admirer de semblables exploits? Comment ne recevraient-ils pas les honneurs divins de la part de tous ceux qui respectent la vertu? Et cependant ce n'est pas là ce que nous considérons dans Oreste et dans Pylade, ni ce qui nous les fait regarder comme des héros.

4. MNÉSIPPE. Dis-moi donc ce qu'ils ont fait de si grand et de si divin. Si c'est leur navigation et leur voyage que tu admires, je pourrais te montrer des marchands qui mériteraient mieux vos autels; les Phéniciens, entre autres, qui ne naviguent pas seulement sur l'Euxin, jusqu'aux Méotides et au Bosphore, mais qui parcourent toutes les mers grecques et barbares, visitent, durant l'été, tout rivage, toute plage, pour ainsi dire, et ne retournent chez eux que vers la fin de l'automne. A ton compte, il faut aussi les regarder comme des dieux, et ce ne sont tout

bonnement pour la plupart que des trafiquants et des marchands de poisson salé.

5. TOXARIS. Apprends, mon cher, que les Scythes, traités par vous de barbares, ont conçu des hommes de bien une plus haute idée que les Grecs. On ne pourrait pas trouver dans Argos ou à Mycènes un tombeau remarquable d'Oreste et de Pylade, et chez nous ils ont un temple consacré à tous les deux à la fois, en leur qualité d'amis. Nous leur offrons des victimes, nous leur rendons toutes sortes d'honneurs ; et rien n'empêche, parce qu'ils sont étrangers, et non pas Scythes, que nous les estimions hommes de bien. Nous ne nous informons pas de quel pays sont les gens vertueux, et nous ne sommes pas jaloux, fussent-ils nos ennemis, des belles actions qu'ils ont faites. En louant leur conduite, nous leur accordons pour leurs œuvres le droit de cité. Mais ce que nous estimons surtout dans ces hommes éminents, c'est qu'ils sont, à nos yeux, les plus parfaits de tous les amis¹ : on peut les proposer aux autres comme des législateurs qui leur apprennent comment il faut partager la bonne et la mauvaise fortune, et mériter ainsi le respect des Scythes les plus vertueux.

6. L'histoire de ce qu'ils ont souffert ensemble, ou l'un pour l'autre, a été gravée par nos ancêtres sur une colonne d'airain, placée dans le temple d'Oreste, et il a été ordonné par une loi que l'inscription de cette colonne servirait au premier enseignement, à l'éducation élémentaire des enfants, tenus d'apprendre par cœur le récit qui s'y trouve gravé. Aussi un enfant oublierait plutôt le nom de son père, qu'il n'ignorerait les actions d'Oreste et de Pylade. Outre cela, tout ce qui est inscrit sur la colonne est représenté sur le pourtour du temple dans des peintures qu'ont fait faire nos aïeux. On y voit Oreste naviguant avec son ami : bientôt leur vaisseau est brisé contre les écueils : Oreste est pris : il est tout prêt à être immolé, déjà même Iphigénie va frapper les victimes. Vis-à-vis, sur le mur parallèle, Oreste est figuré délivré de ses chaînes et tuant Thoas avec une foule d'autres Scythes. Enfin les deux amis se rembarquent, emmenant avec eux Iphigénie et la déesse. Les Scythes veulent en vain arrêter le vaisseau, qui fend déjà les vagues ; ils se suspendent au gouvernail, ils essayent de monter ; mais leurs efforts sont inutiles ; les uns blessés, les autres craignant de l'être, regagnent en nageant le rivage. C'est ici surtout qu'on voit éclater la tendresse des deux amis l'un pour l'autre dans ce combat contre les Scythes. Le peintre les a représentés tous deux, né-

1. Cf. Cicéron, *De finibus*, livre V.

gligeant le soin de leur propre vie pour repousser les ennemis qui attaquent l'autre. Chacun essaye de s'avancer au-devant des flèches dirigées contre son ami ; il compte la mort pour rien, s'il le sauve, et lui dérobe les coups en le couvrant de son corps.

7. C'est cette amitié, cette communauté de périls, cette foi, cette confiance, cette sincérité, cette solidité de tendresse réciproque, que nous avons regardées comme n'étant pas de l'homme, mais d'une intelligence supérieure à celle de l'humanité. La plupart des hommes, en effet, tant que souffle une brise favorable, se fâchent contre leurs amis s'ils ne partagent pas avec eux tous leurs plaisirs. Mais si le vent devient contraire, ils fuient et les laissent seuls au milieu du danger¹. Apprends donc par là qu'il n'y a rien de plus grand que l'amitié aux yeux des Scythes ; qu'un Scythe n'estime rien tant que de partager les travaux et les périls d'un ami, et qu'il n'y a pas chez nous de plus grande honte que de se montrer traître à l'amitié. Voilà pourquoi nous honorons Oreste et Pylade, qui ont surpassé tous les autres dans les vertus pratiquées par les Scythes, et qui se sont distingués dans l'amitié, le premier objet de notre admiration ; voilà pourquoi nous leur avons donné le nom de *Coraques*, qui signifie dans notre langue *génies tutélaires de l'amitié*.

8. MNÉSIPPE. Ainsi, Toxaris, les Scythes ne sont pas seulement un peuple habile à lancer des flèches et plus belliqueux que les autres, mais ils excellent encore à parler le langage de la persuasion. Pour moi, qui, jusqu'ici, avais une tout autre opinion, je commence à croire que vous n'avez pas eu tort de diviniser Oreste et Pylade. Je ne savais pas non plus, mon cher, que tu fusses un si bon peintre. Il m'a semblé, pendant ton récit, que je voyais les tableaux du temple d'Oreste, et le combat, et les blessures des guerriers. En outre, j'ignorais que les Scythes professaient un pareil culte pour l'amitié. Je les croyais inhospitaliers, sauvages, toujours en hostilités, irascibles et colères, sans affection même pour leurs proches, les jugeant ainsi et sur les récits que j'avais entendu faire et sur le bruit qu'ils ont de manger leurs pères après leur mort.

9. TOXARIS. Valons-nous mieux que les Grecs sous les autres rapports, sommes-nous plus justes, plus respectueux qu'ils ne le sont envers nos parents ? je ne prétends pas entrer en contestation avec toi sur cette question. Toujours est-il que les Scythes sont, plus que les Grecs, amis tendres et fidèles, et que

¹ Cf. Cicéron, *De l'amitié* ; Valère Maxime, livre IV, chap. vii ; Mme de Lambert : *Œuvres morales* ; *Traité de l'amitié*.

l'amitié est chez nous plus honorée que chez vous : ce serait un point facile à démontrer. Mais, au nom des dieux de la Grèce, ne te fâche pas, si tu m'entends dire ce que j'ai observé pendant le long séjour que j'ai fait chez vous. Vous me paraissez capables de faire sur l'amitié les plus beaux discours du monde ; mais, loin que vos actions répondent à vos paroles, vous vous contentez de la louer et de montrer quel grand bien elle est pour les hommes ; puis, au moment d'agir, traitres à votre langage, vous fuyez, je ne sais comment, devant la pratique de vos théories. Lorsque vos poètes tragiques exposent sur la scène des exemples d'une amitié parfaite, vous les louez, vous applaudissez, vous partagez les dangers des héros, presque tous vous versez des larmes. Cependant vous n'avez pas le courage de faire pour vos amis des actions dignes de louanges, et, si quelqu'un d'eux a besoin de votre aide, aussitôt, comme un songe, tous ces beaux sentiments de tragédie s'envolent à tire-d'aile, et vous laissent semblables à ces masques vides et muets, dont la bouche, prodigieusement ouverte, ne profère pas une seule parole. Nous, au contraire, autant nous vous sommes inférieurs en discours sur l'amitié, autant nous l'emportons sur vous dans la conduite.

10. Si tu le veux bien, faisons une chose ; laissons reposer les anciennes amitiés de votre pays et du nôtre, dont nous pourrions dresser l'inventaire. Vous auriez trop d'avantage à citer, comme des témoins dignes de foi, les nombreux poètes qui, dans leurs beaux vers et leurs harmonieuses rhapsodies, ont chanté l'amitié d'Achille et de Patrocle, de Thésée et de Pirithoüs et de tant d'autres. Prenons seulement un petit nombre de faits arrivés de notre temps, et racontons, moi les actions des amis scythes, toi, celles des amis grecs. Celui qui l'emportera en produisant les exemples les plus généreux, sera réputé vainqueur et proclamera le triomphe de son pays dans ce bel et glorieux combat. Pour moi, j'aimerais mieux, si j'essuyais une défaite, dans ce duel, avoir la main droite coupée, ce qui est une peine infamante chez nous, que d'être jugé inférieur à un autre en amitié, et cela, quand cet autre est un Grec et que je suis un Scythe.

11. MNÉSIPPE. Ce n'est pas une petite affaire, Toxaris, que d'oser se battre en duel avec un guerrier armé, comme toi, d'arguments bien aiguisés et toujours sûrs de leur coup. Cependant je ne trahirai pas si lâchement et si vite les intérêts de la Grèce entière, en reculant devant toi. Il serait honteux que deux hommes aient pu jadis mettre en déroute un si grand nombre de Scythes, suivant la tradition et les antiques peintures dont tu m'as fait tout à l'heure la description dramatique, et que tous

les Grecs, nations si nombreuses, villes si considérables, fussent vaincus par toi en faisant défaut. Si cela arrivait, il faudrait me couper non la main, mais la langue. Toutefois il est juste, avant tout, de fixer le nombre de nos exemples d'amitié, à moins que tu ne sois d'avis que plus on en rapportera, plus on sera en droit d'obtenir la victoire.

TOXARIS. Pas du tout : la valeur de nos exemples ne sera pas déterminée par la quantité, mais par l'excellence des traits, et tu seras vainqueur, si les tiens percent mieux que les miens, quoique égaux en nombre : car alors ils me feront des blessures plus profondes et je tomberai plus vite sous leurs coups.

MNÉSIPPE. C'est bien dit. Fixons pourtant un nombre suffisant : je crois que ce sera assez de cinq pour chacun de nous.

TOXARIS. J'y consens. Parle le premier ; mais commence par jurer de ne rien dire que de vrai. Autrement, il ne serait pas difficile de forger quelque histoire de ce genre, dont la preuve serait impossible. Si tu jures, il ne me sera pas permis de douter.

MNÉSIPPE. Nous jurerons donc, si tu crois qu'il faut un serment. Mais lequel de nos dieux ?... Veux-tu de Jupiter, protecteur des amis ?

TOXARIS. Oui ; et moi je jurerai par un dieu de mon pays, lorsque ce sera mon tour de parler.

12. MNÉSIPPE. Que Jupiter, protecteur des amis, soit témoin que je ne te dirai rien que de vrai, rien que je ne sache moi-même, ou d'après des récits authentiques, et que je n'ajouterai aucun détail digne du théâtre. Et d'abord je vais te raconter l'histoire d'Agathocle et de Dinias, dont l'amitié est célèbre dans toute l'Ionie. Cet Agathocle était de Samos : il n'y a pas longtemps qu'il existait encore, illustre par l'amitié dont il a donné la preuve, mais n'ayant rien de supérieur au reste des Samiens, sous le rapport de la naissance ou de la fortune. Dinias, fils de Lysion, d'Éphèse, était son ami d'enfance. Dinias était immensément riche. Comme il arrive à ceux qui commencent à jouir de leur fortune, il fut entouré d'une foule de jeunes gens, tout prêts à boire avec lui et à se faire les compagnons de ses plaisirs, mais d'autant plus éloignés, par cela même, d'être ses amis. D'abord Agathocle vécut dans cette société, conversant et buvant avec eux, mais sans y trouver de grands charmes. Dinias n'avait pas pour lui plus d'estime que pour ses flatteurs. A la fin Agathocle lui devint insupportable, à cause de ses remontrances fréquentes ; il ne put tolérer qu'il lui rappelât sans cesse le souvenir de ses aïeux, ni qu'il l'avertît de conserver l'héritage que lui avait laissé son père, après l'avoir amassé par

tant de travaux¹; en sorte que Dinias cessa de l'inviter à ses parties de plaisir, et s'amusa seul avec ses amis, en essayant de se cacher d'Agathocle.

13. Ces indignes flatteurs persuadent alors au malheureux jeune homme qu'une certaine Chariclée, femme de Démonax, homme de distinction et l'un des premiers magistrats d'Éphèse, est amoureuse de lui. D'abord les billets commencent à lui arriver de la part de Chariclée; puis viennent les couronnes à demi flétries, les pommes mordues, et toutes les séductions que les prostituées dressent contre les jeunes gens qu'elles veulent engager dans une passion, et qu'elles enflamment en leur faisant croire qu'ils sont leur premier amour. Rien, en effet, n'est plus attrayant, surtout pour ceux qui se croient beaux garçons, et qui finissent par tomber, sans s'en apercevoir, dans les filets de ces coquettes. Chariclée était une jolie femme; mais, en courtisane éhontée, elle se livrait au premier venu, si peu qu'il la payât. Dès qu'on la regardait, elle faisait un signe de tête, et il n'y avait pas à craindre qu'elle dît jamais non. Femme rusée d'ailleurs, et la plus habile des courtisanes à s'emparer d'un amant, à fixer son irrésolution, à le subjuguier complètement; puis, une fois qu'elle le tenait, sachant développer et entretenir ses feux, tantôt par le dépit, tantôt par des caresses, ou bien par le dédain et la feinte d'un autre amour. Enfin, c'était dans son genre une femme accomplie, et qui faisait jouer mille ressorts pour ruiner ses amants.

14. Tel fut l'instrument dont les flatteurs de Dinias se servirent pour le perdre, et ils jouèrent à merveille le second rôle de la pièce, en le poussant dans une passion violente pour Chariclée. Cette femme, qui avait déjà mis à sec plusieurs jeunes gens, joué mille amours et renversé des maisons opulentes, avait acquis une habitude de tromper, fortifiée par un long exercice. Quand elle se vit entre les mains un garçon dont la simplicité n'avait aucune expérience de tous ses manéges, elle se garda bien de le lâcher, mais elle le serra tout entier dans ses griffes, le perça d'outre en outre, se rendit absolument maîtresse de lui, jusqu'à ce qu'elle se fût perdue avec sa proie et qu'elle eût précipité l'infortuné Dinias dans un abîme de malheurs. Elle commença, comme je l'ai dit, par lui jeter en amorce des billets doux, et par lui envoyer tous les jours une suivante chargée de dire et les pleurs et les insomnies de sa maîtresse, et sa résolution de se pendre, l'infortunée, par un

1. Cf. *Sur le deuil*, 21. Hérodote, I, ccxvi; III, xxxviii.

désespoir d'amour, de sorte que l'heureux Dinias se crut un beau jeune homme, recherché par toutes les femmes d'Éphèse. Après s'être bien fait prier, il se rend aux vœux de Chariclée.

15. Depuis ce moment, il devint, comme on peut croire, très-facile à ruiner par une femme qui joignait à la beauté la science des plaisirs, le don de pleurer à propos, d'entrecouper ses discours de soupirs, de retenir son amant entre ses bras à son départ, d'accourir à son arrivée, de se parer pour lui plaire davantage, de chanter au besoin et de jouer de la cithare, toutes ruses employées pour égarer Dinias. Quand elle s'aperçoit qu'il en tient profondément, et que l'ivresse de l'amour en a fait une cire molle, elle imagine un nouveau moyen de le perdre : elle lui dit qu'elle est enceinte de ses œuvres. Rien n'est plus capable d'enflammer un amoureux aveuglé par la passion. En même temps, Chariclée ne vient plus le voir, sous prétexte qu'elle est épiée par son mari, qui a découvert leur intrigue. Dinias ne peut résister à cette nouvelle ; il est incapable de supporter l'absence de sa maîtresse ; il pleure, il envoie ses flatteurs chez elle, il appelle à grands cris sa Chariclée, il embrasse avec transport la statue de marbre blanc qu'il en a fait faire ; enfin il se jette par terre, se roule sur le plancher, et son désespoir devient une véritable rage. Les présents qu'il avait faits à Chariclée n'étaient pas précisément des fruits et des guirlandes ; c'étaient des maisons entières, des champs, des esclaves, des étoffes brodées, de l'or tant qu'elle en avait voulu. Que dirai-je plus ? en un instant la maison de Lysion, autrefois la plus illustre de l'Ionie, était épuisée, ruinée.

16. Chariclée, voyant son amant à sec, le laisse là, se met à la chasse d'un jeune Crétois, d'une famille riche, et va vivre avec lui, tout éprise de sa nouvelle conquête ; du moins celui-ci le croyait-il. Dinias abandonné, non-seulement de Chariclée, mais de ses flatteurs, qui étaient passés du côté de l'amant crétois, va trouver Agathocle, qui savait depuis longtemps l'état de ses affaires. Après un peu d'hésitation produite par la honte, Dinias raconte tout à son ami, sa passion, son dénuement, le dédain de sa maîtresse, la rivalité du Crétois, et il termine en disant qu'il ne peut plus vivre séparé de Chariclée. Agathocle, pensant que ce n'était pas le moment de rappeler à Dinias que de tous ses amis il était le seul qu'il eût éloigné de lui pour lui préférer des flatteurs, vendit sa maison paternelle de Samos, la seule qu'il possédât, et lui en donna le prix qui était de trois talents. Dinias les reçoit et va se montrer à Chariclée, qui le trouve plus beau que jamais : la servante et les billets doux re-

paraissent, avec le reproche d'avoir été si longtemps à venir ; les flatteurs accourent aussi et cherchent à glaner chez Dinias, qui leur semble de nouveau fort mangeable.

17. Un jour, il avait promis à Chariclée d'aller chez elle : il s'y rend donc au moment du premier sommeil. Il venait d'entrer, lorsque Démonax, époux de Chariclée, soit par soupçon, soit d'intelligence avec sa femme, car les deux versions circulent, sort tout à coup comme d'une embuscade, ordonne de fermer la porte de la cour et de s'emparer de Dinias, qu'il menace de coups de fouet et du feu, et il tire contre lui son épée, faisant mine de tuer un adultère. Dinias, voyant le péril, saisit une grosse bûche qui se trouve sous sa main, en frappe Démonax à la tempe et le tue. Se jetant ensuite sur Chariclée, il l'assomme à coups redoublés de la même bûche, et lui passe au travers du corps l'épée de Démonax. Les esclaves, témoins muets de cette scène imprévue, restent d'abord immobiles d'effroi, puis ils essayent d'arrêter Dinias, mais il les écarte avec son épée, et ceux-ci prennent la fuite. Dinias sort, après ce double meurtre, et demeure jusqu'au matin chez Agathocle, songeant tous deux à ce qui s'était passé et examinant ce qui pouvait en résulter. A la pointe du jour, des magistrats arrivent prévenus par la rumeur publique, arrêtent Dinias, et, comme il avouait son crime, on le conduit au gouverneur d'Asie. Celui-ci le renvoie devant l'empereur, qui le fait transporter à l'île Gyare, une des Cyclades, pour y subir la peine de l'exil à perpétuité.

18. Agathocle, après avoir suivi partout Dinias, s'embarqua avec lui pour l'Italie, et, seul de tous ses amis, l'accompagna au tribunal. Quand Dinias partit pour l'exil, il ne l'abandonna pas davantage, mais s'y condamnant lui-même, il vint demeurer à Gyare et partager le sort de son ami. Ils en vinrent bientôt à manquer du nécessaire : Agathocle, se louant à des pêcheurs de pourpre, plongeait avec eux, et du salaire qu'il en retirait, nourrissait Dinias. Ce dernier fit une longue maladie : Agathocle lui prodigua ses soins, et quand il fut mort, loin de vouloir se séparer de lui, il demeura dans l'île, considérant comme une honte d'abandonner le tombeau de son ami. Telle est, mon cher, la conduite d'un ami grec ; le fait s'est passé depuis peu, car je ne crois pas qu'il se soit écoulé plus de cinq ans, depuis qu'Agathocle est mort à Gyare¹.

TOXARIS. Je voudrais bien, Mnésippe, que tu n'eusses pas

1. Petite île de la mer Égée, une des Cyclades, à l'E. de Céos. Elle servait aux Romains de lieu de déportation. Aujourd'hui *Joura*.

fait de serment avant de me conter cette aventure ; j'aurais pu me dispenser d'y croire, tant cet Agathocle ressemble à un ami scythe, et je crains que tu ne puisses m'en citer un autre qui lui ressemble.

19. MNÉSIPPE. Écoute maintenant, Toxaris, l'histoire d'un certain Euthydicus de Chalcis. Je tiens ce fait de Simylus, pilote de Mégare, qui m'a juré en avoir été le témoin oculaire. Il faisait voile, m'a-t-il dit, d'Italie à Athènes, vers l'époque du coucher des Pléiades¹, portant sur son vaisseau un certain nombre de passagers, parmi lesquels se trouvaient Euthydicus et Damon, son ami, qui était, comme lui, de Chalcis. Ils étaient de même âge : seulement Euthydicus avait l'air fort et robuste ; Damon, au contraire, faible et pâle, semblait sortir d'une longue maladie. Au dire de Simylus, le trajet fut assez heureux jusqu'en Sicile. Mais quand ils eurent traversé le détroit et pénétré dans la mer Ionienne, ils furent assaillis par une tempête des plus violentes. Je ne te peindrai pas les vagues soulevées, les tourbillons, la grêle et tout le sinistre accompagnement d'une tempête. Ils étaient arrivés à la hauteur de Zacynthe², voguant toutes voiles carguées, et traînant des prolonges dans leur sillage, pour briser l'impétuosité des eaux, lorsque, vers minuit, Damon, incommodé par le roulis du navire, se penche sur le bord afin de vomir. En ce moment le vaisseau, frappé sans doute avec violence par une lame, donne la bande du côté où Damon était incliné, et, le flot aidant, le malheureux tombe la tête la première au milieu de la mer, où ses habits l'empêchent de nager aisément : il se met à crier, presque suffoqué et se soutenant à grand-peine sur les flots.

20. Euthydicus, qui était nu dans son lit, ne l'a pas plus tôt entendu, qu'il se précipite dans la mer et saisit Damon déjà presque au bout de ses forces. On put apercevoir longtemps, à la clarté de la lune, Euthydicus nageant à côté de Damon et le soulevant sur les vagues. Les passagers, touchés du malheur de ces deux jeunes gens, auraient bien voulu leur porter secours, mais ils ne le pouvaient, entraînés par un vent violent. Tout ce qu'on put faire, ce fut de leur jeter des morceaux de liège et quelques perches, pour qu'ils s'en aidassent à nager, s'ils avaient le bonheur de les rencontrer : on leur envoya enfin l'échelle du navire, qui était d'une grande dimension. Demande-toi, au nom des dieux, s'il est possible de donner une plus

1. Fin de novembre.

2. Ile de la mer Ionienne, aujourd'hui *Zante*.

grande preuve de tendresse à un ami, tombé la nuit au milieu d'une mer si furieuse, que de vouloir mourir avec lui. Mets-toi sous les yeux le soulèvement des flots, le bruit de l'onde qui se brise, l'écume qui bouillonne, la nuit, le désespoir ; puis Damon à demi noyé, pouvant à peine lever la tête et tendant les bras à son ami ; vois Euthydicus s'élançant aussitôt à la mer, nageant auprès de son ami, et craignant que Damon ne périsse avant qu'il meure, et tu comprendras que je ne t'offre pas en lui un ami commun et ordinaire.

21. TOXARIS. Ont-ils péri, Mnésippe, ces braves jeunes gens, ou leur est-il arrivé quelque secours inattendu ? Je tremble sur leur sort.

MNÉSIPPE. Sois tranquille, Toxaris : ils ont été sauvés et ils sont maintenant à Athènes, s'occupant tous deux de philosophie. Simylus n'a pu me dire que ce qu'il avait vu durant cette nuit, l'un tombant, l'autre se jetant après son ami, et tous les deux se sauvant à la nage ; mais c'est tout ce qu'il était possible d'apercevoir dans l'obscurité. Seulement Euthydicus lui-même m'a raconté le reste. D'abord ils rencontrèrent quelques morceaux de liège, s'en emparèrent et s'en aidèrent pour nager tant bien que mal ; puis, à la pointe du jour, ayant aperçu l'échelle du vaisseau, ils s'avancèrent vers elle, montèrent dessus, et franchirent ainsi aisément la distance qui les séparait du rivage de Zacynthe où ils abordèrent.

22. Après ces deux amis, qui ne sont pas à dédaigner, selon moi, écoute l'histoire d'un troisième qui ne leur est pas inférieur. Eudamidas de Corinthe avait pour amis Arétée de Corinthe et Charixène de Sicyone. Ces deux derniers étaient riches, tandis qu'Eudamidas était fort pauvre. En mourant, il fit un testament, qui peut paraître ridicule à bien des gens, mais qui, je n'en doute pas, aura l'approbation d'un homme de bien, honorant, comme toi, l'amitié et combattant maintenant pour en obtenir le prix. Ce testament était conçu en ces termes : « Je lègue à Arétée ma mère à nourrir et à soigner dans sa vieillesse ; à Charixène, ma fille à établir avec une dot aussi belle que le lui permettra sa fortune. » Or, la mère d'Eudamidas était déjà vieille et sa fille en âge d'être mariée. « Si l'un des deux vient à mourir, ajoutait-il, que l'autre prenne la place du défunt. » Quand on fit lecture de ce testament, tous ceux qui connaissaient la pauvreté d'Eudamidas, mais qui ignoraient l'amitié qui le liait à ces deux hommes, s'amusèrent de cette affaire, et s'en allèrent en riant. On disait : « Quel bonheur pour Arétée et pour Charixène de recevoir un si bel héritage et de faire hon-

neur au legs d'Eudamidas ! Vivants, ils ont un mort pour héritier. »

23. Mais à peine nos légataires ont-ils connu ce qui leur a été laissé, qu'ils accourent, et demandent la délivrance de leur part de succession. Cependant Charixène meurt cinq jours après : alors Arétée, se montrant le plus généreux des héritiers, prend la part léguée à Charixène. Il nourrit la mère d'Eudamidas, et quelque temps après marie sa fille. De cinq talents qu'il possédait, il en donna deux à celle-ci et deux à sa propre fille, et voulut que leur mariage fût célébré le même jour. Que dis-tu, Toxaris, de cet Arétée ? A-t-il donné un faible exemple de son amitié, en acceptant un pareil legs, et en ne trahissant pas les dispositions testamentaires de son ami ? Ou bien le mettons-nous au rang de ces suffrages parfaits, dont on trouve un sur cinq¹ ?

TOXARIS. J'avoue qu'il s'est bien conduit, mais j'admire bien plus encore la confiance d'Eudamidas en ses amis. Elle prouve qu'il aurait fait pour eux ce qu'ils firent pour lui, quand même il n'en aurait pas été prié par testament, et qu'il se serait présenté avant tous les autres pour réclamer un pareil héritage, sans en avoir été nommé légataire.

24. MNÉSIPPE. Tu as raison. Ma quatrième histoire est celle de Zénothémis, de Massalie², fils de Charmolée. On me l'a montré, il y a quelque temps, en Italie, où j'étais envoyé en députation par mes concitoyens. C'était un bel homme, d'une grande taille, et qui semblait riche. A côté de lui était assise, sur son char, une femme affreusement laide : la moitié droite de son corps était desséchée, elle avait un œil éraillé ; en un mot, c'était un monstre horriblement traité par la nature, un spectre effrayant. Je m'étonnais de ce qu'un si bel homme eût à ses côtés une pareille femme ; mais celui qui m'avait montré Zénothémis m'apprit la nécessité où il avait été de contracter ce mariage ; il connaissait parfaitement toute cette histoire, étant lui-même de Massalie. « Zénothémis, me dit-il, avait pour ami Ménécrate, père de cette femme si laide ; c'était un homme riche, honoré, et d'un rang égal à celui de Zénothémis. Plus tard Ménécrate se vit privé de son bien par une condamnation du conseil des Six-Cents, pour avoir proposé un décret contraire aux lois. C'est ainsi que nous autres Massaliotes, ajouta-t-il, nous punissons ceux qui font des propositions illégales. Ménécrate fut

1. C'est-à-dire au rang des choses rares. Un suffrage *parfait* est sans doute un suffrage *unanime*.

2. Marseille.

sensible à une condamnation qui, en si peu de temps, de riche le faisait pauvre, et nul de considérable qu'il était. Mais ce qui surtout le chagrinait, c'était de ne plus pouvoir marier sa fille, déjà nubile, âgée de dix-huit ans, dont personne, fût-ce le dernier des roturiers et des pauvres, n'aurait voulu avec tout le bien que possédait son père, avant sa condamnation, vu sa laideur si repoussante. On disait de plus qu'elle tombait du haut mal au croissant de la lune.

25. « Ménécrate se plaignait un jour à Zénothémis de ses malheurs. « Console-toi, cher Ménécrate, lui dit ce dernier, tu « ne manqueras jamais du nécessaire, et ta fille trouvera un époux « digne de sa naissance. » En disant cela, il le prit par la main et le conduisit dans sa maison, où il lui fit présent d'une partie de son immense fortune. Ensuite il fit préparer un repas auquel il invita plusieurs de ses amis avec Ménécrate, comme s'il avait déterminé quelqu'un de sa connaissance à épouser la fille de celui-ci. A la fin du repas, après les libations faites aux dieux, il remplit sa coupe, et la présentant à Ménécrate : « Reçois, » dit-il, « cette coupe de la main de ton gendre ; j'épouse aujourd'hui ta fille Cydimaque, et il y a longtemps que j'ai reçu sa « dot, qui est de vingt-cinq talents. — Fi donc ! » s'écrie Ménécrate. « Ni toi, Zénothémis, ni moi-même je ne serai assez fou « pour vouloir qu'un homme jeune et beau épouse une fille laide « et contrefaite. » Il parlait encore, que Zénothémis emmène la fiancée dans la chambre nuptiale et ne sort qu'après avoir consommé le mariage. Depuis ce moment il ne la quitte pas, l'aime avec tendresse, et, comme tu vois, la conduit partout avec lui.

26. « Non-seulement il ne rougit pas de l'avoir épousée, il s'en fait même honneur, montrant par là qu'il n'a souci ni de la beauté, ni de la laideur, ni des richesses, ni de l'opinion, mais qu'il songe avant tout à son ami, à Ménécrate, qu'il ne croit pas devoir moins aimer à cause de la condamnation dont il a été frappé par les Six-Cents. Du reste, la fortune l'a déjà récompensé de ses sentiments généreux, et de cette femme si-laide il a eu un petit enfant charmant. Il n'y a pas longtemps, son père l'a conduit au sénat, couronné d'olivier et revêtu d'une robe noire, afin d'inspirer plus de pitié pour son aïeul ; l'enfant sourit aux sénateurs et frappa dans ses mains. Le sénat, attendri par ce spectacle, fit remise à Ménécrate de sa condamnation et le réintégra dans ses premiers honneurs, grâce au nouvel avocat qu'il avait trouvé devant le tribunal. » Voilà ce que le Massaliote me raconta de la générosité de Zénothémis envers son ami. Tu le vois, c'est une belle action, et il n'y a pas beaucoup de Scythes

qui l'eussent faite, car on dit qu'ils ont grand soin de se choisir de jolies maîtresses.

27. Reste ma cinquième histoire; et je ne vois pas quelle autre je pourrais te raconter, si j'oubliais celle de Démétrius de Sunium¹. Démétrius se rendait par mer en Égypte avec Antiphile d'Alopèce²; ils étaient amis d'enfance, du même âge, vivant et élevés ensemble. Démétrius avait étudié la philosophie cynique sous le sophiste de Rhodes³; Antiphile s'appliquait à la médecine. Le désir de voir les Pyramides et la statue de Memnon attirait Démétrius en Égypte. Il avait entendu dire que les Pyramides, malgré leur élévation, ne projetaient pas d'ombre⁴, et que la statue de Memnon rendait un son au lever du soleil⁵. Démétrius, voulant donc voir les Pyramides et entendre Memnon, remontait le Nil depuis six mois, après avoir laissé en route Antiphile fatigué du voyage et de la chaleur.

28. Ce fut alors qu'Antiphile éprouva un malheur qui exigeait le secours d'un ami généreux. Un esclave d'Antiphile, nommé Syrus, parce qu'il était Syrien d'origine, s'étant associé avec des voleurs, se glissa avec eux dans le temple d'Anubis. Là, ces scélérats enlèvent le dieu, deux vases d'or, un caducée de même métal, des Cynocéphales d'argent et autres objets sacrés, et déposent le tout chez Syrus. Quelques-uns d'entre eux sont pris au moment où ils vendaient une partie des effets volés; torturés sur la roue, ils font des aveux complets. On les mène aussitôt à la demeure d'Antiphile, où ils découvrent les vases qu'ils avaient dérobés, cachés sous un lit, dans un endroit obscur. On s'empare à l'instant de Syrus et d'Antiphile. Celui-ci était alors chez son maître, à écouter la leçon : on l'en arrache; personne ne lui vient en aide; ceux qui avaient été jusque-là ses compagnons s'éloignent de lui comme d'un sacrilège qui a violé le temple d'Anubis; ils se croiraient souillés s'ils mangeaient ou buvaient avec lui. Le reste de ses esclaves, ils étaient

1. Promontoire de l'Attique, avec un beau temple de Minerve, aujourd'hui cap Coloni.

2. Bourg de l'Attique.

3. Peut-être Agathobule, dont il est question dans *Démonax*, 3, et dans *Pérégrius*, 17.

4. « Ce n'est point à cause de leur élévation que ces pyramides ne donnaient pas d'ombre, mais parce que le soleil frappait dessus d'aplomb. Ce qui ne pouvait être, vu la position de l'Égypte, qui n'est pas sous la ligne, que dans l'été, à un certain jour et à une certaine heure, vraisemblablement à midi. »
BLEN DE BALLU.

5. Voy. Pausanias, *Attiques*, p. 40; Strabon, XVII, p. 215.

deux, pillent tout ce qu'il possède dans sa maison et prennent la fuite.

29. Le malheureux Antiphile était depuis longtemps enchaîné; on le regardait comme le plus criminel de tous les malfaiteurs qui étaient dans la prison, et le geôlier égyptien, homme superstitieux, pensait venger son dieu et mériter ses faveurs en tourmentant son prisonnier. S'il voulait dire quelques mots de justification, on le traitait d'impudent, et il s'attirait une haine plus grande encore. Bientôt il tomba malade; il n'était guère possible qu'il ne le fût pas, gisant à terre et n'ayant pas la faculté d'étendre, même la nuit, ses jambes prises dans un cep; le jour il suffisait d'un carcan et de l'une de ses mains garrottées, la nuit on l'enchaînait tout entier. De plus, la puanteur du cachot, la chaleur étouffante produite par le nombre des prisonniers qu'on y avait entassés et qui pouvaient y respirer à peine, le bruit des fers, l'absence de sommeil, tout cela était affreux, insupportable à un homme qui n'était ni familiarisé avec ces horreurs, ni accoutumé à un genre de vie aussi rude.

30. Déjà il perdait courage et ne voulait plus prendre de nourriture, lorsque Démétrius arrive : il ignorait tout ce qui s'était passé. Dès qu'il en est instruit, il court à la prison, mais il ne peut entrer : c'était le soir, et le geôlier, après avoir fermé les portes, s'était allé coucher, en recommandant à ses esclaves de faire bonne garde. Au point du jour, Démétrius entre à force d'instances. Il cherche longtemps Antiphile, que ses souffrances avaient rendu méconnaissable; il examine tous les prisonniers l'un après l'autre, comme on recherche sur un champ de bataille les morts déjà défigurés; et s'il n'avait appelé à haute voix : « Antiphile, fils de Dinomène ! » il n'aurait jamais été capable de le reconnaître, tant ses malheurs l'avaient changé. A cette voix connue, Antiphile jette un cri. Démétrius s'approche de son ami qui, séparant et écartant de son visage sa chevelure sale et hérissée, se fait voir tel qu'il est à Démétrius. Ils tombent tous deux évanouis à cette vue inattendue. Peu à peu Démétrius, reprenant ses sens, fait à son tour revenir Antiphile, et, après avoir appris de lui le détail exact de ses infortunes, l'invite à prendre courage; puis déchirant en deux son manteau, il n'en garde que la moitié, donne l'autre à Antiphile, et arrache les baillons hideux et pourris dont il est couvert.

31. Depuis cet instant il demeure auprès de lui tout le temps qu'on lui permet, le soignant et lui rendant tous les offices possibles. Pour cela, il se loue sur le port à des marchands depuis le matin jusqu'à midi, et gagne un assez gros salaire à porter

des fardeaux ; puis, revenu de son travail, il donne au geôlier une partie de son argent afin de le rendre doux et traitable, et emploie le reste à soigner tendrement son ami. Le jour, il reste avec Antiphile pour le consoler ; quand la nuit arrive, il va se coucher, près de la porte de la prison, sur un lit de feuilles qu'il s'est préparé. Quelque temps s'écoule de la sorte, Démétrius pénétrant sans difficulté auprès d'Antiphile, Antiphile supportant plus facilement son malheur.

32. Peu après, un des voleurs qui étaient enfermés dans la prison étant venu à mourir, on crut que c'était à l'aide du poison ; la garde devint plus sévère et on ne laissa plus entrer aucun de ceux qui le demandaient. Démétrius ne sachant plus que faire, tout pénétré de douleur et n'ayant nul autre moyen de voir son ami, va trouver le proconsul et se dénonce à lui comme complice du vol fait dans le temple d'Anubis. Aussitôt on le conduit en prison et on l'enferme dans le même cachot qu'Antiphile. Il avait eu grand-peine, après beaucoup d'instances, à obtenir du geôlier d'être placé à côté d'Antiphile et attaché au même carcan. C'est alors surtout qu'il fit éclater la tendresse qu'il avait pour lui, en ne s'occupant point de ses propres maux. Il était malade, mais il employait tous ses soins pour procurer à son ami un sommeil tranquille et quelque relâche à ses souffrances. Réunis, ils supportaient tous deux plus aisément leurs douleurs.

33. Enfin un événement imprévu vint mettre un terme à leur infortune. Un prisonnier étant parvenu, je ne sais comment, à se procurer une lime, associe à son projet la plupart de ses compagnons, rompt la chaîne qui retenait les autres aux carcans, et les délivre tous. Ils tuent alors sans difficulté les gardiens qui étaient peu nombreux, et s'échappent en foule. Dans le premier moment, ils se dispersent où ils peuvent, mais le lendemain on en reprend le plus grand nombre. Démétrius et Antiphile étaient restés à leur place, et même ils avaient empêché Syrus de s'échapper. Dès que le jour parut, le gouverneur de l'Égypte, informé de ce qui était arrivé, envoie à la poursuite des autres voleurs, et faisant venir Démétrius et Antiphile, ordonne de briser leurs fers et les félicite d'être les seuls qui ne se fussent point enfuis. Mais ceux-ci ne se contentent pas d'être renvoyés de la sorte. Démétrius, d'une voix ferme, se plaint vivement de l'injustice criante qu'on leur fait, en les regardant comme des malfaiteurs qu'on ne renvoie que par pitié ou pour les récompenser de n'avoir pas pris la fuite ; enfin ils obligent le juge à examiner soigneusement leur affaire. Celui-ci, recon-

naissant leur innocence, les comble d'éloges, et, admirant surtout Démétrius, il leur rend la liberté et les console de l'injuste punition qu'ils ont subie, en leur faisant à chacun un présent de ses propres deniers, dix mille drachmes à Antiphile, et deux fois autant à Démétrius.

34. Antiphile est encore aujourd'hui en Égypte. Démétrius lui a laissé ses vingt mille pièces et s'en est allé dans les Indes, auprès des Brachmanes, priant son ami de l'excuser s'il le quittait, et l'assurant qu'il n'avait nul besoin de cet argent tant qu'il serait dans le même état, c'est-à-dire sachant se contenter de peu ; que désormais Antiphile n'avait plus besoin de son ami, puisque ses affaires avaient pris une face heureuse. Voilà, Toxaris, les amis grecs. Si tu ne nous avais pas reproché l'amour des grands mots, je t'aurais rapporté les beaux et nobles discours prononcés par Démétrius devant le tribunal ; tu l'aurais vu, négligeant sa justification, pleurer et supplier pour Antiphile en prenant tout sur son compte, jusqu'au moment où Syrus, mis à la question, attesta leur innocence.

35. Sur un grand nombre d'amis, je t'ai raconté les aventures de quelques-uns seulement, les premières que m'ait suggérées ma mémoire : ce sont des exemples de tendresse et de constance. Il ne me reste plus qu'à descendre de la tribune et à te céder la parole. Tu dois t'efforcer de nous montrer que les Scythes, loin d'être inférieurs en amitié, sont de beaucoup supérieurs à ceux que j'ai dits, si tu as quelque souci de ta main droite, et si tu ne veux pas qu'elle soit coupée. Il serait ridicule qu'ayant fait d'Oreste et de Pylade un éloge digne d'un sophiste, tu ne fusses qu'un mauvais orateur en plaidant pour la Scythie.

TOXARIS. Tu as raison, Mnésippe, de m'engager à bien parler, comme si tu t'inquiétais peu d'avoir la langue coupée après ta défaite. Toutefois je vais commencer, non pas en tenant, comme toi, de beaux discours, ce n'est pas le fait des Scythes, surtout lorsque les actions parlent plus haut que les paroles. Ne t'attends pas non plus à des traits d'amitié semblables à ceux que tu nous as racontés avec éloge, un homme épousant sans dot une femme très-laide, un autre mariant la fille de son ami avec deux talents, ni, ma foi, quelque Démétrius se faisant mettre en prison avec la certitude d'être délivré quelques instants après. Tout cela est fort aisé, et je n'y vois rien de grand et de viril.

36. Moi, je te raconterai des massacres nombreux, des guerres, des morts affrontées pour des amis, et tu verras que vos preuves d'amitié ne sont que des jeux d'enfants au prix de celles des Scythes. Du reste, vous avez raison d'agir ainsi, et il est conve-

nable que vous accordiez des éloges à ces traits, malgré leur faiblesse. Vous n'avez pas, vous ne pouvez pas avoir les occasions solennelles de signaler votre amitié; vous vivez dans une paix profonde, et ce n'est pas dans le calme qu'on peut juger de l'habileté d'un pilote : il faut une tempête pour en faire l'épreuve. Chez nous, au contraire, ce ne sont que guerres continues; nous faisons une invasion, nous repoussons une attaque ou nous nous élançons au combat pour un pâturage ou pour une capture. C'est là surtout qu'on a besoin de braves amis, et voilà pourquoi nous contractons des amitiés solides; nous les regardons comme une arme invincible et que la guerre ne peut briser.

37. Mais je veux d'abord t'apprendre de quelle manière nous faisons des amis. Ce n'est pas, comme vous, dans les parties de plaisir; ce n'est pas un jeune homme de notre âge, un voisin. Quand nous voyons un homme de cœur, prêt à faire de grands exploits, nous nous empressons autour de lui; et ce que vous faites pour obtenir la main d'une jeune fille, nous croyons juste de le faire pour gagner son amitié : c'est une véritable cour où nous mettons tout en œuvre pour ne pas manquer notre conquête et ne pas paraître éconduits. Lorsque quelqu'un a obtenu la préférence, il se forme entre les deux amis une alliance appuyée d'un serment redoutable : de vivre ensemble et de mourir, s'il le faut, l'un pour l'autre. Voici comment cela a lieu : nous nous pratiquons une incision aux doigts et nous en faisons couler le sang dans un vase; chacun y trempe la pointe de son épée, et après que les amis en ont bu, rien ne peut plus les séparer¹. Il n'est pas permis d'être plus de trois à former cette alliance. Quiconque aurait un plus grand nombre d'amis nous ferait l'effet d'une femme publique ou adultère. Nous pensons, en effet, que l'amitié perd de sa force à être divisée.

38. Je commencerai par l'histoire toute récente de Dandamis. Ce Dandamis, un jour que, dans un combat avec les Sauromates, Amizoke, son ami, avait été fait prisonnier.... Mais il faut, auparavant, que je fasse le serment dont nous sommes convenus entre nous dans le principe. J'en jure par le Vent et par le Cimeterre, non, je ne mentirai pas d'un mot, Mnésippe, dans mes récits sur les amis scythes.

MNÉSIPPE. Je t'aurais volontiers dispensé du serment : cependant tu as bien fait de ne jurer par aucun dieu.

TOXARIS. Que dis-tu ? Crois-tu donc que le Vent et le Cime-

1. Cf. Hérodote, IV, LXX; Tacite, *Annales*, XII, XLVII.

terre ne soient pas des dieux ? Ne sais-tu pas qu'il n'y a rien de plus puissant chez les hommes que la vie et que la mort ? Eh bien ! lorsque nous jurons par le Vent et par le Cimeterre, nous jurons par l'un, comme cause de la vie, et par l'autre, comme celle de la mort.

MNÉSIPPE. Cela étant, vous avez bien d'autres dieux de la même espèce que le cimeterre, la flèche, la lance, la ciguë, la corde et le reste ; car la mort est un dieu multiple, et il y a une infinité de routes qui y conduisent.

TOXARIS. Vois combien tu es pointilleux et chicaneur, comme tu interromps et troubles mon récit. Moi, j'ai gardé le silence pendant que tu parlais.

MNÉSIPPE. Cela ne m'arrivera plus, Toxaris ; tu as eu raison de me reprendre. Parle en toute assurance, comme si je n'étais pas là pour t'écouter ; je garderai le plus religieux silence.

39. TOXARIS. Il y avait quatre jours que Dandamis et Amizoque s'étaient promis amitié, après avoir bu le sang l'un de l'autre, lorsque les Sauromates fondent sur nos campagnes, au nombre, disait-on, de dix mille cavaliers et de trente mille hommes de pied. Comme nous n'avions pas prévu cette invasion, les ennemis renversent tout ce qui se trouve sur leur passage, tuent la plupart de ceux qui résistent, ou les emmènent vivants, excepté ceux qui avaient été assez prompts pour passer à la nage de l'autre côté du fleuve, où se trouvaient la moitié de notre armée et une partie de nos chariots. En effet, nos chefs de hordes nous avaient fait camper, je ne sais pourquoi, sur les deux rives du Tanaïs. Cependant les ennemis emmènent leur butin, chassent devant eux les prisonniers, pillent les tentes, s'emparent de presque tous les chariots avec leurs conducteurs, et outragent sous nos yeux nos concubines et nos femmes. Nous étions au désespoir.

40. Amizoque, entraîné captif par des ennemis qui le maltraitent, appelle son ami par son nom et lui rappelle le souvenir du sang. Dandamis, en l'entendant, ne perd pas une minute ; sous les yeux de tous, il gagne à la nage le bord où sont les ennemis : les Sauromates, levant leurs armes, fondent sur lui pour le percer. Il s'écrie alors : « Ziris ! » Celui qui prononce ce mot a la vie sauve, on le reçoit comme venant traiter d'une rançon. Dandamis, amené devant le chef des Sauromates, lui demande la liberté de son ami. L'autre réclame une rançon, et dit qu'il ne rendra pas Amizoque, s'il ne reçoit une somme considérable. Alors Dandamis : « Vous avez pillé, dit-il, tout ce que je possédais ; mais si, tout dépouillé que je suis, je puis

encore vous payer quelque chose, je suis prêt à vous obéir. Commande ce qu'il te plaira; si tu veux, prends-moi à la place de celui-ci, et traite-moi comme bon te semblera. — Non, lui dit le Sauromate, je ne te veux pas garder tout entier, puisque tu es venu en criant : « Ziris ! » Laisse-nous donc une partie de ce que tu as, et emmène ton ami. — Que veux-tu ? reprit Dandamis. » L'autre lui demande les yeux ; il les donne aussitôt à crever : on les lui crève. Les Sauromates, maîtres de la rançon, lui rendent Amizoque, sur lequel il s'appuie pour revenir ; ils traversent ensemble le fleuve, et nous arrivent tous deux sains et saufs.

41. Ce trait ranime les Scythes : ils ne se croient pas tout à fait vaincus, en voyant que les ennemis n'ont pas enlevé le plus grand des biens, puisqu'il nous reste de si nobles sentiments, une fidélité constante dans l'amitié. Les Sauromates, au contraire, sont frappés de terreur ; ils songent à quels hommes ils auront affaire quand ils seront prêts au combat, puisqu'ils se montrent si courageux dans une surprise : aussi, à la nuit tombante, ils laissent une bonne partie du bétail, mettent le feu aux chariots et prennent la fuite. Cependant Amizoque ne peut supporter de voir clair, lorsque Dandamis est aveugle : il s'aveugle volontairement, et tous les deux restent assis, nourris avec honneur aux dépens de la république des Scythes.

42. Quel exemple comparable à celui-là, Mnésippe, auriez-vous à me citer, quand, au lieu de cinq histoires, on vous en donnerait quinze, et que, dégagé de ton serment, tu pourrais, à ton gré, y ajouter des détails romanesques ? Moi, je t'ai rapporté le fait tout nu ; toi, si tu m'en avais raconté un pareil, combien n'aurais-tu pas, j'en suis sûr, ajouté d'ornements à ta narration ! Quelles supplications touchantes eût employées Dandamis ! que de détails sur la manière dont il s'est aveuglé, sur ses paroles en cette circonstance, sur son retour, sur les applaudissements qui l'accueillent chez les Scythes, et toutes ces machines inventées par vous pour charmer votre auditoire !

43. Écoute maintenant un fait tout aussi honorable : le héros est Bélittas, cousin d'Amizoque. Il voit Basthès, son ami, renversé de cheval par un lion, un jour qu'ils étaient ensemble à la chasse ; l'animal le tenait embrassé, le serrait à la gorge et le déchirait avec ses ongles. Basthès saute à terre, s'élance sur la bête, la tire en arrière, cherche à l'irriter contre lui, pour lui faire lâcher prise, fourre les doigts entre ses dents, afin de soustraire son ami, autant qu'il le pouvait, à la morsure du lion, jusqu'à ce que celui-ci, quittant Basthès à demi mort,

s'élance sur Bélittas, le saisit et le tue. Mais Bélittas, en mourant, a encore le temps de frapper le lion et de lui passer son cimeterre à travers la poitrine : tous les trois expirent en même temps ; et nous, nous leur rendons les honneurs de la sépulture, en creusant deux tombeaux contigus, l'un renfermant les deux amis, et l'autre le lion.

44. Ma troisième histoire, Mnésippe, sera celle de l'amitié de Macentès, Lonchatès et Arsacomas. Arsacomas était épris de Mazéa, fille de Leucanor, roi du Bosphore, auprès duquel il avait été envoyé pour réclamer le tribut que les habitants de ce pays ont coutume de nous payer, et dont ils avaient laissé passer le terme depuis trois mois. Ce fut dans un festin qu'il aperçut Mazéa, grande et belle fille ; et il en devint éperdument amoureux. L'affaire du tribut était terminée ; le roi lui avait fait sa réponse ; mais il voulut lui donner un repas d'adieu. Il est d'usage au Bosphore qu'au milieu du repas, les prétendants fassent la demande de la jeune fille qu'ils veulent épouser, en disant quels ils sont et sur quoi ils fondent leurs titres. Or, il y avait à ce festin un grand nombre de soupirants, tous rois ou fils de rois, Tigrapatès, souverain des Laziens, Adyrmaque, prince de la Machlyène, et plusieurs autres. L'usage veut aussi que chacun des prétendants, après avoir déclaré qu'il vient pour adresser sa demande, s'asseye avec les autres et soupe en silence. A la fin du repas, il demande une coupe, verse une libation sur la table, et se déclare aspirant à la main de la jeune fille, en exaltant sa naissance, sa richesse et son pouvoir.

45. Plusieurs, suivant la coutume, ayant fait la libation et leur demande, accompagnée du dénombrement de leurs royaumes et de leur opulence, Arsacomas, le dernier, demande la coupe, et, sans faire de libation, car il n'est pas dans nos habitudes de répandre de vin, nous croirions insulter au dieu, il boit d'un seul trait, et alors : « Donne-moi, dit-il, ô roi, ta fille Mazéa pour épouse : je lui conviens mieux que tous ceux qui sont ici, en raison de mes biens et de mes richesses. » Leucanor, qui savait qu'Arsacomas était pauvre et dans une condition modeste parmi les Scythes, fut étonné de ce discours, et lui dit : « Combien as-tu de troupeaux et de chars, Arsacomas ? car ce sont là vos richesses. — Je n'ai ni chars ni troupeaux, répondit-il, mais j'ai deux amis vertueux tels que nul Scythe n'en possède. » En entendant ces mots, chacun se mit à rire ; on regarde Arsacomas avec mépris et on le croit ivre. Le lendemain matin, Adyrmaque, qui avait été préféré à tous ses rivaux,

se dispose à emmener sa nouvelle épouse aux Méotides, chez les Machlyens.

46. Arsacomas retourne dans sa patrie ; il raconte à ses amis l'insulte qu'il a reçue du roi, les rires qu'il a essuyés pendant le repas, parce qu'il a passé pour pauvre : « Et cependant, dit-il, je lui ai vanté l'immense fortune que je possède, en ayant votre affection, Lonchatès et Macentès, trésor plus précieux et plus solide que toutes les richesses du Bosphore. A peine ai-je prononcé ces paroles, qu'il se met à rire et à me traiter avec mépris : il donne sa fille à Adyrmaque le Machlyen, parce qu'il prétend avoir dix vases d'or, quatre-vingts chariots à lits, et de nombreux troupeaux de moutons et de bœufs. Ainsi il préfère à des hommes vertueux de nombreux troupeaux, des vases inutiles, des chariots pesants. Moi, mes amis, j'éprouve un double chagrin. Je suis amoureux de Mazéa, et je suis vivement touché de l'injure faite à deux braves comme vous. Je pense, en effet, que vous êtes insultés autant que moi : chacun de nous a un tiers dans cet affront, puisque, du moment où nous avons formé notre union, nous ne sommes plus qu'un seul homme, partageant les peines et les plaisirs. — Que distu ? reprit Lonchatès. Chacun de nous est outragé tout entier, lorsqu'on te fait injure.

47. — Que ferons-nous donc dans cette occurrence ? dit Macentès. — Partageons-nous l'ouvrage, dit Lonchatès. Moi, je promets à Arsacomas de lui apporter la tête de Leucanor, et toi, tu lui amèneras celle qu'il aime. — Soit ! répond celui-ci. — Pour toi, Arsacomas, reprend Lonchatès, comme il est croyable qu'il nous faudra une armée et que nous aurons la guerre après un pareil coup, attends-nous ici, rassemble et prépare des armes, des chevaux et le plus de troupes possible. Tu en engageras facilement un grand nombre, car tu es un brave guerrier, et nous avons beaucoup de parents. D'ailleurs il faudra t'asseoir sur la peau de bœuf. » Ce fut chose résolue. Lonchatès part en toute hâte, comme il était, pour le Bosphore, et Macentès pour la Machlyène, tous les deux à cheval. Arsacomas, resté dans son pays, s'adresse aux jeunes gens de son âge, recrute une troupe armée de ses parents, et finit par s'asseoir sur la peau de bœuf.

48. Voici en quoi consiste chez nous cet usage. Lorsqu'un homme, qui a reçu une insulte, veut se venger, et qu'il ne se sent pas assez fort pour lutter seul, il sacrifie un bœuf, en fait cuire la chair coupée en morceaux, étend la peau par terre et s'assied dessus, les mains au dos, comme si ses bras étaient atta-

chés par les coudes. C'est notre manière de supplier la plus sacrée. Quand les morceaux de chair sont servis, ceux de sa famille, et les étrangers qui le veulent, s'approchent, prennent un morceau de cette chair, et, mettant le pied droit sur la peau, ils promettent, chacun selon leur pouvoir, de fournir, tout défrayés de nourriture et de salaire, l'un cinq cavaliers, un autre dix, celui-ci davantage; un autre promet des fantassins, ou, s'il est trop pauvre, il se promet lui-même. On rassemble donc ainsi sur la peau des forces considérables, et une pareille armée est solide à maintenir ses rangs en même temps qu'invincible à l'ennemi, vu le serment qui la lie; car c'est un serment que de mettre le pied sur la peau. Arsacomas était donc occupé à lever des troupes, et il réunit environ cinq mille cavaliers et vingt mille hoplites ou fantassins.

49. Cependant Lonchatès arrive inconnu au Bosphore, va trouver le roi, qui était occupé des affaires de l'État, et s'annonce comme envoyé par la république des Scythes pour des affaires confidentielles et importantes. Leucanor lui ayant ordonné de parler : « Les Scythes, dit-il, demandent, dans un intérêt commun et journalier, que vos pasteurs ne passent plus dans nos plaines et qu'ils restent en deçà du Trachon. Quant aux voleurs, dont vous nous reprochez les incursions sur votre territoire, nous affirmons qu'ils ne sont pas envoyés par notre volonté commune, mais qu'ils pillent chacun pour leur compte et leur gain particulier; si tu en prends quelqu'un, tu es le maître de le punir. Voilà ce que les Scythes m'ont chargé de t'annoncer.

50. « Moi, je te dis, en outre, qu'une grande expédition est préparée contre vous par Arsacomas, fils de Mariante, qui est venu récemment chez vous en députation; il est irrité du refus que tu lui as fait de ta fille; il y a sept jours qu'il est assis sur la peau de bœuf, et il a déjà réuni une nombreuse armée. — Je savais, répond Leucanor, qu'on assemblait une armée sur la peau; seulement j'ignorais qu'elle dût marcher contre moi, et qu'Arsacomas en fût le chef. — C'est bien contre toi, reprend Lonchatès, qu'ont lieu ces préparatifs. Mais Arsacomas est mon ennemi; il me déteste parce que les anciens m'estiment plus que lui et que je passe pour être plus brave. Si tu veux me promettre ta seconde fille Barcétris, à moi qui suis un gendre digne de votre alliance, je reviendrai dans peu t'apporter la tête d'Arsacomas. — Je te la promets, » dit le roi tout tremblant de crainte. Il n'ignorait pas combien son refus avait irrité Arsacomas, et d'ailleurs il redoutait toujours les Scythes. Alors

Lonchatès : « Jure-moi , dit-il , de garder nos conventions et de ne pas te dédire. » Le roi allait jurer, et il étendait déjà la main vers le ciel : « Ce n'est pas ici , dit Lonchatès , qu'il faut prononcer le serment , de peur d'éveiller les soupçons de ceux qui nous voient : allons au temple de Mars ; nous en fermerons les portes , et nous jurerons sans que personne nous entende. Si Arsacomas était instruit de tout ceci , je craindrais qu'il ne me tuât avant la guerre , entouré qu'il est d'une armée nombreuse. — Entrons , dit le roi , et vous , retirez-vous : que personne n'approche du temple , à moins que je ne l'appelle. » Ils entrent , les gardes s'éloignent : Lonchatès tire son cimeterre d'une main , applique l'autre sur la bouche du roi , pour étouffer ses cris , le frappe au cœur , lui tranche la tête , la cache sous son manteau , et sort en ayant l'air de parler avec lui , et en disant qu'il va bientôt revenir , comme si Leucanor l'avait chargé d'un ordre. Parvenu à l'endroit où il avait laissé son cheval attaché , il saute dessus et retourne au grand galop en Scythie. Personne ne le poursuivit , attendu que les habitants du Bosphore ne s'aperçurent pas aussitôt de la mort du roi , et que , quand ils en furent instruits , ils se divisèrent en factions pour en élire un autre.

51. Voilà ce que fit Lonchatès ; il tint sa promesse , en apportant la tête de Leucanor. De son côté , Macentès , ayant appris en route ce qui s'était passé au Bosphore , arrive à Machlyes , et , annonçant la mort du roi : « L'État , dit-il à Adyrmaque , t'appelle à la royauté comme gendre de celui qui n'est plus : ne perds donc pas un instant : empare-toi du pouvoir , et montre-toi pendant le trouble des affaires ; surtout que ton épouse te suive dans un char. Les habitants du Bosphore se rallieront promptement à toi , dès qu'ils verront la fille de Leucanor. Pour moi , ajouta-t-il , je suis Alain et parent maternel de Mazéa , Leucanor ayant épousé Mastira , qui était de ma famille ; et aujourd'hui ce sont les frères de Mastira qui m'envoient ici t'engager à partir le plus tôt possible pour le Bosphore , afin d'empêcher que la royauté ne soit donnée à Eubiote , frère bâtard de Leucanor , ami déclaré des Scythes et ennemi des Alains. » Ainsi dit Macentès , vêtu comme les Alains et parlant leur langage : Alains et Scythes , d'ailleurs , se ressemblent , excepté que les Scythes portent de plus longs cheveux ; mais Macentès , pour ressembler davantage aux premiers , s'était fait couper les cheveux au point qui établit une différence entre les Alains et les Scythes. Adyrmaque , trompé par là , le crut parent de Mastira et de Mazéa.

52. « Et maintenant, dit-il, Adyrmaque, je suis prêt à partir avec toi pour le Bosphore, si tu le veux, ou, si cela est nécessaire, à rester pour accompagner la princesse. — Je préfère ce dernier parti, répond Adyrmaque; il convient que tu conduises Mazéa, étant de sa famille. Si tu venais avec moi au Bosphore, je n'aurais qu'un cavalier de plus; mais si tu conduis ma femme, tu me tiendras lieu de plusieurs guerriers. » Ainsi dit, ainsi fait. Adyrmaque part en remettant à Macentès Mazéa, qui était encore vierge. Celui-ci durant le jour la place sur un chariot; mais, à la nuit, il la fait monter sur son cheval, que menait un autre cavalier, dont il avait eu soin de se faire suivre, y saute lui-même, se détourne du chemin des Méotides, et gagne à travers champs, en laissant à droite les montagnes des Mitréens, ne s'arrête que le temps nécessaire pour faire reposer la jeune fille, et arrive en trois jours de la Machlyène en Scythie. Son cheval, après avoir fourni cette course, reste quelque temps debout et meurt.

53. Cependant Macentès, remettant Mazéa aux mains d'Arsacomas : « Reçois, dit-il, l'effet de ma promesse. » Arsacomas, frappé d'étonnement à cette vue inattendue, veut remercier son ami : « Cesse, lui dit Macentès, de me traiter comme un autre que toi-même. Me remercier de ce que j'ai fait pour toi, c'est comme si la main gauche savait gré à la droite de la guérison et des services qu'elle en aurait reçus, étant blessée et ne pouvant agir. Il serait donc ridicule qu'étant confondus l'un avec l'autre et ne faisant qu'un depuis longtemps, nous regardassions comme un service important ce qu'une partie de nous-mêmes aurait fait d'utile au reste du corps. En effet, elle travaillait pour elle-même, puisqu'elle est une partie du tout qu'elle a obligé. » C'est ainsi que Macentès répondit aux remerciements d'Arsacomas.

54. Sitôt qu'Adyrmaque eut reconnu le piège, il quitta le chemin du Bosphore. Déjà Eubiote avait été proclamé roi, appelé de chez les Sauromates, au milieu desquels il séjournait. De retour dans sa patrie, Adyrmaque lève une grande armée et marche droit contre les Scythes, en traversant les montagnes. Eubiote ne tarde guère à se joindre à lui, à la tête d'une foule de Grecs, d'Alains et de Sauromates auxiliaires, au nombre de vingt mille. Les forces réunies d'Eubiote et d'Adyrmaque s'élevaient au total de quatre-vingt-dix mille hommes, dont un tiers d'archers à cheval. Pour nous, car j'étais de cette expédition, et j'avais donné sur la peau de bœuf à ces amis cent cavaliers qui faisaient la guerre à mes frais, nous soutenons l'attaque avec

un peu moins de trente mille hommes, y compris les cavaliers. Arsacomas nous commandait. Lorsque nous voyons l'ennemi s'approcher, nous détachons la cavalerie, pour commencer le combat; mais l'action s'étant vivement échauffée, nos gens plient, notre phalange est rompue, et l'armée scythe est séparée en deux corps, dont l'un lâche pied peu à peu, sans cependant être réellement vaincu : c'était plutôt une retraite qu'une fuite, et les Alains n'osaient pas le poursuivre bien loin. Mais les Machlyens et les Alains, ayant enveloppé l'autre corps, qui était le plus faible, taillent tout en pièces, font pleuvoir une grêle de flèches et de traits, en sorte que nos guerriers ne savent plus que devenir au milieu du cercle qui les entoure, et qu'un grand nombre jettent déjà leurs armes.

55. Par hasard, Lonchatès et Macentès se trouvaient dans cette mêlée; tous deux blessés pour s'être exposés les premiers au péril : Lonchatès avait la cuisse brûlée, et Macentès un coup de hache à la tête et un coup de javelot à l'épaule. Arsacomas, qui était dans l'autre corps d'armée, s'en aperçoit, regarde comme une honte d'abandonner ses amis, pique des deux, et, jetant un grand cri, s'élance au milieu des ennemis en brandissant son cimenterre. Les Machlyens, ne pouvant résister à sa fougue valeureuse, se séparent et lui ouvrent le passage. Il rallie aussitôt ses amis, ranime le reste des troupes, fond sur Adyrmaque, lui assène son cimenterre sur la tête et le fend jusqu'à la ceinture. Le chef ennemi tombe, les Machlyens se dispersent, puis les Alains, puis enfin les Grecs. Redevenus maîtres du terrain, nous les aurions poursuivis et massacrés, si la nuit n'était survenue. Le lendemain, des envoyés viennent nous supplier de la part des ennemis de consentir à la paix : les habitants du Bosphore promettent de nous payer un double tribut, les Machlyens s'engagent à nous livrer des otages, et les Alains, pour nous dédommager de cette invasion, s'offrent à réduire à notre obéissance les Sindians, depuis longtemps révoltés contre nous. Nous acceptons, après avoir pris d'abord l'avis d'Arsacomas et de Lonchatès : la paix se fait; et ce sont eux qui en règlent les diverses conditions. Voilà, Mnésippe, ce que les Scythes osent entreprendre pour leurs amis.

56. MNÉSIPPE. C'est vraiment tragique, Toxaris; on dirait d'une fable, sauf le respect dû au Cimenterre et au Vent par lesquels tu as juré. On pourrait donc se dispenser d'y croire, sans être bien coupable.

TOXARIS. Prends garde que ton incrédulité ne soit l'effet de ta jalousie. Toutefois cette incrédulité ne m'empêchera pas de te

rapporter les autres traits du même genre, que je sais avoir eu lieu chez les Scythes.

MNÉSIPPE. Abrége tes discours, mon cher ; ne t'arrête pas à chaque circonstance, comme tu viens de le faire tout à l'heure, nous promenant en Scythie et en Machlyène, allant et revenant sans cesse à travers le Bosphore. Tu as un peu abusé de mon silence.

TOXARIS. Il faut obéir à la loi que tu m'imposes. Je vais parler en peu de mots, de peur que tes oreilles ne soient fatiguées de me suivre dans mes digressions.

57. Écoute cependant avec patience ce qu'a fait pour moi un de mes amis, nommé Sisinnès. J'avais quitté ma patrie pour me rendre à Athènes, afin de m'instruire dans les arts de la Grèce, et j'étais abordé à Amastris, ville du Pont, située juste en face des navigateurs qui arrivent de Scythie, et à peu de distance de Carambe¹. Sisinnès, mon ami d'enfance, voyageait avec moi. Après avoir choisi une hôtellerie sur le port, et y avoir fait transporter notre bagage, nous allons nous promener sur la place publique, sans nous attendre à rien de fâcheux. Pendant notre absence, des voleurs forcent notre serrure, nous enlèvent tout et ne nous laissent pas même de quoi vivre ce jour-là. Rentrés à la maison, nous apprenons notre malheur ; mais nous n'osons pas citer en justice nos voisins, qui étaient fort nombreux, ni même notre hôte, pour ne pas paraître des sycophantes, si nous disions qu'on nous avait volé quatre cents dariques², une grande quantité d'étoffes, de riches tapis, tous les objets enfin que nous avions.

58. Nous délibérions sur le parti à prendre en cette conjoncture, privés de tout dans un pays étranger. Pour moi, j'étais résolu à me plonger mon cimeterre dans le flanc et à sortir de la vie, plutôt que de m'abaisser à quelque chose de vil sous l'empire de la faim et de la soif. Mais Sisinnès relève mon courage, me supplie de n'en rien faire, et m'assure qu'il trouvera bientôt un moyen de subsister. En effet, il va sur le port, s'offre à porter du bois, et revient en nous rapportant des vivres, échangés contre le prix de son travail. Le lendemain, au point du jour, il voit, suivant son propre récit, en se promenant sur la place publique, une troupe de jeunes gens braves et bien faits. On les avait enrôlés, moyennant un salaire, pour combattre dans des jeux qui devaient avoir lieu le troisième jour.

1. Promontoire d'Asie.

2. Chaque darique valait près de 25 francs. Voy. *le Navire*, 18.

Sisinnès, instruit par eux de tout ce qui devait se passer, vient à moi : « Ne dis plus que tu es pauvre, Toxaris, me dit-il ; dans trois jours je te ferai riche. »

59. Il me parle ainsi, et, durant cet intervalle, nous vivons assez misérablement. Le jour du spectacle arrivé, nous nous y rendons comme tout le monde. Sisinnès veut absolument que j'y assiste comme à un divertissement curieux et extraordinaire des Grecs. Il me conduit au théâtre. Lorsque nous sommes assis, nous voyons d'abord des bêtes sauvages piquées avec des traits, poursuivies par des chiens et lancées sur des hommes enchaînés, qui étaient sans doute des criminels. Ensuite ceux qui devaient combattre seul à seul s'étant avancés, un héraut qui conduisait au milieu de la lice un jeune homme de haute taille : « Si quelqu'un veut combattre avec ce jeune homme, dit-il, qu'il se présente, il recevra dix mille drachmes ¹, pour prix du combat. » A ces mots, Sisinnès se lève, saute d'un bond dans l'arène, s'offre pour combattre, et demande des armes ; puis il prend les dix mille drachmes de salaire, les apporte, et, me les mettant dans les mains : « Si je suis vainqueur, Toxaris, me dit-il, nous aurons de quoi continuer notre voyage ; si je succombe, rends-moi les honneurs de la sépulture et retourne en Scythie. » En l'entendant, je ne puis retenir mes pleurs.

60. Mais lui, prenant ses armes, s'en revêt ; et, dédaignant de se couvrir d'un casque, il s'avance au combat la tête nue. D'abord il est blessé ; un coup de cimeterre lui entame le genou ; le sang coule avec abondance, et je me sens glacé de frayeur. Mais Sisinnès, observant son ennemi qui s'élançait avec trop de confiance, le frappe en pleine poitrine et le renverse mort à ses pieds : bientôt, affaibli par sa blessure, il s'assied sur celui qu'il venait de tuer, et peu s'en faut qu'il n'expire lui-même. J'accours, je le relève, je le console, et, quand il a été déclaré vainqueur, je le prends et le porte à notre logis. Il se rétablit peu à peu, grâce à mes soins, et il est maintenant en Scythie, où il a épousé ma sœur, mais il est demeuré boiteux de sa blessure. Ceci, Mnésippe, ne s'est point passé chez les Machlyens ni chez les Alains, et l'on ne peut refuser de le croire, sous prétexte qu'il n'y avait pas de témoins ; mais tout Amastris y était, et se souvient encore du combat de Sisinnès.

61. Quand je t'aurai raconté pour le cinquième exemple l'action d'Abauchas, j'aurai fini. Abauchas était venu dans une ville des Borysthénites, conduisant avec lui sa femme qu'il chéris-

1. Environ 10 000 francs.

sait tendrement, et deux enfants, l'un petit garçon à la mamelle, l'autre petite fille de sept ans. Il avait pour compagnon de voyage Gyndanès, son ami, malade encore d'une blessure reçue en les défendant contre des voleurs qui les avaient attaqués sur la route. Dans le combat qu'il avait soutenu pour eux, il avait été frappé si violemment à la cuisse, que la douleur l'empêchait de se tenir debout. La nuit, pendant leur sommeil, le feu prend à la maison, dont ils occupaient, par hasard, l'étage supérieur. L'incendie les gagne, ferme les issues, et la flamme environne la maison de toutes parts. Abauchas se réveille, et, laissant ses enfants qui criaient, repoussant même sa femme, qui s'attachait à lui et à laquelle il crie de se sauver, il court à son ami, l'emporte dans ses bras, descend et s'élance hors de la maison par un endroit que la flamme n'avait pas encore tout à fait envahi. Sa femme le suivait portant son enfant, et accompagnée de sa fille, qu'elle entraînait avec elle. Mais, à demi brûlée, elle laisse tomber son enfant de ses bras, et c'est à peine si elle peut échapper au feu, et sa fille à sa suite, après avoir été en grand danger de périr. Quelque temps après, comme on reprochait à Abauchas d'avoir abandonné sa femme et ses enfants pour sauver Gyndanès : « Il me sera aisé, répondit-il, d'avoir d'autres enfants, et je ne sais s'ils seront vertueux ; mais je ne pourrais de longtemps retrouver d'autre ami, tel que Gyndanès, et qui m'ait donné autant de preuves de son attachement. »

62. Ma tâche est remplie, Mnésippe ; voilà cinq histoires sur un grand nombre que je pourrais citer. Il est temps, à présent, que l'on prononce lequel de nous deux a mérité de perdre la langue ou la main. Qui décidera ?

MNÉSIPPE. Personne ; car nous n'avons pas établi de juge de nos discours. Mais sais-tu ce qu'il faut faire ? Puisque nous avons lancé nos traits en l'air, nous choisirons, une autre fois, un arbitre, devant qui nous rapporterons d'autres exemples d'amitié ; et alors celui qui perdra son procès, perdra, moi la langue, et toi la main. Mais non, ce serait un procédé sauvage. Puisque tu as une si haute opinion de l'amitié, et que, moi, je la regarde comme le bien le plus précieux et le plus beau que possèdent les hommes, qui nous empêche de nous unir par un pacte solennel, d'être amis de ce moment même et de nous faire un devoir de l'être pour toujours ? Nous sommes vainqueurs tous les deux, et nous remportons un grand prix de notre victoire ; car, au lieu d'une langue et d'une main droite, chacun en aura deux, et, qui plus est, quatre yeux et quatre pieds, tout en double. Deux ou trois amis qui s'unissent deviennent quelque

chose comme Gélyon, que les peintres représentent avec trois têtes et six bras. C'est, à mon avis, l'emblème de trois amis qui agissent toujours de concert, comme le doivent ceux qui s'aiment.

TOXARIS. Tu as raison : agissons ainsi.

63. MNÉSIPPE. Mais pas de sang, Toxaris, pas de cimetière ; nous n'en avons pas besoin pour affermir notre amitié. L'entretien que nous venons d'avoir et la conformité de nos sentiments seront des garants plus certains de notre constance que la coupe où vous buvez : car en ceci, c'est, selon moi, la volonté, non la nécessité qui fait tout.

TOXARIS. Je t'approuve : soyons donc amis, soyons hôtes ; tu seras le mien en Grèce, et moi le tien, si jamais tu viens en Scythie.

MNÉSIPPE. Sois-en certain : je ne balancerais pas à aller plus loin encore, si je devais y trouver des amis tels que tes discours, Toxaris, t'ont fait voir à mes yeux.

XLII

LUCIUS OU L'ANE¹.

1. J'allais un jour en Thessalie : j'avais à y régler, pour mon père, une affaire d'argent avec un homme du pays. Un cheval me portait, moi et mon bagage ; j'étais accompagné d'un valet. Nous suivions la route ordinaire, lorsque je rencontrai quelques

4. Quelques éditeurs doutent que cette piquante histoire soit de Lucien. Le fond, sans doute, ne lui appartient pas ; c'est une de ces fables milésiennes, dont la liberté s'égayait parfois jusqu'à la licence ; mais les détails et le style ne sont pas indignes de notre spirituel écrivain, et d'excellentes critiques n'hésitent point, pour ces motifs, à lui en attribuer, sinon l'invention originale, au moins la rédaction vive et amusante. Voy., pour plus de détails, la préface de la traduction de P. L. Courier ; A. Pierron, *Hist. de la litt. gr.* ; Belin de Ballu, traduction de Lucien, t. III, p. 175. Cf. Apulée, *Métamorphoses*, traduction de V. Bétolaud.

gens qui allaient à Hypate, ville de Thessalie, de laquelle ils étaient. Nous marchons de compagnie, mettant nos vivres en commun, et, trompant ainsi l'ennui du voyage, nous approchons de la ville. Là je m'enquiers auprès de mes Thessaliens s'ils ne connaissent pas un habitant d'Hypate, nommé Hipparque, pour qui j'avais une lettre et chez lequel je comptais loger. Ils me disent qu'ils connaissent cet Hipparque, m'indiquent l'endroit de la ville où est sa maison, et ajoutent qu'il avait de l'aisance, quoiqu'il ne nourrit qu'une servante pour lui et pour sa femme, étant horriblement avare. Quand nous sommes tout à fait près de la ville, nous avisons un jardin et une maisonnette assez propre. C'était la demeure d'Hipparque.

2. Mes compagnons me quittent en me faisant leurs adieux. Je m'approche de la porte, je frappe; après bien de la peine, une femme m'entend et s'avance enfin. Je lui demande si Hipparque est chez lui : « Il y est, dit-elle; mais qui êtes-vous? Que voulez-vous lui demander? — J'ai, lui dis-je, une lettre à lui remettre de la part de Décrianus le sophiste, de Patras. — Attendez ici, » me dit-elle; et, fermant la porte, elle rentre dans l'intérieur. Un instant après, elle revient et nous fait entrer. Introduit près d'Hipparque, je le salue et lui présente ma lettre. Il venait de se mettre à table; il était couché sur un lit fort étroit, sa femme auprès de lui, et devant eux une table non servie. A peine a-t-il jeté les yeux sur la lettre : « Ah! quel ami, dit-il, que Décrianus! C'est bien le meilleur des Grecs de m'envoyer ainsi, en toute confiance, un de ses intimes! Ma maison est petite, vous le voyez, Lucius, mais elle est raisonnable pour celui qui l'habite, et vous la rendrez grande, si vous voulez être indulgent pour mon hospitalité. » Appelant alors la jeune servante : « Palestra, donne à notre hôte une chambre, places-y son petit bagage, puis conduis-le au bain, car il a fait une longue route. »

3. Quand il a fini, la servante Palestra me mène à une jolie petite chambre : « Vous, me dit-elle, voici le lit où vous coucherez, et j'arrangerai un matelas pour votre valet, avec un oreiller. » Après qu'elle a dit ces mots, nous sortons pour aller nous baigner, lui donnant de quoi acheter de l'orge à mon cheval. Pendant ce temps-là, elle porte toutes nos affaires dans l'intérieur et les met en place. Au retour du bain, nous entrons dans la salle. Hipparque, me prenant par la main, me fait asseoir à côté de lui. La chère était honnête, le vin agréable et vieux. Après le repas, on se met à boire et à deviser, comme il est d'usage quand on traite un hôte; enfin, la soirée passée à boire, nous allons nous

coucher. Le lendemain, Hipparque me demande où j'avais dessein d'aller et combien de jours je devais rester chez lui. « Je vais, lui dis-je, à Larisse, et je compte partir d'ici dans quatre ou cinq jours. »

4. Mais c'était une feinte : je désirais vivement y rester afin de trouver quelque magicienne savante dans l'art des prodiges, qui me fît voir quelque chose d'étrange, comme un homme volant ou changé en pierre. L'esprit plein du désir de voir ce spectacle, j'allais par la ville sans savoir comment m'y prendre, mais j'allais, quand j'aperçois devant moi une femme jeune encore et riche, à en juger par son train : atours fleuris, nombreux esclaves, de l'or partout. Arrivés en face l'un de l'autre, elle me salue, je lui rends son salut, et elle me dit : « Je suis Abréa, une des meilleures amies de ta mère, ainsi que tu le sais sans doute, et qui vous aime tous, vous ses enfants, comme si vous étiez les miens. Que ne viens-tu, mon fils, demeurer chez moi ? — Grand merci, lui dis-je, c'est trop de grâce ; mais je craindrais, n'ayant nul reproche à lui faire, de quitter la maison de l'ami qui m'a reçu. Seulement, de volonté je demeure à vous, ma chère. — Où loges-tu donc ? me dit-elle. — Chez Hipparque. — Quoi ! chez cet avare ? — Ah ! mère, n'en parlez pas ainsi. Il a été somptueux et magnifique envers moi, et je n'ai à me plaindre que de sa bonne chère. » Mais elle, avec un sourire et me prenant la main pour me tirer à l'écart : « Défie-toi, par tout moyen, de la femme d'Hipparque ; c'est une terrible magicienne, une libertine qui jette un œil de convoitise sur tous les jeunes gens. Ceux qui ne font pas à sa guise, elle s'en venge par son art ; elle en a changé plusieurs en bêtes, et en a fait périr beaucoup d'autres. Tu es jeune, mon enfant, ayant une tournure faite pour lui plaire, et, de plus, étranger, chose dont on peut s'amuser sans risque. »

5. Comprenant que ce que je cherchais depuis longtemps était à la maison, je ne l'écoute pas davantage ; et sitôt que je puis la quitter, je retourne au logis, me disant en route : « Or çà, tu disais que tu voulais voir de l'extraordinaire : éveille-toi donc et trouve quelque bonne invention pour arriver à tes fins. Fais ta cour à la servante Palestra : car la femme de ton hôte et ami, tu dois la respecter. En caressant la servante, en t'exerçant avec elle, en l'étreignant, tu sauras facilement ce que tu veux savoir. Les esclaves connaissent toujours le bon et le mauvais de leurs maîtres. » En me parlant ainsi, j'arrive à la maison. Je n'y trouve ni Hipparque, ni sa femme. Palestra seule était auprès du feu, occupée à nous préparer le souper.

6. Aussitôt lui adressant la parole : « Avec quelle grâce, ma jolie Palestra, tu remues et tournes à la fois le derrière et la poêle ! Mes reins aussi se remuent à voir pareille sauce ; heureux qui pourrait y tremper le doigt ! » Mais elle, fillette espiègle et gentille : « Fuyez, jeune homme, dit-elle, si vous êtes sage et si vous voulez vivre ; tout ici est plein de fumée et de feu. Rien qu'en me touchant, vous vous brûleriez et resteriez cloué là, sans que dieu ou médecin pût vous guérir, excepté moi qui vous aurais brûlé. Et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que je vous ferais souffrir de plus en plus, et j'augmenterais votre douleur en voulant la soulager. Cependant vous tiendriez bon et l'on vous chasserait à coups de pierres, que vous ne pourriez fuir un mal si doux. Pourquoi rire ? Vous avez devant vous une terrible cuisinière d'hommes ; je ne me borne pas à fricasser des mets communs et vulgaires ; mais quand je trouve quelque grand et beau gaillard, je l'égorge, je lui enlève la peau et le coupe en morceaux, m'attaquant surtout aux entrailles et au cœur. — Je te crois, lui répondis-je : car, quoique je me sois toujours tenu loin de toi, tu ne m'as pas seulement brûlé, par Jupiter ! tu m'as mis le corps tout en feu ; ta flamme, m'entrant par les yeux, me pénètre jusqu'à la moelle ; tu me rôtis, moi qui ne t'ai rien fait. Au nom des dieux, guéris-moi avec ces remèdes aigres-doux dont tu me parlais ; prends-moi, coupe-moi le cou et écorche-moi, comme tu voudras. » Palestra fait alors un grand éclat de rire et m'appartient de ce moment. Nous convenons que le soir même, quand elle aurait mis ses maîtres au lit, elle viendrait me trouver et coucherait avec moi.

7. Un instant après, Hipparque rentre : nous allons au bain, nous dîmons, nous buvons rasade et causons gaiement. Alors, faisant semblant d'avoir sommeil, je me lève et me rends à ma chambre. Tout était en bel ordre : le lit de mon valet dehors ; près du mien, une table avec un gobelet, le vin tout prêt, eau froide et chaude. Palestra avait songé à tout ; sur mon lit, nombre de roses éparses ou entières, ou effeuillées, ou tressées en couronnes. Trouvant ainsi le festin préparé, je n'attendais plus que le convive. Elle, après avoir couché sa maîtresse, arrive aussitôt.

8. Ce fut un grand régal de vin et de baisers. Quand le boire nous eut bien armés pour la nuit : « Songe bien, jeune homme, me dit Palestra, que te voilà à la palestre ; il faut montrer si tu es un garçon vigoureux et si tu sais plus d'un genre d'exercice. — Tu ne me verras pas, lui dis-je, reculer devant ton défi ; déshabille-toi et entrons en lutte. — Allons, dit-elle, comme

je te le demande, fais tes preuves; je suis ton maître de gymnase, je vais te prescrire les différents genres de luttes que je trouverai et te dirai. Sois prêt à obéir et à faire ce que je commanderai. — Ordonne, lui dis-je, et tu vas voir mon adresse, ma souplesse, ma vigueur à l'action. »

9. A l'instant elle se déshabille, et, se tenant droite et nue, elle commence à me donner ses ordres : « Jeune homme, me dit-elle, habits bas; frotte-toi de cette huile parfumée et embrasse ton adversaire; renverse-le d'un croc-en-jambe, tiens-le sous toi, glisse; un écart; qu'on se fende, serre bien; prépare ton arme, en avant : frappe, blesse, pénètre jusqu'à ce que tu sois las. De la force dans les reins! Allonge maintenant ton arme, pousse-la par en bas; de la vigueur; vise au mur, frappe; dès que tu sens mollir, vite un dégagement et une étreinte; tiens ferme; pas tant de précipitation; un temps d'arrêt; allons! au but! te voilà quitte. »

10. J'eus bientôt exécuté tous ces mouvements, et quand notre exercice eut pris fin, je dis en riant à Palestra : « Eh bien! mon maître, tu vois que je ne manque, à la lutte, ni d'adresse ni de bonne volonté; mais fais-y attention, mets de l'ordre dans tes commandements, ne les donne pas ainsi coup sur coup. » Mais elle, m'appliquant un léger soufflet : « O le mauvais écolier! dit-elle. Prends garde de recevoir bien d'autres corrections, si tu ne fais pas les mouvements prescrits. » Cela dit, elle se lève, et, se rajustant : « C'est à présent qu'il faut nous faire voir, dit-elle, si tu es un jeune et vigoureux joueur, habile à la lutte et sachant combattre à genoux. » Cela dit, elle tombe sur les genoux au milieu du lit : « Ça, beau lutteur, dit-elle, te voilà au milieu! Tiens ce trait acéré, pousse et enfonce; vois ton adversaire nu, ne l'épargne pas; et d'abord il est à propos de le serrer comme un nœud; penche-le ensuite, fonds dessus, saisis-le de près et ne laisse aucun intervalle entre vous. S'il commence à lâcher prise, ne perds pas un instant, enlève-le, tiens-le en l'air, frappe-le en-dessous et prends garde de reculer sans en avoir reçu l'ordre; fais-le coucher, contiens-le, donne-lui de nouveau un croc-en-jambe, afin qu'il ne t'échappe pas; tiens-le bien et presse ton mouvement; lâche-le, il est terrassé, le voilà tout en nage. » Je pars alors d'un grand éclat de rire, puis je reprends : « Je veux aussi, mon maître, te prescrire à mon tour un petit exercice. Obéis-moi : relève-toi, demeure assise, avance une main officieuse, caresse-moi doucement, promène-la sur moi, enlace-moi bien, par Hercule! et fais-moi dormir. »

11. Tels étaient les plaisirs, ébats et luttés nocturnes où se couronnait notre valeur, et nous y trouvions mille charmes. J'oubliai complètement d'aller à Larisse, mais je ne perdis pas de vue la cause pour laquelle je faisais des armes avec Palestra. « Montre-moi, ma chère, lui dis-je un jour, montre-moi ta maîtresse dans ses tours de magie ou de métamorphose. Il y a bien longtemps que je désire voir ce spectacle singulier. Ou plutôt, si tu connais quelque secret, fais toi-même de la magie et transforme-toi à mes yeux. Je crois que tu ne manques pas d'habileté dans cet art, et je ne le sais pas par ouï-dire, mais par ma propre expérience. Mon âme était de fer, disaient les femmes ; jamais je n'avais jeté sur elles un regard passionné : mais ta science m'a fait prisonnier, et tu t'es rendue maîtresse de moi dans notre guerre amoureuse. — Cesse, me répondit Palestra, de te moquer de moi. Quel charme pourrait fasciner l'amour, lui qui est passé maître en fait d'enchantements ? Je ne sais rien de tout cela, mon cher ami ; j'en jure par ta tête, par ce bienheureux lit, témoin de nos plaisirs ; je n'ai pas même appris à lire, et ma maîtresse est fort jalouse de sa science. Si pourtant l'occasion se présente de te la montrer dans ses métamorphoses, j'y essaierai. » Cela dit, nous nous endormons.

12. Quelques jours après, Palestra vient m'annoncer que sa maîtresse va se changer en oiseau, pour aller trouver son amant. « Voilà, lui dis-je, Palestra, une belle occasion de me rendre le service demandé et de satisfaire la longue curiosité de ton serviteur. — Sois tranquille, » me dit-elle. Et, le soir venu, elle me mène à la porte de la chambre où couchaient ses maîtres, et me dit de regarder par une fente ce qui se passait à l'intérieur. Je vois une femme qui se déshabillait. Lorsqu'elle est nue, elle s'approche d'une lampe, y met deux grains d'encens, et, se tenant debout, murmure quelques paroles adressées à la flamme ; ensuite elle ouvre un petit coffre dans lequel étaient plusieurs boîtes, et en prend une où se trouvait quelque chose de liquide. Je ne sais pas au juste ce que c'était, mais il me sembla que c'était de l'huile. Elle en prend, s'en frotte tout le corps en commençant par le bout des ongles ; aussitôt il lui pousse des ailes, son nez devient de corne et crochu ; enfin elle a tout ce qui caractérise un oiseau, un hibou parfait. Quand elle se voit bien emplumée, elle fait entendre un croassement terrible, à la manière des corbeaux, s'élance vers la fenêtre et prend son vol.

13. Je crus que tout ceci n'était qu'un songe ; je me frottai les paupières avec les doigts, me refusant à en croire mes yeux et me demandant s'ils avaient bien vu, si j'étais éveillé. A toute

forcé enfin, convaincu que je ne dormais pas, je priai Palestra de me faire pousser des ailes en me frottant de cet onguent, et de me donner la volée. Je voulais éprouver si, étant changé en oiseau, la métamorphose s'étendrait jusqu'à l'âme. Elle ouvre doucement la chambre et m'apporte une boîte. Je me hâte de me déshabiller, je me frotte des pieds à la tête; mais, malheureux que je suis! ce n'est pas en oiseau que je me change : une queue me vient au derrière, mes doigts s'en vont, mes ongles se réduisent à quatre et ne sont plus que sabots; mes pieds et mes mains deviennent pattes d'animal avec longues oreilles et large face; enfin, en me regardant de tous points, je vois que je suis un âne, n'ayant pas même voix d'homme pour faire des reproches à Palestra. J'allonge ma lèvre inférieure; et mon attitude même, mes regards en dessous, à la manière d'un âne, l'accusent de m'avoir ainsi métamorphosé, au lieu de me changer en oiseau.

14. Mais elle, se frappant le visage de ses deux mains : « Malheureuse, s'écrie-t-elle, quelle étourderie j'ai commise! En allant trop vite, j'ai été trompée par la ressemblance des boîtes; j'en ai pris une autre que celle qui fait pousser des ailes. Pourtant console-toi, mon cher : le remède n'est pas difficile : tu n'as qu'à manger des roses, la bête disparaîtra, et tu me rendras mon amant. Reste cette nuit seulement sous cette peau d'âne; demain, dès la pointe du jour, j'accourrai t'apporter des roses, tu en mangeras et seras guéri. » Ce disant, elle me passait la main sur les oreilles et sur le reste du corps.

15. J'avais donc bien toute l'encolure d'un âne; mais, quant à l'esprit, j'étais encore homme, le même Lucius, à la voix près. Cependant, tout en faisant au dedans de moi mille reproches à Palestra sur son étourderie, et me mordant les lèvres, je m'en vais à l'endroit où je savais qu'était mon cheval et un autre âne véritable, appartenant à Hipparque. Dès qu'ils me voient entrer, ils craignent que je ne vienne partager leur foin, et, baissant les oreilles, ils s'appêtent à défendre, à coups de pieds, la cause de leur estomac. Je m'en aperçois, et je me retire dans un coin de l'écurie, riant de bon cœur; mais mon rire était un vrai braire. Alors je me dis à part moi : « O fatale curiosité! Que ferais-je, s'il survenait un loup ou quelque autre bête carnassière? Je cours le risque, innocent que je suis, d'être mis en pièces. » Telles étaient mes réflexions; et je ne prévoyais pas, malheureux, le sort dont j'étais menacé.

16. La nuit était avancée; partout régnait un profond silence, partout le doux sommeil, quand tout à coup la muraille retentit au dehors, comme si l'on eût voulu la percer; et de fait on la

perçait. Déjà il y avait un trou assez large pour un homme : un homme y passe, puis un autre, et plusieurs enfin, tous armés d'une épée. Ils pénètrent dans les chambres, mettent aux fers Hipparque, Palestra et mon valet, vident à leur aise toute la maison, emportant argent, hardes, vaisselle; puis, quand il ne reste plus rien, ils me prennent moi, l'autre âne et le cheval, nous mettent une bâtière, y chargent tout leur butin, et nous le sanglent sur le dos. Quand nous ployons sous le faix, ils nous chassent devant eux à coups de bâton vers la montagne, et s'échappent par des chemins impraticables. Je ne saurais dire ce que souffrirent les autres bêtes de somme; mais moi, qui n'avais pas l'habitude d'aller ainsi pieds nus, de marcher sur ces pierres pointues et de porter un si lourd bagage, je me mourais : je bronchais à chaque pas, et je n'avais pas la liberté de tomber, car sur-le-champ un des voleurs me frappait de son bâton la croupe et les cuisses. Souvent je voulus m'écrier : « O César ! » mais je ne faisais que braire ; il sortait bien de ma bouche un : « O » grand et sonore, mais « César » ne suivait pas ; ce qui m'attirait chaque fois de nouveaux coups, parce que mon braire les trahissait. Comprenant enfin que mes cris étaient inutiles, je me mets à marcher en silence et je gagne au moins de n'être pas battu.

17. Déjà le jour commençait à poindre; nous avions franchi plusieurs montagnes, et, comme on avait eu soin de nous lier la bouche, pour nous garder de perdre du temps en broutant par la route, je continuai de rester âne ce jour-là. Vers midi, nous faisons halte à une petite métairie habitée par un ami des voleurs, comme il parut à leur rencontre : on s'embrassa de part et d'autre; les maîtres de la maison prièrent nos gens de se reposer et de dîner, et l'on nous donna de l'orge à nous autres bêtes. Mes deux compagnons se mettent à manger, et moi je jeûne piteusement : je n'avais jamais fait un repas d'orge crue. Aussi je cherchais partout de quoi apaiser ma faim, lorsque j'avise derrière la cour un jardin plein de beaux et bons légumes, et plus loin, je découvre des roses. Alors sans être vu de personne du dedans, tous étant occupés à dîner, je me dirige du côté du jardin, pour me remplir de légumes crus et pour manger des roses. J'espérais bien, ces fleurs mangées, redevenir Lucius. Me voilà donc dans le jardin, me remplissant de laitues, de raves, de persils, tous légumes que les hommes mangent sans les faire cuire; mais, pour les roses, ce n'en étaient point de véritables : elles étaient produites par un laurier sauvage qu'on appelle laurier-rose, mauvaise pâture pour les ânes

et pour les chevaux, puisqu'on prétend que, s'ils en mangent, ils meurent aussitôt.

18. Sur ces entrefaites, le jardinier m'apercevant saisit un bâton, entre dans le jardin, reconnaît l'ennemi et le ravage de ses légumes : alors, comme un prévôt impitoyable qui surprend un maraudeur, il m'accable de coups, n'épargnant ni les flancs, ni les cuisses, me brisant même les oreilles, et me fracassant la figure. Je perds patience, et lui détachant une ruade, je le jette à la renverse sur ses légumes et me sauve du côté de la montagne. Pour lui, me voyant fuir au galop, il crie de toutes ses forces qu'on lâche les chiens après moi. C'étaient des dogues vigoureux, en grand nombre et de force à se battre contre des ours. Je vois que, si une fois ils m'attaquent, ils vont me mettre en pièces; je fais donc un léger détour, et jugeant, suivant le proverbe, qu'il vaut mieux courir en arrière que courir à son dam, je reviens sur mes pas et rentre à l'écurie. Ceux qui avaient lâché les chiens pour me poursuivre les reprennent, les rattachent, et ne cessent de me battre que quand la douleur m'a fait rendre par en bas tous mes légumes.

19. Mais il était temps de se remettre en route : on me charge de la plus grande partie des objets les plus lourds qu'on avait volés, et nous partons. Le cœur venant à me manquer sous les coups et le fardeau, et mes sabots étant tout écorchés de la route, je me décide à m'abattre et à ne plus me relever, dussé-je périr sous le bâton. J'attendais un grand bien de cette résolution. J'espérais que les voleurs, rebutés de mon entêtement, partageraient ma charge entre le cheval et l'autre âne, et me laisseraient là pour les loups. Mais quelque démon jaloux, devinant mes projets, fait tourner autrement la chose. L'autre âne, ayant sans doute les mêmes idées que moi, s'abat au milieu du chemin. Nos gens d'abord, à coups de bâton, contraignent le malheureux à se relever; mais il y demeure insensible : ils le prennent alors qui par les oreilles, qui par la queue, et s'efforcent de le mettre sur pied. N'avançant pas davantage, et le voyant couché par terre comme une pierre, accablé et sans espoir, ils conviennent de ne pas perdre leur peine et le temps de leur fuite auprès d'un âne qui crève, partagent entre moi et le cheval tous les bagages qu'il portait, saisissent mon malheureux compagnon de captivité et de transport, lui coupent les jarrets avec leurs coutelas, et le jettent tout palpitant dans un précipice : il y roule, et danse ainsi sa dernière danse.

20. Quand je vois, par le sort de mon compagnon, quelle eût été l'issue de mes projets, je me décide à supporter patiem-

ment mon sort actuel et à marcher avec courage, espérant que bientôt je rencontrerais des roses et que par là je reviendrais à mon premier état. J'avais entendu dire aux voleurs qu'il ne restait plus beaucoup de chemin, et qu'ils allaient bientôt délivrer leurs bêtes, en arrivant à leur habitation. Nous hâtons donc le pas avec nos fardeaux et nous arrivons le soir au logis. Une vieille femme les attendait assise près d'un bon feu. Ils déposent dans l'intérieur tout le bagage que nous avons apporté; puis ils disent à la vieille: « Pourquoi restes-tu assise là, et ne nous prépares-tu pas le dîner? — Tout est prêt, dit la vieille; j'ai beaucoup de pain, des tonneaux de vin vieux et de la chair de venaison qui vous attendent. » Ils font compliment à la vieille, mettent habits bas, se parfument auprès du feu, puisent de l'eau tiède dans une chaudière, se la versent sur le corps et prennent un bain à la hâte.

21. Un instant après, plusieurs jeunes gens arrivent, portant des vases presque tous d'or ou d'argent, des habits, des ornements nombreux d'homme ou de femme. Ils se joignent aux autres, déposent leurs bagages dans l'intérieur, et prennent leur bain comme les autres. On leur sert ensuite un abondant repas, et la conversation de ces brigands n'en finit plus. Cependant la vieille apporte de l'orge pour moi et pour mon cheval. Celui-ci se met à manger au plus vite, craignant sans doute que je ne prenne sur son dîner. Mais moi, voyant la vieille sortie, je me jette sur les pains de la maison. Le lendemain, laissant un seul jeune homme avec la vieille, nos voleurs s'en vont à leur besogne. J'étais désespéré de cette garde vigilante. Je n'avais pas peur de la vieille, et je trouvais facile de me dérober à ses regards; mais le jeune homme était vigoureux, avait l'œil terrible, toujours l'épée en main, et tenant sans cesse la porte close.

22. Au bout de trois jours, vers minuit, les voleurs reviennent ne rapportant ni or, ni argent, mais amenant une jeune fille à la fleur de l'âge, d'une grande beauté, tout en larmes, se déchirant les habits et la chevelure. Ils la font asseoir sur un tapis, la rassurent, et ordonnent à la vieille de rester auprès d'elle et de la prendre sous sa garde. La pauvre enfant ne veut ni boire ni manger; elle ne fait que pleurer et s'arracher les cheveux, si bien que moi, qui étais près d'elle, à mon râtelier, je ne pouvais m'empêcher de sangloter avec cette jolie fille. Cependant les voleurs se mettent à table dans le vestibule. Au point du jour, un de leurs espions vient leur annoncer qu'un étranger, chargé d'argent, devait passer par le chemin. Ils se lèvent,

sans tarder plus, prennent leurs armes, me sanglent moi et mon cheval, et nous emmènent avec eux. Pauvre infortuné, qui sentais qu'on nous conduisait au combat et à la guerre, je ne marchais pas vite; aussi leur bâton faisait son office, et ils me hâtaient d'aller. Arrivés au chemin par où devait passer l'étranger, les voleurs tombent tout à coup sur ses chariots, le tuent avec ses valets, prennent tout ce qu'ils trouvent de précieux, le chargent sur le cheval et sur moi, et cachent le reste dans la forêt. Comme ils nous ramènent au logis, pressé par le bâton qui me harcelait, je me heurte si fort le pied contre une pierre aiguë, que je me fais une blessure très-douloureuse : je marche donc tout boitant le reste de la route. Alors ils se disent les uns aux autres : « A quoi nous sert de nourrir cet âne qui choppe à chaque pas ? Jetons dans un précipice cette malencontreuse bourrique ! Oui, reprennent-ils, jetons-le ; ce sera la victime expiatoire de la troupe. » Déjà ils se groupent contre moi ; mais moi, qui entendais tout, je me mets à trotter ce qui reste de chemin, comme si ma blessure eût été à un autre, la crainte de la mort m'ayant enlevé le sentiment de la douleur.

23. Arrivés à notre demeure, les voleurs enlèvent les fardeaux de dessus nos épaules, les placent en lieu sûr, et s'assèyent à table. La nuit venue, ils se disposent à partir, pour aller chercher le reste du butin. « A quoi bon, dit l'un d'eux, emmener ce maudit âne, estropié comme il est ? Nous porterons une partie de la charge, et le cheval le reste. » Ils partent donc, n'emmenant que le cheval. La nuit était tout éclairée par la lune. Alors je me dis à moi-même : « Infortuné ! pourquoi rester ici davantage ? Les vautours et leur famille vont souper de toi. N'as-tu pas entendu les desseins qu'on médite à ton sujet ? Veux-tu rouler dans un précipice ? Il fait nuit ; la lune est dans son plein, les voleurs sont sortis : dérobe-toi par la fuite à tes maîtres homicides ! » En faisant ces réflexions, je m'aperçois que je ne suis point attaché, et que la courroie dont on me conduisait est suspendue à la muraille : cette vue me donne du cœur à la fuite. Je m'élançai au galop et je pars ; mais la vieille, me voyant prêt à m'échapper, me saisit par la queue, et m'empoigne : j'aurais cru mériter mille fois d'être jeté dans un précipice, si la vieille m'avait retenu ; je l'entraîne ; elle crie et appelle à son aide la belle prisonnière. Celle-ci accourt, et voyant la vieille, nouvelle Dircé¹, suspendue à la queue d'un âne, ose une résolution héroïque, et digne d'une jeunesse au désespoir : elle

1. Voy. le mot *Amphion* dans le *Dictionnaire* de Jacobi.

saute sur mon dos, s'y assied et me talonne ; alors, pressé tout à la fois par mon désir de fuite et par l'empressement de la jeune fille, je pars au grand galop d'un cheval, laissant bien loin la vieille derrière nous. Pour la belle, elle suppliait les dieux de la sauver : « Si tu me ramènes chez mon père, mon bel âne, me disait-elle, je te donnerai la liberté, tu seras exempt de tout travail, et l'on te donnera par jour un médimne d'orge à ton dîner. » De mon côté, fuyant mes propres bourreaux, et espérant aide et assistance du salut de la belle, je cours sans plus songer à ma blessure.

24. Arrivés à un endroit où le chemin se partageait en trois, nous rencontrons nos mortels ennemis, qui revenaient chez eux, et qui de loin, à la clarté de la lune, reconnaissent leurs infortunés prisonniers. Ils accourent, nous arrêtent et disent : « Ohé ! la belle et sage fillette, où allez-vous donc, malheureuse, à cette heure de nuit ? N'avez-vous pas peur des spectres ? Allons, venez avec nous : nous vous rendrons à vos parents. » Ils accompagnent leurs paroles d'un rire sardonique, et, me faisant rebrousser chemin, me tirent de leur côté. Je me souviens alors de mon pied et de ma blessure, et je me mets à boiter. Mais eux : « Ah ! te voilà boiteux à présent, disent-ils, parce qu'on t'a pris à fuir ; mais, quand il s'agit de t'échapper, tu cours plus vite qu'un cheval, tu as des ailes. » Le bâton suit ces mots, et ces avis me valent une large blessure à la cuisse. Nous rentrons au logis, et nous trouvons la vieille pendue à un rocher avec une corde. Elle avait craint, sans doute, la fureur de ses maîtres, en voyant fuir la jeune fille, et elle s'était étranglée. Nos voleurs, admirant le grand cœur de la vieille, la détachent et la jettent dans un précipice la corde au cou. Après quoi, ils enchaînent la jeune fille dans l'intérieur de leur logis, se mettent à souper et boivent copieusement.

25. Cependant ils discutent sur le parti qu'ils prendront au sujet de leur prisonnière. « Que ferons-nous, dit l'un d'eux, de la fugitive ? — Ma foi, dit un autre, envoyons-la rejoindre la vieille dans le précipice, pour la punir de nous avoir emporté tout ce qu'elle a pu et trahi notre retraite. Car sachez bien, mes amis, que, si elle fût retournée chez elle, pas un de nous ne fût resté vivant : nous aurions tous été pris par nos ennemis se ruant sur nous de dessein prémédité. Vengeons-nous donc de cette ennemie ; mais que sa mort ne soit pas si prompte en tombant au milieu des rochers : inventons pour elle une fin longue et douloureuse ; qu'elle ne meure qu'après avoir subi quelques heures d'affreux tourments. » Ils cherchent alors le

genre de mort. « Pour moi, dit l'un d'eux, je sais un expédient qui vous agréera. Il faut tuer notre âne, qui, par paresse, feint de boiter, et qui s'est fait le complice et l'aide de la fugitive. Nous le tuons donc demain matin, nous l'éventrerons, nous viderons toutes ses entrailles, et nous logerons dedans cette charmante enfant, de manière que sa tête en sorte, afin qu'elle ne soit pas trop tôt étouffée; mais elle aura le reste du corps parfaitement enfermé. Alors, quand nous l'aurons cousue avec grand soin, nous les jetterons tous les deux dehors pour en faire aux vautours un plat de nouvelle espèce. Remarquez, mes amis, l'horreur d'un pareil supplice : premièrement, loger au cadavre d'un âne; ensuite, être cuite, dans l'intérieur même de la bête, par l'ardeur du soleil, au cœur de l'été; mourir d'une faim dévorante, sans pouvoir se donner la mort : je ne parle pas de ce qu'elle souffrira par l'infection de cette charogne, ni des vers qui viendront la manger : enfin les vautours, pénétrant jusqu'à elle à travers l'âne, la dévoreront avec lui, et peut-être encore toute vivante. »

26. De grands cris accueillent, comme la plus belle idée du monde, cette abominable invention. Mais, moi, quel était mon chagrin ! J'allais être égorgé, sans avoir la consolation, après ma mort, de reposer tranquillement dans un tombeau, mais forcé de recevoir cette malheureuse fille et de servir de sépulture à une jeune innocente. Le jour paraissait à peine, quand tout à coup il se présente une troupe de soldats envoyés contre les brigands : on les jette aussitôt dans les fers et on les conduit au gouverneur du pays. Avec eux était venu le prétendu de la jeune fille : c'était lui qui avait indiqué la retraite des voleurs. Il reprend sa maîtresse, la fait asseoir sur mon dos, et la reconduit chez elle. Du plus loin que les paysans nous aperçoivent, ils devinent le succès de l'entreprise à mon braire, qui leur apporte une bonne nouvelle : on accourt au-devant de nous, on nous salue, on nous mène au logis.

27. La jeune fille a pour moi tous les égards qui m'étaient dus : elle n'oublie pas le compagnon de sa captivité, l'auxiliaire de sa fuite, celui qui avait couru le danger de mourir avec elle. Mes nouveaux maîtres me servent pour mon dîner un médimne d'orge, du foin de quoi nourrir un chameau. Mais ce fut alors surtout que je maudis Palestra de m'avoir, par son art, changé en âne plutôt qu'en chien, voyant ces animaux se glisser dans la cuisine et se régaler de toutes les bonnes choses qui se servent dans une noce de riches fiancés. Quelques jours après la noce, ma jeune maîtresse ayant représenté à son père toutes les obli-

gations qu'elle m'avait et voulant me payer d'un juste retour, celui-ci ordonne qu'on me laisse libre en plein air, et paissant avec les juments poulinières : « Étant libre, dit-il, il vivra content et saillira les juments à son gré. » La récompense était parfaitement équitable, et un âne n'aurait pas mieux jugé. Il appelle donc un palefrenier auquel il me recommande, à ma grande joie de n'avoir plus de fardeaux à porter. Arrivés à la campagne, le palefrenier me lâche avec les juments et nous conduit au pâturage.

28. Mais il était écrit qu'il m'arriverait aussi là quelque chose, comme à Candaule¹. En effet, notre intendant du haras me laisse à l'intérieur aux soins de Mégapole, son épouse, laquelle m'attache à une meule et me fait moudre du froment et de l'orge. C'était encore un petit malheur pour un âne reconnaissant que de moudre pour ses maîtres. Mais cette excellente femme, se faisant payer en farine par les autres habitants de la campagne, qui n'étaient pas en petit nombre, trafique de mon pauvre cou ; puis faisant griller l'orge qu'on lui donne pour mes repas, et me forçant à la moudre, elle en fabrique des gâteaux qu'elle dévore tout entiers, et ne me laisse à manger que le son. Si quelquefois le palefrenier me menait paître avec les juments, les mâles m'abîmaient de coups et de morsures. Ils me soupçonnaient toujours de quelque intrigue adultère avec les cavales leurs épouses, et me poursuivaient de leurs ruades, en sorte que je ne savais comment échapper à cette jalousie chevaline. Cela fit que je devins maigre et fort laid en peu de temps, n'ayant pas beaucoup, dans la maison, à me réjouir de la meule, et ne trouvant, en plein air, que désagrément à paître avec mes commensaux.

29. Souvent aussi l'on m'envoyait au haut d'une montagne, afin de rapporter du bois sur mes épaules. C'était là le comble de mes maux. D'abord, il fallait gravir une roche à pic, par une route affreusement roide ; et puis il fallait marcher pieds nus sur la pointe des cailloux. De plus, on envoyait avec moi, pour me conduire, un scélérat d'enfant, qui s'ingéniait à me torturer. Il commençait par me battre, même quand je courais au galop, non pas avec un simple bâton, mais avec un gourdin couvert de nœuds pointus ; et c'était sans cesse sur le même endroit de la cuisse, en sorte que ses coups m'y ouvrirent une blessure, sur laquelle il continuait toujours de frapper. Ensuite, il me mettait sur le dos une charge à écraser un éléphant. La descente de la

1. Allusion à l'histoire bien connue de ce roi. Voy. Hérodote, I ; Justin, I, vii.

montagne était fort rapide : il ne me battait pas moins. S'il voyait le fardeau chanceler ou se porter trop d'un côté, au lieu d'enlever quelques morceaux de bois pour les placer du côté le moins lourd, afin de rétablir l'équilibre, il se gardait bien d'agir ainsi, il prenait d'énormes pierres et les plaçait où le poids était le plus faible. Je descendais donc, malheureux, portant de surcroît, avec mon bois, des pierres inutiles. Le chemin était traversé par un ruisseau toujours plein d'eau. Mon conducteur, pour épargner sa chaussure, sautant en croupe derrière le bois, passait ainsi le gué.

30. Si parfois, de lassitude et pliant sous le faix, je venais à tomber, alors, hélas ! mon mal devenait insupportable. Lui qui aurait dû descendre, me prêter la main, m'aider à me relever, et, au besoin, diminuer mon fardeau, au lieu de mettre pied à terre ou de me soutenir avec la main, me frappait, à commencer par la tête et les oreilles, et m'accablait de coups de bâton jusqu'à ce que je fusse debout. Un jour il fit sur moi l'essai d'un autre jeu bien méchant et bien cruel. Il prend un paquet d'épines très-pointues, l'attache et me le pend à l'échine et à la queue. A chaque pas que je fais, comme on se l'imagine, ces pointes m'entrent dans la chair et me piquent sans relâche la partie postérieure. Impossible de me garantir : les dards, qui me blessent, me poursuivent suspendus à moi-même. Si j'avance lentement, pour éviter la piqûre des épines, je suis roué de coups ; si, pour éviter le bâton, je hâte le pas, je suis déchiré par le mal qui me suit. On peut dire que mon conducteur mettait tout en œuvre pour me faire périr.

31. Une fois cependant, impatienté d'endurer tout cela, je lui lance une bonne ruade, mais il eut toujours ce coup de pied dans la mémoire. On lui ordonne, vers ce même temps, de transporter de l'étaupe d'un village à un autre : il me prend, me met sur le dos une lourde charge d'étaupe, et attache fortement le fardeau sur moi, machinant le dessein le plus épouvantable. Quand il fallut partir, il dérobe au foyer un charbon ardent, et, à quelque distance de la maison, il l'enfonce dans l'étaupe : celle-ci, comme de juste, prend feu, et bientôt, au lieu de ma charge, je ne porte plus qu'un immense brasier. Je me voyais déjà grillé en route, lorsque, rencontrant une mare profonde, je me jette à l'endroit où il y a le plus d'eau, et à force de m'y rouler avec l'étaupe, de me plonger, de me retourner, j'éteins dans la vase mon fardeau enflammé et cuisant : par ce moyen je fais le reste de la route sans danger, et le drôle ne peut parvenir à rallumer l'étaupe remplie d'une boue humide. Seulement, à notre

arrivée, il a l'impudence de m'accuser de m'être frotté en passant au foyer : mais au moins j'avais échappé au danger de l'étaupe contre toute espérance.

32. Une autre fois, l'infâme vaurien imagina contre moi quelque chose de pire encore. Il me conduit sur la montagne, me charge d'une énorme quantité de bois qu'il vend à un paysan du voisinage, puis, me ramenant à la maison à vide et sans bois, il m'accuse faussement auprès de son maître d'un forfait abominable. « Maître, dit-il, je ne sais pas pourquoi nous nourrissons cet âne : il n'y a pas d'animal plus paresseux et plus lent ; et cependant il rêve à une bien autre besogne à présent : quand il aperçoit une femme, une belle et jolie fille, et même un garçon, il se met à ruer et à s'élancer dessus, et, comme un homme pris d'amour, il court après l'objet de sa passion, le mord en guise de baiser, et s'efforce d'en venir au fait. Par là il vous attirera des procès et de méchantes affaires ; il insulte tout le monde, il renverse tous les passants. Il n'y a qu'un moment, il portait une charge de bois, il aperçoit une femme qui allait aux champs ; aussitôt il jette son bois par terre, en se démenant, court à la femme, la renverse au milieu de la route, et veut l'épouser séance tenante, si, en accourant de côté et d'autre, nous n'eussions pas sauvé la malheureuse et empêché qu'elle ne fût déchirée par ce bel amoureux. »

33. En entendant ce récit : « Eh bien, dit le maître, s'il ne veut pas marcher ni porter des fardeaux, et s'il lui faut des amours humaines, qui le font se ruer comme un fou sur les garçons et sur les filles, égorgez-le, jetez ses entrailles aux chiens, et gardez sa chair pour les ouvriers. Si on demande comment il est mort, vous direz qu'un loup l'a dévoré. » Le scélérat d'enfant, qui me conduisait, tout plein de joie, à ces paroles, voulait déjà m'égorger ; mais par bonheur un paysan du voisinage, qui se trouvait là, me sauva de la mort, tout en faisant une proposition terrible. « Ne tuez pas cet âne, dit-il, qui est encore bon pour tourner la meule et pour porter des fardeaux. Je ne vois pas en tout cela grande affaire. Vous dites que l'amour le rend furieux, jusqu'à s'élancer sur les hommes ; il faut le prendre et le couper : dès qu'il aura perdu cette galante humeur, il deviendra sur-le-champ docile et gras, et portera de lourds fardeaux sans la moindre peine. Si vous ne savez pas faire vous-même cette opération, je repasse par ici dans trois ou quatre jours, et je vous le rends, en un tour de main, plus doux qu'un agneau. » Tous les gens de la maison approuvent le donneur d'avis et disent qu'il a bien parlé. Pour moi, je me désole d'être sur le

point de perdre ce que j'avais de viril sous ma forme d'âne, et j'étais résolu à cesser de vivre plutôt que de devenir eunuque. Je formai le projet de me laisser mourir de faim ou de me précipiter du haut de la montagne ; et, quoique ce fût une mort déplorable, du moins je mourrais complet et entier.

34. Vers le milieu de la nuit, un messenger du village voisin vient annoncer aux gens de la maison de campagne et de la métairie que la nouvelle mariée, celle qui avait été la captive des voleurs, et son jeune époux, se promenant tous deux une après-dînée, sur le rivage, avaient été engloutis par les flots qui s'étaient soulevés tout à coup, et qu'ils n'avaient plus reparu, fin commune de leurs malheurs et de leurs amours. Nos gens, voyant la maison privée de ses jeunes maîtres, sont décidés à ne plus rester en esclavage ; ils pillent tout ce qu'ils trouvent à l'intérieur et prennent la fuite. L'intendant du haras, s'étant emparé de moi et de tout ce qui lui tombe sous la main, partage ses fardeaux entre les juments et moi. De mon côté, quoique ennuyé de porter la charge d'un âne véritable, j'étais content de cette équipée qui m'avait empêché d'être coupé. Nous voyageons toute la nuit par un chemin difficile, et, après trois jours de marche, nous arrivons à Béroé, ville de Macédoine, grande et populeuse.

35. Là, nos conducteurs trouvent bon de s'arrêter pour nous faire prendre à tous du repos. Quelques jours après, on nous met en vente : un crieur, à la voix sonore, debout au milieu du marché, nous propose au plus offrant. On s'approche, on nous examine, on nous ouvre la bouche, et l'on juge de notre âge à nos dents. Mes compagnons sont achetés par l'un et par l'autre ; et personne n'ayant voulu de moi, le crieur ordonne qu'on me reconduise à la maison : « Vous voyez, dit-il, c'est le seul qui n'ait pas trouvé de maître. » Mais la cruelle Némésis, qui se plaisait à me faire tourner dans un cercle étourdissant d'aventures, prend soin de me donner pour maître celui que j'eusse le moins souhaité. C'était un vieux paillard, de l'espèce de ceux qui promènent de bourg en ville la déesse syrienne, et forcent la mère des dieux à mendier. On me vend à lui, pour un beau prix, ma foi, trente drachmes ! Tout gémissant, je suis mon nouveau maître.

36. Lorsque je suis arrivé à la demeure de Philébus (c'était le nom de mon acquéreur), de la porte il s'écrie tant qu'il peut : « Holà ! fillettes, je vous ai acheté un beau et solide serviteur, un Cappadocien ! » Or, ces fillettes étaient une troupe de mignons, compagnons de Philébus, lesquels, à ce cri, se mettent à applau-

dir, croyant qu'il avait réellement acheté un homme. Mais voyant que ce serviteur n'était qu'un âne, ils se raillent de Philébus : « Ce n'est pas un esclave, disent-ils, c'est votre fiancé que vous amenez, mignonne. Où l'avez-vous pris ? Bonne chance à ce beau mariage ! faites-nous avant peu de jolis ânon. » Ainsi parlaient-ils en riant.

37. Le lendemain ils se mettent, comme ils disaient, à leur besogne, me placent sur le dos leur déesse toute parée ; puis ils sortent de la ville et s'en vont par le pays. Toutes les fois que nous arrivions à un bourg, je m'arrêtais avec la déesse : alors, pendant que la troupe des flûteurs fait entendre une musique enragée, nos gens, jetant leurs mitres à terre, la tête renversée, le cou tordu, se taillaient les bras avec des épées, allongent la langue et se la mordent avec les dents, si bien que tout en un instant se couvre d'un sang qui ruisselle. A cette vue, je commence à trembler, craignant que la déesse n'ait aussi besoin du sang d'un âne ; mais quand ils se sont suffisamment charcutés, ils font la quête et recueillent des spectateurs des oboles et des drachmes. Quelques-uns même donnent des figues, du fromage, un baril de vin, un médimne de froment et d'orge pour l'âne. Tout cela servait à leur nourriture et au culte de la déesse que je portais sur mon dos.

38. Un jour que nous étions arrêtés dans un de leurs villages, ils prennent un jeune rustre, le conduisent à leur logis, et se font faire par lui ce qui plaisait le plus, vu l'habitude, à ces infâmes mignons. Désolé plus que jamais de ma métamorphose, de me voir réduit à cet excès de maux, je veux m'écrier : « O trop patient Jupiter ! » mais ma voix s'étrangle dans mon gosier ; il n'en sort que le cri d'un âne, un braire prolongé. Cependant quelques paysans, qui, par hasard, avaient perdu leur âne, et qui le cherchaient, ayant entendu ce grand cri, entrent sans rien dire, pensant que j'étais leur bête, et surprennent nos mignons en train de faire ce qu'on ne peut dire. Ce spectacle les fait rire à gorge déployée : ils courent répandre dans tout le village l'impudence de ces prêtres. Ceux-ci, couverts de honte et craignant fort les suites de cette découverte, détalent à la tombée de la nuit. Arrivés dans un endroit écarté de la route, ils pestent contre moi et me maudissent d'avoir révélé leurs mystères. Jusque-là c'était un mal tolérable que d'entendre leurs injures ; mais ce qui suivit ne le fut plus. Ils enlèvent la déesse de dessus mon dos, la mettent à terre, retirent le tapis dont j'étais couvert, m'attachent tout nu à un arbre, me frappent avec un de leurs fouets garnis d'osselets, à me faire mourir sous

les coups, et me recommandent d'être par la suite un porteur de déesse plus discret. Il est probable qu'ils avaient l'intention de m'égorger après les coups, pour les avoir fait honnir et chasser du bourg avant la quête; mais ils craignirent de me mettre à mort par respect pour la déesse, qui gisait à terre, et n'aurait plus eu personne pour la porter.

39. Après la flagellation, je me remets donc en route, ma souveraine sur le dos. Sur le soir, nous arrivons à la maison de campagne d'un riche particulier. Il se trouva chez lui, et reçut la déesse avec beaucoup de respect, et lui offrit des sacrifices. Mais je n'oublierai jamais le grand danger que je courus dans ce logis. Un ami de ce propriétaire campagnard lui avait envoyé en présent un cuissot d'âne sauvage : le cuisinier, l'ayant pris pour l'accommoder, le perdit faute de soin, plusieurs chiens s'étant glissés dans la maison. Notre homme, craignant force coups, la question même, pour avoir perdu ce cuissot, voulait se pendre; mais sa femme, malheur funeste pour moi : « Non, tu ne mourras pas, dit-elle, mon pauvre ami; ne te laisse point aller à ce désespoir. Fais ce que je te dis, et tout ira bien. Prends-moi l'âne de ces mignons, conduis-le dans un endroit écarté, égorge-le, coupe-lui la partie qu'il te faut, la cuisse, et l'apporte ici; fais-la cuire et sers-la au maître; pour le reste de l'âne, jette-le dans quelque précipice : on croira qu'il s'est enfui et qu'il a disparu. Tu vois comme il est bien en chair, et de tout point meilleur que l'âne sauvage. » Le cuisinier, goûtant fort le conseil de sa femme : « Bien dit, femme, répond-il; c'est le seul moyen d'échapper aux coups, et je vais de ce pas me mettre à l'œuvre. » C'est ainsi que, tout près de moi, l'infâme cuisinier délibérait avec sa femme.

40. Moi, devinant leur intention, et jugeant essentiel de me dérober à son coutelas, je brise la longe qui servait à me conduire, je m'élançai en bondissant, et j'entre au galop dans la salle où les mignons soupaient avec le riche campagnard : là, me mettant à courir, je renverse tout, dans ma fougue, et la lampe et les tables. Je croyais avoir trouvé un expédient admirable pour me sauver; que le maître, voyant un âne si fougueux, me ferait enfermer et soigneusement garder : mais ce bel expédient me mit dans un péril extrême. On crut que j'étais enragé : déjà l'on armait contre moi les épées, les lances, les grands bâtons, et l'on se préparait à me tuer. Quand je vis la grandeur du danger, je m'élançai au pas de course à l'endroit où mes maîtres devaient passer la nuit. Dès qu'ils m'y voient entré, ils en ferment promptement les portes.

41. Le lendemain, au point du jour, je reprends la déesse sur mon dos, je pars avec les mendiants, et nous arrivons dans une bourgade considérable et assez peuplée, où, par un nouveau tour de passe-passe, ils persuadent aux habitants de ne pas loger la déesse dans la maison d'un simple particulier, mais de la placer dans le temple de la divinité qu'ils avaient le plus en honneur. Ces braves gens font un fort bon accueil à la déesse étrangère, et la conduisent à la demeure de leur propre déesse. Pour nous, on nous donne un logis dans une pauvre maison. Après un assez long séjour, mes maîtres, voulant se rendre à la ville voisine, redemandent leur déesse aux habitants, et, entrant eux-mêmes dans le temple, la sortent, me la placent sur le dos et se mettent en route. Mais ces impies, en entrant dans le temple, avaient volé une fiole d'or, déposée là comme offrande, et l'emportaient cachée sous les habits de la déesse. Les paysans s'en aperçoivent, se jettent à leur poursuite, les joignent, sautent de leurs chevaux, arrêtent les voleurs au milieu de la route, les appellent impies et sacrilèges, redemandent la fiole dérobée, fouillent partout, et la trouvent dans le sein de la déesse. On attache mes mignons, on leur fait rebrousser chemin, et on les jette en prison; puis, prenant la déesse que j'avais sur le dos, on la place dans un autre temple, et l'on rend le vase d'or à la divinité du pays.

42. Le jour suivant, on résolut de me vendre avec les autres effets, et l'on me céda à un habitant d'un village voisin, lequel était boulanger de son métier. Il m'emmène, me charge de dix médimnes de froment, dont il venait de faire emplette, et me pousse chez lui par un chemin raboteux. Arrivés, il me conduit au moulin. Là, je vois une foule de pauvres bêtes, compagnons de mon esclavage, et des meules à n'en plus finir, et toutes ces meules mises en mouvement par les bêtes, et tout cela poudré de farine. Ce jour-là, comme nouvel esclave, qui venait de porter un très-lourd fardeau et de faire un chemin difficile, on me permet de me reposer; mais, le lendemain, on me bande les yeux, on m'attache au timon d'une meule, et l'on me met en piste. Je savais parfaitement comment il faut moudre, l'ayant déjà trop bien appris ailleurs; mais je fis semblant de l'ignorer. J'avais mal calculé: une troupe de gens de la maison, s'armant de gourdins, m'entourent, et comme je ne m'attendais à rien, ne voyant pas clair, ils me frappent à tour de bras, si bien que les coups me font soudain tourner comme une toupie. D'où je reconnus par expérience que l'esclave ne doit pas, pour faire son service, attendre la main du maître.

43. A ce régime, je devins en peu de temps si maigre et si chétif, que mon maître résolut de se défaire de moi et me vendit à un homme, jardinier de son état, qui avait loué un jardin pour le cultiver. Voici quelle était notre besogne. Dès le matin, mon maître me chargeait de légumes et les portait au marché, puis, quand il les avait livrés aux chalands, il me ramenait au jardin. Là il bêchait, plantait, arrosait ses plants, et je restais tout ce temps sans rien faire. Cependant cette vie m'était singulièrement pénible. D'abord l'hiver se faisait sentir, et mon maître, n'ayant pas de quoi s'acheter de couverture, y songeait encore moins pour moi; ensuite, j'étais forcé de marcher pieds nus sur une boue tantôt humide, tantôt dure et aiguë: quant à notre nourriture, c'étaient des laitues amères et coriaces.

44. Un jour que nous sortions pour aller au jardin, un grand gaillard, en uniforme de soldat, et parlant la langue italienne, demande à mon jardinier où il conduisait son âne. Mon maître, qui, je pense, n'entendait pas l'italien, ne souffle mot. L'autre, en colère, se croyant insulté, donne un coup de fouet au jardinier. Celui-ci prend son homme à bras-le-corps, l'étend d'un eroc-en-jambe sur la route, et, quand il est à terre, le meurtrit des poings, des pieds, et de pierres ramassées sur le chemin. Le soldat se défend d'abord, et le menace, s'il se relève, de le tuer de son épée; mais mon maître, instruit ainsi du parti le plus sûr, arrache l'épée de son adversaire, la jette au loin et frappe de plus belle. Le battu, se voyant perdu sans ressource, fait semblant d'être mort sous les coups. Le jardinier, craignant de l'avoir tué, le laisse par terre, dans la position où il se trouve, ramasse l'épée, me saute sur le dos et gagne la ville.

45. Quand nous y sommes arrivés, il confie la culture du jardin à un de ses camarades, et, redoutant les suites de l'affaire du chemin, il se cache avec moi chez un de ses amis de la ville. Le lendemain, après s'être consultés, voici ce qu'ils font. Ils cachent mon maître dans un coffre, et moi, me suspendant par les pieds, ils me hissent au moyen d'une échelle dans un grenier, où ils m'enferment. Cependant le soldat, comme ils le disaient, s'étant relevé à grand'peine de dessus la route, la tête tout étourdie par les coups, revient à la ville, où, rencontrant ses camarades, il leur raconte l'action désespérée du jardinier. Ceux-ci prennent fait et cause pour leur camarade, découvrent l'endroit où nous étions cachés, et amènent avec eux les magistrats du lieu, qui envoient leurs prévôts dans la maison, avec ordre d'en faire sortir tous ceux qui y demeurent. Tout le monde sort, et point de jardinier. Les soldats soutiennent que le jar-

dinier est dans la maison, et moi, son âne, avec lui. On leur répond qu'il n'y a plus personne, ni homme, ni âne. Grand bruit alors dans la rue étroite, grands cris de part et d'autre. Alors moi, bon compagnon, plein surtout de curiosité, voulant savoir ce qu'il en est, et quels sont ces braillards, j'avance le nez pour regarder en bas par la fenêtre. On m'aperçoit, ce sont des vociférations nouvelles : les gens du logis sont pris en flagrant délit de mensonge : les magistrats entrent dans la maison, fouillent tous les coins, trouvent mon maître caché dans le coffre, le prennent, et l'envoient en prison pour y rendre raison de ses méfaits. Quant à moi, on me descend de mon grenier et l'on me donne aux soldats. Cependant un rire inextinguible s'était emparé de tout le monde, quand on m'avait vu paraître de mon grenier en dénonciateur qui trahit son maître ; et c'est de là qu'est venu le dicton qui a couru parmi les hommes : « Guigne bandet à la fenêtre ¹. »

46. Je ne sais pas ce qu'il advint du jardinier mon maître, mais le lendemain le soldat résolut de me vendre et me céda au prix de vingt drachmes attiques. Mon acquéreur était l'esclave d'un homme fort riche de Thessalonique, l'une des plus grandes villes de Macédoine. Son métier était de préparer les mets de son maître, et il avait un frère, esclave comme lui, dont le talent était de pétrir le pain et de faire des gâteaux de miel. Ces deux frères habitaient ensemble, reposaient dans la même chambre, et avaient tout mis en commun, jusqu'aux ustensiles de leur métier. Ils me logent dans l'endroit même où ils couchaient. Après le souper de leur maître, ils apportent tous deux les restes du repas ; l'un, de la viande et du poisson ; l'autre, du pain et des gâteaux. Ils m'enferment ensuite avec ces provisions, qu'à ma grande joie ils laissent sous ma garde, et s'en vont au bain. Alors moi, disant volontiers adieu à l'orge qu'ils m'avaient servie, je fais honneur aux talents et aux profits de mes maîtres, et je me rassasie, après une longue abstinence, de ces mets vraiment humains. De retour à leur chambre, ils ne s'aperçoivent point de ma régalade, vu la quantité des plats et la discrétion, mêlée de crainte, que j'avais mise à voler mon dîner. Plus tard, m'assurant sur leur peu de soin, je choisis les meilleurs morceaux et je mange de tout sans scrupule. Ils s'aperçoivent alors du tort qui leur est fait, et com-

1. Ce n'est pas la traduction rigoureuse du grec ; mais ce vieux proverbe, si bien enchaîné par Courier dans sa traduction archaïque, nous a paru de bonne prise.

mencent par concevoir des soupçons l'un de l'autre; puis ils s'accusent mutuellement de larcin, se traitent de voleurs impudents de la communauté, exercent dorénavant une surveillance réciproque, et comptent les morceaux.

47. Cependant je vivais en liesse et faisais si bonne chère, que mon corps, remis à sa première nourriture, reprenait sa beauté, et que mon cuir se fleurissait d'un poil luisant. Ces braves gens, me voyant gros et gras, sans que je fisse consommation de mon orge qui en était toujours à la même mesure, entrent en soupçon de mon sans-gêne. Ils sortent comme pour aller au bain, font mine de partir, ferment la porte, puis appliquant leur œil à une fente, ils guettent ce qui se passe au dedans. Moi, qui ne me doutais pas de la ruse, je m'avance pour prendre mon repas. D'abord, ils éclatent de rire en voyant ce souper incroyable; ensuite ils appellent leurs camarades pour en être témoins; les rires redoublent; le maître, qui entend et ces éclats et le bruit du dehors, demande pourquoi l'on rit si fort à l'extérieur. On le lui dit : alors il se lève de table, regarde lui-même à travers la fente, et me voyant dévorer un morceau de sanglier, il rit aussi à gorge déployée et entre précipitamment. Je suis d'abord tout honteux de me voir pris par le maître en flagrant délit de vol et de gourmandise. Mais il ne fait que s'en divertir de plus belle, ordonne que l'on me conduise à l'appartement où il soupe, fait dresser une table et commande que l'on y serve tout ce dont un autre âne n'eût pu manger : viandes, hûtres, sauces, poissons à la saumure ou à l'huile, et d'autres à la moutarde. Moi qui vois que la fortune commence à me sourire agréablement, et qui espère que ce jeu peut me tirer de peine, je mange debout devant la table, quoique déjà bien repu : la salle cependant retentissait de rires sans fin. Quelqu'un se met à dire : « Il boira du vin, cet âne, si on lui en verse un verre. » Le maître commande de m'en verser, et je l'avale tout d'un trait.

48. Le patron, jugeant alors avec raison que j'étais un animal extraordinaire, ordonne à l'un de ses intendants de payer à celui qui m'avait acheté deux fois ce que je lui coûtait, me donne pour gouverneur un de ses jeunes affranchis, et lui dit de m'enseigner tout ce que je pourrai apprendre pour le mieux divertir. Tout cela fut fort aisé. J'obéissais aussi vite que la parole. Il m'apprend d'abord à me tenir sur un lit de table, comme un homme, appuyé sur le coude, ensuite à lutter avec lui, à danser, à me tenir droit sur les pieds de derrière, à dire oui ou non suivant les questions, enfin tout ce que j'aurais pu faire

sans qu'il me l'eût montré. Dès lors il n'est bruit partout que de l'âne de mon maître, buvant du vin, luttant, dansant. Ce qui les étonne le plus, c'est que je réponds à propos oui ou non suivant les questions, et que, si je veux boire, j'en demande en faisant un signe de l'œil à l'échanson. Nos gens admirent tout cela comme autant de prodiges, ne se doutant pas qu'il y a un homme dans l'âne; et moi, je profite de mon mieux de cette erreur. J'apprenais aussi les différentes allures, à porter mon maître, à galoper si doucement que le cavalier le sentait à peine. Mon harnais était magnifique : on me jetait sur le dos une housse de pourpre ; on m'avait mis un frein damasquiné d'or et d'argent, et l'on m'avait attaché des sonnettes qui faisaient entendre la plus charmante musique.

49. Or, ainsi que je l'ai dit, Ménécès, notre patron, était venu de Thessalonique à la ville où nous étions, pour la raison que voici. Il avait promis à ses concitoyens de leur donner un spectacle d'hommes armés, se combattant seul à seul. Déjà ces hommes étaient prêts pour la lutte, et le moment du départ approchait : nous partons le lendemain. Je portai mon maître aux endroits difficiles et dans lesquels il n'eût pu voyager en char. Arrivés à Thessalonique, il n'y eut personne qui n'accourût au spectacle et aussi pour me voir ; car ma renommée s'y était répandue depuis longtemps : on savait comme j'excellais à jouer toutes sortes de personnages, à danser et à lutter tout aussi bien qu'un homme. Mon maître me fit voir à table et buvant aux plus notables de ses concitoyens, et leur donna, durant le dîner, la représentation de toutes mes prodigieuses gentillesses.

50. Mais mon gouverneur tira de moi un revenu de drachmes à foison. Il m'avait enfermé dans une chambre, et à qui voulait me voir et mes tours curieux, il ouvrait la porte moyennant une somme. Chacun, à l'envi, m'apportait quelque chose à manger, notamment ce qu'on croyait être mauvais pour l'estomac d'un âne ; je le mangeais. En peu de jours, dinant ainsi avec mon maître et ses compatriotes, je devins gros et gras. C'est alors qu'une femme étrangère, très-riche et assez jolie, étant entrée dans mon appartement et m'ayant vu dîner, tomba chaudement amoureuse de ma personne. Ma beauté d'âne, jointe à la merveille de mes talents, lui donna le désir d'avoir un tête-à-tête avec moi. Elle s'abouche avec mon gouverneur et lui promet une grosse somme, s'il consent à me laisser coucher une nuit avec elle. Lui, sans se soucier si elle pourrait ou non faire de moi quelque chose, commence par prendre l'argent.

51. Lorsque le soir est venu et que le maître nous a renvoyés du festin, nous revenons à notre logis, où nous trouvons la dame qui, depuis longtemps, était arrivée au rendez-vous. On avait apporté de moelleux coussins et des tapis, dont on nous fait un lit par terre; après quoi, les esclaves de la dame se retirent et se couchent devant la porte de la chambre. Alors elle allume une grande lampe qui jette une vive clarté, se déshabille, et se tenant toute nue à la lumière, elle verse du parfum d'un vase d'albâtre, s'en frotte, m'en frotte aussi, et m'en remplit particulièrement les narines. Ensuite elle me couvre de baisers, me parle comme elle eût fait à son amant, et, me prenant par le licou, m'attire sur le lit. Je n'avais pas besoin d'y être engagé par un tiers : le vin vieux dont j'avais bu rasade, l'odeur du parfum qui me stimule, et la vue de cette femme belle de tout point, me font me pencher sur elle. Mais j'étais fort embarrassé de savoir comment la satisfaire; car, depuis que j'étais âne, je n'avais point fait l'amour comme mes pareils, ni caressé aucune ânesse. Ma plus grande crainte était surtout de déchirer cette femme, vu la disproportion qui existait entre nous deux, et d'avoir ensuite un beau procès pour homicide. J'ignorais combien j'avais tort de le craindre. Cette femme, après m'avoir engagé par mille baisers amoureux, voyant que je ne répondais pas à ses désirs, se couche sous moi comme sous un homme, m'enlace, et, se soulevant, me reçoit tout entier. Moi pauvre, je craignais encore et je me retirais tout doucement, mais elle s'attacha si fortement à mes reins, poursuivant toujours le fugitif, qu'il ne me fut plus possible de me soustraire. Quand je fus sûr qu'il manquait encore quelque chose à ses plaisirs et à sa joie, je travaillai sans crainte à la contenter, tout en songeant que je valais bien l'amant de Pasiphaé. Cette femme, du reste, avait de telles dispositions aux plaisirs de Vénus, et était si insatiable de voluptés, qu'elle employa la nuit entière à mes dépens.

52. Le jour venu, elle se lève et s'en va, après être convenue avec mon gouverneur du prix d'une nouvelle nuit aux mêmes conditions. Lui, qui s'enrichissait par mon travail et qui voulait en même temps découvrir à mon maître mes nouveaux talents, m'enferme encore avec cette femme, qui abuse étrangement de moi. Cependant mon gouverneur va prévenir le patron de ce que je fais, et qu'il prétend m'avoir appris, l'amène le soir, à mon insu, devant la porte de l'endroit où nous couchons, et, par une fente, me fait voir aux bras de ma belle. Ce spectacle le divertit beaucoup et lui fait naître l'idée de me montrer au public

dans cette attitude. Il défend, en même temps, d'en rien dire : « Afin, dit-il, que le jour du spectacle on le conduise sur le théâtre avec quelqu'une de ces femmes condamnées à mort, et qu'il la caresse aux yeux de tout le monde. » Peu après, on m'amène une femme qui avait été condamnée aux bêtes; on lui ordonne de s'approcher de moi et de me caresser.

53. Enfin le jour était arrivé, qui devait procurer tant de gloire à mon maître. On avait décidé de me produire en plein théâtre, et voici comment j'y fis mon entrée. Il y avait un grand lit, fait d'écaille de tortue de l'Inde, et orné de clous d'or : on m'y dépose et l'on y fait coucher une femme près de moi. Quand nous sommes bien arrangés sur cette machine, on nous transporte au théâtre et l'on nous dépose au milieu. De grands cris s'élèvent, des applaudissements m'accueillent de toutes parts : on nous avait dressé une table, où l'on avait servi tous les plats dont les gourmets se régalaient dans les festins; des esclaves nous entouraient; de beaux échantons nous versaient le vin dans des coupes d'or. Debout à mes côtés, mon gouverneur m'ordonne de manger. Mais, d'une part, j'étais tout honteux d'être ainsi couché dans un théâtre, et, de l'autre, je craignais de voir un ours ou un lion s'élancer sur moi.

54. Dans ce moment, un homme qui portait des fleurs vint à passer; parmi ces fleurs, j'aperçois des feuilles de roses fraîchement cueillies; aussitôt, sans balancer un instant, je saute à bas du lit : on s'imagine que je me lève pour danser; mais, parcourant promptement les bouquets, je choisis les roses au milieu des autres fleurs et je les dévore. Alors, au grand étonnement des spectateurs, la figure de l'animal tombe et s'évanouit, l'âne disparaît, et il ne reste plus que Lucius, debout et complètement nu. Tout le monde est frappé de cette métamorphose étonnante et inattendue; on fait un bruit affreux, et le théâtre se divise en deux partis : les uns, me regardant comme un homme versé dans la science des maléfices, comme un monstre changeant de forme à son gré, voulaient qu'on me brûlât immédiatement; les autres disaient qu'il fallait commencer par m'entendre, et me juger ensuite. Pour moi, je cours au gouverneur de la province, qui assistait à ce spectacle, et d'en bas je lui dis qu'une femme de Thessalie, esclave d'une Thessalienne, m'ayant frotté d'un onguent magique, m'avait changé en âne : je le supplie même de me faire mettre en prison, jusqu'à ce que je puisse le convaincre que je n'en imposais point.

55. Alors le gouverneur : « Dites-nous votre nom, celui de vos parents ou alliés, si vous tenez à quelqu'un par les liens du

sang, et votre ville natale. » Alors moi : « Mon père, lui dis-je, s'appelle Lucius; j'ai un frère du prénom de Caius; quant au nom de famille, nous nous appelons tous de même; je suis auteur d'histoires et de plusieurs autres ouvrages : mon frère est poète élégiaque et bon devin; notre ville natale est Patras en Achaïe. » Le magistrat, en entendant ces mots : « Vous êtes, dit-il, le fils de gens qui sont mes amis et mes hôtes; ils m'ont reçu chez eux et m'ont honoré de leurs présents; et je suis convaincu que vous ne mentez pas en vous disant leur fils. » A ces mots, il descend de son siège, m'embrasse, me fait mille amitiés et me conduit chez lui. Sur ces entrefaites, mon frère était arrivé, m'apportant de l'argent et tout ce dont je pouvais avoir besoin. Le gouverneur m'ayant déclaré libre au nom du peuple et en présence de tous, nous descendons à la mer, nous y trouvons un navire et nous y déposons notre bagage.

56. Cependant je crus qu'il était de mon devoir de rendre une visite à la dame qui avait été amoureuse de moi, quand j'étais âne : je pensais que je lui paraîtrais bien plus beau sous ma forme humaine. En effet, elle me reçoit, ravie en apparence de ma singulière aventure; elle m'invite même à souper et à passer la nuit avec elle. J'accepte, considérant comme inconvenant si, après avoir été aimé sous ma peau d'âne, je faisais le dédaigneux, redevenu homme, et méprisais mon ancienne maîtresse. Je soupe donc avec elle, parfumé d'essences et couronné de ces roses bien-aimées, auxquelles je devais ma réintégration parmi les hommes. La nuit étant déjà avancée, et le temps de se mettre au lit venu, je me lève, et croyant faire un bel exploit, je me déshabille et me mets tout nu, estimant que je lui plairais davantage par la comparaison avec l'âne. Mais elle, voyant que je n'étais réellement qu'un homme, jette sur moi un regard de mépris, et en même temps : « Va te morfondre loin de moi et de ma maison, s'écrie-t-elle, va te coucher où tu voudras ! — Quel crime ai-je donc commis ? lui dis-je à mon tour. — Par Jupiter, dit-elle, ce n'est pas de toi, c'est de l'âne que j'étais amoureuse; c'est avec lui, et non avec toi que j'ai couché : je pensais que tu avais conservé le bel et grand échantillon qui distinguait mon âne. Mais je vois bien qu'au lieu de ce charmant et utile animal, tu n'es plus, depuis ta métamorphose, qu'un singe ridicule ! » Elle appelle aussitôt ses esclaves, et leur ordonne de me prendre sur leurs épaules et de me déposer à la porte. Me voilà donc emporté hors de la maison, tout nu, dans un magnifique appareil, couronné, parfumé, forcé d'embrasser la terre nue et de reposer sur son sein. Au point du jour, sans

avoir pu reprendre mes vêtements, je cours au vaisseau et je raconte en riant mon infortune à mon frère. Une brise favorable étant venue à souffler, nous quittons la ville, nous mettons à la voile, et en quelques jours j'arrive dans ma patrie. Là je fais un sacrifice aux dieux sauveurs, et je leur consacre une offrande pour être sorti non pas, ma foi, du derrière du chien, comme dit le proverbe, mais de la peau de l'âne, où m'avait enfermé si longtemps ma curiosité, et pour m'avoir enfin ramené sain et sauf dans mes foyers.

XLIII

JUPITER CONFONDU.

CYNISCUS ET JUPITER.

1. CYNISCUS. Moi, je ne viens pas ici, Jupiter, t'importuner de mes vœux, te demander richesses, trésors, puissance, tout ce que souhaite le commun des hommes, et qu'il n'est pas très-facile de leur accorder ; car je te vois souvent faire semblant de ne pas les entendre ; mais je ne désire de toi qu'une seule chose, et on ne peut plus aisée.

JUPITER. Qu'est-ce donc, Cyniscus ? Tu seras exaucé, surtout si ta demande est aussi modeste que tu le dis.

CYNISCUS. Réponds-moi donc, je te prie, à une question tout à fait simple.

JUPITER. Vraiment, tes vœux sont modérés et faciles à satisfaire. Fais-moi toutes les questions qu'il te plaira.

CYNISCUS. Voici ce dont il s'agit, Jupiter. Tu as lu probablement les poèmes d'Homère et ceux d'Hésiode ; dis-moi si l'on doit regarder comme vrai ce qu'ils chantent dans leurs rhapsodies au sujet de la Destinée et des Parques, qu'il est impossible d'éviter le sort qu'elles ont filé à chacun au moment de sa naissance¹.

¹ Cf. Homère, *Iliade*, XX, v. 428.

..

JUPITER. C'est très-vrai. Il n'est rien qui ne soit ordonné par les Parques : tout ce qui arrive est l'œuvre de leur fuseau , et l'événement est toujours tel qu'elles l'ont filé dès l'origine : il n'est pas possible qu'il en soit autrement.

2. CYNISCUS. Ainsi, lorsque Homère dit dans une autre partie de son poème ¹ :

Afin que, résistant aux lois fixes du sort,
Tu ne descendes pas au séjour de la mort,

et le reste, nous pouvons affirmer que c'est un radotage tout pur.

JUPITER. Certainement. Rien de pareil ne peut arriver sans l'ordre des Parques et contrairement à leur fil. Tout ce que les poètes chantent sous l'inspiration des Muses est conforme à la vérité. Mais quand ces déesses les abandonnent, et qu'ils n'écrivent que de leur propre fonds, alors ils se trompent et débitent le contraire de ce qu'ils ont dit auparavant. Il faut d'ailleurs les excuser ; ils sont hommes, et la vérité leur échappe, dès qu'ils n'ont plus ce souffle divin, qui inspirait leurs rhapsodies.

CYNISCUS. Eh bien, supposons qu'il en soit ainsi. Réponds encore à cette question. Les Parques ne sont-elles pas au nombre de trois, Clotho, Lachésis, je crois, et Atropos ?

JUPITER. Sans doute.

3. CYNISCUS. Qu'est-ce donc que la Destinée et la Fortune, dont on parle tant ? Quelle est la puissance de chacune d'elles ? Est-elle égale ou supérieure à celle des Parques ? J'entends dire à tous les hommes que rien n'est plus puissant que la Fortune et la Destinée.

JUPITER. Il ne t'est pas permis de tout savoir, Cyniscus. Mais pourquoi me fais-tu cette question à propos des Parques ?

4. CYNISCUS. Je te le dirai, quand tu auras répondu à ceci : ces trois sœurs vous commandent-elles aussi, Jupiter, et êtes-vous contraints d'être suspendus à leur fuseau ?

JUPITER. Nous y sommes contraints, Cyniscus. Qu'as-tu donc à rire ?

CYNISCUS. C'est que je me rappelle certains vers d'Homère, où le poète te représente haranguant dans l'assemblée des dieux, et les menaçant de suspendre l'univers à une chaîne d'or. Tu dis que tu jetteras du ciel une chaîne, à laquelle tous les dieux

1. *Iliade*, XX, v. 336.

attachés s'efforceraient en vain, s'ils le voulaient, de t'entraîner en bas, mais que toi, tu pourrais, à ton gré, les enlever tous,

Avec la terre entière et l'abîme des mers ¹.

Tu me parus alors d'une force étonnante; je frissonnais au seul récit de ces vers : maintenant, au contraire, je te vois avec ta chaîne et tes menaces suspendu, suivant ton aveu, à un léger fil. Il me semble que Clotho a plus raison que toi d'être fière de son pouvoir, puisqu'elle t'enlève et te suspend à son fuseau, comme les pêcheurs enlèvent les petits poissons avec leur ligne.

5. JUPITER. Je ne sais pas où tu veux en venir avec tes questions.

CYNISCUS. Lè voici, Jupiter; et je te supplie, au nom des Parques et de la Destinée, de m'entendre, sans humeur et sans colère, te dire franchement la vérité. Si les choses sont comme nous l'avons dit, si les Parques sont tellement nos souveraines, que l'on ne puisse rien changer à ce qu'elles ont une fois résolu, pourquoi donc, nous autres hommes, vous offrons-nous des sacrifices, pourquoi vous immolons-nous des hécatombes, vous demandant en échange toutes sortes de biens ? Je ne vois pas quel profit nous pouvons retirer de ce culte, si nos prières ne peuvent obtenir l'éloignement des maux, ni aucune des faveurs que les dieux dispensent.

6. JUPITER. Je sais où tu vas chercher toutes ces questions : c'est à l'école de ces maudits philosophes, qui nient notre providence sur les hommes. C'est leur impiété qui leur inspire de pareilles demandes, et ils cherchent à détourner les autres de nous adresser des sacrifices et des prières, tout cela étant fort inutile, vu que nous ne prenons nul soin de ce qui se passe chez vous, et que nous n'avons aucune influence sur les affaires terrestres. Mais ils ne se réjouiront pas toujours de leurs démonstrations.

CYNISCUS. Non, Jupiter, j'en jure par le fuseau de Clotho, ce ne sont pas eux qui m'ont inspiré ces questions; c'est notre propos même, sans que nous nous en doutions, qui nous amène au point de dire que les sacrifices sont inutiles. Or, si tu veux le permettre, je t'adresserai encore quelques petites demandes; réponds-y sans hésiter, et avec le plus de fermeté possible.

JUPITER. Interroge, puisque tu as du temps à perdre à ces niaiseries.

7. CYNISCUS. Tu dis que tout arrive par ordre des Parques ?

JUPITER. Oui.

CYNISCUS. Qu'il ne vous est pas possible de rien changer à leurs décrets et de dérouler leur fuseau ?

JUPITER. Nous n'y pouvons rien.

CYNISCUS. Veux-tu que je te tire de là une conséquence, ou te paraît-elle assez évidente pour que je n'aie pas besoin de la dire ?

JUPITER. Elle est évidente. Ceux qui sacrifient ne le font pas par besoin, payant ce qu'ils ont reçu de nous et nous achetant en quelque sorte les biens, mais seulement pour honorer la supériorité de notre nature.

CYNISCUS. Cela suffit; tu avoues toi-même que les sacrifices n'ont aucun but utile, et que c'est par bonté d'âme que les hommes honorent la supériorité de votre nature. Cependant, si quelqu'un de nos sophistes était ici, et qu'il te demandât sur quoi tu prétends que les dieux sont d'une nature supérieure, étant d'ailleurs soumis au même esclavage que les hommes et aux mêmes maîtresses, qui sont les Parques, il ne suffirait pas d'alléguer que les dieux sont immortels pour prouver l'excellence de leur être; car c'est en cela même que consiste leur infériorité, attendu que la mort, au défaut de tout autre moyen, nous rend libres, tandis que votre malheur dure à l'infini, et que votre esclavage éternel est dévidé par un fil qui ne s'arrête jamais.

8. JUPITER. Cependant, Cyniscus, cette éternité, cet infini, c'est là notre bonheur, et nous y vivons sans cesse au sein des plaisirs.

CYNISCUS. Pas tous, Jupiter; mais chez vous les affaires des uns ne sont pas celles des autres, et il y a là une grande confusion. Toi, tu es heureux, tu es le roi, tu peux enlever la terre et la mer, comme au bout d'une corde à puits; mais Vulcain est boiteux, artisan et forgeron de son métier. Prométhée a jadis été mis en croix. Que dirai-je de ton père, qui est encore enchaîné dans le Tartare? On dit que vous pouvez être amoureux, sujets à recevoir des blessures, réduits parfois à l'esclavage chez les hommes, comme ton frère chez Laomédon, comme Apollon chez Admète. Tout cela ne me paraît pas du bonheur. Quelques-uns d'entre vous me paraissent heureux et bien partagés, mais pour les autres c'est tout le contraire. Je ne parle pas des voleurs qui vous attaquent aussi bien que nous, des sacrilèges qui vous dépouillent, et qui, de riches, vous réduisent, en un clin d'œil, à la dernière pauvreté. Ajoutons que plusieurs d'entre vous sont passés

à l'état de lingot, pour avoir été d'or ou d'argent, parce que c'était un décret de la Destinée.

9. JUPITER. Prends garde, Cyniscus, tes discours deviennent insolents, et tu pourrais bien t'en repentir.

CYNISCUS. Trêve de menaces, Jupiter; tu sais qu'il ne peut m'arriver que ce que les Parques auront décidé avant toi : et puis je vois que les sacrilèges mêmes, loin d'être punis, vous échappent presque tous. La Destinée, je pense, ne veut pas qu'ils soient pris.

JUPITER. Ne disais-je pas que tu es un de ces impies, qui, par leurs raisonnements, cherchent à détruire la Providence?

CYNISCUS. Tu en as terriblement peur, Jupiter, et je ne vois pas trop pourquoi. Ainsi, tu t'imagines que tout ce que je te dis émane de leurs doctrines?

10. Pour ma part (car de quel autre que de toi-même puis-je apprendre la vérité?) je te ferai volontiers encore cette question : qu'est-ce que votre Providence? Est-ce une Parque, ou bien une divinité supérieure, qui ait sur elles quelque autorité?

JUPITER. Je t'ai déjà dit, Cyniscus, qu'il ne t'est pas permis de tout savoir. Dans le principe, tu prétendais n'avoir qu'une chose à me demander, et tu ne cesses de me poursuivre d'une foule d'arguties. Je vois que le but principal de ton entretien est de prouver que notre providence ne règle pas les affaires humaines.

CYNISCUS. Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est toi qui as avoué tout à l'heure que les Parques sont les souverains arbitres de l'univers, à moins que tu ne te repentes de cet aveu, et que tu ne veuilles te rétracter; ou peut-être vous disputez-vous ce soin, et cherchez-vous à en écarter la Destinée.

11. JUPITER. Pas du tout. Seulement, c'est par nous que la Parque accomplit ses décrets.

CYNISCUS. J'entends. Vous êtes les serviteurs et les ministres des Parques, vous l'avouez. Mais alors ce seraient elles qui exerceraient la providence; vous ne seriez que leurs instruments et leurs outils.

JUPITER. Que dis-tu?

CYNISCUS. Le voici : de même que la hache et la tarière servent au charpentier, mais ne doivent pas être confondues avec cet artisan, et qu'un navire n'est pas l'œuvre de la hache et de la tarière, mais celle du charpentier, ainsi le grand charpentier de l'univers c'est la Destinée, et vous, vous n'êtes que les tarières et les haches des Parques. Il me semble, d'après cela, que les hommes doivent offrir leurs sacrifices à la Destinée et lui

demander les biens, tandis qu'ils s'adressent à vous et vous honorent par des processions et des victimes. Et cependant ils honoreront la Destinée, qu'ils ne seraient pas encore tenus de le faire, puisqu'il est impossible, je crois, aux Parques mêmes de changer ou de modifier en rien ce qu'elles ont ordonné de chacun, dès l'origine. Par exemple, Atropos ne souffrirait pas que l'on voulût tourner son fuseau en sens inverse, et détruire l'ouvrage de Clotho.

12. JUPITER. Tu prétends donc, Cyniscus, que les Parques n'ont aucun droit aux honneurs des hommes, et tu as l'air de brouiller tout dans une confusion générale. Mais nous n'aurions pas d'autres titres à ces honneurs, qu'il nous resterait encore celui de prédire l'avenir et de révéler tout ce qui a été décidé par les Parques.

CYNISCUS. En somme, Jupiter, il est inutile de prévoir ce qui doit être, quand il est impossible de l'éviter, à moins que tu ne veuilles dire par là que celui qui sait d'avance qu'il mourra par le fer d'une lance peut se soustraire à la mort, en s'enfermant dans une prison. Mais cela même est impossible. La Destinée l'en fera sortir pour aller à la chasse et le livrera au fer meurtrier. Adraste, en lançant son javelot contre un sanglier, manquera l'animal, et tuera le fils de Crésus; car l'arrêt inévitable des Parques dirige le fer contre le jeune homme¹.

13. Et cet oracle donné à Laius n'est-il pas bien risible² :

Garde-toi d'engendrer, malgré l'ordre des dieux;
Tes jours seraient tranchés par un fils odieux.

Ce n'était pas la peine, je pense, de donner cet avis, puisque l'événement devait, de toute nécessité, s'accomplir. En effet, malgré cet oracle, il engendra, et son fils le tua. Je ne vois donc pas à quel titre vous réclamez le salaire de vos prédictions.

14. Je pourrais ajouter que vous avez l'habitude de faire au vulgaire des réponses ambiguës, qu'ainsi vous n'expliquez pas nettement si celui qui passera l'Halys³ détruira son propre empire ou celui de Cyrus. L'oracle a ces deux sens.

JUPITER. Apollon, Cyniscus, avait un motif d'être en colère

1. Voy. cette histoire dans Hérodote, I, chap. xxxiv, xlv. Cf. Valère Maxime, VII, iv.

2. Euripide, *Phéniciennes*, v. 18 et 19.

3. Fleuve célèbre de l'Asie Mineure, affluent du Pont-Euxin, aujourd'hui *Kizyl-Ermak*. Voy., pour la réponse de l'oracle, Hérodote, I; Cicéron, *De la divination*, II, lvi. Cf. *Jupiter tragique*, 20.

contre le roi de Lydie, qui l'avait éprouvé en faisant cuire dans un même vase de la chair de mouton et de tortue.

CYNISCUS. Un dieu ne devait pas se fâcher. Je crois plutôt qu'il était écrit que le Lydien serait trompé par un oracle, et qu'en outre la Destinée lui avait filé la chance de n'en pas comprendre le sens : d'où je conclus que votre divination appartient encore à la Destinée.

15. JUPITER. Mais tu ne nous laisses rien. Nous ne sommes donc plus des dieux que pour rire, si notre providence n'a aucun pouvoir sur les affaires humaines, et si nous ne méritons pas plus de sacrifices que des tarières ou des haches? Je crois, ma foi, que tu te moques de moi, en me voyant, moi qui suis prêt à lancer la foudre, supporter patiemment de tels propos.

CYNISCUS. Frappe, Jupiter; s'il est écrit que je dois être frappé de la foudre, je ne t'accuserai pas du coup, mais Clotho qui m'aura blessé par ton bras; car je ne pourrais pas m'en prendre à la foudre même de ma blessure. Cependant, il faut que je vous demande à toi et à la Destinée, pour laquelle je te prie de me répondre, une chose dont tes menaces me font souvenir.

16. Pourquoi, laissant en paix les sacrilèges et les brigands, tant d'hommes effrontés, violents et parjures, foudroyez-vous la plupart du temps un chêne, une pierre, le mât d'un navire qui n'en peut mais, quelquefois même un vertueux et honnête voyageur? Pourquoi ne réponds-tu pas, Jupiter? Est-ce qu'il ne m'est pas permis de savoir cela?

JUPITER. Non, Cyniscus; tu es trop curieux, et je ne sais pas où tu as pris tout ce que tu viens entasser contre moi.

CYNISCUS. Alors je ne vous demanderai pas, ni à toi, ni à la Providence, ni à la Destinée, pourquoi le vertueux Phocion est mort dans une si grande pauvreté, dans une disette absolue du nécessaire, et Aristide avant lui, tandis que Callias et Alcibiade, jeunes libertins, furent comblés de richesses, ainsi que l'insolent Midias, et Charops d'Éginète, infâme débauché, qui fit mourir de faim sa propre mère. Je ne vous demanderai pas non plus pourquoi Socrate fut livré aux Onze, et non pas Mélitus; pourquoi l'efféminé Sardanapale fut roi, tandis que tant de braves Perses furent mis en croix par ses ordres pour n'avoir pas approuvé tous ses actes¹.

17. Enfin je n'entre pas dans le détail de ce qui se passe ici-bas, où nous voyons prospérer les méchants et les cupides, tan-

1. Cf. Un fragment de Solodès, dans Stobée, *Florilegium*, xcvi.

dis que les honnêtes gens sont en proie à la pauvreté, accablés par les maladies et par des maux sans nombre¹.

JUPITER. Tu ne sais donc pas, Cyniscus, quelles punitions attendent les scélérats après leur vie, et de quelle félicité jouiront les justes ?

CYNISCUS. Tu veux parler des Enfers, des Tityus, des Tantales : s'il y a quelque chose comme cela, j'en saurai la vérité quand je serai mort. Pour le moment je voudrais, quel que soit le peu de temps que j'ai à vivre, le passer agréablement, au risque d'avoir, après ma mort, le foie déchiré par seize vautours ; mais je ne voudrais pas, de mon vivant, avoir soif comme Tantale, dussé-je boire un jour tant qu'il me plaira, couché avec les héros dans les fies des bienheureux, au milieu des prairies de l'Élysée.

18. JUPITER. Que dis-tu là ? Tu doutes peut-être qu'il existe des supplices et des récompenses, un tribunal où l'on examine la vie de chacun ?

CYNISCUS. J'ai entendu parler d'un certain Minos de Crète, qui exerce là-bas les fonctions de juge. Tu peux m'en dire des nouvelles, puisqu'on prétend qu'il est ton fils.

JUPITER. Que veux-tu savoir sur son compte, Cyniscus ?

CYNISCUS. Quels sont ceux qu'il punit, surtout ?

JUPITER. Les méchants, tels que les homicides, les sacrilèges.

CYNISCUS. Et quels sont ceux qu'il envoie chez les héros ?

JUPITER. Les bons, les saints, ceux qui ont toute leur vie pratiqué la vertu.

CYNISCUS. Et pourquoi cela, Jupiter ?

JUPITER. Parce que les uns ont mérité une récompense et les autres un châtiment.

CYNISCUS. Et si quelqu'un a commis un crime involontaire, est-il juste de le punir ?

JUPITER. Non.

CYNISCUS. Et si, sans le vouloir, on a fait une bonne action, mérite-t-on d'être récompensé ?

JUPITER. Pas davantage.

CYNISCUS. Par conséquent, Jupiter, Minos ne doit punir ni récompenser personne.

JUPITER. Comment, personne ?

CYNISCUS. Parce que nous autres hommes, nous ne faisons rien par notre volonté ; nous sommes soumis aux ordres d'une nécessité inévitable, si du moins le principe établi précédemment est vrai, à savoir que la Parque est la cause souveraine.

1. Voy. plus loin, page 94, note 2.

Si quelqu'un commet un meurtre, c'est elle qui le commet ; si l'on est sacrilège, on ne fait que ce qu'elle a décidé ; d'où il suit que si Minos veut juger avec équité, il doit punir la Destinée au lieu de Sisyphe, et la Parque au lieu de Tantale. Quel mal, en effet, ont-ils commis ? Ils ont obéi à des ordres.

19. JUPITER. Tu ne vaux pas la peine que je réponde à de pareilles questions ; tu n'es qu'un impertinent et un sophiste ; je te laisse et je m'en vais.

CYNISCUS. J'avais pourtant encore quelque chose à te demander ; où habitent les Parques ? comment peuvent-elles suffire à tant de soins minutieux, n'étant que trois ? Ce doit être une vie bien occupée, un lot peu agréable que d'avoir tant de choses à faire, et elles ne sont pas nées sous un destin propice. Pour moi, si j'avais à choisir, je ne changerais pas ma vie pour la leur ; j'aimerais mieux être encore plus pauvre que je ne suis, que de vivre assis, occupé à tourner un fuseau, chargé de choses si compliquées, et l'œil sans cesse à tout. Si tu ne trouves pas facile de répondre à tout cela, Jupiter, je me contenterai de ce que tu m'as déjà répondu : cela me suffit pour éclaircir la question de la Destinée et de la Providence, et il était écrit probablement que je n'en dois pas savoir davantage.

XLIV

JUPITER TRAGIQUE.

MERCURE , MINERVE , JUPITER , JUNON , NEPTUNE , VÉNUS ,
LE COLOSSE DE RHODES , MOMUS , APOLLON , HERCULE ,
HERMAGORAS , TIMOCLÈS , DAMIS .

1. MERCURE.

Jupiter, d'où te vient cet air rêveur et triste ?
Tu parles seul, marchant pâle comme un sophiste ;

1. Parodie d'une tragédie inconnue.

Fais-moi donc confident de ce sombre chagrin,
Et ne dédaigne pas ton serviteur badin.

MINERVE.

Puissant fils de Cronos, roi du ciel, ô mon père¹,
J'embrasse tes genoux, moi, ta fille si chère,
Ta Pallas aux yeux gris, qui veux savoir enfin,
Quelle amère douleur te dévore le sein.
Pourquoi ces longs soupirs, cette pâleur terrible ?

JUPITER.

Non, il n'est pas, je crois, de désespoir horrible²,
De malheur effrayant, de tragique douleur,
Qui des dieux immortels ne déchire le cœur.

MINERVE.

Apollon, quel début ! quelle en sera la suite ?

JUPITER.

O terrestres enfants, race impie et maudite,
Et toi, fils de Japet, quels maux tu m'as causés !

MINERVE.

Qu'est-ce donc ? parle au chœur assis à tes côtés.

JUPITER.

O roulements bruyants de mon puissant tonnerre,
De quoi me servez-vous ? Vous ne savez rien faire !...

MINERVE. Calme ce courroux ; nous ne pouvons pas nous mettre à jouer la comédie, comme ceux qui en font profession, et d'ailleurs nous n'avons pas avalé tout Euripide pour te donner la réplique.

2. JUNON. Crois-tu que nous ne sachions pas la cause de ton chagrin ?

JUPITER.

Tu l'ignores, sans quoi tu ferais de beaux cris.

JUNON. Je sais la grande affaire qui te tourmente : c'est l'amour. Je ne crie pas, vu l'habitude que j'ai de semblables outrages. Il est probable que tu as découvert quelque Danaé, une

1. Parodie de plusieurs passages d'Homère, *Odyssée*, I, v. 45 ; *Iliade*, I, v. 363 ; III, v. 35.

2. Euripide, *Oreste*, v. 1 et suivants.

Sémélé ou une Europe, qui te tient au cœur; tu te demandes si tu te transformeras en taureau, en Satyre ou en or, pour te laisser couler par le toit dans le sein de ta maîtresse. Ces soupirs, ces larmes, cette pâleur, sont des symptômes d'une passion amoureuse.

JUPITER. Tu es bien heureuse d'aller t'imaginer que toutes mes affaires ne roulent que sur l'amour et semblables frivolités!

JUNON. Et quelle autre chose peut te troubler, toi, Jupiter?

3. JUPITER. Les affaires des Dieux, Junon, sont dans un état désespéré; il y a, comme on dit, sur le tranchant d'un rasoir, l'alternative de savoir si nous recevrons encore des honneurs et des offrandes sur la terre, ou bien si nous serons désormais négligés par tout le monde et regardés comme rien.

JUNON. Est-ce que la terre a enfanté de nouveaux Géants, ou les Titans, brisant leurs chaînes et renversant leurs gardes, ont-ils pris de nouveau les armes contre nous?

JUPITER.

Rassure-toi, les Dieux n'ont pas peur des Enfers!

JUNON. Et quel autre malheur est-il donc arrivé? Je ne vois pas pourquoi, n'ayant rien de pareil à craindre, tu viens ici nous jouer les rôles de Polus ou d'Aristodème¹, au lieu d'être Jupiter.

4. JUPITER. Hier, Junon, le stoïcien Timoclès et l'épicurien Damis ont eu, je ne sais à quel propos, une dispute sur la Providence, et cela devant une assemblée nombreuse et distinguée, ce qui m'afflige encore plus. Damis prétendait qu'il n'y a point de dieux, qu'ils ne surveillent ni ne dirigent en aucune façon les choses humaines². Timoclès, en galant homme, s'est efforcé de plaider notre cause. Bientôt la foule est accourue de tous côtés; mais la dispute n'a pas eu de fin: on s'est quitté, après être convenu, toutefois, de la reprendre et de l'achever. Maintenant tous les esprits sont en suspens; on se demande quel sera le vainqueur et celui qui paraîtra le mieux avoir dit la vérité. Vous voyez le danger et à quelles extrémités nous sommes ré-

1. Fameux acteurs. Sur Polus voy. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, VII, v. Aristodème vivait du temps de Démosthène; il fut député vers Philippe, par les Athéniens, en qualité d'ambassadeur, à cause de son habileté et de sa grâce persuasive.

2. Cf. les beaux vers de Claudien, dans ses *Invectives contre Rufin*: « Sæpe mihi dubiam traxit sententia mentem, » etc.

duits ; tout dépend d'un seul homme. De deux choses l'une : ou notre pouvoir sera méprisé et nous ne serons plus que de vains noms, ou nous serons honorés comme par le passé, si Timoclès a le dessus dans la discussion.

5. JUNON. Tout cela est fort grave, Jupiter, et tu avais raison de prendre le ton tragique.

JUPITER. Et cependant tu croyais que ce grand trouble venait de quelque Danaé ou d'une Antiope. Que devons-nous faire, Mercure, Junon et Minerve ? Cherchez aussi de votre côté.

MERCURE. Je pense qu'il faut convoquer l'assemblée, afin d'examiner l'affaire en conseil.

JUNON. Je suis de l'avis du préopinant.

MINERVE. Et moi, mon père, je suis d'un avis complètement opposé ; il ne faut ni jeter l'alarme dans le ciel, ni te montrer si fort troublé de cette affaire. Arrange tout plutôt de manière que Timoclès ait le dessus, et que Damis sorte bafoué de la discussion.

MERCURE. Mais cela se saura, Jupiter, puisque la dispute de ces philosophes doit avoir lieu au grand jour, et l'on t'accusera d'usurper un pouvoir tyrannique, en ne communiquant pas à tous une affaire aussi importante et d'un intérêt commun.

6. JUPITER. Eh bien ! convoque l'assemblée, et que tous y soient présents : tu as raison.

MERCURE. Holà ! venez vite à l'assemblée, les dieux ! Qu'on se dépêche ! Venez tous, accourez ! Nous nous réunissons pour une affaire de conséquence.

JUPITER. Quelle trivialité, Mercure, quelle bassesse, quel prosaïsme dans ta proclamation, et cela quand tu convoques pour une chose des plus importantes !

MERCURE. Et comment veux-tu donc que je fasse, Jupiter ?

JUPITER. Comment je veux ? Il me semble qu'il faudrait relever ta proclamation par quelques vers, quelques grands mots poétiques qui feraient accourir plus vite.

MERCURE. Oui, Jupiter ; mais c'est l'affaire des poètes épiques et des rhapsodes, et moi je n'y entends rien. Je gâterais la proclamation en composant des vers trop longs ou trop courts, et l'on se moquerait de mon ignorance en fait de poésie. Je vois déjà qu'on rit parfois d'Apollon et de ses oracles, malgré l'obscurité dont il les enveloppe, afin que ceux qui les écoutent n'aient pas le loisir d'en examiner la versification.

JUPITER. Tu peux au moins, Mercure, mêler à ta proclamation plusieurs vers d'Homère, ceux qu'il emploie pour nous convoquer. Tu dois t'en souvenir.

MERCURE. Pas très-nettement, je ne les ai pas tous sous la main; je vais essayer pourtant ¹.

Qu'aucune déité, soit mâle, soit femelle,
Fleuve, Nymphé, Fontaine, enfant de l'Océan,
Ne s'absente aujourd'hui.... Que la troupe immortelle
Autour de Jupiter se rassemble à l'instant!
Venez, accourez tous, vous qui de cent génisses
Aspirez au complet le savoureux honneur,
Dieux d'en bas, et vous dieux de moyenne grandeur,
Enfin, dieux innommés, qui dans les sacrifices,
Assis près des autels, n'avez droit qu'à l'odeur.

7. **JUPITER.** Très-bien, Mercure; voilà une excellente proclamation! Tout le monde accourt. Reçois-les et fais-les asseoir, chacun selon son mérite, c'est-à-dire d'après la matière ou l'art dont ils sont faits. Place au premier rang ceux qui sont d'or; au second, ceux qui sont d'argent; mets ensuite les dieux d'ivoire, et enfin ceux d'airain ou de marbre; seulement, parmi ces derniers, donne la préférence aux œuvres de Phidias, d'Alcamène, de Myron, d'Euphranor et autres grands artistes. Quant à la plèbe des dieux taillés sans art, entasse-les pêle-mêle dans un coin, pour qu'ils fassent nombre dans l'assemblée.

MERCURE. J'obéis; ils vont s'asseoir suivant l'ordre qui leur convient. Mais il n'est pas facile de savoir si un dieu d'or, qui pèse plusieurs talents, mais qui n'a aucune valeur de main-d'œuvre, et qui n'est enfin qu'un dieu du commun, sans nulle proportion, doit s'asseoir devant les dieux d'airain de Myron et de Polyclète, ou ceux de marbre de Phidias et d'Alcamène; faut-il préférer l'art à la matière?

JUPITER. Cela vaudrait mieux, mais l'or cependant est préférable.

MERCURE. J'entends; tu veux que je les place selon leur richesse, et non pas selon leur supériorité et leur mérite. Venez donc, vous, les dieux d'or, vous asseoir au premier rang.

8. Il me semble, Jupiter, que les barbares vont occuper seuls les bancs de devant : car les Grecs que tu vois ici, beaux, agréables, bien faits, sont tous de marbre ou d'airain; les plus magnifiques sont d'ivoire relevé d'un peu d'or, qui leur donne de l'éclat et de la couleur; mais à l'intérieur ils sont de bois et recèlent de nombreux troupeaux de rats, qui y ont établi leur

¹ Parodie de différents endroits d'Homère, *Iliade*, VIII, v. 7; XX, v. 7; IX, v. 228; XIII, v. 227.

république¹. Au contraire, cette Bendis, cet Anubis, qui ont à leur côté Attis, Mithrès et Men², sont d'or massif, et d'un prix vraiment considérable.

9. NEPTUNE. Est-il donc juste, Mercure, que cet Égyptien à visage de chien soit placé devant moi, Neptune?

MERCURE. C'est comme cela, dieu qui ébranles la terre! Lysippe, en te faisant d'airain, t'a fait pauvre; les Corinthiens, à cette époque, n'avaient point d'or, tandis que celui-ci est plus riche que des mines entières. Tu n'as donc rien à dire; il faut céder la place et ne pas te fâcher de ce qu'on te préfère un dieu qui a un si riche musée.

10. VÉNUS. Alors, place-moi donc aussi sur les premiers bancs, car je suis d'or.

MERCURE. Non pas, Vénus, autant du moins que je puis voir. Si je ne suis pas tout à fait myope, tu es taillée, je crois, dans un bloc de marbre blanc du Pentélique³, dont il a plu à Praxitèle de faire Vénus, et tu as été livrée comme telle aux Cnidiens.

VÉNUS. Mais je produirai, comme un témoin digne de foi, Homère, qui dans mille phrases de ses poèmes m'appelle Vénus d'or.

MERCURE. Cela n'a rien d'étonnant; il donne aussi à Apollon le nom d'abondant en or et de riche; tu peux cependant le voir aujourd'hui assis parmi les zeugites⁴, dépouillé de sa couronne par les voleurs, dont les mains sacrilèges lui ont dérobé jusqu'aux chevilles de sa lyre; contente-toi donc de ne pas voter dans l'assemblée avec la classe des mercenaires.

11. LE COLOSSE DE RHODES. Et qui oserait me disputer le premier rang, à moi qui suis le Soleil et dont la taille est si gigantesque? Si les Rhodiens n'eussent pas voulu me donner une grandeur énorme et prodigieuse, ils se seraient fait faire seize dieux d'or pour le même prix; je puis donc, avec quelque raison, passer pour le plus riche: d'ailleurs, l'art et la perfection de l'ouvrage s'unissent en moi à une pareille grosseur.

MERCURE. Que dois-je faire, Jupiter? La chose est difficile à juger. Si je considère la matière, il n'est que d'airain; mais si

1. Cf. *Le Songe ou le Coq*, 24.

2. Tous ces mots sont expliqués dans le *Dict. de Jacobi*, sans *Anubis*. Pour ce nom voy. Virgile, *Énéide*, VIII, v. 698, et la note de Heyne.

3. Montagne de l'Attique, fameuse par ses marbres.

4. Troisième classe des citoyens. Ce nom leur venait de ce que deux citoyens de cette classe étaient forcés de s'unir, *ζεύγνυθαι*, pour entretenir un cheval. Voy. Plutarque, *Vie de Solon*, et Guillaume Postel, *De magistratibus Atheniensium*, chap. 1.

je calcule combien de talents il a coûté à fabriquer, il aura le pas sur ceux qui ont cinq cents médimnes de revenu.

JUPITER. Qu'avait-il besoin de venir, celui-là, pour faire ressortir la petitesse des autres et déranger toute l'assemblée? Dis-moi donc, excellent Rhodien, en supposant que tu l'emportes de beaucoup sur les dieux d'or, comment ferais-tu pour t'asseoir au premier rang, à moins d'obliger tous les autres à se lever, et de t'y laisser seul? Une seule de tes fesses occuperait le Pnyx tout entier. Tu ferais bien mieux de te tenir debout, au milieu de l'assistance, la tête penchée du côté où siège le sénat.

12. MERCURE. Allons! voici autre chose qui n'est pas moins embarrassant. Ces deux dieux sont d'airain, faits avec le même art, tous deux œuvre de Lysippe, et, qui plus est, égaux en noblesse; ce sont deux fils de Jupiter, Bacchus et Hercule. Lequel aura la préséance? Tu vois qu'ils se la disputent.

JUPITER. Nous perdons notre temps, Mercure; il y a longtemps que l'assemblée devrait être assise. Qu'on s'asseye donc pêle-mêle, où chacun voudra. Une autre fois, on réglera les rangs, et je saurai alors quel ordre je dois établir entre eux.

13. MERCURE. Par Hercule! quel tapage! Ils crient, comme le peuple fait chaque jour: «Distributions! distributions! Où est le nectar? Il n'y a plus d'ambrosie! Où sont les hécatombes? Des victimes pour tout le monde!»

JUPITER. Impose-leur silence, Mercure, afin qu'ils sachent, sans s'amuser à ces bagatelles, pour quel sujet ils sont réunis.

MERCURE. Mais, Jupiter, ils n'entendent pas tous le grec, et moi je ne suis pas assez polyglotte pour faire une proclamation intelligible aux Scythes, aux Perses, aux Thraces et aux Celtes. Il vaut mieux, je crois, leur faire signe avec la main de garder le silence.

JUPITER. Fais-le donc.

14. MERCURE. A la bonne heure! Les voilà devenus plus muets que des sophistes. Voici le moment de commencer ta harangue; tu le vois, ils ont depuis longtemps les yeux sur toi, et ils attendent ce que tu vas leur dire.

JUPITER. Ma foi, Mercure, je n'hésiterai pas à te dire ce que j'éprouve, à toi, mon fils. Tu connais mon aplomb et mon éloquence dans les assemblées.

MERCURE. Oui, et je tremblais parfois en t'écoutant parler, surtout le jour où tu menaçais d'enlever de leurs fondements la terre et la mer avec tous les dieux, en laissant tomber d'en haut une chaîne d'or.

JUPITER. Eh bien ! aujourd'hui, mon fils, je ne sais si c'est à cause de la gravité des périls qui nous menacent ou de la foule ici présente, car c'est, tu le vois, une réunion de dieux au grand complet ; mais je sens que mon esprit est troublé, je ne suis pas dans mon assiette ordinaire, ma langue semble être liée, et, ce qu'il y a de plus étrange, j'ai complètement oublié l'exorde que j'avais préparé pour donner un début imposant à ce que je dois leur dire.

MERCURE. Tout est perdu, Jupiter ! Ton silence commence à devenir suspect ; on s'attend à la nouvelle des plus grands malheurs, en voyant ton hésitation.

JUPITER. Veux-tu, Mercure, que je prenne pour exorde ce vers d'une rhapsodie homérique ?...

MERCURE. Lequel ?

JUPITER.

Écoutez-moi, grands dieux ; écoutez-moi, déesses !

MERCURE. Fi donc ! Nous sommes las de te l'entendre chanter. Laisse là, si tu m'en crois, cette ennuyeuse poésie ; et arrange à ton usage, avec quelques changements, celle que tu voudras des harangues de Démosthène contre Philippe. La plupart de nos orateurs n'en font jamais d'autres.

JUPITER. Tu as raison : c'est un moyen expéditif de se donner un air éloquent, et il est d'un emploi commode pour les gens embarrassés.

MERCURE. Allons ! commence enfin !

15. JUPITER. Vous donneriez, j'en suis sûr, citoyens dieux ¹, de grandes richesses, afin de savoir au juste pour quel sujet vous êtes assemblés aujourd'hui. Si telles sont vos dispositions, vous devez prêter une oreille favorable à mon discours. La circonstance actuelle, ô dieux, semble élever la voix et nous dire que nous devons veiller sérieusement aux affaires présentes ; et cependant nous paraissions les traiter avec une extrême négligence. Or, je veux, puisque Démosthène me fait défaut, vous mettre nettement sous les yeux l'objet de mes alarmes et les motifs de votre convocation. Hier, vous le savez, un patron de vaisseau, Mnésithée, offrait un sacrifice pour le salut de son navire, qui avait failli sombrer près de Capharée ². Il y avait

1. *Iliade*, VIII, v. 5.

2. Cet exorde est une reproduction presque littérale de la 1^{re} *Olynthienne* de Démosthène, au commencement.

3. Nom d'un promontoire de l'Eubée, aujourd'hui *Négrepont* ou *Negribo*. C'est près de ce cap que la flotte grecque fut dispersée à son retour de Troie.

donc au Pirée grand régal de tous ceux d'entre nous que Mnésithée avait invités à son sacrifice. Bientôt, après les libations, chacun s'en alla où il voulut. Moi, comme il n'était pas trop tard, je montai à la ville, dans le dessein de me promener, l'après-dînée, dans le Céramique, et je me mis à réfléchir à la mesquinerie de Mnésithée, qui, pour régaler seize dieux, leur avait sacrifié un vieux coq pituiteux, et quatre grains d'encens si moisi, qu'il ne put s'enflammer sur les charbons ni produire la moindre fumée pour le bout de notre nez ; et cela, quand il avait promis des hécatombes entières, au moment où son vaisseau, entraîné contre un rocher, allait s'abîmer sur les récifs.

16. Tout entier à ces réflexions, j'arrive au Pœcilé ; j'y vois une foule très-compacte, quelques hommes sous le portique même, un plus grand nombre en plein air, certains autres enfin criant et vociférant des sièges où ils étaient assis. Je me doute, ce qui était vrai, que c'est une discussion philosophique ; je veux m'approcher pour entendre ce qu'ils disent ; j'avais eu la précaution de m'envelopper d'une nuée des plus épaisses ; je compose mon extérieur sur celui de ces philosophes ; habits, longue barbe ; c'était à s'y méprendre ; j'écarte la foule avec mes coudes, et j'entre sans que personne sache qui je suis. Là je trouve l'épicurien Damis, un franc vaurien, et le stoïcien Timoclès, la perle des hommes, discutant avec chaleur. Timoclès suait à grosses gouttes ; sa voix était enrouée à force de crier, tandis que Damis, avec un rire sardonique, piquait de plus en plus son adversaire.

17. Il s'agissait de nous dans leur discussion. L'exécration Damis prétendait que notre providence ne gouverne point les hommes et que nous n'avons pas les yeux ouverts sur leurs actions ; et son discours ne tendait à rien moins qu'à nier absolument notre existence ; il y avait même des gens qui l'applaudissaient. L'autre philosophe, Timoclès, qui tenait pour nous, luttait de toutes ses forces, s'emportait, et mettait tout en œuvre pour notre défense, exaltant notre providence et montrant avec quelle sagesse et quel ordre convenable nous conduisons et réglons l'univers. Il avait aussi des partisans, mais il était essouffé, la voix lui faisait défaut, et la foule tournait les yeux vers Damis. Comprenant la grandeur du péril, j'ordonne à la nuit d'étendre ses voiles et de mettre fin à la dispute. On se sépare, mais on convient de vider le différend le lendemain. Pour moi, je suis la foule, et, recueillant les propos des gens qui s'en retournent chez eux, je vois que l'on se range du côté de Damis et qu'il aura bientôt la majorité. Bon nombre, cependant, ne

voulaient pas préjuger la question, mais ils attendaient ce que Timoclès dirait le lendemain.

18. Voilà pourquoi je vous ai convoqués. Vous voyez, dieux, que ce n'est pas une petite affaire, si vous réfléchissez que nos honneurs, notre gloire, nos revenus, ce sont les hommes. Si on leur persuade qu'il n'y a point de dieux, ou que, s'ils existent, ils ne se mêlent pas des affaires humaines, nous ne recevrons plus de la terre ni victimes, ni présents, ni honneurs; nous resterons assis sottement dans le ciel, condamnés à mourir de faim, privés des fêtes, des grandes assemblées, des jeux, des sacrifices, des cérémonies nocturnes, des pompes solennelles. Je dis que, dans une conjoncture aussi grave, nous devons tous chercher un moyen d'échapper à l'imminence du danger, et voir comment Timoclès pourra triompher, en paraissant dire la vérité, tandis que Damis sera la risée des auditeurs; car, je l'avoue, je n'ai pas assez de confiance en Timoclès, pour croire qu'il puisse vaincre par lui-même, sans que nous lui venions en aide. Allons, Mercure, fais la proclamation d'usage, afin que chacun se lève et donne son avis.

MERCURE. Écoute; silence; paix là! Qui est-ce qui veut parler parmi les dieux qui ont l'âge requis? Comment? Personne ne se lève; vous restez coi, tout étourdis de la grandeur des périls dont on vous parle!

19. MOMUS.

Puissiez-vous n'être tous que vapeur et poussière!

Pour moi, si l'on me permettait de parler avec franchise, j'aurais, Jupiter, bien des choses à dire.

JUPITER. Parle, Momus; ne crains rien. Il est évident que ta franchise n'a en vue que l'intérêt commun.

MOMUS. Écoutez-moi donc, vous tous dieux; je vais vous parler, comme on dit, à cœur ouvert. Il y a longtemps que je m'attendais à la situation critique où se trouvent aujourd'hui nos affaires : je prévoyais qu'un tas de sophistes de cette espèce s'élèveraient contre nous, autorisant leur insolence de notre conduite : et, en vérité, j'en jure par Thémis, ce n'est pas à Épicure qu'il faut en vouloir, ni à ses disciples, ni aux héritiers de sa doctrine, si l'on pense tout cela de nous. En effet, quelle doit être l'opinion des hommes, quand ils voient l'immense désordre des choses humaines, les gens vertueux méprisés, accablés par la pauvreté, les maladies, l'esclavage; les scélérats, au

contraire, et les fripons, portés au faite des honneurs, regorgeant de richesses, et faisant la loi à ceux qui valent mieux qu'eux; les sacrilèges impunis et se déroband aux recherches, tandis qu'on met en croix et qu'on assomme des innocents? Il est tout naturel qu'à cette vue ils s'imaginent que nous n'existons pas.

20. C'est bien pis, quand ils entendent nos oracles disant :

Qui peut franchir l'Halys renverse un grand empire¹,

sans déterminer si c'est l'empire de celui qui consulte ou l'empire de ses ennemis. Et cet autre :

Salamine perdra les fils de bien des femmes².

Il me semble que les Perses et les Grecs étaient également les fils des femmes. Lorsque les hommes entendent dire aux poètes que nous sommes amoureux, que nous recevons des blessures, que nous sommes esclaves, qu'on nous met dans les fers, que nous nous disputons, que nous sommes soumis à mille désagréments, et cela, quand nous avons la prétention d'être bienheureux et immortels, n'ont-ils pas raison de se moquer de nous et de n'en tenir aucun compte? Cependant nous nous mettons en colère de ce que quelques-uns de ces hommes, qui ne sont pas tout à fait des imbéciles, font ressortir ces contradictions et rejettent bien loin notre providence; nous devrions nous estimer heureux d'en voir encore un certain nombre nous offrir des sacrifices, après tant de sottises.

21. Je vais plus loin, Jupiter, puisque nous sommes entre nous et qu'il n'y a pas d'hommes à cette assemblée, sauf Hercule, Bacchus, Ganymède et Esculape admis au rang des dieux; réponds-moi franchement : t'es-tu jamais inquiété de ce qui se faisait sur la terre, au point d'examiner quels sont les bons et quels sont les méchants? Tu ne saurais le dire. Et si Thésée, en allant de Trézène à Athènes, ne se fût occupé, comme passe-temps de voyage, à châtier les malfaiteurs, comme il appartenait à ta providence de le faire, rien n'eût empêché Sciron, Pityocampe, Cercyon et autres bandits, de vivre tranquilles et de s'amuser à égorger les voyageurs. Si Eurysthée, cet homme du vieux temps, plein de prévoyance et de philanthropie, instruit de ce qui se passait dans chaque contrée, n'eût envoyé ce gaillard, son esclave, son homme de peine, et taillé pour les tra-

1. Voy. Hérodote, I, LIII. — 2. *Id.*, VII, v. CXL.

vaux¹, tu te serais fort peu soucié, Jupiter, de l'hydre de Lerne, des oiseaux du lac Stymphale, des chevaux de Thrace et de l'insolente ivrognerie des Centaures.

22. Mais, à parler franchement, nous vivons ici dans une oisiveté parfaite, n'ayant d'autre soin que de nous informer si l'on nous offre des sacrifices et si l'on fait fumer nos autels. Le reste suit son cours et s'en va comme il plaît au hasard. Ce qui nous arrive aujourd'hui ne doit donc pas nous étonner, et nous en verrons bien d'autres, lorsque les hommes, levant peu à peu les yeux vers le ciel, s'apercevront qu'ils ne retirent aucun profit de leurs sacrifices et de leurs pompes. Tu verras avant peu les Épicure, les Métrodore² et les Damis nous rire au nez, et nos défenseurs vaincus et réduits au silence. Il serait donc de notre intérêt de mettre un terme, de trouver un remède à ces abus, puisque c'est vous qui avez amené les choses à ce point. Quant à Momus, il ne court pas grand risque de perdre ses honneurs, car il n'y a pas longtemps qu'on l'honore, tandis que vous avez la pleine jouissance du bonheur et des victimes.

23. JUPITER. Laissons, ô dieux, laissons l'orateur débiter toutes ses folies : il est d'humeur piquante et satirique; mais, comme l'a fort bien dit l'admirable Démosthène³, il est aisé d'accuser, de reprendre, de censurer; le peut qui veut; au lieu qu'indiquer le moyen de faire prendre une meilleure tournure aux affaires, c'est réellement l'office d'un sage conseiller. Or, c'est là, j'en suis sûr, ce que vous autres allez faire, maintenant que l'orateur se tait.

24. NEPTUNE. Pour moi, qui suis plongé dans l'onde, comme vous savez, et qui habite au fond des mers, je ne fais guère que sauver, autant que je le puis, les navigateurs, diriger la marche des vaisseaux et calmer les vents. Cependant, comme je prends quelque intérêt à ce qui se passe ici, je dis qu'il faut se défaire de ce Damis, avant la discussion, soit par un coup de foudre, soit par tout autre moyen, afin qu'il n'ait pas le dessus; car tu nous as dit, Jupiter, que c'est un habile orateur. Nous montrerons ainsi que notre vengeance poursuit ceux qui tiennent contre nous de semblables propos.

25. JUPITER. Tu plaisantes, Neptune, ou bien tu as complètement oublié que rien de pareil n'est en notre pouvoir; mais les

1. Hercule.

2. Métrodore, philosophe pyrrhonien, né à Chio, ami d'Épicure.

3. Voy. 1^{re} Olynthienne, vi.

Parques tissent à chacun un fil que doit trancher la foudre, l'épée, la fièvre ou la peste. Autrement, si la chose m'était permise, penses-tu que j'eusse laissé sortir de Pise, sans les avoir foudroyés, les sacrilèges qui, dernièrement, m'ont coupé deux boucles de cheveux pesant chacune six mines¹? Toi-même, aurais-tu laissé faire à Géréste² ce pêcheur d'Orée³, qui t'a dérobé ton trident? D'ailleurs, nous aurions l'air de nous fâcher, d'être chagrinés de l'affaire, de craindre les discours de Damis, et de nous être, pour cela, débarrassés de cet homme sans avoir attendu qu'il entrât en lice avec Timoclès. Nous passerions toujours pour avoir gagné notre cause par défaut.

NEPTUNE. Je croyais avoir trouvé un moyen expéditif de remporter la victoire.

JUPITER. Fi donc, Neptune! c'est une idée qui sent le thon, et tout à fait grossière, que d'exterminer un antagoniste avant le combat, afin qu'il meure vaincu, laissant la discussion indécise et pendante.

NEPTUNE. Alors, inventez un meilleur expédient, puisque vous dites que le mien sent le thon.

26. APOLLON. Si la loi nous permet, à nous autres adolescents⁴, encore jeunes et sans barbe, de parler en public, peut-être pourrai-je dire quelques mots utiles à la délibération.

MOMUS. Dans cette délibération, Apollon, il y va de nos plus chers intérêts; si bien que la parole est accordée, non pas à l'âge, mais à tous. Il serait plaisant qu'exposés aux derniers dangers, nous vinssions chicaner sur la liberté concédée par les lois. Tu es un orateur parfaitement légal, sorti depuis longtemps de la classe des adolescents, inscrit sur le registre des Douze⁵,

1. « La mine ordinaire valait 6 drachmes; mais la mine attique en valait 100. Ce fut Solon qui la porta à cette valeur; car avant ce législateur, elle n'était estimée que 75 drachmes. 100 drachmes attiques valent 50 livres de notre monnaie. Ainsi le vol fait à Jupiter montait, à peu près, à 300 livres. »
BELIN DE BALLU.

2. Ville d'Eubée. Neptune y avait un temple.

3. Ville de la même île. Démosthène en fait souvent mention dans ses *Philippiques*.

4. A Athènes, on ne pouvait pas prendre la parole, dans les délibérations publiques, avant trente ans.

5. Pour constater l'état des citoyens, on tenait, à Athènes, deux registres. Dans l'un on inscrivait toutes les naissances; l'autre contenait les noms de ceux qui avaient atteint la majorité légale. Le *registre des Douze* est donc celui sur lequel sont inscrits les *Douze grands dieux*.

et presque du conseil de Saturne. Ne fais donc pas le jeune homme avec nous; expose hardiment ton opinion, ne sois pas honteux de parler en public, sans avoir de barbe, puisque tu as dans Esculape un fils dont le menton en est abondamment pourvu. D'ailleurs, il est de ta gloire de déployer en ce moment ta science, et de nous montrer que ce n'est pas pour rien que tu es assis sur l'Hélicon, philosophant avec les Muses.

APOLLON. Ce n'est pas à toi, Momus, c'est à Jupiter de m'accorder cette permission. S'il m'ordonne de parler, peut-être tiendrai-je un langage digne des Muses et de mes occupations sur l'Hélicon.

JUPITER. Parle, mon fils; tu as la parole.

27. APOLLON. Ce Timoclès m'a toujours paru un excellent homme : il est pieux, et il connaît parfaitement la doctrine des Stoïciens. Par là, il attire autour de lui nombre de jeunes gens auxquels il montre la philosophie, et dont il reçoit, à ce titre, de gros honnaires, étant d'ailleurs fort convaincant, lorsqu'il dispute en particulier avec ses élèves. Mais en public, il perd toute sa hardiesse; il a la parole mal assurée, à demi barbare, et il fait rire tout le monde dans les discussions en bredouillant, halbutiant, se troublant; surtout lorsque, malgré sa timidité, il veut faire montre de beau langage. Il a, en effet, la conception extrêmement vive, l'esprit très-subtil, au dire de ceux qui savent à fond la dialectique des Stoïciens. Mais, lorsqu'il parle et démontre, sa faiblesse gâte et confond tout : il n'expose plus clairement ce qu'il veut dire, il avance des propositions qui sont autant d'énigmes, et répond avec plus d'obscurité encore aux questions qu'on lui adresse, de sorte que ceux qui ne le comprennent pas se moquent de lui. Or, il faut, je crois, parler clairement et apporter, avant tout, une grande attention à se rendre intelligible à ceux qui écoutent.

28. MOMUS. Tu as bien raison, Apollon; de louer ceux qui parlent clairement; seulement tu ne le fais guère dans tes oracles, qui sont toujours entortillés comme des logogripes et dans lesquels tu jettes, comme sur un champ de bataille où tu ne risques rien, des choses si incertaines, que ceux qui les entendent ont besoin d'un autre Apollon Pythien pour se les faire expliquer. Mais enfin, quel conseil nous donnes-tu? Quel remède peut-on apporter à l'insuffisance oratoire de Timoclès?

29. APOLLON. Si nous pouvions, Momus, lui adjoindre comme avocat quelqu'un de ces véhéments orateurs, qui traduirait en beau langage les idées suggérées par Timoclès?

MOMUS. Tu parles bien là comme un garçon sans barbe, qui a encore besoin d'un pédagogue ! Faire intervenir un avocat dans une discussion philosophique, expliquant aux assistants les pensées de Timoclès ! Damis parlerait pour lui-même et en propre personne, et l'autre, usant d'une doublure, lui soufflerait à l'oreille ses idées ; puis l'acteur donnerait un tour oratoire, sans l'avoir même bien compris, à tout ce qu'il aurait entendu. Comment cela ne ferait-il pas rire tout le monde ? Cherchons un autre expédient.

30. Mais toi, dieu admirable, car tu te donnes pour un devin habile, et tu as amassé, en cette qualité, des sommes considérables, jusqu'à recevoir une fois des briques d'or¹, que ne nous fais-tu voir, dans cette circonstance, la puissance de ton art, en nous prédisant lequel de ces deux sophistes remportera la victoire ? Tu sais probablement l'issue de la dispute, puisque tu es devin ?

APOLLON. Comment, Momus, cela pourrait-il se faire ? Nous n'avons ici ni trépied, ni parfums, ni source prophétique comme celle de Castalie.

MOMUS. Prends garde : tu éludes la question quand tu te sens serré de près.

JUPITER. Malgré cela, parle, mon fils, et ne donne pas à ce sycophante l'occasion de calomnier et de railler ton art, comme s'il dépendait du trépied, de l'eau ou de l'encens, et que, ne les ayant pas, tu te visses réduit à l'impuissance.

APOLLON. Il vaudrait beaucoup mieux, mon père, que cela se passât à Delphes ou à Colophon². J'y ai tout ce qui m'est nécessaire et approprié à mon usage. Cependant, quoique dénué de tout, et sans préparation, je vais essayer de prédire lequel des deux aura le dessus. Vous excuserez, si la mesure des vers n'est pas bien rigoureuse.

MOMUS. Parle, mais dis-nous, Apollon, des choses claires, qui n'aient besoin ni d'avocat, ni d'interprète. Il ne s'agit pas ici de chair de mouton et de tortue qu'on fait cuire en Lydie. Tu connais l'objet de la délibération.

JUPITER. Eh bien, que dis-tu, mon fils ? Mais voici déjà les terribles avant-coureurs de l'oracle : changement de couleur, oeil hagard, cheveux dressés sur la tête, mouvements de Corybante, tous les signes de la possession, effrayants, mystiques !

1. Voy. *Charon ou les Contemplateurs*, 44.

2. Apollon avait un temple fameux dans chacune de ces deux villes.

31. APOLLON.

Ecoutez d'Apollon un oracle infaillible¹
 Sur cette dispute terrible,
 Qu'un couple philosophe, armé jusques aux dents
 De vains et subtils arguments,
 Soutient de sa voix aigre et de ses cris perçants.
 J'entends des deux côtés un fracas effroyable,
 Un croassement de corbeaux,
 Comme on entend aux champs que la tempête accable,
 Bruire et les vents et les eaux.
 Mais quand l'autour aura saisi la sauterelle
 Entre ses deux ongles tranchants,
 De la pluie à venir le messager fidèle
 Redoublera ses tristes chants,
 Les mulets gagneront, l'âne d'un front rebelle
 Heurtera ses légers enfants.

JUPITER. Pourquoi donc éclater de rire, Momus? Tout cela n'a rien de bien risible. Finis donc, malheureux : tu vas étouffer de rire.

MOMUS. Le moyen de se retenir, Jupiter, en entendant un oracle aussi clair et aussi évident?

JUPITER. Tu pourrais donc nous expliquer ce qu'il veut dire?

MOMUS. Très-facilement : nous n'avons pas besoin pour cela d'un Thémistocle². Cet oracle dit en termes précis qu'Apollon est un charlatan, vous des ânes bâtés, ma foi, et des mulets, de croire ce qu'il nous dit, et que nous n'avons pas plus de bon sens que les sauterelles.

32. HERCULE. Pour moi, mon père, quoique je ne sois qu'un métèque, je n'hésiterai pas cependant à dire mon avis. Lorsque nos deux philosophes seront aux prises, si Timoclès a l'avantage, nous laisserons continuer la dispute qui tournera en notre faveur ; mais si les choses vont autrement, je me mettrai, si vous le trouvez bon, à ébranler le portique, je le ferai tomber sur Damis, et ce scélérat ne nous outragera plus.

MOMUS. Hercule ! ah ! Hercule ! voilà qui est brutal et terriblement béotien. Faut-il, pour un scélérat, détruire tant de monde et, en outre, le Portique avec Marathon, Miltiade et Cynégire ? Et si tout cela n'existait plus, comment les rhéteurs feraient-ils de la rhétorique, eux qui tirent de là leurs plus grands effets de discours³ ? D'ailleurs, lorsque tu étais vivant, tu pouvais

1. Ces vers amphigouriques sont une plaisante parodie des oracles.

2. Allusion à la manière dont il interpréta l'oracle de Salamine.

3. Cf. *Le maître de rhétorique*, 18.

peut-être faire un exploit comme celui-là; mais, depuis que tu es devenu dieu, tu as appris, je pense, que les Parques seules ont une pareille puissance et que nous-mêmes nous ne l'avons pas.

HERCULE. Ainsi, lorsque je tuais le lion ou l'hydre, c'étaient les Parques qui exécutaient cela avec mon bras?

JUPITER. Oui, vraiment.

HERCULE. Et maintenant si quelqu'un m'insulte, pille mon temple, ou renverse ma statue, je ne pourrai pas l'écraser sans l'autorisation des Parques?

JUPITER. En aucune façon.

HERCULE. Alors, Jupiter, laisse-moi te parler avec franchise : car moi, comme dit le comique ¹, je suis un rustaud, qui appelle barque une barque. Si vous en êtes là, j'envoie promener les honneurs dont on jouit ici, le fumet et le sang des victimes, et je descends aux enfers, où les ombres des monstres que j'ai tués me craindront nu et armé de mon arc.

33. JUPITER. A merveille, voilà, comme on dit, un témoin domestique! Tu épargnes à Damis la peine de dire tout cela; tu le lui suggères. Mais qui donc s'avance avec tant d'empressement? Quel est ce dieu d'airain, si bien dessiné, aux contours si harmonieux, et dont les cheveux sont relevés à l'antique? Eh! Mercure, c'est ton frère de l'Agora, près du Pœcilé. Il est rempli de poix, car les statuaires en font tous les jours une empreinte. Pourquoi, mon fils, viens-tu vers nous avec tant de hâte? Nous apportes-tu des nouvelles de la terre?

HERMAGORAS ². Une grande nouvelle, Jupiter, et qui demande la plus complète attention.

JUPITER. Parle; quelque révolte se serait-elle déclarée à notre insu?

HERMAGORAS.

Je me trouvais couvert d'un enduit de résine ³
 Qu'on m'avait appliquée au dos, à la poitrine,
 Cuirasse ridicule, exprimant mes contours
 Aux apprentis sculpteurs, dont la main, tous les jours,
 Vrai singe, de mes traits imitateur fidèle,
 Vient copier mon corps qui leur sert de modèle;
 Quand je vois accourir tout le peuple : au milieu

1. Aristophane; mais ces mots ne se retrouvent plus dans ce qui nous reste de lui. Cf. *Comment il faut écrire l'histoire*, 41.

2. C'est-à-dire *Mercure de l'Agora*, statue de Mercure dressée sur la place publique d'Athènes.

3. Parodie d'Euripide, *Oreste*, v. 854 et suivants.

Deux hommes qui criaient, pâles et l'œil en feu,
Hérissés d'arguments et bardés de sophismes;
C'est Damis et....

JUPITER. Trêve, mon cher Hermagoras, à tes iambes ! Je connais les hommes dont tu veux parler. Mais, dis-moi, y a-t-il longtemps que le combat est engagé ?

HERMAGORAS. Non, ils n'en sont encore qu'aux escarmouches ; ils se battent à coups de fronde et se lancent de loin des injures.

JUPITER. Qu'avons-nous de mieux à faire, dieux, que de les écouter en penchant la tête de leur côté ? Que les Heures ôtent donc la barre des cieux, et qu'elles en ouvrent les portes en écartant les nuages.

34. Par Hercule ! Quelle foule est accourue pour les entendre ! Je n'aime pas beaucoup ce Timoclès qui tremble et qui se trouble. Il va tout gâter aujourd'hui : on voit bien qu'il ne pourra jamais lutter contre Damis. Mais du moins faisons en faveur de Timoclès tout ce qui nous est possible ; prions pour lui,

Mais si bas que Damis ne puisse nous entendre¹.

35. TIMOCLÈS. Que dis-tu, sacrilège Damis ? Qu'il n'y a point de dieux et que leur providence ne veille point sur les hommes ?

DAMIS. Non, il n'y en a point. Mais d'abord, réponds toi-même : quelle raison te porte à croire qu'ils existent ?

TIMOCLÈS. Pas du tout ; c'est à toi, scélérat, de répondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toi.

JUPITER. Jusqu'ici le nôtre fait merveille : il crie le plus fort. Courage, Timoclès ; couvre-le d'injures ; c'est là ta force : dans tout le reste, il te rendra muet comme un poisson.

TIMOCLÈS. Non, par Minerve ! je ne répondrai pas le premier.

DAMIS. Eh bien ! alors, Timoclès, interroge-moi ! Tu as vaincu en faisant ce serment ; mais pas d'injures, je te prie.

36. TIMOCLÈS. Tu as raison. Dis-moi donc, coquin, crois-tu que les dieux exercent une providence ?

DAMIS. Non.

TIMOCLÈS. Que dis-tu ? Rien n'est conduit par leur sagesse ?

DAMIS. Rien.

TIMOCLÈS. Aucun dieu n'a le soin de régler l'univers ?

DAMIS. Aucun.

TIMOCLÈS. Tout est emporté au hasard par une force aveugle ?

DAMIS. Oui.

1. Parodie d'Homère, *Iliade*, VII, v. 495.

TIMOCLES. Eh quoi! citoyens, vous entendez cela de sang-froid? Vous ne lapidez pas cet impie?

DAMIS. Pourquoi, Timoclès, ameutes-tu le peuple contre moi? Et qui donc es-tu pour te fâcher si fort en faveur des dieux, lorsqu'ils ne se fâchent pas eux-mêmes? Ils ne m'ont fait encore aucun mal, quoique depuis longtemps ils m'aient entendu, s'il est vrai qu'ils m'entendent.

TIMOCLES. Ils t'entendent, Damis, ils t'entendent et ne tarderont pas à te punir.

37. DAMIS. Et quand en auraient-ils le temps, ayant, comme tu dis, un si grand nombre d'affaires sur les bras, et occupés à régler celles du monde, qui sont infinies? C'est pour cela qu'ils ne t'ont pas encore puni de tes parjures continuels et de tant d'autres crimes; mais je n'en dirai rien, de peur d'être forcé à te dire des injures, malgré notre convention. Cependant je ne vois pas que tes dieux puissent donner une meilleure preuve de leur providence que d'écraser et mettre à mal un mauvais homme comme toi. On s'aperçoit bien qu'ils sont en voyage par delà l'Océan, probablement chez les Éthiopiens irréprochables¹: c'est assez leur habitude d'aller fréquemment se régaler chez ce peuple, et parfois ils s'y invitent eux-mêmes.

38. TIMOCLES. Que puis-je répondre, Damis, à une telle impudence?

DAMIS. Une chose, Timoclès, que je désire depuis longtemps entendre de ta bouche, c'est à savoir qui a pu t'engager à croire à la providence des dieux.

TIMOCLES. L'ordre de l'univers, voilà ce qui m'a convaincu: le soleil suivant toujours la même route, la lune obéissant à la même loi, le retour périodique des saisons, le développement des plantes, la reproduction des animaux, leur organisation si parfaite qu'ils se nourrissent, se meuvent, pensent, marchent, sont architectes et cordonniers, toutes ces merveilles et autres semblables ne te paraissent-elles pas être les effets d'une providence²?

DAMIS. C'est là, comme on dit, Timoclès, une pétition de principe. Il n'est pas du tout évident que ces merveilles soient l'œuvre d'une providence. J'avoue que les faits sont tels que tu dis, mais rien ne peut me forcer à croire qu'une providence

1. Voy. Homère, *Iliade*, I, v. 423.

Cf. Théon, *Frogymnasmata*, chap. XII, § 34 et suivants, où ces arguments sont développés avec une certaine force. Voy., en outre, Cicéron, *De la nature des dieux*; Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*; Bossuet, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, etc.

en soit l'auteur. Il se peut que , produits d'abord par le hasard , ces phénomènes demeurent les mêmes et obéissent à des lois constantes ; mais toi tu appelles cet ordre une nécessité , et tu te fâches ensuite contre ceux qui ne sont pas de ton avis , quand tu fais l'énumération et l'éloge de toutes ces merveilles , et que tu t'imagines prouver ainsi la direction de l'univers par une volonté providentielle. On peut te dire , comme dans la comédie :

Cela n'a pas bon goût , servez-nous-en d'un autre¹.

39. TIMOCLÈS. Je ne crois pas qu'il soit besoin d'une autre démonstration. Cependant je vais t'interroger. Réponds-moi : Homère te semble-t-il un excellent poète ?

DAMIS. Certainement.

TIMOCLÈS. Eh bien ! c'est lui qui m'a convaincu et qui m'a prouvé la providence des dieux.

DAMIS. Homme étonnant ! Tout le monde t'accordera qu'Homère est un excellent poète ; mais comme autorité respectable sur ces matières , ni lui , ni aucun autre poète ne sera accepté par personne. Ils ont moins à cœur , je pense , de dire la vérité que de ravir les auditeurs ; et voilà pourquoi ils chantent en vers , revêtent leurs légendes de sons harmonieux et s'ingénient de tous les moyens de plaire.

40. Toutefois , je serais charmé de savoir par quels vers Homère a pu te persuader. Est-ce par ceux où il dit , en parlant de Jupiter , que la fille , le frère et la femme de ce dieu conspirèrent un jour de l'enchaîner² ; que , si Thétis , par pitié pour lui , n'eût appelé Briarée , le bon Jupiter eût été perdu pour nous et jeté en prison , et que , pour reconnaître le service de Thétis , il trompa Agamemnon et lui envoya un songe trompeur³ , afin de faire périr beaucoup de Grecs ? Fais bien attention ! Il lui était sans doute impossible de lancer son tonnerre et de réduire en poudre Agamemnon tout seul , sans s'exposer à passer pour un imposteur. Ta croyance aurait-elle été déterminée par les vers où tu as lu que Diomède blesse Vénus et ensuite Mars , à l'instigation de Minerve⁴ ? Ou bien lorsqu'il dit que les dieux se jettent à l'envi dans la mêlée , tous ensemble , mâles et femelles ; que Minerve met hors de combat Mars encore souffrant , sans doute , de la blessure qu'il avait reçue de Diomède , et que

Mercure , excellent dieu , marche contre Latone⁵ ?

1. Vers d'un poète inconnu. — 2. Voy. Homère , *Iliade* , I , v. 399. — 3. *Iliade* , II , au commencement. — 4. *Iliade* , V , v. 335 et 885. — 5. *Iliade* , XX , v. 72.

As-tu regardé comme très-croyable ce qu'il raconte au sujet de Diane, qu'elle se fâcha de n'avoir pas été invitée au festin d'OEnée, et que, pour s'en venger, elle envoya dans le pays de ce roi un sanglier énorme, à la grosseur et à la force duquel rien ne pouvait résister¹ ? Est-ce avec de pareils récits qu'Homère t'a convaincu ?

41. JUPITER. Ciel ! Quels cris, grands dieux, retentissent parmi la foule en l'honneur de Damis ! Notre champion a l'air désespéré : il a peur, il tremble, on dirait qu'il va jeter son bouclier, et déjà il regarde autour de lui par où il pourra s'échapper et prendre la fuite.

TIMOCLÈS. Est-ce qu'Euripide ne te semble point parler un langage sensé, lorsqu'il fait monter les dieux sur la scène, et qu'il nous les montre occupés à sauver les héros vertueux, et à punir les méchants, dont l'impiété est égale à la tienne ?

DAMIS. Ah ! Timoclès, mon brave philosophe, si c'est en agissant ainsi que les poètes tragiques t'ont convaincu, il faut, de deux choses l'une, ou que Polus, Aristodème et Satyrus te paraissent des dieux, ou que ce soient leurs masques, leurs cothurnes, leurs robes traînantes, leurs casques, leurs gants, leurs ventres factices, leurs cuirasses, et le reste de l'accoutrement, dont ils rehaussent leur personne tragique. Or, je ne vois rien de plus ridicule. D'ailleurs, lorsqu'Euripide parle, non pas selon les besoins du drame, mais en son propre nom, écoute comme il s'exprime avec franchise² :

Tu vois l'immense éther, qui s'étend dans les cieux,
Dont les humides bras enveloppent l'espace :
C'est là Jupiter même, il n'est pas d'autres dieux.

Et ailleurs³ :

Jupiter ! s'il est vrai que Jupiter existe,
Car je ne te connais encore que de nom.

Et le reste à l'avenant.

42. TIMOCLÈS. Tous les hommes, tous les peuples sont donc dans l'erreur, quand ils reconnaissent des dieux et célèbrent des fêtes ?

DAMIS. Tu as raison, Timoclès, de me rappeler les usages des différents peuples : rien n'est plus propre à faire comprendre

1. *Iliade*, IX, v. 529. — 2. Fragment incertain. — 3. Fragment de *Mélanippe*.

tout ce qu'il y a d'incertitudes dans ce que l'on dit des dieux. Ce n'est que confusion : les uns s'en font une idée, les autres une autre. Les Scythes offrent des sacrifices au Cimetierre ; les Thraces à Zamolxis, esclave de Samos qui s'est enfui chez eux ; les Phrygiens adorent Men ; les Éthiopiens, le Jour ; les Cylléniens, Phalès ; les Assyriens, une colombe ; les Perses, le Feu, et les Égyptiens, l'Eau. Quand je dis l'Eau, c'est la divinité commune aux Égyptiens, mais en particulier Memphis reconnaît un bœuf pour dieu ; Péluse, l'oignon ; d'autres cités, l'ibis ou le crocodile : chez d'autres, c'est un cynocéphale, un chat, un singe. Dans les villages, les uns regardent l'épaule droite comme un dieu, tandis que leurs voisins d'en face adorent l'épaule gauche. Ceux-ci révèrent la moitié de la tête, ceux-là un pot de terre ou un plat. Comment ne pas trouver tout cela ridicule, beau Timoclès ?

MOMUS. Ne disais-je pas, ô dieux, que tout cela se découvrirait un jour et qu'on en ferait un examen sévère ?

JUPITER. Tu l'as dit, Momus, et tu as eu raison de nous le reprocher ; aussi j'essayerai d'y mettre bon ordre, si nous échappons au danger actuel.

43. TIMOCLÈS. Du moins, ennemi des dieux, de qui peux-tu dire que les prédictions et les oracles soient l'ouvrage, si ce n'est des dieux et de leur providence ?

DAMIS. Ne dis pas un mot des oracles, mon cher ami ! car je te demanderai alors duquel tu veux spécialement parler. Est-ce de celui qu'Apollon Pythien donna au roi de Lydie, oracle essentiellement ambigu, à double visage, comme ces Hermès, qui se ressemblent exactement des deux côtés, en quelque sens qu'on se tourne ? En effet, si Crésus traverse l'Halys, quel empire détruira-t-il, le sien ou celui de Cyrus ? Et pourtant l'infortuné roi de Sardes avait acheté plusieurs talents cet oracle menteur.

MOMUS. O dieux, voilà notre homme qui entre dans les détails ! C'est ce que je craignais le plus. Où est à présent notre beau joueur de cithare ? Qu'il descende pour se justifier de l'accusation.

JUPITER. Tu nous assassines, Momus, avec tes reproches hors de saison.

44. TIMOCLÈS. Vois ce que tu fais, scélérat de Damis : peu s'en faut que tes discours ne renversent les temples des dieux ainsi que leurs autels.

DAMIS. Pas tous, Timoclès. En effet, quel mal cela nous fait-il qu'ils soient pleins de parfums et de douces senteurs ? Mais je verrais volontiers renverser de fond en comble ceux de Diane en

Tauride, sur lesquels cette vierge se plaît aux régals que tu sais.

JUPITER. D'où nous vient encore ce coup difficile à parer ? Cet insolent n'épargne aucun des dieux ; il parle avec autant de licence que s'il était monté sur un tombereau, et

Déchire également le coupable et le juste¹.

MOMUS. Ma foi ! on n'en trouverait guère parmi nous qui fussent tout à fait innocents. Vous allez voir qu'en continuant, notre homme va toucher à quelqu'un de nos grands personnages.

45. TIMOCLÈS. Quoi donc ! Ennemi déclaré des dieux, n'entends-tu pas tonner Jupiter ?

DAMIS. Eh ! comment n'entendrais-je pas le bruit du tonnerre, Timoclès ? Mais est-ce bien Jupiter qui tonne ? c'est ce que tu peux savoir mieux que nous, toi qui arrives du séjour des dieux. Seulement ceux qui viennent de Crète nous racontent tout autre chose : on leur a montré là certain tombeau, surmonté d'une colonne, laquelle apprend aux passants que Jupiter ne tonnera plus, étant mort depuis longtemps.

MOMUS. Voilà justement ce que j'étais sûr qu'allait dire cet homme ! Pourquoi, Jupiter, pâlis-tu ? Pourquoi tes dents claquent-elles de peur ? Il faut avoir du cœur et mépriser ces méchants bouts d'hommes.

JUPITER. Les mépriser, Momus ? Ne vois-tu pas quelle affluence est là pour l'écouter ; combien il fait de prosélytes qui se déclarent contre nous ; comme il tient leurs oreilles captives, ce Damis ?

MOMUS. Oui, mais quand tu voudras, Jupiter, tu laisseras pendre du ciel une chaîne d'or et tu les saisisiras tous,

Les tenant suspendus avec la terre et l'onde².

46. TIMOCLÈS. Dis-moi, homme abominable, as-tu quelquefois navigué ?

DAMIS. Souvent, Timoclès.

TIMOCLÈS. Eh bien ! n'était-ce pas le vent qui vous faisait avancer, en frappant et en enflant les voiles, ou bien alors les rameurs ? Un pilote, debout près du gouvernail, ne dirigeait-il pas le navire ?

DAMIS. C'est vrai.

1. *Iliade*, XV, v. 437. — 2. *Iliade*, VIII, γ. 24.

TIMOCLÈS. Eh quoi ! Un vaisseau ne pourrait voguer s'il n'est conduit par un pilote, et tu penses que l'univers est emporté sans pilote ni conducteur ?

JUPITER. Très-bien, Timoclès ; la pensée est ingénieuse et la comparaison solide.

47. DAMIS. Mais au moins, zélé partisan des dieux, tu as pu remarquer que ce pilote songeait toujours à ce qui pouvait être utile à son vaisseau, qu'il se tenait prêt pour le moment favorable, donnant des ordres aux matelots, afin que le navire ne portât rien d'inutile ou d'étranger, rien qui ne fût d'un avantage ou d'une nécessité absolue pour la navigation. Ton pilote, au contraire, que tu t'imagines veiller à la conduite de cet immense navire, ainsi que les matelots qui sont avec lui, ne fait rien à propos, rien de raisonnable. Quand le câble du mât est par hasard attaché à la poupe, les deux boulines le sont à la proue. Quelquefois les ancres sont d'or, et le chénisque de plomb. La partie qui plonge dans la mer est ornée de peintures, et celle qui surnage, difforme.

48. Parmi les matelots, tu verras le paresseux, l'ignorant, le poltron, avoir deux ou trois commandements, tandis que le bon nageur, lesté à grimper aux vergues, et connaissant toutes les finesses du métier, est préposé à la sentine. Il en est de même des passagers : celui qui est digne du fouet est assis au premier rang, près du pilote ; on lui fait la cour. Un mignon, un paricide, un sacrilège, sont comblés d'honneurs et occupent le haut bout du navire, tandis qu'une foule d'honnêtes gens, entassés dans un coin humide de la cale, sont écrasés par ceux qui ne les valent pas. Songe à la manière dont Socrate, Aristide et Phocion, ont fait leur traversée : ils n'avaient pas leur ration complète de farine ; ils ne pouvaient pas étendre leurs pieds sur des planches nues près de la sentine : mais dans quelles délices nageaient les Callias¹, les Midas, les Sardanapale ! Comme ils crachaient sur les gens placés au-dessous d'eux !

49. Voilà ce qui se passe dans ton vaisseau, sage Timoclès : aussi les naufrages y sont-ils fréquents. S'il y avait un pilote qui eût l'œil à tout, qui réglât tout ce qui s'y fait, il connaîtrait d'abord quels sont, parmi les passagers, les bons et les méchants ; ensuite, il assignerait à chacun, suivant son mérite, le poste qui lui reviendrait, donnant à côté de lui les meilleures places à ceux qui ont les meilleures qualités, et celles d'en bas aux moins bons, et réservant aux gens vertueux l'honneur d'être

1. Athénien perdu de débauche.

ses convives et ses conseillers. Quant aux matelots, celui qui aurait du cœur à son ouvrage serait chargé de veiller à la proue, aux flancs du navire, et commanderait à tous les autres : le paresseux et le négligent recevraient des coups de corde sur la tête cinq fois par jour. Ainsi, homme étonnant, ta comparaison avec un vaisseau court risque de sombrer, ayant un si mauvais pilote.

50. MOMUS. Le courant favorise Damis, et il vogue à pleines voiles vers la victoire.

JUPITER. Tu n'as que trop raison, Momus. Ce Timoclès n'imagine rien de solide. Ses arguments sont communs; il ne fait qu'entasser des preuves rebattues chaque jour et qu'un souffle renverse.

51. TIMOCLÈS. Eh bien ! puisque ma comparaison ne te paraît pas concluante, écoute : voici, comme on dit, l'ancre sacrée; tu ne trouveras aucun moyen de la rompre.

JUPITER. Que va-t-il dire?

TIMOCLÈS. Vois si mon syllogisme est en bonne forme, et si tu peux, en aucune façon, le réfuter : s'il y a des autels, il y a des dieux; or, il y a des autels, donc il y a des dieux¹. Qu'as-tu à répondre à cela?

DAMIS. Laisse-moi rire d'abord à mon aise, et puis je te répondrai.

TIMOCLÈS. Mais il me semble que tu n'en finis pas de rire. Que trouves-tu donc de si risible à cet argument?

DAMIS. C'est que tu ne t'aperçois pas à quel fil chétif tu as suspendu ton ancre, et ton ancre sacrée. Tu fais dépendre l'existence des dieux de celle des autels, et tu crois avoir trouvé là un câble solide. Si tu n'as pas quelque chose de plus sacré à nous dire, séparons-nous.

52. TIMOCLÈS. Tu t'avoues donc vaincu, puisque tu te retires.

DAMIS. Oui, Timoclès; car, à l'exemple de ceux qui se voient maltraités, tu te réfugies près des autels. Aussi, je veux, de par ton ancre sacrée, faire avec toi le pacte, devant ces mêmes autels, de ne plus disputer ensemble sur ces matières.

TIMOCLÈS. Tu veux te moquer de moi, déterreur de morts, infâme, abominable, pandard bon à fouetter, tas d'ordures ! Est-ce qu'on ne sait pas ce qu'était ton père, que ta mère a fait la vie, que tu as tordu le cou à ton frère, adultère que tu es, débaucheur de garçons, goulu, monstre d'impudence ? Ne t'en va pas,

1. Argument de Chrysippe. Cf. Cicéron, *De la nature des dieux*, II, IV.

afin que je te roue de coups; je vais te casser la tête, canaille, avec cette coquille d'huitre.

53. JUPITER. O dieux! l'un se retire en riant, et l'autre le suit en l'accablant d'injures, outré des railleries de Damis, et il fait mine de vouloir lui casser la tête avec une tuile. Et nous, qu'est-ce que nous faisons après cela?

MERCURE. Je trouve plein de justesse le vers d'un poète comique :

On ne reçoit d'affront que celui qu'on avoue.

Est-ce donc un si grand malheur que quelques hommes s'en aillent convaincus par Damis? Il y en aura toujours assez d'autres qui penseront le contraire, la plupart des Grecs, la vile multitude et tous les barbares.

JUPITER. C'est vrai, Mercure, mais j'aime bien le mot de Darius à propos de Zopyre. J'aimerais mieux avoir un seul champion comme Damis, que d'être le maître de dix mille Babylones.

XLV

LE SONGE OU LE COQ*.

MICYLLE, LE COQ, SIMON.

1. MICYLLE. Mais, maudit coq*, que Jupiter t'écrase, cruel ennemi de mon sommeil, toi qui viens m'éveiller par tes cris aigus et perçants, tandis que, charmé du songe le plus agréable, je jouissais, au sein de l'opulence, de la félicité la plus parfaite.

4. Ménandre. Voy. Stobée, *Florilegium*, titre cvm, et le *Ménandre* de Meineke, p. 337.

2. Nous avons eu sous les yeux et nous avons suivi de près l'élégante traduction que M. E. Geruzet a faite de ce dialogue, Paris, J. Delalain.

3. Cf. Alciphron, III, Ep. x. Cette épître du romancier grec a de nombreux points de ressemblance avec le dialogue de Lucien.

Quoi donc ! ne puis-je, même pendant la nuit, éviter la pauvreté, mille fois plus détestable que toi ? Cependant le profond silence qui règne partout, ce froid piquant du matin, sûr avant-coureur de l'arrivée du jour, que je ne sens pas encore, m'annoncent qu'il n'est pas minuit. Ce malheureux coq, qui ne dort pas plus que s'il gardait la fameuse toison d'or, se met à crier dès le soir. Mais, sur ma foi, tu t'en repentiras ; que le jour paraisse, je m'en venge en t'assommant à coups de bâton. Dans ce moment tu me donnerais trop à faire en sautillant dans les ténèbres.

LE COQ. Micylle, mon cher maître, je croyais, en t'éveillant le plus matin possible, t'obliger et te donner les moyens de faire plus d'ouvrage ; quand tu n'aurais raccommode qu'une savate avant le lever du soleil, ce serait autant de gagné pour avoir du pain. Si tu aimes mieux dormir, je te laisserai en repos, et je deviendrai plus muet que les poissons. Mais prends garde de n'être riche qu'en songe et d'avoir faim à ton réveil.

2. MICYLLE. O Jupiter, qui détournes les prodiges, et toi, Hercule, destructeur des monstres, quelle étrange nouveauté ! Mon coq a parlé comme un homme !

LE COQ. Eh quoi ! tu cries au prodige, parce que je parle comme vous !

MICYLLE. Comment n'en serait-ce pas un ? Encore une fois, grands dieux, écarter de moi tout malheur !

LE COQ. Tu as l'air bien ignorant, Micylle ; tu n'as donc jamais lu les poèmes d'Homère, où Xanthus, cheval d'Achille, dit un long adieu au hennissement, et s'arrête au milieu du combat pour dialoguer comme un vrai rhapsode, et non pas en prose, comme je le fais ¹ ? Bien plus, il prédisait l'avenir, et l'annonçait par des oracles : cependant cela ne parut pas étrange, et celui qui l'entendait ne s'avisa pas, comme toi, d'implorer le dieu destructeur des monstres, pour détourner un sinistre présage. Et qu'aurais-tu donc fait, si le navire Argo t'eût parlé ², ainsi qu'autrefois ce fameux chêne de la forêt de Dodone ³, qui rendait des oracles ? ou si tu avais vu des peaux d'animaux tout frais écorchés se traîner par terre, et entendu mugir des morceaux de viande de bœuf à demi grillés, bouillis et embrochés ⁴. Pour moi, qui suis l'interprète de Mercure, le plus grand parleur

1. Homère, *Iliade*, V, v. 408.

2. Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, IV.

3. Homère, *Odyssée*, XIV, v. 328

4. *Odyssée*, XII, v. 395.

et le plus éloquent de tous les dieux, qui d'ailleurs vis et loge journellement avec vous, j'ai dû apprendre sans peine le langage des hommes : au reste, si tu me promets un secret inviolable, je te donnerai la véritable raison de la conformité de mon langage avec le vôtre, et t'expliquerai d'où me vient ce don de la parole.

3. MICYLLE. Un coq tenir conversation avec moi ! Ne serait-ce pas encore un songe ? Je t'en conjure par Mercure, dis-moi, mon coq, cette autre cause du prodige que je vois. Quant au silence que tu me demandes, ne crains rien : qui me croirait, si je faisais le récit de ma conversation avec un coq ?

LE COQ. Écoute, Micylle, je vais te dire une chose qui te paraîtra sans doute bien étrange : tu me vois à présent sous la figure d'un coq ; eh bien ! j'étais homme, il n'y a pas longtemps.

MICYLLE. On m'a conté autrefois une histoire qui paraît avoir du rapport avec ce que tu dis là. Un jeune homme, nommé Alectryon, était l'ami de Mars, son compagnon de table et d'ivresse, le confident de ses amours. Toutes les fois que Mars allait voir Vénus, sa maîtresse, il emmenait avec lui Alectryon, et comme il craignait surtout d'être aperçu par le Soleil, qui n'aurait pas manqué d'avertir Vulcain, il laissait le jeune homme en sentinelle à la porte, pour lui annoncer quand paraîtrait le Soleil. Un jour Alectryon s'endort et trahit son mandat sans le vouloir. Le Soleil, en tapinois, surprend Vénus et Mars, qui reposent sans inquiétude, se fiant à la vigilance d'Alectryon s'il survenait quelqu'un ; puis il va prévenir Vulcain, qui enveloppe les deux amants dans les filets qu'il avait depuis longtemps préparés. Aussitôt après sa délivrance, Mars se met en colère contre Alectryon, et, pour le punir, le change tout armé en un oiseau qui porte encore sur la tête l'aigrette de son casque. Depuis ce temps, pour vous justifier auprès de Mars, quoique cela soit inutile, vous chantez longtemps avant le lever du Soleil, et vous annoncez qu'il va paraître¹.

4. LE COQ. On rapporte cette histoire, Micylle ; mais la mienne est bien différente, et c'est tout récemment que je suis devenu coq.

MICYLLE. Comment cela ? Voilà qui pique fort ma curiosité.

LE COQ. Il n'est pas que tu n'aies entendu parler de Pythagore ?

MICYLLE. De cet orgueilleux sophiste, qui défend de goûter de

1. Voy., sur cette historiette, Eustathe, commentaire sur le huitième livre de l'*Iliade*, et cf. Aristophane, *les Oiseaux*, p. 286 de la traduction de M. Artaud.

la chair des animaux, de manger des fèves, qui sont à mon goût le meilleur de tous les mets et le plus facile à assaisonner, et qui, en outre, condamne ses disciples à cinq ans entiers de silence ?

LE COQ. Il faut que tu saches aussi que ce philosophe, avant d'être Pythagore, était Euphorbe¹.

MICYLLE. Il passe pour un imposteur, pour un homme à prestiges.

LE COQ. C'est moi qui suis ce Pythagore dont il est question; ainsi, mon bel ami, cesse de m'injurier, d'autant plus que tu ignores quel était mon caractère.

MICYLLE. Quoi ! un coq philosophe ! voilà qui est encore plus merveilleux. Dis-moi donc cependant, fils de Mnésarque, comment d'homme tu es devenu oiseau, et Tanagréen² de citoyen de Samos. Cela est bien inconcevable et bien difficile à croire : d'ailleurs, j'ai, si je ne me trompe, remarqué en toi deux choses tout à fait contraires aux principes de Pythagore.

LE COQ. Quelles sont-elles ?

MICYLLE. D'abord, que tu es un grand bavard et que tu fais bien du bruit, au lieu que Pythagore exhortait, je crois, ses disciples à garder le silence cinq ans entiers. Tu as ensuite transgressé ses lois ; car hier, en rentrant chez moi, s'il t'en souvient, je t'ai jeté des fèves, n'ayant rien autre chose à te donner, et tu en as parfaitement fait ton profit. Ainsi, ou tu n'es qu'un imposteur, sous un nom qui ne t'appartient pas, ou, si tu es effet Pythagore, tu as violé tes lois, et commis en avalant des fèves une impiété aussi grande que si tu avais mangé la cervelle de ton père.

5. LE COQ. Tu ne connais donc, Micylle, ni les motifs de ma conduite, ni les devoirs relatifs à chaque condition. Quand j'étais Pythagore je ne mangeais pas de fèves, parce que j'étais Pythagore ; mais aujourd'hui, j'use de cette nourriture qui convient à la volaille et qui ne nous est pas interdite. Cependant, apprends, si tu veux, comment de Pythagore je suis à présent ce que tu vois, et quels avantages j'ai retirés de mes métamorphoses.

MICYLLE. Parle, mon coq ; car le récit de tes aventures me plaira au point que, si on me laissait le choix ou d'entendre ton histoire, ou de retomber dans ce bienheureux songe qui me donnait tant de plaisir tout à l'heure, je ne sais auquel je me

1. Fils de Panthoüs, tué par Ménélas au siège de Troie. Voy. Horace, liv. I, ode xxvii.

2. Tanagre, ville de Béotie, était renommée pour ses volailles.

déterminerais, tant cette conversation et ce songe délicieux ont un air de famille, tant je prise également ta personne et la vision qui a charmé mes sens.

LE COQ. Quoi ! tu reviens encore sur ce songe suranné ! Tu conserves encore un vain fantôme, et ton imagination court après un bonheur chimérique qui, pour te parler comme les poètes, se dissipe en fumée !

6. MICYLLE. Oui, coq, mets-toi bien dans la tête que jamais je n'oublierai mon songe. A la vérité, il s'est évanoui ; mais il a laissé sur mes yeux un baume si agréable, que j'ai peine à ouvrir mes paupières qui se referment d'elles-mêmes au sommeil. Imagine le chatouillement que l'on ressent à tourner une plume dans l'oreille, et tu auras l'idée de la sensation que m'a fait éprouver mon songe.

LE COQ. Voilà un attachement bien étrange pour un songe ; car les poètes nous représentent les songes avec des ailes, et le sommeil est le terme de leur vol, au lieu que le tien s'est élancé au delà de ses limites et s'est reposé sur des yeux éveillés, plein de douceur et si près de la réalité ! Assurément, je veux entendre le détail d'un songe qui te plaît si fort.

MICYLLE. Tu seras obéi, car rien ne m'amuse tant que de me le rappeler et d'en raconter les circonstances ; et toi, Pythagore, quand me parleras-tu de tes métamorphoses ?

LE COQ. Ce sera, Micylle, quand tu ne rêveras plus, et que tu auras essuyé le miel versé sur tes paupières : en attendant, parle le premier, afin que j'apprenne si ton songe est sorti par la porte d'ivoire ou celle de corne.

MICYLLE. Ni par l'une, ni par l'autre, Pythagore.

LE COQ. Cependant Homère ne parle que de celles-là¹.

MICYLLE. Laisse là ton radoteur de poète tout à fait ignorant en matière de songes. Les songes qui ne représentent que la pauvreté et la misère, il est possible qu'ils sortent par ces portes-là : des songes tels que les voyait Homère, pas trop clairement encore, aveugle qu'il était. Quant au songe délicieux que j'ai eu, il est sorti par des portes d'or, il était lui-même tout d'or, environné d'or, et m'apportait beaucoup d'or.

LE COQ. Cesse, mon cher Midas, de parler d'or ; car ton songe provient sûrement de la passion qui tourmenta Midas ; on dirait que tu es devenu maître de mines d'or tout entières.

7. MICYLLE. Ah ! Pythagore, j'ai vu beaucoup d'or, oui, beaucoup d'or. Peux-tu t'imaginer combien il était beau, de quel

1. *Odyssée*, XIX, v. 562.

éclat il brillait ! Sais-tu ce que dit Pindare en parlant de l'or ? Rappelle-moi ce passage, où, après avoir dit que l'eau est le plus excellent des éléments, il passe à l'or, dont il place adroitement l'éloge au commencement de la plus belle de ses odes ¹.

LE COQ. N'est-ce pas ceci que tu demandes ?

L'eau sur les éléments a droit à la victoire ;

Mais, tel qu'on voit au sein des cieux

Scintiller dans la nuit un astre lumineux,

L'or, vainqueur des métaux, en efface la gloire.

MICYLLE. Par Jupiter, c'est cela même. Pindare fait l'éloge de l'or, comme s'il avait vu mon songe. Mais pour ne te plus faire languir, écoute, ô très-savant coq. Tu sais qu'hier je ne mangeai pas à la maison : le riche Eucrate, m'ayant rencontré sur la place publique, me dit de venir souper chez lui au sortir du bain.

8. LE COQ. Je ne le sais que trop bien ; car je jeûnai tout le jour : tu ne revins le soir que fort tard, la tête échauffée par le vin, et tu me jetas ces malheureuses fèves que je vois encore ; repas bien mesquin pour un coq autrefois athlète et qui s'est distingué dans les yeux olympiques.

MICYLLE. A mon retour de ce souper, je ne t'eus pas plus tôt jeté ces fèves que je m'endormis ; et pendant une nuit d'ambrosie, selon l'expression d'Homère ², un songe véritablement divin m'étant survenu....

LE COQ. Raconte-moi d'abord ce qui t'arriva chez Eucrate ; quelle chère tu fis à souper, et en général tout ce qui s'y passa : rien ne t'empêche de souper une seconde fois en songe, en t'imaginant manger encore des mets qu'on y a servis.

9. MICYLLE. Je pensais que ce récit ne serait bon qu'à t'enrayer ; mais, puisque tu le désires, je commence. Mon cher Pythagore, je n'avais, de ma vie, soupé chez un riche, lorsque le plus heureux hasard me fait rencontrer Eucrate. Après lui avoir dit à mon ordinaire : « Bonjour, maître, » je m'en allais de peur de lui faire honte avec mes haillons. « Micylle, me dit-il, c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de ma fille, et je régale mes amis ; comme l'un d'eux est indisposé et hors d'état, à ce qu'on dit, de souper avec nous, viens à sa place au sortir du bain, à moins toutefois qu'il ne me fasse avertir qu'il viendra, car il est encore indécis. » Sur cette invitation, je lui

¹. Pindare, 1^{re} Olympique. Voy. la traduction de M. C. Poyard

². *Iliade*, II, v. 56.

fais une profonde révérence, et me retire en conjurant les dieux d'envoyer une bonne fièvre chaude, ou une pleurésie, ou la goutte, à ce valétudinaire que je devais doubler à table, et dont l'absence me valait un bon repas. Le temps qui s'écoula jusqu'à celui du bain me parut un siècle entier : je ne détournais pas les yeux du cadran pour voir quelle heure il marquait, et à quel moment il serait possible de se baigner. L'heure arrive enfin, je pars précipitamment, vêtu le mieux possible, ayant tourné mon manteau à l'envers, afin de ne montrer que le côté le plus propre.

10. J'étais à la porte d'Eucrate, et, parmi les conviés, je vois, devines-tu ? celui-là même que je devais remplacer. On le disait malade, et, à dire vrai, tout l'annonçait assez. On le portait à quatre ; il respirait avec peine, toussait, crachait avec les plus grands efforts, d'une pâleur extrême, le corps enflé, avec cela soixante ans environ : on disait que c'était un de ces philosophes qui content des sornettes aux garçons : aussi sa barbe était sale, et certes avait besoin de passer par la main du barbier. Le médecin Archibius le querella d'être venu en cet état : « Il ne sied à personne, répondit-il, et encore moins à un philosophe de manquer à ses engagements, fût-il assiégé de dix mille maladies. Eucrate croirait qu'on le méprise. — Point du tout, lui dis-je, il vous aurait su meilleur gré de mourir chez vous, que de venir à sa table cracher l'âme avec les poumons. » L'orgueil de notre philosophe ne lui permit pas de faire attention à ma plaisanterie. Peu de temps après arrive Eucrate qui sortait du bain. Dès qu'il aperçut Thesmopolis, c'était le nom du philosophe : « Docteur, lui dit-il, que vous êtes charmant de venir nous voir ! Vous n'auriez pourtant rien perdu à rester chez vous, car je vous aurais envoyé de tous les plats. » Tout en disant cela, il entre et prend par la main notre homme déjà soutenu de ses esclaves.

11. Pour moi, je me disposais à m'en aller. Eucrate, se tournant de mon côté, réfléchit un moment, et me voyant un air triste : « Entre aussi, Micylle, tu souperas avec nous ; pour te trouver place, j'enverrai mon fils souper avec sa mère dans le gynécée¹. » J'entrai donc comme un loup qui a presque manqué sa proie, un peu confus de ce que je paraissais avoir banni du festin le fils de la maison. Enfin arrive le moment de se mettre à table. D'abord cinq valets, oui, sur ma foi, cinq robustes valets enlèvent notre Thesmopolis, le placent sur son lit, ce qui

1. Appartement des femmes.

n'était pas une entreprise fort aisée, je te jure, et le remparent de quantité d'oreillers, afin qu'il pût rester quelque temps dans la même position : ensuite, personne ne s'empressant de l'avoir pour voisin, je fus mis à ses côtés, afin qu'il ne fût pas seul sur son lit. Nous soupions donc, mon cher Pythagore; le repas était splendide et somptueux; vaisselle d'or et d'argent, coupes d'or, maîtres d'hôtel très-élégants, musiciens, plaisants de toute espèce, rien ne manquait à la fête. Cependant une chose m'importunait fort, c'est que Thesmopolis me faisait de très-longues dissertations sur je ne sais quelle vertu, m'apprenait que deux négations valent une affirmation, que, quand il fait jour, il ne fait pas nuit; il me prouvait aussi que j'avais des cornes¹, et mille autres plaisanteries philosophiques dont je me serais fort bien passé. Il m'arrachait ainsi au plaisir d'entendre les instruments et les voix; voilà, coq, voilà mon souper.

Le Coq. Il n'était pas très-divertissant, Micylle, surtout à cause du voisinage de ce vieux radoteur.

12. MICYLLE. Écoute à présent mon songe. Je rêvais qu'Eucrate lui-même était, je ne sais comment, sur le point de mourir sans enfants; que ce même Eucrate m'ayant fait venir, m'avait, moi qui parle, institué par testament son légataire universel; que, peu de temps après, il était venu à mourir. Je croyais entrer en possession de tous ses biens, et puiser dans de grands vases de l'or et de l'argent, qui tombaient avec fracas et coulaient à grands flots. Robes, tables, coupes, valets, tout m'appartenait, comme de raison : un char attelé de chevaux blancs me promenait dans tous les quartiers de la ville couché nonchalamment, objet de curiosité et d'envie pour tous les spectateurs. J'avais quantité de courriers, beaucoup de cavaliers à mes côtés, un plus grand nombre encore à ma suite. J'étais revêtu de la robe d'Eucrate, et ses bagues, chargées de seize gros diamants, brillaient à mes doigts. On avait préparé, selon mes ordres, un magnifique repas pour la réception de mes amis, et, comme il en doit être dans un songe, ils étaient déjà arrivés, déjà la table était servie, et l'on se mettait à trinquer. J'en étais là, je commençais à porter des santés dans ma coupe d'or, on apportait le dessert, lorsque, tes cris venant fort mal à propos se faire entendre, la fête a été troublée, les tables renversées, mes richesses dissipées et perdues dans les airs. De bonne foi, n'avais-je pas bien raison d'être furieux contre toi, moi qui aurais vu très-volontiers ce songe pendant trois nuits entières?

1. Allusion aux sophismes des Stoïciens.

13. LE COQ. Quelle passion pour l'or et pour les richesses! Quoi! tu ne connais rien au monde de plus admirable! selon toi le souverain bonheur consisterait à posséder beaucoup d'or?

MICYLLE. Je ne suis pas seul de cet avis, Pythagore; toi-même, quand tu étais Euphorbe, et que tu marchais au combat contre les Grecs, ne nouais-tu pas les boucles de tes cheveux avec des fils d'or ou d'argent? A la guerre, où le fer est un meuble plus utile que l'or, tu ne croyais pas pouvoir affronter les dangers, si l'or n'eût brillé sur tes cheveux tressés avec art. Homère¹, selon moi, ne compare ta chevelure à celle des Grâces que parce que l'or et l'argent en relevaient la beauté; car assurément elle paraissait bien plus belle et bien plus brillante, entrelacée de ce précieux métal et resplendissant de son éclat. Mais après tout, il t'était bien permis à toi, qui n'étais que le fils de Panthoüs, de tant priser l'or. En effet, le père des dieux et des hommes, le fils de Saturne et de Rhéa, étant amoureux d'une jeune fille d'Argos, et ne sachant en quoi se transformer pour lui plaire, ni comment séduire les gardes d'Acrise, se change en or, et se coule à travers le toit pour jouir de son amante. Que te dirai-je de plus? Vois combien sont grands les avantages de l'or! Te dirai-je qu'il élève au comble des honneurs et de la gloire, qu'il rend beaux, sages et puissants ceux qui le possèdent, qu'il change tout à coup des hommes vils et obscurs en des personnages importants et célèbres*?

14. Il n'est pas que tu ne connaisses mon voisin et confrère Simon, qui, aux dernières Saturnales, soupa chez moi avec un plat de purée flanquée de deux morceaux de lard.

LE COQ. Si je le connais, ce petit bout d'homme, ce camus qui nous a pris notre écuelle de terre, la seule qui nous restait, et qui disparut après souper, la cachant sous son bras! Je l'ai vu de mes yeux, Micylle.

MICYLLE. Quoi! c'est ce maraud qui nous a volés et qui osait encore prendre tous les dieux à témoin de son innocence? Mais puisque tu le voyais nous dépouiller ainsi, pourquoi ne m'as-tu pas averti en criant?

LE COQ. Je criais comme un coq, et c'est tout ce que je pouvais faire alors. Mais que t'a donc fait ce Simon? Tu avais, je crois, quelque historiette sur son compte.

MICYLLE. Ce Simon avait un cousin extrêmement riche, nommé Drimyle, qui, de son vivant, ne lui eût pas donné une seule

1. *Iliade*, XVII, v. 51.

2. Cf. Boileau, *Sat.*, VIII, v. 181 et suivants, *Épique* v, v. 85 et suivants.

obole; et comment l'eût-il fait? lui-même ne touchait pas à son argent. Il vient de mourir enfin, ce cousin, et Simon, autrefois couvert de vieux haillons, trop heureux de lécher son écuelle, se trouve, en vertu des lois, son seul héritier. Il étale toute son opulence d'un air satisfait, il a des habits de pourpre, des esclaves, des équipages, des vases d'or, des tables à pieds d'ivoire; enfin, adoré de tout le monde, il ne daigne plus me regarder. Dernièrement je le vis passer: « Eh! bonjour, Simon. — Allez dire à ce gueux de ne pas estropier mon nom, je ne m'appelle pas Simon, mais Simonide. » Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il est la coqueluche de toutes les femmes, et qu'il les regarde avec dédain, du haut de sa grandeur: il en est parfois dont il consent à être aimé; d'autres, qu'il néglige, ne parlent rien moins que de se pendre. Tu vois par là tout ce que peut l'or, puisque, semblable à cette ceinture si vantée dans la poésie, il transforme les plus laids en des hommes beaux et aimables: aussi entend-on des poètes s'écrier¹:

O bienheureux métal en miracles fertile

Et encore²:

L'or règne en souverain sur le cœur des mortels.

Mais qu'avais-tu donc à rire, mon coq, pendant que je te parlais?

15. LE COQ. C'est, Micylle, de te voir partager l'erreur commune sur le compte des riches. Va, sois persuadé que leur vie est plus malheureuse que la tienne: tu peux m'en croire, puisque j'ai été pauvre, j'ai été riche, qu'enfin j'ai essayé de tout. Tu en seras bientôt convaincu par toi-même.

MICYLLE. Il est temps, en vérité, que tu m'instruises de tes métamorphoses et des réflexions que tu as faites dans chacune de tes conditions.

LE COQ. Écoute: mais sache auparavant une grande vérité, c'est que je n'ai jamais vu de mortel plus heureux que toi.

MICYLLE. Que moi, mon coq! Veuillent les dieux t'envoyer une pareille félicité, car tu me provoques à te souhaiter malheur! Quoi qu'il en soit, dis-moi comment d'Euphorbe tu as été transformé en Pythagore, puis ce que tu as été, jusqu'à ce que tu sois devenu coq.

16. LE COQ. Je ne finirais pas si je voulais te raconter com-

¹. Euripide, fragment de *Bellérophon*. — ². *Id.*, *ibid.*

ment mon âme, descendue d'Apollon, vint ici-bas pour y être revêtue d'un corps mortel, et y expier quelque crime. D'ailleurs il n'est permis ni à moi de révéler ces mystères, ni à toi de les entendre. Lors donc que j'étais Euphorbe....

MICYLLE. Arrête là, mon coq, et dis-moi si j'étais quelque chose avant d'être Micylle.

LE COQ. N'en doute pas.

MICYLLE. Dis-le-moi, si tu en as connaissance, car je suis impatient de le savoir.

LE COQ. Tu étais une de ces fourmis indiennes qui déterrrent l'or¹.

MICYLLE. Hélas! après m'être nourri d'or, je n'ai pas pensé à m'en réserver quelques parcelles. Comme tu sais probablement ce que je deviendrai ensuite, dis-le-moi : car, si quelque bonne fortune m'attend, je vais incontinent me pendre au bâton sur lequel tu te perches.

17. LE COQ. Il n'y a pas moyen de le savoir. Mais pour en revenir à mon récit, quand j'étais Euphorbe, je combattis à Troie, où je fus tué par Ménélas. Plus tard, je devins Pythagore. Alors mon âme fut sans demeure fixe jusqu'à ce que Mnésarque m'en procurât une.

MICYLLE. Se peut-il, mon ami, que tu aies vécu sans boire ni manger?

LE COQ. Assurément, car il n'y a que le corps qui éprouve ces besoins.

MICYLLE. Raconte-moi d'abord ce qui est arrivé au siège de Troie. Les choses se sont-elles passées comme le dit Homère?

LE COQ. Comment l'aurait-il su, lui qui pendant ce temps était chameau dans la Bactriane? Je vais te dire une chose bien surprenante : c'est qu'Ajax n'était pas si grand, ni Hélène elle-même si belle qu'on le croit. Je la vois encore avec sa figure pâle, emmanchée d'un long cou, ce qui faisait dire qu'elle était fille d'un cygne. Du reste, elle était vieille et de même âge qu'Hécube à peu près; elle fut d'abord enlevée par Thésée, contemporain d'Hercule; or celui-ci avait déjà pris Troie du temps de nos pères, qui existaient précisément à cette époque. Je tiens ces faits de Panthoüs, qui me disait que dans son enfance il avait vu Hercule.

MICYLLE. Achille était-il un héros accompli, ou faut-il aussi regarder comme une fable ce qu'on en dit de merveilleux?

1. Voy. Hérodote, *Thalie*, cit. Cf. Pomponius Méla, III, vii; Arrien, *Hist. de l'Inde*, xv; Strabon, XV.

LE COQ. Je ne me suis jamais mesuré avec lui, Micylle ; d'ailleurs j'aurais de la peine à faire un récit exact de ce qui s'est passé chez les Grecs , et comment le pourrais-je , moi qui étais leur ennemi ? Mais pour Patrocle , son ami , je le tuai sans peine en le perçant de ma lance ¹.

MICYLLE. Ménélas te le rendit ensuite avec moins de peine encore ². Mais brisons là , et revenons à l'histoire de Pythagore.

18. LE COQ. En somme , Micylle , je n'étais qu'un vrai sophiste , car il faut , je crois , te parler de bonne foi ; du reste , assez instruit et versé dans les hautes sciences. Je voyageai en Égypte pour avoir des entretiens particuliers avec les sages de ce pays , je pénétrai jusque dans leur sanctuaire , et j'étudiai à fond la doctrine contenue dans les livres d'Orus et d'Isis ³. Je fis une seconde fois voile pour l'Italie , où je disposai si bien en ma faveur les Grecs de ce pays-là , qu'ils me regardèrent comme un dieu.

MICYLLE. Je sais tout cela aussi bien que la merveille de ta résurrection , ainsi que la cuisse d'or que tu leur as montrée. Mais , dis-moi , qui t'a mis dans la tête d'interdire à tes disciples l'usage de la viande et des fèves ?

LE COQ. Trêve de pareilles questions , Micylle.

MICYLLE. Et pourquoi donc , mon coq ?

LE COQ. C'est qu'il m'en coûterait trop de te dire la vérité sur cet article.

MICYLLE. Cependant tu devrais parler sans crainte à un homme qui est ton compagnon , ton ami ; car désormais je n'oserais plus dire ton maître.

LE COQ. Eh bien ! cette défense ne portait sur rien de sensé et de plausible ; mais je voyais qu'en suivant la route vulgaire et déjà frayée , je ne réussirais pas à me faire admirer , et qu'au contraire , on me regarderait comme un personnage d'autant plus extraordinaire , que ma doctrine serait plus bizarre. En conséquence , j'ai pris le parti de donner dans la nouveauté , et d'imposer par un air de mystère , qui partageât les esprits dans leurs conjectures et ne les réunit que pour m'admirer comme les oracles qu'on n'entend pas.

MICYLLE. Ah ! je vois que tu te moques de moi comme des habitants de Crotone , de Métaponte , de Tarente , des autres muets qui marchaient sous ta bannière et adoraient humblement tes pas.

1. *Iliade*, XVI, v. 807.

2. *Iliade*, XVII, v. 50.

3. Voy. les mots *Arouère* et *Isis* dans *Dictionnaire* de Jacobi.

19. Mais après avoir été Pythagore, sous quelle forme nouvelle as-tu existé?

LE COQ. Sous la forme d'Aspasie, cette fameuse courtisane de Milet.

MICYLLE. Que dis-tu là? Tu as aussi été femme, Pythagore! Comment, maître coq, il a donc été un temps où tu pondais? Et tu as couché avec Périclès, quand tu étais Aspasie; tu as été enceinte de ses œuvres, tu as filé de la laine, tenu la navette, et fait le métier de courtisane?

LE COQ. Je ne suis pas le seul qui ait fait tout cela. Tirésias, avant moi, et Cénéus, fils d'Élatus¹, ont été femmes, si bien qu'en te moquant de moi tu te moques d'eux.

MICYLLE. Sous lequel des deux sexes as-tu goûté le plus de plaisir? Était-ce quand tu étais homme ou bien quand Périclès te caressait?

LE COQ. Fais attention à ce que tu me demandes: pareille question a été funeste à Tirésias².

MICYLLE. Eh bien! si tu ne veux pas me répondre, je m'en tiendrai à ce que dit Euripide³, qu'il aimerait mieux aller trois fois, bouclier en main, à la guerre, que d'accoucher une seule.

LE COQ. Un jour viendra, Micylle, où tu accoucheras à ton tour: tu seras femme aussi, après une longue révolution de siècles.

MICYLLE. Tu ne t'étrangleras pas, maudit coq! Prends-tu tout le monde pour des Milésiens ou des Samiens? On dit qu'étant Pythagore, tu étais assez joli garçon dans ta jeunesse, et que tu servais plus d'une fois d'Aspasie au tyran de Samos.

20. Et après Aspasie, as-tu été homme ou femme?

LE COQ. Cratès le cynique.

MICYLLE. O Dioscures! quelle étrange métamorphose! de courtisane, philosophe.

LE COQ. Ensuite roi, puis pauvre, peu de temps après satrape, puis cheval, geai, grenouille, puis bien d'autres choses qu'il serait long de raconter en détail. J'ai fini par être coq, je l'ai été plusieurs fois, car j'aimais beaucoup ce genre de vie. Je me suis trouvé au service de beaucoup de personnes, de rois, de pauvres et de riches; enfin me voici maintenant avec toi, riant de te voir te lamenter tous les jours sur ta pauvreté, t'extasier sur le bonheur des riches, faute de connaître les maux qui les

1. Voy. Cénéus dans le *Dictionnaire* de Jacobi.

2. Voy. Ovide, *Métam.*, III, v. 324. Cf. le *xxviii^e Dialogue des morts*.

3. Euripide, *Médée*, v. 260

assiégent. Oui, si tu voyais combien de soucis les rongent, tu virais tout le premier d'avoir cru que les riches sont les plus heureux des mortels.

MICYLLE. Ainsi, Pythagore, ou tout autre nom qu'il te plaira, car je ne veux pas t'interrompre au milieu de ton récit en t'appelant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre....

LE COQ. Appelle-moi Euphorbe, Pythagore, Aspasia, Cratès, peu m'importe, puisque je suis tout cela. Cependant tu feras mieux de m'appeler coq comme je le suis à présent, ne fût-ce que par respect pour un animal qui n'a de bas que les apparences, et qui réunit en lui tant d'âmes différentes.

21. MICYLLE. Or ça, mon coq, puisque tu as essayé de presque toutes les conditions et que tu as tout vu, fais-moi un tableau fidèle de la vie des riches et de celle des pauvres, afin que je sache si tu ne m'abuses pas en me disant que je suis plus heureux que les riches.

LE COQ. Écoute bien, Micylle. N'est-il pas vrai que quand on te dit : « L'ennemi approche, » cette nouvelle ne t'inquiète pas ? Tu ne crains pas qu'il ravage tes terres, qu'il gâte tes vignes, qu'il foule aux pieds tes jardins ; au premier son de la trompette, si même tu l'entends, tu regardes autour de toi, cherchant un sentier qui te dérobe au péril et te mette en sûreté. Outre que les riches ont à craindre comme toi pour leur propre vie, ils ont encore la douleur de voir du haut des murs saccager et emporter tout ce qu'ils possèdent dans les champs. A-t-on besoin d'impôts, on s'adresse à eux seuls ; faut-il se mettre en campagne, le danger n'est que pour les riches, qui commandent l'infanterie ou la cavalerie ; tandis que toi, avec ton bouclier d'osier et ton équipement, leste pour la fuite, tu es prêt à partager la table du vainqueur, s'il donne des fêtes pour célébrer sa victoire.

22. En temps de paix, tu viens en qualité de citoyen dans les assemblées. Là tu règnes sur les riches qui tremblent devant toi, redoutent ton courroux et te flattent par des largesses. Ils se donnent mille peines pour te procurer le plaisir des bains, des jeux, des spectacles ; toi, pendant ce temps-là, tu joues le rôle de juge, d'inspecteur, de maître sévère, quelquefois sans autre raison que ton bon plaisir. Quand il te plait, tu fais pleuvoir sur eux une grêle de pierres, et tu confisques leurs biens. Tu ne crains ni la bassesse d'un délateur, ni l'adresse d'un voleur qui voudrait faire un trou à tes murs, ou escalader ta maison pour enlever ton or. Tu n'as l'embarras ni de rendre des comptes, ni d'en exiger, ni de batailler avec de maudits intendants. Libre de tous soins quand tu as raccommo- dé ta savate et reçu

tes sept oboles, tu quittes l'ouvrage; et le soir, s'il t'en prend envie, tu vas au bain. Tu achètes des anchois, des goujons et des têtes d'oignons; tu te régales, chantant de tout ton cœur et philosophañt avec l'heureuse pauvreté¹.

23. Ainsi, tu te portes à merveille; tu es robuste et impénétrable au froid; le travail, qui te tient en haleine, te met en état de résister avec vigueur à ce que d'autres croient au-dessus de leurs forces, de manière que tu ne ressens jamais l'atteinte des maladies dangereuses. S'il te survient un léger accès de fièvre, tu lui cèdes quelques instants, bientôt tu la secoues et t'en débarrasses par la diète. La fièvre s'enfuit épouvantée à la vue d'un malade qui se gorge d'eau froide et envoie promener les médecins avec tout leur régime. Les riches, au contraire, victimes de leur intempérance, que de maux ne souffrent-ils pas? Goutte, phthisie, pulmonie, hydropisie! car voilà les enfants de leurs magnifiques repas. Aussi ceux d'entre eux qui, semblables à Icare, ont pris un essor trop élevé, sans voir que leurs ailes n'étaient attachées qu'avec de la cire, sont tombés avec fracas dans la mer. Ceux au contraire qui, à l'exemple de Dédale, moins hardis dans leur vol, rasent la surface des eaux afin de tenir la cire de leurs ailes dans une humidité convenable, ceux-là se voient à l'abri de tout danger.

MICYLLE. Ah! voilà des gens sages et raisonnables.

LE COQ. Tu peux encore, Mycille, t'instruire d'après les hon-teux naufrages de plusieurs autres. Ici, c'est Crésus dépouillé de ses ailes, montant sur le bûcher, et prêtant à rire à ses vainqueurs. Là, c'est Denys détrôné qui montre à lire dans Corinthe, et qui, après avoir régné sur de puissants États, la fêrule en main, fait épeler de petits enfants.

24. MICYLLE. Dis-moi, mon coq, et toi, lorsque tu étais roi, car tu me dis l'avoir été, comment te trouvais-tu de ce genre de vie? Sans doute que, possédant le plus grand de tous les biens, tu étais au comble de la félicité?

LE COQ. Ne me le rappelle pas, Micylle, tant j'étais malheureux alors! Il est vrai qu'au dehors rien ne semblait manquer à mon bonheur, mais au dedans j'étais rongé de soucis.

MICYLLE. Comment! voilà une chose bien étrange et bien difficile à croire.

LE COQ. Je régnais, Micylle, sur un vaste pays fertile en productions de toute espèce, célèbre par la multitude de ses habitants, par la beauté de ses villes, arrosé de fleuves navigables,

1. Voy. *Le savetier et le financier* de La Fontaine.

environné d'une mer munie de bons ports. J'avais infanterie considérable, cavalerie bien disciplinée, garde nombreuse, galères, richesses immenses, quantité de vaisselle d'or, enfin tout ce que la pompe royale a de plus imposant et de plus majestueux. Aussi, dès que je paraissais en public, mes peuples se prosternaient devant moi, croyant voir une divinité. Les uns accouraient en foule et se poussaient pour me voir; les autres, montés sur les toits, regardaient comme un grand honneur d'avoir vu mon attelage, mon manteau royal, mon diadème, mon avant et mon arrière-garde. Et moi, qui connaissais tous mes chagrins et mes tourments, j'excusais leur ignorance en plaignant ma misère. Je me comparais à vos statues colossales, chefs-d'œuvre de Phidias, de Myron ou de Praxitèle. Au dehors, c'est Neptune, le trident en main, c'est Jupiter, tout brillant d'or et d'ivoire, orné de foudres et d'éclairs. Mais regarde au dedans : des leviers, des coins, des barres de fer, des clous qui traversent la machine de part en part, des chevilles, de la poix, de la poussière, et d'autres choses aussi choquantes à la vue, voilà ce que tu y trouveras, sans parler encore d'une infinité de mouches et de musaraignes, qui y établissent leur république. Telle est à peu près la royauté.

25. MICYLLE. Mais cela ne me dit pas encore ce que tu entends par ces clous, ces leviers, ce vil amas de poussière et d'ordure, que tu prétends voir dans la royauté; car enfin, paraître en public, attirer tous les regards, être adoré comme un dieu, tout cela ressemble assez à l'extérieur du colosse, et offre même quelque chose de divin. Dis-moi donc à présent quel est l'intérieur de ce colosse.

LE COQ. Par où commencer? Te peindrai-je, Micylle, les rois en proie aux alarmes, aux remords, aux soupçons, à la haine et aux embûches de ceux qui les approchent? De là un sommeil court et encore superficiel, des rêves pleins de troubles, des pensées qui se combattent, des attentes toujours fâcheuses. Te dirai-je que tout leur temps ils le donnent à des audiences publiques ou particulières, à des expéditions, des ordres, des traités, des calculs? De là nul plaisir, pas même en songe; ils sont réduits à veiller seuls pour leurs sujets et à porter seuls le fardeau des affaires.

.....Le puissant fils d'Atrée

Veille, et de soins divers son âme est déchirée,

tandis que tous les Grecs ronflent à ses côtés¹. Ici c'est le roi de

1. *Iliade*, II, v. 4 et suivants.

Lydie qu'afflige le mutisme de son fils¹, là le roi de Perse inquiet des levées de troupes étrangères que Cléarque fait pour Cyrus². Dion parlant à l'oreille de quelques Syracusains, afflige celui-ci³; les éloges dont on comble Parménion mortifient celui-là⁴; Ptolémée inquiète Perdicas, Séleucus inquiète Ptolémée⁵. L'amour remplit le cœur d'un autre de chagrin. Sa maîtresse lui est infidèle, ou ne lui accorde ses faveurs qu'avec répugnance. Ce n'est pas tout : apprennent-ils que quelques-uns de leurs sujets méditent une révolte, voient-ils deux ou trois de leurs gardes se parler tout bas, voilà encore un sujet d'affliction. Mais ce qu'il y a de plus terrible pour eux, c'est d'avoir à se défier surtout de leurs plus chers favoris et de s'attendre toujours à quelque chose de fâcheux de leur part. En effet, l'un meurt empoisonné par son fils, l'autre par l'objet de sa passion, un troisième périt d'une mort à peu près pareille.

26. MICYLLE. Bons dieux ! tu me dis là des choses effrayantes, mon coq. Je suis donc bien plus en sûreté, courbé sur mon ouvrage et coupant mon cuir, que si je buvais dans une coupe d'or de l'aconit et de la ciguë, présentés des mains de l'amitié ; car pour moi, tout le risque que je cours, si mon alène vient à glisser de travers, c'est de me piquer légèrement le doigt et de saigner. Les grands cœurs, tu dis, trouvent au contraire la mort au milieu des festins qu'ils célèbrent, quoique investis de mille maux. Sont-ils déçus de leur grandeur, ils ressemblent on ne peut mieux à des personnages de théâtre. Tant que ceux-ci représentent Cécrops, Sisyphe ou Télèphe, ils portent un diadème, une épée à garde d'ivoire, une chevelure flottante et un manteau tissu d'or ; mais ont-ils le malheur, ce qui n'est pas rare, de faire un faux pas et de tomber au milieu du théâtre, ils deviennent la risée des spectateurs, le masque et le diadème sont brisés, la véritable tête du comédien ensanglantée, ses cuisses à nu en grande partie ; on ne voit plus que ses misérables haillons et son cothurne tout difforme et nullement proportionné à ses pieds. Vois-tu, mon coq, comme tu m'as aussi appris à faire des comparaisons ? Telle est à peu près l'idée que tu t'es formée de la royauté. Mais lorsque tu étais cheval, chien,

1. Crésus. Voy. Xénophon, *Cyropédie*, livre VIII.

2. Artaxerxès. Allusion à la guerre des deux frères, qui se termina par la bataille de Cunaxa (404 avant Jésus-Christ), et la retraite des dix mille.

3. Denys le tyran.

4. Alexandre. Voy. Quinte Curce, VII, II.

5. Voy. Justin, XXVII, II.

poisson ou grenouille, comment te trouvais-tu de ces différents genres de vie?

27. LE COQ. Tu entames là une matière aussi longue qu'étrangère à la circonstance présente. Cependant, en général, de toutes les conditions, celle de l'homme m'a paru le moins tranquille. Tous les autres animaux, en effet, se renferment dans les désirs et les besoins de la nature. Tu ne trouveras parmi eux ni un cheval financier, ni une grenouille sycophante, ni un geai sophiste, ni une mouche cuisinière, ni aucune des autres misères des l'espèce humaine.

28. MICYLLE. Tu as peut-être raison, mon coq; cependant je ne rougirai pas de te découvrir mon faible. Je ne puis aujourd'hui même me défaire de l'envie de devenir riche, envie qui date de mon enfance. Le beau songe qui m'égalait tant d'or, je l'ai encore sous les yeux, et surtout j'enrage de la position de ce maraud de Simon, qui vit dans les délices, comblé de tant de biens.

LE COQ. Je vais te guérir, Micylle, et, puisqu'il est encore nuit, lève-toi et me suis; je te conduirai chez ce même Simon et chez d'autres riches pour te rendre témoin de ce qui s'y passe.

MICYLLE. Comment cela, puisque les portes sont fermées? Faudra-t-il percer le mur?

LE COQ. Point du tout. Mercure, à qui je suis consacré, m'a accordé un privilège précieux. Avec la plus longue plume de ma queue, qui par sa souplesse se replie sur elle-même....

MICYLLE. Mais tu en as deux pareilles.

LE COQ. Eh bien! avec cette plume droite. Celui pour qui je l'arracherai, et à qui je la donnerai, peut, avec mon consentement, ouvrir toutes les portes et voir tout sans être vu.

MICYLLE. Je ne te savais pas sorcier; si une bonne fois tu me donnes ton talisman, tu me verras bientôt transporter ici les trésors de Simon. Je ne sortirai pas de chez lui sans avoir fait ce bon coup, et je le réduirai de nouveau à ronger son cuir en le tirant avec les dents.

LE COQ. Cela ne peut pas être. Mercure m'a ordonné de faire du bruit pour découvrir celui qui ferait servir cette plume à un artifice aussi criminel.

MICYLLE. Il n'est pas croyable que Mercure, qui est lui même un voleur, soit ennemi de ses pareils. Mais avançons, je ne toucherai pas à son or, si je puis.

LE COQ. Commence, Micylle, par arracher la plume. Quoi! tu les arraches toutes deux?

MICYLLE. Pour plus de sûreté, mon coq; ta queue en sera moins difforme, et gardera mieux l'équilibre.

29. LE COQ. Soit! Allons-nous d'abord au logis de Simon, ou chez quelque autre riche?

MICYLLE. N'allons que chez Simon qui, depuis qu'il a fait fortune, a jugé à propos d'allonger son nom de deux syllabes.... Mais nous voici à sa porte, que faire à présent?

LE COQ. Mets ta plume dans la serrure.

MICYLLE. Par Hercule! la porte s'ouvre comme avec une clef.

LE COQ. Avance; vois-tu comme il compte ses écus?

MICYLLE. Par Jupiter! je le vois auprès d'une petite lampe obscure et sans huile. Quelle pâleur, quelle maigreur! Ceci m'étonne; il faut croire qu'il est rongé de soucis, car on ne lui connaît pas d'autre maladie.

LE COQ. Écoute ce qu'il dit, et tu sauras la cause de son mal.

SIMON. Voilà soixante-dix talents mis en lieu de sûreté. Je les ai cachés en terre sous mon lit, sans que personne m'ait aperçu. Mais les seize talents que j'ai déposés sous la mangeoire de l'écurie, Sosyle, mon palefrenier, les aura vus. Aussi est-il continuellement autour de ses chevaux, lui qui d'ailleurs n'est ni soigneux, ni laborieux de son naturel. Il m'en aura vraisemblablement escroqué bien d'autres. Sans cela, comment Tibius lui aurait-il fait ces fortes provisions de viandes salées? On assure aussi qu'il vient d'acheter pour sa femme un collier de cinq drachmes. Je suis perdu, ces coquins-là me ruineront tout à fait. A propos, ma vaisselle n'est pas bien cachée, et ce n'est pas une vaisselle ordinaire. On pourrait percer les murs et me l'enlever. J'ai tant d'envieux, tant de gens qui me dressent des pièges, à commencer par mon voisin Micylle!

MICYLLE. Oui, je te ressemble, n'est-ce pas, et j'emporte comme toi des plats sous mon bras?

LE COQ. Paix, Micylle! ne trahis pas notre présence.

SIMON. C'est le plus sûr parti de se trouver sur ses gardes. Faisons la ronde dans toute la maison. Qui va là? Par Jupiter, je te vois, scélérat qui perces les murailles. Les dieux soient loués, ce n'est qu'une colonne. Comptons une seconde fois l'argent que j'ai enfoui dernièrement; peut-être me serai-je trompé dans mon calcul.... J'entends encore du bruit! On m'agresse, on me dresse de tous côtés des embûches! Où est mon épée? Si j'attrape quelqu'un! Enterrons de nouveau mon trésor.

30. LE COQ. Voilà, Micylle, la vie de Simon ! Allons voir aussi chez quelque autre riche , puisque la nuit n'est pas finie.

MICYLLE. Le misérable ! quelle vie est la sienne ! Je souhaite de pareils trésors à mes ennemis. Avant de partir, je veux lui appliquer un bon coup de poing sur la mâchoire.

SIMON. Au meurtre ! au voleur !

MICYLLE. Lamente-toi, veille, deviens aussi jaune que cet or que tu couves sans cesse de tes yeux. Pour nous, allons, s'il te plaît, chez l'usurier Gniphon ; sa demeure n'est pas éloignée. Voilà la porte qui s'ouvre d'elle-même.

31. LE COQ. Le vois-tu veillant, en proie à mille soucis, comptant une fois, deux fois, le gain de ses usures avec ses doigts crochus ? Il lui faudra bientôt quitter tout pour devenir cloporte, cousin ou moucheron.

MICYLLE. L'insensé qu'il est, il ne vit pas plus heureux que ces insectes. Comme il est tout desséché à force de calculs ! Voyons-en un autre.

32. LE COQ. Ton Eucrate, si tu veux ; voilà ses portes ouvertes d'elles-mêmes.

MICYLLE. Tout cela était à moi tout à l'heure.

LE COQ. Quoi ! tu rêves encore à toutes ces richesses ? Tiens ! regarde Eucrate couché avec son valet, lui, un vieillard !

MICYLLE. Ah ! par Jupiter, je vois là de jolies choses ! Un pédéraste, un complaisant infâme, une impudeur plus qu'humaine. Et la femme d'Eucrate, qui, de son côté, couche avec son cuisinier !

33. LE COQ. Voudrais-tu maintenant être l'héritier d'Eucrate et posséder tous ses biens ?

MICYLLE. Point du tout, mon coq ; plutôt mourir de faim que d'éprouver un tel sort ! Adieu festins et richesses. Il vaut, en vérité, mieux n'avoir que deux oboles pour tout bien que de vivre chez soi dans des transes continuelles.

LE COQ. Mais le jour va bientôt paraître. Retournons au logis, Micylle ; tu verras le reste une autre fois.

XLVI

ICAROMÉNIPPE OU LE VOYAGE AU-DESSUS
DES NUAGES.

MÉNIPPE, UN AMI.

1. MÉNIPPE. Oui, il y avait bien trois mille stades¹ de la terre à la lune, où j'ai fait ma première halte : de là au soleil, on monte à peu près cinq cents parasanges², et du soleil jusqu'au ciel même, et à la citadelle escarpée de Jupiter, il peut y avoir une bonne journée pour un aigle au vol rapide.

L'AMI. De grâce, Ménippe, que veut dire ce calcul astronomique ? Que mesures-tu là tout bas ? Il y a déjà quelque temps que je te suis, et je t'entends parler de soleils et de lunes, et prononcer les mots bizarres de haltes et de parasanges.

MÉNIPPE. Ne sois pas étonné, mon cher, si je te parais t'entretenir d'objets sublimes et célestes ; je calculais, en moi-même, le chemin que j'ai fait dans mon dernier voyage.

L'AMI. Alors, mon ami, suivant l'exemple des Phéniciens, tu réglais ta route d'après les astres ?

MÉNIPPE. Non, par Jupiter ! c'est dans les astres mêmes que j'ai voyagé.

L'AMI. Par Hercule ! tu nous parles là de quelque songe interminable, si, sans t'en apercevoir, tu as dormi des parasanges entières.

2. MÉNIPPE. Oui, j'ai l'air, mon ami, de te raconter un songe, et cependant j'arrive à l'instant de chez Jupiter.

L'AMI. Que dis-tu ? Ménippe envoyé de Jupiter nous arrive du haut des cieux ?

MÉNIPPE. Oui, moi qui te parle, je descends aujourd'hui même de chez le grand Jupiter, où j'ai vu et entendu des choses mer-

1. Le stade équivalait à un peu plus de 185 mètres.

2. La parasange, mesure itinéraire des Perses, équivalait à 30 stades.

veilleuses ; et si tu refuses d'y croire, je serai enchanté, puisque j'aurai joui d'un bonheur incroyable.

L'AMI. Et comment oserais-je, divin et olympien Ménippe, faible et triste mortel que je suis, refuser de croire un homme élevé au-dessus des nuages, et qui, pour parler avec Homère, est l'un des Uraniens¹ ? Cependant je te prie de me dire par quel moyen tu as pu monter dans les airs. Où as-tu trouvé une échelle assez haute ? Car, pour ce qui est de la figure, tu ne ressembles pas beaucoup au berger phrygien², en sorte que nous ne pouvons supposer que tu aies été enlevé par un aigle pour remplir au ciel le ministère d'échanson.

MÉNIPPE. Je vois bien que tu veux te moquer de moi, et je ne suis pas surpris qu'un récit aussi extraordinaire te paraisse ressembler à une fable. Mais sache que, pour m'élever dans les cieux, je n'ai eu besoin ni de me servir d'échelle, ni d'être le mignon d'un aigle. J'ai volé de mes propres ailes.

L'AMI. Voilà qui est infiniment plus fort que Dédale, et je ne savais pas qu'en outre tu avais été métamorphosé en vautour ou en geai.

MÉNIPPE. Bien visé, mon ami ; tu as presque atteint le but. A l'exemple de Dédale, je me suis aussi fabriqué une paire d'ailes.

3. L'AMI. Comment, téméraire, tu n'as pas eu peur de tomber dans quelque mer qu'on eût appelée Ménippéenne, comme nous avons déjà la mer Icarienne ?

MÉNIPPE. Non, sans doute. Icare attacha ses ailes avec de la cire, qui se fondit bientôt à la chaleur du soleil ; les plumes se détachèrent, et il dut nécessairement tomber, au lieu que mes ailes n'avaient pas de cire.

L'AMI. Explique-toi. Déjà, sans m'en rendre compte, je me sens amené à croire que ce que tu dis est vrai.

MÉNIPPE. Voici le fait. J'ai pris un aigle et un vautour de la plus grosse espèce, je leur ai coupé les ailes avec les épaules mêmes, et.... Mais si tu as le temps de m'entendre, il vaut mieux que je remonte au point de départ de cette invention.

L'AMI. Très-volontiers ; tes discours me mettent tout en l'air, et je demeure la bouche béante pour en entendre la fin. Ainsi, au nom du dieu des amis, ne me laisse pas au haut de ta narration, quand tu m'y auras suspendu par les oreilles.

4. MÉNIPPE. Écoute donc : car je sais qu'il n'est pas de bon ton de laisser son ami la bouche ouverte, surtout quand il est, comme

1. Voy. Homère, *Iliade*, I, v. 570, et autres passages.

2. Ganymède.

tu dis, suspendu par les oreilles. Les premiers regards que je jetai sur la vie humaine m'ayant fait voir que tout ici-bas est ridicule, misérable, sans consistance, je veux dire les richesses, les dignités, le pouvoir, le mépris que m'inspirèrent ces objets, dont je considérais la recherche comme un obstacle à l'étude de ceux qui sont vraiment dignes de nos soins, me fit diriger les yeux vers la contemplation de l'univers. Mais d'abord, je tombai dans un grand embarras, quand je considérai ce que les philosophes appellent le monde : je ne pouvais découvrir comment il avait été formé, quel en était l'ouvrier, le principe, la fin. Puis, en l'examinant en détail, mon doute ne faisait que redoubler. Lorsque je voyais les astres semés au hasard dans le ciel, et le soleil lui-même, je désirais vivement savoir à quoi m'en tenir sur leur nature. Les phénomènes que présente la lune me paraissaient encore plus singuliers et tout à fait étranges ; la diversité de ses phases me paraissait provenir d'une cause inexplicable. Enfin, la rapidité de l'éclair sillonnant la nue, le roulement du tonnerre, la chute de la pluie, de la neige, de la grêle, tout cela me semblait inaccessible à la conjecture et à la démonstration.

5. Dans cette disposition d'esprit, je crus que le meilleur parti était de m'adresser aux philosophes, pour éclaircir tous mes doutes. Je m'imaginai qu'ils pourraient me dire à cet égard toute la vérité. Je choisis donc ceux qui me parurent les plus instruits, à en croire l'austérité de leur physionomie, leur teint pâle, la largeur de leur barbe. Certains d'entre eux, en effet, me parurent immédiatement hauts parleurs, et versés dans les secrets du ciel. Une fois entre leurs mains, moyennant une grosse somme, moitié comptant, moitié à payer quand je serais arrivé au faite de la sagesse, je leur demandai qu'ils m'apprirent à devenir spéculateur en l'air, et à connaître l'organisation du monde. Mais, bien loin de dissiper mon ancienne ignorance, ils me jetèrent dans des perplexités plus grandes encore, ne m'entretenant que de principes, de fins, d'atomes, de vides, de matières, d'idées, et de mille autres choses, dont ils me rebattaient chaque jour les oreilles. Et le plus embarrassant pour moi, c'est que, la doctrine de l'un n'ayant aucun rapport avec celle de l'autre, et leurs opinions étant contraires et diamétralement opposées, ils voulaient cependant tous me convaincre, et chacun d'eux essayait de m'attirer à son sentiment particulier.

L'AMI. Ce que tu dis là m'étonne. Comment des gens qui se piquent de sagesse peuvent-ils se disputer à propos de ce qui est, et ne pas avoir la même opinion sur les mêmes choses ?

6. MÉNIPPE. Oh ! mon cher ami, tu rirais bien, si tu connaissais leur forfanterie et le charlatanisme de leurs discours. Ils ont toujours vécu sur la terre ; ils ne sont pas plus élevés que nous qui rampons sur le sol¹, leur vue n'est pas plus perçante que celle de leur voisin ; la plupart même n'y voient goutte , soit vieillesse, soit infirmité, et cependant ils assurent qu'ils aperçoivent distinctement les bornes des cieux ; ils mesurent le soleil, marchent dans les espaces qui sont au-dessus de la lune, et, comme s'ils arrivaient des étoiles, ils en décrivent la grandeur et la forme. Souvent, si on le leur demandait, ils ne pourraient pas dire au juste combien il y a de stades de Mégare à Athènes, mais ils savent positivement de combien de coudées est l'espace qui sépare la lune du soleil ; ils mesurent la hauteur de l'air, les profondeurs de l'Océan, les circonférences de la terre, tracent des cercles, dessinent des triangles sur des carrés, avec je ne sais combien de sphères, et mesurent, ma foi, le ciel lui-même.

7. Mais où je vois éclater leur ignorance et leur sottise vanité, c'est qu'au lieu de ne parler que par conjecture de ces phénomènes difficiles à comprendre, ils soutiennent leur avis avec emportement, et ne laissent personne essayer de faire prévaloir le sien. Peu s'en faut qu'ils ne jurent que le soleil est une boule de fer rouge², qu'il y a des habitants dans la lune, que les étoiles s'abreuvent de vapeurs tirées de la mer par le soleil, comme par une corde à puits, et distribuées également à chacune d'elles.

8. D'ailleurs, il est aisé de voir combien ils diffèrent d'opinions, et je te prie, par Jupiter, de remarquer si leurs doctrines se rapprochent, ou ne sont pas plutôt essentiellement opposées. D'abord ils ne s'accordent pas au sujet du monde : les uns disent qu'il est créé et indestructible ; les autres parlent, sans hésiter, et de l'ouvrier, et de l'organisation de son œuvre. Mais ceux que je trouve les plus étonnants, ce sont les gens qui nous entretiennent d'un certain dieu, fabricant de toutes choses, et qui ne peuvent dire d'où il venait, ni où il était, quand il fabriquait tout cela ; et cependant, avant l'existence de l'univers, il est impossible d'imaginer ni temps ni espace.

L'AMR. Voilà, Ménippe, des hommes bien hardis, et de fameux jongleurs !

MÉNIPPE. Et que serait-ce, mon cher, si tu entendais tout ce qu'ils débitent sur les idées et les êtres incorporels, avec leurs

1. Voy. Homère, *Iliade*, IV, v. 442.

2. Doctrine d'Anaxagoras.

dissertations sur le fini et l'infini ? Car souvent il s'élève entre eux de violentes disputes, les uns enveloppant tout dans un terme fini, les autres affirmant que l'infini seul existe. Ce n'est pas tout : quelques-uns d'entre eux soutiennent qu'il y a plusieurs mondes, et condamnent ceux qui enseignent qu'il n'y en a qu'un¹. Un autre, d'humeur peu pacifique, est d'avis que la guerre est la mère de toutes choses².

9. Quant à leurs sentiments sur les dieux, qu'en pourrais-je dire ? Les uns veulent que la divinité soit un nombre³ ; il y en a qui jurent par les chiens, les oies et les platanes⁴ ; ceux-ci, chassant tous les autres dieux, donnent à un seul l'empire de l'univers, si bien qu'en les entendant, je fus désolé de voir cette disette de dieux. Mais quelques-uns, moins avares, assurent qu'il y en a plusieurs. Ils les divisent en plusieurs classes, appellent l'un le premier dieu, et assignent aux autres le second et le troisième rang de la divinité. Quelques-uns croient encore que la nature divine est incorporelle, et n'a ni sens ni figure ; d'autres ne la conçoivent qu'avec un corps. Tous ne pensent pas également que les dieux se mêlent de nos affaires. Il en est qui, les délivrant de tout soin, comme nous avons coutume de dispenser les vieillards des charges publiques, les introduisent dans le monde comme des comparses dans une pièce de comédie. D'autres, enfin, surpassant toutes ces opinions, pensent qu'il n'y a jamais eu de dieux, et laissent le monde aller son train sans maître et sans guide.

10. En écoutant tout cela, je ne me sentais pas le cœur de refuser ma croyance à des hommes dont la voix était si bruyante et le menton si respectable ; et, d'un autre côté, je ne savais comment faire pour ne rien trouver de répréhensible et de contradictoire dans leurs enseignements. J'éprouvais donc ce que dit Homère : souvent je me sentais pris d'un bel élan de confiance pour l'un d'eux ;

Mais un autre désir triomphait de mon cœur⁵.

A bout de moyens, et ne sachant de qui apprendre ici-bas la vérité sur ces matières, j'étais réduit au désespoir, lorsque je m'avisai que la seule issue offerte à mes doutes, c'était de m'attacher des ailes et de voler moi-même au ciel. Le désir que j'en avais me fit espérer de réussir. Le fabuliste Ésope⁶ nous montre

1. Il raille ici Démocrite. — 2. Doctrine physique d'Empédocle. — 3. Pythagore. — 4. Socrate. — 5. *Odyssée*, IX, v. 302.

6. Voy. Aristophane, *la Paix*, première scène, avec les notes de M. Artaud. Cf. La Fontaine, *l'Aigle et l'Escarbot*.

bien le ciel praticable à des aigles, à des escarbots, voire même à des chameaux ! Mais comme il me paraissait de toute impossibilité qu'il me poussât jamais des ailes, je crus qu'en m'ajustant celles d'un vautour ou d'un aigle, les seules proportionnées à la grosseur du corps humain, je pourrais peut-être mener à bien mon entreprise. Je prends donc ces deux oiseaux, je coupe avec le plus grand soin l'aile droite de l'aigle et l'aile gauche du vautour, je les attache à mes épaules avec de fortes courroies, puis ajoutant à leurs extrémités deux espèces de poignées pour les tenir dans mes mains, je m'essaye à voler¹. D'abord je ne fais que sauter en m'aidant des mains, et, comme les oies, je vole terre à terre, en marchant sur la pointe des pieds et en étendant les ailes; puis, voyant que la chose me réussissait, je tente une épreuve plus hardie, je monte sur la citadelle, je me jette en bas et vole jusqu'au théâtre.

11. Comme j'avais fait ce trajet sans danger, je résolus d'élever mon vol dans les hautes régions du ciel. Je m'élance du Parnèthe² ou de l'Hymette jusqu'au Gérané³, de là je plane jusqu'à la citadelle de Corinthe; et, passant par-dessus les monts de Pholoé et l'Érymanthe, j'arrive au Taygète⁴. L'exercice augmentant ma hardiesse, je devins bientôt passé maître en fait de vol, et je résolus de m'élancer plus haut que les simples oiseaux. Je monte sur l'Olympe, et, après avoir pris une provision de vivres la plus légère possible, je m'élance droit au ciel. L'abîme me donna d'abord le vertige; mais bientôt tout alla pour le mieux. Arrivé à la lune, après avoir traversé un grand nombre de nuages, j'éprouvai un peu de fatigue, surtout dans l'aile gauche, celle du vautour; je fis donc un temps d'arrêt à cet astre, et, m'y asseyant pour prendre quelque repos, je jetai d'en haut mes regards sur la terre, comme le Jupiter homérique⁵, promenant mes yeux tantôt sur les Thraces dompteurs de coursiers, tantôt sur les Mysiens, puis, regardant à mon gré la Grèce, la Perse et l'Inde; or, cette vue me remplissait d'un plaisir indicible.

L'AMI. Tu vas m'en dire la cause, Ménippe, afin que nous

1. Cf. le *Roman d'Alexandre*, page 262, édition de H. Michelant, Stuttgart 1846; et notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, pages 162 et suivantes.

2. Chaîne de montagnes entre l'Attique et la Béotie.

3. C'est-à-dire *Montagne des grues*, à l'entrée de l'isthme de Corinthe.

4. Le Pholoé est une montagne d'Arcadie; l'Érymanthe est un fleuve du même pays; le Taygète, montagne située au fond du Péloponèse, sert de limite à la Messénie et à la Laconie.

5. *Iliade*, XIII, au commencement.

n'omettions aucune circonstance de ton voyage, et que tu me mettes au fait des moindres incidents. Je m'attends à apprendre du nouveau sur la forme de la terre et sur tous les objets qu'elle renferme, tels qu'ils se sont offerts à ton observation.

MÉNIPPE. Tu as raison, mon ami; et, pour me bien comprendre, monte dans la lune, voyage en idée, et examine avec moi la disposition des choses qui sont sur la terre.

12. D'abord, figure-toi voir une terre extrêmement petite, mais beaucoup plus petite que la lune. Aussi, au premier coup d'œil, je fus fort embarrassé pour découvrir la place de nos énormes montagnes, et cette mer qui nous paraît immense. Si je n'eusse aperçu le Colosse de Rhodes et la tour de Pharos, sois bien sûr que la terre eût totalement échappé à mes regards. Mais la hauteur de ces deux monuments qui s'élèvent jusqu'aux nues, et les feux du soleil brillant sur la masse tranquille de l'Océan, me firent connaître que le point que j'apercevais était effectivement la terre. Une fois que j'y eus attentivement fixé les yeux, je découvris bientôt tous les mouvements de la vie humaine, et non-seulement les nations et les villes, mais j'eus les hommes parfaitement en vue, les uns naviguant, d'autres faisant la guerre, ceux-ci labourant, ceux-là plaidant, puis les femmes, les animaux, enfin tout ce que nourrit le sein fertile de la terre.

L'AMI. Tu me dis là des choses incroyables et tout à fait contradictoires. Il n'y a qu'un instant, Ménippe, tu cherchais où était la terre; l'éloignement la réduisait à une extrême petitesse, et, si le Colosse n'eût guidé tes yeux, peut-être aurais-tu cru voir autre chose. Comment se fait-il que, devenu tout à coup plus clairvoyant que Lyncée, tu distingues tout sur la terre, les hommes, les animaux, et peu s'en faut les nids de moucheron?

13. MÉNIPPE. Tu fais bien de me le rappeler. J'ai omis, je ne sais comment, de te dire une chose essentielle. Lorsque j'eus reconnu que c'était la terre que je voyais, mais qu'il m'était impossible de rien distinguer, à cause de la distance qui gênait la portée de ma vue, j'éprouvai un vif chagrin et un grand embarras. J'étais désolé et j'allais pleurer, lorsque le philosophe Empédocle, noir comme un charbonnier, couvert de fumée, et tout rôti, se présente derrière moi. En le voyant, je l'avoue, je fus saisi de frayeur, et je le pris pour quelque démon de la lune. Mais lui : « Rassure-toi, Ménippe, me dit-il ;

Point ne suis dieu : pourquoi me croire un immortal ?

je suis le physicien Empédocle. Après que je me fus précipité dans le cratère, la fumée m'a rejeté hors de l'Etna, et m'a lancé jusqu'ici; et maintenant j'habite la lune, je marche dans les airs, je me nourris de la rosée. Je viens donc pour te tirer d'embaras. Tu es désolé, je le vois, tu es désespéré de ne pas voir ce qui se passe sur la terre? — Ah! généreux Empédocle, m'écriai-je, quel service tu me rends! Une fois de retour en Grèce, je ne manquerai pas de te faire des libations dans ma cheminée, et de t'invoquer aux Néoménies, en ouvrant bien fort la bouche. — Par Endymion, répliqua-t-il, je ne suis pas venu ici pour un salaire; j'ai été touché jusqu'au fond de l'âme en te voyant si chagrin. Sais-tu ce que tu as à faire pour te rendre la vue perçante?

14. — Non, par Jupiter! lui dis-je, à moins que tu ne dissipes toi-même le voile étendu sur mes yeux; car ils me semblent, en ce moment, chassieux au dernier point. — Et cependant, dit-il, tu n'auras pas du tout besoin de moi; tu as apporté de dessus terre avec toi de quoi te procurer une vue excellente. — Quoi donc? lui demandai-je; je ne sais pas ce que c'est. — Tu ne sais pas, continua-t-il, que tu as attaché à ton épaule droite l'aile d'un aigle? — Oui; mais qu'y a-t-il de commun entre cette aile et mes yeux? — Il y a ceci, que de tous les oiseaux, l'aigle est celui qui a la vue la plus perçante; seul, il peut regarder le soleil¹ en face, et c'est pour cela qu'il est roi; on le reconnaît pour un véritable aigle, quand il soutient, sans baisser la paupière, l'éclat des rayons. — On le dit, repris-je, et déjà je me repens de ne m'être pas arraché les yeux avant de monter ici, pour mettre à leur place ceux d'un aigle. Je suis venu un peu au dépourvu et sans avoir tout l'équipement royal; je suis dans les aiglons bâtards et déshérités. — Eh bien! me dit Empédocle, il ne dépend que de toi d'avoir un de tes deux yeux complètement royal². Si tu veux te lever un instant, tenir en repos l'aile de vautour, et agiter seulement l'autre, ton œil droit, en rapport avec l'aile d'aigle, deviendra perçant, tandis que l'autre, qui correspond à une partie moins favorisée, ne peut, en aucune façon, voir d'une manière plus nette. — Il me suffit, lui répondis-je, d'avoir l'œil droit aquilin; il me semble que je n'en verrai pas

1. Voy. t. I, page 234, note.

2. Jeu de mots : βασιλικός veut dire à la fois *royal* et *basilic*. Or, on sait que cet animal passait pour avoir le regard perçant et *pénétratif*, comme disent nos vieilles légendes. Voy. Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, p. 540 et suivantes; Ferdinand Denis, *le Monde enchanté*, au mot *Basilic*.

plus mal; car j'ai souvent vu, si je ne me trompe, les charpentiers ne se servir que d'un œil pour mettre leurs pièces de bois au niveau. » A ces mots, je fis ce qu'Empédocle m'avait recommandé, et lui, de son côté, s'éloignant peu à peu, finit par s'évanouir en fumée.

15. A peine eus-je battu de l'aile, qu'une grande lueur m'environna, et que tous les objets cachés jusque-là se découvrirent. C'est alors que, regardant vers la terre, j'aperçus parfaitement les villes, les hommes, et ce qu'ils faisaient. Non-seulement je vis ce qui se passait en plein air, mais aussi tout ce qui se pratiquait dans les maisons, où chacun se croyait bien caché : Ptolémée couchant avec sa sœur¹, le fils de Lysimaque tendant des embûches à son père²; Antiochus³, fils de Séleucus, faisant des signes d'intelligence à Stratonice, sa belle-mère; le Thessalien Alexandre⁴, tué par sa femme; Antigone ayant une intrigue avec la femme de son fils; Attale empoisonné par le sien. D'un autre côté, j'aperçus Arsace poignardant une femme, et l'eunuque Arbacès tirant son épée contre Arsace; le Mède Spartinus traîné par les pieds hors de la salle du festin par ses grands, qui l'avaient frappé à la tempe avec une coupe d'or⁵. Semblables scènes se passaient dans les palais, en Libye, chez les Scythes et chez les Thraces; ce n'étaient qu'adultères, meurtres, embûches, brigandages, parjures, terreurs, trahisons entre parents.

16. Voilà le spectacle récréatif que m'offrirent les rois; mais la conduite des particuliers était bien plus risible. En les regardant à leur tour, je vis l'épicurien Hermodore se parjurant pour mille drachmes; le stoïcien Agathocle plaidant contre un de ses élèves pour le prix de ses leçons; le rhéteur Clinias volant une coupe dans le temple d'Esculape, et le cynique Hérophile dormant dans un mauvais lieu. Que te dirai-je des autres, perçant les murs, plaidant, prêtant à usure, exigeant leur dû? Ample comédie à cent actes, ayant pour scène l'univers!

L'AMI. Tu serais bien aimable, Ménippe, de m'en faire le détail; car il paraît t'avoir procuré un plaisir peu commun.

1. Ptolémée Philadelphie épousa Stratonice, sa propre sœur, dont il était amoureux. Plutarque donne à cette sœur le nom d'*Arsinoé*, et Théocrite celui de *Bérénice*.

2. Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, fit mourir Agathocle, son fils, accusé d'avoir voulu l'assassiner.

3. Voy. *De la déesse syrienne*, 17.

4. Alexandre de Phères, tué par sa femme Thébé.

5. Nous n'avons rien trouvé de précis sur ces différents personnages.

MÉNIPPE. Te dire tout par le menu, mon doux ami, me serait chose impossible; c'était déjà toute une affaire de le voir. Mais les principales actions ressemblaient à celles qu'Homère suppose représentées sur le bouclier¹. Ici, c'étaient des festins et des noces; là, des tribunaux et des assemblées; de ce côté, l'on offrait un sacrifice; de cet autre, on se livrait à la douleur. Chaque fois que je jetais les yeux sur les Gètes, je voyais les Gètes faisant la guerre; si je passais chez les Scythes, je les apercevais errant avec leurs chariots; en détournant un peu la vue vers une autre contrée, je voyais les Égyptiens labourer leurs champs; le Phénicien poursuivait ses voyages, le Cilicien exerçait la piraterie, le Lacédémonien se fouettait, et l'Athénien plaidait.

17. Comme tout cela se faisait en même temps, tu juges de la confusion! Suppose qu'on réunisse plusieurs choristes, ou plutôt plusieurs chœurs, et qu'on ordonne aux chanteurs de laisser les parties concertantes, et de chanter chacun un air à part, en s'évertuant de son mieux et en poussant sa mélodie, de manière à couvrir de toute sa voix celle de son voisin, te figures-tu, par Jupiter, quel concert on aurait là?

L'AMI. Quelque chose, Ménippe, d'affreusement ridicule et discordant.

MÉNIPPE. Eh bien, mon cher, tous les habitants de la terre sont des choristes de cette espèce, et c'est d'une pareille cacophonie que se compose la vie humaine; non-seulement leurs voix ne sont pas d'accord, mais ils diffèrent d'habits et de figure, se meuvent en sens contraires, n'ont pas les mêmes idées, jusqu'à ce que le chorège les mette chacun à leur tour hors de la scène, en leur disant qu'il n'a plus besoin d'eux. A partir de ce moment ils sont tous semblables, gardent le silence, et cessent de chanter leur air discordant et confus. En attendant, sur le théâtre divers et multiple que j'avais sous les yeux, tout ce qui se passait était vraiment risible.

18. Mais ce qui me faisait rire plus que le reste, c'était de voir ceux qui se querellent pour les limites d'un pays, qui regardent comme une belle prouesse de labourer la plaine de Sicyone, de s'emparer de celle de Marathon, dans la partie voisine d'Oénoé, ou de posséder mille arpents dans l'Acharnie. Toute la Grèce, en effet, ne me parut pas alors avoir en largeur plus de quatre doigts, et l'Attique n'était plus, en proportion, qu'un point imperceptible. Cela me fit réfléchir au peu de terrain qui restait aux riches, pour se donner de grands airs. En effet, celui d'entre

¹ *Iliade*, XVIII, v. 491.

eux qui possède le plus d'argent ne me paraissait pas avoir à labourer plus de terrain qu'un des atomes d'Épicure. De là, jetant les yeux sur le Péloponèse et considérant la Cynosurie¹, je me rappelai pour quel pauvre petit coin de ce pays, pas plus large qu'une lentille d'Égypte, tant d'Argiens et de Lacédémoniens avaient péri en un seul jour. Enfin, quand je voyais quelque homme fier de son or, parce qu'il possédait huit anneaux et quatre coupes, j'en riaais de bon cœur; car le Pangée² tout entier, avec ses mines, n'était pas plus gros qu'un grain de millet.

19. L'AMI. Heureux Ménippe! Quel merveilleux coup d'œil! Mais, au nom de Jupiter, les villes et les hommes, que te semblaient-ils de cette hauteur?

MÉNIPPE. Je pense que tu as vu quelquefois une agora de fourmis: les unes décrivent un cercle, les autres sortent, d'autres rentrent à la ville; celle-ci emporte un brin de fumier, celle-là court en tirant une cosse de fève ou un grain de blé. On peut dire qu'il y a chez elles, proportion gardée, des architectes, des démagogues, des prytanes, des artistes et des philosophes. Eh bien, les villes habitées par les hommes me parurent ressembler complètement à des fourmilières. Si cette comparaison des hommes avec la république des fourmis te paraît trop basse, songe aux anciennes légendes des Thessaliens, et tu verras que les Myrmidons, cette nation belliqueuse, doit son origine à des fourmis changées en hommes³. Cependant, après avoir suffisamment considéré tous ces objets, et ri de bon cœur, je battis des ailes et je pris mon vol

Vers le séjour des dieux, du maître de l'égide⁴.

20. Je n'avais pas encore volé la hauteur d'un stade, quand la Lune, d'une voix féminine, m'adressant la parole: « Ménippe, me dit-elle, bon voyage! Rends-moi donc service auprès de Jupiter! — Volontiers, lui dis-je; cela ne sera pas lourd, s'il n'y a rien à porter. — La commission, reprit-elle, n'est pas difficile; c'est une simple requête à présenter à Jupiter de ma part. Je suis excédée, Ménippe, de toutes les extravagances que j'entends

1. Champ limitrophe des Argiens et des Lacédémoniens, que ces deux peuples se disputèrent avec acharnement. Voy. Thucydide, livre V.

2. Chaîne de montagnes de la Thrace et de la Macédoine, embranchement du mont Rhodope, aujourd'hui *Pounhardagh*.

3. Voy. Ovide, *Métam.*, VII, v. 638 et suivants.

4. *Iliade*, I, v. 222

les philosophes débiter sur mon compte. Ils n'ont d'autre occupation que de se mêler de mes affaires, quelle je suis, quelle est ma grandeur, pourquoi je suis tantôt coupée en deux et tantôt à demi pleine. Les uns prétendent que je suis habitée, les autres que, semblable à un miroir, je suis suspendue au-dessus de la mer. Ceux-ci m'attribuent tout ce qui leur passe par la tête. Ceux-là vont jusqu'à dire que ma lumière est voilée et bâtarde, qu'elle me vient par en haut du soleil, et ils ne cessent pas de me mettre en désunion avec lui, qui est mon frère, et d'essayer à nous brouiller. Ce n'était pas assez pour eux de parler du soleil comme ils le font, en disant que c'est une pierre, une boule de fer rouge.

21. « Et pourtant est-ce que je ne sais pas aussi bien qu'eux à quelles actions honteuses et infâmes ils se livrent durant la nuit, ces hommes qui prennent, le jour, un visage sévère, dont le regard est si imposant, la démarche si grave, et qui attirent sur eux les regards de la foule? Je les vois et je me tais, car je ne crois pas décent de découvrir et d'éclairer leurs passe-temps nocturnes et la comédie de leur conduite. Au contraire, si je vois quelqu'un d'entre eux commettant un adultère, un vol, ou bien osant l'un de ces crimes qui ont besoin de l'épaisseur des ténèbres, aussitôt j'appelle un nuage et je me voile, pour ne pas montrer à tous des vieillards déshonorant leur large barbe et la vertu. Malgré cela, ils continuent de me déchirer dans leurs propos et de m'accabler de toutes sortes d'outrages. C'est au point que j'ai souvent délibéré, la nuit m'en est témoin, d'émigrer le plus loin d'eux possible, afin d'échapper à leur langue indiscreète. N'oublie pas de rapporter tout cela à Jupiter, et ajoute que je ne saurais demeurer plus longtemps dans cette région, s'il n'écrase tous les physiciens, s'il ne ferme la bouche aux dialecticiens, s'il ne renverse le Portique, s'il ne foudroie l'Académie, et s'il ne met fin aux discussions des Péripatéticiens; ce n'est qu'ainsi que je pourrai avoir la paix, sans qu'ils me mesurent tous les jours.

22. — Vous serez satisfaite, » lui répondis-je; et en même temps, je m'élevai droit vers le ciel par une route

Où n'existe nul pas des hommes ni des bœufs¹.

En effet, la lune commençait à me paraître toute petite et me cachait déjà la terre. Laissant alors le soleil à droite, je volai à travers les étoiles, et au bout de trois jours j'arrivai près du

1. Parodie d'Homère, *Odyssée*, X, v. 98.

ciel. Je crus d'abord que j'allais y entrer de plein vol; je pensais qu'étant aigle à moitié, je passerais sans être reconnu; je savais que depuis longtemps l'aigle est un familier de Jupiter: mais je fis ensuite réflexion que je ne tarderais pas à être trahi par mon autre aile, celle du vautour. Je crus donc très-raisonnable de ne pas m'exposer à ce danger, et j'allai frapper à la porte. Mercure entend, me demande mon nom, et se hâte d'aller avertir Jupiter. Quelques instants après, on m'introduit: j'entre, tout tremblant de peur, et je vois les dieux assis tous ensemble, et n'étant pas eux-mêmes sans inquiétude. Mon arrivée imprévue les avait un peu troublés, et ils s'attendaient que bientôt tous les hommes allaient arriver chez eux avec des ailes comme les miennes.

23. Alors Jupiter, jetant sur moi un regard affreusement terrible et titanesque, me dit :

Qui donc es-tu? Ton nom? Ton pays? Tes parents? .

En entendant ces mots, je pense mourir de frayeur; je reste la bouche béante et comme foudroyé par la tempête de sa voix. A la longue pourtant je me remets, je lui dis franchement tout ce qu'il en est, depuis le commencement, mon désir de connaître les choses d'en haut, mes visites aux philosophes, les propos contradictoires que j'avais entendus, mon désespoir en me sentant tiré dans tous les sens par leurs discours, l'idée qui en avait été la conséquence, mes ailes et le reste jusqu'à mon arrivée au ciel. J'ajoute à tout cela la commission dont m'avait chargé la Lune. Jupiter alors se mettant à sourire et défronçant un peu les sourcils: « Que dire maintenant, s'écrie-t-il, d'Otus et d'Éphialte⁴, puisque Ménippe a eu l'audace de monter au ciel? Mais enfin nous te donnons aujourd'hui l'hospitalité; et demain, ajouta-t-il, après t'avoir fait connaître ce que tu viens savoir, nous te laisserons partir. » En même temps il se lève, et se dirige vers l'endroit du ciel le mieux disposé pour entendre; car le moment était venu d'écouter les prières.

24. Chemin faisant, il me fit plusieurs questions sur les affaires de ce monde. D'abord, il me demanda combien le blé valait en Grèce; si le dernier hiver avait été bien rude; si les légumes avaient besoin d'une pluie abondante; ensuite s'il restait quelque'un de la famille de Phidias; pourquoi les Athéniens avaient négligé les Diasies pendant un si grand nombre d'années; s'ils

4. Allusion à l'*Odyssée*, I, v. 471.

2. Voy. ces noms dans le *Dictionnaire* de Jacobi.

étaient toujours dans l'intention d'achever le temple Olympien ; si l'on avait pris ceux qui ont dernièrement pillé le temple de Dodone. Après que je lui eus répondu à toutes ces questions : « Dis-moi, Ménippe, ajouta-t-il, quelle opinion les hommes ont-ils de moi ? — L'opinion qu'ils ont de vous, maître ? mais une opinion très-pieuse ; ils pensent que vous êtes le roi des dieux. — Tu plaisantes, me dit-il. Je connais parfaitement leur inconstance, quoique tu n'en dises rien. Il fut un temps où je leur semblais être prophète, médecin, où j'étais tout en un mot :

Rue, agora, partout l'on voyait Jupiter !

Alors Dodone et Pise étaient brillantes et célèbres ; la fumée des sacrifices m'obstruait la vue. Mais depuis qu'Apollon a établi à Delphes un bureau de prophéties, qu'Esculape tient à Pergame une boutique de médecin, que la Thrace a élevé un Bendidéon, l'Égypte un Anubidéon¹, et Éphèse un Artémiséon², tout le monde court à ces dieux nouveaux ; on convoque des assemblées solennelles ; on décrète des hécatombes ; quant à moi, dieu décrépité, on s'imagine m'avoir suffisamment honoré, en m'offrant, tous les cinq ans, un sacrifice à Olympie, et mes autels sont devenus plus froids que les lois de Platon ou les syllogismes de Chrysippe. »

25. En devisant ainsi, nous arrivons à l'endroit où Jupiter devait s'asseoir pour entendre les prières. Il y avait à la suite l'une de l'autre plusieurs trappes semblables à des orifices de puits et fermées avec un couvercle ; devant chacune d'elles était placé un trône d'or. Jupiter s'assied à côté de la première, lève le couvercle et se met à écouter les voix qui le supplient. Or, elles lui arrivaient des différents points de la terre, avec une merveilleuse variété. Je me penchai moi-même du côté de la trappe et j'entendis tous ces vœux. Voici quelle en était à peu près la forme : « O Jupiter, fais-moi parvenir à la royauté ! O Jupiter, fais pousser mes oignons et mes ciboules ! O Jupiter, fais que mon père meure bientôt ! » Ailleurs un autre disait : « Si je pouvais hériter de ma femme ! » Ou bien : « Puissé-je ne pas être surpris tendant des pièges à mon frère ! » Ou bien encore : « Si je pouvais gagner mon procès ! Si j'étais couronné à Olympie ! » Les navigateurs demandaient, les uns le souffle de Borée, les autres celui

1. Allusion aux premiers vers des *Phénomènes* d'Aratus.

2. Voy. *Jupiter tragique*, 8.

3. Le fameux temple d'Éphèse, consacré à Diane, *Ἀρtemis*, et brûlé par Érostrate.

de Notus. Le laboureur voulait de la pluie, et le foulon du soleil. Le père des dieux écoutait, examinait attentivement chaque prière, mais ne les exauçait pas toutes.

Il accordait à l'un et refusait à l'autre¹.

Quand il trouvait les prières équitables, il les laissait monter jusqu'à lui par l'ouverture de la trappe, les plaçant à sa droite; mais les demandes injustes, il les renvoyait sans effet et soufflait dessus pour les empêcher d'approcher du ciel. Cependant je le vis fort embarrassé à propos d'une certaine prière. Deux hommes demandaient absolument le contraire et promettaient mêmes sacrifices. Il ne sut auquel accorder la demande, en sorte qu'il éprouva l'incertitude des Académiciens; il ne se prononça ni pour ni contre, et prit, comme Pyrrhon, le parti de s'abstenir et d'examiner.

26. Quand il eut suffisamment vaqué à l'audition des prières, il passa sur le trône qui venait ensuite, près de la seconde trappe, et prêtant l'oreille, il écouta les serments et ceux qui les faisaient. Après les avoir entendus, il foudroya l'épicurien Hermodore, et passa sur le trône suivant, où il s'occupa des présages, des oracles et des augures. De là il se rendit à la trappe des sacrifices, par laquelle la fumée, en montant, apportait avec elle le nom de celui qui sacrifiait. Après s'être acquitté de ces soins, il donna des ordres aux Vents et aux Saisons. « Aujourd'hui, de la pluie chez les Scythes; du tonnerre chez les Libyens; de la neige chez les Grecs! Borée, souffle en Lydie, et toi, Notus, demeure en repos. Que le Zéphyre soulève les flots de l'Adriatique; qu'environ mille médimnes de grêle soient répandus sur la Cappadoce. »

27. Lorsqu'il eut à peu près tout réglé de la sorte, nous nous rendîmes à la salle du festin. C'était l'heure du souper. Mercure me prit par la main, et me fit asseoir à côté de Pan, des Corybantes, d'Attis, de Sabazius, des divinités étrangères et des demi-dieux. Cérès nous fournit le pain, Bacchus le vin, Hercule la viande, Vénus le myrte et Neptune les anchois. Je goûtai en cachette à l'ambrosie et au nectar. L'excellent Gany-mède, toujours philanthrope, voyait-il Jupiter regarder d'un autre côté, m'en versait aussitôt une ou deux cotyles. Aucun des dieux, comme Homère le dit quelque part², et comme je m'en suis assuré par moi-même,

Ne mange le froment et ne boit le vin brun.

Mais ils se régalaient d'ambroisie et s'enivrent de nectar. Ils préférèrent cependant, pour leur nourriture, la fumée des sacrifices, l'odeur de rôti qui monte avec elle, et le sang des victimes dont les sacrificateurs arrosent les autels. Pendant le repas, Apollon joua de la cithare, Silène dansa le Cordax, et les Muses, debout, nous chantèrent une partie de la Théogonie d'Hésiode et la première ode des Hymnes de Pindare. Enfin, quand on fut las d'être à table, chacun alla se coucher en bon état, suffisamment abreuvé.

Les autres dieux dormaient durant la nuit entière¹,
Ainsi que les guerriers à panache ondoyant ;
Mais le sommeil si doux avait fui ma paupière.

Et je faisais mille et mille réflexions, me demandant comment, depuis tant d'années, la barbe n'était pas encore poussée à Apollon, et comment il faisait nuit dans le ciel, le soleil y étant toujours et prenant part au festin. Cependant je finis par m'endormir un peu. Dès la pointe du jour, Jupiter fit convoquer l'assemblée.

29. Quand tout le monde fut réuni, il commença ainsi son discours : « Le motif qui m'engage à vous convoquer est l'arrivée de l'étranger que nous avons reçu hier. Je voulais toutefois, depuis longtemps, conférer avec vous au sujet de certains philosophes ; mais les plaintes de la Lune m'ont plus vite encore déterminé à ne pas différer davantage l'examen de cette affaire. Il existe une espèce d'hommes qui, depuis quelque temps, monte à la surface de la société, engeance paresseuse, querelleuse, vaniteuse, irascible, gourmande, extravagante, enflée d'orgueil, gonflée d'insolence, et, pour parler avec Homère,

.....De la terre inutile fardeau².

Ces hommes se sont formés en différents groupes, ont inventé je ne sais combien de labyrinthes de paroles, et s'appellent Stoïciens, Académiciens, Épicuriens, Péripatéticiens, et autres dénominations encore plus ridicules. Alors, se drapant dans le manteau respectable de la vertu, le sourcil relevé, la barbe longue, ils s'en vont, déguisant l'infamie de leurs mœurs sous un extérieur composé, semblables à ces comparses de tragédie dont le masque et la robe dorée, une fois enlevés, laissent à nu un être misérable, un avorton chétif, qu'on loue sept drachmes pour la représentation.

1. Parodie du commencement du livre II de l'*Iliade*.

2 *Iliade*, XVIII, v. 404.

30. « Cependant, tels qu'ils sont, ils méprisent tous les hommes, débitent mille sornettes sur les dieux, s'entourent de jeunes gens faciles à duper, déclament, d'un ton tragique, des lieux communs sur la vertu, et enseignent l'art des raisonnements sans issue. En présence de leurs disciples, ils élèvent jusqu'aux cieux la tempérance et le courage, ravalent la richesse et le plaisir ; mais, dès qu'ils sont seuls et livrés à eux-mêmes, qui pourrait dire leur gourmandise, leur lubricité, leur avidité à lécher la crasse des oboles ? Ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que, ne contribuant en rien au bien public ou particulier, inutiles et superflus,

Nuls au milieu des camps et nuls dans les conseils¹,

ils osent, malgré cela, blâmer la conduite des autres, entassent je ne sais quels discours amers, ne songent qu'à rédiger des insolences, censurent et invectivent contre tout ce qui est autour d'eux. Chez eux, la parole est accordée au plus brailard, au plus impudent, au plus éhonté dans ses outrages.

31. « Et pourtant, si l'on demandait à ce déclamateur, qui crie si fort en accusant les autres : « Et toi, quelle est ton occupation ? En quoi peut-on dire, au nom du ciel, que tu contribues à l'utilité publique ? » il répondrait, s'il voulait être juste et sincère : « La navigation, l'agriculture, le service militaire, ou toute autre profession me semble superflue ; mais je crie, je suis sale, je me lave à l'eau froide, je marche pieds nus en hiver, et, comme Momus, je médis de tout ce qui se fait. Si quelque riche dépense beaucoup pour sa table, s'il entretient une maîtresse, je me mêle de l'affaire et j'éclate contre lui ; mais qu'un de mes amis ou de mes camarades tombe malade et qu'il ait besoin de secours et de soins, je ne le connais pas. » Voilà, dieux, quelles sont ces bêtes brutes !

32. « Quant à ceux d'entre eux qui se nomment Epicuriens, ce sont les plus insolents de tous ; ils nous attaquent sans ménagement et soutiennent que les dieux ne prennent aucun soin des affaires humaines et ne s'en occupent nullement. Voici donc le moment d'y réfléchir avec attention, attendu que, s'ils parviennent une fois à convaincre les hommes, vous serez réduits à une extrême disette. Qui voudrait, en effet, nous offrir des sacrifices, n'ayant plus rien à attendre de nous ? A l'égard des griefs de la Lune, vous les avez tous entendus hier de la bouche de cet

¹ *Iliade*, II, v. 246.

étranger. D'après cela, prenez le parti qui vous paraîtra le plus avantageux pour les hommes et le plus sûr pour vous-mêmes. »

33. Dès que Jupiter eut fini, l'assemblée fit entendre un bruit confus, et tous les dieux s'écrièrent à la fois : « Foudroie, embrase, écrase ! Au barathrum ! Au Tartare comme les Géants ! » Mais Jupiter ayant de nouveau commandé le silence : « Il sera fait comme vous le voulez, dit-il, et tous seront écrasés avec leur dialectique. Cependant il ne m'est pas permis de punir aujourd'hui ; nous sommes, vous le savez, dans la hiéroménie des quatre mois, et j'ai déjà publié la trêve. Mais l'année prochaine, au printemps, ces misérables périront misérablement frappés de la foudre terrible. »

Il dit, et remua ses sourcils d'un bleu sombre¹.

34. « Pour ce qui est de Ménippe, ajouta-t-il, je suis d'avis qu'on lui ôte ses ailes, de peur qu'il ne revienne ici, et que Mercure le descende aujourd'hui même sur la terre. » Cela dit, il congédia l'assemblée ; et le dieu de Cyllène, m'ayant pris par l'oreille droite, me déposa hier, vers le soir, dans le Céramique. Voilà, mon cher, tout, absolument tout ce que je rapporte du ciel. Je vais de ce pas au Pœcilé, pour annoncer aux philosophes qui s'y promènent cette excellente nouvelle.

XLVII

LA DOUBLE ACCUSATION OU LES JUGEMENTS.

JUPITER, MERCURE, LA JUSTICE, PAN, PLUSIEURS ATHÉNIENS, L'ACADÉMIE, LE PORTIQUE, ÉPICURE, LA VERTU, LA MOLLESSE, LA RHÉTORIQUE, UN SYRIEN, LE DIALOGUE.

1. JUPITER. Mais on n'écrasera donc pas tous ces philosophes qui prétendent qu'il n'y a de bonheur que pour les dieux ? S'ils

¹. Parodie de l'*Iliade*, I, v. 528.

savaient tous nos ennuis à propos des hommes, ils ne nous croiraient pas si heureux avec notre nectar et notre ambrosie; ils ne s'en rapporteraient pas à Homère, vieillard aveugle, espèce d'enchanteur qui nous appelle bienheureux, raconte tout ce qui se passe dans le ciel, et ne voyait rien de ce qui a lieu sur la terre. Cependant le Soleil n'a pas plus tôt attelé son char, qu'il est occupé toute la journée à faire le tour du ciel : revêtu de feux, il lance continuellement ses rayons, et n'a pas le temps, comme on dit, de se gratter l'oreille. Si, en effet, dans un moment d'oubli, il se relâchait de sa vigilance, ses chevaux, emportés et jetés hors de la voie, mettraient le feu partout. La Lune, qui ne dort jamais, entre à son tour dans la carrière pour éclairer ceux qui se livrent à la débauche ou qui reviennent de souper à une heure indue. D'un autre côté, Apollon, grâce à la profession compliquée qu'il a choisie, a les oreilles presque rompues par tous les importuns qui viennent lui demander des oracles. Tantôt il faut qu'il se trouve à Delphes; un instant après il court à Colophon¹; de là il passe à Xanthe, puis il galope à Claros, à Délos où chez les Branchides; partout, en un mot, où la prêtresse, après avoir bu l'eau sacrée et mâché le laurier, s'agite sur le trépied et ordonne au dieu de paraître, il doit arriver sans se faire attendre et mettre bout à bout ses oracles, sous peine de compromettre tout le crédit de son métier. Je ne parle pas de toutes les embûches qu'on lui tend pour éprouver son talent divinatoire; des chairs de mouton qu'on fait cuire avec des tortues, de sorte que, s'il n'avait eu le nez fin, le Lydien s'en allait en se moquant de lui². Esculape, assourdi par les malades, ne voit, ne touche qu'objets rebutants et désagréables : l'intérêt qu'il prend aux maux d'autrui ne lui produit que des chagrins personnels³. Que dirai-je des Vents, occupés à faire pousser les plantes, à faire avancer les navires, à souffler pour aider les vanneurs? Parlerai-je du Sommeil, qui vole vers tous les hommes; du Songe qui, chaque nuit, accompagne le Sommeil et lui fournit un présage? Tels sont, pourtant, tous les travaux que les dieux endurent par philanthropie et pour faciliter la vie terrestre à chacun des hommes.

2. Mais ces occupations ne sont rien, comparées aux miennes. Souverain et père de l'univers, que de désagréments n'ai-je pas

1. Voy. Tacite, *Annales*, II, LIV.

2. Voy. Hérodote, I, XLVII. Cf. *Jupiter confondu*, 14, et *Jupiter tragique*, 30.

3. Cette phrase est en dialecte ionien. On la regarde comme une parodie d'Hippocrate : *Περὶ φύσεως*, I, VI.

à supporter ! Que d'affaires sur les bras ! Que de soucis m'accablent ! D'abord, il est nécessaire que je veille sur la besogne des autres dieux qui gouvernent avec moi quelque partie de mon empire, afin qu'ils ne négligent pas leurs devoirs ; puis viennent mille affaires que je dois faire par moi-même, et que leur minutie rend presque impossibles. En effet, quand j'ai vaqué aux soins de la haute administration, dispensé et réglé les pluies, les grêles, les vents, les éclairs, je ne suis point encore tranquille ni délivré des occupations qui m'incombent : il faut encore que je m'y astreigne, que je jette les yeux de tous les côtés à la fois, que j'examine tout, comme le berger de Némée¹, les voleurs, les parjures, les sacrificateurs, si l'on fait une libation, d'où vient l'odeur de la graisse, par où monte la fumée, qui m'appelle, un malade ou un matelot ? Mais le plus fatigant, c'est, dans le même moment, d'assister à une hécatombe à Olympie, de regarder des combattants à Babylone, de grêler chez les Gètes et de banqueter chez les Éthiopiens. Encore n'est-il pas aisé de se dérober par là aux reproches.

Les dieux peuvent dormir durant la nuit entière²,
Ainsi que les guerriers au panache ondoyant ;
Mais, moi, le doux sommeil fuit loin de ma paupière,
Et Jupiter ne peut reposer un instant.

Car si j'avais le malheur de clore l'œil une seule minute, le véridique Épicure ne manquerait pas de démontrer que notre providence ne règle pas les choses de la terre. Or, ce n'est pas un petit danger, si les hommes viennent à le croire : nos temples cessent d'être couronnés de fleurs ; les rues ne sentent plus la graisse ; les coupes ne versent plus de libations ; les autels sont froids ; plus de victimes, plus d'offrandes ; famine complète ! C'est pour éviter ce malheur qu'en bon pilote je suis assis, seul debout, à la poupe, le gouvernail en main. Les autres passagers s'enivrent, s'il leur plaît, ou dorment tranquilles ; moi, l'œil toujours ouvert et le ventre vide,

J'ai l'esprit et le cœur en proie aux noirs soucis³ ;

le tout pour paraître honoré comme un maître.

3. Je demanderais donc volontiers à ces philosophes, qui prêtent aux dieux un bonheur imaginaire, s'ils pensent que nous

1. Probablement Argus. — 2. Homère, *Iliade*, II, au commencement. — 3. *Iliade*, l. c.

avons le temps de nous amuser au nectar et à l'ambroisie, avec ces milliers d'occupations. Aussi, le peu de loisir qui me reste est cause que j'ai là en réserve un tas de vieux procès, tout moisis et abîmés de toiles d'araignées. La plupart, et ce sont les plus anciens, ont été intentés par les arts et les sciences contre quelques mortels. Cependant on crie après moi de toutes parts, on se fâche, on demande justice, on m'accuse de lenteur, et l'on ne sait pas que, si le jugement a été différé, ce n'est point à ma paresse qu'il faut l'imputer, mais à la félicité qu'on nous reproche, car c'est ainsi qu'on appelle nos occupations.

4. MERCURE. J'ai souvent entendu de semblables plaintes, Jupiter; je n'osais t'en parler. Mais puisque tes discours roulent sur ces matières, je t'en dirai quelques mots. Les hommes, mon père, sont tout à fait indignés, ils se plaignent amèrement, et, quoique leur langage n'ose se produire ouvertement, ils murmurent en baissant la tête, et accusent tes longs retards. « Il fallait, disent-ils, nous faire connaître tout de suite notre sort, et chacun de nous aurait accepté la chose jugée. »

JUPITER. Eh bien ! que t'en semble, Mercure ? leur indiquons-nous une session judiciaire, ou les renverrons-nous à l'année prochaine ?

MERCURE. Pas de remise : indiquons-la sur-le-champ.

JUPITER. C'est cela ! Descends, et annonce la session en ces mots : « Que tous ceux qui ont déposé des accusations se rendent aujourd'hui à l'Aréopage. La justice en personne y tirera des juges au sort, parmi tous les Athéniens, au prorata des amendes encourues. Si quelqu'un croit avoir été condamné injustement, il lui sera permis d'en appeler à moi, pour être jugé de nouveau, comme s'il ne l'avait point encore été. » Quant à toi, ma fille, va t'asseoir auprès des respectables déesses¹, tire les procès au sort, et aie l'œil sur les juges.

5. LA JUSTICE. Que je retourne sur la terre ? Pour me voir une seconde fois chassée par les hommes, et accablée des insultes intolérables de l'Injustice !

JUPITER. Tu dois espérer mieux. Les philosophes ont enfin persuadé aux hommes qu'ils doivent te préférer à l'Injustice, surtout le fils de Sophronisque, qui a fait le plus grand éloge du juste et l'a déclaré le souverain bien.

LA JUSTICE. Oui, les discours qu'il a tenus en ma faveur lui ont été fort utiles. On l'a livré aux Onze et jeté en prison, où le malheureux a bu la ciguë, sans avoir le temps d'immoler un

1. Les Euménides. Voy. la pièce d'Eschyle, traduction d'A. Pierron.

oog à Esculape ¹. Ses ennemis philosophaient en faveur de l'Injustice, et ils ont été les plus forts.

6. JUPITER. La philosophie, à cette époque, était encore étrangère à la plupart des hommes; elle n'avait qu'un petit nombre de prosélytes, de telle sorte qu'Anytus et Mélitus ont pu entraîner le tribunal. Mais aujourd'hui ne vois-tu pas que de manteaux, de bâtons et de besaces? On ne rencontre partout que longues barbes, livres sous le bras gauche, philosophes qui ne parlent que de toi. Les promenades sont remplies de gens qui marchent par escadrons et par phalanges et viennent à la rencontre les uns des autres, et il n'y en a pas un qui ne tienne à passer pour un nourrisson de la vertu. Beaucoup donc, renonçant au métier qu'ils avaient exercé jusque-là, se jettent sur une besace, sur un manteau, et, se rendant au soleil le corps noir comme des Éthiopiens, ils deviennent, de maçons et de cordonniers, des philosophes qui célèbrent ta puissance et celle de la vertu. C'est au point qu'il serait plus aisé de tomber dans un vaisseau sans y rencontrer du bois, que de jeter ici les yeux sans rencontrer un philosophe.

7. LA JUSTICE. Il est vrai, Jupiter; mais ces philosophes m'effrayent par leurs disputes continuelles, et par leur ignorance qu'ils font paraître quand ils parlent de moi. On m'a dit même que la plupart d'entre eux me recherchent seulement en paroles, tandis qu'en réalité, loin de vouloir me recevoir chez eux, ils sont tout prêts à me fermer au nez la porte de leur maison, où depuis longtemps ils donnent l'hospitalité à l'Injustice.

JUPITER. Tous ne sont pas corrompus, ma fille : il suffit que tu puisses en rencontrer quelques-uns de bons. Partez donc, il est temps, afin qu'il y ait du moins plusieurs causes jugées aujourd'hui.

8. MERCURE. Allons, Justice, marchons tout droit vers Sunium, un peu au-dessous de l'Hymette, à gauche du Parnèthe, où sont ces deux monticules. On dirait que tu as oublié depuis longtemps le chemin. Mais pourquoi ces pleurs, cette désolation? Ne crains rien. Tous les siècles ne se ressemblent pas. Les Scirons, les Pityocampes, les Busiris et les Phalaris, que tu redoutais jadis, n'existent plus. C'est aujourd'hui la Sagesse, l'Académie et le Portique qui occupent tout; on te cherche de tous côtés, on ne s'entretient que de toi, et l'on attend la bouche ouverte de quel endroit du ciel tu vas diriger ton vol sur la terre.

1. Voy. le *Phédon* et le *Criton* de Platon.

LA JUSTICE. Toi seul, Mercure, peux me dire la vérité : tu es souvent avec les hommes ; tu passes chez eux presque tout ton temps, soit dans les gymnases, soit dans l'agora, car tu es *agoréen*¹ et tu fais les proclamations dans les assemblées ; dis-moi donc ce que sont aujourd'hui les habitants de la terre et si je puis y séjourner.

MERCURE. Par Jupiter ! je serais bien injuste, si je ne te parlais franchement comme à une sœur. Plusieurs ont retiré de la philosophie de grands avantages, et si ce n'est par aucun autre motif, du moins par respect pour leur habit, ils commettent des fautes plus excusables. Tu trouveras pourtant parmi eux, à ne te rien celer, un certain nombre d'hommes vicieux, et beaucoup de demi-sages, de gens à moitié pervertis. Cela tient à ce que la philosophie les a soumis à une lessive. Or, ceux qui ont été lavés à fond par ce bain sont devenus parfaitement bons, sans mélange de couleur : ceux-là, je les crois tout à fait disposés à te faire bon accueil ; ceux, au contraire, qu'une crasse invétérée a empêchés de se pénétrer profondément de ce qu'a de mordant la substance détersive, quoique de meilleure qualité peut-être que les autres, mais imparfaitement nettoyés, ne sont qu'à moitié blancs, et demeurent mouchetés comme des léopards. Il en est d'autres qui, pour avoir touché du bout du doigt l'extérieur du vase, et s'être barbouillés de suie, s'imaginent y avoir été suffisamment plongés. Tu vois toutefois que tu pourras être reçue chez des gens vertueux.

9. Mais tout en parlant, nous approchons de l'Attique. Laissons Sunium vers la droite, et tournons vers l'Acropole. Puisque nous y voilà descendus, tu n'as qu'à t'asseoir ici, quelque part sur cette colline, et regarder du côté du Pnyx, en attendant que j'aie proclamé les ordres de Jupiter. Moi, je vais monter à l'Acropole, pour convoquer le peuple d'un lieu d'où il puisse facilement m'entendre.

LA JUSTICE. Ne t'en va pas, Mercure, avant de m'avoir dit quel est ce personnage qui vient au-devant de nous ; il est cornu, porte une syrinx et a les deux jambes velues.

MERCURE. Comment ? Tu ne reconnais pas Pan, le plus bachelier des serviteurs de Bacchus ? Il habitait autrefois les hauteurs du mont Parthénus. Mais lors de l'expédition de Datis et de la descente des barbares à Marathon, il vint au secours des Athé-

1. Nous demandons la permission d'user de ce mot, le seul qui puisse faire ressortir le rapprochement entre *Agora* et le surnom d'*ἀγοραῖος*, donné à Mercure.

niens, sans qu'on l'eût appelé ¹. Depuis cette époque, il a reçu pour demeure la grotte située sous l'Acropole, il réside tout près du Pélasgique, et on l'a admis parmi les métèques ². Maintenant je crois qu'il nous a vus et qu'il vient nous saluer, en bon voisin.

10. PAN. Salut, Mercure et Justice.

LA JUSTICE. Salut, Pan, le plus habile des Satyres quand il s'agit de chanter et de danser, et en même temps le plus brave d'Athènes, quand il est question de combattre.

PAN. Quelle affaire pressante, Mercure, vous amène en ces lieux ?

MERCURE. La Justice te racontera tout cela. Moi, je cours à l'Acropole et à ma proclamation.

LA JUSTICE. C'est Jupiter, Pan, qui m'envoie ici pour tirer les procès au sort. Mais toi, comment te trouves-tu de ton séjour à Athènes ?

PAN. Pour tout dire, on ne me traite pas selon mon mérite, et je suis obligé de rabattre beaucoup de mes espérances. Cependant j'ai réprimé un fameux désordre, lors de l'invasion des barbares. Il est vrai que deux ou trois fois par an on monte ici, et l'on m'immole un bouc entier, sentant fortement le gousset; les assistants font de sa chair un régal, dont je suis le témoin inactif, et m'honorent de quelques froids applaudissements. Toutefois je me divertis un peu de leurs rires et de leurs bouffonneries.

11. LA JUSTICE. Mais autrement, Pan, ont-ils été rendus plus vertueux par les philosophes ?

PAN. Qu'est-ce que c'est que les philosophes ? Veux-tu parler de ces gens qui vont tête basse, marchant par troupes, qui me ressemblent par le menton, des bavards ?

LA JUSTICE. C'est cela même.

PAN. Je ne sais pas au juste ce qu'ils disent, et je n'entends rien à leur sagesse; je suis un montagnard, et je n'ai point appris, ô Justice, leur jargon élégant et étudié. Comment deviendrait-on en Arcadie sophiste ou philosophe ? Ma sagesse à moi ne va pas au delà de ma flûte traversière et de ma syrinx; bon chevrier, d'ailleurs, bon danseur, et, au besoin, bon soldat.

1. Sur l'apparition de Pan, dieu des terreurs *paniques*, voy. Pausanias, *Attique*, I, xxviii.

2. Étrangers domiciliés à Athènes. On trouvera d'excellents détails sur les différentes classes des habitants d'Athènes, *citoyens*, *isotèles* et *métèques*, dans l'édition de la *Leptinienne* de Démosthène, donnée par F. A. Wolf.

Seulement j'entends les philosophes s'entretenir à grand bruit de quelque chose qu'ils appellent la vertu, d'idées, de nature, d'êtres incorporels, tous noms qui me sont inconnus et étrangers. D'abord ils commencent leurs entretiens sur un ton pacifique; mais, à mesure que la conversation s'engage, ils élèvent leurs voix jusqu'aux notes les plus aiguës, si bien que la violence de leurs efforts et leur désir de parler leur fait rougir la face, gonfler le cou et saillir les veines, comme ces joueurs de flûte qui s'évertuent à souffler dans un instrument trop étroit. La confusion se met dans leurs discours; ils perdent de vue l'objet de la discussion, et se séparent en se disant réciproquement des injures et en essuyant du creux de la main la sueur dont leur front ruisselle : cependant celui-là passe pour vainqueur qui a crié le plus fort, s'est montré le plus insolent ou s'en est allé après tous les autres. De son côté, le peuple, en foule, les écoute avec admiration, surtout les gens qui n'ont rien de plus pressé à faire, et l'on se réunit autour d'eux, attiré par leurs clameurs et leur impudence. Pour moi, je les ai toujours regardés à cause de tout cela comme des charlatans, et j'étais fâché de leur voir une barbe semblable à la mienne. En somme, ces criailleries produisent-elles quelque chose d'utile pour le peuple, et résulte-t-il pour eux-mêmes quelque bien de ce flux de paroles? c'est ce que je ne saurais dire. Mais, à te parler sans aucun détour, je te dirai que, demeurant, comme tu vois, sur une élévation, j'en ai souvent aperçu plusieurs, qui, le soir venu....

12. LA JUSTICE. Arrête, Pan! Ne te semble-t-il pas que Mercure fait la proclamation?

PAN. Oui vraiment.

MERCURE. Peuple, écoutez. Nous ouvrons cejour d'hui, septième jour du mois Élaphebোলion¹ commençant, une session judiciaire, à laquelle nous souhaitons bonne chance. Que tous ceux qui ont donné des assignations se rendent à l'Aréopage: la Justice y tirera les juges au sort et les présidera. Les juges seront tous pris parmi les Athéniens et seront payés quatre oboles par cause: leur nombre sera proportionné à la gravité du délit. Les individus morts avant d'avoir obtenu le jugement du procès qu'ils ont intenté seront renvoyés ici par Éaque. Si quelqu'un croit avoir été condamné injustement, il peut en appeler, et l'appel sera fait par-devant Jupiter.

PAN. Bons dieux! quel tumulte, quels cris! Vois donc, Jus-

tice, comme ils accourent! Comme ils s'entraînent les uns les autres sur la pente rapide de l'Aréopage! Mais voici Mercure qui arrive aussi. Allez donc tous les deux vous occuper de ces procès, tirez les juges au sort et prononcez suivant la loi. Moi, je me retire dans ma grotte, où je vais jouer quelque chanson amoureuse, dont j'ai coutume de fatiguer Écho. Je n'ai que trop entendu tous ces discours de plaideurs dont l'Aréopage retentit chaque jour.

13. MERCURE. Allons, Justice, faisons l'appel.

LA JUSTICE. Tu as raison. La foule accourt, comme tu vois, avec grand bruit; on dirait un essaim de guêpes bourdonnant autour de l'Acropole.

UN ATHÉNIEN. Je te tiens, scélérat.

UN AUTRE. Tu es un sycophante.

UN AUTRE. Tu seras enfin puni.

UN AUTRE. Je prouverai que tu as fait des infamies.

UN AUTRE. Tire au sort pour moi le premier.

UN AUTRE. Suis-moi au tribunal, coquin!

UN AUTRE. Ne me tords pas le cou!

LA JUSTICE. Sais-tu ce qu'il faut dire, Mercure? Renvoyons à demain les autres causes; ne tirons aujourd'hui que les actions intentées contre quelques hommes par les arts, les professions et les sciences. Donne-moi les assignations de cette espèce.

MERCURE. L'Ivresse contre l'Académie, au sujet de Polémon, esclave fugitif¹.

LA JUSTICE. Tire au sort sept juges.

MERCURE. Le Portique contre la Volupté, pour l'enlèvement de Dionysius, son amant.

LA JUSTICE. C'est assez de cinq juges.

MERCURE. La Volupté contre la Vertu, au sujet d'Aristippe.

LA JUSTICE. Cinq juges encore pour cette affaire.

MERCURE. La Banque contre Diogène, pour banqueroute frauduleuse.

LA JUSTICE. Trois juges.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, pour cause de désertion².

1. Polémon, fils de Philostrate, jeune débauché, entra un jour, ivre et couronné de fleurs, dans l'Académie où professait alors Xénocrate de Chalcédoine. Celui-ci, sans faire attention à l'impudence du jeune homme, se mit à parler sur la tempérance avec tant de force persuasive, que Polémon se corrigea et devint disciple, puis successeur de Xénocrate. Voy. Valère Maxime, VI, ix, et plus loin, xvii.

2. Il paraît que le chef des Sceptiques avait commencé par exercer la peinture.

LA JUSTICE. Neuf juges.

14. MERCURE. Veux-tu, Justice, que nous appelions aussi les deux procès intentés dernièrement contre le rhéteur ?

LA JUSTICE. Vidons d'abord les anciens ; demain on jugera les autres.

MERCURE. Mais ces causes sont semblables, et l'accusation, quoique nouvelle, a beaucoup de rapport avec celles que nous avons déjà appelées : il est donc juste que cette affaire soit jugée en même temps.

LA JUSTICE. Il me semble, Mercure, que tu veux faire quelque passe-droit. Allons, puisque tu le veux, tirons encore ces deux causes, mais ce seront les seules : nous en avons assez. Donne-moi les assignations.

MERCURE. La Rhétorique contre le Syrien¹, pour mauvais traitements. Le Dialogue contre le même, pour injures.

LA JUSTICE. Quel est cet homme ? Son nom n'est point écrit.

MERCURE. Tire toujours pour le rhéteur de Syrie. Le défaut de nom ne fait rien à l'affaire.

LA JUSTICE. Comment ! Nous jugerons à Athènes, dans l'Aréopage, des causes ultramontaines, qui auraient dû être jugées au delà de l'Euphrate ! Tire pourtant onze juges pour chacune des deux affaires.

MERCURE. Très-bien, Justice ; tu es économe, afin de ne pas multiplier les frais de procédure.

15. LA JUSTICE. En séance d'abord ceux qui doivent juger l'Ivresse et l'Académie. Toi, verse l'eau. Ivresse, parle la première. Pourquoi ne dit-elle rien et penche-t-elle la tête ? Va donc, Mercure, savoir ce qu'elle a.

MERCURE. « Je ne puis pas, dit-elle, plaider ma cause. Ma langue est enchaînée par le vin pur que j'ai bu. Je ne veux pas prêter à rire au tribunal. Je me soutiens à peine, comme tu vois. »

LA JUSTICE. Eh bien ! qu'elle prenne un avocat parmi les forts parleurs. Il n'en manque pas qui sont tout prêts à se crever pour un tribole.

MERCURE. Il est vrai ; mais personne ne voudra parler ouvertement pour l'Ivresse. Et cependant sa demande ne paraît pas mal fondée.

LA JUSTICE. Qu'est-ce donc ?

MERCURE. L'Académie est toujours prête à parler pour et contre. Elle s'exerce à soutenir également deux sentiments op-

1. Lucien lui-même.

posés. « Alors, dit l'Ivresse, qu'elle parle d'abord pour moi, et ensuite elle parlera pour elle. »

LA JUSTICE. C'est du neuf ! N'importe : parle, Académie, et plaide les deux causes, puisque c'est une chose qui t'est si facile¹.

16. L'ACADÉMIE. Écoutez, juges, en premier lieu, ce que j'ai à vous dire en faveur de l'Ivresse ; c'est pour elle que l'eau coule en ce moment. La malheureuse a éprouvé de ma part, moi, Académie, un grave préjudice, en se voyant privée de son unique, de son fidèle, de son dévoué serviteur, ce Polémon que vous savez, et qui l'aimait au point de ne pas regarder comme honteuses les actions qu'elle faisait. Chaque jour, on le voyait étaler sa débauche en pleine agora, suivi de joueuses de flûte, et chantant du matin au soir, toujours ivre, toujours alourdi par le vin, la tête couronnée de fleurs. J'en prends à témoin tous les Athéniens : jamais personne n'a vu Polémon à jeun. Un jour que l'infortuné se divertissait à la porte de l'Académie, comme il le faisait à celle de tout le monde, l'Académie vient le prendre de force, l'arrache des mains de l'Ivresse, en fait son esclave, le force à boire de l'eau, lui apprend à se passer de vin, lui enlève ses couronnes, et, au lieu de lui montrer à s'enivrer, couché sur un lit, elle lui enseigne un jargon tortueux, pénible, hérissé de difficultés inextricables. Aussi notre jeune homme, qui, naguère encore, avait le teint fleuri du plus vif incarnat, devient tout pâle ; le corps du malheureux se ride, il oublie toutes ses chansons ; parfois mourant de faim et de soif, il n'a plus dans l'esprit, jusqu'aux heures avancées du soir, que les farces dont moi, Académie, je farcis la tête de mes disciples. Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'excité par moi contre l'Ivresse, il en dit maintenant mille horreurs. Voilà ce que j'avais à dire pour l'Ivresse : je vais à présent plaider ma cause : que de ce moment l'eau coule pour moi.

LA JUSTICE. Que va-t-elle répondre ? C'est égal, Mercure, verse-lui la même quantité d'eau.

17. L'ACADÉMIE. Il n'y a rien que de raisonnable, juges, dans les arguments que l'avocat de l'Ivresse a fait valoir pour sa cliente. Si cependant vous voulez m'écouter avec bienveillance, vous verrez que je ne lui ai causé aucun préjudice. Ce Polémon, qu'elle revendique pour son esclave, n'était ni mal né, ni fait pour l'ivresse. Il était un de mes familiers et me ressemblait

¹. Piquante parodie de la secte académique, hésitant sans cesse entre le pour et le contre.

d'humeur. L'Ivresse s'est emparée de lui, tout jeune encore, à l'aide de la Volupté, sa complice ordinaire; elle a corrompu le malheureux, en le livrant corps et âme aux débauches et aux courtisanes, si bien qu'il ne resta plus en lui trace de pudeur. Le portrait qu'elle vous en faisait tout à l'heure, dans son intérêt présumé, tournez-le tout entier à mon avantage. Oui, cet infortuné jeune homme, dès la pointe du jour, parcourait la ville, couronné de fleurs, promenant son orgie en pleine agora, traînant des flûtes à sa suite, toujours pris de boisson, festoyant avec tous, honte de ses parents et de la ville entière, objet de risée pour les étrangers. Il vient un jour devant ma porte; elle était ouverte, comme c'est mon habitude: je dissertais en présence de quelques amis sur la vertu et la tempérance. Polémon entre avec ses flûtes et ses couronnes, commence par crier et par essayer de troubler l'assemblée en l'assourdissant de ses clameurs. Nous ne faisons aucune attention à lui, et peu à peu, comme l'Ivresse ne s'était pas complètement emparée de ses sens, mes paroles le ramènent à la sobriété; il arrache sa couronne, fait taire la joueuse de flûte, rougit de sa robe de pourpre, et, comme réveillé d'un profond sommeil, jette les yeux sur sa situation et condamne ses débauches passées. L'incarnat dont l'avait coloré l'Ivresse se flétrit, disparaît et fait place à la rougeur que lui cause la honte de sa première conduite; enfin, sans hésiter, il se jette entre mes bras, comme un transfuge, sans que je l'appelle, sans que je lui fasse violence, comme la demanderesse le prétend, mais de lui-même, et entraîné par la conviction que c'était le meilleur parti. Et maintenant, faites-le-moi comparaître en personne, pour voir ce qu'il est devenu grâce à moi. Quand je l'ai reçu, juges, il était ridicule, ne pouvant ni parler, ni se soutenir, tout absorbé dans le vin; je l'ai complètement changé, je l'ai ramené à des habitudes sobres; d'esclave qu'il était, j'en ai fait un citoyen honnête et sage, digne de l'estime des Grecs. Lui-même, aujourd'hui, me sait gré, ainsi que ses parents, du service que je lui ai rendu. J'ai dit. A vous de décider maintenant avec laquelle de nous il valait mieux pour lui de vivre.

18. MERCURE. Voyons; faites vite: allez aux voix; levez-vous. Nous en avons d'autres à juger.

LA JUSTICE. L'Académie a l'unanimité, sauf une voix.

MERCURE. Il n'est pas étonnant qu'il y ait quelqu'un qui vote même pour l'Ivresse.

19. En séance, ceux que le sort a désignés pour juger la cause du Portique contre la Volupté au sujet de son amant. L'eau est

versée. Allons , toi qui es peint de toutes les couleurs ⁴, parle.

20. LE PORTIQUE. Je n'ignore pas , juges , combien est jolie ma partie adverse. J'en vois même plusieurs d'entre vous qui la regardent et lui adressent des sourires , tandis qu'ils méprisent ma tête rasée jusqu'à la peau , mon regard viril , ma figure refrognée. Cependant , si vous voulez m'écouter , je suis convaincu que ma cause vous paraîtra plus juste que la sienne. Voici quelle est l'accusation que je formule contre elle : je dis qu'à l'aide de sa parure de courtisane et de ses traits charmants , elle a séduit un homme qui m'aimait , Dionysius , jadis modeste et sage , et l'a pris dans ses filets. Les juges qui , avant vous , ont prononcé sur la cause de l'Académie et de l'Ivresse , ont décidé celle-ci. Ces deux causes sont sœurs. Il s'agit , en effet , d'examiner si l'on doit , comme des pourceaux sans cesse courbés vers la terre , ne vivre que de volupté , sans aucune pensée élevée , ou si , préférant l'honnête à l'agréable , on doit , libres , philosopher librement , apprendre à ne plus redouter la douleur comme un mal invincible , à ne plus subir en esclave le joug du plaisir , à ne pas placer le souverain bonheur dans le miel et dans les figues. C'est en présentant ces amorces aux insensés , en leur faisant un épouvantail de la fatigue , que ma rivale attire à elle la plupart des hommes , parmi lesquels elle a su engager l'infortuné dont nous parlons à secouer notre frein , après avoir épié le moment où il était malade. Car jamais , en bonne santé , il n'aurait écouté ses propositions. Mais pourquoi m'emporter ici contre une femme qui n'épargne pas les dieux , et qui calomnie leur providence ? Il est de votre sagesse de lui faire porter la peine de son impiété. Eh quoi ! l'on me dit que , n'étant pas préparée à prononcer un plaidoyer , elle doit amener Épicure pour lui servir d'avocat. Quelle mollesse insultante pour votre tribunal ! Mais demandez-lui donc ce que fussent devenus , à son avis , Hercule et notre Thésée , si , dociles à la voix du plaisir , ils eussent fui les travaux ? Rien n'aurait préservé la terre d'être couverte d'injustices , s'ils eussent reculé devant la fatigue. J'en ai dit assez , n'aimant pas beaucoup les longs discours. Si ma partie adverse veut répondre sommairement à mes questions , vous la verrez bientôt réduite à néant. En attendant , souvenez-vous de votre serment ; votez avec intégrité , et ne croyez pas Épicure , quand il dit que les dieux n'ont pas les yeux ouverts sur nos actions.

4. Le nom grec du portique dit Pœcilé , ποικίλη , signifie *variété* , *peint de diverses couleurs*.

MERCURE. Retire-toi. La parole est à Épicure pour la Volupté.

21. ÉPICURE. Je serai court, citoyens juges. Je n'ai pas besoin d'un long plaidoyer. En effet, si c'était par des enchantements et par des philtres que la Volupté eût forcé l'inclination de Dionysius, que le Portique appelle son amant, si elle l'en avait éloigné, de sorte qu'il n'eût plus d'yeux que pour elle, on serait fondé à la regarder comme une magicienne, et à l'accuser de préjudice, comme ayant ensorcelé les amants des autres. Mais le citoyen d'une ville libre témoigne, sans offenser ses lois, le dégoût qu'il éprouve pour la partie adverse ; il traite de billevesée le prétendu bonheur dont elle fait le couronnement des travaux ; pour échapper à des discours tortueux comme des labyrinthes, il s'enfuit de lui-même vers la Volupté, et il brise ainsi qu'une chaîne tous ces filets de langage, parce qu'il se sent un homme, et non pas un lâche ; et, parce qu'il regarde le travail comme un mal, ce qui est en effet, et le plaisir comme le souverain bien, faut-il lui fermer tout asile ? Faut-il, au moment où, échappé du naufrage, il nage vers le port et aspire au calme, le rejeter dans le travail la tête la première, et livrer le malheureux à des embarras désespérants, lorsque, semblable à un suppliant qui embrasse l'autel de la Compassion, il se réfugie auprès de la Volupté ? Et pourquoi ? Pour voir enfin sur le haut de la montagne escarpée, gravie au prix de tant de sueur, cette Vertu tant vantée, et, après une vie passée dans les fatigues, arriver au bonheur en même temps qu'à la mort¹. Du reste, quel juge est plus propre à trancher la question que Dionysius lui-même, qui versé, autant qu'on peut l'être, dans les dogmes du Portique, et convaincu jusqu'ici que le bon seul est beau, a reconnu enfin que la douleur est un mal, et a choisi, après examen, la doctrine qu'il a crue la meilleure ? Il voyait, je pense, ceux qui font de longues dissertations sur la patience et le courage à supporter les peines, servir en secret la Volupté, ne se montrer énergiques que de la langue, et ne vivre chez eux que suivant les lois du plaisir, honteux, il est vrai, qu'on les vît se relâcher de leur rigueur et trahir leurs doctrines, mais tristement réduits au supplice de Tantale, et, partout où ils espèrent tromper les regards et manquer en sûreté à leurs principes, s'en donnant à cœur joie de tout ce qui flatte les sens. Qu'on leur fasse présent de l'anneau de Gygès ou du casque de Pluton², dont la possession rend invisible, et bientôt, disant un long adieu aux

1. Voy. *Hermotimus*, 48 et suivants.

2. Voy. Homère, *Iliade*, V, v. 845.

travaux, ils se précipiteront vers la Volupté, et suivront en tout l'exemple de Dionysius, qui, jusqu'à sa maladie, espérait tirer de grands avantages de ces discours sur la patience; mais lorsque, souffrant et malade, il sentit que le mal le tenait réellement, quand il vit son corps philosopher à l'inverse du Portique et lui enseigner une doctrine tout opposée, il le crut plutôt que ses maîtres, il reconnut qu'il était homme et qu'il avait un corps humain. Il cessa donc de traiter ce corps comme une statue, et demeura convaincu que celui-là parle autrement qu'il ne pense, qui blâme la Volupté.

Ses discours sont joyeux, mais son âme attristée¹.

J'ai dit. A vous d'aller aux voix.

22. LE PORTIQUE. Attendez : permettez-moi de lui adresser quelques questions.

ÉPICURE. Questionne, je répondrai.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit un mal ?

ÉPICURE. Oui.

LE PORTIQUE. Et le plaisir un bien ?

ÉPICURE. Certainement.

LE PORTIQUE. Eh bien ! sais-tu ce que c'est que le *différent* et l'*indifférent*, le *proposé* et le *rejeté* ?

ÉPICURE. Très-bien.

MERCURE. Les juges disent qu'ils n'entendent rien à ces questions dissyllabiques. Taisez-vous donc ; on va voter.

LE PORTIQUE. Je serais sûr de gagner, si je lui posais une question dans la troisième figure des *indémontrables*.

LA JUSTICE. Qui a gagné ?

MERCURE. La Volupté, à l'unanimité des voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. Bonne chance ! Toi, Mercure, appelle une autre cause.

23. MERCURE. La Vertu et la Mollesse au sujet d'Aristippe. Qu'Aristippe compare en personne.

LA VERTU. C'est à moi, Vertu, de parler la première : Aristippe m'appartient, comme le prouvent ses discours et ses écrits.

LA MOLLESSE. Pas du tout, il est à moi, Mollesse : cet homme est mien, ainsi que l'attestent sa couronne, sa pourpre et ses parfums.

LA JUSTICE. Pas de dispute. La cause est ajournée jusqu'à ce

¹ Euripide, *Phéniciennes*, v. 363.

que Jupiter ait statué sur celle de Dionysius. Tout porte à croire que ce sera bientôt. Si la Volupté gagne, la Mollesse aura Aristippe; si c'est le Portique, Aristippe appartiendra à la Vertu. Qu'on en introduise d'autres. Holà! qu'on ne paye pas d'honoraires aux juges, la cause n'a pas été jugée.

MERCURE. Les vieillards seront donc montés ici gratis? La côte est rude pour leur âge.

LA JUSTICE. C'est assez de leur payer le tiers. Allez-vous-en, et ne murmurez pas, vous jugerez une autre fois.

24. MERCURE. Diogène de Sinope, c'est à toi de comparaître; et toi, Banque, tu as la parole.

DIOGÈNE. Si elle ne cesse de me tarabuster, Justice, ce n'est pas de banqueroute qu'elle m'accusera, mais de nombreuses et profondes blessures; car je vais tout à l'heure la rosser avec mon bâton.

LA JUSTICE. Qu'est-ce donc? La Banque prend la fuite: il la poursuit le bâton levé. La malheureuse va recevoir probablement quelque bon coup. Appelle Pyrrhon.

25. MERCURE. La Peinture seule se présente, Justice: Pyrrhon ne s'est pas rendu à la sommation: il était probable qu'il agirait ainsi

LA JUSTICE. Pourquoi, Mercure?

MERCURE. Parce qu'il n'admet aucune certitude dans les jugements.

LA JUSTICE. Cela étant, je le condamne par défaut. Appelle à présent le prosateur syrien. Il est vrai que les accusations déposées contre lui n'ont été remises que depuis hier, et rien ne pressait encore le jugement; mais enfin, puisque c'est une chose décidée, appelle d'abord la cause de la Rhétorique. Grand dieu! quelle affluence d'auditeurs!

MERCURE. C'est tout naturel, Justice. Nous n'avons pas là une affaire ressassée, mais neuve et singulière, et, comme tu dis, toute fraîche d'hier. L'espérance d'entendre la Rhétorique et le Dialogue, se portant successivement comme accusateurs, et le Syrien défendant sa cause contre ses deux adversaires, attire la foule au tribunal. Allons, Rhétorique, commence ton plaidoyer.

26. LA RHÉTORIQUE. En commençant ce discours, Athéniens¹, je prierai tous les dieux et toutes les déesses de faire que la bienveillance constante, dont je n'ai cessé de donner la preuve envers la république et envers vous tous, me soit accordée par vous-mêmes durant le cours de ce débat. Ensuite je

¹ Commencement du *Discours pour la couronne* de Démosthène.

supplierai les dieux de vous inspirer ce qu'il y a de plus conforme à la justice, c'est-à-dire d'imposer silence à mon adversaire, et de me laisser à mon aise développer mon accusation, telle que je l'ai conçue et préparée. J'ai peine à concilier mes idées ¹, quand je considère, d'une part, le traitement que j'éprouve, et de l'autre les discours que j'entends. Ceux que vous tiendra mon adversaire ressembleront aux miens ; mais vous verrez que les faits sont de telle sorte, que je dois prendre les plus grandes précautions pour l'empêcher d'en user encore plus mal à mon égard. Afin, toutefois, de ne pas faire un trop long exorde, et comme l'eau coule depuis longtemps pour rien, je vais droit à l'accusation.

27. Citoyens juges, cet homme était encore dans la première jeunesse ², barbare de langage, et revêtu, pour ainsi dire, de la robe perse, à la mode des Assyriens, lorsque je le trouvai en Ionie, errant, incertain du parti qu'il devait prendre : je le recueillis et me chargeai de l'instruire. Quand il me parut savoir quelque chose, et que je vis ses regards fixés sur moi, il me craignait alors, il avait pour moi de la déférence, une admiration exclusive ; je congédiai tous mes autres prétendants, riches, beaux, d'une illustre naissance, et j'accordai ma main à cet amant pauvre, obscur, presque enfant, lui apportant une dot précieuse de nombreux et admirables discours. Bientôt j'amenai mon nouvel époux à ma tribu, je l'y fis enregistrer et déclarer citoyen. Tous ceux qui avaient manqué leur mariage avec moi crevaient de dépit. Il eut l'idée de voyager pour faire montre des richesses que lui avait procurées mon alliance ; je ne l'abandonnai point : je le suivis partout ; je me laissai conduire par monts et par vaux ; j'eus soin de lui attirer sans cesse l'estime et le respect en veillant à son extérieur et sa parure. Ce que j'ai fait pour lui en Grèce et en Ionie n'est rien encore. Il voulut passer en Italie : je traversai avec lui la mer Ionienne ; enfin je l'accompagnai jusque dans les Gaules, où je l'aidai à faire fortune. Jusque-là il se montrait docile à tous mes conseils, demeurant sans cesse avec moi et ne découchant pas même une seule nuit.

28. Mais quand il eut suffisamment pourvu à ses besoins, quand il crut sa réputation assez bien établie, il releva les sourcils, prit de grands airs, me négligea ou plutôt me planta là complètement. Cet homme barbu, ce Dialogue, qui abuse de son

1. Phrase tirée du commencement de la III^e *Olynthienne*.

2. Tous ces détails sont précieux pour la biographie littéraire de Lucien. Rapprochez-les du *Songes* et du *Zeuxis*.

extérieur pour se faire appeler fils de la Philosophie, il s'est épris pour lui d'un fol amour, et il ne sort pas des bras de cet amant plus âgé que lui. Ce n'est pas tout, il ne rougit pas de restreindre la liberté de mes discours et d'abrégér leur étendue, pour se renfermer dans des questions brèves et hachées; au lieu de dire tout ce que bon lui semble et de le dire à pleine voix, il fait un tissu de petites phrases écourtées, et se contented'assembler des syllabes. Aussi n'a-t-il obtenu en retour ni des louanges redoublées ni des applaudissements prolongés, mais seulement quelques sourires des auditeurs; ou bien encore on bat des mains avec réserve, on fait un léger signe de tête, et l'on gémit de ce qu'on entend : voilà ce qui plaît au galant, c'est pour cela qu'il me méprise. On dit même qu'il ne vit pas en bonne intelligence avec le nouvel objet de sa tendresse; il lui aura fait, sans doute, aussi quelque outrage.

29. Comment, après cela, ne pas l'accuser d'ingratitude, comment ne pas le poursuivre, au nom des lois répressives des mauvais traitements, pour avoir indignement abandonné sa femme légitime, dont il a tout reçu, qui l'a rendu illustre, et cela pour courir à de nouvelles amours? Or, quel moment choisit-il? Celui où l'on n'admire que moi, où chacun me prend pour sa patronne. Moi, pourtant, je me refuse aux sollicitations de tous ces prétendants : en vain frappent-ils à ma porte, en vain m'appellent-ils à grands cris, je ne veux point leur ouvrir. Car je vois bien qu'ils ne m'apportent que des criailleries. Celui-ci, au contraire, loin de revenir à moi, n'a de regards que pour son nouvel amour. Mais, je vous le demande, grands dieux, quelle utilité peut-il attendre d'un être qui n'a qu'un manteau? J'ai dit. Si, pour se justifier, citoyens juges, mon adversaire veut user du même genre de discours que moi, ne le permettez pas. Il serait absurde d'aiguiser mon propre glaive contre moi. Qu'il emploie le procédé de son bon ami le Dialogue, pour se défendre, s'il le peut.

MERCURE. C'est inadmissible : il ne peut pas se faire, Rhétorique, qu'un homme seul plaide dans la forme du Dialogue. Il emploiera le discours soutenu.

30. LE SYRIEN. Puisque ma partie adverse, citoyens juges, se fâche à l'idée de m'entendre prononcer de longs discours, vu que je tiens d'elle ce talent de la parole, je ne vous dirai que quelques mots; et, me bornant à détruire les principaux chefs de l'accusation, j'abandonnerai le reste à votre examen. Tout ce qu'elle a dit de moi est l'exacte vérité. Elle s'est chargée de mon éducation; elle m'a accompagné dans mes voyages; elle m'a

fait inscrire au rang des Grecs, et, à ces titres, je lui sais gré de son hymen. Quelles sont donc les raisons pour lesquelles je l'ai quittée, afin de m'attacher au Dialogue ici présent ? Écoutez-les, citoyens juges, et ne croyez point que je mente dans mon intérêt.

31. M'étant aperçu qu'elle avait perdu son ancienne réserve, qu'elle ne conservait plus ce maintien noble et décent, qui faisait toute sa beauté quand elle épousa jadis l'orateur de Péanée¹, mais qu'elle se parait avec art, se coiffait comme une courtisane, se fardait le visage, se peignait le dessous des yeux, je conçus des soupçons sur sa conduite, et j'observai ses regards. Laissons le reste de côté. Chaque nuit, notre rue était remplie d'une foule de soupirants ivres, venant banqueter avec elle, frappant à la porte, quelques-uns même poussant l'audace jusqu'à vouloir entrer de force et sans rien ménager. Elle, de son côté, ne faisait que rire et se divertir de ce tapage. Souvent, du haut du toit, elle avançait la tête pour les entendre chanter, d'une voix enrouée, leurs chansons libertines, ou bien, entr'ouvrant la porte, et s'imaginant que je ne la voyais pas, elle dépouillait toute honte et se livrait à leurs caresses adultères. Je ne pus souffrir ce beau manège ; mais ne jugeant pas à propos de déposer contre elle une plainte en forme, je résolus d'aller trouver le Dialogue, qui demeurerait dans notre voisinage, et je le priai de me recevoir.

32. Voilà quels sont les grands outrages que j'ai faits à la Rhétorique. Et quand elle n'aurait pas agi de la sorte, il m'était bien permis, à près de quarante ans, de renoncer au tumulte des affaires et du barreau, de laisser reposer les juges, de renoncer aux accusations des tyrans, aux éloges des grands hommes ; d'aller à l'Académie et au Lycée me promener avec cet excellent Dialogue, et de dialoguer à mon aise avec lui. J'aurais encore bien d'autres choses à vous dire ; mais je m'arrête. A vous de déposer un vote conforme à votre serment.

LA JUSTICE. Qui est-ce qui gagne ?

MERCURE. Le Syrien, à l'unanimité, sauf une voix.

LA JUSTICE. C'est probablement quelque rhéteur qui a voté contre.

33. Dialogue, parle devant les mêmes juges. Vous, restez assis ; on vous payera double pour les deux causes.

LE DIALOGUE. Mon intention, citoyens juges, n'est pas de m'étendre ici en de longs discours : je ne dirai que peu de

1. Démosthène.

mots, suivant mon habitude. Néanmoins, je formulerai mon accusation suivant le mode usité dans les tribunaux, malgré mon ignorance et le peu d'habitude que j'ai de ces matières. Que cela me serve d'exorde auprès de vous. Pour ce qui concerne les torts et les outrages que je reproche à l'accusé, les voici. Jusqu'ici j'étais plein de gravité, toujours en contemplation devant les dieux, la nature et les révolutions de l'univers; marchant en l'air au milieu des régions qui avoisinent les nuages, à l'endroit où roule dans les cieux le char ailé du grand Jupiter, je touchais à la voûte céleste, je m'élançais au-dessus même du ciel¹, lorsque ce Syrien, me tirant par la jambe et me brisant les ailes, me réduisit à la condition commune. Il m'arracha mon masque tragique et majestueux, et m'en appliqua un autre, comique, satyrique et presque ridicule. Bientôt il réunit et renferma chez moi la plaisanterie mordante, l'iambe, le cynisme, Eupolis et Aristophane, gens experts dans l'art de railler ce que chacun respecte, de bafouer ce qu'il y a de plus honnête. Enfin il a été déterrer je ne sais quel Ménippe, un cynique du temps passé, un aboyeur, armé de dents acérées s'il en fut, et il a lâché à travers moi ce véritable chien, animal redoutable, qui mord sans en avoir l'air, et d'autant mieux qu'il mord en riant. Comment ne me croirais-je pas indignement outragé, quand on m'enlève mon ancien et véritable costume, pour me forcer à jouer des comédies, des parades, des farces étranges ? Oui, ce qui me révolte le plus, c'est le singulier mélange dont je suis composé : je ne suis ni prose ni vers, mais, semblable à un hippocentaure, j'ai l'air aux yeux de ceux qui m'écoutent d'un monstre bizarre, d'un spectre de l'autre monde².

34. MERCURE. Qu'as-tu à répondre à cela, Syrien ?

LE SYRIEN. Je ne m'attendais pas, juges, à soutenir devant vous ce débat, et j'espérais entendre le Dialogue vous dire de moi tout autre chose. Quand je l'ai pris jadis, il paraissait à la plupart des gens maussade et desséché par de fréquentes interrogations; elles lui donnaient, je le veux bien, une physionomie vénérable, mais peu gracieuse et tout à fait désagréable au public. J'ai commencé à lui apprendre à marcher par terre à la façon des hommes; j'ai lavé la crasse dont il était couvert, et, en le forçant à sourire, je l'ai rendu plus agréable aux spectateurs. Mais, surtout, je l'ai associé à la Comédie, et, par cette alliance, je lui ai concilié la bienveillance des auditeurs, qui jusque-là craignaient les épines dont il était armé, et n'osaient pas plus

y toucher qu'à un hérisson. Je sais bien ce qui le contrarie énormément; c'est que je ne m'assieds pas auprès de lui pour discuter en détail ces subtilités pleines de finesse : si l'âme est immortelle; combien Dieu, en faisant le monde, a versé de coctyles de la substance sans mélange et toujours identique dans le creuset où s'élaborait l'univers; si la rhétorique est l'image d'une portion de la politique, dont la flatterie compose le quart¹. En effet, il aime à dissserter sur ces minuties, comme ceux qui ont la gale se plaisent à se gratter; ces méditations le charment, et il est tout fier quand on dit qu'il n'appartient pas à tout le monde de voir ce qu'il aperçoit distinctement au sujet des idées². Voilà ce qu'il réclame de moi; il cherche partout ses ailes, et regarde en l'air, tandis qu'il ne voit pas ce qui est à ses pieds. Je ne crois pas, pour le reste, qu'il ait à se plaindre de moi; par exemple, qu'en lui ôtant son habit grec, je lui en aie mis un barbare, quoique je paraisse barbare moi-même³; j'aurais été injuste, en effet, si j'avais ainsi violé les lois qui le protègent, et si je l'avais dépouillé de son vêtement national. Je me suis justifié de mon mieux; portez, je vous prie, un suffrage semblable au précédent.

35. MERCURE. Ma foi! tu as encore la majorité de dix voix. Notre même juge de tout à l'heure n'a pas encore été de l'avis des autres. Il a probablement l'habitude, dans toutes les affaires, de déposer un caillou percé⁴, afin de ne pas cesser de se montrer jaloux des gens de bien. Pour vous, allez-vous-en, et bonne chance; demain nous jugerons les autres procès.

1. Critique du *Phédon*, du *Timée* et du *Gorgias* de Platon.

2. Critique du *Parménide*.

3. C'est-à-dire qu'il a conservé au dialogue l'élégance et l'atticisme des maîtres du genre.

4. Le scoliaste fait observer qu'on se servait, dans les tribunaux d'Athènes, de deux cailloux différents, les uns pleins, pour donner gain de cause, et les autres percés, pour condamner. Comme les séances de l'Aréopage avaient lieu la nuit, les juges s'assuraient au toucher de la nature des suffrages.

XLVIII

LE PARASITE OU QUE LE MÉTIER DE PARASITE
EST UN ART¹.

TYCHIADE ET LE PARASITE.

1. TYCHIADE. Eh quoi, Simon, tous les hommes, libres ou esclaves, n'ont-ils pas appris un art, dont l'exercice les rend utiles à eux-mêmes et à leurs concitoyens? Toi, à ce qu'il paraît, tu n'exerces aucun métier pour ta propre utilité ou celle des autres.

LE PARASITE. Que signifie cette question, Tychiade? Je ne la comprends pas. Tâche de parler plus clairement.

TYCHIADE. Y a-t-il un art que tu connaisses, par exemple la musique?

LE PARASITE. Non, par Jupiter!

TYCHIADE. C'est donc la médecine?

LE PARASITE. Pas davantage.

TYCHIADE. La géométrie?

LE PARASITE. En aucune façon.

TYCHIADE. Eh bien, est-ce la rhétorique? car, pour la philosophie, tu en es aussi loin que la nullité même.

LE PARASITE. Encore plus, s'il est possible. Ne crois pas me faire injure en me reprochant une chose que je ne sache pas; je conviens, en effet, que je ne vauds rien, et même moins encore.

TYCHIADE. A la bonne heure. Mais peut-être n'as-tu appris aucune de ces sciences, à cause du temps qu'elles exigent et de leur difficulté. Tu sais du moins quelqu'un des métiers ordinaires, maçon ou cordonnier? car ta fortune ne te permet pas de vivre sans exercer une de ces professions.

1. Cf. Libanius, *Déclamations*, VII et XII; Athénée, livre VI, vi; Juvénal, *Sat.* v; Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre xxviii, t. II, p. 47 et suivantes. Ce dialogue est un des plus ingénieux persillages de Lucien.

LE PARASITE. C'est vrai, Tychiade; et cependant je ne sais aucun de ces métiers.

TYCHIADE. Quelle est donc ta profession?

LE PARASITE. Ma profession! Une des plus belles à mon avis. Si tu la connaissais, tu la louerais, j'en suis sûr. Je puis même me vanter d'en avoir perfectionné la pratique; car, pour la théorie, je n'en saurais que dire.

TYCHIADE. Quelle est-elle donc?

LE PARASITE. Je ne crois pas y avoir assez réfléchi pour en parler. Contente-toi de savoir que j'en exerce une, et que, par conséquent, tu n'as pas le droit de m'en vouloir; seulement, quelle est-elle? c'est ce que tu sauras une autre fois.

TYCHIADE. Je ne puis attendre davantage.

LE PARASITE. Cette profession te paraîtra peut-être bien étrange, quand tu la connaîtras.

TYCHIADE. Et c'est pour cela même que je brûle de la connaître.

LE PARASITE. Une autre fois, Tychiade.

TYCHIADE. Non, non; parle tout de suite, à moins que la honte ne te retienne.

LE PARASITE. C'est l'art du parasite.

2. TYCHIADE. Eh quoi! à moins d'être fou, peut-on appeler cela un art?

LE PARASITE. Moi, je l'appelle ainsi. Si je te parais fou, c'est à la folie elle-même qu'il faut t'en prendre de ce que je ne sais pas d'autre métier; tu n'as aucun reproche à me faire. On dit que cette déesse, qui, d'ailleurs, traite assez mal ses sujets, les innocente des fautes qu'elle leur fait commettre, et que, comme un maître ou un pédagogue, elle prend tout sur son compte.

TYCHIADE. Ainsi donc, Simon, le métier de parasite est un art?

LE PARASITE. Certainement, et j'en suis l'inventeur.

TYCHIADE. Tu es donc parasite?

LE PARASITE. Ce reproche m'honore, Tychiade.

TYCHIADE. Et tu ne rougis pas de te donner à toi-même le nom de parasite?

LE PARASITE. Je rougirais plutôt de ne pas me le donner.

TYCHIADE. Par Jupiter! lorsque nous voudrions te désigner à quelqu'un qui ne te connaîtra pas et qui désirera te connaître, nous dirons: « C'est le parasite! »

LE PARASITE. Vous me ferez beaucoup plus d'honneur en m'appelant ainsi, qu'on n'en faisait à Phidias en disant de lui: « C'est le statuaire! » Car je ne suis pas moins fier de mon talent que Phidias ne l'était de son Jupiter.

TYCHIADE. Bon ! en songeant à cela, il me vient une idée bouffonne.

LE PARASITE. Laquelle ?

TYCHIADE. Si en t'écrivant nous mettions, selon l'usage, au haut de la lettre : « A Simon le parasite. »

LE PARASITE. Tu me ferais bien plus de plaisir qu'en écrivant : « A Dion le philosophe. »

3. Appelle-toi, du reste, comme tu voudras, je ne m'en soucie guère ; mais je veux examiner avec toi quelques autres particularités.

LE PARASITE. Qu'est-ce donc ?

TYCHIADE. Devrons-nous ranger ta profession parmi les autres arts, et, lorsqu'on me demandera : « Quel est cet art ? » faudra-t-il répondre : « La profession de parasite est un art comme la grammaire et la médecine ? »

LE PARASITE. Moi, Tychiade, je dirais que mon art mérite mieux ce nom que n'importe quel autre. Et, si tu veux bien m'entendre, je te ferai connaître mon opinion à cet égard, quoique je n'y sois nullement préparé, ainsi que je te l'ai déjà dit.

TYCHIADE. Peu importe que tu parles peu, pourvu que tu dises la vérité.

LE PARASITE. Eh bien, commençons par examiner, si tu veux bien, ce que c'est qu'un art en général. De là nous descendrons aux espèces, et nous verrons à laquelle le nôtre appartient.

TYCHIADE. Qu'est-ce donc qu'un art ? Tu le sais, sans doute ?

LE PARASITE. Certainement.

TYCHIADE. N'hésite donc pas à le dire, puisque tu le sais.

4. LE PARASITE. Un art, comme je me souviens de l'avoir entendu définir à un savant, est un ensemble de notions positives, réalisées par la pratique, dans un but utile à la société.

TYCHIADE. Il a parfaitement dit, et tu as parfaitement retenu.

LE PARASITE. Si la profession de parasite convient à tous les points de cette définition, qu'est-elle, sinon un art ?

TYCHIADE. C'est un art, du moment qu'elle y convient.

LE PARASITE. Eh bien, rapprochons la profession de parasite de toutes les parties qui constituent un art, et voyons si elle cadre justement avec la définition donnée, ou si, comme les vases de mauvaise argile, quand on les frappe, elle ne rend pas un son fêlé. Notre art, de même que tous les autres, doit être un ensemble de notions positives, et la première, pour un parasite, est d'éprouver et de discerner qui est le plus en état de le nourrir, celui à la table duquel il peut s'asseoir, sans avoir lieu de s'en repentir un jour. Ne disons-nous pas qu'un homme est un

habile essayeur de métaux, quand il sait distinguer la fausse monnaie de la bonne? Celui-là est-il donc inhabile qui sait reconnaître les hommes de bon et de mauvais aloi, et cela, quand la fraude, chez l'homme, est moins facile à découvrir que dans la monnaie? C'est ce dont se plaint le sage Euripide, quand il dit¹ :

Eh! ne devrait-on pas à des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains?

L'art du parasite est, pour cette raison même, d'autant plus important, qu'il connaît et découvre beaucoup mieux que la divination les choses secrètes et cachées.

5. En outre, savoir dire et faire tout ce qui est de nature à nous concilier la familiarité et la bienveillance de celui qui est chargé de notre nourriture, cela n'exige-t-il pas, selon toi, de l'intelligence et des principes solidement raisonnés?

TYCHIADE. J'en conviens.

LE PARASITE. De plus, savoir s'arranger, dans les repas, de manière à s'en aller le plus satisfait, paraître un aimable convive à ceux qui ne possèdent pas le même talent; crois-tu que cela puisse se faire sans raison et sans sagesse?

TYCHIADE. Non, sans doute.

LE PARASITE. Et maintenant, la finesse de goût nécessaire pour distinguer les qualités ou les défauts des plats et des mets te semble-t-elle d'un homme sans valeur, après que le divin Platon a dit² : « Si celui qui doit prendre sa part d'un festin n'est pas versé dans l'art culinaire, il ne pourra pas bien juger l'appât des morceaux? »

6. Qu'ainsi l'art du parasite soit un ensemble de notions positives, réalisées par la pratique, c'est ce qu'il t'est facile de comprendre. En effet, dans les autres arts, les notions se conservent des jours, des mois, des années entières, sans avoir besoin d'exercice, et elles ne sont point perdues pour celui qui les possède, tandis que si les notions du parasite ne sont pas mises en pratique chaque jour, c'en est fait non-seulement de l'art, mais de l'artiste lui-même.

7. Quant à l'utilité, n'y aurait-il pas folie à élever un doute? Pour ma part, je ne vois rien dans la vie qui soit plus utile que de boire et de manger, et il est impossible de vivre sans cela.

1. *Médée*, v. 515. Racine a traduit ces vers dans *Phèdre*, act. IV, sc. VII. Nous les lui avons empruntés.

2. *Théétète*, t. I, p. 233, édition Stalbaum.

TYCHIADE. Assurément.

8. LE PARASITE. Il n'en est pas de l'art du parasite comme de la beauté et de la vigueur, n'est-ce pas ? on ne peut pas dire que ce ne soit pas un talent, mais un don naturel.

TYCHIADE. Tu as raison.

LE PARASITE. Et ce n'est pas non plus un métier à ne rien faire : la fainéantise ne procure jamais rien de bon à celui qui la cultive. Voyons : si tu te mêles de conduire un vaisseau sur la mer et dans la tempête, sans savoir gouverner, auras-tu quelque chance de salut ?

TYCHIADE. Aucun.

LE PARASITE. Pourquoi ? N'est-ce point parce que tu ne connais pas l'art de te sauver ?

TYCHIADE. Justement.

LE PARASITE. Eh bien, le parasite, dans sa profession, ne trouverait pas, en cultivant la fainéantise, la moindre chance de salut.

TYCHIADE. C'est vrai.

LE PARASITE. Ainsi, c'est l'art qui sauve, et non la fainéantise ?

TYCHIADE. D'accord.

LE PARASITE. Le métier de parasite est donc un art ?

TYCHIADE. C'est un art, je le crois.

LE PARASITE. J'ai connu plus d'un pilote habile, plus d'un conducteur de char, qui ont été précipités de leur siège : les uns se sont blessés grièvement, d'autres se sont tués ; mais on ne peut pas dire qu'un parasite ait jamais fait pareil naufrage. Il suit de tout cela que, si la profession de parasite exige de l'activité, si ce n'est pas un don naturel, mais un ensemble de notions réalisées par la pratique, il est bien établi entre nous que c'est un art.

9. TYCHIADE. Cela pourrait bien être. Cependant, il te reste encore à nous en donner une bonne définition.

LE PARASITE. C'est vrai ; et je ne crois pas qu'on en puisse donner une meilleure que celle-ci : La profession de parasite est l'art de boire et de manger, de dire ce qu'il faut pour obtenir ces deux avantages ; son but est l'agréable.

TYCHIADE. Admirable ! voilà une excellente définition de ton art, mais prends garde que quelques philosophes ne te cherchent noise à propos du but.

LE PARASITE. Il me suffit que ce but soit tout à la fois celui du bonheur et de ma profession.

10. Ce qui le prouve, c'est le témoignage du sage Homère en

admiration devant la vie du parasite, qui lui paraît pleine de félicité et la seule digne d'envie.

Il n'est point, à mon gré, de plus charmant destin¹,
Que de voir tout un peuple assis en un festin;
Les pains avec les chairs abondent sur la table;
La coupe, à tout moment, puise un vin délectable
Que porte l'échanson et qu'il verse à plein bord.

Ensuite, comme s'il n'avait pas assez témoigné son admiration, il rend sa pensée encore plus claire en disant :

Je ne crois pas qu'au monde il soit rien de plus beau.

Ces vers ne veulent pas dire autre chose que le bonheur est dans la vie du parasite. Or, ce n'est pas dans la bouche du premier venu que le poète met ce langage, mais il le prête au plus sage des Grecs. Cependant, si Ulysse eût voulu faire l'éloge de la fin que se proposent les Stoïciens, il aurait pu parler ainsi, quand il ramène Philoctète de Lemnos², dévaste Iliion, retient les Grecs en fuite, et qu'il entre dans Troie, après s'être flagellé lui-même, et vêtu de haillons déchirés et stoïques. Mais il ne choisit pas ce moment pour parler de charmant destin. Il y a plus : lorsqu'il passait son temps en épicurien dans l'île de Calypso, vivant en repos et en liesse, caressant la fille d'Atlas et se livrant aux plus doux mouvements de la volupté, il ne parle pas encore de ce destin charmant : il réserve cela pour la vie du parasite : car les parasites, à cette époque, se nommaient conviés. Que dit-il ? Je vais répéter ses vers : on n'en comprend bien le sens qu'en les récitant à plusieurs reprises :

Alentour sont assis de nombreux conviés :
Les pains avec les chairs abondent sur la table.

11. Épicure, je le sais, n'a pas honte de s'approprier ce bonheur, qui est la fin même où tend le parasite : mais c'est un vol ; l'agréable n'a rien de commun avec Épicure ; il est tout au parasite, et je le prouve. L'agréable, selon moi, consiste à avoir le corps exempt de douleur, l'âme libre de trouble et d'inquiétude : le parasite jouit de ces deux privilèges, l'épicurien n'a ni l'un ni l'autre. En effet, celui qui cherche à connaître la figure de la terre, l'infinité des mondes, la grandeur du soleil, les distances célestes et les premiers éléments, qui veut savoir s'il

1. *Odyssée*, IX, v. 5 et suivants.

2. Voy. le *Philoctète* de Sophocle, traduction de M. Artaud et de Th. Guizard.

existe ou non des dieux, qui dispute sur la véritable fin de l'homme, et qui est toujours en discussion, est sans cesse préoccupé non-seulement des affaires humaines, mais de celles de l'univers entier. Au contraire, le parasite, qui croit que tout est bien et ne peut pas être mieux, plein d'un calme et d'une sécurité que ne trouble aucune de ces idées, mange et dort couché sur le dos, les pieds et les bras étendus, comme Ulysse naviguant sur son radeau vers sa patrie ¹.

12. Mais ce n'est pas seulement sous ce rapport que l'agréable n'a rien de commun avec Épicure; voici encore ce qui les sépare. Cet Épicure, un sage, je le veux bien, a de quoi manger ou non. S'il n'a rien, il ne peut vivre heureux, il ne vivra même pas : s'il a de quoi, cela lui vient de lui ou d'un autre. Si cela lui vient d'un autre, il est parasite, et non plus ce qu'il prétend : si c'est de lui, il ne vit pas heureux.

TYCHIADE. Et pourquoi pas ?

LE PARASITE. Si c'est par lui-même qu'il a de quoi manger, ce genre de vie, Tychiade, entraîne une foule d'embarras. Considères-en le nombre. Ne faut-il pas que celui qui veut vivre agréablement satisfasse tous ses désirs ? Qu'en dis-tu ?

TYCHIADE. Je le crois.

LE PARASITE. Peut-être y parviendra-t-il, s'il possède de grands biens ; mais s'il a peu de chose, s'il n'a rien, c'est impossible : il sera un mendiant et non un philosophe, et ne pourra plus arriver à son but ; je veux dire à l'agréable. Mais je le suppose riche, en état de dépenser largement pour contenter ses désirs, il ne parviendra pas davantage à son but. Pourquoi cela ? Parce que, de toute nécessité, celui qui dépense son bien est en proie à mille tracasseries. Tantôt, il lui faut batailler avec son cuisinier pour un ragoût mal accommodé, ou, s'il ne bataille pas, il sera forcé de manger un mauvais plat et de se passer de plaisir ; tantôt il a maille à partir avec son intendant pour la mauvaise gestion du ménage. N'est-ce pas cela ?

TYCHIADE. Par Jupiter ! c'est bien cela !

LE PARASITE. Si toutes ces contrariétés arrivent à Épicure, et c'est tout naturel, il ne parviendra jamais à son but. Le parasite n'a pas de cuisinier contre lequel il s'emporte, pas de champs, pas d'intendant, pas d'argenterie dont la perte lui cause un vif chagrin, mais il a tout ce qu'il lui faut pour manger et pour boire, et seul il n'est jamais exposé aux ennuis qui viennent nécessairement assaillir les autres.

1. *Odyssée*, XIII, v. 79.

13. La profession de parasite est un art, voilà qui est amplement démontré par ces raisons et par les autres : il me reste à faire voir que c'est l'art par excellence, et je ne dis pas cela simplement, mais je le prouve en établissant sa supériorité, d'abord sur les autres arts en général, et ensuite sur chacun d'eux en particulier. Voici comment il surpasse tous les arts en général. Un art, quel qu'il soit, ne peut s'apprendre sans des travaux, des craintes, des coups qui le font maudire de ceux qui l'étudient. L'art du parasite, on le voit bien, est le seul qui puisse s'apprendre sans travail. Qui est-ce qui sort, en effet, d'un repas en pleurant, comme vous voyez chaque jour des élèves sortant de chez leurs maîtres ? Qui est-ce qui, se rendant à un festin, a la figure triste, comme ceux qui vont aux écoles ? En outre, c'est toujours de son plein gré que le parasite va s'asseoir à une table pour y faire preuve de son talent : ceux qui étudient les autres arts les prennent en dégoût au point que certains les abandonnent sans retour. Que dis-je ? N'as-tu jamais remarqué que, pour récompenser les progrès de leurs enfants, les pères et les mères leur promettent ce qu'à chaque jour le parasite ? « Par Jupiter ! disent-ils, mon fils a bien écrit, donnez-lui à manger ! Il a mal écrit, ne lui en donnez pas ! » Ainsi, mon art sert tout à la fois de récompense et de punition.

14. Dans les autres arts, on n'arrive que longtemps après les avoir étudiés à en recueillir le prix :

Le chemin est glissant et pénible à tenir¹.

L'art du parasite, seul entre tous, vous procure cette jouissance, dans le temps même de l'apprentissage : le commencement et la perfection s'y donnent la main. Les autres arts ont tous été inventés pour fournir à notre subsistance ; celui du parasite la lui assure aussitôt qu'il commence à l'exercer. Ne vois-tu pas que si le laboureur laboure, il ne laboure pas pour lui ; que, si le maçon maçonne, il ne maçonne pas pour lui, tandis que le parasite ne poursuit pas un but distinct de son travail, l'un et l'autre se confondent ?

15. Il n'est personne, assurément, qui ne sache que ceux qui exercent les autres arts, ont à passer des moments fort durs : à peine dans un mois ont-ils deux ou trois jours de fête ; les villes célèbrent des solennités qui se prolongent des mois, des années entières, et elles prennent alors, comme on dit, du bon

1. Parodie d'Hésiode, *Travaux et Jours*, v. 290.

temps : le parasite a trente jours de fête par mois ; il n'y en a pas un seul qui ne lui paraisse consacré aux dieux.

16. Veut-on réussir dans les autres arts, il faut avoir soin de boire et de manger peu, comme les malades ; boire et manger beaucoup disposant mal à l'étude.

17. Les autres arts ne peuvent être exercés sans instrument par celui qui les possède : on ne peut flûter sans flûte, toucher du luth sans luth, monter à cheval sans cheval. L'art du parasite est si parfait, si commode pour celui qui l'exerce, qu'il peut le mettre en pratique sans aucun outil.

18. Quand nous apprenons les autres arts, comme de juste, nous payons ; ici nous recevons.

19. Pour les autres, il faut des mattres ; pour celui de parasite, il n'en faut point ; ainsi que la poésie, selon Socrate, cet art est un bienfait des dieux ¹.

20. Enfin, considère que les autres arts ne peuvent s'exercer en voyage ou sur mer : celui-ci se pratique partout, en route et sur un vaisseau.

TYCHIADE. Rien n'est plus vrai.

21. LE PARASITE. Allons plus loin, Tychiade : tous les autres arts ont besoin du mien : le mien se passe de tous les autres.

TYCHIADE. D'accord ; mais ceux qui prennent le bien d'autrui ne te semblent-ils pas coupables d'injustice ?

LE PARASITE. Certainement.

TYCHIADE. Et le parasite, qui prend le bien d'autrui, sera-t-il le seul qui n'en soit pas coupable ?

22. LE PARASITE. Je ne sais trop que dire. Cependant l'origine des autres arts est vile et obscure ; celle de l'art du parasite est tout à fait glorieuse. L'amitié, dont le nom est si vanté, n'est-ce pas elle, quand on y réfléchit, qui a donné naissance à la profession de parasite ?

TYCHIADE. Comment cela ?

LE PARASITE. Personne, ce me semble, n'invite à dîner un ennemi, un inconnu, ni même un homme avec lequel on n'est pas très-lié ; il faut être amis depuis quelque temps pour être initiés aux mêmes libations, à la même table, et aux mystères de mon art. J'ai souvent entendu dire : « Comment un tel se prétend-il mon ami ? il n'a jamais bu ni mangé avec nous. » Ce qui prouve qu'il faut avoir bu et mangé avec quelqu'un, pour le considérer comme un ami fidèle.

23. Apprends maintenant comment ma profession est la plus

1. Voy. Platon, *Ion*.

royale de toutes : tu vas le comprendre aisément. Pour exercer les autres arts, c'est peu de peiner et de suer, il faut, par Jupiter, rester assis ou debout, véritable esclave de son talent. Le parasite fait son ouvrage, couché comme un roi.

24. Qu'est-il besoin de parler de son bonheur? N'est-ce pas pour lui que se réalisent ces vers du sage Homère¹ :

Ses mains n'ont pas besoin de semer, de planter,
Mais il récolte tout sans labour ni semailles.

25. Un rhéteur, un géomètre, un forgeron peut être un misérable ou un imbécile, cela ne l'empêchera pas d'exercer son métier : mais on ne peut être parasite, si l'on est un imbécile ou un misérable.

TYCHIADE. Grands dieux! quelle belle chose que l'art du parasite! C'est au point que je me sens des vellétés de me faire parasite, au lieu de rester ce que je suis.

26. LE PARASITE. J'ai prouvé, je crois, que mon art l'emporte sur les autres en général. Voyons maintenant comment il l'emporte sur chacun d'eux en particulier. Le comparer aux gros métiers, ce serait absurde, et vouloir le ravalier. Mais il s'agit de prouver combien il est au-dessus des arts les plus beaux et les plus estimés. De l'aveu de tout le monde, le premier rang appartient à la rhétorique et à la philosophie, que la noblesse de leur objet fait placer par certains au nombre des sciences. Or, si je prouve que l'art du parasite leur est supérieur de beaucoup, il est évident qu'il paraîtra l'emporter sur tous les autres arts, autant que Nausicaa sur ses suivantes².

27. Absolument parlant, l'art du parasite diffère essentiellement de la rhétorique et de la philosophie par le fond même. Il a un fond solide, mais celles-ci, non. Nous ne sommes pas tous d'avis que la rhétorique soit une seule et même chose : les uns l'appellent un art, les autres un défaut d'art, d'autres un mauvais art; autant d'hommes, autant de définitions. Il en est de même de la philosophie; les avis sont également partagés. Epicure voit les choses d'un autre œil que les philosophes du Portique, qui ne pensent pas comme les Académiciens, lesquels ne sont pas d'accord avec les Péripatéticiens : en un mot, il y a, pour chacun de ces gens-là, philosophie et philosophie. Jusqu'à présent ils ne sont pas du même avis, et l'art qu'ils exercent n'est pas le même. On voit aisément les conséquences qui déri-

1. *Odyssée*, IX, v. 408 et suivants.

2. *Odyssée*, VI, v. 401.

vent de ces prémisses. Je ne puis pas reconnaître pour un art ce qui n'a pas un fond sérieux. Qu'est-ce à dire ? l'arithmétique est une et identique : deux fois deux font quatre aussi bien chez nous que chez les Perses ; c'est un point sur lequel sont d'accord les Grecs et les barbares , au lieu que nous voyons une foule de philosophies différentes , qui ne s'accordent entre elles ni sur les principes, ni sur la fin.

TYCHIADE. C'est la vérité. On dit qu'il n'y a qu'une seule philosophie , et l'on en crée une multitude.

28. LE PARASITE. Pour en revenir aux autres arts, si, malgré le peu d'unité que nous y rencontrons, quelqu'un venait demander grâce pour eux, en se fondant sur ce qu'ils sont d'une nature indéterminée, et que les notions dont ils se composent sont sujettes à l'erreur, je croirais sa réclamation admissible , mais la philosophie, science nécessaire, comment souffrir qu'elle ne soit pas unique, ni plus d'accord avec elle-même que les divers instruments d'un concert ? Or, la philosophie n'est pas unique, puisque j'en vois une infinité, laquelle pourtant ne saurait subsister, puisqu'il ne doit y avoir qu'une philosophie.

29. On en peut dire autant de la rhétorique et du fond sur lequel elle repose : les diverses manières dont on la définit, et les contradictions engagées sur cet objet sont la preuve la plus manifeste qu'elle n'existe pas, vu l'absence de notions positives. Car les recherches que l'on fait pour savoir où est la meilleure définition de la rhétorique, et le défaut d'accord qu'il y a sur son unité, prouvent contre son existence même.

30. Il n'en est point ainsi de l'art du parasite : il est unique chez les Grecs et chez les barbares ; il conserve partout son identité absolue. On ne peut pas dire : « Il y a parasites et parasites. » On ne voit point parmi nous des sectes différentes, Stoïciens ou Épicuriens, professant des dogmes opposés ; nous tenons tous le même langage , nous sommes tous d'accord sur les actes et sur le but ; et il me semble, à cet égard du moins , que l'art du parasite pourrait bien être la vraie sagesse.

31. TYCHIADE. Tout ce que tu viens de dire me paraît fort juste. Mais comment nous feras-tu voir que, dans le reste , la philosophie est inférieure à ton art ?

LE PARASITE. D'abord on est obligé de convenir que jamais parasite n'est devenu amoureux de la philosophie, et l'on cite nombre de philosophes qui se sont épris du métier de parasite , et de nos jours cet attachement dure encore.

TYCHIADE. Pourrais-tu me nommer quelques-uns de ces philosophes si passionnés pour l'art du parasite ?

LE PARASITE. Ces philosophes, Tychiade, tu les connais bien ; tu feins de croire que je les ignore, comme si cette profession avait quelque chose de honteux, loin d'être honorable.

TYCHIADE. Non pas, Simon ; j'en atteste Jupiter, ce n'est point une feinte, et je ne puis deviner qui tu peux nommer.

LE PARASITE. Tu n'as donc jamais lu, mon cher, les biographies de ces philosophes : autrement, tu reconnaîtrais sans peine ceux dont je veux parler.

TYCHIADE. Si fait ; mais, par Hercule, je désire vivement savoir leurs noms.

LE PARASITE. Je vais te les dire, et te dresser une liste de personnages qui ne sont pas à dédaigner : ce sont, à mon avis, de très-grands noms, auxquels tu es fort loin de t'attendre.

32. Le premier est Eschine ¹, disciple de Socrate, qui a composé de longs et spirituels dialogues. Il les porta un jour en Sicile, afin de se faire connaître par ses écrits à Denys le Tyran, lui lut le *Milliade* ², et le succès qu'il obtint l'engagea à devenir le parasite du Sicilien Denys, et à dire un long adieu aux études socratiques.

33. Que dis-tu d'Aristippe de Cyrène ? N'est-ce pas, selon toi, un des philosophes les plus distingués ?

TYCHIADE. Assurément.

LE PARASITE. Eh bien, vers la même époque, il vint demeurer à Syracuse et se fit le parasite de Denys. De tous ceux qui s'assayaient à la table du tyran, Aristippe fut celui qu'il considéra le plus, à cause de sa supériorité dans cet art, où il surpassait tellement les autres, que Denys lui envoyait chaque jour ses cuisiniers, pour prendre de lui des leçons. Aussi me paraît-il avoir élevé notre art à la hauteur qu'il mérite.

34. Votre Platon, ce grand génie, vint aussi en Sicile dans le même dessein : il fut pendant quelques jours le parasite du tyran, mais son peu de disposition l'empêcha de réussir ; il retourna donc à Athènes, travailla sérieusement, se prépara avec grand soin, et revint, par un second trajet en Sicile ³, s'as-

1. Voy. sa vie dans Diogène de Laërte.

2. Nom de l'un des sept dialogues d'Eschine. Les six autres avaient pour titres : *Callias*, *Axiochus*, *Aspasie*, *Alcibiade*, *Télangès*, *Rhinon*.

3. Le grec joue sur les mots *δευτέρω στόλῳ*, *second trajet*, qui rappellent *δευτερος πλοῦς*, mot proverbial et comique, employé par Ménandre. On l'explique au propre, par *seconde navigation*, *navigation à la rame*, si la voile ne réussit pas, et au figuré par le sens de *nouvel expédient*, *nouveau moyen de se retourner*, quand le premier n'a pas réussi.

seoir quelques jours encore à la table de Denys ; mais décidément son ignorance le fit échouer. Cet échec de Platon en Sicile ressemble beaucoup, selon moi, à la défaite de Nicias ¹.

TYCHIADE. Qui donc, Simon, donne tous ces détails ?

35. LE PARASITE. Un grand nombre d'auteurs, entre autres Aristoxène le musicien ², homme digne de foi, et qui fut lui-même le parasite de Nélée ³. Tu sais bien certainement qu'Euripide fut jusqu'à la mort celui d'Archélaüs ⁴, et Anaxarque celui d'Alexandre ⁵.

36. Aristote n'eut qu'une légère teinture de l'art du parasite, comme de beaucoup d'autres, d'ailleurs.

37. Je t'ai montré, ce qui était vrai, les philosophes se livrant à la vie de parasite ; mais on ne saurait citer un seul parasite qui ait embrassé la philosophie.

38. J'ajouterai que, si c'est un bonheur de n'éprouver ni la faim, ni la soif, ni le froid, il n'y a que le parasite qui jouisse de cet avantage. On rencontre tous les jours des philosophes transis de froid ou mourants de faim ; un parasite, jamais : ce ne serait plus un parasite alors, mais un malheureux, un mendiant, semblable à un philosophe.

39. TYCHIADE. En voilà assez. Comment me prouveras-tu maintenant que ton art est, en mille occurrences, préférable à la rhétorique et à la philosophie ?

LE PARASITE. Il y a, mon cher, deux circonstances bien distinctes dans la vie humaine, la paix, n'est-ce pas ? et la guerre. L'une et l'autre obligent les talents à se produire et forcent chacun à montrer ce qu'il vaut. Examinons d'abord l'état de guerre, et voyons quels sont alors ceux qui servent le mieux eux-mêmes et leur patrie.

TYCHIADE. Quel beau parallèle tu m'annonces là, et comme je

1. Voy. Thucydide, livre VII, et Plutarque, *Vie de Nicias*.

2. « Aristoxène, fils de Spintharus, était de Tarente ; il fut formé à la musique par son père et par Lampricus Erythræus, dont il prit les leçons à Mantinée, dans le Péloponèse. D'un très-grand nombre d'ouvrages qu'il avait composés sur la musique, il ne nous reste que ses *Éléments d'harmonie*, publiés par Meursius, et depuis par Marc Meibomius, dans la collection des musiciens grecs. Au commencement de cette année (1789), M. l'abbé Morelli, bibliothécaire de Venise, a publié le second livre des *Rhythmiques*, qu'il a trouvé dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise. » BELIN DE BALLU.

3. Voy. Athénée, I, p. 4 de l'édition Tauchnitz.

4. Voy. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XV, xx. Cf. Libanius, *Apologie de Démosthène*.

5. Voy. Diogène de Laërte.

me sens disposé à rire en voyant la comparaison du parasite et du philosophe!

40. LE PARASITE. Afin de diminuer ton étonnement, et pour que la chose te paraisse moins risible, supposons qu'à l'instant même on annonce que les ennemis ont fait invasion dans le pays, qu'il faut marcher à leur rencontre et ne pas les laisser ravager impunément la campagne. Le général ordonne à tous ceux qui sont en âge de porter les armes de venir s'enrôler. Ils accourent, et, parmi eux, je vois des philosophes, des rhéteurs et des parasites. Commençons par les mettre à nu, car il faut absolument se déshabiller pour endosser une armure. Vois-moi tous ces hommes, mon cher, les uns après les autres, et inspecte leur corps. Les uns, exténués par le besoin, sont pâles, maigres; ils donnent le frisson. On les prendrait pour des blessés abandonnés sur le champ de bataille. Mêlée, combat de pied ferme, choc, poussière, blessures, ne serait-il pas plaisant de prétendre que ces gens sont capables de supporter tout cela, eux qui ont besoin de quelque bon restaurant?

41. Passe maintenant du côté du parasite : regarde-moi cette prestance! Ce corps n'est-il pas bien en chair, et d'un teint réjouissant? Il n'est ni brun, ni blanc, couleurs dont l'une est d'une femme, l'autre d'un esclave : vois ensuite cet air martial, cet œil terrible, comme le mien, ce regard farouche et sanguinaire : il ferait beau voir de porter à la guerre un œil timide et efféminé. Un soldat de ce calibre est superbe sous les armes, et superbe encore après un superbe trépas.

42. Mais qu'attendre des autres, après l'échantillon qu'ils ont montré? Un mot résume tout : de tous les rhéteurs et de tous les philosophes qui ont été à la guerre, aucun n'a jamais osé s'avancer hors des murs, ou, s'il s'est vu forcé de s'aligner en bataille, je soutiens qu'il a abandonné son poste et tourné le dos.

TYCHIADE. Tout cela m'étonne, et tu nous en promets de belles : continue pourtant.

LE PARASITE. Parmi les rhéteurs, Isocrate, loin d'aller à la guerre, ne monta jamais au tribunal. Sa timidité, je pense, lui faisait perdre la voix¹. Te faut-il d'autres exemples? Démade, Eschine, Philocrate, glacés d'effroi par la déclaration de guerre de Philippe, ne livrèrent-ils pas entre ses mains la république et leur propre personne? Ne les vit-on pas demeurer à Athènes,

1. Cf. Plutarque, *Vie des orateurs attiques*, et Cicéron, *Brutus*, chap. viii, 32; spécialement dans l'édition de Henri Meyer, Halle, 1838.

pour gouverner l'État au gré du roi de Macédoine, au point que tout Athénien qui se déclarait le champion de Philippe, devenait leur ami? Que dirai-je d'Hypéride, de Démosthène, de Lycurgue, qui passaient pour être plus braves? Ils tonnaient dans les assemblées et se répandaient en invectives contre Philippe; mais quel acte de bravoure firent-ils dans la guerre contre ce roi? Hypéride et Lycurgue ne se mirent pas en campagne: ils n'osèrent pas même allonger la tête hors des murs; renfermés dans les remparts, assis chez eux, et déjà serrés de près par l'ennemi, ils rédigeaient de jolis décrets et des sénatus-consultes¹. Et le prince des orateurs², qui ne cessait de répéter dans les assemblées: « Philippe, le fléau de la Macédoine, ce pays d'où personne ne voudrait acheter un esclave³, » il osa s'avancer jusqu'en Béotie; mais avant le choc des armées, avant que l'on en vînt aux mains, il jeta son bouclier et prit la fuite⁴. Est-ce que tu n'avais pas entendu parler de ce beau trait? Il est pourtant bien connu, je ne dis pas seulement des Athéniens, mais des Thraces et des Scythes, de qui ce lâche tirait son origine⁵.

43. TYCHIADE. Je le connaissais. Mais ces gens-là étaient des orateurs, ayant la langue exercée, et le courage, point du tout. Que peux-tu dire des philosophes? Tu n'auras certainement pas le même reproche à leur faire?

LE PARASITE. Les philosophes, Tychiade! Ils nous parlent tous les jours de valeur; ils usent, si je puis dire, le nom même de la vertu, et ils se montrent encore plus lâches et plus efféminés que les orateurs. Fais attention à ceci. D'abord il est impossible de citer un philosophe qui soit mort à la guerre: car, ou bien ils n'ont jamais servi, ou s'ils ont servi, ils ont tous pris la fuite. Antisthène, Diogène, Cratès, Zénon, Platon, Eschine, Aristote, et leur tourbe tout entière, n'ont jamais vu un front de bataille. Seul parmi tous, le sage Socrate eut le courage de sortir de Potidée⁶ pour marcher au combat, mais il se sauva bien vite du Parnèthe dans la palestres de Tauréas⁷. Il

1. Pour ces orateurs et ceux dont les noms précèdent, voy. Plutarque, *l. c.*

2. Démosthène.

3. Voy. la IV^e *Philippique*.

4. A la bataille de Chéronée (338 avant Jésus-Christ). Cf. Plutarque, *Vie de Démosthène*.

5. Voy. Eschine contre Ctésiphon, p. 356 de l'édition de Wolf.

6. Nous lisons avec Paulmier de Grentemesnil *Ποτιδαία* au lieu de *πόλει*, et nous traduisons en conséquence.

7. Voy. Platon, *Charmide*, au commencement.

trouvait bien plus aimable de deviser joyeusement, assis avec de jolis garçons, et de proposer des arguties à ceux qu'il rencontra, que de tenir tête à un guerrier spartiate.

TYCHIADE. Mon cher ami, j'ai entendu citer ce fait par des gens qui ne voulaient, ma foi, ni railler, ni insulter les philosophes; je vois donc que tu ne les calomnies pas dans l'intérêt de ta profession.

44. Mais, si tu le veux bien, il est temps de nous faire voir comment le parasite se comporte à la guerre, et si chez les anciens il y a eu des parasites.

LE PARASITE. Assurément, mon doux ami, il n'y a personne qui, connaissant Homère, fût-il l'homme le plus ignorant du monde, ne sache que ses héros les plus illustres étaient des parasites. Le fameux Nestor, de la langue duquel la parole coulait comme le miel, était le parasite du roi des rois¹. Ni Achille, qui passait pour le plus valeureux et le plus juste, ni Diomède, ni Ajax, n'obtient d'Agamemnon autant d'admiration et d'éloges que Nestor. Ce n'est pas dix Ajax qu'il souhaite d'avoir avec lui, ni dix Achilles, mais il dit que depuis longtemps Troie serait prise, s'il avait dix soldats semblables à ce parasite, qui cependant était vieux². Homère appelle également Idoménée, un fils de Jupiter, parasite d'Agamemnon.

45. TYCHIADE. Je connais ces passages du poète; mais je ne crois pas avoir compris qu'il fit de ces deux guerriers deux parasites d'Agamemnon.

LE PARASITE. Rappelle-toi, mon cher, les vers où Agamemnon s'adresse à Idoménée.

TYCHIADE. Lesquels?

LE PARASITE.

Comme à moi votre coupe est sans cesse remplie³;

Vous pouvez la vider au gré de votre envie.

Ces mots, *votre coupe est sans cesse remplie*, ne signifient pas qu'une coupe pleine de vin est toujours près d'Idoménée, qu'il combatte ou qu'il dorme, mais qu'il a seul le privilège de venir, sa vie durant, s'asseoir à la table du roi, à la différence des autres guerriers, qui n'étaient invités que certains jours. Lorsqu'Ajax s'est couvert de gloire dans son combat singulier avec Hector, on le conduit, dit le poète⁴, au divin Agamemnon, afin qu'il ait l'honneur de souper ce soir-là avec le roi. Mais Idoménée et

1. *Iliade*, I, v. 249. — 2. *Iliade*, II, v. 372. — 3. *Iliade*, IV, v. 262. — 4. *Iliade*, VII, v. 484 et 312.

Nestor y soupaient tous les jours; c'est le poète qui le dit. Je crois même que, de tous les parasites des rois, Nestor a été l'artiste le plus habile; car ce n'est pas auprès d'Agamemnon qu'il fit son apprentissage; longtemps auparavant il s'était formé chez Cénéus et chez Exadius¹; et, selon toute apparence, il ne cessa d'exercer qu'à la mort d'Agamemnon.

TYCHIADE. Voilà un noble parasite! Si tu en connais quelques autres, tâche de me le dire.

46. LE PARASITE. Eh quoi, Tychiade! Patrocle n'est-il pas le parasite d'Achille, lui qui n'était inférieur à aucun autre des Grecs, ni pour le corps, ni pour l'esprit, et un jeune homme encore? Il me semble même qu'il n'était pas moins brave qu'Achille, à en juger par les exploits. Hector avait rompu les portes², il combattait près des vaisseaux, Patrocle le repousse et éteint le feu qui commençait à brûler le vaisseau de Protésilas; et cependant ce n'étaient pas d'obscurs guerriers qui le montaient, mais les deux fils de Télamon, Ajax et Teucer, l'un hoplite, l'autre archer. Ce même parasite d'Achille fait tomber sous ses coups un grand nombre de barbares, entre autres Sarpédon³, fils de Jupiter; et, lorsqu'il expire lui-même, ce n'est point d'un trépas vulgaire. Achille suffit pour tuer Hector; Paris tue seul Achille; mais, pour immoler notre parasite, il faut un dieu et deux hommes⁴. En mourant, il ne fait pas entendre des paroles semblables à celles du brave Hector, qui, se roulant aux genoux d'Achille, le supplie de rendre son corps à ses parents⁵; tout ce que dit Patrocle est digne d'un parasite.

TYCHIADE. Que dit-il?

LE PARASITE.

Quand vingt guerriers pareils se seraient présentés⁶,
La force de mon bras les aurait tous domptés.

47. TYCHIADE. Fort bien. Mais comment Patrocle était-il plutôt le parasite que l'ami d'Achille? Tâche de le dire.

LE PARASITE. Je ne t'en produirai pas d'autre témoin, Tychiade, que Patrocle lui-même, qui en fait l'aveu.

TYCHIADE. Tu m'étonnes.

1. *Iliade*, I, v. 264.

2. *Iliade*, XVI, v. 284 et suivants.

3. *Iliade*, XVI, v. 480. Cf. Virgile, *Énéide*, I, v. 400, et X, v. 270.

4. Apollon, Euphorbe et Hector. Voy. *Iliade*, XVI, v. 788 et 819.

5. *Iliade*, XXII, v. 337.

6. *Iliade*, XVI, v. 847.

LE PARASITE. Écoute donc ces vers ¹ :

Dans le même tombeau que la mort nous rassemble,
Puisqu'un même palais nous a nourris ensemble.

Et un peu plus loin ² :

Pélée auprès de lui me donnant un asile,
Me nourrit, me nomma le serviteur d'Achille,

c'est-à-dire me reçut comme parasite. Si Pélée avait voulu appeler Patrocle l'ami d'Achille, il ne l'aurait pas nommé son serviteur. Patrocle était de condition libre. Or, qu'appelle-t-on serviteurs? Ce ne sont ni les esclaves ni les amis. Il est clair que ce sont les parasites. C'est dans le même sens qu'Homère appelle Mérion le serviteur d'Idoménée. Tel était alors, je pense, le nom des parasites. Remarque, en outre, que le poète ne croit pas pouvoir appliquer à Idoménée, fils de Jupiter, l'épithète d'*égal à Mars*³; il la réserve à Mérion, son parasite.

48. Que te dirai-je? Aristogiton, plébéien et pauvre, comme le dit Thucydide⁴, n'était-il pas le parasite d'Harmodius? Il y a mieux : n'était-il pas son amant? Il est bien juste, en effet, que les parasites soient les amants de ceux qui les nourrissent. C'est pourtant ce parasite qui a rendu la liberté à la ville d'Athènes opprimée par la tyrannie; et maintenant il est debout en airain sur l'agora avec son cher ami. Ainsi tous ces gens de cœur étaient en même temps des parasites.

49. Et maintenant quelle est l'attitude du parasite à la guerre? Comment te le figures-tu? D'abord il ne sort pas, pour aller prendre son rang, avant d'avoir bien diné, suivant le précepte du sage Ulysse⁵. Il veut, en effet, que celui qu'on envoie au combat soit bien régalé, dût-il prendre les armes au lever de l'aurore. Le temps que les autres soldats, saisis de crainte, passent à bien ajuster leur casque, à endosser leur cuirasse, ou à trembler d'avance à l'idée des mauvaises chances de la guerre, le parasite l'emploie à faire un bon repas, la figure épanouie, et, quand on se met en marche, il combat au premier rang. Celui qui le nourrit se place derrière le parasite, et le parasite lui fait un rempart de son corps, comme Ajax couvrait Teucer de son bouclier⁶; quand les traits pleuvent, il s'y expose à découvert, et en garantit son hôte, dont il veut sauver les jours plutôt que les siens.

1. *Iliade*, XXIII, v. 83. — 2. *Iliade*, XXIII, v. 90. — 3. *Iliade*, XIII, v. 295, et VII, v. 166. — 4. Livre VI, LIV. — 5. *Iliade*, XX, v. 160. — 6. *Iliade*, VIII, v. 272.

50. Si le parasite tombe sur le champ de bataille, il n'y a ni chef ni soldat qui rougisserait de lui : son grand corps est couché mollement comme dans un festin : et il faut voir à côté le cadavre d'un philosophe tout décharné, sale, avec une grande vilaine barbe, mort avant le combat, le pauvre homme ! Qui ne mépriserait une ville, en voyant ces chétifs défenseurs ? Qui ne croirait, en apercevant ces avortons pâles et chevelus, que la ville, à défaut d'alliés, a tiré du fond des prisons des malfaiteurs pour les jeter au combat ? Voilà quels sont, en temps de guerre, les philosophes et les orateurs au prix des parasites.

51. En temps de paix, l'art du parasite diffère autant de la philosophie que la paix elle-même de la guerre. Et d'abord, si tu veux bien, jetons un coup d'œil sur les endroits fréquentés pendant la paix.

TYCHIADE. Je ne comprends pas trop où tu veux en venir ; voyons toutefois.

LE PARASITE. L'agora, les tribunaux, les palestres, les gymnases, les chasses, les banquets, ne sont-ce pas là les points de réunion des citoyens ?

TYCHIADE. En effet.

LE PARASITE. Le parasite ne se rencontre jamais sur l'agora ni aux tribunaux ; tous ces endroits-là, j'imagine, conviennent plutôt aux sycophantes : la sagesse et la modération y sont inconnues. Quant aux palestres, aux gymnases et aux festins, il les fréquente et en fait l'ornement. Or, voyez dans une palestre un philosophe ou un orateur dépouillé de ses vêtements ; mérite-t-il d'être comparé à un parasite pour la beauté du corps ? Est-il un d'eux qui, paraissant dans un gymnase, ne soit pas la honte du lieu ? Jamais philosophe, dans une garenne, n'osera tenir tête à une bête sauvage qui vient à sa rencontre ; le parasite les attend toutes de pied ferme, il les reçoit sans crainte ; il est accoutumé à les braver dans les festins. Un cerf, un sanglier qui hérissent ses soies, ne lui fait pas peur. Si le sanglier aiguise ses dents contre le parasite, le parasite aiguise les siennes contre le sanglier. Il n'est pas de chien qui sache mieux poursuivre un lièvre. Enfin, dans un banquet, qui peut lui disputer la palme pour le badinage ou pour l'appétit ? Qui sait le mieux égayer les convives ? Est-ce l'homme qui chante et sème les traits d'esprit, ou bien cet autre qui ne rit jamais, et qui, enveloppé dans son manteau, les yeux à terre, semble plutôt assister à un enterrement qu'à un repas ? Un philosophe dans un banquet me fait l'effet d'un chien dans un bain.

52. Mais laissons ce tableau : passons à la vie privée du para-

site, puis voyons celle du philosophe, et comparons. D'abord on voit qu'en toute occasion le parasite se rit de l'opinion et se soucie fort peu de ce que pensent les hommes. Les orateurs, au contraire, et les philosophes, sont, je ne dis pas quelques-uns, mais tous, dévorés d'orgueil et de vanité, et non pas seulement de vanité, mais, ce qui est encore pis, de la soif de l'argent. Le parasite témoigne pour l'argent autant d'indifférence qu'on en a pour les cailloux du rivage, et il ne veut pas que l'or soit préférable au feu. Mais les orateurs, et, chose encore plus révoltante, les soi-disant philosophes, ont pour ce métal un penchant si malheureux, que, parmi les plus illustres de nos jours, ne parlons pas des orateurs, l'un, juge inique, est convaincu de s'être laissé corrompre par des présents; un autre exige de ses disciples le salaire de quelques misérables sophismes; celui-ci demande à l'empereur le prix d'une conversation⁴; il ne rougit pas, vieillard déjà cassé par l'âge, d'entreprendre un voyage pour se faire solder, ni de se vendre comme un prisonnier indien ou scythe, et la honte de ce nom lui paraît compensée par l'argent qu'il reçoit.

53. Cette passion n'est pas la seule que tu trouveras en eux : ils en ont bien d'autres ; tristesses, colères, jalousies, désirs de toute espèce. Le parasite est exempt de tous ces maux. Jamais il ne se fâche ; sa patience lui fait tout endurer ; il n'a personne contre qui il puisse se mettre en colère. Si quelquefois il s'empporte, son courroux ne l'entraîne à rien de terrible ni de farouche, il ne produit que le rire et la gaieté des convives. De tous les hommes, c'est celui qui a le moins de chagrin ; son art lui procure l'agrément et l'avantage de n'avoir jamais aucun sujet de tristesse. En effet, il n'a ni biens, ni esclaves, ni femme, ni enfants, dont la perte est nécessairement douloureuse à celui qui les possède, bien qu'il faille les perdre un jour. Il ne désire ni gloire, ni richesses, ni mignons.

54. TYCHIADÉ. Mais Simon, il est vraisemblable que le manque de nourriture doit lui causer de la peine.

LE PARASITE. Tu oublies, Tychiadé, que celui-là cesse d'être parasite, qui manque de nourriture. Sans le courage, il n'y a pas d'homme courageux, ni d'homme prudent sans la prudence ; sans le manger il n'y a plus de parasite. Nous nous occupons d'un parasite et non d'un homme qui ne l'est pas. Or, s'il n'est d'homme courageux que par le courage, et d'homme prudent que

4. Allusion à Apollonius d'Athènes, que Marc Aurèle fit venir auprès de lui, pour s'instruire par sa conversation.

par la prudence, il n'y a de parasite que par le manger : cette condition cessant, nous nous occupons de tout autre que d'un parasite.

TYCHIADE. Par conséquent le parasite ne manque jamais de nourriture?

LE PARASITE. Naturellement; si bien que cette préoccupation, pas plus qu'une autre, ne peut lui causer de chagrin.

55. Tous les philosophes, sans exception, aussi bien que les orateurs, sont assiégés par la crainte. On les voit, pour la plupart, marcher un bâton à la main; ils ne s'armeraient pas ainsi, s'ils n'avaient pas peur : ils ne fermentaient pas non plus si bien leurs portes, s'ils ne craignaient pas qu'on vint les attaquer la nuit. Le parasite se contente de pousser sa porte, de peur seulement que le vent ne l'ouvre. S'il entend du bruit la nuit, il ne s'en inquiète pas plus que si de rien n'était. S'il traverse un lieu désert, il voyage sans épée, attendu qu'il ne redoute rien; tandis que j'ai souvent vu des philosophes s'armer d'un arc, sans qu'il y eût le moindre danger; en effet, ils ne quittent jamais leurs bâtons pour aller au bain ou à un dîner.

56. On ne peut accuser le parasite d'adultère, de violence, de rapt ou de n'importe quel autre crime. Il cesserait d'être parasite et se ferait ainsi tort à lui-même; car en commettant, par exemple un adultère, il prendrait de son acte même le nom que cet acte sert à désigner. De même qu'un méchant ne peut être appelé bon, de même le parasite, s'il se rend coupable, perd la qualité qu'il avait, et reçoit celle qui correspond à sa mauvaise action. Combien, au contraire, de philosophes et d'orateurs, se sont rendus coupables de ces méfaits! Non-seulement, ceux que nous savons de nos jours, mais tout ce que nous trouvons mentionné sur leur compte dans les livres et dans les mémoires. Il existe des apologies de Socrate, d'Eschine, d'Hypéride, de Démosthène⁴, et de presque tous les rhéteurs et les philosophes; mais il n'y a pas d'apologie de parasite, et l'on ne pourrait citer une seule accusation intentée à l'un d'eux.

57. TYCHIADE. Mais, par Jupiter, si la vie du parasite est meilleure que celle des orateurs et des philosophes, sa mort est bien plus triste.

LE PARASITE. C'est tout le contraire; elle est beaucoup plus

4. Il reste trois apologies de Socrate, l'une de Platon, et les deux autres de Xénophon et de Libanius. Ce dernier loue Hypéride dans sa XV^e déclamation. Quant à l'apologie et à l'éloge de Démosthène, nous en parlerons plus loin, à propos du traité de Lucien qui porte ce nom.

heureuse. Nous savons que tous les philosophes, ou du moins la plupart, ont eu, misérables, une misérable fin. Les uns, condamnés en justice, ont péri par le poison; d'autres ont eu le corps tout brûlé; ceux-ci sont morts d'une rétention d'urine, ceux-là dans l'exil. On ne saurait dire que jamais parasite soit mort ainsi; ils finissent tous de la manière la plus heureuse, mangeant et le verre en main. Si quelques-uns semblent avoir péri d'une mort violente, c'est qu'ils sont morts d'indigestion.

58. TYCHIADE. Tu as parfaitement soutenu le débat en faveur du parasite contre les philosophes. Il te reste à me démontrer maintenant que ton art est honnête, et utile à celui qui le fait subsister. Il me semble que c'est par une libéralité, par une grâce particulière, que les riches vous nourrissent, et que c'est une manière de vivre honteuse pour celui qui est nourri.

LE PARASITE. Que tu es simple, Tychiade, de ne pas comprendre qu'un riche, eût-il tout l'or de Gygès, s'il mange, devient pauvre, et que s'il sort sans parasite, on le prend pour un mendiant! Comme on estime moins un soldat sans armes, un vêtement sans pourpre, un cheval sans harnais, de même un riche sans parasite paraît mesquin et sans valeur. Je vais plus loin : le riche se trouve relevé par le parasite, et le parasite n'est point relevé par le riche.

59. Il s'en faut donc bien qu'il y ait, comme tu le prétends, de la honte à se faire le parasite d'un homme au-dessous duquel on a l'air par là de se placer, puisqu'il est, au contraire, utile au riche de nourrir un parasite qui, en lui servant d'ornement, garantit sa sûreté, en étant son satellite fidèle. Personne, en effet, ne songe à venir attaquer le riche, quand on le voit si bien gardé. Jamais un riche n'est mort empoisonné dans un repas, quand il a eu un parasite. Qui oserait attenter à ses jours, quand son parasite boit et mange de tout avant lui? Le riche n'est donc pas seulement honoré d'avoir un parasite à sa table, il lui doit d'échapper aux plus grands dangers. Il n'en est pas qu'il n'affronte par attachement à celui qui le fait vivre, et content de ne pas céder au riche l'honneur de bien manger, il est tout prêt à mourir en mangeant avec lui.

60. TYCHIADE. Il me semble, Simon, que tu as parcouru toutes les branches de ton art, sans en négliger aucune, et cela non pas en homme qui n'est point préparé, ainsi que tu le disais, mais comme quelqu'un qui s'est exercé de longue main. Il ne me reste qu'une chose à savoir, c'est si le mot même de parasite n'a pas quelque chose de honteux.

LE PARASITE. Écoute ma réponse, et vois si elle te satisfait.

Seulement, essaye de répondre aux questions que je t'adresse. Voyons, qu'est-ce que les anciens appellent σίτος ?

TYCHIADE. De la nourriture.

LE PARASITE. Σιτεῖσθαι, *être nourri*, n'est-ce pas la même chose que manger ?

TYCHIADE. Oui.

LE PARASITE. Par conséquent παρασιτεῖν¹ ne veut pas dire autre chose.

TYCHIADE. C'est là précisément ce que l'on trouve honteux.

61. LE PARASITE. Eh bien ! réponds-moi maintenant à une autre question. Quelle différence trouves-tu, et que choisirais-tu, si l'on te proposait l'un et l'autre, entre naviguer et naviguer à côté de quelqu'un ?

TYCHIADE. J'aimerais mieux naviguer avec quelqu'un.

LE PARASITE. Courir simplement, ou courir avec quelqu'un ?

TYCHIADE. Courir avec quelqu'un.

LE PARASITE. Aller à cheval, seul ou avec un autre ?

TYCHIADE. Avec un autre.

LE PARASITE. Lancer seul un javelot ou avec un autre ?

TYCHIADE. Avec un autre.

LE PARASITE. S'il en est ainsi, tu aimeras mieux manger avec un autre que manger seul.

TYCHIADE. Je suis forcé d'en convenir. Aussi dorénavant, je veux, comme les écoliers, t'aller voir le matin et l'après-dinée, afin d'apprendre ton art. Il est juste que tu ne te fasses pas scrupule de me l'enseigner, à moi, ton premier élève. On dit que les mères ont un faible pour leurs premiers enfants.

1. C'est-à-dire *manger avec quelqu'un*.

XLIX

ANACHARSIS OU LES GYMNASES¹.

ANARCHARSIS ET SOLON.

1. ANACHARSIS. Pourquoi, Solon, vos jeunes gens agissent-ils de la sorte? Les uns, étroitement embrassés, se donnent un croc-en-jambe; d'autres se serrent avec force et se ploient comme de l'osier; d'autres enfin se roulent dans la boue et s'y vautrent comme des pourceaux. D'abord, ils ont commencé sous mes yeux à quitter leurs vêtements, à s'oindre d'huile, et à se frotter réciproquement d'un air fort calme; mais bientôt, pris de je ne sais quelle idée, ils se sont rués les uns sur les autres, tête baissée et en se frappant le front comme des bédriers. Voici que l'un enlève son adversaire par les jambes, le jette à terre, se précipite sur lui, l'empêche de se relever et le pousse dans la boue, lui presse le ventre avec ses jambes, lui applique le coude sur le gosier, et étouffe déjà le malheureux, qui, lui frappant sur l'épaule, le prie avec instance, je crois, de ne pas l'étrangler tout à fait. Comme l'huile dont ils se sont frottés ne les empêche pas de se salir, et qu'ils ont bientôt fait disparaître cette sorte d'enduit pour se couvrir de boue et ruisseler de sueur, ils me font bien rire, quand je les vois glisser des mains comme des anguilles.

2. D'autres, dans la partie découverte de la cour, se livrent au même exercice; seulement, ceux-ci ne se plongent pas dans

1. Cf. Dissertation de Burette sur la *gymnastique*, dans les premiers volumes des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*; Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, chap. xxvi; Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre xxvii; *Encyclopédie nouvelle* de F. Didot, articles : *Gymnase* et *Gymnastique*. De Pauw s'élève contre la violence des exercices du gymnase dans ses *Recherches philosophiques sur les Grecs*, partie I, section II, § 4. Il est d'accord avec J. J. Rousseau, qui dit dans *Émile*, livre IV : « Un violent exercice étouffe les sentimens tendres »

la boue, ils ont une fosse remplie de sable, qu'ils se répandent à pleines mains les uns sur les autres, en grattant la poussière comme des coqs, sans doute afin de pouvoir échapper moins facilement quand ils se serrent, parce que le sable empêche le corps de glisser et offre, à sec, une prise plus assurée.

3. Quelques-uns debout, tout poudreux, se jettent les uns sur les autres et se frappent à coups de poing et à coups de pied. En voici un qui semble être sur le point de cracher ses dents, le malheureux ! tant sa bouche est pleine de sang et de sable : il a reçu, tu vois, un coup sur la mâchoire : l'archonte, je suppose que c'est un archonte, à cause de sa robe de pourpre, loin de les séparer, ne met pas fin au combat.

4. Au contraire, il les excite et donne des éloges à celui qui a frappé. Ailleurs, j'en vois d'autres qui s'agitent avec violence ; ils sautent comme s'ils couraient, et restent cependant à la même place : ils s'élancent et donnent des coups de pied en l'air.

5. Je voudrais savoir quel bien résulte de tout cela : il me semble qu'une telle conduite tient un peu de la folie, et l'on me persuadera difficilement que ceux qui agissent ainsi ne sont pas extravagants.

6. SOLON. Je ne suis pas surpris, Anacharsis, que ce que tu vois faire ici te paraisse bizarre ; c'est pour toi une coutume étrangère et bien éloignée des mœurs de la Scythie. Votre éducation et vos exercices paraîtraient de même fort extraordinaires à nous autres Grecs, si l'un de nous en était témoin, comme tu l'es aujourd'hui des nôtres. Rassure-toi cependant, mon cher ami : ce n'est ni par folie, ni pour se venger d'une injure que nos jeunes gens se frappent, se roulent dans la boue ou s'aspergent de poussière : cet exercice présente une utilité qui n'exclut pas le plaisir, et procure au corps une vigueur singulière. Si tu séjournes quelque temps en Grèce, comme je l'espère, tu ne tarderas pas à être toi-même un de ceux qu'on jette dans la boue ou dans le sable : la chose te semblera tout à la fois agréable et utile.

ANACHARSIS. Fi donc, Solon ! gardez pour vous cette utilité et cet agrément. Si quelqu'un de vous me faisait une chose pareille, il sentirait que ce n'est pas pour rien que nous sommes armés d'un cimeterre. Cependant, dis-moi quel nom vous donnez à ce qui se fait ici ; comment appellerons-nous les mouvements de ces jeunes gens ?

7. SOLON. Ce lieu même, Anacharsis, nous le nommons un

gymnase ; il est consacré à Apollon Lycien¹. Tu vois la statue de ce dieu , appuyé sur une colonne et tenant un arc dans sa main gauche : son bras droit est replié sur sa tête , comme pour montrer qu'il se repose d'une longue fatigue.

8. Quant aux différents exercices, celui pour lequel on s'enduit de *boue*, se nomme la *lutte*² ; cependant ceux qui se couvrent de poussière se nomment aussi *lutteurs*. Nous nommons *pancrace* le combat où l'on se tient debout en se frappant l'un l'autre. Nous avons encore d'autres exercices du même genre, le *pugilat*, le *disque*, le *saut*. Il y a des concours pour tous ces exercices, le vainqueur est considéré comme au-dessus de tous ses concitoyens , et remporte des prix.

ANACHARSIS. Et quels sont ces prix ?

9. SOLON. A Olympie, c'est une couronne d'olivier sauvage ; à l'Isthme, une couronne de pin ; elle est faite d'ache à Némée : à Pytho³, on donne des fruits cueillis aux arbres consacrés à Apollon , et chez nous, aux Panathénées, des olives provenant des oliviers de Minerve. Pourquoi ris-tu, Anacharsis ? Est-ce que ces prix te paraissent de peu de valeur ?

ANACHARSIS. Non pas, Solon ; je les trouve magnifiques : tu m'as fait l'énumération de récompenses qui prouvent une lutte de libéralité entre les fondateurs, et dont la conquête mérite les efforts surhumains des athlètes. Il est tout naturel que, pour des fruits et de l'ache, ils se donnent toute cette peine et courent le risque de se faire étrangler ou estropier les uns par les autres. Comme s'il n'était pas facile de se procurer du fruit, quand bon leur semble, et de se couronner d'ache et de pin, sans se barbouiller la figure et sans se faire donner des coups de pied dans le ventre par leurs adversaires !

10. SOLON. Mais, mon cher, ce ne sont pas ces faibles présents que nous considérons : ils ne sont que les indices, les signes extérieurs de la victoire ; la gloire, qui en est la conséquence, est d'un prix inestimable pour les vainqueurs : c'est pour elle

4. « Il y avait dans Athènes trois gymnases, l'Académie, le Cynosarge et le Lycée. Le premier était dédié au héros Académus, duquel il tirait son nom ; le second à Hercule, qui y avait un temple ; et le troisième, dont il est ici question, à Apollon Lycien. Voy. Suidas, au mot Γυμνάσια ; Démosthène, *Contre Timocrate*, p. 791, édition de Wolf ; et la *Scolie* d'Ulprien, p. 820. La raison pour laquelle les Athéniens avaient dédié ce gymnase à Apollon, est exposée par Plutarque, au livre VII de ses *Questions de table*, problème IV, p. 889, édition de Reiske. » BELIN DE BALLU.

2. Jeu de mots entre *πηλός* ou *παλός*, *boue*, et *πάλη*, *lutte*.

3. Nom grec de Delphes.

qu'on trouve beau même de recevoir des coups de pied, quand on poursuit par ses travaux une bonne renommée; car on ne peut l'obtenir sans peine. Il faut que celui qui la désire endure, dès le commencement, des fatigues sans nombre, afin de voir ses travaux couronnés par une fin tout à la fois utile et agréable.

ANACHARSIS. Par cette fin utile et agréable, tu veux dire, Solon, que tout le monde doit couronner, et que chacun s'empresse de louer ceux dont on avait pitié, quelques instants auparavant, à cause des coups qu'ils recevaient. Les voilà bien heureux d'avoir, en échange de leur mal, des fruits et de l'ache!

SOLON. Tu ne connais pas encore nos usages, te dis-je; mais, avant peu, tu changeras de manière de voir, quand tu auras assisté à nos assemblées solennelles, quand tu auras vu un peuple immense accourir de toutes parts pour être témoin de ces jeux, les amphithéâtres pleins de milliers de spectateurs, les joueurs comblés d'éloges et le vainqueur honoré à l'égal des dieux.

11. ANACHARSIS. Et voilà justement, Solon, ce qu'il y a de plus déplorable: ce n'est plus sous les yeux de quelques témoins qu'ils endurent ces traitements; c'est à la vue d'une foule de spectateurs qui assistent à leurs outrages, et qui doivent les estimer bien heureux quand ils les voient tout dégouttants de sang ou étouffés par leurs adversaires; car c'est tout le bonheur de leur victoire. Chez nous autres Scythes, Solon, si quelqu'un frappait un citoyen, on le jetterait par terre en s'élançant sur lui; s'il lui déchirait ses vêtements, les vieillards lui infligeraient un châtiment des plus rigoureux, sa violence n'eût-elle éclaté que devant un petit nombre de témoins, loin de se produire au milieu d'une affluence du genre de celles que tu nous montres à l'Isthme ou à Olympie. Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher de plaindre les lutteurs, lorsque je vois ce qu'ils ont à souffrir. Quant aux spectateurs, qui, dis-tu, accourent des meilleurs rangs de la société pour assister à ces spectacles, je m'étonne fort qu'ils abandonnent des affaires importantes pour venir s'y divertir, et je ne puis nullement comprendre quel plaisir ils trouvent à voir des hommes se battre, se rouer de coups, se jeter contre terre et se meurtrir les uns les autres.

12. SOLON. Si nous étions, Anacharsis, à l'époque des jeux olympiques, des jeux isthmiques ou des Panathénées, tu apprendrais, en voyant ce qui s'y passe, que nous n'avons pas tort de montrer tant d'ardeur pour ces spectacles. Je ne puis, en effet, par la parole, te donner une idée du plaisir que tu aurais, assis au milieu des spectateurs, à voir la bravoure des athlètes, la beauté de leur corps, leurs poses admirables, leur souplesse

merveilleuse, leur force infatigable, leur audace, leur émulation, leur courage invincible, leurs efforts incessants pour la victoire ? Je suis bien persuadé que tu ne cesserais de les combler de louanges, de te récrier, d'applaudir.

13. ANACHARSIS. Non pas, ma foi, Solon, mais d'en rire, et, qui plus est, de m'en moquer. En effet, tout ce que tu viens d'énumérer, cette bravoure, ces poses, cette beauté, cette audace, sont, je le vois bien, perdues pour vous, qui les employez à peu de chose, sans que la patrie soit en danger ou le pays ravagé, que vos amis ou vos parents aient reçu quelque insulte. Ces jeunes gens ne sont-ils pas d'autant plus ridicules, si, avec les qualités éminentes que tu leur prêtes, ils souffrent tant de maux en pure perte et déshonorent leur beauté et leur force en les couvrant de poussière et de meurtrissures, le tout pour se voir maîtres d'un fruit ou d'une branche d'olivier après leur victoire, car j'aime à me rappeler sans cesse des prix aussi splendides. Mais, dis-moi, tous les combattants les remportent-ils ?

SOLON. Non, vraiment ; il n'y en a qu'un seul entre tous, le vainqueur.

ANACHARSIS. Comment, Solon, c'est pour une victoire incertaine et douteuse, qu'un si grand nombre d'hommes se donnent tant de peines, et cela, quand ils savent qu'il n'y aura définitivement qu'un seul vainqueur, avec une foule de vaincus qui auront reçu pour rien, les malheureux, les coups et les blessures ?

14. SOLON. Il semble, Anacharsis, que tu n'aies jamais réfléchi sur les moyens de bien gouverner un État ; sans quoi tu ne blâmerais pas un de nos plus beaux usages. Si tu es curieux de savoir un jour ce qui peut donner à un État la constitution la plus parfaite et rendre les citoyens aussi bons que possible, tu approuveras alors ces exercices et l'ardeur avec laquelle nous les cultivons ; tu reconnaîtras l'utilité mêlée à ces laborieuses épreuves, qui te paraissent aujourd'hui tout à fait stériles.

ANACHARSIS. Eh mais ! Solon, je ne suis pas venu de la Scythie chez vous, je n'ai pas traversé tant de contrées, passé l'Euxin si vaste et si orageux, pour un autre dessein que d'apprendre les lois de la Grèce, observer vos usages, et étudier la meilleure forme de gouvernement. C'est pour cela que, parmi tant d'Athéniens, je t'ai choisi pour mon ami et pour mon hôte, sur le bruit que tu avais établi certaines lois, introduit d'excellents usages, fondé d'utiles institutions, organisé, enfin, un bon gouvernement. Instruis-moi donc dès à présent, prends-moi pour élève, et désormais, assis à tes côtés, je me passerai volon-

tiers de manger et de boire, tant que, de ton côté, tu pourras parler, et que moi, la bouche béante, je t'entendrai discourir sur le gouvernement et sur les lois.

15. SOLON. Il n'est pas facile, mon ami, de parcourir tous ces objets en si peu de temps. Si tu veux connaître chacun d'eux en particulier, je t'instruirai de nos dispositions relatives aux dieux, aux parents, aux mariages et à tout le reste. Quant à notre façon de penser au sujet des jeunes gens et à l'éducation que nous leur imposons aussitôt qu'ils sont en âge de distinguer le bien du mal, de donner à leur corps une trempe virile et de supporter les travaux, je vais te l'exposer, afin que tu saches dans quel dessein nous avons institué ces exercices et soumis de bonne heure leur corps à la fatigue, non-seulement en vue des jeux publics et des prix qu'ils y peuvent recevoir, puisqu'un très-petit nombre y arrivent; mais afin de te faire voir le bien qui en résulte pour la cité tout entière et pour eux-mêmes. Il est, en effet, un autre combat proposé à tous les citoyens vertueux : la couronne n'en est pas de pin, d'ache ou d'olivier sauvage ; mais elle renferme en elle-même la félicité publique : c'est la liberté de chaque citoyen en particulier et de la patrie en général ; la richesse, la gloire, la célébration paisible des solennités établies par nos ancêtres, la conservation de nos biens, en un mot, les faveurs les plus brillantes que l'on puisse souhaiter des dieux : tous ces biens sont tressés dans la couronne dont je parle, et ne peuvent s'acquérir que par le combat auquel ces exercices préparent.

16. ANACHARSIS. Comment donc, homme étonnant que tu es, tu avais à me parler de récompenses aussi considérables, et tu ne me citais que des fruits, de l'ache, une branche d'olivier sauvage ou de pin ?

SOLON. Sans doute, Anacharsis, ces prix ne te paraissent plus aussi mesquins, depuis que tu en connais l'objet. Tu vois qu'ils sont le fruit d'un même esprit de sagesse, qu'ils font partie intégrante de ce grand combat, de cette couronne de félicité dont je parlais tout à l'heure. Notre entretien, je ne sais comment, avait quitté la ligne que je voulais lui faire suivre, et je t'ai cité d'abord ce qui se fait à l'Isthme, à Olympie, à Némée. Mais, puisque nous sommes de loisir et que tu témoignes le désir d'être au courant de tous nos exercices, nous pouvons facilement remonter à leur origine et à ce combat commun, auquel je prétends que ceux-ci ne sont qu'une préparation.

ANACHARSIS. Cela vaudra mieux, Solon. En suivant cette voie, notre entretien procédera plus sûrement, et j'arriverai peut-être

plus vite à la conviction que je ne dois pas rire quand je vois l'importance qu'on attache à une couronne d'ache ou d'olivier. Cependant, si tu le veux bien, allons nous asseoir sur les sièges abrités par cet ombrage ; nous y serons moins interrompus par les acclamations dont on encourage les lutteurs. D'ailleurs, il faut en convenir, je ne supporte pas facilement le soleil, qui tombe vif et brûlant sur ma tête nue ; car j'ai quitté mon bonnet national¹, pour ne pas paraître seul au milieu des Grecs, avec un costume étranger. Nous sommes dans la saison de l'année où domine l'astre le plus ardent, celui que vous appelez le Chien : il met tout en feu ; il dessèche et embrase l'air. Le soleil, à son midi, frappe d'aplomb sur nos têtes, et produit une chaleur insupportable au corps. Je suis même étonné qu'un homme déjà avancé en âge comme toi ne sue pas ainsi que moi sous cette chaleur accablante. Tu n'en parais nullement incommodé ; tu ne cherches pas un ombrage où tu t'abrites et supportes mieux les rayons du soleil.

SOLON. Ce sont, Anacharsis, ces travaux que tu dis inutiles, ces culbutes fréquentes dans la boue, ces fatigues en plein air et dans la salle qui nous servent de rempart contre les traits du soleil : voilà pourquoi nous n'avons pas besoin d'un bonnet pour les empêcher de se darder sur nos têtes. Mais allons nous asseoir.

17. Avant tout, garde-toi d'écouter tout ce que je vais te dire avec le respect dû aux lois : n'aie point dans mes discours une foi sans bornes ; au contraire, si mes principes ne te paraissent pas justes, contredis-les aussitôt et soumets-les à une critique sévère. Par là, nous ne pouvons manquer d'obtenir deux avantages : ou tu seras plus fortement convaincu quand tu auras donné un libre cours à tes objections, ou tu redresseras la fausseté des idées que j'avais sur ces objets, et, dans ce cas, Athènes entière te témoignera la plus vive reconnaissance ; car, plus tu m'instruiras et plus tu réformeras mes opinions, plus tu rendras service à notre cité. Loin de le cacher, je serai le premier à publier ce bienfait. Je me rendrai aussitôt dans le Pnyx, et je dirai au peuple assemblé : « Citoyens d'Athènes, c'est moi qui vous ai donné les lois que j'ai crues les plus conformes à l'utilité de la république. Cet étranger que vous voyez (et je te montrerai, Anacharsis) est un Scythe, mais c'est un sage : il a modifié mes opinions ; il m'a enseigné à connaître des principes et des institutions bien préférables. Inscrivez-le donc au rang

1. Anacharsis était de la classe noble que les Scythes nommaient *pilophores*, c'est-à-dire *porte-bonnet*. Voy. *le Scythe*, 1.

de vos bienfaiteurs, et élevez-lui une statue d'airain à côté des fondateurs de cette ville et de Minerve même. » Sois sûr, Anacharsis, qu'Athènes ne rougirait pas d'apprendre d'un étranger, d'un barbare, ce qui peut servir ses intérêts.

18. ANACHARSIS. Voilà bien ce qu'on m'avait dit de vous autres Athéniens, que toujours, dans vos discours, perceait une pointe d'ironie. Comment pourrait-il se faire que moi, un pâtre, un nomade, qui n'ai jamais vécu que sur un chariot, toujours errant de contrée en contrée, qui n'ai jamais habité de ville, qui n'en ai pas vu d'autre avant celle-ci, je vinsse raisonner sur le gouvernement, donner des leçons à un peuple autochthone, qui vit depuis longues années dans une des cités les plus anciennes et sous l'empire des meilleures lois ? Qu'aurais-je surtout à apprendre à toi, Solon, qui possèdes, dit-on, depuis ton enfance, ce grand art de bien gouverner un État et de lui donner des lois qui assurent sa prospérité ? Quoi que tu dises, il faut absolument que j'aie en toi la confiance due à un législateur. Néanmoins, je te proposerai mes objections quand tes discours ne me paraîtront pas justes, afin de m'instruire plus solidement. Mais nous voici à l'abri du soleil, sous un ombrage épais, et nous avons de quoi nous asseoir agréablement et à notre aise sur cette pierre pleine de fraîcheur. Reprends donc ton discours du plus haut que tu pourras ; dis-moi pourquoi vous exercez les jeunes gens aux travaux dès l'enfance ; comment, en se roulant dans la boue, ils deviendront d'excellents citoyens, et en quoi la poussière et les culbutes les conduisent à la vertu. Voilà ce que, pour le moment, je serais curieux d'apprendre. Pour le reste, tu m'en instruiras ensuite, au fur et à mesure que chaque objet se présentera. Seulement, en me parlant, Solon, n'oublie pas que tu t'adresses à un barbare. Je te dis cela pour que tu ne sois ni compliqué ni long dans tes discours. Je craindrais que les premiers ne m'eussent échappé quand tu passerais aux seconds.

19. SOLON. C'est à toi, Anacharsis, de régler notre conversation. Dès qu'elle ne te paraîtra pas bien nette ou que tu la verras s'égarer dans les digressions, tu me couperas la parole où tu voudras, en me faisant une question qui en abrégera l'étendue. Si cependant ces digressions ne sont pas étrangères à notre propos, si elles ne s'écartent pas de notre but, rien n'empêchera, je crois, de leur donner quelque développement. Telle est, de temps immémorial, la coutume observée chez nous dans le conseil de l'Aréopage quand on y juge une affaire criminelle¹. Lors-

1. Voy., sur l'Aréopage, la dissertation de l'abbé Canaye, dans le t. VII des

qu'il vient s'asseoir sur la colline pour prononcer sur un meurtre, des blessures faites avec préméditation, ou un incendie, la parole est accordée à chacune des deux parties qui comparaissent. Le demandeur et le défendeur parlent chacun à leur tour, soit par eux-mêmes, soit par ministère d'avocats qui prennent la parole à leur place. Tant que les orateurs se renferment dans la cause, le conseil les écoute avec patience et tranquillité; mais s'ils veulent faire précéder leur discours d'un exorde, afin de se concilier la bienveillance des juges; s'ils cherchent à exciter la pitié ou l'indignation par des moyens étrangers à l'affaire, par quelqu'une de ces machines oratoires que nous voyons employer pour séduire les magistrats, un héraut s'avance aussitôt, leur impose silence et ne les laisse pas divaguer devant le conseil ni recouvrir l'affaire d'une couche de mots; il faut que l'Aréopage voie les faits dans toute leur nudité. Eh bien! Anacharsis, je te fais en ce moment sénateur de l'Aréopage: écoute-moi comme le conseil écoute les orateurs; impose-moi silence, si tu me vois faire de la rhétorique; mais tant que je resterai dans les bornes du sujet, permets-moi les développements. Nous ne serons plus au soleil, position désagréable quand la conversation devient trop longue; ici, l'ombre est épaisse, et nous sommes de loisir.

ANACHARSIS. Tu as raison, Solon, et déjà je te sais un gré infini de m'avoir appris, en passant, ce qui se pratique à l'Aréopage. C'est une chose vraiment admirable et digne des hommes qui y siègent: on est sûr que la vérité seule dicte leurs suffrages. Parle donc à présent suivant ces conditions; et moi, nouvel aréopagiste, car tu viens de m'élever à cette dignité, je t'écoute à la manière de ce conseil.

20. SOLON. Il faut, avant tout, que je t'expose, en quelques mots, l'idée que nous nous faisons d'une ville et de ses citoyens. Une ville n'est pas à nos yeux un assemblage d'édifices, tels que des murs, des temples, des arsenaux; toutes ces constructions forment, il est vrai, un corps solide, qui offre aux habitants une demeure sûre et permanente; mais pour nous l'élément essentiel de la cité ce sont les citoyens¹. En effet, ils la peuplent, la régissent, en dirigent les affaires, veillent à sa sûreté et sont pour elle ce qu'est l'âme pour chacun de nous. Par suite de cette

Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cf. Aristote, *Rhétique*, I, 1; Pollux, *Onomasticon*, VIII, chap. x, segm. 118; Quintilien, *Éducation de l'orateur*, VI, 1, 7.

1. Comparez Tacite, *Hist.*, I, LXXXIV, t. II, p. 77 de la traduction de Charles Louandre, et Corneille, *Sertorius*, act. III, sc. II.

manière de voir, nous prenons le soin, comme tu le vois, d'embellir le corps même de la ville et de le rendre le plus beau possible, soit en l'ornant d'édifices à l'intérieur, soit en l'entourant au dehors de remparts qui inspirent la plus grande sécurité. Mais notre principale attention est de veiller à ce que les citoyens aient une âme bien placée, avec un corps plein de vigueur, convaincus que de pareils habitants feront fleurir la cité pendant la paix, la défendront pendant la guerre, et la maintiendront heureuse et libre. La première éducation des enfants est confiée aux mères, aux nourrices, aux pédagogues, qui les nourrissent et les conduisent par des voies libérales. Dès qu'ils sont en âge de comprendre ce qui est bien, quand la pudeur, le respect, la crainte, le désir des belles actions se sont développés dans leur cœur, dès que leurs corps plus formés et plus robustes nous paraissent propres aux travaux, nous les prenons, et, après leur avoir enseigné les sciences et les exercices de l'âme, nous commençons, par une autre méthode, à les accoutumer à la fatigue. Nous ne croyons pas, en effet, qu'il suffise à l'homme de demeurer, soit pour le corps, soit pour l'âme, tel qu'il est sorti des mains de la nature; mais nous avons besoin du secours de l'éducation qui peut seule améliorer les dispositions naturelles, ou transformer en bonnes qualités les inclinations vicieuses. Nous prenons un exemple des agriculteurs : tant que la plante est délicate et sort à peine de terre, ils l'entourent et l'enveloppent pour la garantir du vent; mais dès que le scion est vigoureux, ils en élaguent les branches superflues et le livrent à l'agitation et aux secousses de l'air, pour le rendre plus fertile.

21. Nous enflammons d'abord l'âme des jeunes gens par la musique et l'arithmétique, puis nous leur apprenons à écrire et à lire distinctement. Quand ils sont plus avancés en âge, on leur récite les maximes des anciens philosophes, les faits illustres de l'antiquité, les discours utiles, que nous ornons de la forme poétique, pour les mieux graver dans la mémoire. Au récit d'un exploit héroïque, d'une action d'éclat, leur enthousiasme s'allume; ils désirent imiter les faits qu'ils entendent, pour être chantés à leur tour et pour devenir un objet d'admiration dans la postérité. Tel est l'effet que produisent chez nous les poésies d'Hésiode et d'Homère¹. Enfin, lorsqu'ils sont près de com-

1. Voy., sur l'éducation des jeunes Athéniens, Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, chap. xxvi. Cf. Aristophane, *Nuées*, p. 135 de la traduction de M. Artaud; Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, livre III, chap. xi.

prendre la politique et de prendre part aux affaires.... Mais peut-être tout ceci est-il étranger à la cause : je ne me proposais pas de parler des exercices de l'âme ; je ne voulais que t'expliquer pourquoi nous exerçons le corps de nos jeunes gens. Je m'impose donc silence à moi-même, sans attendre l'ordre du héraut ou le tien, aréopagite, qui, par égard probablement pour moi, me laisses divaguer depuis longtemps hors du sujet.

ANACHARSIS. Dis-moi, je te prie, Solon, quand on ne dit pas à l'Aréopage ce qui est absolument nécessaire, et qu'on le passe sous silence, y a-t-il quelque peine fixée ?

SOLON. Pourquoi me fais-tu cette question ? Je n'en saisis pas bien le sens.

ANACHARSIS. Parce que tu passes ce qu'il y a de plus intéressant, ce que j'écoutais avec le plus de plaisir, l'éducation de l'âme, pour me parler de gymnases et d'exercices fatigants, assurément moins nécessaires.

SOLON. Je me rappelle, mon cher, les conditions établies au début de cet entretien, et je ne veux pas me permettre de digression, de peur de brouiller les faits dans ta mémoire. Cependant je vais te parler de ce sujet aussi brièvement que possible : l'examen approfondi de cette question fera l'objet d'un autre entretien.

22. Nous formons donc l'âme de la jeunesse par l'étude des lois publiques, qui sont exposées à la vue de tout le peuple, écrites en gros caractères et qui enseignent ce que l'on doit faire et ce dont on doit s'abstenir ; puis par le commerce de ces hommes vertueux, qui leur apprennent leurs devoirs, la pratique de la justice, l'égalité civile, l'éloignement du mal, le désir du bien, la fuite de toute violence. Ces hommes se nomment chez nous sophistes et philosophes. En outre, nous avons des théâtres publics où nous conduisons la jeunesse pour l'instruire au moyen des comédies et des tragédies, et, en voyant les vertus et les vices des hommes du temps passé, à éviter les uns et à imiter les autres. Nous permettons aux comédiens de railler et de bafouer les citoyens dont ils connaissent les mœurs dépravées et les actions honteuses pour la république, dans l'espoir que ces traits mordants rendront meilleurs ces hommes pervers, et que les autres se garderont bien d'encourir semblables reproches.

23. ANACHARSIS. J'ai vu, Solon, ces tragédiens et ces comédiens que tu dis : ce sont bien eux, je pense. Ils ont des chaussures lourdes et élevées, des vêtements à franges d'or, la tête

couverte d'un casque ridicule¹, qui ouvre une bouche énorme, au travers de laquelle ils poussent de grands cris, et je ne sais pas comment ils font pour marcher si vivement avec leurs chaussures. La ville, je crois, célébrait alors une fête en l'honneur de Bacchus. Les comédiens étaient moins hauts; ils marchaient à terre et ressemblaient plus à des hommes; ils criaient aussi moins fort, mais leur casque était beaucoup plus risible, et tout le théâtre éclatait de rire en les voyant, tandis qu'on écoutait d'un air triste nos hommes à taille gigantesque; on les plaignait, je pense, de les voir traîner des entraves si gênantes.

SOLON. Non, mon cher, ce n'étaient pas eux qu'on plaignait; mais le poète exposait sans doute aux spectateurs quelque histoire malheureuse de l'antiquité; il récitait sur le théâtre des vers dont l'expression tragique arrachait des larmes aux auditeurs. Il est probable que tu as aussi vu des joueurs de flûte et d'autres personnes qui chantaient ensemble et se tenaient en cercle. Ces chants, Anacharsis, et ces instruments ne sont pas inutiles. Tout cet appareil, tous ces accessoires sont autant d'aiguillons pour les âmes et poussent notre jeunesse au bien.

24. Quant aux corps, ce que tu désires plus particulièrement savoir, voici comment nous les exerçons. Nous les faisons mettre à nu, comme je te l'ai dit, lorsqu'ils cessent d'être faibles et sans consistance; notre intention est de les accoutumer à l'air, de les familiariser avec toutes les saisons, de manière à n'être ni incommodés par la chaleur ni sensibles aux atteintes du froid. Nous les frottons d'huile et nous les frictionnons, afin de mieux tendre les muscles. Il serait, en effet, absurde de croire que des peaux amollies par l'huile deviennent plus difficiles à rompre et capables de résister plus longtemps, quoique déjà mortes, et qu'un corps, où circule la vie, ne retirera pas encore plus d'avantage de la même onction. Ensuite nous avons imaginé différents exercices pour chacun desquels sont établis des maîtres. A l'un ils enseignent le pugilat, à l'autre le pancrace, afin que tous s'habituent à supporter le travail, à affronter les coups d'un adversaire, à ne pas se détourner par crainte des blessures. Cette habitude produit en eux deux effets qui sont pour nous de la plus grande utilité : elle nous les rend plus intrépides dans les périls, plus prodigues de leur personne, et, d'autre part, plus vigoureux et plus patients. Ces jeunes gens

1. C'est le masque théâtral, dont il a été question dans le traité *De la danse*.

qui luttent tête baissée apprennent à tomber sans danger, à se relever avec facilité, à pousser rudement un adversaire, à l'enlacer, à le faire ployer, à le serrer à la gorge, à l'enlever de terre : exercice éminemment utile, puisqu'il leur fait acquérir la première et la plus précieuse des qualités, qui est d'avoir un corps endurci à la fatigue et presque insensible à la douleur. Un autre avantage, non moins important, c'est qu'ils auront beaucoup d'expérience à la guerre, s'ils se trouvent dans la nécessité de faire usage de leur science. Il est évident qu'un homme exercé de la sorte, se trouvant aux prises avec un ennemi, l'aura bientôt renversé par un croc-en-jambe, et que, s'il tombe, il saura se relever bien plus vite. Dans tout cela, en effet, Anacharsis, nous avons en vue le combat à main armée, et nous croyons que des soldats formés par ces exercices servent plus utilement leur patrie, lorsqu'après avoir assoupli et rompu leurs corps mis à nu, nous les avons rendus plus vigoureux et plus robustes, en même temps que légers, capables d'une forte tension musculaire, et redoutables, par cela même, aux ennemis.

25. Tu devines, je crois, quels doivent être sous les armes des guerriers qui, tout nus, peuvent inspirer la terreur à ceux qui les combattent ; ils n'ont ni cet embonpoint pesant, ni ce teint blafard, ni cette pâle maigreur, ordinaire aux femmes, dont le corps se flétrit à l'ombre, frissonne ou ruisselle de sueur en un instant et ne saurait respirer sous le casque, surtout lorsque le soleil à son midi, comme en ce moment, embrase tout le ciel. Que faire avec des soldats dévorés par la soif, incapables de résister à la poussière, saisis d'effroi à la vue du sang, à demi morts avant d'arriver à la portée du trait et d'en venir aux mains ? Nos jeunes gens colorés et brunis par le soleil ont un air mâle et plein de vie, qui annonce l'ardeur et le courage, fruits d'une santé florissante ; aucun d'eux n'est ridé, ni maigre ; aucun n'est chargé d'embonpoint ; ils ont tous les proportions d'un corps bien dessiné ; le superflu, l'excès des chairs s'est fondu par les sueurs ; ce qui entretient la vigueur et l'énergie des muscles leur demeure sans mélange d'aucune humeur vicieuse. Ce que le vanneur fait au blé, nos exercices le font au corps des jeunes gens : ils jettent au vent la paille et les barbes, dont ils séparent le froment pur qu'ils gardent en dépôt.

26. Cette manière de vivre leur conserve nécessairement la santé et les met en état de braver les plus longues fatigues. Ils ne commenceront à suer qu'après avoir longtemps supporté le travail, et rarement on les verra malades. Si, par exemple, on met le feu à un monceau de blé entouré de sa paille et à l'état d'épi,

pour en revenir à mon vanneur, la paille, je crois, brûlera en un instant; le blé, loin de jeter une grande flamme et de prendre tout d'un coup, s'allumera peu à peu et finira par se consumer lentement. De même il n'est point de maladie, il n'est point de fatigue qui, s'attaquant à des corps ainsi exercés, puisse en trouver l'endroit faible et en venir aisément à bout. L'intérieur est bien préparé, et l'extérieur est fortement muni contre de tels assauts : il ne laisse pénétrer ni le soleil ni le froid qui nuiraient au corps. Quant à l'épuisement que peuvent causer les fatigues, la chaleur intérieure, préparée de longue main et tenue comme en réserve pour les cas nécessaires, se répand à flots dans le corps, y distribue une vigueur nouvelle et les rend pour longtemps infatigables; ainsi les exercices continus, la fatigue réitérée, loin d'épuiser leurs forces, ne servent qu'à les augmenter : c'est comme un souffle vivifiant qui les répare.

27. Nous les exerçons, en outre, à bien courir, soit en les accoutumant à fournir une longue carrière, soit en les rendant très-légers et très-lestes dans un espace restreint. La course n'a pas lieu sur un terrain ferme et résistant, mais dans un sable profond, où l'on ne peut marcher ni se tenir sans que le pied enfonce dans un sol qui cède. En même temps on leur apprend à franchir, au besoin, un fossé ou tout autre obstacle, et ils s'exercent à cela en tenant une masse de plomb dans chaque main. Ensuite ils se disputent l'honneur de lancer au loin un javelot. Tu as vu aussi dans le gymnase une autre masse d'airain circulaire, semblable à un petit bouclier sans poignée et sans courroies. Tu as essayé de le soulever de la place où il est posé : il t'a paru pesant et difficile à saisir, à cause de son grand poli. Nos jeunes gens, cependant, le lancent dans l'air soit en haut, soit en long, et luttent à qui l'enverra plus loin que les autres. Cet exercice leur fortifie les épaules et donne de la vigueur à leurs extrémités.

28. La boue et la poussière, qui t'ont paru d'abord si ridicules, apprends, mon cher, pour quelle raison tu les vois ici répandues. C'est, en premier lieu, afin de rendre la chute des lutteurs moins violente et pour qu'ils tombent sans danger sur un terrain mou. Ensuite il est nécessaire que leur corps devienne plus glissant, quand la sueur s'y mêle à la boue, ce qui t'a fait les comparer à des anguilles. Or, ce fait n'a rien d'inutile ni de ridicule, mais il contribue singulièrement à leur force et à leur vigueur, attendu qu'ils sont forcés, dans cet état, à saisir fortement leur adversaire pour l'empêcher de s'échapper; ne crois pas, en effet, que ce soit chose facile de soulever quel-

qu'un tout humide d'huile et de boue, ou qui fait effort pour glisser et se dérober. Ainsi que je te le disais, tous ces exercices sont utiles pour la guerre, quand il faut emporter du combat un ami blessé, ou faire perdre terre à un ennemi. Si donc nous les exerçons jusqu'à les fatiguer, en leur imposant une tâche pénible, ils exécutent ensuite bien plus facilement des choses moins difficiles.

29. La poussière nous sert à un tout autre usage : elle empêche les combattants de s'échapper, lorsqu'ils se serrent mutuellement dans leurs bras. Après qu'ils se sont exercés, enduits de boue, à retenir un corps glissant qui fuit de leurs mains, ils s'accoutument à se soustraire à leur tour à ceux qui les ont saisis, même quand ils sont tenus de manière à ne pouvoir se sauver qu'avec peine. De plus, la poussière répandue sur leur corps en arrête la sueur trop abondante et fait durer plus longtemps les forces, en les garantissant de l'impression de l'air, fort dangereuse dans un moment où tous les pores sont ouverts et détendus ; en outre, elle nettoie la crasse et rend la peau plus luisante. J'aimerais à mettre à côté l'un de l'autre quelqu'un de ces jeunes gens au teint pâle qui sont élevés à l'ombre, et tel qu'il te plairait de ceux qui sont exercés dans le Lycée, et à qui je ferais laver sa poussière et sa boue ; je te demanderais ensuite auquel des deux tu voudrais ressembler. Je suis sûr qu'au premier coup d'œil, sans avoir éprouvé la force d'aucun d'eux, tu préférerais une constitution robuste, une complexion forte, à un tempérament délicat et relâché, à un teint blafard causé par la pauvreté du sang réfugié vers les parties intérieures.

30. Tels sont, Anacharsis, les exercices auxquels nous soumettons les jeunes gens, convaincus qu'ils deviendront ainsi d'excellents défenseurs de notre cité, et que, par eux, nous vivrons indépendants, vainqueurs de nos ennemis, s'ils nous attaquent, redoutables à nos voisins, dont la plupart, soumis par la crainte, nous payeront tribut. Pendant la paix, ils se montrent plus vertueux encore ; sans émulation pour les vices, éloignés de l'insolence qu'enfante l'oisiveté, ils ne songent qu'à leurs exercices et y consacrent leurs loisirs. Ce bien commun, cette suprême félicité d'un État, on peut dire qu'elle existe, quand la jeunesse, soit à la guerre, soit durant la paix, ne marque que des dispositions honnêtes et n'a de goût que pour ce qui nous semble le plus beau.

31. ANACHARSIS. Eh quoi ! Solon, lorsque les ennemis marchent contre vous, allez-vous à leur rencontre, frottés d'huile et couverts de poussière ? Les attaquez-vous à coups de poing ?

Apparemment ils ont peur de vous et prennent la fuite, pour que vous ne leur jetiez pas du sable dans la bouche; ils craignent que, sautant sur eux par derrière, vous ne leur entouriez le ventre de vos jambes, et que vous ne leur serriez la gorge en leur mettant le coude sous le casque. Mais alors, par Jupiter! ils vous décocheront des flèches, ils vous lanceront des traits. J'accorde donc que vous soyez des statues, dont ces traits ne peuvent pénétrer l'enveloppe colorée par le soleil et bien approvisionnée de sang; vous n'êtes pas, en effet, de la barbe de blé, ni de la paille, pour céder si promptement aux coups; mais vous finissez pourtant, à la longue, par recevoir de profondes blessures, et il ne vous reste bientôt plus qu'un peu de beau sang. Voilà ce que tu dis, si j'ai bien saisi le sens de tes paroles.

32. Peut-être aussi vous armez-vous, en pareil cas, de la pantoque des comédiens et des tragédiens. Lorsque vous entrez en campagne, vous vous affublez de ces casques à bouche béante, afin de paraître plus redoutables aux ennemis, et de les effrayer par vos airs de fantômes; vous vous mettez aux pieds ces énormes chaussures, légères pour vous, si vous êtes contraints de prendre la fuite, et qui, si vous poursuivez l'ennemi, empêchent qu'il ne vous échappe, grâce à vos grandes enjambées. Prends garde que ces exercices, qui vous paraissent si beaux, ne soient que des amusements, des jeux d'enfants, des passe-temps faits pour occuper les loisirs d'une jeunesse désœuvrée. Si vous voulez réellement être libres et heureux, il vous faut établir d'autres gymnases, où l'on s'exerce vraiment au métier des armes. Ce n'est point les uns contre les autres que vous devez lutter en jouant, mais allez contre les ennemis, et trempez votre valeur au milieu des dangers. Laissez là, croyez-moi, l'huile et la poussière; enseignez à vos jeunes gens à tirer l'arc, à lancer le javalot; ne leur donnez pas des traits légers, que le vent puisse emporter avec lui, mais une lance pesante, qui siffle quand on l'agite; qu'ils aient à la main une pierre qui la remplisse, une dague à deux tranchants, un bouclier carré au bras gauche, une cuirasse, un casque.

33. Il me semble que, dans l'état où vous êtes, vous ne devez votre salut qu'à la bonté des dieux, de n'être pas tombés sous les coups d'une troupe de soldats armés à la légère. Je n'ai, par exemple, qu'à tirer cette courte épée que je porte à ma ceinture, et fondre seul sur tous vos jeunes gens; au premier cri, je suis maître du gymnase; chacun prend la fuite, sans oser regarder le fer qui brille; réfugiés autour des statues, cachés derrière les colonnes, ils me font rire la plupart avec leurs larmes et leur

frayeur. Tu ne verras plus ces corps au teint vermeil, que tu as maintenant sous les yeux, mais des figures devenues toutes pâles et décomposées par la crainte. La paix profonde dont vous jouissez vous a réduits au point de ne pouvoir aisément soutenir la vue de l'aigrette d'un casque ennemi¹.

34. SOLON. Ce n'est pas là, cependant, Anacharsis, ce qu'ont dit les Thraces, qui, sous la conduite d'Eumolpe², entreprirent de nous faire la guerre, ni les femmes de votre pays³, qui, guidées par Hippolyte, marchèrent contre notre cité, ni tous ceux enfin qui essayèrent de se mesurer contre nous. Crois-tu donc, mon cher ami, parce que nous exerçons le corps de nos jeunes gens nus, qu'on les envoie sans armes affronter les dangers? Mais aussitôt qu'ils ont acquis des forces par ces travaux, ils s'exercent ensuite les armes à la main, et ils s'en servent bien mieux après cette préparation.

ANACHARSIS. Où donc est le gymnase dans lequel ils combattent avec des armes? Je n'en ai pas encore aperçu, quoique j'aie parcouru la ville tout entière et dans tous les sens.

SOLON. Tu pourras en voir, Anacharsis, si tu restes quelque temps avec nous. Chacun de nous possède un grand nombre d'armes, dont nous faisons usage, quand il en est besoin, panaches, harnais, chevaux, cavaliers qui forment à peu près le quart des citoyens. Nous croyons, il est vrai, que c'est chose inutile d'être toujours armés, d'avoir sans cesse, en pleine paix, un cimenterre à la ceinture; il y a même des peines décernées contre celui qui porterait les armes dans la ville, sans besoin qu'il en fût, ou qui les porterait en public; tandis que vous êtes excusables de vivre toujours les armes à la main. Quand on habite un lieu qui n'est pas fortifié, on est continuellement exposé aux embûches. Les guerres chez vous sont fréquentes; vous n'êtes jamais sûrs qu'un ennemi ne viendra pas tout à coup vous arracher du chariot où vous dormez, pour vous mettre à mort. La défiance mutuelle qui règne entre vous, votre indépendance complète, l'absence de lois et de communauté civile, vous rendent le fer nécessaire à chaque instant, pour avoir sous la main une défense en cas d'attaque.

35. ANACHARSIS. Ainsi, Solon, vous croyez qu'il est inutile de

1. Cf. Homère, *Iliade*, XVI, v. 70.

2. Cette guerre eut lieu sous Érechthée, fils de Pandion, sixième roi d'Athènes. Cf. Isocrate, *Panégérique*, t. I, p. 58 de l'édition Tauchnitz.

3. Les Amazones. Voy. Lysias, *Oraisons funèbres*, p. 44 de l'édition Tauchnitz; Isocrate, *Panégérique*, l. c.

porter des armes sans nécessité; vous les ménagez de peur qu'elles ne s'usent dans vos mains, et vous les gardez soigneusement en dépôt, pour vous en servir à l'occasion? Cependant, sans être passés par aucun danger, vous soumettez au travail et aux coups le corps de vos jeunes gens; vous épuisez leurs forces par des sueurs inutiles, au lieu de les réserver pour le moment nécessaire, vous les répandez mal à propos dans le sable et dans la boue.

SOLON. Tu m'as l'air, Anacharsis, de te faire des forces du corps l'idée qu'on a du vin, de l'eau ou de tout autre liquide. Tu crains qu'elles ne s'écoulent inaperçues dans les travaux, comme une liqueur qui s'échappe d'un vase d'argile, et qu'ensuite elles ne laissent le corps vide et desséché, sans que rien puisse intérieurement réparer les pertes. Mais il n'en est pas ainsi de la vigueur; plus on l'épuise par les travaux, plus elle coule avec abondance; c'est l'histoire de l'hydre, dont tu as sans doute entendu parler : pour une tête qu'on lui coupait, il lui en repoussait deux. Si on ne s'exerce pas de longue main, si on ne se donne pas de ressort, et si l'on ne fait pas une ample provision de substance, on est affaibli, épuisé par la fatigue. C'est ce qui a lieu pour le feu et pour une lampe : du même souffle le feu s'allume, grandit en quelques instants, et semble excité par le vent, tandis que la lampe s'éteint parce qu'elle ne fournit pas à la flamme assez de matière pour résister à la force de l'air; elle n'a pas une mèche assez solide.

36. ANACHARSIS. Je ne comprends pas bien tout cela, Solon; tes idées sont pour moi trop subtiles; elles demandent une vive intelligence, une pénétration profonde. Dis-moi nettement la raison pour laquelle aux jeux olympiques, à l'Isthme, à Pytho, ainsi qu'aux autres lieux, où, comme tu l'as dit, on accourt de toutes parts pour voir combattre les jeunes gens, vous n'avez pas institué de combats en armes, tandis que vous les faites paraître nus, que vous les montrez se donnant des coups de pied et des coups de poing, et que vous donnez au vainqueur des fruits ou de l'olivier sauvage. Je tiens beaucoup à savoir pourquoi vous agissez de la sorte.

SOLON. Nous pensons, Anacharsis, qu'ils auront plus de goût pour ces exercices, quand ils verront ceux qui s'y distinguent honorés et proclamés par le héraut en présence de tous les Grecs. Forcés de paraître sans vêtements devant une si nombreuse assistance, ils auront soin de prendre de belles attitudes, afin de n'avoir pas à rougir de cette nudité, et de se rendre en tout dignes de la victoire. Les prix, ainsi que je te l'ai déjà dit, ne

sont pas méprisables, puisqu'ils consistent à recevoir les louanges de tous les spectateurs, à être considérés, montrés du doigt, à passer pour le plus brave de tous les contemporains. Parmi les spectateurs, un grand nombre, encore en âge de se livrer à ces exercices, s'en retournent épris d'amour pour la gloire et pour les travaux qui la procurent. Ah ! cher Anacharsis, si l'on bannissait de la vie l'amour de la gloire, quel bien nous resterait-il ? Qui voudrait entreprendre une action éclatante ? Maintenant tu peux juger, d'après ces jeux, quels seront en face de l'ennemi, les armes à la main, pour défendre leur patrie, leurs enfants et leurs femmes, ceux qui pour une branche d'olivier ou pour des fruits montrent tout nus tant d'ardeur pour la victoire.

37. Mais que dirais-tu donc, si tu voyais chez nous des combats de cailles et de coqs et l'empressement qu'on y témoigne ? Tu rirais, j'en suis certain, surtout si tu savais que c'est en vertu d'une loi que nous agissons ainsi, et qu'il est ordonné à tous les jeunes gens d'assister à ces combats et de voir ces oiseaux lutter jusqu'au dernier soupir. Il n'y a pourtant rien ici de ridicule. Il se glisse insensiblement dans les cœurs un vif désir de braver les dangers ; on rougirait de se montrer plus lâches, moins hardis que des coqs, et de se laisser abattre, avant eux, pour les blessures, la fatigue et les autres difficultés¹. Quant à faire combattre nos jeunes gens avec des armes et à les montrer couverts de blessures, fi donc ! Ce serait un spectacle sauvage, une cruauté révoltante, et de plus inutile, que de faire égorger de braves guerriers, qui pourraient un jour nous servir avec plus d'avantage contre les ennemis !

38. Puisque ton dessein, Anacharsis, est de parcourir toute la Grèce, souviens-toi, lorsque tu seras à Sparte, de ne pas te moquer des Lacédémoniens, et ne va pas croire qu'ils s'épuisent en travaux inutiles, lorsqu'ils se précipitent en foule dans un amphithéâtre, pour s'élancer après une balle et se frapper les uns les autres, ou lorsque, rassemblés dans un lieu entouré d'eau, séparés en phalanges, nus comme nos athlètes, ils s'attaquent en ennemis et se battent jusqu'à ce que l'un des deux partis² ait chassé l'autre de cette enceinte, que la faction d'Hercule, par exemple, ait obligé celle de Lycurgue à se jeter dans l'eau. De ce moment la paix renaît entre eux, et personne ne porte un seul

1. Voy. Élien, *Hist. diverses*, II, xxviii.

2. Sur l'éducation des Lacédémoniens, voy. de Pauw, *Recherches philosophiques*, etc., partie IV, section x, § 2.

coup. Mais que diras-tu, quand tu verras ces mêmes Lacédémoniens battus de verges près de l'autel, tout ruisselants de sang, tandis que les pères et mères, présents à ce spectacle, loin de s'effrayer des souffrances de leurs enfants, les menacent de leur colère s'ils ne résistent aux coups, ou les supplient de supporter la douleur le plus longtemps possible, de s'armer de patience contre les tourments. On en a vu beaucoup mourir dans ces épreuves, ne voulant pas, tant qu'ils respiraient, demander grâce sous les yeux de leurs parents, et céder à la nature. Tu verras les statues que Sparte leur a élevées honorées d'un culte public. Or, quand tu seras témoin de ces exercices, ne va pas t'imaginer que les Lacédémoniens sont insensés, ne dis pas qu'ils se rendent eux-mêmes malheureux sans nécessité, sans qu'un tyran les y contraigne, ou que des ennemis leur en imposent la loi; car Lycurgue, leur législateur, t'alléguerait, pour les justifier, un grand nombre de raisons satisfaisantes : il te dirait dans quel dessein il châtie son peuple, sans haine et sans colère, sans vouloir consumer inutilement la jeunesse de la cité, mais il veut avoir des citoyens d'une patience à toute épreuve, supérieurs à tous les maux, et capables ainsi de sauver la patrie. Et quand Lycurgue ne te le dirait pas, tu comprends bien toi-même, je crois, qu'un pareil citoyen, s'il est pris à la guerre, ne révélera jamais le secret de Sparte, quelque tourment que lui fassent subir les ennemis; il s'en rira, et, s'offrant à leurs coups, il défiara l'opiniâtreté du bourreau.

39. ANACHARSIS. Lycurgue, ami Solon, se faisait-il aussi fouetter dans sa jeunesse, ou bien avait-il passé l'âge de cet exercice, pour s'amuser en toute sûreté à de pareilles espiègleries?

SOLON. Il était déjà vieux lorsqu'il écrivit ses lois; il revenait alors de Crète, où il avait voyagé, parce qu'il avait appris que les Crétois étaient le peuple le mieux gouverné, grâce aux lois de Minos, fils de Jupiter et leur législateur.

ANACHARSIS. Et toi, Solon, pourquoi n'imites-tu pas Lycurgue en faisant fouetter les jeunes gens? C'est un fort bel usage et qui n'est pas indigne des vôtres.

SOLON. Il nous suffit, Anacharsis, de nos gymnases, institution toute nationale; nous ne nous soucions pas beaucoup d'imiter les coutumes étrangères.

ANACHARSIS. Tu ne veux pas; alors tu comprends, je crois, ce que c'est que d'être fouetté, tout nu, les bras en l'air, sans qu'il en résulte rien d'utile pour eux ou pour la cité. Quant à moi, si jamais je voyage à Sparte, à l'époque où cela se pratique, je

suis convaincu que je me ferai lapider par eux en public, vu que je ne pourrai m'empêcher de rire, en les voyant flageller comme des voleurs, des filous et autres gens de cette espèce. En vérité, la ville entière aurait besoin, à mon avis, de quelques grains d'ellébore, puisqu'elle se traite elle-même d'une manière aussi folle.

40. SOLON. Ne t'imagines pas, mon cher, que tu gagneras ta cause par défaut, que tu ne trouveras personne qui te réponde et que tu seras seul à parler. Tu rencontreras à Sparte plus d'un citoyen qui défendra ses institutions par des raisons judicieuses; mais puisque je t'ai fait connaître nos coutumes, dont tu n'es pas très-satisfait, j'ai le droit, ce me semble, d'exiger de toi que tu m'instruises à ton tour de celles de ton pays, comment vous autres Scythes vous formez vos jeunes gens, à quels exercices vous les soumettez, par quels moyens vous en faites des hommes d'une trempe solide.

ANACHARSIS. Rien n'est plus juste, Solon, et je te ferai le détail des usages de la Scythie. Ils ne sont pas très-relevés et ne ressemblent en rien aux vôtres; nous n'oserions pas recevoir même un soufflet; nous sommes timides; n'importe, je te les ferai connaître tels qu'ils sont. Mais remettons, si tu le veux bien, notre conversation à demain; j'aurai plus de temps à réfléchir à ce que tu m'as dit, et de rappeler à ma mémoire ce que j'ai à te dire; à présent, il faut nous en aller sur cet entretien; voici la nuit.

L

SUR LE DEUIL¹.

1. Il est assez curieux d'examiner ce que font et ce que disent la plupart des hommes dans les cérémonies funèbres, les discours qu'on leur tient pour les consoler, les lamentations qu'ils font entendre, l'idée où ils sont que c'est un malheur intolérable pour eux-mêmes et pour ceux dont ils déplorent la perte. Par Pluton et Proserpine! ils ne savent pas au juste si tout cela est un mal qui mérite tant de larmes, ou, au contraire, un bien pour celui à qui l'événement arrive; n'importe, c'est l'habitude et l'usage de s'abandonner à la douleur : dès qu'un homme a cessé de vivre, il faut agir ainsi. Mais je veux commencer par dire un mot des idées qu'ils se font de la mort; c'est le moyen de faire comprendre le but qu'ils se proposent avec toutes ces pratiques inutiles.

2. Cette foule nombreuse, que les doctes appellent le vulgaire, pleine d'une confiance aveugle dans Homère, Hésiode et les autres conteurs de fables, regarde leurs inventions poétiques comme autant de lois, et s' imagine qu'il existe sous la terre un lieu profond, vaste, immense, nommé l'Enfer, séjour ténébreux, où le soleil ne pénètre jamais, en sorte que je ne sais à l'aide de quelle lumière ils découvrent tout ce qu'ils y voient. Dans ce gouffre règne un frère de Jupiter, appelé Pluton, nom qui, d'après ce que m'a dit un homme versé dans ces mystères, lui est

¹ Le philosophe Crantor de Soli, l'un des coryphées de l'ancienne Académie, s'était exercé, avant Lucien, sur le même sujet. Cicéron, dans ses *Académiques*, II, xiv, exalte son traité *De luctu*, et dit que c'est un livre d'or, *aureolus*. Plutarque en a fait passer une partie dans sa *Consolation à sa femme*. Voy. les *Traité de morale* de Plutarque, traduction d'A. Pierron, t. II, p. 262. Cf. Diogène de Laërte, *Vie de Crantor*. On peut encore rapprocher du traité de Lucien la première *Tusculane* de Cicéron; *Panegyrique de la mort* ou discours prononcé en présence du parlement d'Angleterre, le jour des Cendres, 1706 (Bibliothèque de la Sorbonne, ms. L.-F. O.,—25; recueil d'oraisons funèbres); *Discours sur la mort*, par Fr. de Neuchâteau, *Mémoires de l'Institut*; J. B. Chassignet, *Le mespris de la vie et consolation contre la mort*, poème, 1694, etc.

donné, parce que les morts sont sa richesse ¹. Ce Pluton a organisé un gouvernement et établi des lois sous lesquelles vivent les trépassés; il a hérité de cet empire, où ses sujets, une fois reçus, sont retenus dans des liens auxquels rien ne peut les soustraire; personne ne peut revenir sur ses pas, et, depuis l'origine du monde, on n'a vu que très-peu d'exceptions et pour de très-graves motifs.

3. Le pays est environné de fleuves immenses, dont le nom seul fait frémir : ce sont des Cocytes, des Pyriphlégéthons et autres dénominations semblables. Ce qu'il y a de plus effrayant, c'est le lac de l'Achéron, le premier que rencontrent les arrivants, qu'il est impossible de passer ni de traverser sans le secours d'un batelier; il est trop profond pour qu'on le franchisse à gué, et trop long pour qu'on le passe à la nage; c'est au point que les ombres mêmes des oiseaux ne peuvent voler au delà ².

4. A l'entrée même, et près de la porte, qui est de diamant, se tient Éaque, neveu du roi, commis à la garde du lieu, ayant à ses côtés un chien à trois têtes, à la gueule terrible, qui regarde les nouveaux venus d'un œil doux et pacifique, mais qui aboie et montre ses rangées de dents à ceux qui essayent de s'échapper.

5. Quand on a traversé le lac, on entre dans une immense prairie plantée d'asphodèle, et arrosée par un fleuve dont l'eau fait perdre la mémoire, d'où son nom de Léthé, fleuve d'oubli. Il est probable que les gens du temps passé ont appris ces détails de ceux qui en sont revenus, tels qu'Alceste et Protésilas, de Thessalie, Thésée fils d'Égée, l'Ulysse d'Homère, personnages graves et dignes de foi, qui n'avaient pas bu de cette eau, sans quoi ils auraient oublié tout cela.

6. Pluton, d'après leurs récits, est le souverain de cet empire avec Proserpine; tout est soumis à leur autorité; ils ont pour serviteurs et pour ministres une foule nombreuse qui gouverne avec eux : ce sont les Furies, les Peines, les Craintes, et Mercure : mais ce dernier n'habite pas toujours dans l'Enfer.

7. Gouverneurs, satrapes et juges, on y voit siéger Minos et Rhadamante, tous deux Crétois et fils de Jupiter. Quand les hommes vertueux et justes, qui ont vécu suivant les principes du bien, se trouvent réunis en grand nombre, ils les envoient en colonie dans les champs Élysées pour y mener une vie bienheureuse.

1. Rapprochement entre les mots Πλούτων, *Pluton*, et πλοῦτος, *richesse*.

2. Voy. Virgile, *Énéide*, VI. Cf. la fin du *Gorgias* de Platon.

8. Tous les méchants qui leur tombent sous la main, ils les livrent aux Furies, qui les conduisent au séjour des impies pour y être châtiés à proportion de leurs méfaits. Là que de tourments n'éprouvent-ils pas? Ils sont mis à la torture, brûlés, dévorés par des vautours, emportés sur une roue, occupés à rouler d'énormes pierres. Tantale, toujours à sec au bord du lac, court toujours risque, le malheureux, de mourir de soif.

9. Quant à ceux qui ont vécu entre la vertu et le vice, foule innombrable, ils errent sans corps dans la prairie, ombres vaines, qui se dissipent comme une fumée quand on veut les toucher. Ils se nourrissent des libations et des offrandes que nous faisons sur leurs tombeaux; en sorte qu'un mort qui n'a laissé sur la terre ni ami ni parent est réduit à ne point manger, et condamné à une faim perpétuelle.

10. Cette conviction est si fortement établie parmi le commun des hommes que, dès qu'un parent a rendu le dernier soupir, on lui met une obole dans la bouche pour payer son passage au batelier. Ces gens ne s'informent pas auparavant si cette monnaie passe et a cours dans les Enfers, si c'est l'obole attique, macédonienne ou celle d'Égine qu'on y reçoit; ils ne réfléchissent pas non plus qu'il serait bien plus avantageux aux morts de n'avoir pas de quoi payer, puisque le batelier ne voudrait pas les recevoir et les renverrait au séjour des vivants.

11. Ensuite on lave le défunt, comme si le lac infernal ne suffisait pas pour baigner ceux qui descendent d'en haut sur ses rives; on frotte de parfums exquis ce corps déjà infecté par la mauvaise odeur, on le couronne des fleurs que produit la saison, puis on l'expose paré de vêtements splendides, probablement afin qu'il n'ait pas froid en route et que Cerbère ne le voie pas tout nu.

12. Cependant tout retentit des gémissements et des lamentations des femmes : ce ne sont que larmes, poitrines frappées, cheveux épars, joues mises en sang; quelquefois on se déchire les vêtements, on se répand de la poussière sur la tête, et les vivants sont plus à plaindre que le mort. Car souvent ils se roulent par terre et se frappent la tête contre le plancher, tandis que l'autre, dans une belle attitude, chargé de couronnes, posé en l'air sur une estrade, est paré comme pour une pompe triomphale.

13. Bientôt la mère, et le père aussi, ma foi, s'avancant du milieu des parents, vont embrasser le défunt (supposons que

c'est un jeune homme, le drame n'en sera que plus pathétique) et se répandent en discours ridicules, insensés, auxquels le mort saurait bien que répondre, s'il recouvrait la parole. Le père vient donc, et, d'une voix lugubre, en accentuant longuement chacun de ses mots : « Mon fils bien-aimé, dit-il, tu es perdu pour moi ; tu es mort, tu as été ravi avant l'âge ; tu me laisses tout seul, infortuné que je suis, avant d'avoir goûté les douceurs du mariage, sans laisser de postérité, sans avoir porté les armes ni cultivé nos champs, sans être arrivé à la vieillesse. Hélas ! mon fils, tu ne feras plus la débauche ni l'amour, tu ne t'enivreras plus dans un festin avec les jeunes gens de ton âge. »

14. Tels sont les discours de ce père, qui s'imagine que son fils a encore besoin de tout cela, et qu'il éprouvera après sa mort des délices qu'il ne pourra satisfaire. Mais que dis-je ? Combien n'ont pas été jusqu'à immoler sur des tombeaux des chevaux, des concubines, des échansons ! Que de vêtements et de parures n'a-t-on pas brûlés ou enterrés avec les morts, comme s'ils devaient en user et en jouir dans le séjour infernal !

15. Or, ne croyez pas que ce vieillard se lamente ainsi et tienne ce discours, avec beaucoup d'autres, pour ce fils en l'honneur duquel il joue cette tragédie. Il sait bien que le défunt ne l'entend pas, quand il crierait d'une voix de stentor. Ce n'est pas non plus pour lui-même ; on peut éprouver cette douleur, être pénétré de ces sentiments, sans avoir besoin de crier de la sorte ; personne ne s'amuse jamais à crier pour son plaisir. C'est donc pour les assistants qu'il débite ses inepties, sans comprendre ni ce qui est arrivé à son fils, ni où il est allé, ou plutôt sans avoir songé à ce qu'était cette vie qu'il a quittée : autrement il ne se plaindrait pas de ce changement comme du plus grand des malheurs.

16. Si ce fils pouvait parler, après avoir obtenu d'Éaque et de Pluton la permission de passer un moment la tête par la porte des Enfers et de faire cesser les plaintes ridicules de son père : « Pauvre homme, dirait-il, pourquoi cries-tu si fort ? pourquoi viens-tu me déranger ? Finis donc de t'arracher les cheveux et de te déchirer l'épiderme. A quoi bon m'insulter en m'appelant malheureux, enfant né sous de mauvais auspices, quand je suis bien plus heureux que toi, et que mon sort est de beaucoup préférable ? Quel malheur crois-tu donc qui me soit arrivé ? Est-ce parce que je ne suis pas devenu, comme toi, un vieillard à la tête chauve, à la face ridée, au corps plié en deux, aux genoux tremblants, écrasé sous le poids des années, qui a vécu

je ne sais combien de lunaisons et d'olympiades, et qui vient à la fin faire toutes ces folies devant un si grand nombre de témoins? Insensé! quels sont les biens que cette vie procure et dont tu crois que je ne jouirai pas? Les parties de plaisir, les festins, le luxe des vêtements, les amours! Tu crains apparemment que la privation de tout cela ne me rende misérable. Eh! ne sais-tu pas qu'il vaut mieux ne point avoir soif que de boire, ne point avoir faim que de manger, ne point avoir froid que de posséder une grande quantité de vêtements?

17. « Allons, puisque tu ne sais pas, à ce qu'il paraît, comment pleurer les morts, je vais t'apprendre la vraie manière. Re-commence et crie de nouveau : « Mon pauvre enfant, tu n'auras « plus soif, tu n'auras plus faim, tu n'auras plus froid; tu es « perdu, perdu pour moi, infortuné; tu as échappé aux maladies, « tu n'as plus peur de la fièvre, des ennemis, des tyrans. L'amour « ne te causera plus de chagrins, et le commerce des femmes ne « t'épuisera plus, et tu ne te livreras plus à la débauche deux ou « trois fois par jour : le grand malheur! Enfin tu ne deviendras « pas un vieillard que chacun méprise et dont la présence est « insupportable aux jeunes gens. »

18. « En tenant ce langage, mon père, ne crois-tu pas qu'il serait beaucoup plus vrai et plus viril? Mais peut-être ce qui t'afflige, c'est de penser à la nuit, aux ténèbres qui m'environnent, et tu crains que je n'étouffe enfermé dans mon tombeau. Songe, pour te consoler, que bientôt mes yeux vont être détruits par la pourriture ou par le feu, ma foi, si vous avez résolu de me brûler, et que, par conséquent, je ne verrai plus ni ténèbres ni lumière. Je n'y trouve pas grand inconvénient.

19. « De quoi me servent alors ces gémissements et ces poitrines frappées au son de la flûte, et ces éjulations interminables des femmes? Pourquoi cette pierre couronnée sur mon tombeau? A quoi bon ce vin pur répandu autour de ma sépulture? Vous figurez-vous qu'il filtre jusqu'à moi, et que cette liqueur pénétrera jusqu'à l'empire de Pluton? Quant à vos sacrifices funèbres, vous voyez, n'est-ce pas? aussi bien que moi, que la partie la plus succulente monte avec la fumée vers le ciel et qu'il ne nous en arrive pas en bas la moindre parcelle. Il n'en reste qu'une cendre inutile, et vous ne croyez pas que les morts vivent de cendres. L'empire de Pluton a aussi ses fleurs et ses fruits, et l'asphodèle ne nous fait pas défaut au point que nous allions prendre chez vous notre nourriture. Avouons-le, par Tisiphone! il y a longtemps que vos paroles et vos actions m'auraient fait pousser un immense éclat de rire

sans le linge et les bandes de laine dont vous m'avez tout embéguiné les mâchoires. »

Il dit, et le trépas le couvrit de ses ailes¹.

20. Par Jupiter ! si le mort, tournant la tête et s'appuyant sur le coude, se mettait à parler ainsi, ne penseriez-vous pas qu'il a parfaitement raison ? Cependant les hommes insensés continuent leurs clameurs ; ils envoient chercher un poète savant dans l'art de composer des thyrènes², en y rassemblant tous les malheurs de l'antiquité, et, à l'aide de cet acteur qui sert de chorége à leurs folies, ils commencent leurs chants funèbres, aussitôt qu'il en donne le signal.

21. L'usage de ces lamentations ridicules est assez général chez tous les peuples, mais ce qui vient après, c'est-à-dire la sépulture, varie suivant les nations ; le Grec brûle, le Perse enterre, l'Indien vernit, le Scythe mange, l'Égyptien sale ses morts ; ce dernier même, j'en suis témoin oculaire, les fait sécher, les invite à sa table et en fait des convives³. Souvent aussi, quand un Égyptien a besoin d'argent, un mort le tire d'embarras, et un père ou un frère se trouve là fort à propos pour lui servir de caution.

22. Pour ce qui est des tombeaux, des pyramides, des colonnes, des inscriptions, leur peu de durée ne les rend-il pas inutiles et semblables à des jouets d'enfants ?

23. Cependant quelques peuples ont institué des jeux funèbres, dans lesquels on prononce l'éloge des défunts sur leur tombeau. Il semble qu'on veuille les défendre et rendre témoignage de leurs vertus auprès des juges infernaux⁴.

24. Pour couronner la cérémonie, vient enfin le festin des funérailles. Les parents y assistent, pour consoler le père et la mère de celui qui n'est plus. Ils les engagent à manger un peu, et ils n'ont pas grand mal, ma foi, à les y contraindre : fatigués de leur jeûne de trois jours, ils ne pourraient pas souffrir la faim davantage. « Jusques à quand, mon ami, leur dit-on,

1. *Iliade*, XVI, v. 502.

2. C'est-à-dire *complaintes*. Horace caractérise ces sortes de chants dans l'*Ode* II du livre IV. Pindare y avait excellé. Voy. la traduction de C. Poyard, p. 245.

3. Voy. Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre XIII, t. I, p. 244.

4. Voy. Thomas, *Essai sur les éloges*. Cf. notre thèse latine *De ludicris apud veteres laudationibus*, p. 29 et suivantes. On trouvera aussi des détails sur les cérémonies funèbres des anciens dans le t. XII des *Antiquités romaines* de Grævius, p. 1405.

vous abandonnerez-vous aux larmes? Laissez reposer en paix les mânes de votre bienheureux fils. Si vous avez résolu de le pleurer sans cesse, c'est une raison de plus pour prendre de la nourriture, afin d'avoir les forces nécessaires pour soutenir la violence de votre affliction. » Alors tous les convives entonnent, comme un chant de rhapsodes, les deux vers d'Homère :

La belle Niobé prit quelque nourriture ¹,

et :

Le ventre chez les Grecs ne pleure pas les morts².

Les parents touchent donc aux mets, quoique avec un peu de réserve, et en craignant de paraître soumis aux nécessités de la vie humaine après la perte de ceux qui leur étaient si chers. Voilà, avec quelques autres plus ridicules encore, les coutumes de deuil qui frapperont l'œil de l'observateur, et qui viennent toutes de ce que le vulgaire regarde la mort comme le plus grand des maux.

LI

LE MAÎTRE DE RHÉTORIQUE³.

1. Tu me demandes, jeune homme, comment tu peux devenir rhéteur et acquérir le nom de sophiste, ce nom respectable et

1. *Iliade*, XXIV, v. 602. — 2. *Iliade*, XIX, v. 225.

3. Il y a discussion entre les savants sur le but que s'est proposé Lucien dans cet opuscule. Quelques-uns, d'après le scoliaste et Marcile, pensent qu'il a voulu immoler à sa haine particulière Julius Pollux, auteur de l'*Onomasticon*, son compétiteur à la place de précepteur du jeune Commode. D'autres, avec Hemsterhuis, Gesner et Wieland, rejettent bien loin cette supposition comme une imputation calomnieuse. Nous croyons bien difficile de prendre un parti, les raisons de côté et d'autre nous paraissant concluantes. Ce qu'il y a de certain, c'est que Lucien, dans ce traité, se moque, avec son bon sens ordinaire, de la fausse éloquence et du style ampoulé des déclamateurs. Voy., dans le chapitre VII de la thèse latine d'H. Rigault, une appréciation de ce traité, et un rapprochement entre Lucien et Quintilien.

populaire¹? Tu dis que tu ne saurais vivre, si tu ne sais donner à tes discours une force assez puissante pour te rendre invincible et faire de toi la terreur de tes rivaux, l'objet de l'admiration et des regards de tout le monde, l'orateur favori des Grecs : tu veux connaître les routes, s'il en est, qui conduisent à ce but. Je ne t'envierai pas une réponse, mon enfant, surtout lorsqu'un jeune homme comme toi, doué de généreux penchants, et ne sachant de quel côté se tourner, vient demander, comme tu le fais aujourd'hui, un conseil, chose vraiment sacrée. Écoute donc ce que je puis te dire, et sois sûr qu'en peu de temps tu vas devenir un habile homme, sous le rapport de l'invention et de l'élocution, pourvu toutefois que tu veuilles t'attacher à mes préceptes, travailler sérieusement à les mettre en pratique, et achever la route avec courage, jusqu'à ce que tu sois arrivé au terme.

2. L'objet que tu poursuis n'est pas d'une médiocre importance, et n'exige pas de faibles soins. Il demande, au contraire, des travaux, des veilles, tout ce qui peut exercer la patience. Vois aussi que de gens, qui jusque-là n'étaient rien, sont devenus illustres, riches et nobles, ma foi, grâce au talent de la parole!

3. Cependant ne t'effraye pas, ne va pas renoncer à la grandeur de tes espérances, à cause des difficultés sans nombre dont tu crois avoir à triompher. Nous ne prétendons pas te conduire par un chemin rude et pénible, qui bientôt te mettrait tout en sueur, et te fatiguerait au point de te faire retourner sur tes pas. S'il en était ainsi, nous n'aurions aucun avantage sur les autres maîtres, qui mènent leurs élèves par la route ordinaire, route longue, escarpée, laborieuse, désespérante. Mais ce qu'il y a d'excellent dans ma méthode, c'est que la route à suivre est à la fois la plus agréable et la plus courte, vaste à y chevaucher, d'une pente douce, semée d'agréments et de plaisirs. Tu n'auras qu'à cheminer à travers les prairies émaillées de fleurs, sous d'épais ombrages, marchant pas à pas, à ton aise, sans sueur et sans fatigue jusqu'au sommet, où tu saisisiras facilement ta proie; et là, par Jupiter! tu n'auras plus qu'à festoyer, tranquillement assis, tandis que tu apercevras, du haut de la montagne, tous ceux qui ont suivi l'autre route, gravissant avec peine, au bas de la montée, un sentier impraticable, glissant, hérissé de précipices, rampant péniblement, roulant parfois la

1. Ce nom n'avait pas d'abord le sens défavorable qu'il a pris par la suite. Voy. L. Cresol, *Theatrum rhetorum* etc.

tête en bas, et recevant mille blessures contre la pointe des rochers : toi, au contraire, depuis longtemps à la cime, la tête couronnée, le plus heureux des mortels, tu auras reçu, en un instant, des mains de la Rhétorique, tous les biens qu'elle peut donner, et qui te seront venus presque en dormant.

4. Voilà la promesse : elle est magnifique. Mais ne va pas, par Jupiter dieu des amis, te refuser à y croire, quand nous te parlons de moyens on ne peut plus faciles et agréables tout ensemble. Si, pour avoir cueilli quelques feuilles sur l'Hélicon¹, Hésiode de berger est tout à coup devenu poète, et s'est mis à chanter la naissance des dieux et des héros, sous l'inspiration des Muses, crois-tu qu'il soit impossible de devenir en peu de temps rhéteur, profession bien éloignée de l'emphase poétique, du moment où l'on vous enseigne la route la plus prompte ?

5. Eh bien ! je veux, à ce propos, te raconter l'heureuse découverte d'un marchand de Sidon, et comment l'incrédulité de celui auquel il la communiqua en fit échouer l'exécution et la rendit inutile. Alexandre était devenu roi des Perses après la bataille d'Arbèles et la défaite de Darius. Il fallait que ses courriers parcourussent tous les pays soumis à son obéissance, pour y porter ses ordres. De la Perse à l'Égypte, la route était fort longue. Il fallait tourner plusieurs montagnes, traverser la Babylonie, entrer en Arabie, puis franchir un immense désert, et arriver en Égypte après une route de plus de vingt stations pour un homme des plus agiles. Cet état de choses fâchait beaucoup Alexandre, qui, sur la nouvelle de quelque soulèvement en Égypte, ne pouvait pas envoyer assez vite ses instructions à ses satrapes. Sur ces entrefaites un marchand de Sidon : « Moi, je vous promets, dit-il au roi, de vous enseigner un chemin bien plus court pour aller de Perse en Égypte. On n'a qu'à passer ces montagnes que vous voyez ; or, on peut les passer en trois jours, et l'on est tout de suite en Égypte. » C'était vrai. Cependant Alexandre n'en voulut rien croire ; il regarda ce marchand comme un imposteur, et, parce que cette promesse était contraire à l'opinion commune, elle n'obtint aucune créance de personne.

6. Ne prends donc pas de la mienne une semblable idée. Tu sauras bientôt par expérience que rien ne t'empêchera d'être rhéteur en moins d'un jour, et de franchir les montagnes qui séparent la Perse de l'Égypte. Je veux d'abord, à l'exemple du fameux Cébès, te tracer un tableau en paroles et te représenter

1. Voy. Hésiode, *Théogonie*, v. 30.

chacune des deux routes qui conduisent à cette rhétorique pour laquelle je te vois brûler d'un si beau feu. Sur le sommet d'une montagne est une femme d'une beauté parfaite, d'une figure charmante, tenant dans sa main droite la corne d'Amalthée, d'où l'on voit sortir une abondance de fruits de toute espèce. A sa gauche, figure-toi voir Plutus debout, tout d'or et tout radieux : la Gloire et la Puissance sont à ses côtés, et les Éloges, répandus autour d'elle, semblables à de petits Amours, voltigent entrelacés au-dessus de sa tête. Tu as sans doute vu quelque tableau représentant le Nil : la plupart des peintres le montrent assis sur un crocodile ou sur un hippopotame ; de petits enfants, que les Égyptiens appellent *coudées*, folâtraient autour de lui : tels sont les Éloges voltigeant autour de la Rhétorique. Approche, amoureux, hâte-toi d'arriver au sommet qu'elle habite, afin de l'épouser en arrivant, et de posséder tous ces biens, Richesse, Gloire, Éloges ; ils appartiennent de droit à son époux.

7. Mais, lorsque tu arriveras auprès de la montagne, tu commenceras par désespérer d'y atteindre. Elle te fera le même effet que la roche Aornos¹ aux Macédoniens, qui, la voyant escarpée de toutes parts et infranchissable même aux oiseaux, crurent qu'il fallait être, pour la graver, un Bacchus ou un Hercule. C'est ainsi que tu en jugeras au premier coup d'œil. Mais bientôt après tu aperçois deux routes : l'une est étroite, hérissée d'épines, escarpée, faisant pressentir et la soif et la sueur. Hésiode², avant moi, l'a trop bien représentée, pour que j'aie besoin de la décrire ; l'autre est plate, fleurie, arrosée de ruisseaux, telle enfin que je te l'ai dit à l'instant : aussi je ne veux pas, en te répétant souvent la même chose, te retenir plus longtemps ; car tu pourrais déjà même être rhéteur.

8. Je crois pourtant essentiel d'ajouter que cette route rude et escarpée ne porte les traces que d'un très-petit nombre de voyageurs. Si l'on en voit quelques-unes, elles sont bien vieilles. Et moi aussi, malheureux, j'ai essayé de la graver, j'ai pris cette peine, peine inutile ! C'est alors que je découvris l'autre chemin ; il me parut de loin, tel qu'il est, uni et sans détour. Cependant je ne le suivis point. J'étais jeune dans ce temps-là, et je ne connaissais pas encore ce qu'il valait mieux faire. Je croyais que notre poète de tout à l'heure était dans le vrai, quand il dit³ :

C'est du sein des travaux que naissent tous les biens.

1. Voy. t. I, p. 144. — 2. *Travaux et Jours*, v. 290. — 3. *Id.*, v. 308.

Mais il n'en va point ainsi. Je vois une foule de gens qui sont arrivés, sans se donner de mal, à une position excellente, grâce à l'heureux choix du genre oratoire et de la route qu'ils ont adoptée. Lors donc que tu seras arrivé à l'entrée de ces deux chemins, tu seras fort embarrassé, je le sais bien, et tu l'es même en ce moment, pour savoir lequel suivre. Que feras-tu donc pour arriver aisément au sommet de la montagne, devenir le plus heureux des hommes, épouser la Rhétorique et paraître à tous un homme admirable ? Le voici. C'est assez que j'aie été trompé moi-même et que je me sois donné beaucoup de mal. Je veux que pour toi tout pousse sans semence ni culture, comme au temps de Saturne.

9. D'abord tu verras venir à toi un homme robuste, vigoureux ; sa démarche est virile, son corps brûlé par le soleil, son coup d'œil sévère ; il a l'air éveillé : c'est le guide de la route escarpée : ce bonhomme, après t'avoir débité je ne sais quelles sornettes, t'engagera à le suivre, te montrera les traces de Démosthène, de Platon et de quelques autres ; elles sont grandes, il est vrai, et plus profondes que celles de nos orateurs du temps, mais elles sont à peine visibles, et l'âge les a presque entièrement effacées. Il te dira que tu parviendras au bonheur et que tu épouseras la Rhétorique, si tu suis ces traces avec la précision d'un danseur de corde : car, pour peu que tu poses le pied à côté, que tu inclines à droite ou à gauche, que tu ne suives pas la direction, te voilà hors de la ligne droite qui mène au mariage. Ensuite il t'ordonnera de te former sur les anciens, il te proposera pour modèles des discours vieillis, difficiles à imiter, semblables aux statues sorties de l'antique atelier d'Hégias, de Critius, et de Nestoclès¹, œuvres précises, nerveuses, un peu roides, d'un dessin correct et sévère. « Travaillez, dira-t-il, veillez, buvez de l'eau, ne prenez aucun relâche, cela vous est nécessaire, indispensable ; sinon vous ne pourrez achever votre route. » Mais ce qu'il y a de plus désolant, c'est que ce guide vous fera dépenser à ce voyage un temps considérable, des années entières. Il ne sait compter ni par jours, ni par lunaisons : il ne procède que par olympiades. Ce calcul vous fatigue d'avance ; on n'en peut plus, on dit un long adieu à ce bonheur qui n'existe qu'à l'état d'espoir. Ce n'est pas tout : il exigera un salaire exorbitant, pour le payer de tous les maux qu'il t'aura fait souffrir : il ne te fera pas faire un pas, qu'il n'ait d'abord reçu une somme énorme.

1. Passage controversé. Nous avons suivi Dusoul, et le rapprochement qu'il fait avec le texte de Plin l'Ancien, *Hist. nat.*, XXXIV, XIX.

10. Voilà ce que te dira ce hâbleur, ce vieux du temps de Saturne, qui te donne pour modèles des morts décrépits, qui veut que tu exhumes des discours enterrés depuis longtemps, qui t'ordonne, comme la chose du monde la plus utile, d'imiter le fils d'un fabricant d'épées¹, ou celui de je ne sais quel Atromète, greffier de son état², et cela en pleine paix, quand Philippe ne menace plus d'envahir la Grèce, et qu'Alexandre n'en est plus le maître, temps auquel leur talent pouvait avoir son utilité. Cet homme ignore sans doute qu'on a trouvé aujourd'hui une route bien plus commode qui, vite et sans travail, vous conduit immédiatement à la Rhétorique. Garde-toi donc bien de croire ce guide suranné : ne l'écoute pas ; il te ferait rompre le cou ou finirait par te rendre vieux avant l'âge avec tous ses travaux. Si tu aimes la Rhétorique et si tu désires la posséder le plus tôt possible, quand tu es à la fleur de l'âge, si tu veux même qu'elle vienne à toi, plante là ce pédant hérissé, qui abuse de ses grands airs virils : laisse-le gravir son sentier tout seul ou en compagnie de ceux qu'il pourra prendre pour dupes, et que tu verras de loin haletants et ruisselants de sueur.

11. Quant à toi, en arrivant à l'autre chemin, tu y trouveras une foule de guides différents ; mais, parmi eux, il en est un qui est toute science et toute beauté : sa démarche est mollement balancée, son cou légèrement incliné, son regard féminin, sa voix mielleuse ; il exhale une suave odeur ; il se gratte la tête du bout du doigt : le peu de cheveux qui lui restent sont bien frisés en grappes d'hyacinthe ; on dirait le délicat Sardapale, ou Cinyre³ ou Agathon⁴ lui-même, cet aimable poète tragique. Tels sont les signes qui te le feront reconnaître. Mais il n'est pas possible que ce divin personnage, cher à Vénus et aux Grâces, échappe à tes regards. Que dis-je ? Tu aurais les yeux fermés, et il s'approcherait de toi ouvrant cette bouche qui distille le miel de l'Hymette, faisant entendre cette voix familière, que tu serais sûr aussitôt de n'avoir pas devant toi un des mortels qui mangent les fruits de la terre, mais quelque être surhumain, nourri de rosée et d'ambroisie. Va donc le trouver, mets-toi entre ses mains et tu deviendras, aussitôt et sans peine, un rhéteur parfait, fixant tous les regards, ou, comme il le dit lui-même, un roi de l'éloquence, monté sur le

1. Démosthène. Cf. *le Songe*, 7. — 2. Eschine. — 3. Voy. ce mot dans le *Dict.* de Jacobi.

4. Voy. Aristophane, *Thesmophories*, p. 384 de la traduction de M. Artaud, Cf. A. Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p. 268, 1^{re} éd.

char triomphant de la parole. Une fois avec lui, voici d'abord ce qu'il t'enseignera.

12. Mais laissons-le te parler lui-même : il serait ridicule que je prisse la parole pour un tel orateur. Je ne serais que la mauvaise doublure d'un grand talent, et je craindrais, en tombant, d'entraîner avec moi le héros dont je jouerais le rôle. Voici comment il s'exprimera, après avoir passé légèrement la main dans les cheveux qui lui restent, souri de ce sourire fin et gracieux qui n'est qu'à lui ; et faisant entendre une voix douce et flatteuse qu'on dirait empruntée à la Thaïs de la comédie, à Malthacé ou à Glycère¹ : car un ton mâle et brusque ne conviendrait pas à un orateur si délicat et si aimable.

13. Il te dira donc, en parlant de lui, avec une extrême modestie : « Est-ce que c'est, mon cher ami, Apollon Pythien qui vous envoie vers moi, qu'il a déclaré le meilleur des rhéteurs, comme il répondit jadis à Chéréphon² quel était le plus sage des hommes de son temps ? Si ce n'est point cela, si le seul bruit de mon nom vous amène, pour avoir entendu dire que chacun se sentait frappé de la plus vive admiration en présence de mon talent, qu'on chantait mes louanges, qu'on était saisi d'étonnement, qu'on me rendait les armes, vous allez savoir dans un instant à quel divin mortel vous vous êtes adressé. Ne vous attendez pas à rien voir qui puisse être comparé à tel ou tel de nos orateurs ; vous savez les Tityus, les Otus, les Éphialtes³, on vous montrera quelque chose d'autrement surnaturel et prodigieux. Vous trouverez que ma voix couvre autant celle de mes rivaux qu'une trompette couvre les flûtes, la cigale les abeilles, les chœurs ceux qui leur donnent le ton.

14. « Puisque vous voulez aussi devenir rhéteur, et qu'il ne vous serait pas facile d'apprendre mieux cet art avec un autre, suivez seulement, cher objet des soins de Clitius⁴, suivez mes conseils, imitez en tout mon exemple, et observez religieusement les lois que je vais vous prescrire. Mais avancez, n'hésitez pas, n'ayez pas peur de ce que vous n'êtes pas encore initié à ces mystères de la rhétorique, auxquels une autre méthode préliminaire, enseignée par des hommes vains et qui n'ont pas le sens commun,

1. Voy., sur ces courtisanes, devenues des héroïnes de la comédie grecque, Athénée, livre XIII.

2. Voy. Platon, *Apologie de Socrate*, chap. v.

3. Voy. le *Dict.* de Jacobi.

4. C'était, suivant Grævius, un rhéteur du temps.

veut qu'on arrive après de longs travaux. Il n'en est aucun besoin. Marchez donc, comme dit un proverbe, sans vous être lavé les pieds. Vous ne sauriez pas écrire, ce que personne n'ignore, que vous n'en réussiriez pas moins. Le rhéteur est au-dessus de tout cela.

15. « Je vais commencer par vous dire quelles sont les provisions qu'il vous faut apporter de la maison, et dont vous avez besoin de vous prémunir pour votre voyage, afin de le terminer plus vite; ensuite, chemin faisant, je vous exposerai certains principes, je vous donnerai certains avis au moyen desquels, avant le coucher du soleil, vous serez un rhéteur accompli, supérieur à tous vos rivaux, tel enfin que je suis moi-même, occupant la première, la moyenne et la dernière place entre tous ceux qui se mêlent de parler. Apportez avec vous, c'est un point essentiel, un grand fonds d'ignorance, mais aussi de l'aplomb, de l'audace, de l'impudence; laissez au logis la réserve, la discrétion, la modestie, la timide rougeur : elles seraient inutiles et nuisibles à vos succès. Mais ayez de la voix, une voix sonore, un débit insolent, une démarche comme la mienne : voilà qui est indispensable et qui peut suffire. Que vos vêtements soient d'une étoffe fleurie, blanche, sortant des ateliers de Tarente, et laissant apercevoir le corps au travers du tissu. Prenez une chaussure attique, semblable à celle des femmes, ouverte en plusieurs endroits, ou un brodequin de Sicyone¹, décoré de franges blanches; faites-vous suivre de nombreux valets, tenez toujours des tablettes à la main. Voilà les provisions que vous devez apporter.

16. « Pour les autres objets, nous allons voir tout cela en route; écoutez. Je vais vous apprendre les signes auxquels la Rhétorique vous reconnaîtra, vous admettra comme sien, loin de se détourner et de vous envoyer aux corbeaux, comme un profane, un espion qui vient surprendre ses mystères. Soignez bien, avant tout, votre extérieur; soyez élégamment vêtu; choisissez ensuite une quinzaine, une vingtaine au plus de mots attiques; exercez-vous à les prononcer nettement; ayez toujours sur le bout de la langue *ἄττα*, *κᾶττα*, *μῦν*, *ἀμνηγέπη*, *λῶστε*², et autres expressions analogues, et saupoudrez-en tous vos discours, comme d'un assaisonnement. Négligez les autres mots qui ne ressemblent pas à ceux-ci, qui ne sont pas de la même famille et qui font une fausse note dans le concert. Il faut toujours que

1. Voy. le XIV^e Dialogue des courtisanes, 2.

2. Cf. *Lexiphane*, 24.

la frange de pourpre soit belle et d'une couleur éclatante, lors même que le reste du vêtement se compose d'une grossière peau de chèvre.

17. « Faites-vous, en outre, un recueil de mots étrangers, prescrits par l'usage, et qu'on ne trouve employés que chez les auteurs anciens; ayez-les tout prêts en dépôt, pour les décocher sur ceux qui conversent avec vous. C'est par là que vous attirerez sur vous les yeux du populaire, et l'on vous croira un homme d'une érudition admirable et sans pareille, quand on vous entendra lancer un ἀποστειγγίσασθαι, au lieu d'ἀποξίσασθαι (*essuyer en frottant*); un εἰληθερεῖσθαι, pour ἡλῶ θέρεσθαι (*se chauffer au soleil*); dire ἀρραβῶνα en place de προνόμιον (les *arrhes*, au lieu du *prix payé d'avance*), et appeler ἀροκνεφές ce que nous appelons ὄρθρον (*le point du jour*)¹. Inventez quelquefois des mots nouveaux et singuliers : forgez εὖλεξιν pour dire *un homme qui s'énonce avec grâce*; σοφόνουν, pour désigner *un homme intelligent*; appelez un danseur χειρόσοφον². Si vous faites un solécisme ou un barbarisme, remédiez-y à force d'impudence. Soyez toujours prêt à citer le nom d'un auteur qui n'existe pas ou qui n'a jamais existé, soit poète, soit prosateur; affirmez qu'il approuve cette manière de s'exprimer, étant d'ailleurs un homme savant, et versé dans la connaissance approfondie de la langue. Ne lisez pas les ouvrages des anciens, Isocrate un bavard, Démosthène un orateur sans grâce, Platon froid écrivain; prenez-moi les discours composés récemment, et ce qu'on appelle *déclamations*; nourrissez-vous-en, afin d'en user au besoin, et d'y puiser comme dans un grenier d'abondance.

18. « Quand il faudra parler, et que les auditeurs vous proposeront un sujet, une matière à discours, ne vous laissez pas décourager, si vous la trouvez difficile; prenez hardiment la parole, et affectez de dédaigner le sujet, comme si l'on vous avait choisi un texte digne d'un enfant. N'hésitez donc pas : dites tout ce que vous suggère une langue déréglée; ne vous embarrassez pas de traiter en premier lieu ce qui doit être traité le premier, de parler de chaque objet au rang qui lui convient, d'amener le second après le premier, et le troisième après le second; mais dites d'abord ce qui se présente d'abord à votre esprit, et, si le hasard le veut, mettez la bottine au front et le casque à la jambe.

1. Quelques-unes de ces expressions se trouvent dans l'*Onomasticon* de Pollux.

2. Lucien s'est servi de ce mot dans le traité *De la danse*, 69, et dans le *Lexiphanes*, 44.

Pressez votre débit, parlez sans discontinuer, et ne vous gardez que du silence. Si vous parlez d'un rapt, d'un adultère commis à Athènes, citez les coutumes de l'Inde et d'Ecbatane. Mais il vous faut avant tout du Marathon et du Cynégire, sans lesquels rien ne saurait aller. Traversez à la voile le mont Athos, passez à pied l'Hellespont; que le soleil soit obscurci par les flèches des Perses, que Xerxès prenne la fuite, que Léonidas se dessine dans sa gloire, qu'on lise les caractères sanglants d'Othryade, faites-moi sonner Salamine, Artémisium, Platée¹; frappez, redoublez! Parsemez le tout de ces petits mots qui montent à la surface de votre discours, et qui le fleurissent; ne manquez pas de dire souvent ἄττα, δῆπουθεν², n'en fût-il pas besoin : ces mots sont fort jolis, même dits à contre-sens.

19. « Lorsque vous croirez venu le moment de chanter, que tout alors soit chant et mélodie; et, si votre sujet n'a rien de musical, prononcez en cadence τῶνδε διχασταί, et soyez sûr que l'harmonie sera parfaite. Répétez souvent : Οἱμοὶ τῶν κακῶν (*grands dieux, quels malheurs!*); frappez-vous la cuisse, parlez de la gorge, crachez en parlant, et promenez-vous en tortillant des reins. Si l'on ne vous applaudit pas, mettez-vous en colère; insultez les auditeurs; si, par un reste d'égard, ils demeurent debout, tout prêts à sortir, ordonnez-leur de s'asseoir; en un mot, régnez sur eux en tyran.

20. « Mais, pour que la foule surtout vous admire, remontez au siège de Troie, et même aux noces de Deucalion et de Pyrrha, pour redescendre, si bon vous semble, aux événements contemporains. Les gens habiles, s'il y en a un tout petit nombre, se tairont par bonté d'âme; s'ils disent quelque chose, ils paraîtront le faire par jalousie. La multitude ne se lassera pas d'admirer votre extérieur, votre voix, votre démarche, votre promenade, votre chant, votre chaussure et votre éternel ἄττα; puis, en voyant votre sueur, votre respiration haletante, elle ne pourra se refuser à croire que vous êtes un formidable jouteur dans l'art oratoire. D'ailleurs, le procédé d'improvisation est très-propre à faire excuser les fautes et à enlever la foule. Songez donc à ne jamais écrire; parlez toujours sans préparation : se préparer, c'est s'exposer à se faire prendre.

21. « Ayez des amis qui trépignent sans cesse, et vous payent ainsi le prix de vos dîners. S'ils s'aperçoivent que vous allez faillir, ils doivent alors vous tendre la main et vous ménager,

1. Voy. notre thèse latine, *De ludicris*, etc., p. 23 et suivantes.

2. Cf. *Lexiphane*, 24.

en applaudissant, le temps de retrouver ce que vous voulez dire. Un de vos premiers soins, en effet, est de vous former un chœur dévoué et qui chante avec ensemble. Voilà ce qu'ils feront quand vous parlerez : en marchant, ils vous serviront de satellites, bataillon qui vous couvrira de son corps, et s'entretiendra avec vous de ce que vous aurez dit. Si vous rencontrez quelqu'un, parlez de vous en termes magnifiques, répandez-vous en éloges de vous-même, jusqu'à l'en assourdir. « Qu'était votre orateur de Péanée¹ auprès de moi ? Faudra-t-il donc que je batte un à un tous les anciens ? » et autres phrases semblables.

22. « J'allais oublier le point capital et le plus nécessaire pour acquérir de la réputation : moquez-vous de tous les autres orateurs. Si l'un d'eux a quelque talent, faites semblant de croire que ce qu'il dit n'est pas de lui, qu'il se pare des dépouilles étrangères ; s'il est médiocre, trouvez-le détestable. Il faut aussi arriver après tout le monde dans les auditoires, cela vous fait remarquer. Quand tout le monde se tait, lancez un éloge en termes singuliers, afin de distraire et de choquer les auditeurs : vos hyperboles choquantes leur feront mal au cœur, et ils se boucheront les oreilles. N'applaudissez que rarement de la main, c'est trop commun. Ne vous levez pas non plus, si ce n'est une ou deux fois au plus ; souriez dédaigneusement presque toujours, et ne paraissez jamais content de ce qu'on dit. Il y a mille occasions de critiquer, et les oreilles sont ouvertes sans cesse aux calomnieux. Pour le reste, n'en soyez point en peine : l'audace, l'impudence, le mensonge, sont toujours à portée ; ne manquez pas d'avoir un serment tout prêt sur les lèvres ; soyez jaloux de tout le monde ; répandez la haine, la calomnie, les faux rapports teints de couleurs spécieuses ; avec cela vous deviendrez bientôt célèbre, et vous attirerez tous les yeux. Telle est la conduite à tenir en public.

23. « Quant à votre particulier, faites-vous une loi de vous livrer à tous vos vices : soyez joueur, ivrogne, débauché, adultère, ou du moins vantez-vous de l'être, si vous ne l'êtes pas ; dites-le partout, et montrez en confidence les billets doux que vous recevez des femmes. Tenez à paraître beau, et qu'on vous croie un galant recherché par le sexe aimable. Le vulgaire attribuera vos conquêtes à la Rhétorique, et votre réputation passera ainsi jusque dans les gynécées. Je vais plus loin : n'ayez pas honte de paraître aimé des hommes, pour un autre motif que je ne dis pas, et cela, malgré votre belle barbe, ma foi, et

1. Démosthène. Péanée était une bourgade de l'Attique.

vosre front dégarni de cheveux. Soyez toujours, au contraire, entouré d'amis de cette espèce. Si vous n'en avez pas, c'est assez de vos valets. Tout cela est infiniment utile à la Rhétorique; on n'en acquiert que plus d'effronterie et d'impudence. Voyez les femmes. Ne sont-elles pas plus bavardes que les hommes? N'ont-elles pas plus vite l'insulte à la bouche? Faites comme elles, et vous vous assurerez une grande supériorité sur les autres. Il faut donc que vous soyez épilé partout, ou du moins aux endroits nécessaires. Votre bouche doit être prête à s'ouvrir en toute occasion, et votre langue vous servir non-seulement à parler, mais à toute espèce de choses. Elle ne doit pas seulement faire des solécismes et des barbarismes, débiter des niaiseries, jurer, invectiver, calomnier, mentir, elle peut avoir la nuit d'autres emplois, surtout si vous ne pouvez suffire à vos nombreuses amours. Qu'elle soit apte à tous ces différents services, pleine de souplesse, et n'ayant de dégoût pour rien.

24. « Si vous retenez bien tous ces préceptes, mon enfant, et vous le pouvez sans peine, ils n'ont rien de bien difficile, j'ose vous promettre qu'avant peu vous serez un rhéteur parfait, en tout point semblable à moi. Je n'ai pas besoin de vous énumérer tous les avantages que va vous procurer la Rhétorique. Voyez-moi : je suis fils d'un père inconnu, qui n'était pas encore franchement libre, après avoir subi un esclavage plus dur que celui des Xoïs et des Thmouïs¹; ma mère était une ravaudeuse fort aimable². Moi-même, qui n'étais pas entièrement dépourvu de gentillesse, je commençai par gagner ma vie, en me plaçant, pour ma nourriture, chez un libertin avare, qui eut mes premières faveurs. Voyant que ce métier m'ouvrait une voie rapide vers la fortune, et qu'en continuant j'allais arriver au sommet, car j'avais pour cela, qu'Adrastée me le pardonne! toutes les provisions de voyage dont je vous parlais tout à l'heure, aplomb, ignorance, effronterie, je cessai de me faire appeler Pothinus, et me voilà me donnant le nom du fils de Jupiter et de Lédæ³. Je vécus ensuite avec une vieille, qui m'entretint grassement, vu le soin que je prenais de paraître amoureux de cette beauté septuagénaire, à laquelle il ne restait plus que quatre dents; encore étaient-elles attachées avec un fil d'or. Mais

1. Noms d'esclaves égyptiens. Ceux qui croient que Lucien a voulu satiriser Pollux voient là un trait personnel, Pollux étant de Naucratis, ville d'Égypte.

2. Je lis avec Gréviüs *ἐπαρροδίτου τινός*, que je traduis par *fort aimable*, au lieu de *ἐπ' ἀμφοδίου τινός*, qui signifie *dans un carrefour*.

3. Il semble qu'il y ait là une allusion évidente au nom de Pollux.

la pauvreté me fit supporter ce rude travail, et la faim me rendit suaves ces froids baisers cueillis sur un cercueil. Enfin, peu s'en fallut que la vieille ne me fût son légataire universel, si un scélérat d'esclave ne lui eût révélé que je venais d'acheter du poison pour elle.

25. « On me pousse à la porte la tête la première ; mais je n'ai manqué, malgré cela, d'aucune des choses nécessaires à la vie. Je me donne pour rhéteur ; je me fais voir dans les tribunaux, trahissant, en toute occasion, la cause de la justice, et promettant la faveur des juges à ceux qui sont assez insensés pour me croire. Je perds presque toujours : n'importe, l'entrée de ma maison n'en est pas moins décorée d'une palme verte, tressée en couronne. C'est une amorce pour les pauvres clients. Je suis l'objet de la haine et du mépris général ; j'ai une réputation détestable pour mes mœurs et plus encore pour mes discours ; on me montre au doigt, et l'on dit que je suis passé maître en toute espèce de méchancetés ; eh bien ! tout cela n'est pas d'un médiocre avantage. Tels sont, par la Vénus publique, les conseils que j'ai à vous donner ; je me les suis, depuis longtemps, donnés à moi-même, et je me sais un gré infini de les avoir suivis. »

26. Mais en voilà assez : le galant t'en dira davantage. Si tu te conformes à ses avis, sois sûr d'arriver au but que tu désires atteindre ; rien ne t'empêchera, guidé par ses préceptes, de régner dans les tribunaux, de briller aux yeux de la multitude, d'être aimé de tous, et d'épouser, non pas, comme ton législateur et ton maître, une vieille de comédie, mais une très-belle femme, la Rhétorique ; alors tu t'appliqueras avec plus de justesse à toi-même, que Platon¹ ne l'a fait à Jupiter, le mot « voler sur un char aux ailes rapides. » Quant à moi, timide et sans courage, je cède la route à vous autres, et je renonce à m'élever jusqu'à la Rhétorique : je ne puis lui payer le même tribut que vous. Désormais j'ai fini. Faites-vous proclamer vainqueurs, sans vous être couverts de poussière ; offrez-vous à l'admiration générale ; seulement n'oubliez pas que, si vous remportez la victoire, vous la devez moins à votre vitesse qui vous a fait gagner le prix de la course, qu'aux chances d'une route très-facile et toute en pente.

1. Dans le *Phèdre*. Lucien s'en est déjà moqué dans la *Double accusation*, 33.

LII

LE MENTEUR D'INCLINATION OU L'INCRÉDULE.

TYCHIADE ET PHILOCLÈS.

1. TYCHIADE. Pourrais-tu me dire, Philoclès, quel est cet attrait qui porte la plupart des hommes à aimer le mensonge ? Ils s'y complaisent au point de dire des choses qui n'ont pas le sens commun, et d'écouter ceux qui en débitent de semblables.

PHILOCLÈS. Il y a beaucoup de raisons, Tychiade, capables d'engager à mentir certains hommes, qui n'ont en vue que leur intérêt.

TYCHIADE. Ce n'est pas là la question, comme on dit, et je ne te parle pas de ceux qui mentent en vue de leur utilité : ils sont excusables ; quelques-uns même sont dignes de louanges, lorsqu'ils ont trompé des ennemis, ou que, dans un moment critique, ils ont employé ce remède comme un moyen de salut : c'est ainsi qu'a souvent agi Ulysse pour ménager sa vie et le retour de ses compagnons ¹. Mais je parle, mon cher, des gens qui, sans besoin qu'il en soit, préfèrent de beaucoup le mensonge à la vérité, s'y plaisent et s'en font une occupation sans aucun motif plausible. Je voudrais savoir pourquoi ils agissent de la sorte.

2. PHILOCLÈS. Est-ce que tu as connu des gens de cette espèce, qui avaient un penchant inné pour le mensonge ?

TYCHIADE. Certainement, et beaucoup.

PHILOCLÈS. Quelle autre raison en donner qu'une aberration d'esprit, qui leur fait haïr la vérité et préférer ce qui est pire à ce qui est excellent ?

TYCHIADE. Ce n'est pas cela ; car je pourrais te citer un grand nombre d'hommes, d'ailleurs très-sensés, et qu'on admire pour leur jugement, qui sont néanmoins, je ne sais pourquoi, les esclaves de ce vice ; ils aiment à mentir : et il me fâche de voir des personnages, éminents du reste, s'amuser à se tromper eux-

¹. Voy. Homère, *Odyssée*, I, v. 5. Cf. le *Philoclète* de Sophocle.

mêmes et à tromper ceux qui conversent avec eux. Tu sais assurément mieux que moi que les anciens, Hérodote, Ctésias de Cnide, et avant eux les poètes, Homère en tête, gens d'ailleurs fort respectables, ont employé le mensonge écrit, si bien que non-seulement ils ont trompé ceux qui les écoutaient de leur temps, mais que leurs mensonges sont parvenus jusqu'à nous comme une succession gardée en dépôt dans leurs vers admirables. Souvent, je l'avoue, il m'arrive de rougir pour eux, lorsqu'ils racontent la mutilation d'Uranus, l'enchaînement de Prométhée, la révolte des Géants et toute la tragédie des Enfers ; lorsqu'ils nous disent que, par amour, Jupiter est devenu cygne ou taureau, qu'une femme a été métamorphosée en oiseau ou en ours : ajoutez les Pégases, les Chimères, les Gorgones, les Cyclopes, et toutes les légendes de même espèce, fables étranges, récits absurdes, faits pour amuser les enfants qui ont encore peur de Mormo et de Lamia ¹.

3. Cependant ces fictions poétiques se tolèrent encore. Mais le moyen de ne pas rire en voyant des villes et des peuples entiers se livrer à des mensonges publics ? Les Crétois ne rougissent pas de montrer le tombeau de Jupiter ; les Athéniens font sortir Erichthon du sein de la terre, et pousser les premiers hommes du sol de l'Attique, absolument comme des légumes : origine d'ailleurs plus respectable que celle des Thébains qui racontent que des dents semées d'un serpent il germa des hommes. Cependant, celui qui ne tiendrait pas pour vrais ces contes ridicules et qui, les soumettant à un examen sérieux, croirait qu'il n'appartient qu'à un Corèbe ² ou à un Margitès ³, de se figurer que Triptolème a traversé les airs sur un char attelé de dragons ailés ⁴, que Pan est venu, du fond de l'Arcadie, au secours des Athéniens à Marathon ⁵, qu'Orithyie a été enlevée par Borée ⁶, celui-là, dis-je, passerait pour un impie, un insensé, de refuser sa créance à des faits si authentiques et si avérés. Telle est la puissance du mensonge.

1. Voy. ces mots dans le *Dict.* de Jacobi. Cf. Théocrite, *Idylle*, XV, v. 40, et Horace, *Art poétique*, v. 340.

2. « Fou, qui, s'étant marié, ne voulut pas coucher avec sa femme, par la crainte d'offenser sa belle-mère. Sa femme lui fit accroire qu'elle avait un mal qui ne pouvait se guérir que par l'approche d'un homme, et parvint à lui faire consommer son mariage. » *Scolie grecque*.

3. Cf. *Hermotimus*, 47.

4. Voy. *le Songe*, 15.

5. Voy. ces mots dans le *Dict.* de Jacobi.

6. Cf. *Dialogues des dieux*, XXII, et la *Double accusation*, 9.

4. PHILOCLÈS. Mais pourtant, Tychiade, les poètes et les villes sont excusables. Les premiers mêlent à leurs écrits le charme attrayant de la fable, dont ils ont grand besoin pour captiver leurs auditeurs. Les Athéniens, les Thébains, et les autres peuples, s'il en est, rendent leur patrie plus vénérable au moyen de ces fictions. Si l'on ôtait de la Grèce toutes les curiosités fabuleuses, rien n'empêcherait ceux qui les montrent de mourir de faim, car les étrangers ne voudraient pas entendre la vérité, même gratis. Seulement, les hommes qui, sans avoir de pareils motifs, se plaisent dans le mensonge, passeront, à juste titre, pour des êtres dignes d'être bafoués par tous.

5. TYCHIADE. Tu as raison, et je sors à l'instant de chez Eucrate, où j'ai entendu tant de récits fabuleux et incroyables, que, ne pouvant plus supporter l'excès de ses mensonges, je suis sorti tout courant, et j'ai pris la fuite, comme si les Furies étaient à mes trousses, le laissant débiter une foule de prodiges absurdes.

PHILOCLÈS. Cependant, Tychiade, Eucrate est un homme digne de foi; personne n'est mieux fait pour inspirer la confiance que lui, avec sa longue barbe¹, ses soixante ans et son goût prononcé pour la philosophie. Il ne souffrirait pas qu'on dît en sa présence la moindre fausseté, loin de l'oser lui-même.

TYCHIADE. C'est que tu ne sais pas, mon cher, tout ce qu'il nous a raconté, en nous recommandant d'y croire; il fallait le voir affirmer les faits par serment, en jurer même sur la tête de ses enfants, de sorte qu'en le regardant, il me venait mille pensées à l'esprit : ou bien je le croyais fou, hors de son état naturel, ou je le regardais comme un charlatan, un singe ridicule caché depuis longtemps, à mon insu, sous la peau d'un lion, tant ses récits étaient absurdes.

PHILOCLÈS. Et que disait-il? par Vesta, mon cher Tychiade, je suis curieux de savoir combien il dissimule de hâblerie sous une aussi belle barbe.

6. TYCHIADE. C'était mon habitude, Philoclès, d'aller chez Eucrate en d'autres occasions, lorsque je n'avais absolument rien à faire. Aujourd'hui que j'avais besoin de parler à Léontichus, un de mes amis intimes, tu sais, j'appris de son valet qu'il était allé, dès le matin, faire visite à Eucrate, un peu

1. L'idée de cette longue barbe, selon Paulmier, est prise d'Aristophane, qui, dans les *Harangueuses*, raille sur sa barbe un certain Eucrate, orateur démagogue. (Voy. Aristophane, traduction de M. Artaud, p. 469.) Cependant les textes d'Aristophane portent généralement *Épicrate*.

malade. Le double motif et de rencontrer Léontichus, et de visiter Eucrate, dont j'ignorais l'indisposition, me conduisit chez ce dernier. Je ne trouve plus Léontichus; il venait de sortir, me dit-on, depuis un instant; mais je vis une nombreuse compagnie au milieu de laquelle j'aperçus Cléodème le péripatéticien, Dinomaque le stoïcien et Ion¹. Tu connais cet homme qui veut qu'on l'admire, quand il parle des écrits de Platon, comme étant le seul capable de pénétrer intimement les pensées du philosophe et de les expliquer aux autres : tu vois de quels personnages je te parle, tout confits en sagesse et en vertu, la fleur de chaque secte, tous infiniment respectables et d'une physionomie presque effrayante. Il y avait aussi là le médecin Antigonus, appelé, je crois, pour la maladie : Eucrate paraissait se porter mieux; sa maladie était de celles qu'on nourrit avec soi : l'humeur était de nouveau descendue dans les pieds. Il m'invita à m'asseoir auprès de lui, sur son lit, en donnant à sa voix une intonation de malade, aussitôt qu'il m'aperçut; mais, en entrant, je l'avais entendu crier et discuter d'un ton sonore. J'eus grand soin de ne pas lui toucher les pieds; puis, m'excusant, comme il est d'usage en pareil cas, d'avoir ignoré son indisposition, et ajoutant que j'étais accouru pour le voir dès que je l'avais apprise, je pris place à ses côtés.

7. Avant mon arrivée, on avait déjà beaucoup disserté sur la maladie d'Eucrate, on en parlait encore, et chacun indiquait un remède. Alors Cléodème : « Si donc on enlève de terre avec la main gauche la dent d'une belette tuée de la manière que je vous ai dite, si on la lie dans une peau de lion nouvellement écorché, et qu'ensuite on l'attache autour de la jambe, la douleur s'apaise tout à coup. — Pas dans une peau de lion, reprit Dinomaque, mais dans une peau de biche vierge et qui n'ait point encore été saillie. La chose est bien plus croyable de cette manière : la biche est un animal léger dont toute la force est dans les pieds. Le lion, il est vrai, est vigoureux; sa graisse, sa patte droite de devant, et les poils roides de sa crinière ont une grande vertu, quand on sait s'en servir avec les enchantements propres à chaque partie; mais elles ne guérissent pas du tout les pieds. — Je croyais aussi comme vous, répondit Cléodème, que c'était de la peau de biche qu'il fallait se servir; mais dernièrement un homme de Libye, savant dans ces secrets, m'a fait changer de façon de penser en me disant que les lions étaient plus vites que les biches, puisque évidemment ils les prennent

1. Nous retrouverons ces personnages dans *le Banquet*.

à la chasse. » Tout le monde approuva le Libyen comme ayant parlé avec justesse¹.

8. Je pris alors la parole. « Eh quoi! leur dis-je, vous croyez que des douleurs dont la cause est interne peuvent s'apaiser par des enchantements ou par des remèdes appliqués à l'extérieur? » A ce discours, ils se moquèrent de moi; il était évident qu'ils m'accusaient tous d'ignorance, de ne pas savoir des choses aussi manifestes, et que nul homme sensé ne saurait contredire. Cependant le médecin Antigonos parut bien aise que j'eusse fait cette question. Depuis longtemps, je crois, on lui battait un peu froid, parce qu'il persistait à traiter Eucrate avec les secours de son art, lui ordonnant de ne plus boire de vin, de se nourrir de légumes, en un mot, de se détendre les fibres. Cléodème se mettant donc à sourire : « Que dites-vous, Tychiade? » s'écria-t-il. Vous paraît-il incroyable qu'on puisse tirer quelque utilité de ces sortes de remèdes dans les maladies? — Cela me paraît incroyable, lui répondis-je : autrement je n'aurais pas le nez bien fin, si je me mettais dans la tête que des remèdes externes, sans communication immédiate avec les causes intérieures des maladies, peuvent agir au moyen de quelques paroles, comme vous dites, ou de certains enchantements, et qu'en attachant ces remèdes au malade, ils lui rendront la santé. Jamais cela n'aura lieu, quand vous lieriez seize belettes entières dans la peau du lion de Némée. Pour ma part, j'ai souvent vu le lion lui-même boiter de douleur dans sa peau tout entière.

9. — Vous êtes bien simple, reprit Dinomaque, d'avoir négligé d'apprendre ces sortes de remèdes, et comment il faut les appliquer pour en tirer quelque utilité contre les maladies. Vous me semblez ne pas admettre non plus les faits si généralement connus, les guérisons de fièvres périodiques et de tumeurs inguinales, les enchantements de reptiles et les autres merveilles que les vieilles opèrent tous les jours. Si tout cela se fait, pourquoi ne pas croire que celles dont nous parlons ont lieu par des moyens semblables? — Votre conclusion, Dinomaque, lui répondis-je, n'est pas tout à fait juste, et, comme on dit, vous chassez un clou avec l'autre. En effet, il n'est pas prouvé que les merveilles en question soient opérées par une pareille puissance. Si donc vous ne commencez pas par me convaincre que ces faits sont dans l'ordre de la nature, que la fièvre ou la tumeur a peur d'un nom divin, d'un mot barbare et s'enfuit de l'aine, ce que vous dites n'est pour moi que des contes de bonnes femmes.

1. Cf. Aulu-Gelle, liv. IX, ch. iv; et liv. X, ch. xii.

10. — Je juge à votre discours, répondit Dinomaque, que vous ne croyez pas à l'existence des dieux, puisque vous ne pensez pas qu'il soit possible d'opérer des guérisons avec des mots sacrés. — Ne dites pas cela, mon cher, repartis-je ; rien, n'empêche que les dieux existent et que ces prodiges ne soient faux. Quant à moi, je respecte les dieux, je vois les guérisons qu'ils opèrent, le bien qu'ils font aux malades et comment il les rétablissent à l'aide des remèdes et de la médecine. En effet, Esculape lui-même et ses enfants guérissaient les malades en leur appliquant des drogues bénignes, et non pas en leur attachant des lions et des belettes ¹.

11. — Laissez là ce discours, dit alors Ion, je vais vous raconter un fait prodigieux. J'étais encore jeune garçon, à l'âge d'environ quatorze ans. On vint dire à mon père que Midas, son vigneron, valet robuste du reste et bon travailleur, avait été mordu par une vipère, à l'heure où la place publique est pleine de monde ². Il était couché, disait-on, et la gangrène se mettait dans la jambe. Pendant qu'il attachait la vigne aux échalas, la vipère s'était glissée, lui avait mordu l'orteil et s'était aussitôt replongée dans son trou : le malheureux jetait les hauts cris et se mourait de douleur. Voilà ce qu'on nous annonce : nous allons voir Midas que ses camarades portaient sur une civière ; il était tout enflé et livide, paraissait déjà décomposé et respirait à peine. Mon père était désolé. Un de ses amis, qui se trouvait là : « Soyez tranquille, lui dit-il, je vais querir à l'instant un Babylonien, de ceux qu'on appelle Chaldéens, et il va vous guérir cet homme tout de suite. » En effet, pour abrégér, le Babylonien arrive et rétablit Midas, en chassant au moyen d'un enchantement le poison répandu dans son corps, et en suspendant au pied du malade une pierre prise à la colonne funéraire d'une jeune fille. C'est peu de chose, pensez-vous : cependant Midas, prenant sur son dos la civière sur laquelle on l'avait apporté, s'en retourne aux champs. Voilà quelle fut la puissance d'un enchantement et d'une pierre sépulcrale.

12. « Le Babylonien fit, en outre, d'autres prodiges vraiment divins ; s'étant rendu dès le matin dans la campagne, il prononça sept mots sacramentels tirés d'un vieux livre, purifia le lieu avec du soufre et un flambeau, en en faisant trois fois le tour, et chassa ainsi tous les reptiles qui étaient dans le pays. On vit alors arriver, attirés par la force du charme, serpents, aspics, vipères, céraistes, acontias, crapauds mâles et femelles.

1. Voy. Homère, *Odyssée*, IV, v. 228. — 2. Vers midi.

Un vieux dragon manquait à l'appel : il n'avait pu, je crois, vu son grand âge, ramper hors de son trou et obéir à l'ordre du magicien. Celui-ci dit que tous les reptiles n'étaient pas là ; et, dépêchant un jeune serpent, il l'envoya comme ambassadeur auprès du vieux dragon, qui se décida bientôt à venir. Quand ils furent rassemblés, le Babylonien souffla dessus, et tous furent à l'instant même consumés par ce souffle. Nous étions dans l'admiration.

13. — Dites-moi, Ion, repris-je, le jeune serpent, dépêché comme ambassadeur, donnait-il la main à ce dragon accablé, dites-vous, par l'âge, ou bien celui-ci s'appuyait-il sur un bâton ? — Vous plaisantez, dit Cléodème ; moi aussi, j'ai été autrefois plus incrédule que vous sur ces sortes de prodiges ; je ne pensais pas, en effet, qu'on pût, en aucune manière, y ajouter foi. Cependant, en voyant voler en l'air un barbare des pays hyperboréens, c'est le nom qu'il se donnait lui-même, j'ai cru, et, après une longue résistance, j'ai été forcé de me rendre. Que fallait-il faire, quand je le voyais, en plein jour, se soutenir en l'air, marcher sur l'eau, passer à travers le feu, tranquillement et pas à pas ? — Vous avez vu cela, lui dis-je, un Hyperboréen qui volait et marchait sur l'eau ? — Certainement, me répondit-il, et même il portait une chaussure de peau, suivant l'usage de ces peuples. Mais ce n'est rien. Comment vous dire tout ce qu'il nous a fait voir de prodiges, inspirant des amours, évoquant des démons, ressuscitant des morts en putréfaction, faisant venir Hécate elle-même sous une forme visible et forçant la lune à descendre sur la terre ?

14. « Je vais vous raconter ce que j'ai vu faire chez Glaucias, fils d'Alexiclès. Glaucias venait d'hériter de son père, mort depuis peu, lorsqu'il devint amoureux de Chrysis, fille de Déménète. J'étais alors son maître de philosophie, et, si l'amour ne lui eût fait perdre son temps, il saurait maintenant toute la doctrine du péripatétisme. A dix-huit ans, il savait déjà user de l'analyse, et avait suivi un cours complet de physique. Ne sachant plus que devenir avec sa passion, il vint me conter sa peine ; moi je crus, étant son maître, devoir mener chez lui notre mage hyperboréen, auquel il donna tout de suite quatre mines (il fallait bien quelques avances pour les sacrifices), en lui en promettant seize autres, s'il le faisait jouir de Chrysis. Le mage attend la pleine lune, époque où ces sortes de charmes ont le plus d'effet, creuse une fosse dans la cour de la maison, et, au milieu de la nuit, commence par évoquer, nous présents, Alexiclès, père de Glaucias, mort depuis plus de sept mois. Le

vieillard, irrité de la passion de son fils, commence par entrer dans une grande colère, mais il finit par consentir à cette inclination. Le mage fait alors venir Hécate, suivie de Cerbère, puis il force la lune à descendre ; spectacle aux mille formes, aux figures les plus variées, qui nous représente d'abord une femme, ensuite un bœuf magnifique, et enfin un chien de chasse. En dernier lieu, l'Hyperboréen ayant façonné un petit Amour avec de la boue : « Pars, lui dit-il, et amène-nous Chrysis ! » Le morceau de boue s'envole ; un instant après la jeune fille frappe à la porte, entre, se jette au cou de Glaucias, comme une amoureuse folle, et couche avec lui jusqu'au chant du coq. Alors la lune remonte au ciel, Hécate redescend sous terre, tous les fantômes disparaissent, et nous reconduisons Chrysis chez elle, au point du jour.

15. « Si vous aviez vu tout cela, Tychiade, vous ne douteriez pas que les enchantements ne puissent être fort utiles. — Vous avez raison, lui répondis-je, je croirais tout cela, si je l'avais vu. Mais, pour le moment, excusez-moi de n'être pas aussi clairvoyant que vous. Je connais, d'ailleurs, la susdite Chrysis ; c'est une femme galante et facile. Je ne vois pas pourquoi vous avez eu besoin d'employer avec elle un messenger de boue, un mage hyperboréen et la lune en personne, puisque, pour vingt drachmes, vous la mèneriez chez les Hyperboréens mêmes : c'est une femme à ne pas résister à un enchantement de cette nature, et elle fait tout le contraire des fantômes. Ceux-ci prennent la fuite, dès qu'ils entendent le son de l'airain ou du fer, c'est du moins ce que vous dites ; mais lorsque Chrysis entend le son de l'argent, elle arrive au bruit du métal. J'admire aussi beaucoup votre mage, qui, pouvant se faire aimer des plus belles femmes, et en recevoir des talents entiers, consent, pour quatre mines, l'avare ! à rendre une Chrysis aimable. — Vous vous rendez ridicule, me dit Ion, en refusant de croire à tous ces faits.

16. « Je vous demanderais volontiers alors ce que vous pensez de ceux qui délivrent les démoniaques de leurs terreurs, et qui conjurent publiquement les fantômes. Je n'ai pas besoin d'en citer des exemples : tout le monde connaît le Syrien de Palestine, si expert en ces sortes de cures, qui, rencontrant sur son passage, à certaines époques de la lune, des gens qui tombent en épilepsie, roulent des yeux égarés, et ont la bouche pleine d'écume, les relève, et les renvoie, moyennant un salaire considérable, délivrés de leur infirmité. Lorsqu'il est auprès des malades, il leur demande comment le démon leur est entré dans le corps : le patient garde le silence, mais le démon répond, en

grec ou en barbare, et dit quel il est, d'où il vient, et comment il est entré dans le corps de cet homme : c'est le moment qu'il choisit pour l'adjuter de sortir; s'il résiste, il le menace et finit par le chasser. J'en ai vu moi-même sortir un tout noir et à la peau enfumée. — Il n'est pas extraordinaire, Ion, lui dis-je, que vous ayez vu cela, vous qui découvrez les idées dont Platon, votre père, vous enseigne que la perception est très-obscur, à cause de la faiblesse de nos yeux.

17. — Ion, dit alors Eucrate, est-il le seul qui ait vu de pareilles scènes? Une foule de personnes n'ont-elles pas rencontré des démons, les unes pendant la nuit, les autres en plein jour? Pour moi, j'en ai vu, non pas une fois, mais dix mille. J'ai commencé par en être fort effrayé : maintenant, j'y suis tellement accoutumé, qu'il ne me semble plus voir rien d'extraordinaire, surtout depuis qu'un Arabe m'a fait présent d'un anneau fabriqué avec du fer pris à des croix¹, et m'a enseigné un enchantement composé de beaucoup de mots; mais peut-être ne me croirez-vous pas, Tychiade? — Comment, lui répondis-je, ne pas croire Eucrate, fils de Dinon, qui a le renom de sage, et qui, chez lui, dit avec une liberté et une autorité complètes tout ce que bon lui semble?

18. — Eh bien! reprit Eucrate, vous pourrez apprendre, non pas de moi seul, mais de tous les miens, l'histoire de la statue qui se fait voir, chaque nuit, à tous les gens de la maison, enfants, jeunes gens, vieillards. — De quelle statue voulez-vous donc parler? lui dis-je. — N'avez-vous pas vu, reprit-il, dans la cour, en entrant, cette belle statue, ouvrage du sculpteur Démétrius? — N'est-ce pas cet homme qui tient un disque, et qu'on voit courbé dans l'attitude de le lancer²? Il a le visage tourné du côté de la main qui porte le disque, et, ployant doucement le genou, il semble prêt à se relever dès qu'il l'aura jeté. — Ce n'est pas celui-là; le discobole dont vous voulez parler est une œuvre de Myron³. Ce n'est pas non plus le beau garçon qui est auprès, et dont la tête est ceinte d'une bandelette : il est de Polyclète. Laissez toutes les statues qui sont à droite, quand vous entrez, et parmi lesquelles se trouvent aussi les Tyrannicides de Critias et de Nestoclès⁴. Avez-vous remarqué,

1. Pour toutes ces sortes de pratiques, voy. le livre curieux de J. B. Thiers : *Des superstitions*.

2. On peut voir une statue de ce genre dans le jardin du Luxembourg.

3. Voy. Quintilien, II, xiii.

4. Voy. *Le maître de rhétorique*, 9.

près du jet d'eau, un personnage qui a le ventre saillant et la tête chauve ? Il est à moitié nu ; le vent semble agiter quelques poils de sa barbe, il a les veines fortement accusées ; on dirait d'un homme, tant la ressemblance est parfaite : c'est de lui que je parle, et je crois que c'est Pélichus, général des Corinthiens.

19. — Par Jupiter ! repris-je, j'ai effectivement remarqué cette statue, à la droite de Saturne : elle avait des bandelettes, des couronnes sèches, et la poitrine couverte de feuilles d'or. — C'est moi, répondit Eucrate, qui la lui ai dorée ainsi, pour m'avoir guéri en trois jours d'une fièvre lente qui me minait. — Eh quoi ! le brave Pélichus est-il donc aussi médecin ? — Certainement, et ne raillez pas, ou bien il ne tardera pas à se venger de vous. Je sais, par expérience, tout ce que peut cette statue dont vous vous moquez. Ne croyez-vous pas que, s'il est capable de guérir la fièvre, il puisse aussi l'envoyer à qui bon lui semble ? — Que cette statue, dis-je alors, qui ressemble tant à un homme, nous soit donc bienveillante et propice ! Mais quelle est donc cette chose que vous lui voyez faire, vous et tous les gens de votre maison ? — Aussitôt, me dit Eucrate, que la nuit arrive, il descend de la base sur laquelle il est debout, et fait sa ronde dans le logis. Tout le monde le rencontre, parfois en train de chanter ; mais il n'a jamais fait de mal à personne ; il faut seulement se détourner de sa route, et il passe, sans gêner ceux qui le regardent. Souvent même, il se baigne et folâtre toute la nuit, au point qu'on peut entendre le bruit de l'eau. — Prenez garde, repris-je : cette statue n'est sans doute pas celle de Pélichus ; c'est plutôt Talus le Crétois, fils de Minos, homme d'airain, qui faisait le tour de la Crète ; et quoique le vôtre, Eucrate, ne soit pas d'airain, mais de bois, rien n'empêche que ce ne soit pas l'œuvre de Démétrius, mais une invention de Dédale : d'autant plus qu'il s'enfuit aussi, dites-vous, de dessus sa base.

20. — Craignez, Tychiade, me répondit-il, d'avoir à vous repentir, par la suite, de votre plaisanterie. Je sais ce qu'a souffert celui qui lui avait volé les oboles que nous lui offrons à chaque néoménie. — Le châtiment a dû être bien terrible, reprit Ion ; car c'était un sacrilège. Comment la statue s'est-elle donc vengée, Eucrate ? Je voudrais bien le savoir, malgré l'incrédulité probable de Tychiade. — Il y avait, aux pieds de cette statue, continua Eucrate, une grande quantité d'oboles, plusieurs autres pièces d'argent collées à sa cuisse avec de la cire, et quelques feuilles du même métal, offrandes payées par ceux

que son pouvoir avait délivrés de la fièvre. Nous avions en ce moment un esclave libyen, mauvais sujet, qui soignait les chevaux. Il entreprit de dérober, pendant la nuit, les dons faits à la statue, et, pour exécuter son vol, il attendit le moment où elle était descendue de sa base. A son retour, Pélichus s'aperçut qu'on l'avait volé, et voyez comme il se vengea et fit prendre le Libyen en flagrant délit. Le malheureux se mit à errer le reste de la nuit par toute la cour, comme enfermé dans un labyrinthe ; le jour parut, et il fut pris, ayant encore sur lui les pièces qu'il avait prises. Convaincu de vol, il reçut une rude bastonnade, et, après avoir vécu quelque temps encore, le misérable périt misérablement, fustigé, disait-il, toutes les nuits, et si vigoureusement, que le lendemain on voyait son corps couvert de meurtrissures. Après cela, Tychiade, moquez-vous de Pélichus et de moi-même, comme d'un vieillard du temps de Minos, qui commence à radoter. — Ma foi, Eucrate, lui répondis-je, ce qui est d'airain est d'airain, et cette statue reste l'œuvre de Démétrius d'Alopèce, faiseur d'hommes et non pas de dieux : je n'aurai donc pas peur de votre statue de Pélichus, dont je n'aurais pas beaucoup, de son vivant, redouté les menaces. »

21. Après cette histoire, le médecin Antigonus prit la parole : « J'avais aussi, dit-il à Eucrate, un Hippocrate d'airain, haut environ d'une coudée. Dès que la mèche de la lampe était éteinte, il parcourait toute la maison avec grand bruit, renversant les boîtes, bouleversant les drogues, poussant les portes, surtout si nous différions de lui offrir le sacrifice que nous lui faisons chaque année. — Ainsi, repris-je, le médecin Hippocrate exige qu'on lui fasse un sacrifice, et il se fâche, si au temps prescrit on ne le régale pas de victimes accomplies ! Il me semble qu'il devrait être content de quelque cérémonie funèbre, d'une libation de lait et de miel, ou d'une couronne posée sur sa tête.

22. — Écoutez, dit Eucrate, une chose que j'ai vue, il y a cinq ans, et que je garantis sur témoins. On était dans la saison des vendanges ; vers le milieu du jour, je laisse mes vendangeurs dans ma vigne et m'en vais seul, méditant et réfléchissant, me promener dans un bois. Arrivé à un endroit touffu, j'entends aboyer des chiens. Je pense d'abord que, suivant son habitude, Mnason, mon fils, pour se divertir à la chasse, s'est enfoncé dans le fourré avec ses compagnons. Mais ce n'était pas cela du tout : quelques instants après, la terre tremble, une voix de tonnerre se fait entendre, et je vois une femme d'un aspect effrayant s'avancer vers moi. Sa taille était haute de près d'un

demi-stade : elle tenait un flambeau de la main gauche, et de la droite une épée, longue d'environ vingt coudées. Par le bas, elle avait les pieds faits en serpents, et par en haut elle ressemblait à une Gorgone, c'est-à-dire qu'elle avait un regard terrible, à faire frémir ; qu'au lieu de cheveux des dragons pendaient en grappes ou se roulaient en spirales sur son cou et sur ses épaules. Voyez, mes amis, ajouta-t-il, comme, au seul récit, j'en frissonne de frayeur. » Et, en disant ces mots, Eucrate montrait à toute l'assemblée les poils de son bras hérissés par la terreur.

23. Cependant Ion, Dinomaque et Cléodème l'écoutaient, la bouche ouverte et l'œil fixe ; ces vieillards, qu'Eucrate menait par le nez, semblaient prêts à adorer ce colosse incroyable, cette femme d'un demi-stade, cette espèce d'épouvantail gigantesque. Je me dis alors en moi-même que ces hommes, qui enseignent la sagesse aux jeunes gens et qu'admire tant la multitude, ne diffèrent des enfants au maillot que par leur barbe et leurs cheveux gris ; plus faciles d'ailleurs à se laisser prendre aux mensonges.

24. Dinomaque, prenant alors la parole : « Dites-moi donc, Eucrate, de quelle taille étaient les chiens de cette déesse. — Ils étaient, dit Eucrate, plus hauts que des éléphants indiens, noirs comme eux, velus, couverts d'un poil sale et dégoûtant. Dès que j'aperçus ce fantôme, je m'arrêtai, et tournai en dedans le chaton de la bague dont l'oracle m'avait fait présent. Alors Hécate, frappant la terre de son pied de serpent, produisit une ouverture énorme, aussi large que le Tartare, se plongea aussitôt dans ce gouffre et disparut. Remis de ma frayeur, je me penchai en me tenant à un arbre, de peur que, pris de vertige, je ne vinsse à tomber la tête la première. Je vis alors tout ce qu'il y a dans les Enfers, le Pyriphlégéthon, le lac, Cerbère, les morts, au point même d'en reconnaître quelques-uns. Ainsi, je distinguai parfaitement mon père, encore couvert des mêmes vêtements dans lesquels nous l'avions enseveli. — Et que faisaient les âmes ? dit alors Ion. — Que voulez-vous qu'elles fissent ? Rangées par tribus et par phratries¹, elles passent leur temps, couchées sur les prés d'asphodèle avec leurs amis et leurs parents. — Que les Épicuriens, reprit Ion, viennent donc à présent contredire le divin Platon et sa doctrine sur les âmes. Mais avez-vous vu Socrate et Platon parmi les morts ? — J'ai vu Socrate, répondit Eucrate, mais pas très-nettement : j'ai seulement jugé que c'était lui, à son gros ventre et à sa tête chauve. Quant à Pla-

1. Cf. Homère, *Iliade*, II, v. 362.

ton, je ne l'ai pas reconnu, car il ne faut pas mentir avec les amis. Lorsque j'eus considéré tout avec attention, le gouffre se ferma. Quelques-uns de mes esclaves, qui me cherchaient, et parmi eux Pyrrhias que voici, arrivèrent avant qu'il fût totalement fermé. Pyrrhias! est-ce bien la vérité? — Oh! oui, par Jupiter; j'ai même entendu des aboiements sortir du gouffre, et il m'a semblé voir la lueur d'un flambeau. » Je ne pus m'empêcher de rire, en entendant ce témoin ajouter la lueur du flambeau et les aboiements.

25. Ce fut le tour de Cléodème : « Ce que vous avez vu, Eucrate, dit-il, n'est pas nouveau, et d'autres, comme vous, l'ont pu voir, puisque moi-même, étant malade, j'eus, il y a peu de temps, un spectacle pareil. Antigonus, que voici, me faisait visite et me soignait. Le septième jour, la fièvre était devenue plus chaude qu'un incendie. On m'avait laissé seul; la porte de ma chambre était fermée, et mes domestiques attendaient dehors. Vous l'aviez ainsi prescrit, Antigonus, pour qu'il me fût possible de dormir. Alors un jeune homme, d'une rare beauté, vêtu de blanc, se présente à mes yeux bien éveillés; il m'ordonne de me lever, et me conduit dans les Enfers à travers un gouffre profond. A peine entré, je reconnais Tantale, Tityus et Sisyphe. Que vous dirai-je? J'arrivai au tribunal : là se tenaient Éaque, Charon, les Parques et les Furies : une espèce de roi, Pluton apparemment, était assis sur un trône : il prononça les noms de ceux qui devaient bientôt mourir et qui étaient restés dans le monde au delà du terme prescrit. Le jeune homme, me prenant aussitôt la main, me présente à Pluton, qui, se fâchant contre mon conducteur : « Son fil n'est pas encore complètement employé, » s'écria-t-il : « qu'ils s'en aille; mais amène-moi le forgeron Démyle; il vit « plus que ne le comporte son fuseau. » Je m'enfuis à l'instant, plein de joie; la fièvre m'avait quitté. J'annonçai à tout le monde que Démyle était sur le point de mourir. Il demeura dans notre voisinage. On me dit qu'il était malade, et quelque temps après nous entendîmes les lamentations de ceux qui le pleuraient.

26. — Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? dit alors Antigonus. Je connais bien un homme qui est ressuscité vingt jours après qu'on l'eut enterré. Je l'ai soigné avant sa mort, et depuis qu'il est revenu à la vie. — Et comment, lui dis-je, son corps n'a-t-il pas pourri pendant ces vingt jours, et n'est-il pas mort de faim, à moins que vous n'ayez soigné là un autre Épiménide¹? »

1. C'était une tradition qu'il avait dormi cinquante ans. Cf. *Timon*, 4; et voy. la *x^e Dissertation* de Maxime de Tyr.

27. Sur ces entrefaites, les fils d'Eucrate rentrèrent de la palestrestre : l'un était déjà un grand jeune homme, l'autre avait à peu près quinze ans. Après nous avoir salués, ils s'assirent sur le lit auprès de leur père, et l'on m'apporta un siège. Alors Eucrate, comme si la vue de ses fils lui eût rappelé quelque souvenir : « Puissé-je, dit-il en étendant la main sur eux, être aussi heureux par ces enfants que ce que je vais vous dire, Tychiade, est véritable ! Personne n'ignore combien je chérissais leur mère, ma femme, d'heureuse mémoire. J'en ai donné des preuves par tout ce que j'ai fait pour elle de son vivant et depuis qu'elle n'est plus. A sa mort, je brûlai sur son bûcher toutes les parures, tous les vêtements qu'elle se plaisait à porter durant sa vie. Sept jours après son décès, j'étais couché sur ce lit, comme aujourd'hui, cherchant quelque consolation à ma douleur, et lisant silencieusement le Traité de Platon sur l'immortalité de l'âme. Tout à coup Déménète elle-même entre et vient s'asseoir auprès de moi, dans l'attitude où vous voyez à présent Eucratide. » Il montrait en même temps le plus jeune de ses fils, qui se mit à frissonner comme un enfant et devint tout pâle à ce récit. « Pour moi, reprit Eucrate, dès que je la vois, je la serre entre mes bras et je fonds en larmes. Mais elle, interrompant mes plaintes, m'adresse des reproches de ce que lui ayant fait une offrande de tout ce qui lui avait appartenu, je n'avais pas jeté dans le feu l'une de ses deux pantoufles, qui étaient d'étoffe d'or. Elle me dit que cette pantoufle était tombée derrière un coffre ; et, en effet, comme nous ne l'avions pas trouvée, nous nous étions contentés de brûler l'autre. Nous parlions encore, lorsqu'une misérable petite chienne de Mélite⁴, qui était sous le lit, se mit à aboyer, et ma femme disparut. Cependant la pantoufle fut trouvée sous le coffre, et on la brûla le lendemain.

28. « Croyez-vous encore, Tychiade, que l'on doive refuser sa créance à des visions aussi claires, et qui se reproduisent tous les jours ? — Non, par Jupiter, lui répondis-je ; ceux qui ne voudraient pas y croire, et qui s'armeraient d'une telle impudence contre la vérité, mériteraient bien, comme les enfants, de recevoir des coups de pantoufle dorée sur les fesses. »

29. En ce moment arrive Arignotus le Pythagoricien, aux longs cheveux, à l'air respectable. Tu le connais ; c'est un personnage renommé par sa sagesse et qu'on a surnommé le divin. En le voyant, je respirai ; je pensais, en effet, qu'il venait comme une hache pour saper tant de mensonges. « Ce sage, me disais-je en

4. Voy. *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 34.

moi-même, va clore la bouche à tous ces conteurs de prodiges; il me fait l'effet d'un dieu qui roule ici, comme on dit, sur sa machine : c'est la fortune qui l'envoie. » Il s'assied, et Cléodème lui fait place : il demande d'abord des nouvelles du malade, et, apprenant d'Eucrate même qu'il se sentait mieux : « De quoi donc, dit-il, vous entreteniez-vous tout à l'heure? En entrant, je vous ai entendu parler, et il m'a semblé que la conversation était parfaitement établie. — Que faire autre chose, reprit Eucrate, que de persuader à cet homme de diamant (il me montrait) qu'il y a des démons, des fantômes, des âmes des morts qui reviennent sur la terre, et se montrent à ceux qui le veulent? » Ce discours me fit rougir, et je baissai la tête par déférence pour Arignotus. « Prenez garde, Eucrate, reprit-il, Tychiade veut peut-être dire qu'on voit seulement errer les âmes de ceux qui sont morts d'une manière violente : par exemple, si un homme s'est pendu, s'il a eu la tête tranchée, s'il a été empalé, ou qu'il soit mort par tout autre moyen pareil; mais qu'à l'égard des âmes de ceux qui sont morts naturellement, il n'en est point ainsi. Si c'est là ce qu'il dit, on ne doit pas tout à fait le rejeter. — Par Jupiter ! s'écrie Dinomaque, ce n'est pas cela du tout : il nie complètement ces faits et soutient que rien de tel ne s'est jamais vu.

30. — Que dites-vous? reprit Arignotus en me regardant de travers. Vous prétendez que rien de cela n'est possible, quand tout le monde, pour ainsi dire, atteste l'avoir vu? — Vous plaidiez ici ma cause, répondis-je; si je ne crois pas, c'est que, seul entre tous, je n'ai pas vu; si je voyais, je croirais comme vous. — Eh bien, reprit-il, si jamais vous allez à Corinthe, demandez où est la maison d'Eubatide, et, quand on vous l'aura montrée, près du Cranium, entrez-y, et dites au portier Tibius que vous voulez voir l'endroit d'où le philosophe pythagoricien Arignotus a chassé un démon, en faisant creuser une fosse, et savoir comment il a rendu la maison pour toujours habitable¹.

31. — Qu'était-ce donc, Arignotus? demanda Eucrate. — Cette maison, continua-t-il, était abandonnée depuis longtemps, à cause des frayeurs qu'elle inspirait. Si l'on venait s'y installer, on était frappé de coups, et forcé de s'enfuir, poursuivi par un fantôme effrayant et épouvantable. Elle tombait donc en ruine; le toit était défoncé, et il ne se trouvait absolument personne qui eût le courage d'y demeurer. Aussitôt que j'en eus entendu parler, je prends quelques livres (j'en ai un grand nombre d'é-

1. Voy. une histoire semblable dans Pline le Jeune, livre VII, *Ép.* xxvii.

gyptiens, composés sur ces matières), et je me rends à cette maison, vers l'heure du premier sommeil, malgré les instances de mon hôte, qui, ayant appris mon dessein, s'efforçait de m'en détourner et me retenait presque par mes habits pour m'empêcher de courir à une perte qu'il croyait certaine. Pour moi, je me saisis d'une lampe, j'entre seul, je pose ma lumière dans la plus grande chambre, et je me mets tranquillement à lire, assis par terre. Bientôt le démon arrive, me prenant sans doute pour un homme comme un autre, et se flattant de m'effrayer aussi : il était sale, avec de longs cheveux, et plus noir que les ténèbres. Il se place devant moi, cherche de tous côtés à m'assaillir, afin de me vaincre, et se change successivement en chien, en taureau et en lion. J'emploie de mon côté le plus terrible de mes enchantements, je lui parle égyptien ; et, par la force de mon art, je le repousse dans le coin le plus obscur de la chambre ; puis, après avoir remarqué l'endroit où il avait disparu, je me repose le reste de la nuit. Le lendemain matin, lorsque tout le monde, désespéré, s'attendait à me trouver mort, ainsi que tous les autres, on fut on ne peut plus surpris en me voyant sortir. J'allai chez Eubatide lui annoncer la bonne nouvelle, qu'il pourrait désormais habiter sans crainte sa maison purifiée. Je le pris ensuite avec moi, et, suivi d'une foule de personnes attirées par cette aventure extraordinaire, je le menai à l'endroit même où j'avais vu le spectre s'abîmer. Je l'engageai à faire prendre à ses gens des bèches et des hoyaux, et à se mettre à fouiller. On le fit, et l'on découvrit à une brasse de profondeur un cadavre déjà ancien et qui n'avait plus que les os. Nous lui donnâmes la sépulture, et, depuis lors, la maison cessa d'être infestée par des fantômes. »

32. Lorsque Arignotus, cet homme d'une sagesse divine, ce philosophe que tout le monde révère, eut raconté cette histoire, il n'y eut plus personne dans la compagnie qui ne m'accusât de la démence la plus complète, de ne vouloir pas croire à de pareils phénomènes, attestés par un Arignotus. Pour moi, sans redouter sa chevelure ni l'opinion qu'on avait de lui : « Eh quoi ! lui dis-je, Arignotus, êtes-vous donc aussi de ces hommes qui n'offrent que la seule espérance de la vérité, et qui sont pleins de fumée et de visions fantastiques ? Vous vérifiez ce proverbe : « Notre trésor n'est pas du charbon. » — Eh bien, reprit-il, puisque vous ne croyez ni à mes discours ni à ceux de Dinomaque, de Cléodème et d'Eucrate, citez-nous donc un homme plus digne de foi sur cette matière et qui nous contredise complètement. — Par Jupiter, lui répondis-je, je vous citerai l'illustre citoyen

d'Abdère, le fameux Démocrite : il était si fortement convaincu qu'il ne peut exister rien de semblable, que, s'étant enfermé dans un tombeau situé hors des portes de la ville, il y restait nuit et jour, travaillant à composer et à écrire ses ouvrages. Alors des jeunes gens, qui voulaient l'effrayer et rire à ses dépens, s'affublèrent de vêtements noirs, comme des morts, se mirent sur la figure des masques qui ressemblaient à des crânes, et vinrent danser en rond autour de lui, en faisant mille gambades. Mais le philosophe, sans se laisser intimider par leur déguisement, sans même lever les yeux sur eux, et continuant toujours d'écrire : « Trêve à vos plaisanteries, » leur dit-il, tant il était fermement persuadé que nos âmes ne sont plus rien quand elles sont hors de nos corps. — Ce que vous dites là, reprit Eucrate, prouve que Démocrite était un homme sans jugement, s'il a pensé de cette manière.

33. — Moi, je vais vous raconter un fait qui m'est arrivé, et que je ne tiens pas d'un autre. Peut-être, en l'entendant, Tychiade, serez-vous forcé de rendre hommage à la vérité de mon récit. Lorsque, dans ma jeunesse, je vivais en Égypte, où mon père m'avait envoyé pour m'instruire dans les sciences, il me prit envie de remonter le Nil jusqu'à Coptos¹, et d'aller de là voir la statue de Memnon², afin d'entendre ce son merveilleux qu'elle rend aux premiers rayons du soleil levant. Je l'entendis, non pas, comme le commun des hommes, rendre un son inarticulé ; Memnon lui-même ouvrit la bouche pour moi et me rendit un oracle en sept vers, qu'il serait inutile de vous réciter.

34. « En remontant le fleuve, il se trouva parmi nous un citoyen de Memphis, l'un des scribes sacrés, homme admirable par son savoir et versé dans toute la doctrine des Égyptiens. On me dit même qu'il était resté pendant vingt-trois ans dans les sanctuaires souterrains, où Isis l'avait initié aux mystères de la magie. — Vous voulez parler de Pancratès, mon maître, dit Arignotus, un homme divin, rasé, vêtu de lin, toujours en méditation, parlant très-purement le grec, fort grand, camus, les lèvres épaisses, et les jambes grêles ? — C'est bien lui, reprit Eucrate, c'est Pancratès ! D'abord j'ignorais quel il pouvait être ; mais, en le voyant, toutes les fois que le navire relâchait, faire une infinité de prodiges, monter à cheval sur les crocodiles, nager au milieu des bêtes farouches, qui s'inclinaient devant lui et le caressaient de leur queue, je reconnus que c'était un mortel

1. Ville d'Égypte, aujourd'hui *Kest*. Voy. *Isis et Osiris*, dans le *Dict. de Jacobi*. — 2. Voy. ce nom dans le même *Dictionnaire*.

sacré, je cherchai à me faire bien venir auprès de lui, et je parvins à m'insinuer dans son amitié au point qu'il me communiqua tous ses secrets. A la fin, il m'engage à laisser mes esclaves à Memphis et à le suivre seul, me disant que nous ne manquerions pas de serviteurs. En effet, voici ce que nous faisons.

35. « Lorsque nous arrivions dans une hôtellerie, mon homme, saisissant la barre de la porte, un balai ou un pilon, lui mettait un habit, et, prononçant sur lui une formule magique, le faisait marcher et prendre par tout le monde pour un homme. Ce domestique allait nous puiser de l'eau, faisait la cuisine, rangeait les meubles et se montrait en tout serviteur intelligent et actif. Lorsque ensuite Pancratès n'avait plus besoin de ses services, par un second enchantement, il le rendait de nouveau balai, s'il avait été balai; pilon, s'il avait été pilon. Quelque désir que j'eusse d'apprendre ce secret, je ne pus l'obtenir de l'Égyptien. Il s'en montrait fort jaloux, quoique, dans tout le reste, il en usât avec moi sans réserve. Un jour, cependant, caché dans un coin obscur, j'entendis, à son insu, la formule magique. C'était un mot composé de trois syllabes. Pancratès sortit pour se rendre à la place publique, après avoir commandé au pilon ce qu'il avait à faire.

36. « Le lendemain, pendant que mon Égyptien était occupé sur la place publique, je prends le pilon, je l'habille, je prononce les trois syllabes magiques, et je lui ordonne d'aller puiser de l'eau. Il m'en apporte une amphore toute pleine. « En voilà assez, » lui dis-je, « n'apporte plus d'eau, redeviens pilon. » Mais le voilà qui refuse de m'obéir; il continue d'apporter de l'eau et en remplit toute la maison. Je ne savais que faire : je craignais que Pancratès ne se fâchât à son retour, ce qui arriva, en effet. Je saisis donc une hache, et je coupe le pilon en deux. Aussitôt chaque morceau de bois prend une amphore et va puiser de l'eau. Au lieu d'un domestique, j'en avais deux. Sur ces entrefaites Pancratès revient, devine aisément ce qui s'est passé, et change en bois mes porteurs d'eau, comme ils étaient avant l'enchantement. Seulement, quelques jours après, il me laisse là, sans que je m'en aperçoive et sans que j'aie pu savoir ce qu'il était devenu. — Et maintenant encore, s'écria Dinomaque, vous savez donc encore faire un homme d'un pilon? — Oui, vraiment, par Jupiter, dit Eucrate, ou du moins à moitié, car je ne pourrais pas le rappeler à la première forme, et, si j'en faisais un porteur d'eau, je courrais risque de voir ma maison inondée.

37. — Ne cesserez-vous pas, dis-je alors, de raconter des absurdités pareilles, vous, des vieillards? Si vous y tenez, remettez

au moins à un autre temps, par égard pour les jeunes gens que voici, le récit de vos histoires incroyables ou effrayantes. Prenez garde de leur remplir la tête, sans le vouloir, de frayeurs et de fables étranges. Ménagez la jeunesse, et ne l'accoutumez pas à de semblables aventures, dont l'impression troublerait, pour tout le reste de la vie, la tranquillité de son âme et la rendrait pusillanime et superstitieuse.

38. — A propos de superstition, dit Eucrate, vous me rappelez tout à point un trait singulier. Mais que vous semble, Tychiade, des oracles, des prophéties, de ces vers que récitent à grands cris des hommes inspirés par un dieu, de ceux que l'on entend sortir du fond du sanctuaire, ou que prononce la prêtresse pour révéler l'avenir ? Il est probable que vous n'y croyez pas davantage ? Eh bien, moi, je possède un anneau sacré, dont la pierre gravée représente un Apollon, et cet Apollon me parle ; mais je ne vous dirai pas cela, pour ne pas avoir l'air de me vanter de choses incroyables. Je me contente de vous raconter ce que j'ai entendu et vu dans le temple d'Amphiloque, à Malle, où la statue de ce héros a réellement conversé avec moi et m'a donné des conseils sur mes affaires ; puis, je vous rapporterai ce que j'ai vu à Pergame et entendu à Patare. Lorsque je revenais d'Égypte dans ma patrie, on me dit que l'oracle de Malle était le plus célèbre et le plus véridique, qu'il répondait clairement, mot pour mot, à ce qu'on écrivait sur des tablettes remises entre les mains du prophète ; je crus donc n'avoir rien de mieux à faire que d'éprouver l'oracle et de consulter le dieu de l'avenir. »

39. Eucrate en était là, lorsque, voyant où il allait en arriver, et que ce n'était pas pour rien qu'il avait fait un si long prologue de tragédie sur les oracles, ne voulant pas d'ailleurs jouer le personnage d'un éternel contradicteur, je le laissai naviguant encore d'Égypte à Malle. Je sentais, du reste, que la présence d'un adversaire, qui réfutait tous leurs mensonges, ne leur était point agréable : « Je sors, leur dis-je, pour aller retrouver Léontichus, auquel j'ai quelque chose de pressant à communiquer. Pour vous, que les choses humaines ne peuvent satisfaire, priez les dieux de vous aider à raconter vos prodiges. » Cela dit, je sortis. Je ne doute pas que, profitant de la liberté que leur laissait mon départ, ils ne se soient remis à leur régal et ne s'en soient donné à cœur joie de leurs mensonges. Voilà, mon cher Philoclès, ce que je viens d'entendre chez Eucrate. Par Jupiter, je suis comme les gens qui ont bu trop de vin doux ; j'ai l'estomac chargé, et j'ai besoin de vomir. Je payerais volontiers fort cher un médicament qui eût la vertu de me faire oublier tous ces

récits : je crains que ce souvenir, en séjournant dans ma mémoire, ne me joue quelque mauvais tour. Déjà je ne vois plus que fantômes, spectres, démons, Hécates.

40. PHILOCLÈS. C'est aussi, Tychiade, l'effet que m'a produit ta narration. Ceux qui sont mordus par des chiens enragés ne sont pas, dit-on, les seuls qui enragent et deviennent hydrophobes ; si celui qui a été mordu mord quelqu'un à son tour, cette morsure a le même effet que celle du chien et cause également l'hydrophobie. Tu as été mordu chez Eucrate par une foule de mensonges, et tu m'as communiqué ta morsure : tu m'as rempli l'âme de démons.

TYCHIADE. Rassurons-nous, mon doux ami ; nous avons un puissant antidote contre cette maladie ; c'est la vérité et la droite raison. Usons-en, et nous ne serons troublés par aucun de ces vains et ridicules mensonges.

LIII

HIPPIAS OU LE BAIN¹.

1. Parmi les habiles, je crois qu'il faut surtout accorder des éloges à ceux qui ne se bornent pas à discourir avec esprit sur tous les sujets, mais qui ont su réaliser par leurs œuvres les promesses de leurs discours. C'est ainsi qu'un homme de bon sens n'envoie pas chercher parmi les médecins ceux qui dissertent le mieux de leur art, mais ceux qui se sont par la pratique préparés à bien agir. Je regarde comme meilleur musicien non pas celui qui sait juger des rythmes et de l'harmonie, mais le plus habile à toucher le luth ou la lyre. Que dirai-je des chefs d'armée ? Ceux qu'on regarde avec raison comme les plus illustres excellaient-ils seulement à bien ranger des troupes en bataille ? Ne combattaient-ils pas eux-mêmes au

1 « Il ne faut pas confondre cet Hippias avec le sophiste de ce nom, contemporain de Platon. Celui-ci vivait sous le règne de Marc Aurèle, et du temps de Lucien. C'était un habile architecte, qui construisait un bain magnifique, dont Lucien fait ici la description. » BREIN DE BALLEW.

premier rang, et ne pouvaient-ils pas la valeur de leurs bras ? Tels furent, nous le savons, chez les anciens Agamemnon et Achille, chez les modernes Alexandre et Pyrrhus.

2. Où veux-je en venir ? Ce n'est pas pour faire montre de mes connaissances historiques que j'ai cité ces noms. Mon but est de prouver que les constructeurs de machines qui méritent le plus notre admiration sont ceux qui, distingués par leur science théorique, ont laissé en outre à la postérité des monuments de leur art et des œuvres de leur génie, tandis que les hommes, qui se sont seulement exercés dans la parole méritent plutôt le nom de sophistes que celui de savants. C'est sur la liste traditionnelle de ces artistes que nous voyons figurer Archimède et Socrate de Cnide, qui inventèrent, l'un les moyens de soumettre à Ptolémée la ville de Memphis, sans recourir à un siège, mais en détournant et en divisant le cours du Nil ; l'autre, ceux d'incendier les galères des ennemis. Avant eux, Thalès de Milet, ayant promis à Crésus de faire passer à pied sec à son armée les eaux du fleuve Halys, imagina de les détourner en une seule nuit derrière le camp ; et pourtant ce n'était pas un mécanicien de profession, mais un sage d'un esprit inventif et à l'intelligence duquel on pouvait s'en rapporter. Je ne parle point, comme trop ancien, du stratagème d'Épéus, qui, non-seulement, inventa pour les Grecs le cheval de Troie, mais qui lui-même y descendit, à ce qu'on rapporte, avec les autres guerriers.

3. C'est parmi ces inventeurs qu'il faut mentionner notre contemporain Hippias, homme comparable à n'importe quel ancien pour l'étendue de ses connaissances littéraires, la vivacité de son intelligence, la netteté de son élocution, mais surtout pour la supériorité de ses œuvres et la perfection de son art, je ne dis pas seulement dans les sujets que d'autres avaient exécutés avec succès avant lui, mais parce qu'il est capable de former, comme on dit en géométrie, un triangle parfait sur une ligne droite donnée¹. Lorsqu'un autre artiste réussit dans une des branches de l'art qu'il embrasse, cela suffit pour le faire considérer comme un homme de valeur ; Hippias a su se placer à la tête des mécaniciens, des géomètres, des harmonistes et des musiciens, et dans chacune de ces branches il s'est montré parfait, au point de faire croire qu'il en avait la connaissance exclusive. Louer la science qu'il a des rayons, des réfractions, des miroirs et des astres, et dans laquelle il a fait voir que tous ses devan-

1. Voy., sur ce passage, la note intéressante de Belin de Ballu, t. IV, p. 222 de sa traduction.

ciers n'étaient que des enfants, cela me demanderait un temps beaucoup trop long.

4. Mais je ne veux pas manquer de faire la description d'un de ses chefs-d'œuvre, que j'ai vu dernièrement et qui m'a frappé d'admiration. Le sujet en est commun : il est emprunté à l'un des usages fréquents de notre société actuelle, je veux dire la construction d'un bain ; mais la conception et l'intelligence de cette idée commune sont vraiment admirables. Le terrain était inégal, d'une pente roide et droite ; Hippias a su en élever la partie basse et l'égaliser à l'autre par un fort soubassement , dont il a assuré la solidité au moyen de fondations profondes et de contre-forts qui le soutiennent de toutes parts et le rendent inébranlable. L'édifice qui s'élève au-dessus répond, par sa grandeur, à l'étendue de sa base, et à l'objet auquel il est destiné, par l'élégance de ses proportions et l'intelligence avec laquelle la lumière y est distribuée.

5. La porte en est haute, avec de larges degrés, dont la pente insensible favorise ceux qui veulent y monter. On entre ensuite dans un grand vestibule commun à tout le bâtiment, et destiné à recevoir les valets et les esclaves qu'on peut mener à sa suite ; il est situé à la gauche des appartements de luxe et de plaisir. Ceux-ci conviennent bien à un édifice de cette nature ; ils sont élégants et éclairés par un beau jour. La partie qui les renferme n'est pas rigoureusement indispensable à un bain, mais elle est nécessaire à un lieu où l'on reçoit les heureux du jour. Après ces appartements, on trouve des deux côtés une rangée de chambres où l'on dépose ses vêtements, et au milieu une salle immense, très-haute et vivement éclairée, dans laquelle sont trois bassins d'eau froide, le tout orné de pierre lacédémonienne. On y voit deux statues de marbre blanc, sculptures antiques, dont l'une représente Hygie et l'autre Esculape.

6. On entre ensuite dans une pièce où règne une douce tiédeur, une chaleur modérée ; elle est de forme ovale ; puis, on passe dans une autre pièce bien éclairée, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire aux frictions. De chaque côté sont des portes en marbre phrygien poli ; c'est par là qu'on entre en sortant de la palestres. A la suite de cette salle on en rencontre une autre, la plus belle de toutes. Elle est parfaitement disposée pour se tenir debout ou s'asseoir ; on peut y séjourner sans être incommodé et s'y rouler à son aise ; le marbre de Phrygie y brille encore depuis le bas jusqu'en haut. De là, on traverse un couloir chaud, plaqué en marbre de Numidie ; la pièce intérieure est magnifique, bien éclairée, et ses murs ont le vif éclat de la pourpre.

7. On y trouve trois baignoires d'eau chaude. Après le bain, on peut sortir sans être obligé de passer par les mêmes appartements; on suit un chemin abrégé qui conduit promptement aux bains froids, à travers une pièce doucement chauffée, dont la lumière pénètre et éclaire vivement l'intérieur. Toutes les dimensions, hauteur et largeur, sont partout admirablement proportionnées; les Grâces et Vénus y brillent de toutes parts. C'est la réalisation de l'idée de Pindare¹:

Quand on commence une œuvre, il faut avoir le soin
Que la face rayonne et resplendisse au loin.

Or, ce rayonnement est surtout ménagé par les fenêtres qui en font la splendeur et l'éclat. Hippias, en architecte consommé, n'a pas manqué de tourner vers le septentrion la pièce des eaux froides, de manière cependant qu'elle ne soit pas tout à fait privée de l'influence du midi, et il a placé celles qui ont besoin de la plus grande chaleur à l'exposition du Notus, de l'Eurus et du Zéphyre!

8. Qu'est-il besoin, après cela, de vous parler des palestres et des garde-robes disposées à recevoir les vêtements de ceux qui s'exercent, des passages commodes et abrégés qui conduisent au bain, et qui sont tout à la fois utiles et salutaires? Ne vous figurez pas que ce soit un monument ordinaire, que celui dont j'entreprends l'éloge dans ce discours. Inventer pour un sujet commun des beautés peu communes indique, à mon avis, un talent qui n'est pas méprisable. Et tel est justement le mérite de l'édifice construit par l'admirable Hippias, qu'il réunit toutes les perfections dont un bain est susceptible: utilité, à-propos, clarté, proportions élégantes, conformité avec la nature du terrain, réunion sûre de tout ce qui est nécessaire. Il est, en outre, orné de tous les agréments que l'art peut imaginer: deux privés pour les besoins naturels, et de nombreuses ouvertures de portes. On y trouve encore deux horloges, l'une marquant les heures au moyen de l'eau et d'un mugissement, l'autre avec un cadran solaire. Comment, à la vue de tous ces objets, ne pas leur accorder la louange qu'ils méritent? Il faudrait, à mon sens, être non-seulement fou, mais encore ingrat ou plutôt dévoré d'envie. J'ai donc voulu, pour ma part, témoigner, autant qu'il m'était possible, mon admiration pour ce chef-d'œuvre, et ma reconnaissance pour l'artiste qui l'a construit. Si un dieu vous accorde la faveur de vous y baigner, j'en sais dès lors beaucoup d'autres qui confondront leurs louanges avec les miennes.

1. *Olympique* VI, v. 4.

LIV

PRÉFACE OU BACCHUS.

1. Lorsque Bacchus conduisit son armée contre les Indiens (car rien ne m'empêche, je crois, de vous raconter une légende bachique), on dit que les peuples du pays le méprisèrent d'abord au point de rire de son expédition ; il y a mieux, ils eurent pitié de sa témérité, convaincus que, s'il osait leur présenter la bataille, il serait aussitôt écrasé sous les pieds de leurs éléphants. Ils avaient probablement appris par leurs espions d'étranges nouvelles de cette troupe. La phalange et les bataillons sont, leur disait-on, composés de femmes insensées et furieuses, couronnées de lierre, ceintes de peaux de faons, ornées de petites piques de bois sans fer et entourées de lierres aussi, avec de légers boucliers qui rendent un son éclatant quand on les touche : on voit qu'ils avaient pris les tambours pour des boucliers ; on voit dans les rangs quelques jeunes rustres, nus, dansant le cordax, ornés de queues et de cornes comme des chevreaux nouveau-nés.

2. Le chef de cette bande est porté sur un char attelé de panthères ; il n'a pas du tout de barbe, pas le moindre duvet, mais il est cornu et couronné de raisins, avec les cheveux retenus par une bandelette ; ses habits sont de pourpre, ses chaussures d'or ; près du général marchent deux lieutenants, l'un court, vieux, dodu, ventru, camus, à longues oreilles droites, chancelant, s'étayant d'un bâton, le plus souvent à cheval sur un âne, revêtu d'un crocote¹, digne pendant du général en chef ; l'autre est un être monstrueux, à figure humaine, bouc dans sa partie inférieure, ayant les jambes velues, cornu, barbu, rageur et violent, tenant dans la main gauche une syrinx, dans la droite une baguette recourbée ; il parcourt, en bondissant, toute l'armée ;

1. La robe, appelée *xpoxwρός*, à cause de sa couleur jaune comme du safran, *xpός*, était un vêtement léger, réservé aux personnes voluptueuses, aux femmes et aux hommes efféminés.

les femmes ont peur de lui, elles s'enfuient laissant aller leurs cheveux au vent dès qu'il approche, et se mettent à crier : « Évohé ! » Les espions s'imaginèrent que c'était le nom qu'elles donnaient à leur souverain. Ils rapportèrent, en outre, qu'elles ravageaient les troupeaux, déchiraient de leurs mains les animaux tout vivants, et que quelques-unes même se nourrissaient de chair crue.

3. A ce récit, les Indiens et leur roi se mettent naturellement à rire et croient inutile de faire une sortie et de ranger leur armée en bataille. Tout au plus enverront-ils leurs femmes contre ces ennemis, s'ils approchent; pour eux, ils rougiraient de remporter une pareille victoire et d'égorger des femmes folles, un général efféminé, couronné d'une bandelette comme une fille, un petit vieillard courtaud, à peu près ivre, l'autre une moitié de soldat¹, puis des danseurs nus, tous parfaitement ridicules. Cependant, à la nouvelle que le dieu dévastait le pays, brûlait les villes et les habitants, embrasait les forêts, qu'en un mot il remplissait de feu l'Inde tout entière (le feu est, en effet, l'arme de Bacchus; il la tient de son père, il l'a ravie à la foudre), voilà les Indiens qui courent aux armes, équipent leurs éléphants, leur mettent un frein à la bouche, les chargent de tours, marchent à la rencontre de l'ennemi, tout en le méprisant, mais transportés de colère et résolus d'écraser avec son armée ce général imberbe.

4. Quand les deux partis se sont rapprochés et mis en présence, les Indiens placent les éléphants sur leur front de bandière, et les appuient de la phalange. Bacchus, de son côté, se place au centre de ses troupes, tandis que Silène commande l'aile droite et Pan l'aile gauche; les Satyres remplissent les fonctions de lochages et de taxiarques². Le cri de guerre général est : « Évohé ! » Tout à coup le tambour résonne, les cymbales font entendre un bruit guerrier; un des Satyres, prenant une corne, sonne le nome orthien³; l'âne de Silène se met à braire d'un ton martial; les Ménades, ceintes de serpents, bondissent en hurlant, et mettent à nu le fer de leurs thyrses. Les Indiens et leurs éléphants ploient bientôt et prennent la fuite

1. Pan, à moitié bouc.

2. Le *lochos* était une compagnie de dix, douze et quelquefois seize hommes de file; la *taxis* comprenait huit *lochos*.

3. Air qui servait à sonner la charge. Voy. les remarques de Burette sur le *Traité de la musique* de Plutarque, *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. X.

en désordre, sans oser s'avancer à la portée du trait; enfin, ils sont complètement vaincus et emmenés prisonniers par ceux mêmes dont ils se moquaient tout à l'heure, apprenant par cette issue qu'il ne faut jamais mépriser, sur le bruit de la renommée, des troupes que l'on ne connaît pas.

5. Mais que fait à Bacchus ce conte bachique? dira-t-on. Le voici, et ne me croyez pas, au nom des Grâces, agité de la folie des Corybantes ou plongé dans l'ivresse, si je compare mes œuvres à celles des dieux! Il me semble que la plupart des auditeurs auxquels on annonce quelques nouvelles compositions, les miennes par exemple, font absolument comme les Indiens. Ils s'imaginent que je débite des pièces satyriques, plaisantes, vraiment comiques, croient ce qu'on leur dit sans examen, et se font de moi je ne sais quelle opinion; les uns s'abstiennent de venir à mes séances, et, dédaignant de prêter l'oreille à des folies de Bacchantes, à des danses de Satyres, ne descendent pas de leurs éléphants; d'autres, attirés par ces objets mêmes, sont tout étonnés de trouver à la place du pampre une pointe de fer, et, troublés de cette découverte inattendue, n'osent plus revenir. Moi, je leur annonce en toute confiance que, s'ils veulent encore aujourd'hui être initiés comme autrefois à nos mystères, si mes anciens convives se rappellent la gaieté qui régnait dans nos festins, et si, sans mépriser les Satyres et les Silènes, ils veulent boire dans cette coupe jusqu'à l'ivresse, remplis à leur tour de l'esprit de Bacchus, ils s'écrieront sou-vent avec moi : « Évohé! »

6. Ils en feront, du reste, tout ce qui leur plaira; l'audition est libre. Mais, puisque nous sommes dans les Indes, je veux encore vous raconter une des merveilles du pays. Elle n'est pas étrangère à Bacchus et rentre parfaitement dans notre sujet. Chez les Indiens Machlées, qui occupent la rive gauche du fleuve Indus, si vous considérez la direction de son cours, et qui descendent jusqu'à l'Océan, il est un bois sacré renfermé dans une enceinte; son étendue n'est pas considérable, mais il est touffu; le lierre et la vigne y forment un épais ombrage. Dans ce bois sont trois sources d'une eau fort belle et fort limpide, l'une consacrée aux Satyres, l'autre à Pan, la troisième à Silène. Tous les ans, les Indiens se rendent dans ce bois, afin d'y célébrer la fête de Bacchus, et ils boivent à ces fontaines, non pas indistinctement, mais chacun suivant son âge, les jeunes gens à la fontaine des Satyres, les hommes faits à celle de Pan, et les vieillards de mon âge à celle de Silène.

7. Ce qui arrive aux enfants, après qu'ils ont bu à leur

source, ou quelle est l'audace des hommes qui ont puisé à celle de Pan, serait chose trop longue à vous dire. Mais il n'est pas inutile de vous raconter ce que font les vieillards, quand ils se sont enivrés à leur fontaine. A peine un ~~vieillard~~ a-t-il bu, qu'il est tout à coup pénétré de l'esprit de Silène; il demeure quelque temps sans voix, sa tête est lourde; il ressemble à un homme complètement plongé dans l'ivresse, puis soudain il recouvre la parole; sa voix devient pleine et sonore, son accent mélodieux; de muet qu'il était il se fait bavard. En vain vous essayeriez de lui fermer la bouche pour l'empêcher de parler et mettre un terme à ses longs discours. Cependant tout ce qu'il dit est rempli de sens et d'agrément. Comme l'orateur d'Homère, ses paroles sont aussi pressées que les flocons de neige qui tombent en hiver¹. Il ne conviendrait pas de le comparer aux cygnes, à cause de son âge; mais son éloquence ressemble plutôt aux chants rapides et précipités de la cigale, qui se prolongent jusqu'à une heure avancée du soir. A ce moment, l'ivresse se dissipe, le vieillard se tait, et il rentre dans son premier état. Je ne vous ai pourtant pas dit encore ce qu'il y a de plus merveilleux: c'est que, si le vieillard, forcé par le coucher du soleil d'interrompre son discours, le laisse inachevé, l'année suivante, en buvant à la même source, il le reprend à l'endroit même où l'ivresse qui l'inspirait l'avait abandonné.

8. Qu'à l'exemple de Momus, cette raillerie soit dirigée contre moi-même! Et je ne crois pas, par Jupiter! qu'il soit besoin de montrer où ma fable veut en venir. Vous voyez bien en quoi elle peut m'être appliquée. Si je suis dans le délire, l'ivresse en est la cause; mais si mes discours vous semblent raisonnables, c'est que Silène m'a été propice.

LV

PRÉFACE OU HERCULE.

1. Hercule, chez les Gaulois, se nomme Ogmios dans la langue nationale. La forme sous laquelle ils représentent ce dieu

1. Voy. Homère, *Iliade*, III, v. 212,

a quelque chose de tout à fait étrange. C'est pour eux un vieillard, d'un âge fort avancé, qui n'a de cheveux que sur le sommet de la tête, et ceux qui lui restent tout à fait blancs; sa peau est ridée et brûlée par le soleil, jusqu'à paraître noire comme celle des vieux marins. On le prendrait pour un Charon, un Japet sorti du fond du Tartare, pour tout enfin plutôt que pour Hercule. Cependant tel qu'il est, il a tous les attributs de ce dieu. Il est revêtu de la peau du lion, tient une massue dans la main droite, porte un carquois suspendu à ses épaules, et présente de la main gauche un arc tendu; c'est Hercule tout entier.

2. Je crus donc que les Gaulois voulaient se moquer des dieux de la Grèce, en donnant cette forme à Hercule, ou se venger de lui parce qu'il avait jadis fait invasion dans leur pays et prélevé sur eux un riche butin, lorsque, cherchant les bœufs de Géryon¹, il parcourut la plus grande partie des régions occidentales.

3. Cependant je ne vous ai point encore dit ce que sa figure a de plus singulier. Cet Hercule vieillard attire à lui une multitude considérable, qu'il tient attachée par les oreilles. Les liens dont il se sert sont de petites chaînes d'or et d'ambre, d'un travail délicat, et semblables à de beaux colliers. Malgré la faiblesse de leurs chaînes, ces captifs ne cherchent point à prendre la fuite, quoiqu'ils le puissent aisément; et loin de résister, de roidir les pieds, de se renverser en arrière, ils suivent avec joie celui qui les guide, le comblent d'éloges, s'empressent de l'atteindre, et voudraient même le devancer, mouvement qui leur fait relâcher la chaîne et donne à croire qu'ils seraient désolés d'en être détachés. Mais ce qui me parut le plus bizarre, c'est ce que je veux vous dire sans délai. L'artiste ne sachant où attacher le bout des chaînes, vu que la main droite du héros tient une massue et la gauche un arc, a imaginé de percer l'extrémité de la langue du dieu et de faire attirer par elle tous les hommes qui le suivent : lui-même se retourne de leur côté avec un sourire.

4. Je demeurai longtemps devant cette image, la regardant avec une admiration mêlée d'embarras et de colère. Un Gaulois qui se trouvait alors près de moi, homme instruit dans notre littérature, à en juger par la pureté avec laquelle il parlait grec, et de plus versé, je crois, dans une connaissance profonde des arts de son pays : « Étranger, me dit-il, je vais vous expliquer l'énigme de cette image qui semble si fort vous troubler. Nous

1. Voy. ce mot dans le *Dict.* de Jacobi.

autres Gaulois, nous ne pensons pas comme vous Grecs, que Mercure soit le dieu de l'éloquence; nous l'attribuons à Hercule, qui l'emporte sur Mercure par la supériorité de ses forces. Si nous le représentons sous la forme d'un vieillard, n'en soyez pas surpris : ce n'est que dans un âge avancé que le talent de la parole se montre avec le plus d'éclat et de maturité, si toutefois vos poètes disent vrai :

La jeunesse, en sa fougue, est toujours incertaine¹;
Le vieillard est plus froid, plus sage en ses discours².

La même raison vous fait dire de Nestor que le miel coulait de ses lèvres et que les orateurs de Troie faisaient entendre une voix de lis, pour dire fleur, car si je ne me trompe, chez vous *lis* signifie une espèce de fleur.

5. « Ne soyez pas surpris non plus de ce qu'Hercule, emblème de l'éloquence, conduit avec sa langue des hommes enchaînés par les oreilles : vous savez la parenté qui existe entre les oreilles et la langue. Ce n'est pas pour insulter au dieu qu'on les lui a percées. Je me rappelle, en effet, qu'un de vos poètes comiques a dit dans ses iambes :

Le bavard a toujours la langue au bout percée³.

6. « Enfin nous croyons que c'est par la force de son éloquence qu'Hercule a accompli ses exploits : c'était un sage qui faisait violence par la puissance de sa parole. Les traits que vous lui voyez sont ses discours, qui pénètrent, volent droit au but, et blessent les âmes. Ne dites-vous pas vous-mêmes « des paroles ailées? » Telle fut l'explication du Gaulois.

7. Pour moi, lorsque je voulus me présenter devant vous, je me demandai à moi-même s'il me convenait, à l'âge que j'avais et après avoir depuis longtemps renoncé aux séances littéraires, de m'exposer à subir de nouveau la décision de tant de juges éclairés, et je me rappelai fort à propos cette image d'Hercule. Jusque-là j'avais craint de vous paraître agir en jeune homme et prendre des airs qui ne sont pas de mon âge. Quelques-uns de vos jeunes gens m'auraient adressé comme dans Homère ces reproches mérités⁴ :

Ta force cède au poids dont l'accablent les ans,
Tes serviteurs sont lourds et tes chevaux sont lents.

1. Homère, *Iliade*, III, v. 408. — 2. Euripide, *Phéniciennes*, v. 533. — 3. Poète inconnu. — 4. *Iliade*, VIII, v. 403.

Voilà les traits qu'on me lancerait aux jambes. Mais quand je me représente cet Hercule vieillard, il m'encourage à tout entreprendre et je ne rougis point de faire, à son âge, ce qu'il faisait lui-même.

8. Que la force, la vitesse, la beauté et tous les agréments du corps m'aient abandonné pour jamais, que ton Amour, ô poète de Téos¹, en voyant ma barbe grise, s'envole, s'il veut, avec ses ailes dorées, et s'enfuit aussi rapide qu'un aigle, Hippoclides ne s'en préoccupera point². Mais puissé-je aujourd'hui par mon éloquence rajeunir, fleurir, revenir au printemps de ma vie, attirer à moi la foule, l'entraîner par les oreilles et lancer des traits nombreux sans crainte d'épuiser mon carquois ! Voilà comment je me consolerais de mon âge et de la vieillesse qui m'a gagné. C'est aussi pour cela que j'ai osé fréter comme il convient et remettre en mer mon vaisseau depuis longtemps à sec. Dieux, faites souffler un vent favorable ! J'ai besoin d'une brise caressante, amie, et qui remplisse mes voiles, afin qu'on dise de moi, si j'en suis digne, cette parole d'Homère³ :

Quel jarret ce vieillard cachait sous ses haillons !

LVI

DE L'AMBRE ET DES CYGNES.

1. L'ambre, si vous en croyez la Fable, provient des larmes versées par les peupliers des bords de l'Éridan, qui sont les sœurs de Phaëthon, changées en arbres, à force de pleurer le malheureux jeune homme, et distillant des pleurs qui forment l'ambre⁴. Convaincu de la vérité de ce récit des poètes, j'espérais que, si un jour je me trouvais près de l'Éridan, j'irais ten-

1. Anacréon. Les paroles que cite Lucien n'existent pas dans ce qui nous reste de ce poète.

2. Proverbe déjà cité.

3. *Odyssée*, XVIII, v. 73.

4. Voy. Ovide, *Mét.*, II. Cf. Euripide, *Hippolyte*, v. 738 et suivants de l'édition Tauchnitz.

dre le pan de ma robe sous l'un de ces peupliers, et que je recueillerais quelques-unes de ces larmes ambrées.

2. Il n'y a donc pas longtemps, qu'obligé d'aller dans ce pays pour un tout autre objet, je me mis à remonter l'Éridan; mais je n'aperçus ni peupliers, ni ambre, quoique attentif à bien regarder autour de moi. Les habitants du pays ne connaissaient pas même le nom de Phaëthon. Je m'informe, je demande quand est-ce que nous allons arriver aux peupliers qui distillent de l'ambre. Les bateliers se mettent à rire et me prient de leur expliquer nettement ce que je veux. Je leur raconte alors la fable de Phaëthon : « C'était un fils du Soleil; devenu grand, il demande à son père la permission de conduire son char lumineux, comme il le faisait lui-même chaque jour : le père y consent, mais le jeune homme sans expérience tombe de son siège et périt. Ses sœurs lui donnent la sépulture quelque part par là où je vous disais, à l'endroit sans doute où il est tombé, près de l'Éridan; puis elles sont changées en peupliers, et pleurent de l'ambre sur sa tombe.

3. — Quel est donc le menteur, me disent-ils, quel est l'imposteur qui vous a raconté cela? Nous n'avons jamais vu de cocher tomber ici de son siège, et nous n'avons pas les peupliers que vous dites. Croyez-vous, si cela était, que nous nous fatiguerions à ramer pour deux oboles et à remonter les bateaux contre le courant du fleuve, tandis qu'il ne tiendrait qu'à nous de nous enrichir en recueillant les larmes de ces peupliers? » Ce discours me piqua au vif et je gardai le silence, honteux d'avoir été, comme un enfant, la dupe de ma crédulité, en ajoutant foi aux mensonges des poètes qui ne se plaisent qu'à inventer des faits impossibles et extravagants. Je n'étais pas moins fâché de perdre ainsi une de mes plus chères espérances; il me semblait qu'on m'eût arraché l'ambre des mains, moi qui déjà rêvais à combien de choses j'allais l'employer.

4. Je croyais du moins trouver en ce pays plus de vérité dans ce qu'on nous dit des cygnes, qui se rassemblent en grand nombre et chantent sur les rives du fleuve¹. J'interrogeai donc de nouveau mes bateliers, pendant que nous remontions encore : « Mais en quel temps, leur dis-je, les cygnes placés sur l'une et l'autre rive de ce fleuve vous font-ils entendre leur chant mélodieux? On dit, en effet, que ces favoris d'Apollon étaient jadis des hommes habiles dans l'art de chanter, qu'ils ont été

1. Voy. Platon, *Phèdre*; Cicéron, *Tusculanes*, I, xxx. Cf. Buffon, le *Cygne*.

transformés en oiseaux et qu'ils chantent encore à présent, pour montrer qu'ils n'ont pas oublié la musique. »

5. Mes bateliers éclatant de rire : « Ne cesserez-vous donc pas, excellent homme, me dirent-ils, de calomnier par vos mensonges notre pays et notre fleuve ? Nous qui le suivons sans cesse, et qui, depuis notre enfance, travaillons sur l'Éridan, nous voyons bien quelquefois, il est vrai, des cygnes s'abattre dans les marais, mais ils font entendre un croassement si discordant et si confus, que les corbeaux et les geais sont des Sirènes au prix. Quant à ces chanteurs agréables, dont vous parlez, nous ne les avons jamais entendus, pas même en songe, et nous nous demandons avec étonnement d'où vous sont venus tous ces contes sur notre pays. »

6. Rien n'est plus facile que d'être dupe en mille circonstances, quand on croit au récit de ceux qui se plaisent à tout exagérer. J'ai donc pour moi semblable crainte ; j'ai peur qu'en venant ici m'entendre pour la première fois, vous n'espériez trouver de l'ambre et des cygnes, et qu'en sortant vous ne vous moquiez de promesses indiscretes, qui vous ont assuré que vous trouveriez ainsi de rares trésors dans mes discours. Mais, je vous l'atteste, ni vous, ni personne ne m'a entendu parler de moi en termes si magnifiques, et personne ne m'entendra jamais. Vous rencontrerez assez d'autres Éridans dont les discours ne distillent pas seulement de l'ambre, mais de l'or, et dont la voix est plus mélodieuse que celle des cygnes de la Fable. Mais moi, vous voyez quelle est la simplicité de mes paroles, nues, sans ornements littéraires, sans aucun chant qui les accompagne. Prenez donc garde, en concevant de moi de trop grandes espérances, de ressembler aux gens qui, voyant un objet plongé dans l'eau, s'imaginent qu'il est en effet tel qu'il leur paraît d'en haut, parce que l'image se trouve grossie par la lumière : ils le retirent et, le trouvant beaucoup plus petit, ils en éprouvent du chagrin. Je vous en avertis, versez l'eau où je plonge, considérez-moi à découvert, et ne vous attendez pas à retirer là quelque chose d'important ; autrement, ne vous en prenez qu'à vous de votre déception.

LVII

ÉLOGE DE LA MOUCHE¹.

1. La mouche n'est pas le plus petit des êtres ailés, si on la compare aux moucherons, aux cousins, et à de plus légers insectes; mais elle les surpasse en grosseur autant qu'elle le cède elle-même à l'abeille. Elle n'a pas, comme les autres habitants de l'air, le corps couvert de plumes, dont les plus longues servent à voler; mais ses ailes, semblables à celles des sauterelles, des cigales et des abeilles, sont formées d'une membrane dont la délicatesse surpasse autant celles des autres insectes qu'une étoffe des Indes est plus légère et plus moelleuse qu'une étoffe de la Grèce. Elle est fleurie de nuances comme les paons, quand on la regarde avec attention, au moment où, se déployant au soleil, elle va prendre l'essor.

2. Son vol n'est pas, comme celui de la chauve-souris, un battement d'ailes continu, ni un bond comme celui de la sauterelle; elle ne fait point entendre un son strident comme la guêpe, mais elle plane avec grâce dans la région de l'air à laquelle elle peut s'élever. Elle a encore cet avantage, qu'elle ne reste pas dans le silence, mais qu'elle chante en volant, sans produire toutefois le bruit insupportable des moucherons et des moustiques, ni le bourdonnement de l'abeille, ni le frémissement terrible et menaçant de la guêpe: elle l'emporte sur eux en douceur autant que la flûte a des accents plus mélodieux que la trompette et les cymbales.

3. En ce qui regarde son corps, sa tête est jointe au cou par une attache extrêmement ténue; elle se meut en tous sens avec

1. Il est curieux de rapprocher ce joli badinage des observations de Réaumur, *Mém. pour l'histoire des insectes*, t. I, vi^e mémoire, p. 239 et suivantes. Cf., dans l'*Amphitheatrum* de Dornaw, l'opuscule de Scribanus, intitulé : *Muscae principatus, hoc est muscae ex continua cum principe comparatione encomium*. Voy., du reste, notre thèse latine : *De ludicris*, etc., p. 73 et suivantes, où nous avons fait les rapprochements et donné les indications bibliographiques relatives au sujet.

facilité et ne demeure pas fixe , comme dans la sauterelle : ses yeux sont saillants , solides , et ressemblent beaucoup à de la corne ; sa poitrine est bien emboîtée , et les pieds y adhèrent , sans y rester collés comme dans les guêpes. Son ventre est fortement plastronné , et ressemble à une cuirasse avec ses larges bandes et ses écailles. Elle se défend contre son ennemi , non avec son derrière , comme la guêpe et l'abeille , mais avec la bouche et la trompe , dont elle est armée comme les éléphants , et avec laquelle elle prend sa nourriture , saisit les objets et s'y attache , au moyen d'un cotylédon placé à l'extrémité. Il en sort une dent avec laquelle elle pique et boit le sang. Elle boit aussi du lait , mais elle préfère le sang , et sa piqure n'est pas très-douloureuse. Elle a six pattes , mais elle ne marche que sur quatre ; les deux de devant lui servent de mains. On la voit donc marcher sur quatre pieds , tenant dans ses mains quelque nourriture qu'elle élève en l'air d'une façon tout humaine , absolument comme nous.

4. Elle ne naît pas telle que nous la voyons : c'est d'abord un ver éclos du cadavre d'un homme ou d'un animal ; bientôt il lui vient des pieds , il lui pousse des ailes , de reptile elle devient oiseau ; puis , féconde à son tour , elle produit un ver destiné à être plus tard une mouche. Nourrie avec les hommes , leur commensale et leur convive , elle goûte à tous les aliments excepté l'huile : en boire , pour elle c'est la mort. Quelque rapide que soit sa destinée , car sa vie est limitée à un court intervalle , elle se plaît à la lumière et vague à ses affaires en plein jour. La nuit , elle demeure en paix , elle ne vole ni ne chante , mais elle reste blottie et sans mouvement.

5. Pour prouver que son intelligence est loin d'être bornée , il me suffit de dire qu'elle sait éviter les pièges que lui tend l'araignée , sa plus cruelle ennemie. Celle-ci se place en embuscade , mais la mouche la voit , l'observe , et détourne son essor pour ne pas être prise dans les filets et ne pas tomber entre les pattes de cette bête cruelle. A l'égard de sa force et de son courage , ce n'est point à moi qu'il appartient d'en parler , c'est au plus sublime des poètes , à Homère. Ce poète , voulant faire l'éloge d'un de ses plus grands héros , au lieu de le comparer à un lion , à une panthère , ou à un sanglier , met son intrépidité et la constance de ses efforts en parallèle avec l'audace de la mouche , et il ne dit pas qu'elle a de la jactance , mais de la vaillance¹. C'est en vain , ajoute-t-il , qu'on la repousse , elle n'abandonne

1. *Iliade*, XVI, v. 570.

pas sa proie, mais elle revient à sa morsure. Il aime tant la mouche, il se plaît si fort à la louer, qu'il n'en parle pas seulement une fois ni en quelques mots, mais qu'il en rehausse souvent la beauté de ses vers. Tantôt il en représente un essaim qui vole autour d'un vase plein de lait¹; ailleurs, lorsqu'il nous peint Minerve détournant la flèche qui allait frapper Ménélas à un endroit mortel, comme une mère qui veille sur son enfant endormi², il a soin de faire entrer la mouche dans cette comparaison. Enfin, il décore les mouches de l'épithète la plus honorable, il les appelle *serrées en bataillons*³, et donne le nom de *nations* à leurs essaims.

6. La mouche est tellement forte, que tout ce qu'elle mord, elle le blesse. Sa morsure ne pénètre pas seulement la peau de l'homme, mais celle du cheval et du bœuf. Elle tourmente l'éléphant, en s'insinuant dans ses rides, et le blesse avec sa trompe autant que sa grosseur le lui permet. Dans ses amours et son hymen, elle jouit de la plus entière liberté: le mâle, comme le coq, ne descend pas aussitôt qu'il est monté; mais il demeure longtemps à cheval sur sa femelle, qui porte son époux sur son dos et vole avec lui, sans que rien trouble leur union aérienne. Quand on lui coupe la tête, le reste de son corps vit et respire longtemps encore.

7. Mais le don le plus précieux que lui ait fait la nature, c'est celui dont je vais parler: et il me semble que Platon a observé ce fait dans son livre sur l'immortalité de l'âme. Lorsque la mouche est morte, si on jette sur elle un peu de cendre, elle ressuscite à l'instant, reçoit une nouvelle naissance et recommence une seconde vie⁴. Aussi tout le monde doit-il être convaincu que l'âme des mouches est immortelle, et que, si elle s'éloigne de son corps pour quelques instants, elle y revient bientôt après, le reconnaît, le ranime et lui fait prendre sa volée. Enfin elle rend vraisemblable la fable d'Hermotimus de Clazomène, qui disait que souvent son âme le quittait, et voyageait seule, qu'ensuite elle revenait, rentrait dans son corps, et ressuscitait Hermotimus⁵.

8. La mouche, cependant, est paresseuse; elle recueille le fruit du travail des autres, et trouve partout une table abondante. C'est pour elle qu'on trait les chèvres; que l'abeille, aussi bien que pour les hommes, déploie son industrie; que les cui-

1. *Iliade*, II, v. 469 et suivants. — 2. *Iliade*, IV, v. 130. — 3. *Iliade*, II, v. 469. — 4. Voy. Élien, *Des animaux*, II, xxix. — 5. Cf. Pline, *Hist. nat.*, VII, lxi.

siniers assaisonnent leurs mets, dont elle goûte avant les rois, sur la table desquels elle se promène, vivant comme eux et partageant tous leurs plaisirs¹.

9. Elle ne place point son nid et sa ponte dans un lieu particulier, mais, errante en son vol, à l'exemple des Scythes², partout où la nuit la surprend, elle établit sa demeure et son gîte. Elle n'agit point, comme je l'ai déjà dit, pendant les ténèbres : elle ne veut pas dérober la vue de ses actions et ne croit pas devoir faire alors ce qu'elle rougirait de faire en plein jour.

10. La Fable nous apprend que la mouche était autrefois une femme d'une beauté ravissante, mais un peu bavarde, d'ailleurs musicienne et amateur de chant³. Elle devint rivale de la Lune dans ses amours avec Endymion. Comme elle se plaisait à réveiller ce beau dormeur, en chantant sans cesse à ses oreilles et lui contant mille sornettes, Endymion se fâcha, et la Lune irritée la métamorphosa en mouche. De là vient qu'elle ne veut laisser dormir personne, et le souvenir de son Endymion lui fait rechercher de préférence les jolis garçons, qui ont la peau tendre. Sa morsure, le goût qu'elle a pour le sang, ne sont donc pas une marque de cruauté, c'est un signe d'amour et de philanthropie : elle jouit comme elle peut et cueille une fleur de beauté.

11. Il y eut chez les anciens une femme qui portait le nom de Mouche : elle excellait dans la poésie, aussi belle que sage. Une autre Mouche fut une des plus illustres courtisanes d'Athènes. C'est d'elle que le poète comique a dit⁴ :

La Mouche l'a piqué jusques au fond du cœur.

Ainsi, la muse de la comédie n'a pas dédaigné d'employer ce nom et de le produire sur la scène; nos pères ne se sont point fait un scrupule d'appeler ainsi leurs filles. Mais la tragédie elle-même parle de la mouche avec le plus grand éloge, quand elle dit⁵ :

Quoi! la mouche peut bien, d'un courage invincible,
Fondre sur les mortels, pour s'enivrer de sang,
Et des soldats ont peur du fer étincelant!

J'aurais encore beaucoup de choses à dire de la Mouche, fille de Pythagore, si son histoire n'était connue de tout le monde.

1. Voy. la fable de La Fontaine : *la Mouche et la Fourmi*.

2. Cf. Horace, *Ode* xxiv du livre III.

3. Elle s'appelait, en effet, *Myia*, c'est-à-dire *la mouche*.

4. On suppose que c'est Aristophane.

5. Dusoul est disposé à attribuer ces vers à Euripide.

12. Il y a une espèce particulière de grandes mouches, qu'on appelle communément *mouches militaires* ou *chiens* : elles font entendre un bourdonnement très-prononcé; leur vol est rapide; elles jouissent d'une très-longue vie et passent l'hiver sans prendre de nourriture, cachées surtout dans les lambris. Ce qu'il y a de plus extraordinaire chez elles, c'est qu'elles remplissent à tour de rôle les fonctions de mâles et de femelles, couvrant après avoir été couvertes, et réunissant, comme le fils de Mercure et d'Aphrodite, un double sexe et une double beauté. Je pourrais ajouter encore bien des traits à cet éloge; mais je m'arrête, de peur de paraître vouloir, comme dit le proverbe, faire d'une mouche un éléphant.

LVIII

CONTRE UN IGNORANT BIBLIOMANE¹.

1. Certes, tu te proposes le contraire de ce que tu fais. Tu t'imagines paraître quelque chose dans la science en t'empresant d'acheter les plus beaux livres; mais l'affaire tourne autrement et ne fait que mieux ressortir ton ignorance. D'autant plus que tu n'achètes pas les meilleurs livres, mais que, t'en rapportant à ceux qui en font l'éloge au hasard, tu deviens un don de Mercure pour les bouquinistes hâbleurs, un trésor assuré aux brocanteurs de cette espèce. Eh! comment pourrais-tu distinguer les livres anciens, qui ont de la valeur, de ceux qui sont méprisables et moisiss, si tu n'en juges que parce qu'ils sont rongés et percés, et si tu ne consultes que les teignes pour faire tes achats? Quelle connaissance exacte, quelle sûreté, quel discernement espères-tu trouver en elles?

2. Quand je t'accorderais de pouvoir distinguer les belles copies de Callinus² et celles que le célèbre Atticus³ a exécutées

1. Cf. La Bruyère, *De la mode*, p. 354 de l'édition Charpentier.

2. On ne sait rien de précis sur cet habile copiste.

3. Quelques commentateurs pensent qu'il s'agit d'Hérode Atticus, le sophiste; mais rien ne justifie cette conjecture.

avec tant de soin, à quoi te servirait, homme étonnant, de les avoir en ta possession? Tu ne saurais juger de leur beauté, et tu ne peux en faire plus d'usage qu'un aveugle ne jouit des charmes visibles de ses amours. Les yeux tout grands ouverts, j'en conviens, tu regardes tes livres, et, par Jupiter, tu t'en assouvis la vue, tu en lis même des morceaux au pas de course, l'œil devançant les lèvres. Mais cela ne suffit pas, si d'ailleurs tu ne sais pas ce qui constitue les beautés et les défauts d'un ouvrage, quel est le sens de tous les mots, leur construction, si l'auteur s'est astreint aux règles prescrites, quels sont les termes de bon ou de mauvais aloi, les tournures falsifiées.

3. Eh quoi! te figures-tu donc que tu nous sais cela sans l'avoir appris? D'où te viendrait cette connaissance? A moins qu'à l'exemple de certain berger ¹, tu n'aies reçu une branche de laurier de la main des Muses. Mais tu n'as jamais entendu parler, je pense, de l'Hélicon, où ces divinités font, dit-on, leur séjour; jamais, dans ta jeunesse, tu n'as fait d'études comme les nôtres. Il ne t'est même pas permis de songer aux Muses. En effet, elles n'hésitent point à se montrer à un berger rude, velu, dont le corps était fortement coloré par le soleil; mais un homme comme toi (par la déesse du Liban ², permets-moi, pour le moment, de ne pas être plus explicite), je suis bien sûr qu'elles n'auraient jamais consenti à venir à ta rencontre. Au lieu de te faire présent d'un rameau de laurier, elles t'auraient fouetté avec du myrte ou des feuilles de mauve; elles t'auraient chassé de leur domaine, de peur que tu ne vinsses souiller les eaux de l'Olméus et de l'Hippocrène ³, où se désaltèrent les troupeaux et les bergers dont la bouche est pure. Non, quelles que soient ta hardiesse et ton impudence, tu n'oserais jamais dire que tu aies reçu la moindre instruction. Quand donc as-tu songé à entretenir avec les livres le plus léger commerce? quel est ton maître? quels sont tes condisciples?

4. Et cependant tu espères aujourd'hui que tout cela va pousser de soi-même, si tu possèdes une bibliothèque bien fournie. Eh bien! rassemble chez toi tous les ouvrages de Démosthène, qu'il a écrits de sa propre main, tous ceux de Thucydide, que le même Démosthène a copiés jusqu'à huit fois de sa belle écriture; achète, si tu veux, tous les livres que Sylla a fait trans-

1. Hésiode. Voy. *Théogonie*, v. 30.

2. Vénus, qui avait sur cette montagne un temple où on l'honorait par le culte le plus infâme.

3. Voy. Hésiode, *Théogonie*, v. 5 et 6.

porter d'Athènes à Rome ¹, quel fruit en retireras-tu pour ton instruction? En vain tu les étendrais pour te coucher dessus, en vain tu les collerais sur toi et tu t'en habillerais comme d'un vêtement. Le singe, dit un proverbe, est toujours singe, eût-il des ornements d'or. Tu as sans cesse un livre à la main et tu lis continuellement, mais tu ne comprends rien à ce que tu lis; tu es un âne secouant l'oreille en entendant jouer de la lyre. Si la possession des livres suffisait pour rendre savant celui qui les a, elle serait d'un prix inestimable; et si le savoir se vendait au marché, il serait à vous seuls qui êtes riches, et vous nous écraseriez, nous les pauvres. Et puis, qui pourrait le disputer en érudition aux marchands, aux bouquinistes, qui en possèdent et en vendent en si grand nombre? Cependant, si tu veux y regarder de près, tu verras que ces gens-là ne sont pas beaucoup plus savants que toi; leur langage est barbare comme le tien, leur intelligence bornée, comme celle des hommes qui n'ont jamais réfléchi sur ce qui est honnête et ce qui est honteux. Pourtant, tu manies peut-être deux ou trois volumes que tu leur achètes, tandis qu'ils ont jour et nuit des livres entre les mains.

5. Mais de quoi te sert-il de les acheter, à moins que tu ne t'imagines que les rayons de ta bibliothèque sont aussi fort savants, parce qu'ils contiennent une foule de vieux auteurs? Réponds-moi, si tu le veux; ou plutôt, comme cela te serait impossible, réponds oui ou non de la tête à mes questions. Supposons qu'un homme, qui ne saurait pas jouer de la flûte, possédât celles de Timothée ou celles d'Isménias, qu'Isménias ² acheta sept talents à Corinthe, serait-ce assez pour qu'il pût jouer de cet instrument, ou plutôt cette possession ne lui serait-elle pas absolument inutile, puisqu'il ne pourrait s'en servir suivant les règles de l'art? fort bien, tu as parfaitement fait signe que non. En effet, eût-il à sa disposition les flûtes de Marsyas ou d'Olympe ³, il est impossible qu'il en joue sans avoir appris. D'autre part, si l'on possédait l'arc d'Hercule, sans être en même temps Philoctète, seul capable de le bander et de viser au but, que serait-on, selon lui? Un homme qui peut passer pour un bon archer? Tu fais un signe négatif. Par une conséquence nécessaire, prenons deux hommes dont l'un ne sache pas gouverner un navire, ni l'autre conduire un cheval; confions au pre-

1. Voy. Plutarque, *Vie de Sylla*, xxvi.

2. Timothée et les deux Isménias, célèbres joueurs de flûte.

3. Voy. ces mots dans le *Dict.* de Jacobi.

mier un vaisseau magnifique, auquel rien ne manque de ce qui fait l'élégance et la solidité, et que l'autre achète un coursier de Médie, un centauridé, ou un cheval marqué du coppa¹; chacun des deux ne sera-t-il pas bientôt convaincu de ne pas savoir diriger l'un le cheval, l'autre le navire? Tu en conviens, n'est-ce pas? Eh bien! crois-moi, conviens encore de ceci. Quand un homme ignorant comme toi achète un grand nombre de livres, il provoque lui-même les brocards contre son ignorance. Pourquoi hésites-tu à dire oui? La preuve en est, je crois, assez évidente, et tous ceux qui te voient répètent à l'envi le proverbe si connu : « Qu'y a-t-il de commun entre un chien et un bain? »

6. Il n'y a pas longtemps qu'il existait en Asie un homme riche, qui avait eu les deux pieds coupés par un funeste accident : ils avaient été, je pense, gelés dans un voyage où cet homme s'était trouvé dans la nécessité de traverser des neiges. Sa condition était déplorable. Pour remédier à son infortune, il s'était fait faire des pieds de bois, qu'il s'ajoutait et à l'aide desquels il marchait, appuyé sur ses esclaves. Cet homme avait une singulière manie : c'était d'acheter continuellement des chaussures neuves et magnifiques; il y mettait la plus grande recherche, et voulait toujours voir parés de brodequins élégants les morceaux de bois qu'il appelait ses pieds! N'est-ce pas là ce que tu fais? N'as-tu pas l'esprit boiteux et dur comme du figuier, quand tu achètes des cothurnes d'or, avec lesquels l'homme le plus lesté aurait peine à marcher?

7. Tu as sans doute parmi tes livres plusieurs exemplaires d'Homère? Tu l'as acheté plus d'une fois? Eh bien, fais-toi lire la seconde rhapsodie de l'Iliade; et, sans examiner le reste, qui ne te regarde pas, vois-y le portrait d'un personnage ridicule, orateur impertinent, à la taille contournée, au corps mutilé. C'est Thersite. Supposons qu'avec cet air il prenne la panoplie d'Achille, crois-tu que cela seul lui fît acquérir en un instant et vigueur et beauté? Franchirait-il le Scamandre? en rougirait-il les eaux du sang des Phrygiens? Tuerait-il Hector, et, avant lui, Lycaon et Astéropée? Non; il pourrait à peine porter sur ses

1. Les chevaux de Médie étaient ceux de Nisée, ville de cette contrée. On croit que les centaurides étaient les chevaux de la Thessalie ou de la Thrace. Quant aux coppaphores, voici ce qu'en dit M. Artaud, traduction d'Aristophane, note sur un passage des *Nuées* : « Les chevaux étaient marqués de différentes lettres, qui, dit-on, désignaient leur prix; le coppa était un de ces signes; sa valeur numérique était de 90. » Cf. *Comment il faut écrire l'histoire*, 39.

épaules la lance de frêne ¹, n'est-ce pas? Mais comme il ferait rire à ses dépens, quand on le verrait boiter sous le bouclier, ou tomber sur la face, entraîné par le poids, écrasé par ce casque; lorsqu'en levant la tête, il montrerait ses yeux louches, lorsque son dos voûté ferait bomber la cuirasse, lorsqu'il relèverait ses bottines, déshonorant ainsi et le fabricant et le possesseur de ces armes! Ne vois-tu pas que c'est là ton image quand tu tiens dans tes mains un beau livre, habillé de pourpre, garni d'un omphale d'or ², et que tu le lis d'une façon barbare, en l'écorchant et le travestissant de manière à provoquer le rire des habiles, tandis que les flatteurs qui t'environnent et te prodiguent leurs éloges, se tournent de temps en temps l'un vers l'autre pour en faire aussi gorge chaude?

8. Je veux maintenant te raconter une anecdote arrivée à Pytho ³. Un Tarentin, nommé Évangélus ⁴, homme assez considéré dans sa patrie, forma le projet de remporter le prix aux jeux pythiques. Il ne tarde pas à reconnaître qu'il lui serait impossible de disputer celui des exercices gymniques, n'ayant reçu de la nature ni la force ni la légèreté nécessaires; mais il s'imagine qu'il peut aisément obtenir la palme du chant et de la cithare, sur la foi de ces hommes exécrables qui lui faisaient cortège, le comblaient d'éloges, et se récriaient au moindre son qu'il tirait de ses cordes. Le voilà venu à Delphes dans un brillant costume, revêtu d'une robe brochée d'or, la tête ceinte d'une couronne de laurier également d'or, et qui, au lieu de baies, porte des émeraudes d'une grosseur égale à celle du fruit. Sa cithare, d'une richesse et d'une beauté exquises, est tout entière de l'or le plus pur, ornée de bagues et de pierres fines de toute espèce, sur lesquelles on voit sculptées les Muses avec Apollon et Orphée : grande merveille pour les spectateurs!

9. Le jour du combat venu, trois rivaux se présentent. Le second rang échoit à Évangélus, après Thespis de Thèbes, qui ne chante pas mal. Évangélus s'avance tout éblouissant d'or, d'émeraudes, de bérils et d'hyacinthes; la pourpre de son vêtement brille à travers la broderie d'or qui la relève. A cette vue, le théâtre est frappé d'admiration; les spectateurs sont remplis de surprise et d'attente; mais, au moment où il faut

1. *Iliade*, V, v. 65. Les héros de nos *Chansons de geste* portent des armes du même bois.

2. Voy., pour ces détails, les *Curiosités bibliographiques* de Ludovic Lalanne. *De la forme des livres et des lettres dans l'antiquité*.

3. Delphes.

4. Cf. Cicéron, *ad Herennium*, IV, XLVII.

chanter et jouer de la cithare, l'artiste commence par faire entendre je ne sais quels sons aigres et discords; il rompt trois cordes à la fois par la violence avec laquelle il les attaque, puis, quand il se met à chanter, sa voix grêle et fausse excite parmi les auditeurs un rire universel. Les Agonothètes, indignés de son audace, le font fouetter et chasser du théâtre. Ce fut un spectacle vraiment récréatif, de voir tout pleurant Évangélus aux habits d'or, déchiré sous le fouet des Mastigophores, au milieu de la scène, les jambes ensanglantées par les lanières, et ramassant par terre les pierreries de sa cithare, qui étaient tombées pendant qu'on la fouettait en même temps que lui.

10. Quelques instants après, arrive un certain Eumélus d'Élée : il tient en main une vieille lyre, montée avec des chevilles de bois; son habit avec sa couronne vaut à peine dix drachmes : mais le talent avec lequel il chante, les sons qu'il tire de son instrument d'après les règles de l'art, lui donnent la victoire : on le proclame vainqueur, et l'on prétend que, pour se moquer d'Évangélus, qui avait fait pour rien un si pompeux étalage de sa cithare et de ses pierreries, il lui dit : « Évangélus, ton front est ceint d'une couronne de laurier d'or, parce que tu es riche ; moi qui suis pauvre, je suis couronné du laurier delphien. Tout le fruit que tu retires de ce bel appareil, c'est que personne ne s'apitoie sur ta défaite ; mais on te hait encore davantage à cause de ton ignorance et de ton luxe inutile. » L'exemple de cet Évangélus semble fait exprès pour ton pied, sauf que tu ne t'inquiètes guère si tu fais rire les spectateurs.

11. Il ne sera pas non plus hors de propos de te raconter une autre histoire, arrivée jadis à Lesbos. Après que les femmes de Thrace eurent déchiré le malheureux Orphée, sa tête, dit-on, jetée dans l'Hèbre avec sa lyre, descendit dans le golfe Mélane; elle flottait portée sur l'instrument, et, par un chant douloureux, déplorait le triste sort d'Orphée; les cordes de la lyre, frappées par les vents, répondaient à ses plaintes : l'une et l'autre, avec ce triste concert, arrivèrent à Lesbos. Les habitants recueillirent la tête et lui donnèrent la sépulture à l'endroit où est aujourd'hui le temple de Bacchus; la lyre fut consacrée à Apollon et suspendue dans son temple, où elle s'est longtemps conservée.

12. Dans la suite, Néanthe, fils du tyran Pittacus, ayant appris que cette lyre séduisait jadis les animaux sauvages, les arbres, les rochers même, et que, depuis la mort d'Orphée, elle rendait encore des sons harmonieux, désira vivement la posséder. Il

corrompt à force d'argent le prêtre qui la gardait, l'engage à substituer une autre lyre tout à fait semblable, et à lui livrer celle d'Orphée. Il la prend, mais, craignant qu'il ne fût pas sûr pour lui d'en faire usage dans la ville durant le jour, il se rend, la nuit, dans un des faubourgs, emportant la lyre cachée sous ses vêtements. Arrivé là, il saisit l'instrument entre ses mains, et se met à frapper et à tourmenter les cordes, jeune ignorant, inhabile en musique, qui se flattait que la lyre allait rendre sous ses doigts des sons divins, faits pour entraîner et séduire tous les êtres, et qu'il serait, lui, le plus heureux des hommes, en devenant l'héritier des talents musicaux d'Orphée! Mais voilà des chiens qui arrivent au bruit, il y en avait une foule, et qui le mettent en pièces; seule conformité de son sort avec celui d'Orphée; et la lyre maniée par lui ne sut attirer que des chiens. Cet événement prouva d'une manière positive que ce n'était pas l'instrument qui charmait les auditeurs, mais l'art et le talent du chanteur, qu'Orphée avait reçus de sa mère dans un degré suprême; sa lyre n'avait, par elle-même, rien qui la mît au-dessus des autres instruments.

13. Mais pourquoi te parler d'Orphée et de Néanthe, lorsque, de nos jours, il s'est trouvé un homme (il vit encore, je crois) qui acheta trois mille drachmes la lampe d'argile du stoïcien Épictète? Il espérait, sans doute, qu'en lisant la nuit à la lueur de cette lampe, la sagesse d'Épictète lui viendrait tout de suite en dormant, et qu'il ressemblerait à cet admirable vieillard.

14. Tout dernièrement un autre fou acheta un talent le bâton que portait Protée le cynique¹, et qu'il jeta pour s'élancer dans le feu; il conserve ce précieux gage et le fait voir comme les Tégéates montrent les dépouilles du sanglier de Calydon, les Thébains les ossements de Géryon, et les habitants de Memphis les cheveux frisés d'Isis. Le maître de cette merveilleuse relique te surpasse encore en ignorance et en sottise. Vois à quel triste état tu es réduit; il te faudrait vraiment quelques coups de bâton sur la tête.

15. On dit que Denys le Tyran composait des tragédies si froides et si ridicules, qu'elles firent souvent descendre Philoxène aux carrières, parce que ce poète ne pouvait s'empêcher d'en rire. Denys, informé qu'on se moquait de lui, acheta le stylet avec lequel Eschyle avait coutume d'écrire, persuadé qu'il lui inspirerait un enthousiasme poétique. Mais il écrivit des choses

1. Voy. plus loin *Mort de Pérégrinus*.

plus ridicules encore, ainsi qu'on en peut juger par ces platitudes doriques :

L'épouse de Denys a vu son dernier jour.

Et ensuite :

J'ai perdu là, grands dieux, une épouse commode !

Et enfin cette maxime, sortie du même stylet :

L'imbécile ici-bas se fait illusion.

Cette sentence, du moins, on dirait que Denys l'a composée exprès pour toi ; et l'on devrait, rien que pour cela, dorer le stylet qui l'a produite.

16. Quel est donc ton espoir, lorsque tu es sans cesse occupé à rouler tes livres, à les coller, à les ébarber, à les frotter de safran et de cèdre, à les habiller de peaux, à les garnir d'ombilics ? Quel fruit te flattes-tu d'en recueillir ? Leur acquisition t'a-t-elle rendu plus vertueux ? Tu ne dis rien ? Te voilà plus muet qu'un poisson ! Mais ta vie est connue, et l'on n'a rien de beau à en dire. Une haine sauvage, comme on dit, environne de toutes parts tes mœurs éhontées. Ah ! si les livres produisent de pareils effets, il faut les fuir d'une fuite éternelle.

17. Il y a deux avantages qu'on peut retirer du commerce avec les anciens : l'un est de s'exprimer avec élégance, l'autre d'apprendre à faire le bien par l'imitation des meilleurs modèles, et à éviter le mal. Mais celui qui, dans sa conduite et dans ses paroles, montre qu'il n'a retiré aucune utilité des livres, que fait-il autre chose que de tailler, en les achetant, de la besogne aux rats, des demeures aux vers et des coups aux esclaves sous prétexte de négligence ?

18. Quelle ne doit pas être ta honte, lorsque quelqu'un, te voyant un livre à la main, et tu en as toujours, te demande de qui il est, orateur, historien, poète ? Comme tu en as lu le titre, tu as peut-être de quoi répondre. Mais si la conversation s'engage, comme il est tout naturel que cela arrive dans un commerce amical, et que ton interlocuteur blâme ou approuve certains passages, te voilà tout perplexe ; tu n'as pas un mot à dire. N'es-tu pas près de souhaiter que la terre s'entr'ouvre, nouveau Bel-lérophon qui fournis un livre contre toi ?

19. Démétrius le cynique voyait un jour à Corinthe un ignorant qui lisait un livre splendidement orné ; c'étaient, je crois,

1. Voy. Homère, *Iliade*, VI, v. 160.

les *Bacchantes* d'Euripide¹. Le lecteur en était à la scène où le messager vient annoncer la mort de Penthée et la fureur d'Agavé. Alors Démétrius, lui arrachant le livre et le mettant en pièces : « Mieux vaut, dit-il, pour Penthée d'être une bonne fois déchiré par mes mains que mille par ta bouche ! » J'ai beau chercher en moi-même, je n'ai pas encore pu trouver le motif qui te pousse à courir ainsi après les livres, pour les acheter. Que ce soit pour ton utilité et ton besoin, c'est ce que ne pourront jamais se figurer même ceux qui ne te connaissent que de vue. On croira plutôt qu'un chauve achète un peigne ; un aveugle, un miroir ; un sourd, une flûte ; une femme galante, un eunuque ; un habitant de l'intérieur des terres, une rame ; un pilote, une charrue. Mais peut-être ta grande affaire est-elle de faire étalage de tes richesses, de montrer à tout le monde que tes immenses dépenses s'étendent jusqu'à l'achat d'objets parfaitement inutiles ? C'est possible ; mais, autant que j'ai pu le savoir en ma qualité de Syrien, si tu ne t'étais pas frauduleusement inscrit sur le testament d'un certain vieillard, tu mourrais de faim, et tu aurais mis en vente tous tes livres.

20. Reste ceci, que les éloges de tes flatteurs t'ayant mis en tête que tu es non-seulement aimable et beau, mais encore savant, orateur, historien, comme on n'en a jamais vu, tu dois nécessairement acheter des livres pour justifier leurs louanges. On dit donc que souvent, après le repas, tu leur lis quelque chose de ta façon, et que ces gens aliérés se mettent à crier comme des grenouilles à sec, et n'ont à boire que quand ils se sont rompu les poumons. Mais je ne puis concevoir comment tu es assez niais pour te laisser ainsi mener par le nez, comment tu peux croire à tout ce qu'ils te disent, au point de te laisser persuader que tu ressembles à un souverain, comme le faux Alexandre, le faux Philippe, qui était fils d'un dégraisseur, le faux Néron qui a paru du temps de nos pères, comme tous ceux enfin dont le nom est marqué au coin du mensonge.

21. Est-il étonnant, d'ailleurs, qu'un fou et un ignorant comme toi soit infatué de cette manie, et doit-on être surpris de te voir marcher la tête haute, copiant la démarche, le maintien, les regards de celui auquel tu te flattes de ressembler, quand on voit Pyrrhus, roi d'Épire, prince remarquable, du reste, se laisser gâter par ses courtisans, sous prétexte de ressemblance, au point de croire qu'il était tout le portrait d'Alexandre ? Cependant, pour parler avec les musiciens, il y avait entre eux la

1. Voy. la traduction de M. Artaud.

distance de plus de deux octaves, comme je m'en suis convaincu en voyant un portrait de Pyrrhus; et, malgré cela, il s'imaginait que chacun de ses traits rappelait ceux du roi de Macédoine. Mais j'y songe, c'est faire injure à Pyrrhus que de te comparer à lui. En revanche, voici qui te convient à merveille. Telle était l'erreur de Pyrrhus, telle l'opinion qu'il avait de lui; et il n'y avait personne qui ne la partageât, personne qui ne fût atteint de la même maladie, jusqu'à ce qu'un jour à Larisse¹, une bonne femme étrangère, en lui disant la vérité, le guérit de cette pituite. Pyrrhus, lui ayant montré les portraits de Philippe, de Perdiccas, d'Alexandre, de Cassandre et d'autres rois, lui demanda auquel il ressemblait, convaincu qu'elle allait désigner Alexandre; mais elle, après quelques moments d'hésitation: « A Batrachion, dit-elle, le cuisinier! » Il y avait, en effet, à Larisse un cuisinier nommé Batrachion qui ressemblait à Pyrrhus.

22. Quant à toi, je ne saurais dire auquel des complaisants infâmes de nos danseurs tu ressembles davantage; mais ce que je vois clairement, c'est que tu parais à tout le monde atteint d'une manie arrivée à son plus haut période, quand il s'agit de cette ressemblance imaginaire. Il n'est donc pas extraordinaire qu'étant si mauvais peintre, tu veuilles te donner des airs d'érudition, et que tu croies aveuglément les flatteurs qui te saluent de ce titre. Mais à quoi vais-je m'amuser? Chacun voit la raison pour laquelle tu t'empresses tant d'acheter des livres, et, si je ne m'en suis pas aperçu plus tôt, c'est faute d'intelligence. Rien de plus ingénieux, selon toi du moins, que ton expédient, et tu te flattes des plus belles espérances, si le bruit de ton savoir arrive jusqu'à l'empereur, qui est savant lui-même et qui tient la science en grande estime. S'il entend dire de toi que tu achètes des livres et que tu en fais une belle collection, tu espères avant peu tout obtenir de lui.

23. Eh quoi! monstre d'impureté, crois-tu donc que l'empereur soit tellement enivré de suc de mandragore, qu'il puisse apprendre une partie de tes actions sans être instruit du reste, sans connaître la vie que tu mènes le jour, tes excès de table et tes débauches nocturnes? Ne sais-tu pas que les yeux et les oreilles du prince sont partout? Tes faits et gestes sont si publics, que les aveugles et les sourds n'y sont pas étrangers. Tu n'as qu'à dire un mot, tu n'as qu'à te déshabiller dans un bain, ou plutôt, sans te déshabiller, faire seulement mettre

1. Capitale de la Thessalie.

à nu tes esclaves. Qu'en dis-tu? Les secrets de tes nuits ne se produiront-ils pas au grand jour? Réponds-moi : si Bassus¹, votre sophiste, si Battalus², le joueur de flûte, si le mignon Hémithéon de Sybaris³, qui vous a rédigé un si beau code, ou l'on apprend à s'adoucir la peau, à s'épiler, à jouer toute espèce de rôle, actif ou passif; si, dis-je, on voyait s'avancer un personnage de cette espèce, revêtu d'une peau de lion, armé d'une massue, pour qui les spectateurs le prendraient-ils? Pour Hercule? Non, certes; à moins d'avoir aux yeux plein une marmite de chassie. Mille témoignages déposeraient contre ce mensonge : la démarche, le regard, le son de la voix, le cou penché, la céruse, le mastic et le fard dont vous faites usage; en somme, comme dit le proverbe : « Il est plus facile de cacher cinq éléphants sous son aisselle qu'un seul mignon. » Eh bien! un pareil homme ne peut pas se déguiser sous une peau de lion, et tu t'imagines être caché sous un livre? C'est impossible : tout te trahira; tous vos signes caractéristiques te feront découvrir.

24. En général, tu me parais ignorer que ce n'est pas chez les brocanteurs de livres qu'on doit chercher l'estime publique : chacun la provoque par soi-même et par sa vie de tous les jours. Crois-tu donc que Callinus et Atticus, ces élégants copistes, parleront pour ta défense et te couvriront de leur témoignage? Non; mais des gens impitoyables t'écraseront bientôt, s'il plaît aux dieux, et te réduiront à la dernière pauvreté. Tu devrais, si tu avais encore un peu de sens commun, vendre dès ce moment tes livres à quelqu'un de nos savants, et, avec tes livres, cette maison nouvellement construite, afin de payer à tes marchands d'esclaves une partie des sommes énormes que tu leur dois.

25. Jusqu'ici, en effet, deux objets ont partagé tes soins : acquérir des livres précieux, acheter des gaillards jeunes et déjà mûrs : c'est la double affaire que tu poursuis et pourchasses avec ardeur. Il est cependant impossible, quand on est pauvre, de suffire à ces deux dépenses. Écoute donc bien, car c'est chose sacrée qu'un bon conseil. Défais-toi de ce qui ne te convient pas, pour soigner ton autre maladie. Achète des esclaves complaisants, de peur qu'à défaut des gens de ta maison, tu ne te replies

1. Il y eut plusieurs sophistes de ce nom : celui-ci est sans doute Bassus de Corinthe, méchant homme, soupçonné d'avoir tué son père.

2. Joueur de flûte efféminé, ou, selon d'autres, poète licencieux.

3. Auteur présumé du livre infâme indiqué par Ovide, *Tristes*, livre II, Ép. 1, v. 447.

sur ceux de condition libre, qui ne manqueront pas, s'ils ne sont bien payés, de divulguer, en s'en allant, tout ce que vous faites après boire, comme l'a fait dernièrement ce débauché qui, sortant de chez toi, a révélé tes turpitudes et étalé tes morsures¹. Je pourrais te faire attester par ceux qui étaient présents que je me suis emporté et que j'ai été sur le point de battre cet indiscret, dont les aveux me révoltaient pour toi, surtout quand il s'est mis à prendre à témoin deux ou trois jeunes gens, qui ont confirmé de point en point son récit. Crois-moi donc, excellent homme, épargne ton argent; garde-le pour pouvoir chez toi faire et souffrir en toute sûreté ce que bon te semble; car comment te dissuader d'agir de la sorte? La chienne ne quitte pas facilement le cuir qu'on lui a appris à ronger.

26. Mon second conseil est facile à suivre : n'achète plus de livres; tu es assez savant, assez érudit; tu as bientôt toute l'antiquité sur le bord des lèvres : tu sais toute l'histoire, tous les secrets du langage, beautés et défauts, emploi des termes attiques. Tu es devenu un miracle de sagesse et de science, grâce à ton déluge de livres : rien n'empêche, en effet, que je ne m'amuse un peu avec toi, puisque tu aimes si fort qu'on t'en impose.

27. J'apprendrai pourtant volontiers quels sont, parmi tes livres, ceux que tu lis le plus souvent. Sont-ce les écrits de Platon ou ceux d'Antisthène? les vers d'Archiloque ou ceux d'Hipponax? Ou bien, dédaignant ces ouvrages, prends-tu de préférence les orateurs? Lis-tu quelquefois le discours d'Eschine contre Timarque? Mais tu connais tout cela, n'est-ce pas? Il n'en est rien qui ne te soit familier? Tu as lu quelque scène d'Eupolis ou d'Aristophane? Tu as lu toute la comédie des *Baptistes*²? Chacun des traits qui s'y trouvent ne t'a-t-il pas frappé? N'as-tu pas rougi en t'y reconnaissant? Ce qui doit, sans doute, étonner davantage, c'est qu'avec une âme comme la tienne, tu oses toucher aux livres, et avec quelles mains? Quand lis-tu donc? Le jour? Jamais personne ne te l'a vu faire. La nuit? Est-ce possible, quand tu es tendu ailleurs? Est-ce avant qu'on allume les flambeaux³, quand vient le soir? Tu n'oserais plus alors rien faire de semblable.

28. Laisse-moi donc les livres, et vogue à ce que tu sais bien. Et pourtant il vaudrait mieux t'en abstenir et respecter la

1. Ce passage est fort corrompu. J'ai suivi les corrections de Gesner.

2. Comédie d'Eupolis, une des plus licencieuses de ce poète.

3. Je lis *λύχνων* avec Seager.

Phèdre d'Euripide, qui s'écrie, dans son courroux contre les femmes¹ :

Elles ne craignent point les ténèbres complices,
Ni des murs indignés les voix accusatrices.

Si cependant tu es décidé à ne pas te guérir de cette maladie, suis ta route, achète des livres, enferme-les à clef dans ta maison, et mets ta gloire à les posséder. Cela te suffit. Mais n'y touche pas, ne lis jamais, n'applique point ta langue aux discours, aux poèmes des grands hommes de l'antiquité, qui ne t'ont fait aucun mal. Je sais bien que mes avis sont en pure perte, et, comme dit le proverbe, j'entreprends de blanchir un Éthiopien. Tu continueras d'acheter des livres, tu ne t'en serviras pas, et tu seras la risée des hommes instruits qui n'estiment pas seulement un livre pour sa beauté extérieure et sa magnificence, mais en raison du style et du sens de l'ouvrage.

29. Tu crois, sans doute, remédier à ton ignorance, la déguiser sous l'apparence de l'érudition, nous imposer par le nombre de tes livres; mais tu ne sais pas que les médecins les plus ignorants usent du même expédient que toi. Ils se font faire des boîtes d'ivoire, des cucurbites d'argent, des lancettes historiées d'or; puis, quand il faut s'en servir, ils ne savent pas comment les manier, tandis que le premier praticien venu, avec une lancette bien affilée, quoique couverte de rouille, délivre le malade de ses souffrances. Faisons une comparaison plus plaisante encore; regarde-moi les barbiers: tu vois que les habiles ont un rasoir, quelques petits couteaux et un miroir à l'avenant: les ignorants, au contraire, font un grand étalage de couteaux et de miroirs énormes. Malgré cela leur maladresse n'est un secret pour personne, et ce qu'il y a d'amusant, ma foi, on va se faire raser chez leurs voisins, puis on revient se mirer dans leurs miroirs et y arranger sa coiffure.

30. Ainsi tu peux prêter des livres à d'autres, mais tu n'en saurais faire usage. Et cependant tu n'en as jamais prêté à qui que ce soit: tu es comme le chien qui, couché dans l'écurie, et ne pouvant manger d'orge, ne permet pas au cheval d'en prendre, lui qui peut en manger. Voilà, pour l'instant, ce que j'avais à te dire franchement au sujet de tes livres; quant au reste, à tes actes bas et méprisables, je t'en parlerai plus d'une fois encore.

1. *Phèdre*, v. 417.

LIX

QU'IL NE FAUT PAS CROIRE LÉGÈREMENT
A LA DÉLATION¹.

1. C'est un terrible fléau que l'ignorance; c'est la source de mille maux pour l'humanité. Elle répand comme un voile épais sur nos actions, obscurcit la vérité, et couvre d'ombre la vie de chacun de nous. Nous ressemblons alors à des gens errant dans les ténèbres², ou plutôt, tels que des aveugles, nous nous heurtons follement aux objets, allant trop loin, sans qu'il soit nécessaire, ne voyant pas ce qui est à nos pieds, et redoutant comme une chose menaçante ce qui est à une distance éloignée : en un mot, peu s'en faut que nous ne trébuchions à chaque pas³. Et cependant l'ignorance a déjà fourni aux poètes une foule de sujets dramatiques, les Labdacides, les Pélopidés et le reste⁴; car presque tous les malheurs qui sont proménés sur le théâtre sont produits par l'ignorance, comme par une sorte de génie qui préside à la scène tragique. Mais en disant ceci, j'ai d'autres objets en vue, et particulièrement ces délations calomnieuses, que des parents font contre leurs parents, des amis contre leurs amis, et par lesquelles on a vu souvent des familles détruites, des villes ruinées de fond en comble, des

1. « On rend ordinairement le mot διαβολή, par *calomnie*; mais cette interprétation est fautive. Le titre même de ce traité le prouve. Lucien n'aurait pas dit *qu'il ne faut pas croire légèrement à la calomnie*; mais *qu'il n'y faut jamais croire*; car la calomnie est une accusation fautive. Διαβολή signifie proprement *la médiance, les bruits vrais ou faux*, que l'on répand contre un ennemi dans le dessein de lui nuire. » BELIN DE BALLU. Malgré la justesse de cette observation, suggérée à Belin de Ballu par une judicieuse remarque de Gesner, il faut noter que, dans plusieurs passages de ce traité, le mot *calomnie* peut être substitué à celui de *délation*, et que la nuance qui les sépare est fort légère. — Voy. dans *Rome au siècle d'Auguste* de Dezobry la lettre cxxvii, qui traite des délateurs.

2. Cf. Lucrèce, *De la nature*, II, v. 14 et suivants.

3. *Id.*, *ibid.*, VI, v. 34 et suivants.

4. Allusion aux légendes si connues d'OEdipe, d'Atreus et Thyeste, etc.

pères rendus furieux contre leurs enfants, des frères contre leurs frères, des amants contre l'objet de leur tendresse. On a vu mille amitiés brisées, mille maisons renversées par ces délations colorées d'apparence.

2. Afin de nous garder d'y tomber, je veux, dans ce discours, retracer, comme dans un tableau, ce que c'est que la délation, avec sa cause et ses effets. Longtemps avant moi, Apelle d'Éphèse¹ a dessiné cette image : il s'est vu lui-même calomnié auprès de Ptolémée², comme complice de la conjuration tramée à Tyr par Théodotas³. Apelle n'avait jamais vu Tyr ; il ignorait absolument quel était ce Théodotas ; il avait seulement entendu dire que c'était un lieutenant de Ptolémée, auquel ce prince avait confié le gouvernement de la Phénicie. Cependant un de ses rivaux, nommé Antiphile⁴, jaloux de sa faveur auprès du roi et envieux de son talent, le dénonça à Ptolémée comme ayant trempé dans le complot, prétendant qu'on avait vu Apelle en Phénicie à table avec Théodotas, et lui parlant à l'oreille durant tout le repas. Enfin il affirma que la révolte de Tyr et la prise de Péluse⁵ étaient le fruit des conseils d'Apelle.

3. Ptolémée, homme d'une pénétration peu clairvoyante, mais nourri dans la flatterie des cours, se laisse emporter et troubler par cette calomnie absurde, et, sans réfléchir à son invraisemblance, sans faire attention que l'accusateur est un rival, qu'un peintre est trop peu de chose pour entrer dans une pareille trahison, surtout un peintre comblé de ses bienfaits, honoré par lui plus que tous ses confrères, sans s'informer enfin si jamais Apelle a fait voile pour Tyr, Ptolémée, dis-je, s'abandonne à sa fureur, remplit son palais de ses cris, et traite Apelle d'ingrat, de conspirateur, de traître. Peut-être même, si l'un des conjurés, arrêtés pour cette révolte, indigné de l'impudence d'Antiphile et touché de compassion pour le malheureux Apelle, n'eût déclaré que celui-ci n'avait pris aucune part à leur complot, peut-être ce grand peintre aurait-il eu la tête tranchée, victime des maux arrivés à Tyr et qui ne lui étaient point imputables.

4. Ptolémée reconnut son erreur, et il en éprouva, dit-on,

1. Il ne faut pas confondre cet Apelle avec le grand peintre, né à Cos, qui vécut sous Alexandre et sous Ptolémée, fils de Lagus. Celui dont il s'agit ici était de Colophon, et, par adoption, citoyen d'Éphèse.

2. Ptolémée IV, Philopator, fils d'Évergète.

3. Voy. Polybe, livre V.

4. Peintre d'un certain renom. Voy. Plin., *Hist. nat.*, XXV, x.

5. Cette ville était regardée comme la clef de l'Égypte. Polybe ne parle point de la prise de Péluse, mais de celle de Ptolémaïs.

de si vifs regrets, qu'il donna cent talents à Apelle et lui livra Antiphile pour qu'il en fît son esclave. Apelle, l'imagination pleine du danger qu'il avait couru, se vengea de la délation par le tableau que je vais décrire.

5. Sur la droite est assis un homme qui porte de longues oreilles, dans le genre de celles de Midas : il tend de loin la main à la Délation qui s'avance. Près de lui sont deux femmes, l'Ignorance sans doute et la Suspicion. De l'autre côté on voit la Délation approcher sous la forme d'une femme divinement belle, mais la figure enflammée, émue, et comme transportée de colère et de fureur. De la gauche elle tient une torche ardente ; de l'autre elle traîne par les cheveux un jeune homme qui lève les mains vers le ciel et semble prendre les dieux à témoin. Il est conduit par un homme pâle, hideux, au regard pénétrant ; on dirait d'un homme amaigri par une longue maladie. C'est l'Envieux personnifié. Deux autres femmes accompagnent la Délation, l'encouragent, arrangent ses vêtements et prennent soin de sa parure. L'interprète qui m'a initié aux allégories de cette peinture m'a dit que l'une est la Fourberie et l'autre la Perfidie. Derrière elles marche une femme à l'extérieur désolé, vêtue d'une robe noire et déchirée : c'est la Repentance ; elle détourne la tête, verse des larmes, et regarde avec une confusion extrême la Vérité qui vient à sa rencontre. C'est ainsi qu'à l'aide de son pinceau Apelle représenta le danger auquel il avait échappé.

6. A notre tour, essayons, s'il vous plaît, à l'exemple du peintre d'Éphèse, de décrire la Délation, avec tous ses attributs, et commençons par la définir : c'est le moyen de rendre son image encore plus ressemblante. La délation est une accusation faite en l'absence et à l'insu de l'accusé, et à laquelle croit un tiers, sans contradicteur. C'est là le fond de notre sujet. Nous avons ainsi trois personnages, comme dans les comédies, le calomniateur, le calomnié, et celui auquel s'adresse la calomnie. Considérons-les tour à tour et voyons-les agir suivant la vraisemblance.

7. D'abord, si vous le voulez bien, introduisons sur la scène le protagoniste¹ du drame, je veux dire l'auteur de la délation. Ce n'est certainement pas un honnête homme : tout le monde le voit aisément, je crois. Car il n'y a pas d'honnête homme qui cherche à faire du tort à son semblable. C'est, au contraire, le

1. L'acteur chargé des premiers rôles, celui que nous appelons *chef d'emploi*.

propre des gens de bien de se faire connaître par les bienfaits dont ils comblent leurs amis, de ne point formuler d'accusations injustes, de ne pas attirer la haine sur les autres, et de mériter ainsi l'estime de tous.

8. Il suit de là que le délateur est un homme injuste, ennemi des lois, impie, dangereux pour ceux qui le fréquentent. Il est aisé de s'en convaincre. Comment, en effet, ne pas convenir que le caractère de la justice est une parfaite égalité en toute chose et l'absence de tout excès, tandis que l'inégalité et l'empiètement sont le propre de l'injustice? Comment alors celui qui emploie contre les absents l'arme clandestine de la délation ne serait-il pas comme un empiéteur, lui qui accapare à son profit l'auditeur, dont il s'approprie les oreilles, pour les boucher, les rendre inaccessibles à d'autres discours et les emplir d'avance de ses calomnies? Une pareille conduite est le comble de l'injustice, au témoignage des plus grands législateurs, Solon et Dracon, qui ont ordonné que les juges s'engageassent par serment à écouter les deux parties avec la même impartialité, à accorder une égale bienveillance à tous ceux qui sont soumis à leur jugement, jusqu'à ce que le discours de l'un, mis en parallèle avec celui de l'autre, parût ou plus faible, ou meilleur. Ils ont donc regardé comme une impiété, comme une injustice révoltante, de prononcer entre les parties, avant d'avoir comparé la défense à l'accusation. Et ne dirions-nous pas que ce serait faire un outrage aux dieux, si nous permettions à l'accusateur de dire librement tout ce qu'il lui plaît, tandis que nous fermerions nos oreilles à la défense de l'accusé, en lui imposant silence et en votant sous l'influence du premier discours? Ainsi les délations, on doit en convenir, violent la justice, la loi, et le serment qui enchaîne les juges. Mais si ce n'est pas assez de l'autorité des législateurs, quand ils ordonnent de juger suivant la justice et sans partialité, je vais y joindre celle d'un excellent poète. Il nous dicte à ce sujet une belle maxime, ou plutôt il porte cette loi¹ :

Ne prononce d'arrêt qu'après les deux discours.

Ce poète savait sans doute que, de toutes les injustices qui se commettent parmi les hommes, il n'en est point de plus criante, de plus contraire à l'équité, que de condamner sans jugement

1. Le scoliaste attribue ce vers à Phocylide : on le trouve dans *les Guépes* d'Aristophane, v. 919. Voy. la traduction de M. Artaud, p. 488 de la 2^e édition.

et sans laisser parler la défense. Voilà cependant où veut en venir le délateur; il livre sans défense l'accusé à la colère de celui qui l'écoute, et lui enlève tout moyen de justification par la clandestinité de son attaque.

9. Un homme de ce caractère montre autant de lâcheté que de dissimulation; il ne combat point au grand jour, mais, semblable aux soldats d'embuscades, il décoche ses traits d'un endroit obscur, contre lequel on ne peut ni riposter, ni lutter en face, écrasé que l'on est par l'incertitude et l'ignorance du point où se tient l'ennemi¹. Mais cette obscurité même est la marque la plus certaine que les calomnieurs ne disent rien de vrai. Un homme certain de la vérité de son accusation cherche à convaincre publiquement son adversaire, discute sa conduite, le force à s'expliquer; par la même raison qu'il n'est point de capitaine qui, pouvant vaincre à découvert, se serve d'embûches et de ruses contre les ennemis².

10. Mais c'est surtout dans le palais des rois qu'on voit des gens de cette espèce: ils tirent tout leur lustre de l'amitié des princes et des puissants; c'est là que règnent l'envie et les soupçons sans nombre, que la flatterie et la délation se donnent carrière. Partout, en effet, où les espérances sont plus grandes, l'envie est plus dangereuse, la haine plus terrible, la jalousie plus adroite à faire jouer ses ressorts. Là tous les courtisans se pénètrent du regard, semblables à ces gladiateurs qui s'observent et cherchent à se trouver quelque partie du corps qui soit à nu. Chacun, dans le désir de parvenir au premier rang, pousse, coudoie son rival, renverse, s'il peut, celui qui le précède, et le jette à bas. L'honnête homme n'a pas de peine à être culbuté, tiré hors des rangs, chassé enfin avec ignominie, tandis que le flatteur, plus exercé, plus adroit à cacher ses impostures, y triomphe en souverain; la victoire, en un mot, est au plus prompt, et les courtisans justifient parfaitement ce vers d'Homère³:

Mars est des deux partis; et qui tue est tué.

Aussi plus le prix a d'importance, plus ils cherchent de routes nouvelles afin de se perdre les uns les autres: la plus prompte et la plus sûre est celle de la délation. Elle débute par une ja-

1. Cf. Beaumarchais, *le Barbier de Séville*, act. II, sc. VIII.

2. Voy. la réponse d'Alexandre à Parménion et à Polysperchon dans Quinte Curce, IV, XIII.

3. *Iliade*, XVIII, v. 309.

lousie et une haine qui se bercent d'espérances, et elle finit par des dénouements lamentables, tragiques et fertiles en malheurs.

11. Toutefois la délation n'est pas aussi simple, aussi facile qu'on pourrait se le figurer : elle exige, au contraire, une adresse infinie, une vive intelligence, un soin particulier. En effet, elle ne serait pas aussi nuisible, si elle n'avait un air de sincérité ; elle ne prévaudrait pas contre la vérité, qui a par elle-même tant de force, si elle ne captivait ceux qui l'écoutent par la vraisemblance et par mille autres artifices ¹.

12. L'homme placé dans une situation élevée est, par cela même, plus exposé que personne aux délations des envieux qu'il laisse au-dessous de lui ². Il est en butte à tous leurs traits, comme une gêne et un obstacle. Chacun d'eux s'imagine arriver au premier rang, s'il enlève d'assaut la position de ce fier dominateur, et si on le dépouille lui-même de l'amitié du prince ; c'est ce qui se passe, dans les combats gymniques, entre ceux qui se disputent le prix de la course. Le bon coureur, aussitôt que la barrière est tombée, ne songe qu'à s'élancer en avant ; toutes ses facultés sont tendues vers le but ; il place dans ses pieds seuls l'espérance de la victoire, sans chercher à nuire à son voisin, sans méditer aucune ruse contre ses rivaux. Mais le mauvais athlète, l'antagoniste impuissant, désespérant d'atteindre au prix par la vitesse, recourt à la perfidie. Son unique objet est d'arrêter son concurrent, de le retarder par un obstacle, de le faire tomber ; il sent bien que, si la ruse ne réussit pas, il ne pourra jamais être vainqueur. Il en est de même pour l'amitié des heureux du jour : celui qui la possède est exposé à tous les pièges ; abandonné sans défense au milieu de ses ennemis, il devient bientôt leur proie ; et alors on les aime, on recherche leur amitié, uniquement parce qu'ils semblent dangereux pour les autres.

13. Le caractère de vraisemblance que les délateurs donnent à leurs faux rapports n'est pas pris au hasard ; c'est, au contraire, à les rendre croyables qu'ils s'appliquent, de peur d'avancer quelque fait absurde ou contradictoire. Aussi, la plupart du temps, ils tournent contre leur victime les avantages qui lui sont personnels, et composent ainsi des accusations vraisemblables. Par exemple, ils disent d'un médecin que c'est un em-

1. Cf. Cicéron, *Pro Cluentio*, lxxv.

2. Voy. Lucrèce, III, v. 74. Cf. Horace, *Ép.* 1 du livre II, v. 43 et 44 ; Boileau, *Épître à Racine*, v. 9 et suivants.

poisonneur, d'un riche qu'il aspire à la tyrannie, d'un ministre qu'il médite une trahison.

14. Quelquefois celui même qui prête l'oreille à la calomnie fournit des armes aux délateurs, dont la malignité, pour mieux atteindre son but, se plie à la tournure d'esprit de l'homme qui les écoute. Voient-ils qu'il est jaloux : « Il a fait un signe à votre femme pendant le repas, disent-ils en le regardant, il a poussé un soupir. Stratonice ¹, à son tour, lui a lancé un doux regard, plein d'amoureuse tendresse. » Et alors viennent quelques insinuations sur les intrigues du galant. Si le prince se pique de poésie et qu'il se croie un grand talent : « Par Jupiter! disent-ils, Philoxène ² a ri de vos vers ; il les a tournés en ridicule, il a dit qu'ils sont faux et mal bâtis. » Auprès d'un homme religieux et qui respecte beaucoup la divinité, ils accusent son ami d'athéisme, de mépris pour les dieux, de négation de la Providence. A ces mots, l'auditeur, comme piqué par un taon qui lui perce l'oreille, ne manque pas de s'échauffer et de repousser son ami, sans attendre la pleine conviction de son crime.

15. En général, les délateurs n'imaginent et ne produisent d'accusation que celle qu'ils savent la plus propre à provoquer la colère de celui qui les écoute. Dès qu'ils connaissent son endroit vulnérable, ils y dirigent tous leurs traits ; ils espèrent que, dans son premier accès de colère, il ne prendra pas le temps d'examiner la vérité, et que, si l'accusé veut se justifier, l'autre ne le souffrira pas, tant cette révélation soudaine, fondée sur la vraisemblance, aura prévenu son esprit.

16. En effet, l'espèce de délation qui atteint le mieux son but est celle qui contrarie la passion favorite de celui qui écoute. C'est ainsi que jadis on accusa auprès de Ptolémée Dionysos ³ le philosophe platonicien Démétrius de boire de l'eau et d'être le seul parmi les Égyptiens qui ne portât pas des habits de femme pendant les Bacchanales. Si Démétrius, cité au tribunal de Ptolémée, n'avait pas bu dès le matin, au vu de tout le monde, et s'il n'avait pas dansé au son des cymbales, vêtu d'une robe tarentine, c'en était fait de lui, sous prétexte qu'il n'approuvait pas les habitudes du roi et qu'il blâmait par sa sagesse et ses doctrines les débauches de Ptolémée.

17. L'accusation la plus grave aux yeux d'Alexandre était

1. Voy. *De la déesse syrienne*, 49 et suivants.

2. On connaît l'histoire de ce poète dithyrambique et sa réponse à Denys : « Qu'on me reconduise aux Carrières ! »

3. Ptolémée XI Aulétés, appelé aussi *Dionysos*, *Bacchus*

d'être convaincu d'avoir refusé de rendre un culte divin à Héphestion. Lorsqu'en effet Héphestion fut mort, Alexandre, qui l'aimait beaucoup, voulut ajouter à ses autres magnificences l'honneur de le placer au rang des dieux¹. Bientôt toutes les villes élèvent des temples, consacrent des enceintes, dédient des autels à cette nouvelle divinité, instituent des fêtes en son honneur : le nom d'Héphestion devient un serment redoutable. Quiconque eût osé sourire, ou ne pas paraître plein de respect religieux, était à l'instant puni de mort. Les flatteurs, caressant cette passion puérile d'Alexandre, ne cherchent qu'à l'allumer davantage : ils racontent des songes envoyés par Héphestion, publient ses apparitions, parlent des guérisons qu'il a opérées, répandent ses oracles, et finissent par lui sacrifier comme à un dieu tutélaire et préservateur. Alexandre, flatté d'abord de leur entendre tenir ce langage, y croit à la longue, et s'estime heureux de n'être pas seulement fils d'un dieu, mais de faire des dieux à son tour. Combien d'amis d'Alexandre recueillent alors, quand on y songe, de tristes fruits de cette apo théose d'Héphestion ! Combien d'entre eux, accusés de n'avoir point honoré le dieu que tout le monde adore, perdent la faveur du roi et sont bannis de sa présence !

18. Dans ce temps même, Agathocle de Samos, l'un des taxiarques d'Alexandre, en grand crédit auprès du roi, fut sur le point de se voir en fermé avec un lion, parce qu'il était accusé d'avoir pleuré en passant auprès du tombeau d'Héphestion. Perdicas heureusement vint, dit-on, à son secours, et jura par tous les dieux, y compris Héphestion lui-même, que celui-ci lui était apparu, en véritable dieu, dans une partie de chasse, et lui avait ordonné de dire à Alexandre qu'il se gardât bien de faire aucun mal à Agathocle ; qu'il ne fallait attribuer ses larmes ni à son incré duité, ni au regret de la mort d'Héphestion, mais au souvenir de leur amitié passée².

19. La flatterie et la délation trouvaient donc alors un libre accès auprès d'Alexandre, en s'accommodant à sa passion. De même, en effet, que dans un siège les ennemis n'attaquent point les murailles par les endroits élevés, escarpés, difficiles à franchir, mais cherchent quelque partie mal gardée, ruinée ou basse, afin de s'en approcher avec toutes leurs forces, de s'en rendre maîtres et de s'introduire ensuite dans la ville ; ainsi,

¹ Voy. Arrien, livre VII, xiv ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, lxxii, lxxv ; Élien *Hist. div.*, VII, viii.

² Cf. La Fontaine, *Les obsèques de la lionne*.

lorsque les délateurs découvrent dans l'âme quelque partie faible, corrompue, d'un accès facile, ils dirigent leurs attaques de ce côté, appliquent leurs machines et finissent par se rendre maîtres de la place, sans que personne se mette en devoir de les repousser ou s'aperçoive de leur marche : une fois dans les murs, ils mettent le feu partout, brûlent, tuent, emportent ; or, tel est, on doit le croire, l'état d'une âme prise d'assaut et réduite en esclavage.

20. Les machines que les délateurs font jouer contre celui qui les écoute sont le mensonge, la fourberie, le parjure, l'insistance, l'effronterie et mille autres scélératesses ; mais la plus puissante de toutes est la flatterie, parente ou plutôt sœur de la délation. Il n'y a pas d'homme au cœur bien placé, à l'âme garnie d'un mur de diamant, qui puisse résister aux attaques de la flatterie, surtout lorsque la délation vient miner les fondements par des manœuvres souterraines.

21. Et ce n'est là que l'attaque extérieure. Mais au dedans combien de traîtres, d'intelligence avec l'ennemi, lui tendent la main, lui ouvrent les portes, et concourent de tout leur pouvoir à la perte de l'assiégé ! D'abord, c'est l'amour de la nouveauté, que la nature inspire à tous les hommes, et qui leur fait prendre en dégoût ce qu'ils ont à peine effleuré ; puis, c'est l'attrait qui nous porte vers tout ce qui est extraordinaire à entendre, c'est le charme étonnant que nous trouvons aux secrets qu'on nous confie à l'oreille et qui sont faits pour inspirer une foule de soupçons. Je sais, en effet, des personnes dont les oreilles sont aussi délicieusement chatouillées par la délation, que si on les caressait doucement avec une plume.

22. Soutenus par tous ces alliés, quand les délateurs montent à l'assaut, ils n'ont pas de peine, selon moi, à être vainqueurs, et cette victoire leur est d'autant plus facile, que personne ne se présente au combat et ne se met en devoir de repousser l'attaque. Au contraire, celui qui les écoute se livre lui-même de plein gré, et l'accusé ignore la trahison qu'on lui prépare : c'est ainsi que les habitants d'une ville prise la nuit sont tous égorgés pendant leur sommeil.

23. Mais ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que le calomnié, qui ne se doute de rien, aborde son ami d'un air souriant ; et, comme sa conscience ne lui reproche aucun grief, il parle, il agit ainsi qu'à l'ordinaire. Hélas ! le malheureux est environné d'embûches. Pour l'autre, s'il a l'âme bien située, libre et loyale, il fait à l'instant éclater sa colère et donne cours à son ressentiment, jusqu'à ce qu'enfin, permettant une justifica-

tion, il reconnaisse qu'il s'est emporté sans sujet contre son ami.

24. Si, au contraire, c'est un cœur lâche et vil, il reçoit son ami avec un sourire, mais en lui-même il le déteste, il grince des dents en secret, et, comme dit le poète¹,

Il couve son courroux dans le fond de son âme.

Or, il n'est pas, selon moi, d'injustice plus criante, rien n'est plus digne d'un esclave que de nourrir sa colère en se mordant les lèvres, d'accroître la haine enfermée dans son sein, d'avoir un sentiment dans le cœur et un autre à la bouche, de jouer, sous un masque gai et comique, une tragédie pleine de deuil et de larmes. Ce qui confirme surtout dans cette manière d'agir, c'est de voir le délateur en user de la sorte à l'égard de celui qu'il calomnie, et dont il paraissait autrefois l'ami. On ne veut plus alors entendre la voix de la victime, qui essaye de se disculper ; on préjuge de cette amitié apparente la vérité de l'imputation, et l'on ne songe pas que souvent il s'élève dans les amitiés les plus étroites des motifs de haine inconnus à tous les autres. Souvent même un coupable, pour prévenir une accusation, charge son ami de son propre crime, car il n'y a guère d'homme assez hardi pour l'imputer à son ennemi. Les motifs trop publiés de sa haine rendraient sa délation incroyable. C'est donc contre ceux qui passent pour leurs amis, que les délateurs dirigent leurs manœuvres, ayant soin de témoigner la plus vive attention à l'homme qui les écoute et qui doit croire à leur dévouement, en les voyant sacrifier à ses intérêts ceux qui leur sont chers.

25. Il y a aussi des gens qui, venant à connaître par la suite que leur ami a été injustement accusé, ne le repoussent pas moins, par honte de l'avoir cru coupable, et n'osent plus le regarder en face : on dirait qu'ils se croient offensés d'avoir reconnu son innocence.

26. Ainsi la société est affligée d'une foule de maux, nés d'une trop grande facilité à croire aux délateurs. Antia dit à son époux² :

Mourez, Prétus, ou bien tuez Bellérophon,
Car il a, malgré moi, pénétré dans ma couche.

Et c'est elle qui avait fait les avances et s'était vue dédaignée.

1. Homère, *Odyssée*, VIII, v. 273. Cf. *Iliade*, I, v. 81.

2. *Iliade*, VI, v. 466.

Peu s'en fallut pourtant que ce jeune héros ne pérît en combattant la Chimère, et que, pour prix de sa continence et du respect qu'il portait à son hôte, il ne fût victime des ruses de cette femme éhontée. C'est aussi par une délation semblable contre son beau-fils que Phèdre attira les malédictions d'un père sur Hippolyte, qui n'avait rien fait, grands dieux ! rien fait de criminel.

27. C'est vrai, dira-t-on. Mais quelquefois cependant le délateur peut être digne de confiance, surtout quand c'est un homme qui a le bruit d'être juste et prudent. On doit alors avoir d'autant plus d'égard à ce qu'il avance, qu'il ne s'est jamais souillé d'un crime. Eh quoi ! fut-il jamais un homme plus juste qu'Aristide ? Et pourtant il se ligua contre Thémistocle et excita contre lui la colère du peuple, étant, comme on dit, aussi dérangé de l'ambition que son rival. Aristide était juste envers tous les autres ; mais enfin il était homme, susceptible de colère, d'amour et de haine¹.

28. Si ce qu'on dit de Palamède est vrai², le plus prudent des Grecs et le plus distingué sous d'autres rapports, machina contre ce héros, qui lui était uni par les liens du sang et de l'amitié, et qui avait passé les mers avec lui pour partager tous ses dangers : tant il est naturel aux hommes de se laisser entraîner à leurs passions.

29. Parlerai-je de Socrate, injustement accusé devant les Athéniens d'impiété et de complot contre l'État, ou bien de Thémistocle et de Miltiade, qui, après tant de victoires, sont soupçonnés de trahir la Grèce³ ? Ces sortes d'exemples surabondent, et presque tous sont déjà connus.

30. Que doit donc faire un homme sensé, qui doute de la vertu ou de la sincérité de son ami ? Homère nous l'indique par la fable des Sirènes, quand il ordonne au navire de passer vite loin des charmes funestes de leurs chants ; il faut se boucher les oreilles et se garder de les ouvrir aux gens qui nous paraissent préoccupés de quelque passion : il faut que la raison, comme un portier fidèle, veille sur tous les discours qui nous sont adressés, admettant et faisant entrer ceux qui le méritent, repoussant et excluant, au contraire, ceux qui sont mauvais. Il serait plaisant, en effet, d'avoir des portiers dans nos maisons et de laisser nos oreilles et notre esprit ouverts à tout le monde.

1. Voy. Plutarque, *Vie d'Aristide*, III.

2. Voy. nos annotations sur l'*Apologie de Socrate*, édition Hachette, p. 68.

3. Tel fut, du moins, le prétexte, pour lequel ils furent exilés.

31. Lors donc qu'on s'approchera de nous pour nous faire quelque délation, examinons le fait en lui-même, sans avoir égard ni à l'âge, ni à la dignité, ni aux mœurs de celui qui nous parle, ni même à l'esprit qui brille dans ses discours ; car plus il paraît persuasif, plus nous devons redoubler de soins et de précautions dans notre examen. Il ne faut pas croire non plus au jugement d'autrui ni à la haine de l'accusateur, mais faire une enquête scrupuleuse de la vérité, tourner contre le délateur sa propre jalousie, exiger que les deux parties mettent à découvert leur pensée, et déterminer par là notre amitié ou notre haine. Mais prendre un parti, quand on est encore ému par la première impression de la calomnie, par Hercule ! quelle folie de jeune homme, quelle petitesse, et surtout quelle injustice !

32. La source de tous ces maux, comme je l'ai dit au début, c'est l'ignorance, et l'obscurité où chacun de nous laisse sa conduite. Ah ! s'il plaisait à un dieu de mettre nos actions au grand jour, la calomnie, ne trouvant plus d'asile, fuirait et s'abîmerait dans un gouffre profond, tandis que tout rayonnerait des splendeurs de la vérité !

LX

LE PSEUDOLOGISTE

OU SUR LE MOT 'Απορράς, CONTRE TIMARQUE¹.

1. Non, tu ne sais pas ce que veut dire le mot 'Απορράς², c'est évident. Car comment m'accuserais-tu, à propos de ce mot, d'être un barbare en fait de grec, lorsque j'ai dit de toi que tu ressemblais à un 'Απορράς (je me rappelle, en effet, avoir comparé tes mœurs à un jour néfaste), si tu n'ignorais pas absolument ce qu'il signifie ? Je vais donc t'apprendre, dans un instant, quel est le sens d'Απορράς. Mais, d'abord, je te dirai avec Archi-

1. *Pseudologiste* veut dire *mauvais grammairien*. On croit ce traité dirigé contre un certain sophiste, nommé Polyeute.

2. C'est-à-dire *néfaste* ; il se dit des choses et aussi des hommes.

logue que tu as pris la cigale par les ailes. Tu as sans doute entendu parler d'Archiloque, un poète iambique, natif de Sardes, homme libre, franc, véritable emporte-pièce, toujours prêt à mordre ceux qui tombaient sous le fiel de ses iambes. Un jour qu'un de ses ennemis l'avait insulté : « Tu as pris la cigale par les ailes, » dit Archiloque à cet homme, en se comparant lui-même à une cigale, insecte criard, qui chante sans nécessité, et qui, lorsqu'on le tient par les ailes, se met à crier encore plus fort. « Malheureux, voulait dire Archiloque, que prétends-tu, en excitant contre toi un poète bavard, qui est en quête des occasions et des sujets pour ses iambes ? »

2. Je te fais les mêmes menaces. Non, par Jupiter, que je veuille me comparer à Archiloque. Comment le pourrais-je ? Je suis bien loin de son talent. Mais je sais de toi mille et mille choses, dignes de la poésie iambique, et auxquelles Archiloque lui-même ne pourrait suffire, appelât-il à son aide Simonide et Hipponax, pour peindre, en collaboration, un seul de tes vices pris à part : tant ton impudence laisse derrière toi, comme des enfants, un Orodécide, un Lycambe, un Bupalus, points de mire de leurs traits mordants ¹. Il semble qu'un dieu ait pris soin d'amener sur tes lèvres le rire qu'a provoqué mon Ἀπορῥῆς, pour prouver à tous que tu es d'une ignorance plus crasse que celle des Scythes, et que tu ne sais rien des choses les plus communes et les plus vulgaires. Il a voulu que tu servisses d'occasion et de sujet d'écrire contre toi à un homme libre, qui te connaît à fond et à plein, et qui, loin de craindre de tout dire, est prêt à crier sur les toits, outre tes anciennes fredaines, ce que tu fais chaque jour et chaque nuit.

3. Il serait toutefois inutile et superflu de suivre, pour te parler avec franchise, les procédés des gens instruits. Jamais la censure ne te rendra meilleur. On persuaderait plutôt à l'escarbot de ne plus rouler ce qu'il s'est une fois mis à tenir entre ses pattes ². D'ailleurs, il n'est personne, je pense, qui ignore jusqu'où vont ton audace et les excès dont tu souilles tes cheveux blancs. Ta débauche n'est pas aussi à couvert, aussi secrète. Il n'est pas nécessaire de te dépouiller de ta peau de lion, pour s'apercevoir que tu n'es qu'une bourrique. A moins d'arriver tout frais des régions hyperborées et d'être un vrai Cyméen, on doit voir, au premier coup d'œil, que tu es le plus impudent de tous les ânes, et l'on n'a pas besoin, pour cela, d'attendre que

1. Voy. Horace, *Épode* VI, v. 43, et la note d'Orelli.

2. Voy. le commencement de la *Paix* d'Aristophane.

tu te mettes à braire. Longtemps avant moi, la renommée a publié partout et souvent tes belles équipées, et tu possèdes une réputation brillante, qui te place au-dessus d'Ariphra¹, du Sybarite Misthon², de Bartas de Chio³, maître expert en ces sortes d'exploits. Cependant il faut parler, quoique j'aie l'air de ne rien dire de neuf, afin qu'on ne m'accuse point d'être le seul qui ne soit dans la confidence.

4. Mais appelons plutôt à notre aide un personnage des prologues de Ménandre, Elenchus⁴, ce dieu qui aime la vérité et la franchise. Ce n'est pas un des acteurs les plus obscurs qui montent sur la scène. Il n'a d'ennemis que vous autres qui redoutez sa langue, vu qu'il sait tout et qu'il dit nettement ce qu'il connaît de votre conduite. Ce serait charmant, si ce dieu voulait bien paraître un instant sur le théâtre, et mettre les spectateurs au courant de la pièce. « De grâce, Elenchus, ô toi le plus aimable des prologues et des génies, essaye donc de donner à mes auditeurs quelques détails préliminaires. Dis-leur que ce n'est pas pour rien, ni par un penchant haineux, ni, comme on dit, sans m'être lavé les pieds, que j'entreprends ce discours, mais pour venger à la fois mon injure et poursuivre un homme contre qui les débordements soulèvent l'indignation publique. Après cette explication simple et claire, tu peux te retirer, tout en nous restant propice, et moi je me charge du reste. Je suivrai ton exemple, je mettrai tout à nu, avec franchise et sincérité, sans que tu puisses m'accuser de rien taire. Je n'userai pas de toi non plus, mon cher Elenchus, pour me donner des louanges en présence des spectateurs, ni pour révéler toutes les turpitudes de cet homme; car il serait indigne de toi, qui es un dieu, de te salir la bouche de termes aussi abominables.

5. « Ce soi-disant sophiste, (c'est le prologue qui parle) vint un jour à Olympie pour y lire un discours dans l'assemblée panégyrique. Voici quel en était le texte : « Un Athénien, je crois, veut empêcher Pythagore d'être initié aux mystères d'Eleusis, sous prétexte qu'il est barbare, attendu que ce philosophe disait lui-même qu'avant d'être Pythagore il était Euphorbe. » Ce discours, semblable au geai d'Ésope, était un assemblage de plumes étrangères. Or, comme notre sophiste ne voulait pas

1. Voy. Aristophane, *les Chevaliers*, p. 94 de la traduction de M. Artaud. Cf. *les Guêpes*, v. 1274.

2. Voy. Ovide, *Tristes*, II, v. 417.

3. Personnage inconnu.

4. Ce mot signifie *Conviction*. — Cf. *Le Pêcheur ou les Ressuscités*.

avoir l'air de réciter des phrases rebattues, mais d'improviser ce qu'il avait appris dans un livre, il va trouver un de ses amis, citoyen de Patras, homme versé dans l'éloquence judiciaire, et le prie, lorsqu'il lui proposera un sujet de discours, de choisir celui de Pythagore. L'avocat y consent, et engage l'auditoire à écouter cette fameuse harangue en faveur de Pythagore.

6. « Cependant son débit trahit sa supercherie; on devine, à la manière dont il enchaîne ses phrases, qu'elles sont depuis longtemps méditées et étudiées, et, malgré l'impudence de son allié, qui lui prête la main et combat en sa faveur, il s'élève un fou rire dans toute l'assemblée. Les uns, l'œil fixé sur l'avocat de Patras, lui donnent à entendre que sa complicité d'imposture n'est un secret pour personne; les autres, reconnaissant chaque phrase que le sophiste prononce, s'amuse, tout le temps que dure sa harangue, à faire assaut de mémoire et à se demander à quelle déclamation de nos sophistes modernes les plus en renom sont faits ces divers emprunts.

7. « Parmi les auditeurs se trouvait l'auteur même du morceau : il était du nombre des rieurs. Et comment aurait-il pu s'empêcher de rire d'une hardiesse aussi manifeste, aussi incroyable, aussi impudente? Comment ne pas éclater? On ne peut commander au rire. Notre auteur donc, en entendant cette voix que l'orateur croyait harmonieuse et qui ressemblait à une lamentation funèbre en l'honneur de Pythagore, s'imagine voir un âne qui essaye de jouer de la lyre, et s'abandonne aux bruyants transports de son hilarité. L'orateur se retourne, l'a-perçoit, et voilà la guerre allumée.

8. « Peu de temps après arrive le premier jour de l'an, ou plutôt la célébration du troisième jour de la Grande Néoménie, durant laquelle les Romains, suivant l'antique usage, font certains vœux pour toute l'année, offrent des sacrifices prescrits par le roi Numa, et croient que ce jour-là les dieux sont mieux disposés à exaucer leurs prières. Or, notre rieur d'Olympie, qui s'était si fort diverti du Pythagore supposé, assistait à cette fête et à cette cérémonie. Quand il voit venir ce vantard sans vergogne, ce comédien qui s'affuble des discours d'autrui, cet infâme dont il connaît à fond les habitudes, les sales débauches, la vie hideuse, et les actions qu'on lui attribue, et les postures où on l'a surpris : « Évitions, dit-il à un de ses amis, cette vue malencontreuse; la présence de cet homme suffit pour changer cet heureux jour en ἄποπός. » Le sophiste, qui prend ce mot pour un terme barbare, étranger à la langue grecque, se met aussitôt

à rire; et, comme pour se venger des rires que notre auteur avait fait éclater jadis à son sujet, il dit à ceux qui l'environnent : « Ἀπορράς ! Qu'est-ce que cela ? Un fruit, une plante, un vase ? Un Ἀπορράς est-il bon à manger ou à boire ? Je n'ai jamais entendu parler d'Ἀπορράς ; je ne sais pas ce que cela veut dire. »

9. « Il s'imaginait par là tourner notre auteur en ridicule ; il riait donc beaucoup d'Ἀπορράς, et on s'apercevait qu'il fournissait contre lui-même la preuve la plus complète de son ignorance. Tel est le motif qui a déterminé l'auteur qui me fait comparaître devant vous à montrer dans ce discours que cet illustre sophiste ignore les termes les plus usités chez les Grecs, les expressions employées jusque dans les boutiques et les tavernes. » Ici finit le rôle d'Élenchus.

10. Pour moi, car je me charge à présent du reste de la pièce, assis, pour ainsi parler, sur le trépied de Delphes, je crois de mon devoir de publier tes faits et gestes dans ta patrie, en Palestine, en Égypte, en Syrie, puis en Grèce et en Italie, et enfin tes allures actuelles à Éphèse, qui mettent le comble à ta démente et qui servent de faite et de couronnement à ta conduite. C'est le cas de t'appliquer le proverbe : « Habitant d'Illion, tu as payé un acteur tragique ¹. » Il est temps que tu entendes le récit de ton propre mal.

11. Mais non ; parlons auparavant du mot Ἀπορράς. Dis-moi, je t'en prie, au nom de la Vénus des carrefours, de Génétyllis ² et de Cybèbe ³, que trouvais-tu donc à reprendre dans ce mot ? En quoi t'a-t-il paru si risible, cet Ἀπορράς ? Par Jupiter ! n'est-il donc pas grec ? Est-ce un intrus provenant de notre commerce avec les Celtes, les Thraces et les Scythes ? Tu sais si bien tout ce qui concerne Athènes, que tu n'hésites pas à exclure ce mot et à le proclamer banni du territoire grec. Tu fais gorge chaude de m'entendre user de locutions étrangères et barbares, et de me voir passer les confins de l'Attique. Mais est-il un terme plus athénien que celui-là ? te demanderont tous ceux qui en savent plus long que toi sur ces matières. Tu parviendrais plutôt à prouver qu'Érechthée et Cécrops étaient des étrangers et des intrus dans Athènes, que de démontrer qu'Ἀπορράς n'est pas attique et autochtone ⁴.

1. Voy. *le Pêcheur*, 38. — 2. Voy. *les Amours*, 42.

3. La même que Cybèle. Voy. ce mot dans le *Dict.* de Jacobi.

4. Voy., sur la condition des *autochthones* opposée à celle des *météques*, un mémoire de Sainte-Croix, dans les *Mém. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XLVIII.

12. Les Athéniens, en effet, désignent beaucoup d'objets par des mots communs aux autres peuples de la Grèce; mais ils sont les seuls qui appellent Ἀπορράς un jour néfaste, abominable, malheureux, funeste, un jour qui te ressemble. Tiens, voilà qu'en passant tu as appris ce que veut dire Ἀπορράς : lorsque les magistrats suspendent leurs fonctions, quand les tribunaux sont fermés, qu'on n'offre point de sacrifices, qu'on ne fait rien de ce qui exige un augure favorable, ce jour-là s'appelle Ἀπορράς.

13. Différentes raisons ont introduit cet usage chez les différents peuples⁴. Les uns, après avoir essuyé de graves défaites, ont décidé que les jours anniversaires de ces malheurs devinssent néfastes, c'est-à-dire qu'aucune transaction n'y pût être résolue, qui fût suivie d'effet; ou bien, par Jupiter!... Mais n'est-il pas ridicule et hors de saison que je me mêle d'instruire un vieillard de ton âge, et de lui apprendre ce qu'il a toujours ignoré? Oui, il ne te reste plus que cela à connaître; et, quand tu le sauras, tu connaîtras tout, n'est-ce pas? Oui, mais comment cela, mon gaillard? On pourrait peut-être t'excuser d'ignorer certaines expressions qui ne sont plus du domaine commun, et que le gros des hommes ne connaît plus. Mais Ἀπορράς! tu l'as dit toi-même sans le comprendre; car c'est un mot spécial et unique.

14. Fort bien, dira-t-on peut-être : parmi les mots anciens, il en est que l'on peut dire, et d'autres qu'il ne faut pas employer, parce qu'ils ne sont pas d'un usage assez répandu, qu'ils étonneraient ceux qui nous écoutent et blesseraient leurs oreilles. Ainsi moi, mon très-cher, en te parlant de toi, j'ai fait une faute; j'aurais dû sans doute me servir de mots paphlagoniens, cappadociens et bactriens; tu m'aurais mieux compris; tu aurais été flatté de les entendre. Mais, quand on parle aux autres Grecs, il faut, je crois, se servir de la langue grecque. Les Attiques, il est vrai, ont, par la suite des temps, introduit des changements considérables dans leur idiome; mais Ἀπορράς est un mot qui s'y est toujours conservé, un de ceux que tout le monde emploie.

15. Je pourrais te citer une foule d'écrivains qui, avant moi, ont employé cette expression, si je ne craignais de te jeter dans un grand embarras, en te nommant des poètes, des orateurs, des historiens, qui te sont étrangers et inconnus. Je ne t'en

4. On trouvera d'intéressants détails sur le jour néfaste chez les Romains, dans *Rome au siècle d'Auguste*, de Ch. Dézobry, lettres XI et LXXVII.

parlerai donc pas : car tout le monde les connaît. Si tu peux m'indiquer un seul écrivain de l'antiquité qui ne se soit pas servi de cette locution, je te dresse, comme on dit, une statue d'or à Olympie. Mais quand un vieux, un homme hors d'âge comme toi, ignore de pareilles choses, il me semble qu'il ne sait pas qu'Athènes est une ville de l'Attique, que Corinthe est sur l'Isthme et Sparte dans le Péloponèse.

16. Il te reste à nous dire que tu connaissais ce mot, mais que tu en as blâmé l'emploi déplacé. Eh bien, je vais me justifier là-dessus comme je le dois. Écoute-moi donc, à moins que tu ne te soucies guère de passer pour un ignorant. Les anciens ont souvent lancé de pareils sarcasmes à des gens de ton espèce; car il y a eu de tout temps, on peut le croire, des hommes de mœurs abominables, des débauchés, des vauriens. On donna à l'un le nom de *Cothurne*, par allusion à sa conduite comparable à l'emploi de cette chaussure. On en nomma un autre la *Rage*, parce que c'était un orateur brouillon, qui jetait le trouble dans les assemblées. Un troisième fut appelé la *Semaine*, parce qu'à l'exemple des enfants qui ont congé tous les sept jours, il plaisantait dans les réunions populaires, s'amusait à rire et à se jouer des affaires sérieuses de l'État. D'après cela, je te le demande par Adonis, ne me permettras-tu pas de comparer un affreux coquin, un homme nourri dans toutes sortes de vices, à un jour sinistre et malheureux?

17. Nous avons soin d'éviter la rencontre des gens qui boient du pied droit : c'est un mauvais présage, surtout le matin; quand on voit un eunuque, un castrat, un singe en sortant de chez soi, on revient sur ses pas et l'on rentre, persuadé que tout ira mal ce jour-là, d'après ce mauvais et fâcheux augure. Eh bien, lorsqu'au commencement, à la porte, à l'entrée, au matin de l'année on aperçoit un mignon, livré à des pratiques qui ne se disent pas, et fort distingué dans sa profession, un homme rompu et consommé dans le vice, et qui mérite d'être appelé, pour ses œuvres, imposteur, charlatan, parjure, peste, carcan, barathrum, on ne le fuirait pas, on ne le comparerait pas à un jour néfaste, on ne l'appellerait pas Ἀποργάς?

18. Mais n'est-ce pas là ton portrait? Tu ne saurais nier que ta valeur virile ne me soit bien connue. Tu me parais même assez fier de ce que la gloire de tes hauts faits n'a rien perdu de son éclat, de ce que tous les yeux sont sur toi, de ce que ton nom est dans toutes les bouches. Si tu contestes ou nies cette ressemblance, de qui te feras-tu croire? de tes concitoyens? car c'est par eux qu'il est juste de commencer; mais ils con-

naissent ta première éducation, comment tu t'es livré à je ne sais quel soudard éhonté, qui t'a corrompu et fait servir à tout ce qu'il voulait, jusqu'à ce qu'ayant fait de toi, comme on dit, une guenille toute déchirée, il finit par te mettre à la porte.

19. Ils n'ont pas oublié non plus, comme tu peux croire, tes prouesses dramatiques, quand tu voulus figurer avec les danseurs et être chef de comparses. Personne n'avait encore paru sur le théâtre, on n'avait pas encore annoncé le titre de la pièce, lorsque, bien costumé, chaussé de cothurnes d'or, vêtu d'une robe de tyran, tu fus envoyé pour réclamer l'indulgence du public ; tu te retiras chargé de couronnes, couvert d'applaudissements, comblé d'honneurs : et maintenant te voilà rhéteur et sophiste. Ceux qui apprennent cette métamorphose s'imaginent, comme dans la tragédie¹,

Voir deux soleils aux cieux et deux villes de Thèbes,

et ils se disent le mot si connu : « L'homme d'aujourd'hui est-il celui d'hier ? » Ainsi, tu fais sagement de ne plus retourner parmi tes compatriotes, de ne plus paraître dans le pays et de t'exiler volontairement de ta patrie. Non pas que l'hiver y soit dur et l'été insupportable : c'est, au contraire, une des villes les plus belles et les plus grandes de la Phénicie ; mais être en butte aux récriminations, vivre avec des gens qui te connaissent et se souviennent de ton passé, c'est t'attacher à une potence. Mais que je suis fou ! Eh ! devant qui rougirais-tu ? Que vois-tu de honteux dans tes derniers actes ? J'entends dire que tu possèdes dans ta patrie des biens considérables, sans doute cette misérable tourelle, en comparaison de laquelle le tonneau du philosophe de Sinope serait le palais de Jupiter. Néanmoins tu ne pourras faire changer d'opinion à tes concitoyens, et les empêcher de te regarder comme le plus débauché des hommes et l'opprobre de leur cité.

20. Mais peut-être les autres habitants de la Syrie t'accorderont-ils leurs suffrages, si tu viens leur dire qu'il n'y a rien de pervers, rien de blâmable dans ta conduite. Par Hercule ! Antioche n'a-t-elle donc pas vu ton bel exploit, lorsque tu emmenas ce jeune homme qui arrivait de Tarse ? Mais il est trop honteux pour moi de dévoiler de pareilles turpitudes. Au surplus, elles ne sont un secret pour personne, et des témoins oculaires se souviennent de t'avoir vu à genoux, tandis que ton complice

1. Euripide, *Bacchantes*, v. 946. Cf. Virgile, *Énéide*, IV, v. 470.

était occupé à faire ce que tu sais bien, si tu n'as pas entièrement perdu la mémoire.

21. Et les Égyptiens? Ils ne te connaissent pas, eux chez lesquels, après tes beaux spectacles de Syrie, tu t'es enfui, à cause de ce que j'ai dit, poursuivi par des marchands d'habits, de qui tu avais acheté de précieuses étoffes pour subvenir à tes frais de route. Alexandrie t'a vu faire d'aussi bons tours, et il ne fallait pas, par Jupiter! qu'elle te trouvât inférieur à ce que tu t'étais montré à Antioche. Ton libertinage y parut même plus à nu, ton ardeur de débauches s'y ralluma avec plus de fureur, ta renommée s'en accrut davantage, et tu marchas la tête découverte. Un seul homme se laissa convaincre par tes serments que tu n'étais pas coupable de pareils crimes. Ce fut aussi le dernier qui vint à ton aide et paya tes services : homme distingué parmi les Romains et dont je tairai le nom, si tu veux bien le permettre ; d'ailleurs il est connu, et chacun sait qui je veux dire. Tout ce qu'il eut à souffrir de tes effronteries, pendant le temps que tu passas avec lui, à quoi sert d'en parler? Mais lorsqu'il t'eut surpris aux genoux du jeune OEnopion, son échanson, put-il douter que tu ne fusses ce que tu es, en te voyant à l'œuvre? Non, à moins d'être complètement aveugle ; et il fit bientôt connaître ce qu'il pensait de toi, en te chassant de sa maison, et en la purifiant, dit-on, après ta sortie.

22. L'Achaïe et l'Italie tout entière sont pleines de tes hauts faits et de la gloire qu'ils t'ont procurée : jouis donc de ta célébrité. Quant à ceux qui admirent ce que tu fais aujourd'hui à Ephèse, je leur dirai une chose extrêmement vraie, c'est que leur surprise serait moindre s'ils connaissaient ton passé. Cependant tu as appris ici des choses nouvelles dans le commerce des femmes.

23. Eh bien ! le nom d'Ἀπορράς ne va-t-il pas comme un soulier à un pareil homme? Mais comment, par Jupiter! oses-tu venir encore nous donner un baiser sur la bouche, après toutes tes turpitudes? C'est l'injure la plus outrageante que tu puisses faire à ceux qui le méritent le moins, à tes interlocuteurs pour lesquels c'est déjà beaucoup que de subir les autres maux causés par ta bouche, tes expressions barbares, ta voix rude, la confusion, le désordre de tes phrases désavouées par les muses, et le reste. Et après cela tu viens nous donner un baiser! Que les dieux nous en préservent! J'aimerais mieux celui d'un aspic ou d'une vipère. On risquerait, il est vrai, d'être mordu et de souffrir, mais on ferait venir le médecin qui calmerait la douleur, tandis que, pour guérir ton baiser et son poison, à quoi

servirait de s'approcher des sanctuaires et des autels? Quel dieu écouterait les prières de la victime? Combien d'eaux lustrales, combien de fleuves faudrait-il?

24. Et cependant un homme comme toi ose rire des autres? Tu te moques des mots et des termes qu'ils emploient, quand tu commets de pareilles actions! En vérité, si je ne connaissais pas le mot *Ἀποφράς*, j'en serais confus, tant je suis loin de regretter de l'avoir employé. Jamais personne de nous t'a-t-il reproché *βρωμολόγους*¹, *τροπομάσθητας*², *ῥησιμετρῆν*³, *Ἀθηنيῶ*⁴, *ἀνθοκρατεῖν*⁵, *σπενδικίζειν*⁶, *χειροβλημάσθαι*⁷? Puisse Mercure, le dieu de l'éloquence, t'écraser misérablement, misérable, sous tes propres locutions! Dans quels livres les as-tu trouvées? Tu les as déterrées sans doute dans quelque coin des *Lamentations* d'un poète, au milieu de la moisissure et des toiles d'araignées, ou bien dans les tablettes de Philénis⁸, que tu as toujours à la main. Du reste, ces locutions sont dignes de la bouche qui les prononce.

25. A propos de bouche, que dirais-tu si ta langue (faisons cette supposition) te citait au tribunal pour tes crimes, ou tout au moins pour tes outrages, et si elle te disait : « C'est moi, ingrat, qui, de la pauvreté, du dénûment, de la misère affamée, t'ai fait d'abord paraître avec succès sur les théâtres, jouant les Ninus, les Antiochus, les Achilles. Ensuite t'ayant appris à faire lire les enfants, je t'ai nourri longtemps par ce moyen. Aujourd'hui je te montre à réciter les discours des autres, à passer pour un sophiste, et je t'ai même procuré une gloire que tu ne méritais guère. Quel grief as-tu donc à me reprocher pour me traiter de la sorte, pour m'imposer les plus honteux emplois et me faire servir aux actions les plus abominables? N'est-ce donc point assez d'être occupée tout le jour à mentir, à me parjurer, à débiter mille sornettes et mille inepties, ou plutôt à vomir la fange de tes discours? Faut-il donc, malheureuse, que la nuit même tu ne me laisses aucun repos? Seule, je te sers à tous les usages; foulée, souillée de toutes les manières, il faut encore que de langue je devienne main; tu m'outrages comme si je n'étais pas à toi, et tu m'inondes de tes impuretés. Je suis faite uniquement pour parler : c'est aux autres membres que la nature a prescrit de faire et de subir de telles abominations. Plût

1. Qui parlent de sujets puants. — 2. Hommes dignes du fouet. — 3. Mesurer ses paroles. — 4. Je désire aller à Athènes. — 5. Avoir l'empire des fleurs. — 6. Barbarisme pour *σπενδορίζειν*, jeter avec une fronde. — 7. Lancer avec la main. — 8. Courtisane perdue de débauche.

au ciel que quelqu'un m'eût coupée, comme celle de Philomèle ! Plus heureuses cent fois sont les langues de ceux qui ont dévoré leurs propres enfants ! »

26. Au nom des dieux ! si ta langue te parlait ainsi dans son langage et qu'elle invoquât le témoignage de ta barbe, que lui répondrais-tu ? Sans doute ce que tu répondis dernièrement à Glaucus¹, qui te reprochait un de tes actes ordinaires, que ce sont ces actes mêmes qui t'ont rendu célèbre en peu de temps et fait connaître de tout le monde. Comment, en effet, ton éloquence t'aurait-elle conduit à une si brillante renommée ? Mais il est bon d'être illustre et de se faire un nom n'importe à quel prix. Tu énumérerais ensuite à ta langue tous les surnoms que tu as reçus chez différents peuples ; ils sont en si grand nombre que je m'étonne de ton indignation au sujet d'Ἀποφράς, quand les autres ne t'ont pas causé la moindre colère.

27. En Syrie on t'a appelé *Rhododaphné*². Pourquoi ? Par Minerve ! je rougirais de le dire, et je veux, autant que possible, l'ensevelir dans l'oubli. En Palestine on t'a nommé *le Buisson*, sans doute parce que ta barbe commençait à piquer ; tu te rasais encore. En Égypte on t'a surnommé *l'Angine*. On sait pourquoi. Peu s'en fallut, dit-on, que tu ne fusses étranglé par un de ces matelots qui conduisent des vaisseaux à trois voiles. Il tomba sur toi et te ferma la bouche. Les bons Athéniens, sans vouloir faire d'équivoque, ont su t'honorer par l'addition d'une seule lettre et t'ont nommé *Atimarque*³. Il fallait bien que tu eusses quelque chose de plus que ton homonyme. En Italie, grands dieux ! (voici maintenant une épithète héroïque), on t'a nommé *le Cyclope*, parce qu'un jour tu voulus jouer ce rôle dans le costume traditionnel consacré par Homère, et imiter jusqu'à sa lubricité. Couché par terre, ivre, tenant une coupe en main, tu te permettais des gaillardises à la Polyphème, lorsque ton jeune comparse saisit un pieu bien aiguisé et vint, second Ulysse, pour te crever l'œil.

Mais il manqua son coup ; sa main mal assurée⁴
Ne sut pas diriger la pointe du bâton,
Et son arme glissa vers le bas du menton.

On ne sera pas étonné que je me permette une froide plaisante-

1. Il n'est pas autrement connu.

2. *Laurier-rose*.

3. C'est-à-dire *chef des infâmes*, Ἀτίμαρχος, équivalent à ἀτίμων ἀρχός.

4. Parodie d'Homère, *Iliade*, XIII, v. 606 ; V, v. 293 ; et XI, v. 233.

rie, quand je parle de toi. Nouveau Cyclope, tu ouvrais la bouche dans toute sa largeur, et tu te laissais crever la mâchoire, ou plutôt tu essayais, comme Charybde, à engloutir *Outil*¹ avec son vaisseau, les matelots, les mâts et le gouvernail. Tous les assistants furent témoins de cette scène. Le lendemain, pour te justifier, tu alléguas ton ivresse et tu mis tout sur la faute du vin.

28. Déjà riche de tant de beaux noms, pourquoi rougis-tu de celui d'Ἀποπράς? Au nom des dieux! que penses-tu donc, lorsque le bruit public prétend que tu es atteint de la passion lesbienne et phénicienne? Ne comprends-tu pas mieux ces mots qu'Ἀποπράς, et crois-tu que ce sont des éloges? Ou bien les connais-tu parfaitement pour avoir été nourri avec eux, tandis que tu rejettes Ἀποπράς tout seul, comme nouveau pour toi, et que tu l'exclus de la liste de tes titres? Alors tu es justement puni de ton ignorance, et ta réputation s'étend jusque dans les gynécées. Il n'y a pas longtemps, lorsque tu eus l'audace de vouloir te marier à Cyzique, celle que tu voulais épouser, on ne peut mieux édifiée sur tes mœurs, s'écria, la bonne pièce : « Je ne veux pas d'un mari qui lui-même en a besoin. »

29. Et c'est un homme comme toi qui s'inquiète des mots, qui rit des autres, qui les méprise? Mais tu as raison. Nous ne pouvons tous parler le même langage que toi. Eh! qui serait assez audacieux dans ses discours pour demander, au lieu d'une épée, *un trident contre trois adultères*; pour dire, en jugeant la prise de Tricaranum² par Théopompe³, que *son éloquence à triple tranchant a détruit des villes éminentes*; et ensuite qu'il a *tridenté la Grèce*, que *c'est un Cerbère dans ses discours*. Dernièrement aussi tu as allumé une lampe pour chercher, je crois, quelque frère perdu; et mille autres folies qui ne valent pas la peine qu'on en parle. Il y a cependant celle-ci dont se souviennent ceux qui l'ont entendue : « Un riche, disais-tu, et deux pauvres étaient ennemis; » puis tu ajoutes, en parlant du riche : « Il tua l'autre des pauvres. » Les auditeurs, naturellement, se mettent à rire; tu te reprends, et pour corriger ta faute : « Non, dis-tu, mais il tua l'autre des deux⁴. » Je ne parle pas de tes expressions su-

1. Dans l'*Odyssée*, Ulysse dit à Polyphème, qui lui demande son nom, qu'il s'appelle Οὐτις, *Personne*. Voy. *Odyssée*, IX, v. 366.

2. Ville forte du territoire de la Phlasiac, petit canton de l'Achaïe, près des sources de l'Asopus, aujourd'hui l'*Asopo*.

3. Probablement l'historien de ce nom. Voy. Vossius, *Hist. gr.*, édition Westermann, p. 40.

4. Voy., pour l'intelligence grammaticale de ce passage, la note de Gesner, dans le Lucien de Lehmann, t. VIII, p. 444.

rannées τριῶν μηνῶν, ἀνηνεμία, πέταμαι, ἐχθύνειν et autres beautés qui fleurissent tes discours ¹.

30. Ce que tu fais sous l'aiguillon de la pauvreté (qu'Adrastée me soit propice!), je ne le reprocherais à personne. On peut pardonner à un homme pressé de la faim de nier avec un parjure le dépôt qu'un citoyen lui a confié, de demander avec impudence, de demander encore après qu'il a reçu, de voler des habits, de prêter à gros intérêts. Je ne dis pas un mot de tout cela. On voit sans jalousie employer tous les moyens pour repousser la misère. Mais ce qu'on ne peut supporter, c'est qu'un gueux comme toi dépense pour ses plaisirs tout le produit de son impudence. Tu me permettras cependant de te louer du tour fort ingénieux que tu as fait lorsque, mettant en pratique l'art de Tisias (tu connais le moyen), tu as renouvelé le procédé de Corax ² et escroqué trente pièces d'or à un vieil imbécile qui, sous les auspices de Tisias, fut pris dans tes pièges et te paya pour un livre sept cent cinquante drachmes ³.

31. J'aurais encore beaucoup de choses à te dire : je veux bien t'en faire grâce. J'ajouterai seulement ce conseil : persiste dans la conduite qui t'agrée, et ne cesse pas de tourner contre toi tes folles ivresses; mais pour l'autre affaire, renonces-y. Foin de toi! ce serait une impiété d'inviter à sa table ceux qui ont de pareilles mœurs, de leur présenter la coupe de l'amitié et de toucher aux mêmes mets. Renonce encore à ces baisers qui sont d'usage après les discours, ou garde-les pour ceux qui ont rendu depuis peu ta bouche néfaste. Et puisque j'ai commencé à te donner des conseils d'ami, écoute encore celui-ci : cesse de parfumer tes cheveux blancs et ne t'épile qu'à une seule place. Si tu as quelque maladie, il faut te soigner partout; mais si tu n'as rien de particulièrement malade, à quoi bon nettoyer, adoucir et polir ce qu'on ne doit pas voir? Tu es sage en un point, c'est de garder tes cheveux blancs et de ne pas les noircir. C'est un voile à ta lubricité. Conserve-les donc, au

1. Τριῶν μηνῶν, trois deux mois; ἀνηνεμία, au lieu de νηνεμία, calme, bonace; πέταμαι, je vole, est usité, mais plutôt en poésie qu'en prose; ἐχθύνειν, répandre, n'est pas usité : on doit dire ἐχρεῖν.

2. Corax et Tisias, Siciliens et premiers inventeurs de la rhétorique. Corax était disciple de Tisias, qui lui avait promis de lui enseigner l'art de persuader. Après un certain temps, Tisias demande à son élève le prix de ses leçons. Celui-ci soutient qu'il ne doit rien. Le maître insiste : l'élève répond que, puisqu'il ne peut persuader son maître, l'art qu'il lui a enseigné est inutile, et qu'il est quitte envers lui.

3. Près de 750 francs.

nom de Jupiter! du moins pour le moment; épargne aussi ta barbe, ne la souille pas davantage, ne la couvre plus d'ignominie; ou, si tu ne peux t'en empêcher, que ce soit durant la nuit, dans les ténèbres, car pour le jour, fi donc! ce serait de la sauvagerie, de la bestialité!

32. Tu vois combien il eût mieux valu pour toi de ne pas troubler les eaux de Camarine¹ et de ne pas te moquer d'*Ἀποφράς*, qui va désormais *apophraser* ta vie entière. Te manque-t-il un coup de pinceau? Autant qu'il est en moi, il ne te manquera pas longtemps. Tu ne sais pas encore quel tombereau tu as attiré sur toi, fine poussière, vieux renard, toi qui devrais trembler quand un homme à poil, ou, comme disaient nos aïeux, un gaillard aux fesses noires, te regarde seulement d'un air sévère. Tu ris peut-être de ces mots *fine poussière* et *vieux renard*; tu crois entendre des énigmes et des logogriphe, car les noms mêmes de tes vices te sont inconnus. Voici donc une belle occasion pour toi de calomnier ces expressions, si *Ἀποφράς* ne t'avait payé au triple et au quadruple. Au surplus, ne t'en prends qu'à toi; car, comme l'a dit le bel Euripide²,

Une bouche sans frein, sans règle et sans pudeur,
Nous entraîne à la fin au plus cruel malheur.

LXI

SUR UN APPARTEMENT³.

1. Ainsi Alexandre eut envie de se baigner dans le Cydnus⁴, en en voyant les eaux belles, transparentes, profondes sans

1. « Lac situé en Sicile, près d'une ville du même nom. Les habitants de cette ville, voulant donner un écoulement à ses eaux, consultèrent l'oracle d'Apollon, qui leur répondit : *Ne troublez pas les eaux de Camarine*. Ils désobéirent à l'oracle, travaillèrent à faire écouler les eaux, dont la corruption leur causa de violentes maladies. De là est venu le proverbe : *Μὴ χίρει Καμαρίναν*. » BELIN DE BALLU.

2. *Bacchantes*, v. 385.

3. Wieland et Schmieder attribuent ce morceau à la jeunesse de Lucien.

4. Voy. notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, p. 444 et suivantes.

danger, doucement rapides, agréables au nageur, fraîches pendant l'été. Si bien que, quand il aurait pu prévoir la maladie qui en fut la conséquence, il n'aurait pas, je crois, résisté au plaisir de se plonger dans ce bain. De même, à la vue d'un appartement vaste et magnifique, éclairé de la lumière la plus pure, où l'or étincelle de toutes parts, où la peinture étale la richesse de ses couleurs, quel est l'orateur de profession qui ne désirerait y prononcer quelque discours, s'y faire applaudir, s'y créer une réputation, le faire remplir de danseurs, et contribuer ainsi de tous ses moyens à l'embellir? Qui pourrait, après un examen attentif de tant de merveilles, laisser ce lieu muet, sans y faire entendre sa voix, sans lui adresser la parole, sans converser avec lui? Il faudrait être privé soi-même de la faculté de parler ou réduit au silence par l'envie.

2. Par Hercule! ce ne serait pas agir en artiste, en homme qui se passionne pour les chefs-d'œuvre; il y aurait grossièreté, lourdeur, absence totale de goût pour les arts, aveu de son incompetence en fait de beauté, éloignement barbare pour tout ce qui est grand, ignorance de ce principe que les hommes sans culture ne peuvent pas juger de certains spectacles comme ceux qui sont instruits. Il suffit aux premiers d'ouvrir les yeux, de jeter autour d'eux et de promener partout leurs regards, de lever la tête vers la voûte, de remuer la main en signe d'approbation, d'admirer en silence dans la crainte d'exprimer des sentiments qui ne soient point à la hauteur des objets dont ils sont frappés. Mais l'homme instruit, qui considère cette vue admirable, ne se contente pas de cette jouissance des yeux; il ne reste pas spectateur muet de ces beautés; il essaye, de son mieux, de s'en pénétrer et de les exprimer par une parole reconnaissante.

3. Ici la reconnaissance ne consiste pas seulement dans l'éloge. Cela pouvait suffire à ce jeune insulaire¹ qui, frappé de la beauté du palais de Ménélas, comparait à l'éclat des cieux l'ivoire et l'or qu'il y voyait briller, comme s'il n'eût rien vu d'aussi beau sur la terre. Mais prononcer un discours dans cette demeure, y rassembler les auditeurs les plus distingués pour y déployer son talent oratoire, c'est faire en partie son éloge. Rien n'est plus agréable, à mon avis, que de voir l'appartement le plus magnifique, où les louanges et les expressions de la faveur se font entendre de toutes parts, s'ouvrir pour recevoir nos discours, et qui, sonore comme les antres profonds,

1. Télémaque. Voy. *Odyssée*, IV, v. 74.

répète nos paroles, prolonge les derniers accents de la voix, retarde la fin de chaque période ; ou plutôt, tel qu'un auditeur dont la mémoire est facile, retient tout ce que l'on dit, fait l'éloge de celui qui parle, et lui paye ainsi le tribut littéraire de sa reconnaissance. C'est ainsi que les rochers élevés répètent les accords des flûtes pastorales ; le son revient sur lui-même, renvoyé par l'écho, tandis que le vulgaire croit que c'est une jeune fille qui répond à ceux qui chantent ou qui crient, du fond des rochers où elle habite et d'où partent les paroles qu'elle envoie.

4. Il me semble que la magnificence de ces lieux élève le génie de l'orateur ; son éloquence s'éveille ; il se sent inspiré par ce spectacle. Presque toujours, en effet, la beauté passe des yeux jusqu'à l'âme qui la prend pour modèle et la reproduit dans les discours. Comment ! nous croirions qu'Achille, à la vue de ses armes¹, redoubla de fureur contre les Phrygiens, qu'à peine les eut-il revêtues pour les essayer, il se sentit une nouvelle ardeur et des ailes pour les combats ; et la beauté de cette demeure n'enflammerait pas le génie de l'orateur ? Il suffisait à Socrate d'être assis à l'ombre d'un beau platane², sur un gazon fleuri, près d'une source limpide, voisine de l'Ilissus, pour diriger la pointe délicate de son ironie contre Phèdre de Myrrhine, en lui montrant les défauts du discours de Lysias, fils de Céphalus. Il invoquait les Muses, convaincu qu'elles viendraient en ce lieu solitaire lui prêter assistance dans ses discussions sur l'amour. Il ne rougissait point, vieillard, d'inviter des vierges à prendre part à ces entretiens philopédiques. Et nous ne croirons pas que les Muses viendront d'elles-mêmes dans un si beau séjour ?

5. On ne trouve pas seulement dans cette demeure l'ombrage de la beauté d'un platane, quand même au lieu de celui de l'Ilissus il s'agirait du platane d'or du grand roi³. Le prix élevé seul de cet arbre causait de la surprise. Ni l'art, ni la beauté, ni la justesse des proportions, ni l'élégance des formes ne relevaient cette œuvre et se ne fondaient avec la richesse du métal : ce n'était qu'un objet fait pour des yeux barbares, un étalage d'or capable d'exciter la convoitise des spectateurs et la vanité des possesseurs. Du reste, rien qui méritât des éloges. Les Arsacides⁴

1. *Iliade*, XIX, v. 15.

2. Voy. le commencement du *Phèdre* de Platon.

3. Hérodote, VII, xxvii. Cf. Pline, *Hist. nat.* XXXIII, x.

4. Gesner fait observer que Darius n'était point de la famille des Arsacides.

n'avaient aucun sentiment du beau; ils ne montraient pas leurs trésors pour charmer les yeux des hommes ni pour provoquer leurs louanges, ils ne tenaient qu'à les frapper d'étonnement: c'est le caractère des barbares; ils n'aiment pas ce qui est beau, mais ce qui est riche.

6. La beauté de cette demeure n'est pas faite pour les yeux d'un barbare; elle n'a ni le luxe insolent des Perses ni l'orgueil de leur souverain; elle veut pour spectateur non pas un pauvre, mais un connaisseur instruit, qui, dans ses jugements, consulte autant sa raison que ses yeux. En effet, que cet appartement soit tourné vers la partie du jour la plus pure; or, il n'en est pas de plus belle et de plus désirable que le point même où le jour prend naissance; qu'il reçoive les premiers rayons émanés du soleil; que, par ses portes ouvertes, il soit inondé de lumière (exposition que les anciens choisissaient pour leurs temples); que sa longueur soit proportionnée à sa largeur; que son élévation réponde à l'une ou à l'autre; que les fenêtres offrent un champ libre à la vue et soient tournées vers chaque endroit du ciel où naît une saison: comment ne pas trouver tout cela fort agréable et digne de nos éloges?

7. On doit encore admirer la beauté des plafonds, qui ne présentent aucune superfluité dans les ornements, aucune surcharge qui choque le goût, mais un emploi convenable et mesuré de l'or, sans qu'on puisse reprocher d'avoir plaint le métal. C'est ainsi qu'une femme belle et modeste se contente de porter quelques bijoux propres à relever sa beauté, un collier mince autour du cou, une bague légère au doigt, des pendants aux oreilles, une agrafe, une bandelette qui arrête ses cheveux flottants, sans ajouter à ses attraits d'autre parure que ce que la pourpre en ajoute à un vêtement. Mais les courtisanes, surtout celles qui sont laides, mettent une robe toute de pourpre, se font le cou tout entier d'or, usent du luxe comme moyen de séduction, et suppléent par les ornements extérieurs à ce qui leur manque de beauté. Elles s'imaginent que leurs bras seront plus blancs, quand on y verra briller l'or; que la forme disgracieuse de leur pied se perdra dans l'or de leurs sandales; que leur visage deviendra plus admirable quand il resplendira d'un éclat emprunté. Voilà ce que font les courtisanes, mais la femme pudique ne porte de l'or qu'autant qu'il convient et où il en faut. Je crois même qu'elle ne rougirait pas de montrer sa beauté toute nue.

8. Ainsi la voûte de cet appartement, ce qu'on en pourrait appeler la tête, présente, sans autre parure, un aspect aimable;

elle n'a d'or que comme le ciel embelli, pendant la nuit, d'étoiles qui brillent de distance en distance, et fleuri de feux qui ne lui-sent que par intervalles. Si, en effet, ces feux étincelaient de toutes parts, loin que le ciel nous parût beau, il serait terrible. Ici, au contraire, on voit que l'or n'est pas inutile, ni répandu parmi les autres ornements pour le seul plaisir de la vue; il brille d'un éclat agréable et colore de ses reflets rouges l'appartement tout entier. Lorsque la lumière vient à frapper cet or, ils forment ensemble une clarté vive qui répand au loin la sérénité de ses rayons empourprés.

9. Telle est donc la beauté de ce faite qu'il faudrait, pour le louer, le talent d'un Homère, qui ne manquerait pas de l'appeler un dôme magnifique¹ comme la chambre d'Hélène, ou, comme l'Olympe, un séjour radieux². Quant aux autres ornements, aux peintures des murailles, à la richesse des couleurs, à la vivacité, à la perfection et à la vérité du dessin, on peut les comparer au printemps et à une prairie émaillée de fleurs; seulement, ces fleurs se fanent, se dessèchent, se changent et perdent leur fraîcheur, tandis qu'ici le printemps est perpétuel, la prairie toujours fraîche, les fleurs éternelles, car la vue seule les touche et cueille ce spectacle enchanteur.

10. Qui peut dès lors demeurer insensible à l'aspect de ces beautés ravissantes? Qui ne désire, même au delà de ses forces, prendre la parole au milieu de ce séjour, surtout quand on sait qu'il y a honte à rester au-dessous des objets qu'on a sous les yeux? La vue des beaux objets est, en effet, pleine de charmes; l'homme n'est pas le seul être qui s'y montre sensible. Un cheval, je crois, court avec plus de plaisir dans une plaine dont la pente est douce et facile, dont le sol moelleux reçoit doucement son pas, cède à la pression du pied et ne repousse point le sabot qui le frappe? Il déploie alors toute sa vitesse, s'abandonne à son élan et dispute de beauté avec le champ que ses pieds foulent.

11. Voyez le paon³, quand le printemps renaît; il se promène dans une prairie, lorsque les fleurs s'épanouissent non-seulement plus agréables, mais, pour ainsi dire, plus fleuries, et qu'elles brillent des plus vives couleurs; il ouvre ses ailes, les déploie au soleil, élève sa queue, l'ouvre en forme de cercle, fait admirer les fleurs dont il est lui-même paré, ainsi que le prin-

1. Voy. *Odyssée*, IV, v. 421.

2. *Iliade*, I, v. 532.

3. Cf. Dion Chrysostome, *xix^e Discours*; Oppien, *De la chasse*, II, v. 589, Buffon, *le Paon*.

temps de ses plumes, et semble défier la prairie au combat de la beauté. Il se tourne, il se pavane, il marche fier de sa splendide parure, surtout au moment où il paraît le plus admirable, grâce aux reflets ondoyants de ses couleurs, sans cesse remplacées par des nuances qui prennent à chaque instant un nouvel éclat. Or, cet effet se produit particulièrement aux cercles placés à l'extrémité de ses plumes, et dont chacun semble formé des couleurs de l'arc-en-ciel. Ce qui était de l'airain, au plus léger mouvement, devient de l'or, et le bleu céleste émané du soleil, en passant à l'ombre, se change en une teinte verdoyante : ainsi le plumage de cet oiseau se transforme par mille jeux de lumière.

12. Le charme que la mer exerce sur nous, l'attrait par lequel elle nous séduit, quand elle se déroule calme sous nos yeux, est un fait que vous connaissez tous sans que je vous le dise. Il n'est personne alors qui, malgré son amour pour la terre et son éloignement pour la navigation, ne soit prêt à s'embarquer, à entreprendre un voyage et à s'avancer loin du rivage, surtout lorsqu'il voit un vent favorable enfler légèrement la voile, et le vaisseau glisser avec douceur et mollesse à la surface des flots.

13. C'est ainsi que la beauté de cette demeure a le pouvoir de nous engager à prononcer un discours, éveille l'éloquence et inspire à l'orateur le désir des applaudissements. Pour moi, je cède, ou plutôt j'ai cédé à ces attrait, et je suis venu pour parler dans ce séjour, séduit par une puissance magique ou par les charmes d'une sirène; et j'ai l'espoir que, si mes paroles ne sont pas belles par elles-mêmes, elles le paraîtront du moins, ornées d'un si riche vêtement.

14. Cependant voici qu'un autre discours, qui n'a rien de méprisable et qui se prétend plein de noblesse, s'est présenté à mon esprit, pendant que je vous parlais, et s'est efforcé à plusieurs reprises de m'interrompre; puis, maintenant que j'ai fini, il élève la voix; il soutient que j'ai déguisé la vérité, et dit qu'il est fort étonné que j'aie pu avancer que la beauté d'un appartement, les peintures et l'or dont il est décoré, le rendaient plus propre à faire briller le talent d'un orateur; car c'est précisément le contraire. Mais il vaut mieux, si vous le trouvez bon, que le discours se présentant lui-même devant vous, comme devant ses juges, plaide sa propre cause, et qu'il établisse les raisons sur lesquelles il se fonde, pour penser qu'une demeure simple et sans beauté est plus favorable à l'éloquence. Vous m'avez entendu. Je n'ai pas besoin de revenir une seconde fois sur le même ob-

jet. C'est à présent mon adversaire qui parle : je vais lui faire place et je garde le silence.

15. « Citoyens juges, dit-il, l'orateur qui a parlé avant moi a prodigué les plus grands éloges à cet appartement, et, si j'ose le dire, il lui a donné par sa parole un nouvel éclat. Je suis tellement éloigné de lui en faire aucun reproche, que je suis prêt à suppléer aux louanges qui ont pu lui échapper ; mais plus cette demeure nous paraîtra belle, plus il sera démontré qu'elle ne peut servir au dessein de celui qui veut y prononcer un discours. Et d'abord, puisque mon adversaire a parlé des femmes et de leurs parures d'or, permettez-moi d'employer la même comparaison. Je soutiens qu'une riche parure, loin de faire valoir la beauté d'une femme, s'oppose à son effet, attendu que tous ceux qui la verront, éblouis de l'éclat de l'or et des pierreries, au lieu d'admirer en elle la blancheur de son teint, la vivacité de ses yeux, son cou, ses bras ou ses doigts, ne feraient attention qu'à la sardoine, à l'émeraude, au collier ou aux bracelets ; en sorte que cette beauté pourrait justement s'offenser de ce qu'on l'oublie, pour ne s'occuper que de ses ornements, qui ne laissent pas aux spectateurs le temps de louer ses attraits, et ne la font considérer que comme un accessoire de ce plaisir des yeux.

16. « C'est aussi ce qui doit nécessairement arriver à celui qui se hasarde à prononcer un discours au milieu de tant de chefs-d'œuvre des arts. Ce qu'il dit est bientôt éclipsé par toutes les beautés qui l'environnent : l'éclat s'en amortit et s'en efface comme celui d'une lampe qu'on placerait au milieu d'un grand bûcher, et les paroles s'amoindrissent comme une fourmi placée auprès d'un éléphant ou d'un chameau. Un pareil théâtre est redoutable à un orateur. D'ailleurs, en parlant dans un lieu si retentissant et si sonore, la voix devient aisément confuse. L'écho y renvoie les sons, les reproduit, les répète, ou plutôt il couvre l'organe de l'orateur : on dirait une trompette écrasant les accords d'une flûte qui résonne avec elle, ou la mer étouffant les accents des rameurs, lorsque, malgré le bruit des flots, ils veulent manœuvrer en chantant : car un son plus fort l'emporte toujours sur un plus faible et le réduit au silence.

17. « Mon adversaire dit encore que la vue d'une demeure magnifique anime le génie d'un orateur. C'est, selon moi, l'inverse qui a lieu : elle étonne, elle effraye, elle trouble l'esprit, et le rend d'autant plus timide qu'il sait que rien n'est plus honteux que de faire entendre, dans un séjour rempli de beautés, des discours qui ne lui ressembleraient pas. La faiblesse de son ta-

lent se montre plus à découvert. Ainsi, lorsqu'un homme revêtu d'armes éclatantes prend la fuite le premier, la magnificence de son armure rend sa lâcheté plus remarquable. L'orateur d'Homère¹ l'entendait bien ainsi, selon moi, lorsque, peu soucieux d'avantages personnels, il prend l'attitude d'un homme simple et sans expérience, afin que la beauté de ses discours devienne plus frappante, comparée avec sa propre laideur. D'un autre côté, il n'est pas possible que l'imagination de celui qui parle dans un lieu richement décoré ne soit pas continuellement occupée de tout ce qu'il voit : cet éclat le ravit, l'entraîne et le distrait de ce qu'il dit. Comment pourrait-il bien parler, lorsque son âme est entièrement occupée à faire l'éloge de tout ce qui frappe ses regards ?

18. « J'oubliais de dire que les assistants engagés à venir entendre ce discours, en entrant dans un séjour si magnifique, au lieu d'auditeurs deviennent spectateurs. Il n'est point de Démodocus, de Phémios, de Thamyris, d'Amphion, ni d'Orphée², qui puissent les distraire d'un pareil spectacle. A peine chacun d'eux a-t-il franchi le seuil, qu'environné d'une foule de merveilles, il oublie qu'il doit entendre un discours et n'a nullement l'air de quelqu'un qui écoute. Il est tout entier aux objets qu'il aperçoit, à moins qu'il ne soit absolument aveugle ou que la séance ne se tienne durant la nuit, comme celles de l'Aréopage.

19. « En effet, que le charme du langage soit bien loin d'avoir la même puissance que celui de la vue, c'est ce que prouve aisément la fable des Sirènes comparée à celle des Gorgones. Les premières séduisaient et retenaient par leurs chants flatteurs les matelots engagés dans leurs parages ; mais il fallait quelque temps pour que le charme opérât, et jadis un héros passa auprès d'elles sans prêter l'oreille à leurs accents. La beauté des Gorgones exerçait un empire bien plus terrible ; elle pénétrait jusqu'aux ressorts mêmes de l'âme ; leur vue seule jetait le spectateur hors de lui, le rendait muet de surprise, et, comme le disent la fable et la tradition, le transformait en pierre. Le tableau que mon adversaire vous a tracé du paon est tout entier, je crois, à mon avantage. C'est son aspect qui enchante, et non sa voix. Que l'on mette à côté de lui un rossignol ou un cygne, qu'on les fasse chanter, tandis que le paon, silencieux, déploiera les richesses de son plumage, je suis certain que l'âme des spectateurs passera bientôt à lui, et dira un long adieu aux

1. Voy. *Iliade*, III, v. 247.

2. Voy. ces mots dans le *Dict.* de Jacobi.

chants de ses rivaux : tant il y a un charme irrésistible dans les plaisirs des yeux ¹ !

20. « Je vais, si vous le désirez, vous en fournir pour témoin un homme plein de sagesse, qui vous attestera que ce que l'on voit cause une impression plus profonde que ce qu'on entend. Héraut, appelle ici Hérodoté d'Halicarnasse, fils de Lyxus ². Le voici fort à propos ; qu'il paraisse devant vous et qu'il fasse sa déposition. Permettez-lui seulement d'employer, selon son habitude, le dialecte ionien : « Ce qu'on vous dit, ô juges, est très-vrai ; croyez-en celui qui vous dit que la vue est préférable à l'ouïe : les oreilles, en effet, sont plus infidèles que les yeux ³. » Vous venez d'entendre le témoin : il assigne le premier rang à la vue, et il a raison. Les paroles sont ailées, elles volent et disparaissent au sortir de la bouche. Mais le plaisir des yeux est permanent et durable ; il pénètre profondément le spectateur.

21. « Comment, en effet, ne pas convenir que c'est un rude adversaire pour un orateur qu'une demeure aussi belle, aussi admirable ? Je n'ai point encore dit ce qui me paraît la preuve la plus convaincante. Vous-mêmes, juges, tandis que je parle, vous levez les yeux vers la voûte, vous admirez les peintures qui décorent les murailles, vos regards passent de l'une à l'autre. N'en rougissez pas : on ne peut vous faire un crime de suivre un penchant si naturel à l'homme, surtout quand les sujets de la curiosité sont aussi beaux, aussi variés. La perfection de l'art et l'exactitude avec laquelle ces histoires sont représentées, offrent à la fois une histoire instructive des faits antiques et un plaisir réel, qui ne peut être bien goûté que par des spectateurs lettrés. Or, afin que vous ne m'abandonniez pas tout à fait pour fixer vos regards sur ces tableaux, je vais essayer de vous les décrire. Peut-être aurez-vous quelque plaisir à entendre ce que vos yeux ne se lassent point d'admirer ; peut-être accueillerez-vous cette description avec faveur, et m'accorderez-vous la préférence sur mon adversaire, puisque, tout en faisant preuve de talent, j'aurai doublé votre plaisir. Considérez toutefois et la difficulté et ma hardiesse d'essayer sans couleurs, sans poses et sans cadre, le dessin de tant d'images ; on ne peut faire qu'une légère esquisse au moyen du langage.

22. « A droite, en entrant, l'histoire d'un héros d'Argos est unie à une aventure éthiopienne. Persée tue le monstre marin

1. Cf. Horace, *Art poétique*, v. 180 et suivants.

2. C'est l'illustre historien.

3. Voy. Hérodoté, I, viii.

et délivre Andromède, pour l'épouser et l'emmener avec lui. C'est un épisode de sa lutte aérienne contre la Gorgone ¹. L'artiste a exprimé beaucoup de choses dans un espace étroit, la pudeur et la crainte de la jeune fille qui assiste au combat du haut du rocher, le courage que l'amour inspire au jeune homme, l'aspect effrayant du monstre invincible, hérissé de dards, ouvrant une gueule énorme. Persée de la main gauche lui présente la tête de la Gorgone, et de la droite il le frappe avec son épée. Toute la partie du monstre qui a vu la Gorgone est déjà pétrifiée, et ce qui reste de vivant expire sous le glaive recourbé.

23. « A la suite de ce tableau, il y en a un autre qui représente une juste vengeance. Le peintre s'est inspiré, pour le sujet, d'Euripide ou de Sophocle ; car ces deux poètes ont retracé la même scène. Deux jeunes amis, Pylade de Phocide et Oreste, que l'on croyait mort, arrivent tous deux en secret dans le palais d'Agamemnon, et tuent Égisthe. Déjà Clytemnestre est immolée, et son corps à moitié nu est étendu sur un lit. Tous les esclaves, frappés d'effroi, poussent des cris ou cherchent par où fuir. C'est une belle idée de l'artiste de n'avoir fait qu'indiquer ce qu'il y a d'impie dans cette scène de meurtre, et d'avoir représenté les deux jeunes gens occupés au meurtre de l'adultère ².

24. « Plus loin, c'est un dieu d'une beauté parfaite et un jeune homme charmant : le sujet indique un divertissement amoureux. Branchus, assis sur une pierre, présente un lièvre à son chien et joue avec lui. Le chien semble s'élancer pour saisir le gibier. Apollon est là qui sourit et s'amuse des jeux du jeune homme et des efforts du chien.

25. « Ensuite on retrouve Persée accomplissant les exploits qui précèdent le meurtre du monstre : on lui voit trancher la tête de Méduse ³, et Minerve le couvrir de son égide. Il a exécuté ce trait hardi, mais il n'en a vu l'objet que dans le bouclier de la déesse où se réfléchit l'image de la Gorgone, car il savait ce qu'il en coûtait pour la regarder réellement.

26. « Au milieu de la muraille, de l'autre côté de la porte, est un édicule consacré à Minerve : la déesse est de marbre blanc ; elle n'a pas un costume guerrier, mais celui qui convient à une déesse belliqueuse, qui demeure en paix.

27. « Vient ensuite une autre Minerve : ce n'est pas une sta-

1. Cf. *Philopatris*, 8, et le *xiv^e Dialogue marin*.

2. Voy. les tragédies d'Eschyle et de Sophocle.

3. Voy. ce mot dans le *Dict.* de Jacobi. Cf. Lactance, *Div. inst.*, I, xvii.

tue, mais une peinture : Vulcain amoureux la poursuit ; elle fuit, et c'est de cette poursuite que naît Érichthon.

28. « Le tableau qu'on trouve après représente aussi une ancienne fable. C'est Orion aveugle, portant sur ses épaules Cédalion qui le dirige du côté de la lumière.

29. « Le Soleil se lève, guérit la cécité d'Orion, et Vulcain assiste à cette scène de son île de Lemnos ¹.

30. « Plus loin, Ulysse contrefait l'insensé pour ne pas accompagner les Atrides dans leur expédition. Les ambassadeurs l'invitent à partir. Tous les détails de cette folie simulée sont parfaits, la charrue, la bizarrerie de l'attelage, l'ignorance de ce qui se passe : il est trahi par sa tendresse pour son petit enfant. Palamède, fils de Nauplias, soupçonnant la vérité, saisit Télémaque et menace de le tuer : il tient son épée nue, et oppose une fureur feinte à cette folie prétendue. Le péril de son fils rappelle Ulysse au bon sens, il redevient père et laisse de côté toute dissimulation.

31. « Médée est le sujet du dernier tableau. Elle paraît enflammée de jalousie, jette un regard sombre sur ses enfants et semble méditer quelque dessein terrible : elle tient déjà son épée : les deux pauvres petits sont devant elle ; ils rient et ne se doutent de rien, quoiqu'ils voient l'épée entre les mains de leur mère.

32. « Ne voyez-vous pas, citoyens juges, comme ces objets charment tous les auditeurs, comme ils attirent leurs yeux ! L'orateur va bientôt rester seul. Et cependant, si je vous parle ainsi, ce n'est pas pour que vous taxiez mon adversaire de témérité et d'audace, pour s'être jeté de lui-même dans une entreprise si périlleuse, ni pour que vous le condamnerez avec un sentiment de haine et en l'abandonnant au milieu de son discours. Je veux, au contraire, que vous le secondiez de tout votre pouvoir, en fermant, s'il se peut, les yeux, afin de mieux l'entendre, et en songeant aux difficultés de sa tâche. Il lui serait, en effet, impossible, lors même qu'il ne vous aurait pas pour juges, mais pour alliés, de ne pas paraître au-dessous de cette magnifique demeure. Et si je vous fais cette demande pour un adversaire, n'en soyez pas surpris : l'amour que ce séjour m'inspire, me fait souhaiter que celui qui vient y parler, quel qu'il soit, y recueille des applaudissements. »

1. On peut voir cette fable détaillée dans les *Catastérismes* d'Ératosthène, chap. xxxii.

LXII

* EXEMPLES DE LONGÉVITÉ¹.

1. Un songe, illustre Quintillus ², m'a donné l'ordre de composer l'ouvrage que je vous offre, et qui a pour titre : *Exemples de longévité*. Ce songe me vint il y a plusieurs années, lorsque vous donniez un nom à votre second fils, et je le racontai à mes amis. Mais ne pouvant deviner quels étaient ces vieillards que les dieux m'ordonnaient de vous offrir, je les priai, pour le moment, de vous accorder les plus longs jours possible, à vous et à vos enfants, persuadé qu'une pareille faveur serait avantageuse à l'humanité tout entière, et, par suite, à moi ainsi qu'à tous les miens. En effet, le dieu semblait m'annoncer à moi-même une heureuse fortune.

2. Après quelques réflexions, il m'est venu dans l'idée que les dieux, en donnant un pareil ordre à un homme occupé de belles-lettres, voulaient probablement que je vous offrissse un essai de mon art. Or, le jour de votre naissance étant à mes yeux le plus sacré de tous, je l'ai choisi pour vous présenter le tableau des hommes qui, selon le témoignage de l'histoire, sont parvenus à une extrême vieillesse en conservant la santé de l'âme dans un corps exempt d'infirmités. Cet opusculc vous procurera un double avantage : d'une part, le désir et le doux espoir de vivre encore de longues années; et, de l'autre, un enseignement fondé sur de nombreux exemples, quand vous verrez que les hommes qui ont entretenu la vigueur de leur corps et de leur esprit par un exercice modéré sont parvenus à la vieillesse la plus reculée, en jouissant d'une parfaite santé.

3. Nestor, le plus sage des Grecs, avait vu passer trois générations, s'il faut en croire Homère ³, qui nous le représente toujours occupé des plus nobles exercices de l'esprit et du corps.

1. Il y a quelques doutes sur l'authenticité de cet opusculc.

2. Dusoul croit que c'est à l'un des deux frères Quintillus, gouverneurs de la Grèce, que Lucien a dédié son ouvrage.

3. *Iliade*, I, v. 250.

Le devin Tirésias, d'après les poètes tragiques, prolongea sa carrière jusqu'à six générations. Il est assez à croire, en effet, que Tirésias, consacré au culte des dieux et usant d'un bon régime, vécut pendant très-longtemps.

4. On cite des classes tout entières parmi les hommes dont la vie se prolonge à cause du régime qu'ils observent : tels sont, chez les Égyptiens, les hommes qu'on appelle *écrivains sacrés*¹; chez les Assyriens et chez les Arabes, les interprètes des mythes religieux; chez les Indiens, les Brachmanes, occupés sans relâche à l'étude de la philosophie; tels sont encore ceux qu'on appelle mages, race d'hommes prophétique et consacrée aux dieux chez les Perses, les Parthes, les Bactriens, les Chorasmiens, les Aries, les Saces, les Mèdes et plusieurs autres peuples barbares : ils jouissent tous d'une bonne santé et vivent longtemps, parce que, pour exercer la magie, ils observent un régime sévère.

5. Il y a, de plus, des peuples entiers dont la vie est fort longue; ainsi, l'on prétend que les Sères vivent jusqu'à trois cents ans. Quelques auteurs attribuent cette longue vieillesse au climat, d'autres à la nature du sol, d'autres enfin à la nourriture de ces nations. On dit, en effet, qu'elles ne boivent que de l'eau. Nous lisons, dans l'histoire, que les habitants du mont Athos² vivent cent trente ans, et l'on dit communément que les Chaldéens poussent leur carrière au delà de cent ans : ils ne se nourrissent que de pain d'orge, qui est, dit-on, excellent pour conserver la vue. On prétend même que, par ce régime, tous leurs sens acquièrent une délicatesse supérieure à celle des autres hommes.

6. Ceci, toutefois, ne s'applique qu'à certaines classes ou à certains peuples, dont la longue vie semble l'effet de la nature du sol et du climat, ainsi que du régime, et peut-être même de ces deux causes réunies. Mais il me semble que le moyen le plus facile de vous faire concevoir une espérance légitime, c'est de vous montrer que, dans tous les pays, sous toutes les températures, on a vu parvenir à une extrême vieillesse les hommes qui s'adonnaient à des exercices raisonnables et qui observaient le régime le plus propre à entretenir la santé.

7. Je diviserai ce discours suivant les différentes professions des hommes, et je citerai d'abord les rois, les chefs d'armée, et, parmi eux, notre grand et auguste empereur³, élevé par la for-

1. Parce qu'ils transcrivaient les livres mystérieux d'Isis et d'Osiris.

2. Cf. Élien, *Hist. div.*, IX, x, et Pline l'Ancien, VII, II.

3. Marc Aurèle.

tune au rang suprême, pour le bonheur de l'univers soumis à ses lois. En jetant les yeux sur ces vieillards, auxquels vous ressemblez par votre condition et votre fortune, vous pourrez plus facilement vous flatter d'arriver à une vieillesse heureuse et reculée, et, en les imitant, vous vous préparerez une longue vie et une brillante santé par un régime salubre.

8. Numa Pompilius, le plus heureux des rois de Rome et le plus dévoué au culte des dieux, vécut, dit-on, plus de quatre-vingts ans. Servius Tullius, également roi de Rome, vécut aussi, dit-on, au delà du même nombre d'années. Tarquin, le dernier roi de Rome, chassé de ses États et retiré à Cumes, parvint, dit-on, à plus de quatre-vingt-dix ans, avec une excellente santé.

9. A ces rois de Rome je joindrai les autres souverains qui sont parvenus à une extrême vieillesse ; je dirai leur manière de vivre, et je terminerai cette énumération par celle des particuliers, soit Romains, soit habitants du reste de l'Italie, qui ont fourni une longue carrière. Le meilleur moyen de réfuter ceux qui décrivent la température de ce pays, c'est l'histoire. Nous en concevrons, d'ailleurs, une espérance mieux fondée de voir nos vœux accomplis et le souverain maître de la mer et de la terre jouir d'une longue et belle vieillesse, quoiqu'il ne soit parvenu au trône que dans un âge avancé.

10. Arganthonius, roi de Tartesse, vécut cent cinquante ans, suivant Hérodote et le poète Anacréon¹. Cependant, quelques-uns regardent cette assertion comme fabuleuse. Agathocle, tyran de Sicile, mourut âgé de quatre-vingt-quinze ans, selon le témoignage de Démocharès et Timée². Hiéron, tyran de Syracuse, mourut de maladie, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, après en avoir régné soixante-dix-sept, au dire de Démétrius de Calatis³ et d'autres écrivains. Atéas, roi des Scythes, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, fut tué en combattant contre Philippe, sur les bords de l'Ister. Bardylis, roi des Illyriens, dans un âge aussi avancé, combattait à cheval, dans la guerre qu'il soutint contre le même Philippe. Térès, roi des Odryses, mourut à quatre-vingt-douze ans, suivant Théopompe⁴.

11. Antigone le Borgne, fils de Philippe et roi de Macédoine, combattant en Phrygie contre Séleucus et Lysimaque, tomba

1. Hérodote, I ; Anacréon, *Fragments* ; Cf. Valère Maxime, VIII, xiv.

2. Sur ces deux historiens, voy. Vossius, *Historiens grecs*, p. 403, 445, 67 et 35, édition Westermann.

3. Voy. Vossius, p. 426.

4. *Ib.*, p. 40.

couvert de blessures, à l'âge de quatre-vingt-un ans, ainsi que le rapporte Hiéronyme ¹, qui l'accompagnait dans cette expédition. Antigone, fils de Démétrius, et petit-fils d'Antigone le Borgne, régna quarante-quatre ans sur les Macédoniens, et en vécut quatre-vingts, comme l'affirment Médius ² et d'autres historiens. Antipater, fils d'Iolaus, qui eut un pouvoir si étendu et fut le tuteur de plusieurs rois de Macédoine, mourut âgé de plus de quatre-vingts ans.

12. Ptolémée, fils de Lagus, le plus heureux de tous les rois de son époque, régna jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans : deux ans avant sa mort, il céda son trône à son fils Ptolémée, surnommé Philadelphie, qui, seul de ses frères, hérita du trône paternel. L'eunuque Philétaire ³ fonda le premier empire de Pergame, et le conserva toute sa vie, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Attale, surnommé Philadelphie, qui fut aussi roi de Pergame, et auprès duquel se rendit Scipion, général des Romains, mourut à quatre-vingt-deux ans.

13. Mithridate, roi de Pont, surnommé le Fondateur, fuyant devant Antigone le Borgne, mourut dans son royaume à quatre-vingt-quatre ans, s'il faut en croire Hiéronyme et d'autres écrivains. Ariarathe, roi de Cappadoce, vécut quatre-vingt-deux ans, d'après Hiéronyme : il aurait pu vivre encore davantage, puisqu'il fut mis en croix après avoir été pris dans un combat contre Perdiccas.

14. Cyrus l'Ancien, roi de Perse, suivant le témoignage des cippes de Perse et d'Assyrie, avec lesquels s'accorde Onésicrite ⁴, auteur d'une histoire d'Alexandre, se voyant parvenu à l'âge de cent ans, fit rechercher tous ses amis. Mais ayant appris que Cambyse, son fils, en avait fait périr le plus grand nombre, et prétendait ne l'avoir fait que sur l'ordre de son père, Cyrus, pénétré de douleur de se voir décrié par la cruauté de son fils, et de remords de ses propres crimes, mourut de chagrin.

15. Artaxerxès, surnommé Mnémon, roi de Perse, auquel son frère Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-six ans ou de quatre-vingt-quatorze, suivant l'historien

1. Voy. Vossius, *Historiens grecs*, p. 99. Cf. Diodore de Sicile, XVIII, 1.

2. *Ib.*, p. 97.

3. Voy., pour l'intelligence de ce passage, le XIII^e livre de Strabon, ou la note de Belin de Ballu, t. IV, p. 346 de sa traduction de Lucien.

4. Voy. Robert Geier, *Alexandri Magni historiârum scriptores ætate sup-pares*, p. 74-108.

Dinon¹. Un autre Artaxerxès, également roi de Perse, et qui, d'après Isidore de Charax², régnait sur les aïeux de cet historien, après avoir vécu quatre-vingt-treize ans, périt dans une embûche que lui dressa son frère Gosithras. Sinatroclès, roi des Parthes, avait déjà quatre-vingts ans, lorsque les Scythes Sacauraces le ramenèrent dans sa patrie et qu'il monta sur le trône; il régna encore sept années. Tigrane, roi d'Arménie, celui contre lequel Lucullus fit la guerre, avait quatre-vingt-cinq ans lorsqu'il mourut de maladie.

16. Hypsinès, roi de Charax et des pays voisins de la mer Érythrée, mourut également de maladie à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Térée, le troisième successeur d'Hypsinès, mourut de la même manière dans sa quatre-vingt-douzième année. Artabaze, septième roi de Charax après Térée, ramené dans sa patrie par les Parthes, monta sur le trône et l'occupait jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans, et Mnascirès, roi des Parthes, n'en vécut pas moins de quatre-vingt-seize.

17. Massinissa, roi de Mauritanie, parvint à quatre-vingt-dix ans³. Asander, que le divin Auguste, au lieu d'ethnarque, créa roi du Bosphore, avait alors à peu près quatre-vingt-dix ans, et ne le cédait en vigueur à personne pour combattre soit à pied, soit à cheval. Voyant ses principaux sujets l'abandonner et passer dans le parti de Scribonius, il se priva de nourriture, et mourut volontairement dans sa quatre-vingt-treizième année. Goésus, qui, du temps d'Isidore de Charax, régnait sur les Omaniens⁴, dans le pays des parfums, vécut, dit Isidore, cent quinze ans et mourut de maladie.

18. Les philosophes et les gens de lettres qui ne négligent pas leur santé parviennent assez ordinairement à une vieillesse reculée. Je vais faire ici le dénombrement de ceux dont l'histoire a consacré le souvenir. Je commence par les philosophes⁵. Démocrite d'Abdère, âgé de cent quatre ans, se laissa mourir de faim. Le musicien Xénophile, philosophe pythagoricien, vécut à Athènes, dit Aristoxène, au delà de cent cinq ans. So-

1. Voy. Vossius, p. 68, 283, 20. Cf. Robert Geier, p. 151.

2. Voy. Vossius, p. 80, 407. Charax était une ville marchande située dans le golfe de Nicomédie.

3. Cf. Pline l'Ancien, VII, XLVIII, et Valère Maxime, V, II; VIII, XIV.

4. « Peuples de l'Arabie Heureuse, dont la ville principale s'appelait *Omana*. Lucien ajoute dans le pays où croissent les parfums, afin de distinguer ces Omaniens de ceux qui habitaient une autre *Omana*, située dans la Carmanie, au delà du golfe Persique. » BELIN DE BALLU.

5. Cf. Diogène de Laërte.

lon, Thalès et Pittacus, que l'on compte au nombre des Sept sages, vécurent chacun cent années.

19. Zénon, le chef de l'école stoïcienne, vécut quatre-vingt-dix-huit ans. Un jour qu'il se rendait à l'assemblée, il fit, dit-on, un faux pas, tomba et s'écria : « Pourquoi m'appelles-tu ? » De retour dans sa maison, il s'abstint de nourriture, et mourut volontairement. Cléanthe, disciple de Zénon, avait quatre-vingt-dix-neuf ans, lorsqu'il lui survint une excroissance à la lèvre : de ce moment il résolut de se laisser mourir de faim ; mais, ayant reçu des lettres de quelques-uns de ses amis, il prit de la nourriture pour faire ce dont on l'avait prié ; après quoi, il s'abstint encore de manger et termina ses jours.

20. Xénophane, fils de Dexinus et disciple d'Archélaüs le physicien, vécut quatre-vingt-onze ans ; Xénocrate, disciple de Platon, en vécut quatre-vingt-quatre ; Carnéade, le fondateur de la nouvelle Académie, quatre-vingt-un ; Diogène de Séleucie, philosophe stoïcien, quatre-vingt-huit ; Posidonius d'Apamée, citoyen de Rhodes en vertu d'un décret public, historien et philosophe, quatre-vingt-quatre, et Critolaüs le péripatéticien, plus de quatre-vingt-deux.

21. Le divin Platon mourut à quatre-vingt-un ans. Athénodore, fils de Sandon, de Tarse, stoïcien et précepteur de César Auguste, qui, par égard pour lui, exempta d'impôts la ville de Tarse, termina ses jours dans sa patrie, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Ses concitoyens lui décernèrent, après sa mort, des honneurs annuels, comme à un héros. Nestor le stoïcien, également de Tarse, précepteur de Tibère César, vécut quatre-vingt-douze ans, et Xénophon, fils de Gryllus¹, plus de quatre-vingt-dix.

22. Tels sont les philosophes les plus illustres, qui ont fourni une longue carrière. Parmi les historiens², Ctésibius mourut, en se promenant, âgé de cent vingt-quatre ans, suivant le témoignage d'Apollodore dans ses *Chroniques*. Hiéronyme, qui avait passé sa vie dans les camps, supporté des fatigues sans nombre, et reçu plusieurs blessures, vécut cent quatre ans, au dire d'Agatharchide, qui avance ce fait dans le neuvième livre de son histoire d'Asie. Il témoigne en même temps son admiration pour cet homme qui, jusqu'à son dernier jour, conserva sa lucidité dans les conversations, la plénitude de ses facultés et une santé robuste qui ne le cédait à personne. Hella-

1. C'est l'éminent historien.

2. Pour tous ces historiens, voy. Vossius.

nicus de Lesbos et Phérécyde de Scyros vécurent l'un et l'autre quatre-vingt-cinq ans. Timée de Tauroménium parvint à quatre-vingt-treize; Aristobule de Cassandree dépassa quatre-vingt-dix. Il était dans sa quatre-vingt-septième année, lorsqu'il commença le quatrième livre de son histoire, ainsi qu'il le dit lui-même dans son préambule. Polybe de Mégalopolis, fils de Lycortas, en revenant de la campagne, tomba de cheval, et mourut à quatre-vingt-deux ans d'une maladie causée par cette chute. Hysicrate d'Amisène, historien versé dans une foule de connaissances, vécut quatre-vingt-douze ans.

23. Parmi les rhéteurs, Gorgias, que l'on appelle le sophiste, se laissa mourir de faim à cent huit ans. On lui demandait un jour à quoi il fallait attribuer cette longue et heureuse vieillesse, où il conservait l'usage de tous ses sens; il répondit que c'était parce que jamais il ne s'était laissé entraîner aux festins des autres. Isocrate composa son panégyrique à l'âge de quatre-vingt-seize ans, et, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf, apprenant que les Athéniens venaient d'être vaincus par Philippe à Chéronée, il prononça en soupirant ce vers d'Euripide qu'il s'appliquait à lui-même¹:

Cadmus abandonna la ville de Sidon;

ajouta que la Grèce allait devenir esclave, et sortit de la vie. Le rhéteur Apollodore de Pergame, précepteur de César Auguste, dont il fit l'éducation avec Athénodore de Tarse, vécut, comme ce dernier, quatre-vingt-deux ans; et Potamon, rhéteur assez célèbre, en vécut quatre-vingt-dix.

24. Sophocle, l'auteur de tragédies, mourut à quatre-vingt-quinze ans, étouffé par un grain de raisin sec. Quelque temps avant sa mort, il fut accusé de démence par son fils Iophon; pour montrer quelle était encore la santé de son esprit dans le genre dramatique, il lut aux juges un fragment de son Œdipe à Colone. Cette pièce frappa les auditeurs d'une si vive admiration, qu'ils condamnèrent le fils du poète, comme étant lui-même insensé.

25. Le poète comique Cratinus vécut quatre-vingt-dix-sept ans; peu de jours avant sa mort, il fit représenter sa Pytiné, et fut déclaré vainqueur. Philémon ne vécut pas moins que Cratinus. Un jour qu'il était assis tranquille sur son lit, il aperçut un âne mangeant des figes qu'on lui avait préparées. Il se met à rire, et, appelant un esclave, il lui ordonne de présen-

1. Phrixus, *Fragments*.

ter du vin à boire à cet âne. En même temps il rit avec tant de force, qu'il meurt étouffé. Épicharme, poète comique, vécut aussi quatre-vingt-dix-sept ans.

26. Le chansonnier Anacréon vécut quatre-vingt-cinq ans; le poète lyrique Stésichore, le même nombre d'années, et Simonide de Céos quatre-vingt-dix ans.

27. Parmi les grammairiens, Ératosthène de Cyrène, fils d'Aglaüs, qui non-seulement mérita le nom de grammairien, mais que l'on pourrait encore appeler poète, philosophe et géomètre, vécut quatre-vingt-deux ans.

28. On raconte enfin que Lycurgue, le législateur de Sparte, en vécut quatre-vingt-cinq.

29. Tels sont les rois et les savants dont j'ai pu recueillir les noms. A l'égard des Romains et des autres habitants de l'Italie, parvenus à un âge avancé, et dont j'ai promis de vous dresser la liste, si les dieux le permettent, vénérable Quintilinus, je vous les offrirai dans un autre discours¹.

LXIII

ÉLOGE DE LA PATRIE².

1. Rien n'est plus doux que la patrie, dit un commun proverbe³. Est-il, en effet, rien de plus aimable, de plus auguste, de plus divin? Seulement, tout ce que les hommes regardent comme divin et auguste, n'est tel qu'en raison de la patrie, cause et maîtresse souveraine, qui donne à chacun la naissance, la nourriture et l'éducation. On peut admirer la grandeur, la beauté et la

1. « Ce second discours, si Lucien l'a composé, n'est point parvenu jusqu'à nous. A cette liste de philosophes, qui ont fourni une heureuse et longue carrière, on peut ajouter Lucien lui-même, que l'on assure avoir vécu plus de quatre-vingts ans. » BELIN DE BALLOU.

2. On a contesté l'authenticité de cet opuscule. Wieland ne doute pas qu'il ne soit de Lucien. Suivant le témoignage de cet illustre critique, ce serait une improvisation, faite par Lucien déjà vieux et de retour à Samosate, après ses longues courses dans l'empire romain.

3. Voy. Homère, *Odyssée*, IX, v. 34. Cf. Euripide, *Phéniciennes*, v. 409

magnificence des autres cités ; mais on ne chérit que celle où l'on a reçu le jour ; et, de tous les voyageurs qu'entraîne le plaisir de voir un spectacle agréable, il n'en est aucun qui se laisse séduire par les merveilles qu'il trouve chez les autres peuples, au point d'oublier entièrement le lieu de sa naissance.

2. Quiconque se fait gloire d'être citoyen d'une ville fortunée ignore, ce me semble, quel est le véritable hommage qu'on doit rendre à la patrie ; il montre qu'il serait fâché que le ciel l'eût fait naître dans des lieux moins célèbres. Pour moi, je pense que c'est le nom même de notre patrie que nous devons honorer. Si l'on veut comparer une ville à une autre, on examinera leur étendue, leur beauté, l'abondance dont elles jouissent ; mais, s'il faut faire un choix, personne ne préférera la cité la plus brillante à sa patrie. Il pourra bien souhaiter qu'elle égale en opulence les villes les plus riches ; mais, telle qu'elle est, elle sera toujours l'objet de ses vœux.

3. Ce sont aussi là les sentiments des enfants vertueux et des bons pères. Un jeune homme vertueux ne préfère personne à son père ; un bon père n'abandonne pas son fils pour un étranger. Tous les pères, au contraire, sont tellement esclaves de leur tendresse paternelle, qu'ils croient toujours leurs enfants plus beaux, mieux faits, mieux doués que tous les autres. Quiconque ne juge pas ainsi des siens n'a pas, à mon avis, des yeux de père.

4. Le nom de la patrie est donc le premier qui retentisse à nos oreilles, celui qui leur devient le plus familier ; car il n'y a rien de plus familier que le nom d'un père. Or, témoigner envers un père le juste respect que commandent les lois et la nature, c'est rendre à la patrie l'hommage qui lui est dû ; un père, en effet, est une dépendance de la patrie, ainsi que le père de ce père, et toute la ligne ascendante d'aïeux, en en faisant remonter le nom jusqu'aux dieux paternels.

5. Les dieux eux-mêmes aiment leur patrie ; leurs yeux, il est vrai, en embrassant l'univers et l'ensemble des choses humaines, regardent comme leur domaine et la terre et les mers ; mais la ville où chacun d'eux a pris naissance est plus chère à leurs cœurs que toutes les autres cités. Ainsi celles qui peuvent se vanter d'avoir donné le jour à des dieux sont plus augustes ; les îles qui furent leur berceau sont plus sacrées ; enfin le culte que l'on croit leur être le plus agréable est celui qu'on vient leur rendre dans ces lieux préférés. Si donc le nom de la patrie est cher aux dieux, combien ne doit-il pas l'être plus aux hommes ?

6. C'est dans la patrie que chacun de nous a vu d'abord luire le soleil. Ce dieu, généralement adoré de tous les hommes, est

encore en particulier le dieu de leur patrie; sans doute parce que c'est là qu'ils ont commencé à jouir de son aspect, articulé les premiers sons, répété le langage de leurs parents, appris à connaître les dieux. Si la patrie que le sort nous a donnée est telle que nous ayons besoin d'aller puiser ailleurs une éducation plus relevée, c'est encore à elle que nous devons savoir gré de cette éducation, puisque sans elle nous n'eussions pas connu le nom de cette ville; nous ne nous serions pas doutés de son existence.

7. Toutes ces sciences, du reste, cette instruction que les hommes cherchent à acquérir, c'est encore pour leur patrie qu'ils l'acquièrent, c'est pour se rendre plus utiles à leurs concitoyens; et, s'ils amassent des richesses, c'est pour parvenir aux honneurs et fournir aux dépenses publiques. Ils ont raison, selon moi : il ne faut pas être ingrat, quand on a été comblé des plus grands bienfaits. Et si nous témoignons, comme il est juste, une reconnaissance spéciale à chacun de nos bienfaiteurs, elle doit éclater encore davantage envers notre patrie. Les villes ont établi des lois qui répriment la mauvaise conduite des enfants à l'égard de leurs parents. Eh! ne convient-il pas de regarder la patrie comme une tendre mère, de lui payer le prix de notre éducation, de la connaissance qu'elle nous a donnée des lois?

8. Jamais on n'a vu d'homme oublier sa patrie au point de ne s'en plus soucier lorsqu'il est dans une autre ville. Au contraire, les voyageurs, dans leurs disgrâces, se rappellent toujours que la patrie est le plus grand des biens. Ceux que la fortune favorise, quoique heureux, du reste, croient manquer de ce qui fait surtout le bonheur, en n'habitant pas dans leur patrie, mais sur une terre étrangère : ce nom même d'étranger est une injure. Tous ceux qui se sont illustrés durant leurs voyages, en acquérant des richesses, en obtenant de glorieux honneurs, en se créant une réputation littéraire, en faisant admirer leur courage, on les voit tous s'empresser de revenir dans leur patrie, comme s'ils ne trouvaient point ailleurs des yeux plus dignes de contempler leur fortune; ils ont d'autant plus de hâte à rentrer dans leur pays, qu'ils ont conquis plus d'estime chez les étrangers.

9. La patrie est aimable pour les jeunes gens; mais les vieillards, dont l'esprit est plus sensé que celui de la jeunesse, la désirent avec encore plus d'ardeur. Chacun d'eux, en effet, souhaite de mourir dans le sein de cette patrie où ils ont commencé à vivre; ils désirent confier le dépôt de leur corps à cette

terre qui les a nourris et partager la sépulture de leurs aïeux. C'est, en effet, pour tout homme, un affreux malheur que d'être surpris par la mort et de reposer dans une terre étrangère.

10. Si l'on veut bien comprendre l'attachement que de bons citoyens doivent avoir pour la patrie, il faut s'adresser à ceux qui sont nés dans un autre pays. Les étrangers, comme des enfants illégitimes, changent facilement de séjour ; le nom de patrie, loin de leur être cher, leur est inconnu. Partout où ils espèrent se procurer plus abondamment de quoi suffire à leurs besoins, ils s'y transportent, et mettent leur bonheur dans la satisfaction de leurs appétits. Mais ceux pour qui la patrie est une mère, chérissent la terre qui les a nourris, fût-elle petite, âpre, stérile. S'ils ne peuvent en louer la fertilité, ils ne manqueront pas d'autre matière à leurs éloges. Entendent-ils d'autres peuples louer, vanter leurs vastes prairies émaillées de mille fleurs, ils n'oublient point de louer aussi le lieu de leur naissance ¹, et, dédaignant la contrée qui nourrit les coursiers ², ils célèbrent le pays qui nourrit la jeunesse.

11. Oui, tous les hommes s'empressent de retourner dans leur patrie, jusqu'à l'insulaire ³, qui pourrait jouir ailleurs de la félicité; il refuse l'immortalité qui lui est offerte, il préfère un tombeau dans sa terre natale, et la fumée de sa patrie lui paraît plus brillante que le feu qui luit dans un autre pays ⁴.

12. La patrie est donc pour tous les hommes un bien si précieux, que partout les législateurs ont prononcé contre les plus grands crimes, comme la peine la plus terrible, l'exil. Et il n'y a pas que les législateurs qui pensent ainsi : les chefs d'armée qui veulent entraîner leurs troupes rangées pour la bataille, ne trouvent rien à leur dire que ces mots : « Vous combattez pour votre pays ! » Il n'y a personne qui, en les entendant, veuille être lâche ; et le soldat timide se sent du cœur au nom de la patrie !

4. Cf. la belle ode de Béranger : *Qu'il va lentement le navire*, etc.

2. Allusion à Télémaque refusant les présents de Ménélas. Voy. *Odyssée*, v. 601 et suivants ; Horace, livre I, *Ép.* VII, v. 40 et suivants.

3. Ulysse.

4. *Odyssée*, I, v. 58.

LXIV

SUR LES DIPSADES.

1. La Libye, dans sa partie méridionale, présente un sable profond¹, une terre brûlée, presque entièrement déserte et stérile, une plaine immense, où l'on ne trouve ni herbe, ni gazon, ni arbre, ni eau, si ce n'est, par hasard, quelques restes de pluie, amassée dans le creux des rochers; et cette eau est si épaisse, si infecte, que l'homme le plus altéré n'en saurait boire. Voilà pourquoi cette région est inhabitée. Comment, en effet, séjourner dans ce désert affreux, aride, frappé de stérilité, dévoré par la sécheresse, où la chaleur est insupportable, l'air embrasé comme du feu, et qu'un sable brûlant, pour ainsi dire en fusion, rend inaccessible de toutes parts?

2. Les Garamantes² seuls, peuplade voisine, légèrement vêtue et rapide à la course, hommes qui habitent sous des tentes et vivent ordinairement de chasse, se hasardent parfois dans ces contrées pour chasser, aux approches du solstice d'hiver, à une époque où ils ont observé que des pluies abondantes tempèrent l'excès de la chaleur, humectent le sable et le rendent praticable. Leur gibier consiste en ânes sauvages, en grandes autruches qui volent sans quitter la terre, en singes et en éléphants. Ces animaux sont les seuls qui puissent supporter la soif et les souffrances que fait endurer l'ardeur d'un soleil dévorant. Cependant, lorsque les Garamantes ont épuisé les provisions avec lesquelles ils étaient venus, ils s'en retournent promptement, dans la crainte que le sable embrasé de nouveau ne devienne difficile, impraticable, et qu'enfermés alors comme dans un filet, ils ne périssent avec leur gibier. La mort, en effet, serait inévitable pour eux, si le soleil, après avoir attiré les vapeurs et desséché cette contrée, s'armait de feux plus violents, et dardait des rayons plus terribles, aiguisés, pour ainsi dire, par l'humidité qui leur sert d'aliment.

1. Comparez Buffon, description du *Chameau* et celle du *Kamichi*.

2. Voy. Hérodote, *Melpomène*, CLXXIV.

3. Tous les fléaux pourtant que je viens d'énumérer, la chaleur, la soif, la solitude, la stérilité, sont encore moins supportables que celui que je vais dire et pour lequel on doit fuir à jamais cette région. Des reptiles de toute espèce, énormes, innombrables, monstrueux, distillant un poison mortel, sont répandus dans cette contrée. Les uns demeurent dans le sable, où ils se sont creusé leur repaire ; d'autres rampent à la surface : ce sont des crapauds, des aspics, des vipères, des cérastes, des bupestes, des acontias, des amphibènes, des dragons, des scorpions de deux sortes ; l'un terrestre, se traînant sur le sol, d'une grande taille, ayant la queue composée de plusieurs vertèbres ; l'autre volant à travers les airs et muni d'ailes membraneuses comme les sauterelles, les cigales et les chauves-souris. L'immense quantité de ces êtres ailés rend très-dangereux l'accès de cette partie de la Libye.

4. Mais le plus terrible des reptiles qui habitent ces déserts, c'est la dipsade, serpent de moyenne grandeur et semblable à la vipère. Sa morsure est violente ; le poison qu'elle distille est épais, et il cause à l'instant même des douleurs que rien ne saurait apaiser. Il brûle, il putréfie, il allume dans tout le corps une ardeur dévorante ; on crie, comme si l'on était étendu sur un bûcher. Mais la souffrance la plus cruelle, la plus poignante, c'est le mal qui a fait donner le nom au reptile, je veux dire une soif excessive. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que plus les malheureux boivent, plus ils sont altérés ; leur désir ne fait que s'accroître davantage. Rien ne peut étancher leur soif, leur donnant à boire le Nil ou l'Ister tout entier ; on irriterait encore plus le mal qui les dévore ; ce serait éteindre du feu avec de l'huile.

5. Les médecins disent, pour expliquer la cause de ce phénomène, que le venin naturellement épais, étant détrempé par la boisson, acquiert une plus grande vivacité en devenant plus liquide, et circule plus rapidement dans les veines.

6. Pour moi, je n'ai jamais vu personne endurer cet affreux supplice ; et je souhaite, grands dieux, de n'y pas voir un homme condamné. Je n'ai jamais non plus été en Libye, et j'ai bien fait. Cependant je connais une inscription qu'un de mes amis m'a dit avoir lue sur le tombeau d'un infortuné qui périt dans ces tourments. Cet ami revenait de Libye en Egypte, et il faisait route le long de la grande Syrte (c'est le seul chemin), lorsqu'il rencontra sur le rivage un tombeau baigné par les flots. Il est surmonté d'une colonne sur laquelle est représenté le genre de mort de celui qu'il renferme. On y voit gravé un homme, debout, au milieu d'un lac, dans l'attitude que les peintres don-

nent à Tantale; il puise de l'eau pour en boire sans doute. Une dipsade est attachée à son pied et se roule autour de sa jambe; plusieurs femmes apportent de l'eau et la versent sur cet infortuné. Auprès de lui sont des œufs de ces autruches que les Gamarantes, comme je l'ai dit, poursuivent à la chasse. Voici l'inscription gravée sur la colonne; elle mérite d'être rapportée :

Tantale, c'est, je crois, de ce poison horrible,
Que naquit dans ton sein ta soif inextinguible.
Filles de Danaüs, en vain vous puisez l'eau,
Vous ne pouvez remplir un semblable tonneau.

On lit ensuite quatre autres vers, dans lesquels il est parlé des œufs, et comment c'est en les prenant que cet homme fut mordu; mais je ne me les rappelle plus.

7. Ces œufs sont recueillis avec un vif empressement par les habitants voisins de ces contrées, non-seulement pour les manger, mais pour les vider et en faire des vases et des coupes, très-utiles dans un pays sablonneux, où l'on manque d'argile. Lorsqu'ils en trouvent de grands, ils font deux chapeaux d'un seul œuf; chacune des deux moitiés, propre à couvrir la tête, forme un chapeau.

8. Les dipsades se placent en embuscade auprès de ces œufs; et dès qu'un homme s'approche pour les ramasser, elles s'élancent hors du sable, et mordent ce malheureux, qui, bientôt après, éprouve les tourments dont je viens de parler, et brûle d'une soif que la boisson ne fait qu'accroître, sans jamais l'étancher.

9. Si je vous ai fait ce récit, ne croyez pas, j'en atteste Jupiter, que je veuille rivaliser avec le poète Nicandre⁴, et vous prouver que j'ai soigneusement étudié la nature des reptiles de la Libye. Un pareil éloge conviendrait plutôt à un médecin, obligé par état de connaître les poisons, pour en combattre les effets avec son art. Mais il me semble (par le dieu des amis, ne vous fâchez pas d'une comparaison empruntée à des animaux), il me semble que j'éprouve à votre égard une soif dont brûlent ceux qui ont été mordus par la dipsade. Plus je parais devant vous, plus je souhaite d'y paraître. Je me sens embrasé d'une soif que rien ne peut éteindre, et je crois que nulle boisson ne pourra l'apaiser. Cela n'a rien d'étonnant. Où pourrais-je trouver une onde plus propre et plus limpide? Pardonnez-moi donc si, mordu jusqu'au fond de l'âme par une dent aimable et salubre, je bois à longs traits, la tête plongée dans la source! Puisse

4. Voy. A. Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p. 403.

seulement le courant qui coule de vous à moi ne jamais tarir ! Puisse l'empressement que vous mettez à m'entendre ne pas se tarir en me laissant la bouche ouverte et altérée ! La soif que j'ai de vous m'invitera toujours à boire ; car, comme le dit Platon, on ne se dégoûte jamais de ce qui est beau.

LXV

DISCUSSION AVEC HÉSIODE.

LYCINUS ET HÉSIODE.

1. LYCINUS. Oui, tu es un excellent poète, Hésiode ; et tes vers prouvent que tu as reçu des Muses le talent poétique avec le laurier : ils nous semblent, en effet, inspirés par les dieux, et tout remplis de majesté. Mais on pourrait élever un doute sur ce que tu as dit de toi-même : « Que les dieux t'ont donné le génie poétique pour célébrer et chanter le passé, et pour prédire l'avenir ¹. » Tu as parfaitement rempli la première de ces missions, en disant la généalogie des dieux, depuis les plus anciens, le Chaos, la Terre, le Ciel, l'Amour ; en rappelant les vertus des femmes, en donnant des préceptes d'agriculture ; en indiquant ce qui concerne les Pléiades, l'époque du labourage,

1. Voici le texte même d'Hésiode, *Théogonie*, v. 30 et suivants :

Καί μοι σκήπτρον ἔδον, δάφνης ἐριθηλέος ὄζον
Δρέψασθαι θηητὸν, ἐνέπνευσαν δέ μοι αὐδὴν
Θείην, ὥστε κλύοιμι τὰ τ' ἐσόμενα, πρό τ' ὄντα.

« Les dieux m'ont donné pour sceptre une branche admirable de verdoyant laurier ; ils m'ont pénétré d'un souffle divin, pour que je puisse entendre et ce qui doit être et ce qui a été. » Au lieu de ὥστε κλύοιμι, *entendre*, Lucien lisait ὡς κλείοιμι, *chanter, révéler*. De là le texte de la discussion, devenue sans objet pour ceux qui adoptent la leçon que nous avons suivie. M. Boissonade, dans sa *Collection des poètes grecs*, a gardé la leçon que Lucien avait sous les yeux.

de la moisson, de la navigation et le reste. Mais, pour la seconde, avantage plus utile aux hommes, et privilège qui rapproche des dieux, je veux parler de la prédiction de l'avenir, tu ne nous en as rien fait voir; cette partie de ton talent est restée tout entière dans l'oubli; et jamais dans tes vers tu n'as imité Calchas, Télémus, Polyidus, Phinée, qui, sans avoir rien obtenu des Muses, annonçaient cependant l'avenir et ne refusaient pas de donner des oracles à qui leur en demandait.

2. De là je conclus que, de trois reproches, tu en mérites au moins un : ou bien tu as menti, chose dure à dire, quand tu as prétendu que les Muses t'avaient accordé le pouvoir de prédire l'avenir; ou bien elles ont tenu leur promesse, et toi, par jalousie, tu as renfermé ce privilège dans ton sein, sans en faire part à ceux qui en avaient besoin; ou, enfin, tu as composé beaucoup d'ouvrages que tu n'as pas publiés, les réservant pour je ne sais quel temps plus favorable. Or, je n'ose pas dire que les Muses, après t'avoir promis deux avantages, aient rétracté la moitié de leur promesse et t'aient privé de la connaissance de l'avenir, qu'elles te promettent dans le même vers, avant celle du passé.

3. De quel autre que de toi-même, Hésiode, puis-je apprendre ce que j'en dois croire? C'est à vous, poètes, amis et disciples des dieux, auteurs de tous les biens, de nous dire en toute vérité ce que vous savez, et de dissiper nos doutes.

4. HÉSIODE. Je pourrais facilement, mon cher ami, faire une seule réponse à toutes tes questions; à savoir que mes rhapsodies étant moins mon ouvrage que celui des Muses, c'est à celles-ci que tu dois demander compte de ce qu'elles ont dit et de ce qu'elles ont passé sous silence. Quant à ce que je savais par moi-même, c'est-à-dire l'art de paître, de soigner, de conduire et de traire les troupeaux, et les autres préceptes de la vie champêtre et pastorale, il est juste que je m'en justifie à tes yeux. Mais les Muses accordent leurs présents à qui elles veulent et comme il leur platt.

5. Cependant, je ne serai point embarrassé pour me justifier en poète. Or, il me semble qu'avec les poètes il ne faut pas calculer à la rigueur ni exiger que ce qu'ils disent soit d'une justesse parfaite et à une syllabe près. Si parfois, dans leur essor poétique, il leur échappe une faute, on ne doit pas la leur reprocher avec aigreur. On sait que nous insérons dans nos vers une foule de mots qui ne sont que pour la mesure ou l'euphonie. La poésie les admet souvent, sans qu'on sache pourquoi, uniquement à cause de leur douceur. Et tu voudrais nous

priver d'un de nos plus grands avantages, je veux dire cette liberté et cette licence poétique ? Tu ne vois donc pas toutes les autres beautés dont brille la poésie ? Tu n'en vois que les raclures et les épines, et tu cherches un prétexte à tes calomnies. Mais tu n'es pas le premier qui nous ait intenté de pareilles accusations, et ce n'est pas contre moi seul qu'on les a dirigées. Bien d'autres ont essayé de dénigrer Homère, mon confrère en poésie, en lui reprochant des peccadilles sans importance.

6. Pourtant, s'il faut combattre sérieusement tes imputations et me justifier d'une manière directe, lis, mon brave, mon poème intitulé *les Travaux et les Jours*, tu verras tout ce que j'y donne de prédictions et de prophéties, comment j'annonce l'heureuse issue de ce qui se fait au temps prescrit, et la punition de ceux qui négligent mes leçons. Écoute ce vers¹ :

Porte dans un panier ; peu de gens te verront.

Plus loin, j'indique tous les biens qui attendent les bons laboureurs, et ce genre de prédiction est certainement le plus utile aux hommes.

7. LYCINUS. Ce que tu dis là, admirable Hésiode, sent tout à fait son berger. Tu prouves bien que tu ne parles que sous l'inspiration des Muses, puisque tu ne peux de toi-même justifier ce que tu avances dans tes vers. Ce n'est pas là, pourtant, l'espèce de prophétie que nous attendions de toi et des déesses ; car à cet égard, les laboureurs sont meilleurs devins que vous, et ils nous prédisent à merveille que, s'il pleut, la moisson sera abondante, tandis que, s'il fait sec et que les champs aient soif, il n'y a pas moyen que cette soif ne soit pas suivie d'une disette. Ils nous annoncent aussi qu'il ne faut pas semer au milieu de l'été, parce qu'alors la semence répandue mal à propos ne produira pas de récolte ; qu'il ne faut pas moissonner l'épi encore vert, parce qu'on le trouvera vide de grains. On n'a pas besoin d'être prophète pour prédire que, si l'on ne couvre pas la semaille, et qu'un esclave, un hoyau à la main, ne jette pas de la terre dessus, les oiseaux s'y abattront et dévoreront tout l'espoir de l'été.

8. En donnant ces préceptes et ces leçons, on ne se trompe guère ; mais on est bien loin, selon moi, de la divination, dont l'objet est de nous découvrir ce qui est obscur et dont on n'a absolument aucun indice : par exemple, annoncer à Minos que

¹ *Travaux et Jours*, v. 480.

son fils est étouffé dans un tonneau de miel¹ ; découvrir aux Grecs la cause de la colère d'Apollon ; prédire qu'Ilion sera pris la dixième année, voilà la véritable divination. Si donc l'on voulait y rapporter les préceptes que j'ai cités, il faudrait aussi dire que je suis un prophète ; car j'annonce et je prédis, et cela sans Castalie, sans laurier et sans trépied delphique, que si l'on se promène tout nu par le froid, sous la pluie ou sous la grêle, on aura certainement un gros rhume accompagné de frisson, et, ce qui est plus difficile à prophétiser, on ne manquera pas d'éprouver ensuite une forte chaleur. Je pourrais faire d'autres prophéties du même genre ; mais il serait ridicule de les mentionner.

9. Laisse donc là tes justifications et tes prophéties. J'aime mieux m'arrêter à ta première excuse, et croire que tu ne savais rien de ce que tu disais, mais que tu composais tes vers par une inspiration divine, elle-même fort incertaine. Autrement, le dieu t'aurait fait une promesse, pour n'en remplir que la moitié et laisser l'autre imparfaite.

LXVI

LE NAVIRE OU LES SOUHAITS.

LYCINUS, TIMOLAÛS, SAMIPPUS ET ADIMANTE.

LYCINUS. Ne disais-je pas qu'un cadavre gisant dans la plaine échapperait plutôt à la vue des vautours qu'un spectacle extraordinaire à Timolaüs, fallût-il, pour le voir, courir tout d'une haleine jusqu'à Corinthe ? Quelle passion tu as pour ces sortes d'objets, quel empressement !

TIMOLAÛS. Que pouvait faire de mieux, Lycinus, un homme de loisir qui apprend qu'un grand, un énorme vaisseau est abordé au Pirée, un de ces navires qui transportent du blé d'Égypte en Italie ? Je crois même que toi et Samippe que voici,

2. Il n'est pas question ailleurs de cette prophétie. Cf. *De la danse*, 49, d'où il est permis de conjecturer que c'est Polydus qui avait fait cette prédiction à Minos.

vous n'êtes sortis tous deux de la ville que pour voir ce navire.

LYCINUS. C'est vrai, ma foi ; et Adimante de Myrrhine¹ nous a suivis. Mais je ne sais où il est à présent ; il se sera sans doute égaré dans la foule des spectateurs. Nous étions venus ensemble jusqu'au vaisseau. Lorsque nous y sommes montés, c'était toi, Samippe, je crois, qui marchais en tête ; Adimante te suivait, et moi je me cramponnais à lui des deux mains. Étant lui pieds nus et moi chaussé, il me guidait le long de l'échelle. Depuis ce moment je ne l'ai plus revu, ni dans l'intérieur du navire, ni quand nous sommes redescendus.

2. SAMIPPE. Tu ne sais pas, Lycinus, où il nous a quittés ? C'est, je crois, lorsque nous avons vu sortir de la chambre ce beau jeune homme, vêtu d'une fine robe de lin, et dont la chevelure, relevée par derrière, retombe séparée des deux côtés du front. Si je connais bien Adimante, à la vue de cet aimable objet, il aura dit un long adieu au constructeur égyptien, qui nous expliquait les détails du vaisseau, pour aller pleurer, selon son habitude, auprès de ce garçon. Il a le don des larmes amoureuses.

LYCINUS. Cependant, Samippe, le jeune homme ne m'a pas semblé assez beau pour qu'Adimante en fût frappé, lui que suivent dans Athènes tant de jolis garçons, tous de condition libre, d'un babil agréable, sentant la palestre, et auprès desquels on peut pleurer sans rougir. Pour celui-ci, outre qu'il a le teint basané, les lèvres saillantes et les jambes grêles, il parle du gosier, d'un seul trait et avec volubilité : c'est du grec, il est vrai, mais avec la prononciation et l'accent de son pays. D'ailleurs, ses cheveux et ses boucles roulées par derrière disent qu'il n'est pas de condition libre.

3. TIMOLAÛS. Cette chevelure, Lycinus, est précisément un signe de noblesse chez les Égyptiens. Chez eux, tous les enfants de famille portent leurs cheveux tressés, jusqu'à l'âge de puberté. Chez nous, au contraire, nos ancêtres, croyant qu'il convenait à des vieillards de porter une belle chevelure, en relevaient la tresse sous une cigale d'or qui servait à la retenir².

1. Bourgade ou dème de l'Attique, de la tribu de Pandion.

2. « Thucydide, I, Lxi, dit que les Athéniens nouaient leurs cheveux avec des cigales d'or. (Voy. *les Nuées*, v. 980). Elles représentaient leur qualité d'habitants autochthones, ou celle de bons musiciens, ou enfin celle d'initiés aux mystères. C'était un symbole à triple sens. (Voy. Creuzer, *Symbolik*, traduite par Guigniaut). » Note de M. ARTAUD, traduction d'Aristophane, p. 96.

SAMIPPE. Tu as raison, Timolaüs, de nous rappeler ici l'histoire de Thucydide et ce qu'il dit, dans sa préface, de notre ancien luxe et des coutumes des Ioniens, à l'époque où ils émigrèrent dans notre pays.

4. LYCINUS. Ah ! Samippe, je me rappelle à présent où Adimante nous a quittés. C'est près du mât, lorsque nous nous y sommes arrêtés longtemps pour considérer et compter les peaux cousues ensemble, et pour admirer le matelot qui grimpait le long des cordages et courait tranquillement sur la vergue d'en haut, en se tenant par les câbles de manœuvre.

SAMIPPE. Tu as raison. Mais que faut-il que nous fassions ici ? Veux-tu l'attendre ou retourner au vaisseau ?

TIMOLAÛS. Non. Marchons en avant. Il est vraisemblable que, ne pouvant nous retrouver, il se sera hâté de remonter à la ville. D'ailleurs, Adimante connaît le chemin, et il n'y a pas à craindre qu'il se perde parce que nous l'ayons quitté.

LYCINUS. Voyez si ce ne serait pas malhonnête de nous éloigner et d'abandonner un ami. Marchons, toutefois, si tel est l'avis de Samippe.

SAMIPPE. Oui, c'est mon avis : peut-être trouverons-nous encore quelque palestre ouverte.

5. Mais, tout en marchant, parlons un peu de ce navire. Quel vaisseau ! Le constructeur m'a dit qu'il a cent vingt coudées de long sur un peu plus de trente coudées de large, et que, depuis le pont jusqu'au fond de cale et à la sentine où se trouve sa plus grande profondeur, il a vingt-neuf coudées. Et puis quel mât ! Quelle antenne il soutient ! Par quel câble il a besoin d'être retenu ! Comme sa poupe s'arrondit par une courbe insensible, ornée d'un chénisque doré ! La proue, vis-à-vis, va en s'élevant avec symétrie, se prolonge en avant et porte sur les deux flancs la figure de la déesse Isis, qui a donné son nom au vaisseau. Le reste de ses ornements, les peintures, la flamme rouge du mât, les ancres, les cabestans, les tourniquets, les chambres voisines de la poupe, tout m'en paraît admirable.

6. La multitude des matelots peut se comparer à une armée. On disait que ce vaisseau porte assez de grains pour nourrir, pendant un an, tous les habitants de l'Attique. Et c'est un vieux petit bonhomme qui veille à tout cela, en faisant tourner avec une simple perche ces énormes gouvernails. On me l'a montré ; il n'a plus de cheveux sur le haut de la tête, crépu du reste, et nommé, je crois, Héron.

TIMOLAÛS. Fort habile marin, disent les passagers, et connaissant mieux la mer que Protée lui-même.

7. Vous avez sans doute entendu dire comment il a conduit ici ce navire, les aventures qui lui sont arrivées durant la traversée, et comment l'astre des matelots a sauvé l'équipage?

LYCINUS. Non, Timolaüs; mais, nous l'apprendrons volontiers.

TIMOLAÛS. Le patron lui-même m'en a fait le récit; un excellent homme et qui cause bien. Il m'a dit qu'ayant levé l'ancre de Pharos, par une petite brise, ils avaient découvert au bout de sept jours le promontoire d'Acamas¹; puis un zéphyr contraire les avait fait dériver en louvoyant jusqu'à Sidon. De là, une grande tempête fond sur eux; et, dix jours après, en passant par Aulon², ils arrivent aux îles Chélidonées³, où ils faillirent être submergés tous par la violence des flots.

8. Je sais, pour avoir moi-même côtoyé les Chélidonées, avec quelle force les vagues s'y soulèvent, surtout lorsque l'Africus y souffle de concert avec le Notus: c'est là, en effet, que la mer de Pamphylie se sépare de celle de Lycie; le flot, poussé par plusieurs courants, vient se briser sur le promontoire hérissé de rochers escarpés et aiguisés par la vague qui les frappe avec un fracas horrible, un mugissement affreux, et qui s'élève souvent à la hauteur du rocher.

9. Une pareille tempête les surprit en cet endroit, à ce que m'a dit le patron, pendant toute une nuit noire de ténèbres. Heureusement, les dieux, prenant en pitié leurs cris de détresse, leur montrèrent, du côté de la Lycie, un fanal qui éclairait la côte, et en même temps un astre brillant, l'un des Dioscures, vint se poser sur le haut du mât, et dirigea sur la gauche, en pleine mer, le vaisseau déjà emporté contre les écueils. Dès lors, écartés de leur véritable route, ils ont fait voile à travers la mer Égée, et louvoyant contre les vents Étésiens, qui leur étaient contraires, ils ont abordé hier au Pirée, soixante-dix jours après leur départ d'Égypte. Vous voyez combien ils ont été obligés de descendre, puisqu'ils auraient dû laisser la Crète à leur droite, doubler le cap Malée⁴, et se trouver déjà en Italie.

1. Sur la côte occidentale de Cypré; aujourd'hui *Capo di San-Pifano*.

2. Ce mot, qui signifie *canal* ou *détroit*, a beaucoup embarrassé les commentateurs et les interprètes. Lehmann, après avoir discuté les différentes opinions, croit qu'il s'agit d'un détroit situé entre les îles Chélidonées et le promontoire Sacré.

3. Voy., sur ces îles, *les Amours*, 9.

4. Cap de la Grèce, qui terminait la Laconie au sud et le Péloponèse au sud-est, très-redouté des navigateurs; aujourd'hui *Cap Saint-Angé*.

LYCINUS. Par Jupiter ! tu nous donnes comme un pilote admirable cet Héron, aussi vieux que Nérée, qui s'écarte à ce point de sa route ?...

10. Mais que vois-je ? N'est-ce pas Adimante lui-même ?

TIMOLAÛS. Oui vraiment, c'est Adimante ! appelons-le. Adimante, c'est toi que j'appelle, Adimante du bourg de Myrrhine, fils de Strombichus.

LYCINUS. Il faut de deux choses l'une, ou qu'il soit fâché contre nous, ou qu'il soit sourd : car c'est bien Adimante et pas un autre ; je le vois distinctement. Voilà son manteau, sa démarche, sa tête rasée jusqu'à la peau. Mais doublons le pas, afin de le joindre.

11. A moins qu'on ne te prenne par l'habit et qu'on ne t'oblige à te retourner, Adimante, tu ne veux donc pas nous entendre t'appeler ? Tu as l'air d'être enseveli dans tes réflexions et de rouler dans ta tête quelque affaire importante.

ADIMANTE. Non, Lycinus, ce n'est rien de bien grave ; mais une idée assez nouvelle, qui m'est venue en me promenant, m'empêchait de vous entendre ; elle m'absorbait, et j'étais tout entier à la considérer.

LYCINUS. Et quelle est-elle ? N'hésite pas à nous en faire part, à moins que ce ne soit quelque secret. Du reste, nous sommes initiés, tu le sais, et nous avons appris à nous taire.

ADIMANTE. Mais, en vérité, j'aurais honte de vous la découvrir, tant cette idée vous paraîtra puérile.

LYCINUS. Serait-ce quelque mystère d'amour ? Tu ne parlerais pas à des profanes, mais à des hommes tout éclairés de la lumière de l'amoureux flambeau.

12. ADIMANTE. Ce n'est rien de semblable, mon cher ami. Je me créais en imagination des richesses considérables, je me figurais ce que le vulgaire appelle *une île fortunée*, et j'étais déjà parvenu au comble de l'opulence et de la félicité.

LYCINUS. Alors, c'est le cas de dire : « Mercure en commun ! » Dépose tes trésors au milieu de nous. Il est juste que les amis d'Adimante aient part à sa félicité.

ADIMANTE. Vous vous êtes séparés de moi, presque au moment où nous sommes montés sur le vaisseau, et après que je t'eus mis en sûreté, cher Lycinus ; puis, lorsque je m'occupais à mesurer la grosseur de l'ancre, vous avez disparu, je ne sais comment.

13. Cependant, en examinant tout, je demandai à l'un des

1. Mercure était le dieu des trouvailles. Cf. Sénèque, *Ép. cxx.*

matelots combien ce navire pouvait, bon an mal an, rapporter à son maître : « Douze talents attiques, me répondit-il, au plus bas mot. » Sur cette réponse, je m'en allai, me disant en moi-même : « Si quelque dieu me rendait tout à coup propriétaire de ce navire, que je vivrais heureux ! Je ferais du bien à mes amis ; je naviguerais parfois moi-même, ou j'enverrais mes esclaves à ma place¹. » Avec les douze talents je me bâtissais déjà une maison, dans un lieu agréable, au-dessus du Pœcilé, et je quittais ma maison paternelle de l'Illissus. J'achetais des habits magnifiques, des chars, des chevaux. Dans ce moment même, je m'embarquais, tous les passagers me regardaient comme le plus heureux des hommes, les matelots s'inclinaient devant moi ; on me croyait un monarque. Tout était prêt sur mon navire pour mettre à la voile ; je voyais déjà le port s'éloigner de moi, lorsque tu es survenu, Lycinus ; et aussitôt tu as coulé toutes mes richesses et fait sombrer mon vaisseau, qui voguait emporté par le souffle favorable de mes vœux.

14. LYCINUS. Eh bien, noble Adimante, il faut t'emparer de moi, me traîner devant le stratège, comme un pirate, un forban, qui t'a causé un naufrage aussi épouvantable, et cela, à terre, entre le Pirée et la ville. Mais plutôt considère comment je vais t'indemniser de la perte de ta fortune ! Je te donne, si tu le veux, cinq des plus beaux et des plus considérables navires de l'Égypte, et, ce qu'il y a de plus avantageux, à l'abri de tout naufrage. Chacun d'eux même te rapportera cinq fois par an une charge de blé. Je sais bien que ta conduite envers nous, beau patron, n'en sera que plus insupportable. Lorsque tu ne possédais qu'un vaisseau, tu faisais semblant de ne pas nous entendre t'appeler à grands cris ; et si maintenant, avec ce navire, tu en as cinq autres, tous à trois voiles et insubmersibles, il est certain que tu ne voudras plus regarder tes amis. N'importe : vogue, heureux mortel, au gré de tes désirs ; pour nous, nous allons nous asseoir au Pirée, et demander aux navigateurs qui arrivent d'Égypte ou d'Italie si quelqu'un d'eux n'a pas vu le grand vaisseau d'Adimante, nommé l'*Isis*.

15. ADIMANTE. Tiens ! voilà justement pourquoi j'hésitais à te dire quelle était mon idée : j'étais sûr que tu en rirais et que tu te moquerais de mon souhait. Cela étant, je m'arrête un instant ici, et j'attends que vous ayez fait quelques pas en avant pour me rembarquer, car j'aime mieux être réduit à causer avec les matelots qu'exposé à vos sarcasmes.

1. Cf. Plaute, *Rudens*, act. IV, sc. 11.

LYCINUS. Non pas; ou bien nous restons aussi pour nous embarquer avec toi.

ADIMANTE. Oh! je retirerai l'échelle, une fois monté.

LYCINUS. Alors nous irons te joindre à la nage. Ne te figure pas que tu vas avoir de si beaux vaisseaux sans les acheter, ni les construire, et que nous ne pourrions pas obtenir des dieux la force de nager des stades entiers. Cependant naguère, pour nous rendre dans l'île d'Égine à la fête d'Hécate, nous traversions la mer dans une petite barque, moyennant quatre oboles; nous étions tous amis, et tu ne te fâchais pas de nous voir naviguer avec toi. Aujourd'hui tu te mets en colère, si nous voulons monter sur ton vaisseau; tu menaces de retirer l'échelle, une fois monté. Quelle fierté, Adimante! Tu en craches dans ta robe! Tu oublies qui tu es, noble pilote! C'est ta maison bâtie dans le plus beau quartier de la ville, ce sont tes nombreux esclaves qui te rendent si orgueilleux! Cependant, mon bon, au nom d'Isis, quand tu iras en Égypte, n'oublie pas de nous rapporter de ces petits poissons salés du Nil, des parfums de Canope, un ibis de Memphis, et, si ton vaisseau peut la porter, une des pyramides.

16. TIMOLAÛS. Trêve de plaisanteries, Lycinus! Vois comme tu as fait rougir Adimante, avec le déluge de quolibets dont tu as inondé son vaisseau: il est rempli jusqu'aux bords; il ne peut plus résister à la voie d'eau. Mais puisqu'il nous reste encore bien du chemin à faire pour arriver à la ville, divisons-le en quatre parties, et, pendant les stades qui seront assignés à chacun de nous¹, nous formerons tour à tour des vœux et nous demanderons aux dieux tout ce qu'il nous plaira. Par ce moyen nous ne nous apercevrons pas de la fatigue, et nous nous amuserons à nous plonger dans un songe délicieux, qui nous apportera tout le plaisir que nous aurons voulu. Chacun sera maître d'étendre son souhait à la mesure qu'il lui sera agréable, et nous supposerons les dieux toujours prêts à nous accorder même les choses les plus impossibles de leur nature. Le point essentiel, ce sera de déclarer le meilleur emploi que l'on ferait de ses richesses et de son vœu. On montrera par là quel on serait, si l'on devenait riche.

1. « Il y avait, du Pirée jusqu'à la ville, trente-cinq stades, suivant Phavorinus, dans son *Lexique*, au mot *Πειρατος*, et quarante, suivant Diogène de Laërte. C'est donc dix stades pour chaque interlocuteur; mais les trois premiers, comme on le verra par la suite, absorbèrent la portion réservée à Lycinus. » DUSOUL.

17. SAMIPPE. A merveille, Timolaüs ! J'adopte ton idée ; et, quand le moment sera venu, je souhaiterai ce que bon me semblera. Il ne faut pas demander à Adimante s'il y consent, lui qui a déjà un pied dans son vaisseau. Mais il faut que ce projet plaise également à Lycinus.

LYCINUS. Très-volontiers, soyons riches, puisqu'il n'y a rien de mieux ; je ne veux pas qu'on me croie jaloux de la félicité commune.

ADIMANTE. Qui commence le premier ?

LYCINUS. Toi-même, Adimante ; puis Samippe, et ensuite Timolaüs. Moi, pendant le demi-stade assez court qui est en face du Dipyle ¹, j'essayerai aussi de faire des souhaits, et je m'en acquitterai le plus brièvement possible.

18. ADIMANTE. Eh bien ! je n'abandonne pas encore mon vaisseau ; mais, puisque j'en ai la permission, j'ajoute quelque chose à mon souhait. Que Mercure, dieu du gain, exauce tous mes vœux ! Que le vaisseau avec tout ce qu'il contient, cargaison, marchands, femmes, matelots, et ce qu'il peut y avoir d'objets agréables, soit désormais à moi !

SAMIPPE. Tu oublies qu'un de ces objets agréables est déjà dans ton navire.

ADIMANTE. Tu veux parler, Samippe, du jeune garçon à la longue chevelure ? Qu'il m'appartienne aussi. Que tout le froment qui est dans le navire devienne de l'or monnayé ; que chaque grain soit un darique ².

19. LYCINUS. Quel souhait, Adimante ! ton navire va sombrer, le froment pèse bien moins qu'une même quantité d'or.

ADIMANTE. Ne me jalouse point, Lycinus : quand ce sera ton tour de former des vœux, possède, si cela te convient, le mont Parnéthe changé en or, et je ne sonnerai mot.

LYCINUS. Mais c'est dans ton intérêt que je te faisais cette remarque. Je crains que nous ne périssions tous avec cet or. Notre perte, il est vrai, ne serait pas grand'chose ; mais le joli garçon, il va être noyé, le malheureux ; il ne sait pas nager.

TIMOLAÛS. Ne crains rien, Lycinus ; les dauphins se glisseront sous lui et le porteront à terre. Crois-tu donc qu'un joueur de cithare ³ ait été sauvé par ces poissons, pour prix de ses chants, que le corps d'un enfant noyé ⁴ ait été porté de la même

1. Porte d'Athènes, appelée autrefois porte *Thriasienne*.

2. Pièce d'or à l'effigie de Darius, d'une valeur de 25 francs.

3. Arion. Voy. le VIII^e *Dialogue marin*. Cf. Élien, *Des animaux*, XII, XLV.

4. Mélécerte. Voy. le IX^e *Dialogue marin*.

manière jusqu'à l'Isthme, et que le nouvel esclave d'Adimante ne trouve pas quelque dauphin amoureux ?

ADIMANTE. Et toi aussi, Timolaüs, tu suis l'exemple de Lycinus et tu renchéris sur ses railleries ; c'est toi cependant qui as introduit ce sujet d'entretien.

20. TIMOLAÛS. Il me semble qu'il vaudrait mieux et qu'il serait plus vraisemblable de trouver quelque trésor sous ton lit : tu n'aurais pas l'embarras de transporter ton or du navire à la ville.

ADIMANTE. C'est juste. Que je trouve donc un trésor enfoui sous le Mercure de pierre qui est dans notre cour, et que ce soient mille médimnes d'or monnayé. Commençons, suivant le précepte d'Hésiode¹, par la maison, et ayons-en une magnifique. J'ai déjà acheté tout le territoire situé autour de la ville, à l'exception de ce qui est du côté de l'Isthme et de Pytho², puis la partie d'Eleusis qui touche à la mer et un peu du terrain voisin de l'Isthme, afin d'y voir les jeux, si je fais un séjour à Corinthe ; ajoutons-y la plaine de Sicyone, et en général les contrées ombreuses, fraîches ou fécondes de la Grèce : qu'en un instant tout cela soit à Adimante ! Ayons encore de la vaisselle d'or pour nos repas, et des coupes, non pas légères comme celles d'Echécrate, mais qui pèsent chacune deux talents.

21. LYCINUS. Et comment l'échanson pourra-t-il présenter une coupe si pesante, lorsqu'elle sera remplie ? Comment pourras-tu toi-même recevoir de sa main, sans en être accablé, non pas un *scyphe*³, mais un fardeau pareil au rocher de *Sisyphé* ?

ADIMANTE. Hé, mon brave, ne dérange pas mon souhait ! Je me fais faire des tables d'or massif, des lits d'or, et si tu ne te tais pas, des esclaves d'or.

LYCINUS. Prends garde à une chose, nouveau Midas, que ton pain et ta boisson ne deviennent aussi de l'or ; riche misérable, tu mourrais victime d'une faim opulente.

ADIMANTE. Tout à l'heure, Lycinus, quand tu feras ton souhait, tu pourras arranger tes affaires d'une manière plus vraisemblable.

22. Mon vêtement est de pourpre, ma façon de vivre délicate, mon sommeil agréable et prolongé. Mes amis me visi-

1. *Travaux et Jours*, v. 405.

2. Passage controversé. Je me suis laissé guider par Wieland et par Lehmann.

3. *Vase à boire* ; nous avons calqué ce mot sur le grec, pour donner une idée de la plaisanterie du texte.

tent, me sollicitent : on me craint, on se prosterne devant moi. Dès le point du jour on se promène de long en large devant ma porte; et, parmi ces clients, se trouvent Cléénèthe et Démocrate, deux hommes importants; mais quand ils vont s'approcher et demander à être introduits avant les autres, je veux que sept portiers barbares, d'une taille gigantesque, leur ferment la porte au nez, comme ils font aux autres. Quant à moi, lorsqu'il me plaît, je parais sur l'horizon, comme le soleil levant, sans même daigner gratifier quelques-uns d'un regard. Mais si j'aperçois un pauvre tel que j'étais moi-même avant la découverte de mon trésor, je le traite avec bonté, et, après le bain, je l'invite à venir à l'heure du souper. Les riches crèvent de dépit, en voyant mes chars, mes chevaux, mes beaux esclaves au nombre de plus de deux mille, tous à la fleur de l'âge.

23. Mes repas sont servis dans de l'or : l'argent est trop vil, il n'est pas digne de moi. L'Ibérie me fournit le poisson salé; l'Italie le vin; l'huile me vient encore d'Ibérie et le miel de notre pays, mais recueilli sans feu. Les mets m'arrivent de toutes parts, sangliers, lièvres, volailles de toutes sortes, oiseau du Phase, paon de l'Inde, coq de Numidie. Ceux qui les préparent sont d'habiles cuisiniers, sans cesse autour de leurs gâteaux et de leurs sauces. Si, pour boire à la santé d'un hôte, je demande une coupe ou un flacon, celui qui boit emporte le vase.

24. Nos riches d'aujourd'hui ne sont auprès de moi que des Irus et des mendiants. Dionique ne vient plus étaler dans les pompes son misérable plateau d'argent et sa coupe, surtout quand il voit mes esclaves user avec profusion de ce métal. Voici quelles nobles largesses je fais à la ville : distribution de cent drachmes par mois à chaque citoyen, et la moitié à chaque métèque, construction de théâtres et de bains publics de toute beauté. La mer arrive jusqu'au Dipyle, où je creuse un port dans lequel l'eau est amenée par un grand canal, afin que mon vaisseau puisse mouiller près de chez moi et qu'on le voie du Céramique.

25. Quant à vous, mes amis, j'ai ordonné à mon économiste de vous distribuer, à Samippe vingt médimnes d'or monnayé, cinq chénices à Timolaüs, et à Lycinus une seule chénice, au ras du bord, parce que c'est un bavard qui raille tous mes souhaits. Voilà la vie que je voudrais vivre, au sein d'une immense richesse, jouissant de toutes les délices et de tous les plaisirs. J'ai dit. Puisse Mercure accomplir mes vœux !

26. LYCINUS. Sais-tu bien, Adimante, à quel léger fil est sus-

pendue toute cette opulence ? S'il venait à se rompre, adieu tous ces biens ; ton trésor ne serait plus qu'un charbon.

ADIMANTE. Que veux-tu dire ?

LYCINUS. Qu'il est incertain , mon cher , combien de temps tu vivras au milieu de ces richesses. Car qui sait si , au moment même où l'on te servira cette table d'or , avant que tu avances la main , que tu goûtes au paon ou au coq de Numidie , tu ne rendras pas cette pauvre petite âme , en t'en allant et en laissant tous ces mets aux vautours et aux corbeaux. Veux-tu que je te cite tous ceux qui sont morts avant d'avoir joui de leurs richesses , ou qui , de leur vivant , en ont été privés par un démon jaloux ? N'as-tu pas entendu parler de Crésus et de Polycrate ? Ils étaient bien plus riches que toi. N'ont-ils pas , en un instant , été privés de tous leurs biens ?

27. Mais laissons ces exemples. Crois-tu que tu jouiras toujours d'une santé ferme et constante ? Peut-on te la garantir ? Ne vois-tu pas la plupart des riches , réduits par leurs souffrances à une existence misérable ? Les uns ne peuvent plus marcher , d'autres sont aveugles ou tourmentés de douleurs internes. Quant à consentir , pour le double de ton opulence , à avoir les mœurs du riche Phanomaque et à faire la femme comme lui , je sais bien , sans que tu me le dises , que tu ne le voudrais pas. Je ne parle pas non plus des embûches secrètes qui sont inséparables de la richesse , des voleurs , de l'envie et de la haine universelle. Tu vois de quels embarras ton trésor est la source.

ADIMANTE. Tu me contredis sans cesse , Lycinus. Eh bien , tu n'auras pas même la chénice en question , puisque tu cherches toujours à contrarier mes souhaits.

LYCINUS. Tu agis déjà comme la plupart des riches ; tu te rétractes et reprends ta parole. Mais voyons , Samippe , à toi de faire des vœux.

28. SAMIPPE. Pour moi , qui habite le continent , Arcadien de Mantinée , comme vous savez , je ne demanderai pas un vaisseau , dont je ne pourrais faire montre aux yeux de mes concitoyens. Je ne fatiguerai pas les dieux de ces minuties , en souhaitant un trésor et quelques mesures d'or monnayé. Mais puisque rien n'est impossible aux dieux , même ce qui nous paraît le plus difficile , que la règle posée par Timolaüs est de ne pas hésiter à demander sans craindre un refus , je demande à être roi , non comme Alexandre , fils de Philippe , Ptolémée , Mithridate ou tel autre qui n'a régné qu'en succédant à son père , mais je veux commencer par être un brigand. Je n'ai d'abord qu'une trentaine d'amis et de compagnons , gens de cœur et de dévouement.

Insensiblement trois cents hommes se joignent à nous, l'un après l'autre ; puis mille, puis après dix mille ; enfin j'ai bientôt sous mes ordres cinquante mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux.

29. Tous, à l'unanimité, me proclament leur chef, comme le plus digne de commander et de faire face aux affaires. Ma condition est en cela bien supérieure à celle du reste des souverains. C'est à mon courage seul que je dois le commandement de mon armée, et non à l'héritage d'un autre qui a travaillé pour fonder mon empire : un bonheur de cette espèce ressemblerait trop au trésor d'Adimante, et il est loin de valoir le plaisir qu'on éprouve à se voir l'artisan de sa propre puissance.

LYCINUS. Grands dieux, Samippe, ce n'est pas là une petite affaire ! Tu as demandé le bien par excellence, le commandement d'une pareille armée, après avoir été déclaré le plus brave des hommes par cinquante mille soldats. Nous ne savions pas que Mantinée nous eût nourri un si vaillant capitaine, un prince si digne d'admiration. Règne donc : conduis tes soldats, range en bataille ta cavalerie et tes troupes armées de boucliers. Je suis curieux de savoir où vous irez en si grand nombre, au sortir de l'Arcadie, et sur quels malheureux vous allez d'abord tomber.

30. SAMIPPE. Écoute, Lycinus, ou plutôt, si tu veux bien, accompagne-nous. Je te mets à la tête de mes cinq mille cavaliers.

LYCINUS. Je vous sais gré de cet honneur, grand roi ; prosterné à la manière des Perses, je vous adore, les deux mains au dos, je m'incline devant votre tiare droite et votre diadème. Mais nommez, je vous prie, quelqu'un de vos robustes compagnons, pour commander votre cavalerie. Je suis un détestable écuyer ; jamais, au grand jamais, je n'ai monté un cheval. Je crains donc, au premier appel de la trompette, de tomber et d'être écrasé dans la foule par un si grand nombre de sabots ; ou bien, si mon cheval est fougueux, il peut prendre le mors aux dents et m'emporter au milieu des ennemis, en sorte qu'il faudra m'attacher à la selle, si l'on veut que je reste sur l'animal, et le retenir par la bride.

31. ADIMANTE. C'est moi, Samippe, qui conduirai la cavalerie. Lycinus commandera l'aile droite. Il est bien juste que tu me donnes un poste important, moi qui t'ai fait présent de tant de médimnes d'or monnayé.

SAMIPPE. Nous allons demander aux cavaliers eux-mêmes, Adimante, s'ils veulent t'agréer pour commandant : « Cavaliers, que ceux qui veulent avoir Adimante à leur tête lèvent la main ! » Tu le vois, Adimante, ils l'ont tous levée. Mets-toi donc en tête

de la cavalerie, et que Lycinus se place à l'aile droite. Notre ami Timolaüs prendra la gauche. Moi, je vais me placer au centre, selon l'usage des rois de Perse, quand ils commandent en personne.

32. Maintenant, marchons vers Corinthe en franchissant les montagnes, après avoir adressé des vœux à Jupiter, protecteur des rois. Nous soumettons la Grèce entière¹. Personne ne peut résister à notre nombre; nous sommes vainqueurs sans combattre. Embarquons-nous sur les trirèmes; faisons monter la cavalerie sur des vaisseaux de transport que nous trouvons tout prêts à Cenchrées, avec du blé en quantité suffisante, ce qu'il nous faut de navires, et le reste; voguons vers l'Ionie à travers la mer Égée. Là, nous offrons un sacrifice à Diane; nous prenons sans peine toutes les villes sans défense, nous y laissons des gouverneurs et nous marchons sur la Syrie, à travers la Carie, la Lycie, la Pamphylie, les Pisidiens, la Cilicie maritime et la Cilicie montagneuse, et nous voici sur les bords de l'Euphrate.

33. LYCINUS. Grand roi, laissez-moi, s'il vous plait, satrape de la Grèce. Je suis timide de ma nature, et je craindrais de me voir si longtemps éloigné de mes foyers. Vous me paraissez déterminé à marcher contre les Arméniens et les Parthes, peuplades belliqueuses et très-adroites à manier l'arc. Confiez donc l'aile droite à un autre, et permettez-moi, nouvel Antipater, de demeurer en Grèce, de peur qu'aux environs de Suse ou de Bactres quelque flèche ennemie ne vienne percer au défaut de l'armure le malheureux chef de votre phalange.

SAMIPPE. Tu désertes, Lycinus, en vrai poltron. La loi condamne à perdre la tête tout soldat convaincu d'avoir abandonné son poste. Mais puisque nous sommes près de l'Euphrate, sur lequel nous avons jeté un pont, que, derrière nous, toutes les provinces sont tranquilles et soumises à l'autorité des gouverneurs établis par moi dans chaque pays, qu'enfin j'ai fait partir celles de mes troupes qui doivent m'assurer la conquête de la Phénicie, de la Palestine et de l'Égypte, passe le fleuve le premier, Lycinus, à la tête de l'aile droite; je te suis, et Timolaüs vient après moi. Toi, Adimante, amène la cavalerie sur nos pas.

34. Nous traversons la Mésopotamie sans rencontrer aucun ennemi. Tous les peuples, au contraire, se rendent spontanément

1. Cf. Rabelais, livre I, chap. xxxiii; La Fontaine, *La laitière et le pot au lait*; Boileau, *Ép.* 1.

ment avec leurs citadelles. Nous arrivons à l'improviste devant Babylone ; nous entrons dans ses murs ; nous sommes maîtres de la ville. Le roi qui séjourne près de Ctésiphon¹ apprend notre irruption soudaine. Il s'avance jusqu'à Séleucie, et se prépare à la bataille en appelant à lui une nombreuse cavalerie, des archers, des frondeurs. Nos espions nous rapportent qu'il a réuni plus d'un million de combattants, parmi lesquels deux cent mille archers à cheval, sans parler des renforts qu'il attend d'Arménie et des peuples voisins de la mer Caspienne et de la Bactriane, mais en ne comptant que les troupes levées dans le voisinage et, pour ainsi dire, dans les faubourgs de la capitale, tant il a eu de facilité à mettre tous ces milliers d'hommes sous les armes. Il est temps de voir maintenant ce qu'il nous convient de faire.

35. ADIMANTE. Moi, je suis d'avis que vous, fantassins, vous marchiez contre Ctésiphon, tandis que nous autres, cavaliers, nous resterons ici à garder Babylone.

SAMIPPE. Et toi aussi, Adimante, tu recules devant le danger. Quel est ton avis, Timolaüs ?

TIMOLAÛS. De marcher avec toutes nos troupes à la rencontre des ennemis, sans attendre qu'ils se soient préparés à nous bien recevoir. De toutes parts il leur survient des alliés. Attaquons-les, pendant que ces nouveaux adversaires sont encore en chemin.

SAMIPPE. Très-bien ; et toi, Lycinus, qu'en dis-tu ?

LYCINUS. Moi, je te dirai que, comme nous sommes fatigués d'avoir marché sans désenparer, depuis ce matin que nous sommes descendus au Pirée, et que nous venons de faire à peu près trente stades par un soleil ardent et en plein midi, je suis d'avis de nous reposer ici quelque part, sous ces oliviers, et de nous asseoir sur cette colonne renversée. Après quoi nous nous lèverons et nous achèverons tranquillement notre route jusqu'à la ville.

SAMIPPE. Eh quoi ! mon cher ami, tu te figures être encore à Athènes, tandis que tu es dans la plaine de Babylone, campé devant ses murailles, entouré de nombreux soldats, et délibérant sur la guerre ?

36. LYCINUS. Tu me le rappelles. Je croyais être encore dans mon bon sens. C'est à toi de donner ton avis.

1. Ville d'Assyrie, sur le Tigre, au nord. Elle était la résidence d'hiver des rois Parthes Arsacides. Ses ruines se nomment, avec celles de Séleucie, *Al-Maduïn* (les Villes).

SAMIPPE. En ce cas, marchons, si bon vous semble et si vous êtes des gens de cœur dans le danger : n'allez pas manquer à vos sentiments patriotiques. Voici les ennemis. Le mot d'ordre est *Mars*¹. Dès que la trompette aura donné le signal, jetez le cri de guerre, frappez sur vos boucliers avec le fer de vos lances, précipitez-vous dans la mêlée, pénétrez à travers les flèches pour éviter les coups des archers en ne leur laissant pas le temps de faire voler leurs traits. Nous voilà aux prises. L'aile gauche et Timolais ont mis en fuite les Mèdes qui leur étaient opposés ; le combat se soutient à armes égales dans l'endroit où je suis ; j'ai affaire aux Perses, leur roi en tête ; mais la cavalerie des barbares s'avance en bon ordre contre l'aile droite. Allons, Lycinus, montre que tu as du cœur, et engage tes soldats à soutenir vigoureusement le choc.

37. LYCINUS. Voyez la chance ! Toute la cavalerie vient fondre sur moi, et je suis le seul qu'elle ait jugé à propos d'attaquer. Ma foi ! pour peu qu'elle me presse, je vais me sauver et me réfugier dans cette palestre, en vous laissant continuer la guerre.

SAMIPPE. Pas du tout ; tu es vainqueur à ton tour. Moi, comme tu le vois, je vais combattre corps à corps avec le roi : il me défie, et il serait tout à fait honteux de reculer.

LYCINUS. Ah ! par Jupiter, te voilà blessé par lui dès le premier instant ; car il est digne d'un roi d'être blessé en combattant pour sa puissance.

SAMIPPE. Tu as raison. Seulement, ma blessure est légère : elle ne porte sur aucun endroit apparent du corps, et je n'ai pas à craindre quelque cicatrice qui me défigure. Mais vois donc avec quelle vigueur j'attaque mon adversaire ; d'un seul coup de javélet je le perce d'outre en outre, lui et son cheval. Il tombe ; je lui tranche aussitôt la tête ; je lui arrache son diadème, et je deviens roi : tous se prosternent devant ma royauté.

38. BARBARES ! à genoux ! Quant à vous autres, Grecs, je ne veux vous dicter des lois qu'en qualité de stratège. Après cela, songez combien de villes je vais fonder qui porteront mon nom, combien j'en détruirai d'autres de fond en comble, après les avoir prises d'assaut, pour les punir d'avoir insulté à ma puissance. Je me vengerai surtout du riche Cydias, qui, lorsqu'il était mon voisin, me chassa de son champ parce que j'empiétais un peu sur ses limites.

39. LYCINUS. Arrête-toi, Samippe ; il est temps, après être sorti vainqueur d'un si terrible combat, de retourner à Baby-

1. Littéralement *Ἐννάλιος*, *Ényalios*, le Belliqueux, surnom de Mars.

lone, pour y célébrer ta victoire dans des festins¹. Mais déjà ton empire a exoédé le nombre de stades voulu, et c'est maintenant le tour de Timolaüs de souhaiter ce qu'il lui plaira.

SAMIPPE. Eh bien, Lycinus, que te semble de mes souhaits ?

LYCINUS. Ils sont beaucoup plus pénibles, étonnant monarque, et bien plus audacieux que ceux d'Adimante. Au moins vivait-il dans les plaisirs, présentant à ses convives des coupes de deux talents ; mais toi, blessé dans le combat, dévoré nuit et jour par les craintes et les inquiétudes, tu avais à redouter non-seulement les entreprises de tes ennemis, mais encore mille embûches, l'envie de tes familiers, la haine, la flatterie. Tu n'avais aucun ami véritable : ceux qui te paraissaient le plus dévoués ne l'étaient que par la crainte ou par l'espérance. Nulle jouissance, même en songe, d'un plaisir pur² ; mais une vaine gloriole, de la pourpre brodée d'or, un ruban blanc sur le front, des doryphores marchant devant toi, puis un labeur incessant, une foule d'amertumes. Il faut sans cesse ou délibérer sur les mouvements connus de l'ennemi, ou rendre la justice, ou envoyer des ordres à tes sujets. Une nation se révolte, une autre envahit les frontières de ton empire ; toujours des craintes, toujours des soupirs : en un mot, tout le monde, excepté toi, t'estime heureux.

40. Et puis, n'est-ce pas humiliant d'être exposé aux mêmes maladies que les simples particuliers ? La fièvre ne distingue pas en toi le monarque ; la mort ne craint pas tes doryphores ; sans respect pour le diadème, elle arrive quand il lui plaît et t'emporte tout en larmes. Te voilà précipité du faite des grandeurs, arraché du trône, foulant la même route que le commun des hommes, confondu et chassé avec le troupeau des morts, laissant sur la terre une tombe élevée, une haute colonne, une pyramide aux arêtes bien dessinées, monuments d'une vanité posthume et désormais insensible. Ces statues, ces temples que les villes ont élevés pour te faire la cour ; ce grand nom, ces titres fastueux, tout cela s'évanouit peu à peu et se perd dans l'oubli. Mais, durerait-il un temps plus considérable, quelle jouissance peuvent-ils procurer à qui ne les sent plus ? Tu vois que de soucis, de craintes, d'inquiétudes et de travaux tu auras à supporter vivant, et le fruit que tu en recueilleras en passant dans l'autre monde.

1. Allusion à la mort d'Alexandre.

2. Voy. le beau chapitre de Montaigne : *Nous ne goustons rien de pur* ; *Essais*, livre II, chap. xx.

41. Mais c'est à toi de faire un souhait, Timolaüs. Songe à surpasser Adimante et Samippe, en homme de sens et d'expérience.

TIMOLAÛS. Vois, Lycinus, si je vais former un souhait qui prête au reproche et que l'on puisse blâmer. Je ne demande ni de l'or, ni des trésors, ni des médimnes de pièces de monnaie ; moins encore des empires, des guerres, et ces craintes qui assiègent le trône, et que tu as justement critiquées : tout cela est incertain, plein d'embûches, déguisant l'amertume sous le plaisir.

42. Moi, je veux que Mercure propice me fasse présent de certains anneaux d'une vertu singulière : l'un, me donnant la santé, un corps robuste, invulnérable, inaccessible à la douleur ; l'autre, le pouvoir d'être invisible, comme celui de Gygès ; un troisième, des forces supérieures à celles de dix mille hommes, de sorte que j'enlève aisément seul un poids que dix mille personnes pourraient à peine ébranler. Je veux aussi pouvoir voler et me tenir à une grande hauteur au-dessus de la terre : il me faut un anneau pour cela. Je veux plonger dans le sommeil qui bon me semble, ouvrir toutes les portes, faire glisser toutes les serrures, enlever tous les barreaux : encore un anneau pour ces deux facultés.

43. Mais l'essentiel, le plus charmant de tout, je veux un anneau qui me rende aimable aux jolis garçons et aux femmes, aux populations entières, si bien qu'il n'y ait personne qui ne m'adore, qui ne désire mes faveurs, qui n'ait mon nom à la bouche. Mille beautés amoureuses de moi, et ne pouvant résister à la violence de leurs feux, se pendent de désespoir ; les garçons en perdent la tête ; on estime heureux celui sur qui je laisse tomber un regard, et le moindre de mes mépris fait mourir de chagrin ; enfin Hyacinthe, Hylas et Phaon de Chio, ne sont rien au prix de moi.

44. Or, je ne veux pas que ces dons soient éphémères, ni que ma vie soit bornée à celle des autres hommes. Il me faut mille années, toujours jeune, et me dépouillant de la vieillesse tous les dix-sept ans, comme les serpents. Avec de pareils avantages, rien ne doit manquer à mon bonheur. A moi toutes les richesses des autres, puisque je peux ouvrir leurs portes, endormir leurs gardes, entrer partout sans être vu. S'il existe, dans les Indes ou dans les contrées hyperborées, un spectacle curieux, un objet précieux, un mets, un breuvage agréable, je n'ai pas besoin d'y envoyer, j'y vole moi-même, et j'en jouis à la satiété. Le griffon, ce quadrupède ailé, le phénix, cet oiseau indien que n'a jamais

vu personne, moi je les ai vus. Seul je connais les sources du Nil, les parties inhabitées de la terre, s'il y a des antipodes dans l'hémisphère austral. J'ai reconnu sans peine la nature des astres, de la lune et du soleil, puisque leur feu n'a pu m'atteindre. Mais ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'en un même jour je puis aller à Babylone annoncer le vainqueur des jeux olympiens, dîner, si cela se trouve, en Syrie, et souper en Italie. Ai-je un ennemi, je puis me venger sans être vu, lui laisser tomber une pierre sur la tête et lui briser le crâne. Mes amis, je les comble de bienfaits, et, pendant leur sommeil, je leur verse l'or à pleines mains. Si j'aperçois un riche orgueilleux, un tyran insolent, je le saisis, l'enlève à vingt stades de hauteur, et je le précipite sur des rochers. Rien ne peut m'empêcher de jouir de mes amours ; j'entre partout sans être vu et j'endors tout le monde, excepté les objets de ma tendresse. Et quel plaisir encore d'espionner les ennemis en me tenant hors de la portée du trait ; de prendre, si je veux, le parti des vaincus en endormant les vainqueurs ; de donner la victoire aux fuyards en les faisant revenir sur leurs pas ! En un mot, je me joue de l'humanité tout entière : tout est à moi ; je suis dieu ; et le comble de ma félicité, c'est que je ne puis la perdre : elle n'est exposée à aucune embûche, et surtout j'ai la santé dans une longue vie.

45. Eh bien, Lycinus, que reproches-tu à mon souhait ?

LYCINUS. Rien, Timolaüs ; car il n'est pas trop sûr de contredire un homme qui a des ailes, et dont la force surpasse celle de dix mille autres. Pourtant, je te demanderai si, parmi tant de nations au-dessus desquelles tu as promené ton vol, tu as aperçu un vieillard dont le cerveau est tellement dérangé qu'il s' imagine voyager dans les airs sur un petit anneau, et remuer des montagnes entières avec le bout de son doigt, et qui veut paraître aimable à tout le monde, en dépit de sa tête chauve et de son nez camus. Mais, dis-moi, pourquoi un seul anneau n'aurait-il pas le pouvoir d'opérer toutes ces merveilles ? Ne peux-tu marcher sans cette foule de bagues ? Faut-il que chaque doigt de ta main gauche en soit chargé ? Ce nombre l'écrase : il faut au moins que la droite lui vienne en aide. Cependant il te manque encore un anneau, le plus nécessaire de tous, celui qui ferait cesser ta folie et te guérirait de cette pituite insensée. Il te ferait l'effet d'une potion de pur ellébore.

46. TIMOLAÛS. Mais enfin, Lycinus, fais donc un souhait à ton tour, afin que nous sachions si tu ne désirerais rien qui prête à la censure et aux reproches, toi qui critiques si bien les autres.

LYCINUS. Je n'ai point de souhaits à former, car nous voici arrivés en face du Dipyle. Le belliqueux Samippe, dans son duel près de Babylone, et toi, Timolaüs, en dînant en Syrie et en soupant en Italie, vous avez abusé des stades qui m'étaient dévolus, et vous avez bien fait. Je ne veux pas d'une fortune éphémère que le vent emporte et qui ne laisse que des regrets, quand on mange ensuite quelque gâteau sec, comme cela va vous arriver tout à l'heure. Votre félicité, vos immenses richesses, vont s'envoler dans peu d'instant : déchus de vos trésors et de vos diadèmes, réveillés du plus doux songe, vous allez trouver chez vous des objets bien différents ; semblables à ces rois de tragédie, qui, au sortir du théâtre, meurent de faim pour la plupart, après avoir joué les Agamemnons et les Créons. Vous éprouverez sans doute alors quelque tristesse, et vous prendrez en dégoût vos affaires domestiques ; toi surtout, Timolaüs, lorsque, nouvel Icare, dépouillé de tes ailes fondues, tu retomberas du ciel sur la terre, privé de tous les anneaux échappés de tes doigts. Pour moi, je préfère à tous ces trésors, à Babylone même, de pouvoir rire à mon aise des souhaits que vous avez formés, vous qui, pourtant, êtes des hommes dévoués à la philosophie.

LXVII

DIALOGUES DES COURTISANES¹.

1

GLYCÈRE ET THAÏS.

1. GLYCÈRE. Ce soldat, Thaïs, cet Acarnien, qui entretenait autrefois Abrotonum, et qui fut ensuite mon amant, cet homme toujours habillé de pourpre et vêtu d'une chlamyde, le connais-tu, ou bien l'as-tu oublié ?

THAÏS. Non, ma petite Glycère. Je le connais bien ; il faisait ripaille avec nous, l'année dernière, le jour de la fête des Granges¹. Mais quoi ? Tu voulais, ce me semble, en dire quelque chose.

GLYCÈRE. Gorgone, cette coquine, que je croyais mon amie, l'a enjôlé et me l'a soufflé.

THAÏS. Ainsi, il n'est plus avec toi ; il a pris Gorgone pour maîtresse.

GLYCÈRE. Hélas ! oui, Thaïs, et cela me fait beaucoup de peine.

THAÏS. C'est un vilain trait, Glycère ; mais tu devais t'y attendre. Nous avons l'habitude de nous jouer de pareils tours, nous autres courtisanes. Il ne faut donc pas t'en affliger, ni en vouloir à Gorgone. Abrotonum ne t'en a pas voulu, quand il l'a quittée jadis, et vous étiez amies.

1. Cf. *Lettres d'Alciphron* ; Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, chap. xx ; de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, partie II, § 2 ; *Fêtes et courtisanes de la Grèce*, ou *Supplément aux voyages d'Anacharsis et d'Anténor*, sans nom d'auteur ; Philarète Charles, *les Hétaires grecques*, p. 299 des *Études sur l'antiquité* ; Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre IV, à la fin, et lettre LXV ; E. Deschanel, *Courtisanes grecques*, *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1847 ; Balzac, *Splendeur et misère des courtisanes*.

2. La fête nommée Ἀλῶα chez les Athéniens se célébrait en l'honneur de Cérès, après la moisson et après la vendange.

2. Mais ce qui m'étonne c'est ce qu'il trouve de beau à Gorgone, ce soldat-là, à moins d'être aveugle et de ne pas voir qu'elle n'a presque plus de cheveux, et que ce qu'il en reste est fort éloigné du front. Ses lèvres sont pâles, livides comme celles d'un mort, son cou maigre, ses veines grosses, son nez long. Une seule chose, c'est qu'elle est grande et bien faite, et elle a un sourire tout à fait engageant.

GLYCÈRE. Tu crois donc, Thaïs, que l'Acarnien l'aime pour sa beauté? Tu ne sais pas qu'elle est fille de la magicienne Chrysarium? C'est une femme versée dans les charmes thessaliens; elle fait descendre la lune sur la terre; elle aura tout affolé cet homme, en lui faisant boire quelque philtre, et maintenant elle le gruge.

THAÏS. Eh bien, toi, Glycérète, tu en grugeras quelque autre. Dis bonjour à celui-là.

2

MYRTIUM, PAMPHILE ET DORIS.

1. MYRTIUM. Tu te maries, Pamphile, à la fille de Phidon, le pilote; l'on dit même que tu l'as épousée. Tant de serments que tu m'as faits, tant de larmes versées, se sont donc évanouis en un instant! Tu oublies maintenant ta Myrtium; et cela, Pamphile, lorsque j'en suis à mon huitième mois de grossesse. Voilà donc le fruit de tant d'amour: je suis enceinte de tes œuvres, et bientôt il me faudra nourrir un enfant, jolie charge pour une courtisane! Car je ne crois pas que j'expose celui dont j'accoucherai, surtout si c'est un garçon; je l'appellerai Pamphile; il sera la consolation de ma tendresse, et, quelque jour, il te reprochera, s'il te rencontre, d'avoir été infidèle à sa malheureuse mère. La fille que tu épouses n'est pourtant pas si belle; je l'ai vue dernièrement aux Thesmophories, et je ne savais pas qu'elle serait bientôt cause que je ne verrais plus Pamphile. Regarde-la donc bien auparavant, et prends garde de te repentir plus tard d'avoir pris une femme dont les yeux gris louchent et se regardent l'un l'autre; ou plutôt tu as vu Phidon, le père de la mariée; tu connais sa face; cela te dispense de voir sa fille.

PAMPHILE. Ces sornettes-là, Myrtium, vais-je les entendre longtemps? En as-tu fini avec tes filles de pilote et tes mariages navals? Est-ce que je sais si la mariée est belle ou camuse;

si Phidon d'Alopèce¹, car c'est de lui, je pense, que tu veux parler, a une fille nubile? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est brouillé avec mon père. Je me rappelle qu'ils ont eu dernièrement un procès pour une affaire maritime. Phidon devait, je crois, un talent à mon père, et il ne voulait pas payer. Mais celui-ci le cita devant les juges nautiques, et il eut grand'peine à se faire rembourser; encore ne payait-il pas la somme complète au dire de mon père. Si j'étais si pressé de me marier, aurais-je refusé la fille de Déméa, ma cousine du côté de ma mère, et dont le père était stratège l'an dernier, pour aller épouser la fille de Phidon? Mais qui est-ce qui t'a dit cela? Où as-tu été inventer, Myrtium, ces beaux fantômes de jalousie?

3. MYRTIUM. Te maries-tu, oui ou non, Pamphile?

PAMPHILE. Tu es folle, Myrtium, ou tu as bu. Cependant hier nous n'avons pas fait ripaille.

MYRTIUM. C'est Doris qui m'a mis martel en tête. Je l'avais envoyée m'acheter quelques étoffes de laine pour mes couches et faire un vœu pour moi à Lucine, lorsqu'elle m'a dit avoir rencontré Lesbie.... Mais raconte plutôt toi-même, Doris, ce que tu as appris, à moins que tout cela ne soit de ton invention.

DORIS. Que je meure, maîtresse, si j'ai menti d'un mot! J'étais près du Prytanée, quand j'ai rencontré Lesbie, qui m'a dit en riant: « Eh bien, votre amant Pamphile épouse la fille de Phidon! » Si j'en doutais, elle m'engagea à me pencher du côté de votre ruelle, pour voir tout couronné de guirlandes, les joueuses de flûte, le mouvement de la fête, les chœurs chantant l'hymen.

PAMPHILE. Alors tu t'es penchée, Doris?

DORIS. Oui, ma foi; et j'ai vu tout ce qu'elle me disait.

4. PAMPHILE. Ah! je comprends l'erreur. Lesbie ne t'a pas absolument trompée, Doris, et ce que tu as rapporté à Myrtium est vrai; mais c'est mal à propos que vous avez pris l'alarme. La noce n'est pas pour moi. Je me souviens que ma mère m'a dit hier, quand je vous eus quittées: « Tu connais, Pamphile, Charmide, le fils d'Aristénète, notre voisin; il est de ton âge; eh bien, il se marie; c'est un homme rangé: et toi, jusques à quand vivras-tu avec ta maîtresse? » Je fis semblant de ne pas l'entendre, et j'allai me coucher. Ce matin, au point du jour, je suis accouru ici, et voilà pourquoi je n'ai rien vu de ce qu'a vu Doris. Si tu en doutes, retournes-y, Doris; regarde avec attention non la ruelle, mais la porte, et vois celle qui est ornée de guirlandes: tu reconnaitras que c'est la porte de nos voisins.

1. Bourgade de l'Attique, de la tribu Antiochide.

MYRTIUM. Tu me rends la vie, Pamphile : je me serais pendue, si cela était arrivé.

PAMPHILE. Mais c'est impossible. Je ne suis pas assez fou pour oublier Myrtium, surtout quand je l'ai rendue mère.

3

PHILINNA ET SA MÈRE.

1. LA MÈRE. Tu étais folle, Philinna ; ou qu'est-ce que tu avais donc hier pendant le souper ? Diphile est arrivé ce matin tout en larmes, et il m'a raconté ce qu'il avait eu à souffrir de toi. Tu t'es enivrée, tu t'es levée au milieu du festin pour danser, malgré sa défense, et tu as été ensuite donner un baiser à son ami Lamprias ; puis, comme Diphile paraissait mécontent, tu l'as laissé là, tu es allée t'asseoir auprès de Lamprias et tu lui as passé les bras autour du cou, au grand dépit de Diphile. Cette nuit même, tu n'as pas voulu coucher avec lui : tu l'as laissé pleurer, et tu es allée dormir seule sur un lit voisin du sien, en chantant pour lui faire de la peine.

2. PHILINNA. Il ne vous a pas dit, ma mère, tout ce qu'il m'a fait, lui ; autrement vous ne prendriez pas le parti de cet insolent. Il m'a abandonnée pour aller causer avec Thaïs, la maîtresse de Lamprias, avant que celui-ci fût arrivé. Il voit que cela me fait de la peine, et je lui fais signe de cesser ; alors il prend Thaïs par le bout de l'oreille, lui fait pencher la tête, et lui donne un baiser si serré, qu'elle y laisse presque ses lèvres. Je pleure, il se met à rire, à parler longuement à l'oreille de Thaïs, contre moi sans doute, car Thaïs me regardait en riant. Enfin, lorsqu'ils voient Lamprias entrer ils s'arrêtent, fatigués de leurs baisers réciproques ; et moi je vais m'asseoir à côté de Lamprias, sans me figurer que Diphile en prendrait prétexte de querelle. Thaïs se lève et se met à danser la première, ayant grand soin de faire voir ses jambes le plus haut possible, comme si elle était la seule qui eût la jambe bien faite. Quand elle a fini, Lamprias garde le silence ; mais Diphile exalte sa souplesse, son talent chorégraphique. Comme son pied est juste en mesure avec la citrare ! Quelle jolie jambe ! Et mille autres louanges. On eût dit qu'il parlait de la Sosandra de Calamis ¹, et non pas de la

1. Voy. *les Portraits*, 4, 6.

Thaïs que vous connaissez bien pour l'avoir vue au bain avec nous. Alors cette Thaïs que vous connaissez, voulant se moquer de moi : « Si certaine personne, dit-elle, ne craignait pas de nous montrer une jambe sèche, elle se lèverait et danserait. » Que vous dirai-je, ma mère ? Je me lève et je danse. Que fallait-il donc faire ? Souffrir et accrédi ter cette raillerie ? Laisser Thaïs régner en souveraine dans le festin ?

3. LA MÈRE. Tu es trop glorieuse, ma fille. Il fallait t'en moquer. Dis-moi comment les choses se sont ensuite passées.

PHILINNA. Tous les convives m'ont comblée d'éloges : Diphile seul, couché sur le dos, a regardé au plancher jusqu'à ce que je me fusse arrêtée de fatigue.

LA MÈRE. Mais est-il vrai que tu aies donné des baisers à Lamprias, que tu aies quitté ta place pour aller l'embrasser ? Pourquoi ce silence ? Voilà qui est impardonnable.

PHILINNA. Je voulais lui rendre la peine qu'il m'avait faite.

LA MÈRE. Et pour cela tu n'as pas voulu coucher avec lui, tu t'es mise à chanter pendant qu'il pleurait ? Tu ne songes donc pas, ma fille, que nous sommes pauvres ? tu oublies les présents qu'il nous a faits, et comment nous aurions passé l'hiver dernier, si Vénus ne nous eût envoyé ce garçon ?

PHILINNA. Eh quoi ! faut-il pour cela que je supporte ses outrages ?

LA MÈRE. De la colère, si tu veux, mais pas de mépris. Tu ne sais donc pas que les amants se rebutent par le mépris et s'en veulent à eux-mêmes ! Tu as toujours été trop dure envers celui-ci. Prends garde, comme dit le proverbe, qu'en voulant trop la tendre, nous ne cassions la corde.

4

MÉLITTA ET BACCHIS.

1. MÉLITTA. Si tu connais, Bacchis, quelque vieille, comme on dit qu'il y en a bon nombre en Thessalie, qui sache rendre les gens aimables par quelque enchantement et faire adorer la femme la plus haïe, prends-la, que le ciel te le rende ! et amène-la ici. Ces habillements complets, tout cet or, je suis prête à le

lui donner, si je vois Charinus revenir à moi et détester Simmiché comme il me déteste.

BACCHIS. Que dis-tu ? Charinus vit maintenant avec Simmiché ? Il t'a quittée, Mélitta, toi pour qui il a eu tant de démêlés avec sa famille, et refusé d'épouser cette riche héritière, qui, dit-on, lui apportait une dot de cinq talents ? Je me rappelle t'avoir entendue dire cela.

MÉLITTA. C'en est fait, Bacchis, tout est perdu pour moi. Il y a cinq jours entiers que je ne l'ai vu : il va chez un de ses amis, Pamménès, faire bombance avec Simmiché.

2. BACCHIS. C'est triste pour toi, ma pauvre Mélitta. Mais pourquoi vous êtes-vous brouillés ? Il a fallu quelque chose de grave.

MÉLITTA. Je ne sais pas du tout pourquoi. Hier, quand il est revenu du Pirée, où son père l'avait envoyé, je crois, recouvrer une dette, il n'a pas voulu me regarder au moment où j'accourais au-devant de lui ; et, repoussant mon embrassade : « Laisse-moi, m'a-t-il dit ; va trouver le patron Hermotimus, ou plutôt va lire ce qui est écrit sur les murs du Céramique, où ton nom et le sien sont gravés sur une colonne. — Quel Hermotimus ? lui dis-je, quelle colonne ? » Mais lui sans me répondre, sans vouloir dîner, se couche en me tournant le dos. De quoi ne me suis-je pas ingéniée ? Je l'ai embrassé ; j'ai essayé de le ramener de mon côté ; je lui ai baisé le dos ! Insensible à toutes mes caresses : « Si tu m'importunes plus longtemps, me dit-il, je m'en vais, quoiqu'il soit minuit. »

3. BACCHIS. Mais connais-tu cet Hermotimus ?

MÉLITTA. Puisses-tu, Bacchis, me voir plus malheureuse encore que je ne suis, si je connais ce patron ! Cependant, dès la pointe du jour, au chant du coq, Charinus s'éveille et s'en va. Je me rappelle qu'il m'a dit avoir vu mon nom inscrit sur un mur du Céramique¹. J'y envoie Acis. Elle ne trouve que ces mots gravés à droite en entrant, près du Dipyle : « Mélitta aime Hermotimus ; » et un peu plus bas : « Le patron Hermotimus aime Mélitta. »

1. « C'était un usage des Athéniens, quand ils voulaient faire une déclaration d'amour à quelqu'un, d'écrire le nom de cette personne sur la muraille d'un lieu public, où l'on savait que cette personne allait souvent. La formule de cette inscription était ordinairement : « Une telle est belle. » Le Céramique dont il s'agit ici est celui de la ville dans lequel les courtisanes se promenaient ; car il y avait un autre Céramique hors de la ville ; mais celui-ci servait de sépulture aux citoyens qui étaient morts en combattant pour la patrie. »

BACCHIS. Quels mauvais sujets que ces jeunes gens ! Je comprends. Quelqu'un pour faire pièce à Charinus, le sachant jaloux, aura mis cette inscription. Il a cru la chose tout de suite. Si je le vois, je lui en parlerai. Il n'a pas d'expérience : c'est un enfant.

MÉLITTA. Mais comment pourras-tu le voir ? Il s'enferme toute la journée avec Simmiché. Ses parents l'ont fait en vain chercher ici.... Ah ! Bacchis, si je pouvais trouver quelque vieille telle que je te le disais, sa présence me sauverait la vie.

4. BACCHIS. Il y a, ma très-chère, une excellente magicienne, Syrienne de naissance, robuste et vigoureuse, qui m'a jadis raccommodée avec Phantias, lequel, ainsi que ton Charinus, s'était brouillé avec moi pour une vétille. Après quatre mois entiers, elle l'a ramené auprès de moi par ses enchantements, quand je commençais à en désespérer.

MÉLITTA. Qu'a donc fait cette vieille, si tu te le rappelles ?

BACCHIS. Elle ne prend pas cher, Mélitte : elle demande seulement une drachme et un pain. Il faut, cependant, apporter encore du sel, sept oboles, du soufre et un flambeau. La vieille les prend. On verse aussi du vin dans un vase, et c'est elle qui le boit. Il faudra encore que tu te procures quelque chose qui ait appartenu à ton amant, des habits, des chaussures, quelques cheveux ou autres objets analogues.

MÉLITTA. Justement, j'ai ses chaussures.

5. BACCHIS. Elle les suspendra à un pieu, brûlera du soufre dessous, répandra du sel sur le brasier, en prononçant vos deux noms, le tien et celui de Charinus ; puis, tirant une toupie de son sein¹, elle la fera tourner, et récitera son enchantement composé de plusieurs mots barbares qui font frémir. Voilà du moins ce qu'elle a fait pour moi. Bientôt après, Phantias, malgré les reproches de ses amis et les vives instances de Phébis, avec laquelle il vivait, revint à moi, entraîné par la puissance du charme. Il y a plus : la vieille m'apprit encore un secret pour inspirer à Phantias la haine la plus violente contre Phébis. C'était d'observer la trace des pas de cette fille, de les effacer en posant le pied droit où elle avait posé le pied gauche, et le pied gauche où elle avait posé le pied droit, et de dire en même temps : « Je marche sur toi ; je suis au-dessus de toi ! » J'ai fait tout ce qu'elle m'avait prescrit.

MÉLITTA. Vite, vite, Bacchis ! Fais-moi venir la Syrienne ! Et toi, Acis, procure-toi du pain, du soufre et tout ce qu'il faut pour l'enchantement.

1. Voy. Horace, *Épode xvii*, v. 7 et la note d'Orelli.

5

CLONARIUM ET LÉÉNA.

1. CLONARIUM. Nous en apprenons de belles sur ton compte, Lééna! Mégilla, cette riche Lesbienne, est, dit-on, éprise de toi, comme un homme. Vous vivez ensemble, et il se passe je ne sais quoi entre vous. Voyons! Tu rougis! Parle; est-ce vrai?

LÉÉNA. C'est vrai, Clonarium. Mais j'en suis toute confuse. C'est monstrueux!

CLONARIUM. Par Cérès! Qu'est-ce donc? Que te veut cette femme? Que faites-vous lorsque vous êtes ensemble? Tu ne m'aimes pas, sans quoi tu ne me cacherais rien.

LÉÉNA. Je t'aime plus que personne. Mais cette femme a des goûts terriblement masculins.

2. CLONARIUM. Tu veux dire, sans doute, que c'est une de ces tribades comme on en rencontre à Lesbos, femmes qui ne veulent pas recevoir d'hommes, et qui font l'office d'hommes avec des femmes.

LÉÉNA. C'est quelque chose de semblable.

CLONARIUM. Eh bien! raconte-moi, Lééna, ses premières tentatives auprès de toi, ta séduction et le reste.

LÉÉNA. Elles avaient organisé une partie, elle et Démonassa de Corinthe, femme riche et adonnée aux mêmes pratiques que Mégilla: elles me firent venir pour les amuser de ma cithare. Lorsque j'eus fini de chanter, c'était le soir, l'heure étant venue de se coucher, comme elles avaient bien bu: « Voyons, Lééna, dit Mégilla, il va faire bon dormir: tu vas coucher ici entre nous deux. »

CLONARIUM. Tu t'es couchée: et ensuite?

3. LÉÉNA. Ensuite elles m'ont embrassée comme des hommes, non-seulement en appliquant les lèvres, mais en entr'ouvrant la bouche, me caressant, me pressant la gorge; Démonassa même me mordait en me donnant des baisers. Pour moi, je ne voyais pas où elles voulaient en venir. Enfin Mégilla, tout animée, enlève sa chevelure postiche, faite à se méprendre et parfaitement ajustée, se montre rasée jusqu'à la peau, comme un vigoureux athlète. Cette vue me jette dans un grand trouble. « Lééna, me dit-elle, as-tu vu un plus beau garçon? — Mais, lui dis-je, je ne vois pas de garçon, Mégilla. — Ne parle pas de moi au

féminin, dit-elle, je m'appelle Mégillus; j'ai, depuis longtemps, épousé Démonassa; elle est ma femme. » A ces mots, Clonarium, ne pouvant m'empêcher de rire: « Mégillus, lui dis-je, vous étiez un homme, à votre insu, comme Achille, caché parmi les filles sous ses habits de pourpre. Mais alors vous êtes fait comme un homme, et vous vous conduisez en mari avec Démonassa? — Je n'ai pas précisément tout ce qu'il faut, Lééna, reprit-elle; mais je n'en ai pas absolument besoin. D'ailleurs, tu me verras à l'œuvre et travailler de fort agréable manière. — Vous êtes donc un hermaphrodite, lui dis-je, comme on dit qu'il y a eu beaucoup de gens ayant les deux sexes? » En effet, Clonarium, je ne me doutais pas de ce qu'il en était. « Non, me répondit-elle, je suis vraiment homme.

4. — C'est que j'ai entendu dire, repris-je, à la Béotienne Isménodore, joueuse de flûte qui me racontait les histoires de son pays, qu'il y a eu jadis un Thébain changé de femme en homme; c'était aussi, je crois, un fameux devin, nommé Tiré-sias. Est-ce qu'il vous est arrivé quelque chose de pareil? — Non, dit-elle, Lééna; je suis venue au monde comme vous toutes; mais j'ai les goûts, les désirs et le reste d'un homme. — Et il vous suffit des désirs? lui répondis-je. — Lééna, me dit-elle, laisse-toi faire, si tu ne me crois pas, et tu comprendras que je suis tout à fait un homme. J'ai ce qu'il faut pour te convaincre: encore une fois, laisse-toi faire, et tu verras. » Je me suis laissé faire, Clonarium, j'ai cédé à ses instances, accompagnées d'un magnifique collier et d'une robe de lin du plus fin tissu. Je l'ai saisie dans mes bras comme un homme; elle m'a embrassée toute haletante, et m'a paru goûter le plus vif plaisir.

CLONARIUM. Qu'a-t-elle donc fait et comment s'y est-elle prise? C'est là surtout ce qu'il faut me raconter.

LÉÉNA. N'en demande pas plus long. Ce n'est pas beau. Aussi, j'en jure par Vénus, je n'en dirai rien.

6

CROBYLE ET CORINNE ¹.

1. CROBYLE. Corinne, tu vois que ce n'est pas, comme tu te le figurais, un si grand malheur que de cesser d'être fille, de

1. Cf. *Satire* XIII de Régulier.

vivre avec un beau jeune homme, et de gagner tout de suite une mine¹, avec laquelle je vais t'acheter un collier.

CORINNE. Oui, maman. Mais, surtout, qu'il ait des pierres couleur de feu, comme celui de Philénis.

CROBYLE. Il sera tout pareil. Mais j'ai autre chose à te dire. Écoute bien ce que tu dois faire et comment il faut te conduire avec les hommes. Nous n'avons pas d'autres ressources pour vivre, ma fille. Depuis deux ans que ton père, d'heureuse mémoire, est allé de vie à trépas, tu ne peux pas te douter comment nous avons vécu. De son vivant, nous ne manquions de rien. C'était un excellent forgeron, qui s'était fait une grande réputation au Pirée, et tout le monde dit encore aujourd'hui qu'on ne verra jamais un forgeron comme Philinus. Après sa mort, je fus d'abord obligée de vendre ses tenailles, son enclume et son marteau, le tout deux mines, dont nous vécûmes quelque temps : ensuite j'ai fait de la toile, poussé la navette ou tourné le fuseau, afin de gagner péniblement de quoi manger, et je t'ai élevée, ma fille, comme mon unique espérance.

2. CORINNE. Vous voulez parler de la mine ?

CROBYLE. Non ; j'ai pensé qu'à ton âge tu me nourrirais à ton tour, en te procurant à toi-même de belles toilettes, de l'aisance, des robes de pourpre, des servantes.

CORINNE. Comment cela, maman ? que voulez-vous dire ?

CROBYLE. En vivant avec les jeunes gens, en buvant et en couchant avec eux, moyennant finance.

CORINNE. Comme Lyra, la fille de Daphnis ?

CROBYLE. Oui.

CORINNE. Mais, maman, c'est une courtisane.

CROBYLE. Voyez le grand malheur ! Tu deviendras riche comme elle, tu auras de nombreux amants. Pourquoi pleures-tu, Corinne ? Ne vois-tu pas tout ce qu'il y a de courtisanes, comme elles sont recherchées, combien elles gagnent d'argent ? J'ai connu Daphnis en haillons (viens à notre aide, Adrastée !), avant que sa fille fût jolie et regardée. Tu vois maintenant comme elle est mise : de l'or, des robes brodées, quatre servantes.

3. CORINNE. Comment Lyra a-t-elle gagné tout cela ?

CROBYLE. D'abord elle s'est habillée avec élégance, parfaitement ajustée, faisant bon visage à tous, non pas en éclatant de rire, comme c'est ton habitude, mais en prenant un air souriant, plein de douceur et de séduction ; ensuite, elle a traité tous les hommes avec adresse, sans tromper ceux qui viennent

la voir ou qui la reconduisent , mais aussi sans s'attacher à aucun. Si pour un salaire on la fait venir à un festin , au lieu de s'enivrer , défaut souverainement ridicule et que les hommes détestent , au lieu de se jeter sur les plats , comme une malapprise , elle touche délicatement les mets du bout des doigts , prend chaque bouchée en silence , sans se remplir les joues , boit doucement , et non pas d'un seul trait , mais par petites gorgées.

CORINNE. Même lorsqu'elle a soif , maman ?

CROBYLE. Surtout lorsqu'elle a soif , Corinne. Elle ne parle pas plus qu'il ne faut , ne raille point les convives , et ne regarde que celui qui la paye. Aussi , tout le monde l'aime. Lorsqu'il faut se mettre au lit , elle ne se montre ni dévergondée , ni froide ; elle ne se préoccupe que de captiver son amant et de se l'attacher. C'est là surtout ce que l'on approuve en elle. Si tu retiens bien cette leçon , nous aussi nous serons heureuses , car tes attraits sont bien supérieurs aux siens.... Mais je n'en dis pas plus long. Viens à notre aide , Adrastée ! Que les dieux seulement te prêtent vie !

4. CORINNE. Dites-moi , maman , tous ceux qui nous donneront de l'argent ressemblent-ils à Eucrite , avec qui j'ai couché hier ?

CROBYLE. Non ; il y en a de plus beaux , de plus robustes , et quelques-uns de figure moins agréable.

CORINNE. Et il faudra que je couche aussi avec ceux-là ?

CROBYLE. Surtout avec ceux-là , ma fille. Ce sont eux qui payent le mieux. Les beaux ne veulent payer que de leur beauté. Songe avant tout aux gros bénéfices , si tu veux qu'avant peu toutes les femmes disent , en te montrant au doigt : « Voyez Corinne , la fille de Crobyle , comme la voilà superlativement riche ! Comme elle a rendu sa mère trois fois heureuse ! » Qu'en dis-tu ? Feras-tu cela ? Oui , tu le feras , j'en suis sûre , et bientôt tu seras la reine de toutes tes rivales. Maintenant , va prendre un bain : il se peut faire que le jeune Eucrite vienne aujourd'hui ; il me l'a promis.

7

MUSARIUM ET SA MÈRE.

1. LA MÈRE. Si nous trouvons encore , Musarium , un galant comme Chéréas , il faudra immoler une chèvre blanche à Vénus

Pandème, une génisse à la Vénus Uranie des Jardins, et offrir une couronne à Cérès qui envoie les trésors, car nous serons alors heureuses et trois fois heureuses. Tu vois tout ce que nous recevons de ce jeune homme : il ne t'a encore donné ni obole, ni robe, ni chaussures, ni parfums ; mais ce sont toujours des réponses évasives, des promesses, des espérances à long terme ; il répète sans cesse : « Ah ! si mon père.... Ah ! si j'étais maître de mon héritage, tout serait à toi ! » Et toi, tu prétends qu'il a juré de t'épouser.

MUSARIUM. Oui, ma mère, il l'a juré par les deux déesses¹ et par Minerve Poliade.

LA MÈRE. Et tu crois cela ! C'est probablement pour cette raison que l'autre jour, comme il n'avait pas de quoi payer son écot, tu lui as donné ton anneau, à mon insu : il est allé le vendre pour boire, et tu lui as donné ensuite ces deux colliers d'Ionie, qui pesaient deux dariques chacun, et que le patron Praxias de Chios t'avait rapportés d'Ephèse, où il les avait fait faire. Il fallait bien, en effet, que Chéréas eût de quoi payer son écot avec ses amis. Quant à tes robes et à tes chemises, je n'en parle pas. En vérité, ce garçon-là est un trésor que Mercure a fait tomber chez nous.

2. MUSARIUM. Mais il est beau, sans barbe ; il me dit qu'il m'a-dore, il verse des larmes, et puis il est fils de Dinomaque et de Lachès l'aréopagite ; il nous promet de m'épouser ; il nous donne les plus belles espérances, dès que son vieux aura fermé l'œil.

LA MÈRE. Eh bien, Musarium, quand nous aurons besoin de souliers, et que le cordonnier nous demandera une double drachme, nous lui dirons : « Nous n'avons pas d'argent, mais nous allons vous donner quelques espérances ; prenez. » Nous en dirons autant au boulanger ; et quand on nous demandera notre terme : « Attendez, dirons-nous, que Lachès de Colytte soit mort : nous vous payerons après notre mariage. » N'es-tu pas honteuse d'être la seule de tes compagnes qui n'ait ni pendants d'oreilles, ni colliers, ni robe de Tarente ?

3. MUSARIUM. Eh bien, ma mère, sont-elles plus heureuses ou plus belles que moi ?

LA MÈRE. Non, mais elles sont plus avisées ; elles savent leur métier, elles ne se fient pas aux belles paroles, ni aux jeunes gens qui ne jurent que des lèvres. Toi, tu es fidèle, attachée à Chéréas, comme s'il était ton époux, et tu ne reçois personne autre que lui. L'autre jour, lorsque ce laboureur acharnien, qui

1. Cérès et Proserpine.

n'a pas de barbe non plus, vint t'offrir deux mines, puis du vin que son père lui avait envoyé vendre, tu le refusas d'un air dédaigneux ; mais tu devais coucher avec ton Adonis.

MUSARIUM. Quoi donc ? Fallait-il laisser là Chéréas pour recevoir ce manouvrier qui pue le bouc ? Chéréas, au moins, a la peau douce ; c'est, comme on dit, un petit cochon d'Acharné.

LA MÈRE. J'en conviens ; l'autre est un rustre, et il ne sent pas bon. Mais Antiphon, fils de Ménécrate, qui te promettait une mine, pourquoi ne l'as-tu pas reçu ? Il est beau, galant, de l'âge de Chéréas.

4. MUSARIUM. Ah ! ma mère ! Chéréas m'a menacée de nous tuer tous les deux, s'il nous trouve jamais ensemble.

LA MÈRE. Combien d'autres ont fait de ces menaces ! Avec tout cela, tu n'auras pas d'amants, tu vivras en honnête femme ; tu ne seras pas une courtisane, mais une prêtresse de Cérès. Mais, à propos, c'est aujourd'hui la fête des Granges. Qu'est-ce qu'il t'a donné pour cette fête ?

MUSARIUM. Rien, maman.

LA MÈRE. Il est donc le seul qui ne sache rien soutirer à son père, lui dépêcher un esclave fripon, demander de l'argent à sa mère en la menaçant, si elle refuse, de se faire soldat de marine ! Il aime mieux rester planté chez nous, à titre onéreux, ne donnant rien et empêchant de recevoir des autres. Crois-tu donc, Musarium, que tu auras toujours seize ans, que Chéréas aura toujours pour toi-même la même tendresse, quand il sera riche et que sa mère lui aura trouvé un beau mariage ? A la vue d'une dot de cinq talents, se souviendra-t-il, dis-le-moi, de ses larmes, de tes baisers et des serments qu'il t'aura faits ?

MUSARIUM. Il s'en souviendra : la preuve, c'est qu'il n'a pas encore voulu se marier ; malgré les instances et la contrainte, il a toujours refusé.

LA MÈRE. Puisse-t-il ne pas mentir ! Mais, Musarium, je te rafraîchirai la mémoire en temps voulu.

8

AMPÉLIS ET CHRYSIS.

1. AMPÉLIS. Celui qui n'est pas jaloux, Chrysis, qui ne se met pas en colère, ne donne pas de soufflets, n'arrache pas de cheveux et ne déchire pas de robes, celui-là n'est pas amoureux.

CHRYISIS. Comment, Ampélis, ce sont là les seules preuves de tendresse?

AMPÉLIS. Oui, ma chère; c'est l'indice d'un cœur vraiment épris. Tout le reste, baisers, larmes, serments, visites fréquentes, sont les marques d'un amour qui naît et qui débute; mais le véritable feu éclate dans la jalousie. Si donc ton Gorgias t'a souffletée, comme tu dis; s'il est jaloux, aie bon espoir et souhaite qu'il agisse toujours de même.

CHRYISIS. Toujours de même! Que dis-tu là? Tu veux qu'il me soufflette toujours?

AMPÉLIS. Non; mais qu'il soit fâché, lorsque tu ne le regardes pas exclusivement. En effet, s'il n'était pas amoureux, il ne se mettrait pas en colère en te voyant un autre amant.

CHRYISIS. Mais je n'en ai pas d'autre. C'est sans motif qu'il me soupçonne d'aimer ce richard, dont je lui ai parlé étourdiment l'autre jour.

2. AMPÉLIS. Ce n'est pas désagréable pour toi qu'on te soupçonne d'être recherchée par les riches. Ton amant en éprouvera plus de chagrin, il se piquera d'honneur et craindra de rester en arrière de ses rivaux.

CHRYISIS. Oui, mais en attendant il ne fait que se mettre en colère et donner des soufflets: ce sont là ses seuls présents.

AMPÉLIS. Il en fera d'autres. Les jaloux ont l'humeur chagrine.

CHRYISIS. Je ne sais pas, ma petite Ampélis, pourquoi tu veux que je reçoive des soufflets.

AMPÉLIS. Pas du tout; mais, je te le dis, ils deviennent fort amoureux quand ils croient qu'on les dédaigne. Lorsqu'au contraire un amant se figure qu'il est seul favorisé, sa passion s'évanouit. Je te parle d'après une expérience de vingt ans, et tu n'en as que dix-huit à peine. Si tu veux, je te raconterai ce qui m'est arrivé il y a quelques années. J'avais pour amant Démophante l'usurier, qui demeure derrière le Pœcilé. Jamais il ne m'avait donné plus de cinq drachmes, et il voulait être le maître. Il ne m'aimait, Chrysis, que d'un amour à fleur d'eau: jamais de soupirs, de larmes, de stations à ma porte pendant la nuit; il couchait avec moi tout simplement de loin en loin.

3. Un jour il vient me voir: je lui ferme la porte au nez; j'avais chez moi le peintre Callidès, qui m'avait envoyé dix drachmes; et Démophante s'en va pestant fort contre moi. Quelques jours s'écoulaient, je ne l'envoie pas chercher: Callidès était encore chez moi; Démophante s'échauffe, il arrive tout bouillant de colère, voit la porte ouverte, entre, pleure, me

frappe, me menace de me tuer, déchire ma robe, met tout en combustion et finit par me donner un talent pour lequel il m'eut toute seule huit mois entiers. Sa femme disait à tout le monde que je l'avais affolé avec des philtres; mon philtre était la jalousie. Fais-en usage, Chrysis, avec ton Gorgias. C'est un garçon qui sera riche, s'il arrive quelque chose à son père.

9

DORCAS, PANNYCHIS, PHILOSTRATE, POLÉMON.

1. DORCAS. C'est fait de nous, maîtresse, c'est fait de nous! Polémon est revenu de la guerre tout coulé d'or, dit-on. Je l'ai vu passer vêtu d'un manteau de pourpre que retenait une agrafe d'or, et suivi d'un grand nombre de valets. Dès que ses amis l'ont aperçu, ils sont accourus l'embrasser. En ce moment j'ai avisé derrière lui le garçon qui l'avait accompagné dans la dernière campagne; je l'ai abordé, et le saluant la première : « Eh bien, Parménon, lui ai-je dit, comment cela va-t-il pour nous? Qu'est-ce que vous nous rapportez de bon de la guerre? »

PANNYCHIS. Il ne fallait pas lui dire cela tout de suite, mais : « Ah! vous voilà sains et saufs! Grâce en soient rendues aux dieux, et surtout à Jupiter hospitalier et à Minerve guerrière! Ma maîtresse me demandait tous les jours ce que vous faisiez, où vous étiez. » Si même tu avais ajouté : « Elle a pleuré, elle n'a fait que penser à Polémon, » c'eût été encore mieux.

2. DORCAS. C'est ce que j'avais commencé par lui dire; mais je ne voulais pas vous le répéter, ayant hâte de vous rapporter ce que j'ai appris. Quand je fus auprès de Parménon : « Parménon, lui dis-je, est-ce que les oreilles ne vous tintaient pas? Ma maîtresse ne parlait que de vous et toujours en pleurant, surtout quand il revenait quelqu'un d'un combat où l'on disait qu'il y avait eu beaucoup de monde de tué; elle s'arrachait les cheveux, se meurtrissait la poitrine et fondait en larmes à chaque nouvelle. »

PANNYCHIS. Très-bien, Dorcas; voilà ce qu'il fallait.

DORCAS. Un instant après je lui ai fait la question que je vous ai dite. Alors lui : « Nous revenons, dit-il, superbes! »

PANNYCHIS. Comment! Son premier mot n'a pas été que Polémon se souvenait encore de moi, qu'il désirait me retrouver vivante?

DORCAS. Il m'a dit toutes sortes de choses de ce genre. Mais l'essentiel, c'est qu'il m'a parlé de richesses immenses, d'or, d'étoffes, d'esclaves, d'ivoire; ils apportent de l'argent non plus compté, mais mesuré au médimne, des médimnes entiers. Parménon a lui-même au petit doigt un anneau énorme, taillé à facettes, avec une pierre tricolore, d'un rouge fort vif. Je l'ai laissé me racontant comment, après avoir traversé l'Halys, ils avaient tué Tiridate, et comment Polémon s'était comporté dans une rencontre avec les Pisides; et je suis venue tout courant vous faire part de ces nouvelles, afin que vous preniez un parti dans la circonstance. En effet, si Polémon arrive ici (or, il va venir aussitôt débarrassé de ses amis), s'il apprend ce qui s'y passe, et s'il rencontre Philostrate, que fera-t-il, pensez-vous?

3. PANNYCHIS. Cherchons, Dorcas, à sortir d'embarras. Il n'est pas honnête de mettre à la porte Philostrate, qui m'a donné l'autre jour un talent; c'est, d'ailleurs, un marchand qui m'a fait de belles promesses; d'un autre côté, je perdrais beaucoup à ne pas recevoir Polémon qui revient si superbe. En outre il est jaloux; insupportable, quand il était pauvre, que ne fera-t-il pas aujourd'hui?

DORCAS. Le voici qui arrive!

PANNYCHIS. Ah! je me trouve mal, Dorcas!... Je ne sais que faire. Je tremble!...

DORCAS. Voilà aussi Philostrate.

PANNYCHIS. Que devenir? Je voudrais être à cent pieds sous terre!

4. PHILOSTRATE. Pourquoi ne pas nous mettre à boire, Pannychis?

PANNYCHIS. Malheureux! tu me perds!... Bonjour, Polémon. Comme il y a longtemps qu'on ne vous a vu!

POLÉMON. Quel est cet homme qui vient d'entrer chez vous? Vous ne répondez pas! Eh bien, va te promener, Pannychis! Moi qui accours de Pyles ici en cinq jours, pour retrouver cette femme! Ce qui m'arrive est bien fait, et je t'en remercie. Désormais tu ne me pilleras plus.

PHILOSTRATE. Tiens! Qui êtes-vous donc, mon ami?

POLÉMON. Avez-vous entendu parler d'un certain Polémon de Stiriée¹, de la tribu de Pandion, jadis chiliarque², aujourd'hui capitaine de cinq mille hommes, amant de Pannychis, quand je la croyais raisonnable?

PHILOSTRATE. Eh bien, seigneur capitaine de mercenaires,

1. Bourgade de l'Attique. — 2. Chef de mille hommes.

maintenant Panny'chis est à moi. Elle a reçu un talent, et elle en recevra bientôt un autre, dès que j'aurai placé mes marchandises. Allons ! suis-moi, Pannychis, laisse ce capitaine conduire ses mille hommes chez les Odryses.

DORCAS. Elle est bien libre de le suivre, si elle veut.

PANNYCHIS. Que faire, Dorcas ?

DORCAS. Le mieux est de rentrer chez vous. Polémon est trop en colère pour que vous restiez ici. Et puis sa jalousie ne fera que s'accroître.

PANNYCHIS. Puisque tu le veux, rentrons.

5. POLÉMON. Très-bien ! Mais je vous dis que c'est la dernière fois que vous boirez ensemble ; ce n'est pas pour rien que je me suis fait la main par d'épouvantables massacres. Holà ! mes Thraces, Parménon ! En avant ! Que leur phalange occupe l'entrée de la rue ! sur le front les hoplites, de chaque côté les frondeurs et les archers, le reste à l'arrière-garde !

PHILOSTRATE. Ah ! mercenaire, tu nous crois des petits enfants ! Ohé ! beau masque ! Mais tu n'as jamais tué un poulet ! As-tu vu la guerre, seulement ? Tu as peut-être été chef d'un corps de garde, à la tête d'une compagnie, et encore je te fais la part belle.

POLÉMON. Tu en sauras des nouvelles, quand tu nous verras la lance en main, avec nos armes bien fourbies.

PHILOSTRATE. Viens donc ici en ordre de bataille. Moi et Tibius, mon unique valet, nous allons vous recevoir à coups de pierres et de coquilles d'huitres ; et, pressés de fuir, vous ne saurez plus où vous fourrer.

10

CHÉLIDONIUM ET DROSÉ.

1. CHÉLIDONIUM. Il ne vient donc plus te voir, Drosé, le jeune Clinias ? Il y a un siècle que je ne l'ai vu chez vous.

DROSÉ. Non, ma chère Chélidonium ; son maître lui a défendu de m'approcher.

CHÉLIDONIUM. Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? Est-ce que tu veux parler de Diotime, le maître du gymnase ? Il est de mes amis.

DROSÉ. Non ; c'est un infâme philosophe, un certain Aristète.

CHÉLIDONIUM. Ce butor, velu et barbu, qui a l'habitude de se promener avec des jeunes gens dans le Pœcilé?

DROSÉ. Justement; un charlatan que je voudrais voir traîner par la barbe et mettre en pièces par le bourreau.

2. CHÉLIDONIUM. Comment a-t-il fait pour décider Clinias?

DROSÉ. Je n'en sais rien, Chélidonium. Mais ce garçon, qui n'a pas découché une seule nuit, depuis qu'il sait ce que c'est qu'une femme, commerce auquel je l'ai initié, n'a pas paru dans notre rue depuis trois jours consécutifs. Inquiète et poussée par je ne sais quel pressentiment, j'envoie Hébris à la découverte, pour voir s'il était à l'Agora ou au Pœcilé. Elle m'a dit qu'elle l'a vu se promener avec Aristénète, qu'elle lui a fait de loin un signe de tête, mais que lui, rougissant et baissant le nez, après l'avoir aperçue, n'a plus levé les yeux de son côté. Ils sont entrés ensemble dans la ville. Hébris les a suivis jusqu'au Dipyle; mais, comme il ne s'est pas retourné une seule fois, elle est rentrée sans pouvoir me rien dire de positif. Songe un peu dans quel état je suis depuis ce temps-là; je me perds en conjectures sur ce qu'on a fait de ce jeune homme. « Mais, disais-je en moi-même, je ne lui ai jamais fait la moindre peine. A-t-il un autre amour qui m'ait fait prendre en haine? C'est son père qui l'empêche de revenir! » Telles étaient les pensées qui me passaient par la tête. Le soir, assez tard, Dromon m'apporte une lettre de la part de Clinias. Prends, lis, Chélidonium; tu sais lire, n'est-ce pas?

3. CHÉLIDONIUM. Voyons cette lettre. L'écriture n'est pas merveilleuse; les caractères embarrassés indiquent un homme qui a écrit à la hâte. Mais lisons: « Combien je t'aime, ma chère Drosé! j'en prends les dieux à témoin.... »

DROSÉ. Ah! le malheureux! Il ne me dit pas seulement bonjour!

CHÉLIDONIUM. « Et maintenant, ce n'est pas la haine, mais la contrainte qui me sépare de toi. Mon père m'a remis aux mains d'Aristénète, pour étudier la philosophie. Et celui-ci, qui sait notre liaison, m'en a fait de vifs reproches, en me disant que c'était une indignité de vivre avec une courtisane, quand on était fils d'Architèles et d'Érasiclée, parce qu'il faut, avant tout, préférer la vertu au plaisir.... »

DROSÉ. Aux corbeaux le bélfre, qui donne de semblables leçons à la jeunesse!

CHÉLIDONIUM. « Il faut de toute nécessité que je lui obéisse; il me suit et me garde avec soin, et il ne me laisse voir que lui. Si je suis sage et si je fais tout ce qu'il me dit, il me promet

que je serai heureux et vertueux pour prix de mes efforts. J'ai eu toutes les peines du monde à t'écrire ces mots à la dérobee. Sois heureuse et souviens-toi de Clinias. »

4. DROSÉ. Que dis-tu de cette lettre, Chélidonium ?

CHÉLIDONIUM. Tout le reste est écrit à la scythe ; mais les mots « Souviens-toi de Clinias » laissent encore un peu d'espoir.

DROSÉ. C'est ce que je crois aussi ; mais je meurs d'amour. D'ailleurs Dromon m'a dit qu'Aristénète est un pédéraste, qui, sous prétexte de philosophie, vit avec les plus jolis garçons ; il a déjà eu quelques conversations particulières avec Clinias ; il lui a fait de belles promesses et lui a dit qu'il le rendrait égal aux dieux, et même il lit avec lui les dialogues érotiques des anciens philosophes avec leurs disciples ; enfin il obsède le pauvre jeune homme. Mais Dromon l'a menacé de prévenir le père de Clinias.

CHÉLIDONIUM. Il fallait, Drosé, remplir le ventre à Dromon.

DROSÉ. C'est ce que j'ai fait ; mais sans cela il eût été à moi : il est amoureux d'Hébris.

CHÉLIDONIUM. Du courage ; tout ira bien. Moi, je suis d'avis d'écrire sur la muraille du Céramique, du côté où Architélès a coutume de se promener : « Aristénète corrompt Clinias. » Cette inscription coïncidera parfaitement avec le rapport de Dromon.

DROSÉ. Mais comment feras-tu pour qu'on ne te voie pas écrire ?

CHÉLIDONIUM. J'irai l'écrire la nuit avec un charbon, que je prendrai n'importe où.

DROSÉ. A merveille ! Unissons-nous, Chélidonium, pour faire la guerre à ce fourbe d'Aristénète.

11

TRYPHÉNA ET CHARMIDE.

1. TRYPHÉNA. A-t-on jamais vu prendre une courtisane, la payer cinq drachmes, coucher avec elle et lui tourner le dos, pour ne faire que soupirer et larmoyer ? Non ; tu n'avais aucun plaisir à boire ; seul tu ne voulais pas manger, et, pendant le repas, tu fondais en larmes ; je le voyais bien. Maintenant même encore, tu pleures comme un enfant. D'où viennent, Charmide, toutes ces façons d'agir ? Ne me cache rien. J'aurai du moins gagné cela à passer une nuit blanche avec toi.

CHARMIDE. L'amour me tue, Tryphéna; je ne puis résister à la violence de mon mal.

TRYPHÉNA. Mais ce n'est pas moi que tu aimes; c'est évident; car je n'éprouverais ni tes dédains, ni tes refus quand je veux t'embrasser; tu n'élèverais pas entre nous deux le rempart de tes habits, de peur que je ne te touche. Mais dis-moi quelle est la belle: peut-être pourrai-je te servir dans tes amours; je sais comment on rend de pareils offices.

CHARMIDE. Ah! tu la connais bien, et elle te connaît; c'est une courtisane en vogue.

2. TRYPHÉNA. Dis-moi son nom, Charmide.

CHARMIDE. Philématium, Tryphéna.

TRYPHÉNA. De laquelle veux-tu parler? Elles sont deux. Est-ce celle qui demeure au Pirée, qui est passée depuis peu de l'état de fille à celui de femme, et qui a pour amant Damyllus, fils du stratège actuel? Ou bien est-ce l'autre, qu'on a surnommée Pagis?

CHARMIDE. C'est Pagis; c'est elle qui me tue: elle m'a pris dans ses lacs.

TRYPHÉNA. Et c'est pour elle que tu verses tant de larmes?

CHARMIDE. Oui, sans doute.

TRYPHÉNA. Y a-t-il longtemps que tu l'aimes, ou cet amour est-il de nouvelle date?

CHARMIDE. Il date de loin: il y a près de sept mois, depuis l'époque des Dionysiaques, que je l'ai vue pour la première fois.

TRYPHÉNA. Mais l'as-tu vue tout entière, ou seulement son visage et ce qu'elle consent à laisser voir, en femme qui a ses quarante-cinq ans?

CHARMIDE. Comment? Elle jure qu'elle aura vingt-deux ans en élaphébolion² prochain!

3. TRYPHÉNA. En crois-tu ses serments plutôt que tes propres yeux? Examine-la bien: regarde ses tempes, où il lui reste encore quelques cheveux, le reste est une perruque bien fournie. Quand la couleur dont elle se teint sera effacée, tu la verras couverte de cheveux gris. Mais ce n'est pas assez: presse-la de se laisser voir toute nue.

CHARMIDE. Elle n'a jamais voulu m'accorder cette faveur.

TRYPHÉNA. Ce n'est pas sans raison. Elle sait bien que tu ne pourrais sans dégoût voir toutes ses taches blanches; car depuis la gorge jusqu'aux genoux elle ressemble à une panthère. Et tu

1. *Le filet*. — 2. Mois qui répondait à la fin de février et au commencement de mars.

te désolés de ne pouvoir jouir d'une pareille beauté ? Mais as-tu donc essayé ses rigueurs et ses mépris ?

CHARMIDE. Oui, Tryphéna, malgré les présents dont je l'ai comblée. Aujourd'hui, parce que je n'ai pu lui donner tout de suite mille drachmes qu'elle m'a demandées (tu connais l'avarice de mon père), elle a reçu Moschion, et m'a laissé à la porte. C'est pour lui rendre le chagrin qu'elle m'a causé, que je t'ai fait prendre.

TRYPHÉNA. Par Vénus ! Je ne serais pas venue, si l'on m'avait dit que tu m'envoyais chercher pour faire de la peine à une autre, et surtout à Philématium, un vrai tombeau. Mais je m'en vais ; déjà le coq a chanté pour la troisième fois.

4. CHARMIDE. Ne t'en va pas si vite, Tryphéna. Si ce que tu me dis de Philématium est vrai, qu'elle a une perruque, qu'elle se teint, qu'elle a des taches, je ne saurais plus la regarder.

TRYPHÉNA. Demande à ta mère, si quelquefois elle a pris le bain avec elle. Quant à son âge, ton grand-père pourra te le dire, s'il vit encore.

CHARMIDE. Puisqu'elle est comme cela, enlevons ce rempart, rapprochons-nous, embrassons-nous et soyons tout à fait ensemble. Bien du plaisir à Philématium !

12

IOESSA, PYTHIAS ET LYSIAS.

1. IOESSA. Tu fais le renchéri avec moi, Lysias ? C'est parfait ! Jamais je ne t'ai demandé d'argent ; jamais je ne t'ai fermé ma porte en te disant : « Il y a quelqu'un ; » jamais je ne t'ai engagé, comme font toutes les autres, à tromper ton père ou à voler ta mère pour m'apporter quelque présent ; mais je t'ai reçu tout de suite gratis, et sans exiger ton écot. Tu sais combien d'amants j'ai éconduits : Étoclès, aujourd'hui prytane ; Pasion, patron de vaisseau ; Mélissus, ton camarade, que la mort de son père laisse à la tête de sa fortune. Toi seul as toujours été mon Phaon ; je n'ai eu d'yeux que pour toi ; je n'ai ouvert qu'à toi. Je croyais, pauvre folle, à la sincérité de tes serments ; et mon amour pour toi me rendait sage comme Pénélope, malgré les criaileries de ma mère, qui m'accusait auprès de mes amies. Mais toi, dès que tu t'es aperçu de ton empire, dès que tu as vu que je desséchais d'amour pour toi, tu n'as songé qu'à me

chagriner, tantôt en jouant, sous mes yeux, avec Lycéna, tantôt en me faisant l'éloge, quand nous étions couchés ensemble, de Magidium, la joueuse de cithare. Moi, je ne fais que pleurer, et je sens tes outrages. L'autre jour, vous buviez ensemble, toi, Thrason et Diphile : il y avait là Cymbalium, la joueuse de flûte, et Pyrallis, mon ennemie, tu le savais bien. Et que tu aies donné cinq baisers à Cymbalium, je ne m'en suis pas beaucoup préoccupée : tu te faisais injure à toi-même en l'embrassant ; mais que de signes de tête à Pyrallis ! Lorsque tu buvais, tu lui présentais la coupe ; et, en la rendant à l'esclave, tu lui disais à l'oreille de ne verser à personne, si Pyrallis ne le commandait. Enfin, tu mords dans une pomme, après t'être assuré que Diphile n'en voyait rien et se penchait pour causer avec Thrason, puis tu vises de ton mieux et tu la lui jettes dans le sein, sans essayer d'échapper à mes regards. Elle la prend, la baise et la cache dans sa gorge, sous son réseau¹.

2. Pourquoi te conduis-tu de la sorte ? T'ai-je jamais fait une grande ou une petite injure ? T'ai-je causé le plus léger chagrin ? En ai-je regardé un autre ? N'est-ce pas pour toi seul que je vis ? Ah ! Lysias, ce n'est pas une belle prouesse d'affliger une pauvre femme à qui l'amour a troublé la raison ; mais il est une déesse, Adrastée, qui voit tout cela. Peut-être, un jour, verseras-tu des larmes, quand tu apprendras que je n'existe plus, que je me suis pendue ou jetée dans un puits la tête la première, enfin que j'ai trouvé un genre de mort quelconque, pour ne plus t'importuner de ma présence. Tu triompheras alors, comme un homme qui a fait un grand et glorieux exploit. Mais pourquoi me regarder de travers ? pourquoi grincer des dents ? Si tu as quelque reproche à me faire, parle ; Pythias sera notre juge. Eh bien ! tu ne réponds point ? tu t'en vas ? tu me laisses là ? Voistu, ma Pythias, comme Lysias me traite ?

PYTHIAS. Oh ! le sauvage ! Comment ! ces larmes ne vous attendrissent point ? Vous êtes donc un rocher, et non pas un homme ? Mais aussi, pour tout dire, c'est toi, Ioessa, qui l'as gâté par l'excès de ton amour et en laissant voir ta faiblesse. Il ne fallait pas courir ainsi après lui : les hommes font les fiers, quand ils s'aperçoivent qu'on les aime. Cesse de pleurer, ma pauvre enfant, et, si tu veux m'en croire, ferme-lui une ou deux fois ta porte au nez ; bientôt tu le verras prendre feu et s'affoler à son tour.

IOESSA. Ah ! ne me donne pas de pareils conseils. Fi donc !

1. Voy. Juvénal, *Sat.* vi, v. 422.

Que je ferme ma porte à Lysias ! Fassent les dieux qu'il ne s'en aille pas le premier !

PYTHIAS. Mais il revient.

IOESSA. Tu m'as perdue, Pythias. Il t'a peut-être entendue dire : « Ferme-lui ta porte au nez. »

3. LYSIAS. Non, je ne reviens pas ici pour cette femme, Pythias : je ne veux plus la voir ; mais c'est pour vous, pour que vous ne blâmez pas ma conduite et que vous ne disiez pas : « Lysias est un homme impitoyable. »

PYTHIAS. C'est pourtant ce que j'ai dit, Lysias.

LYSIAS. Vous voulez donc, Pythias, que je consente à ce que cette Ioessa, qui pleure si bien aujourd'hui, me soit infidèle, quand je l'ai surprise, l'autre jour, couchée avec un jeune homme ?

PYTHIAS. Eh bien, Lysias, n'est-elle pas courtisane ? Mais quand les avez-vous surpris ensemble ?

LYSIAS. Il y a environ six jours ; je dis bien, six jours : c'était le deux du mois, et nous sommes aujourd'hui le sept. Mon père, connaissant ma folle passion pour cette honnête fille, m'avait enfermé, avec défense expresse au portier de m'ouvrir. Moi, qui ne puis me passer d'elle, j'ordonne à Dromon de se baisser auprès de la muraille, du côté où elle est le moins élevée, et de me laisser grimper sur son dos, afin de pouvoir escalader. Bref, j'escalade ; j'arrive ici, je trouve la porte d'entrée soigneusement fermée : il était minuit ; je ne frappe pas ; je soulève doucement la porte, ce que j'avais fait maintes fois ; elle tourne sur ses gonds, et j'entre sans bruit. Tout le monde dormait : je suis la muraille à tâtons, et j'arrive auprès du lit.

4. IOESSA. Que va-t-il dire ? O Cérès ! Je suis à l'agonie.

LYSIAS. Comme j'entends deux respirations, je crois d'abord que Lydé est couchée avec elle ; mais ce n'était pas cela, Pythias. En tâtant, je sens un menton délicat et sans barbe, une tête rasée jusqu'à la peau et exhalant les parfums. En ce moment, si j'avais eu une épée, je n'aurais pas hésité, sachez-le bien. Pourquoi riez-vous, Pythias ? Est-ce que mon récit est plaisant ?

IOESSA. Voilà, Lysias, ce qui t'a mis de mauvaise humeur ? Eh bien ! c'est Pythias qui était couchée avec moi.

PYTHIAS. Il ne fallait pas le lui dire, Ioessa.

IOESSA. Pourquoi ? C'était Pythias, mon bon ami ; je l'avais fait prier de venir dormir auprès de moi, toute chagrine de ne pas t'avoir.

5. LYSIAS. C'est Pythias qui a la tête rasée jusqu'à la peau, et, depuis six jours, il lui a poussé une pareille chevelure ?

IOESSA. Elle a été obligée, Lysias, de se faire raser à la suite d'une maladie, parce que tous ses cheveux tombaient. Mais fais-lui voir, Pythias, fais-lui voir, afin de le convaincre. Tiens, voilà le beau garçon, le rival dont tu es jaloux.

LYSIAS. Pouvais-je m'en défendre, Ioessa ? Je suis amoureux, et je l'avais touché de mes mains....

IOESSA. Te voilà convaincu. Veux-tu, à présent, que je te rende tous les chagrins que tu m'as causés en me fâchant contre toi, à mon tour ? J'aurais bien raison.

LYSIAS. Non, ma chère ! Buons plutôt, et Pythias avec nous. Je veux qu'elle assiste à notre raccommodement.

IOESSA. Elle restera. Ah ! que de mal tu m'as fait, Pythias, le plus charmant de nos jeunes gens !

PYTHIAS. C'est vrai ; mais enfin, je vous ai raccommodés : ainsi, Lysias, vous ne devez plus m'en vouloir. Seulement, pas un mot, je vous prie, sur ma chevelure.

13

LÉONTICHUS, CHÉNIDAS ET HYMNIS¹.

1. LÉONTICHUS. Et dans le combat contre les Galates, dis-lui, Chénidas, comment je m'avançai hors des rangs de la cavalerie, monté sur un cheval blanc, et comme les Galates, gens courageux pourtant, ont été frappés de terreur à ma vue, à ce point que personne ne m'a tenu tête. Alors, tenant ma lance en arrêt, je perce du même coup le chef des ennemis et son cheval. Je fends ensuite, le fer en main, sur ceux qui résistent encore. Il y en avait, en effet, quelques-uns qui tenaient bon après la déroute de la phalange, et qui s'étaient formés en bataillon carré ; je les charge avec vigueur, l'épée nue : le choc de mon cheval renverse sept de leurs chefs ; d'un coup d'épée, je fends en deux la tête du capitaine : alors vous arrivez, Chénidas, quand déjà les ennemis étaient en fuite.

2. CHÉNIDAS. Lorsque dans la Paphlagonie, Léontichus, vous vous êtes battu seul à seul avec le satrape, ne vous êtes-vous pas admirablement comporté ?

LÉONTICHUS. Tu as bien fait de me rappeler ce combat : il n'est pas sans gloire. Ce satrape était une sorte de géant, passait

1. Cf. Plaute, *le Soldat fanfaron*.

pour une fine lame, et méprisait fort les Grecs. Il s'avance entre les deux armées et défie qui voudra à un combat singulier. Personne ne bouge : lochages, taxiarques, notre général même, un homme qui n'est pas lâche, pourtant ; c'était Aristechmus, d'Étolie, un lancier de première force. Moi, je n'étais encore que chiliarque. Je n'écoute que mon audace ; je repousse mes amis, qui veulent me retenir et qui tremblent pour moi : ils voient ce barbare, dont les armes d'or étincellent, avec sa taille, son aigrette effrayante et sa lance qu'il brandit.

CHÉNIDAS. Et moi aussi, j'avais peur, Léontichus. Vous savez que je vous retenais, en vous suppliant de ne pas vous exposer pour les autres ; car je n'aurais pu vivre, si vous étiez mort.

3. LÉONTICHUS. Je n'écoute donc que mon audace : je m'élançai sur le champ de bataille, couvert d'une armure aussi brillante que celle du Paphlagonien : j'étais tout d'or. Un cri s'éleva parmi nos soldats et chez les barbares. On m'avait reconnu à mon bouclier, à mon harnais et à mon aigrette. Dis un peu, Chénidas, à qui tout le monde me comparait-il en ce moment ?

CHÉNIDAS. A quel autre, par Jupiter ! si ce n'est à Achille, fils de Thétis et de Pélée ? Le casque vous allait si bien ! Votre manteau de pourpre était si fleuri ! votre bouclier si brillant !

LÉONTICHUS. Quand nous sommes en présence, le barbare commence par me faire une blessure légère ; la pointe de sa lance m'effleure la peau, un peu au-dessus du genou. Moi, d'un coup de sarisse, je perce son bouclier de part en part, et je le frappe lui-même en pleine poitrine : j'accours, je lui tranche la tête, je le dépouille de ses armes, et je reviens au camp, portant sa tête au bout de ma sarisse et tout couvert de son sang.

4. HYMNIS. Fi donc, Léontichus ! Que vos récits sont affreux et dégoûtants ! On ne peut vous regarder sans frémir, quand vous faites gloire d'un pareil massacre : boive et couche avec vous qui voudra ; moi, je m'en vais.

LÉONTICHUS. Mais je te payerai double.

HYMNIS. Non ; je ne pourrais dormir entre les bras d'un meurtrier.

LÉONTICHUS. N'aie pas peur, Hymnis : tout cela s'est passé en Paphlagonie ; aujourd'hui, je suis en paix.

HYMNIS. Non ; vous êtes un homme abominable : le sang décollait sur vous de la tête du barbare que vous portiez au bout de votre sarisse. Et moi, j'embrasserais, je caresserais un pareil homme ? Non, de par les Grâces ! Un monstre de cette espèce ne vaut pas mieux que le bourreau.

LÉONTICHUS. Ah ! si tu me voyais sous les armes, je suis sûr que tu m'aimerais.

HYMNIS. En vous entendant, Léontichus, le cœur me faut, je frissonne : je crois voir des ombres, des spectres d'hommes massacrés, entre autres celui du capitaine dont vous avez fendu la tête en deux. Que serait-ce, je vous le demande, si j'avais vu le fait lui-même, et le sang, et les morts ? Il me semble que je serais morte, moi qui n'ai jamais vu tuer un poulet.

LÉONTICHUS. Ah ! que tu es faible et poltronne, Hymnis ! Je pensais que ce récit allait beaucoup t'amuser.

HYMNIS. Amuse de semblables récits les Lemniennes ou les Danaïdes que tu pourras trouver. Moi, je retourne auprès de ma mère, attendre qu'il soit jour. Suis-moi, Grammis. Adieu, brave chiliarque, massacre qui tu voudras.

5. LÉONTICHUS. Demeure, Hymnis, demeure donc.... Elle est partie !

CHÉNIDAS. C'est votre faute, Léontichus : vous avez effarouché cette fillette toute novice, en agitant vos aigrettes et en racontant des prouesses incroyables. Je l'ai vue pâlir dès le début, quand vous avez parlé du capitaine ; puis elle a changé de visage et s'est mise à frissonner à l'endroit où vous fendiez la tête de votre ennemi.

LÉONTICHUS. Je croyais lui paraître plus aimable. Mais toi-même tu as contribué à me perdre, en me donnant l'idée de ce combat singulier.

CHÉNIDAS. Ne fallait-il pas vous aider à mentir, en voyant le motif de votre fanfaronnade ? Mais vous avez rendu la chose trop effrayante. Que vous coupiez la tête du malheureux Paphlagonien, soit ! A quoi bon la piquer au bout de votre sarisse et vous couvrir de son sang ?

6. LÉONTICHUS. C'est affreux, en effet, Chénidas, quoique le reste ne fût pas mal imaginé. Va, et fais-la consentir à coucher avec moi.

CHÉNIDAS. Je lui dirai donc que toutes ces histoires sont autant de mensonges pour lui paraître brave.

LÉONTICHUS. C'est un peu honteux, Chénidas.

CHÉNIDAS. Sans cela, elle ne viendra pas. Choisissez de deux choses l'une, ou de faire détester votre prétendue prouesse, ou de coucher avec Hymnis en lui avouant vos mensonges.

LÉONTICHUS. L'alternative est dure. Cependant je préfère Hymnis. Va donc, Chénidas, et dis-lui que j'ai menti, mais pas en tout.

14

DORION ET MYRTALE.

1. DORION. Maintenant tu me mets à la porte, Myrtale, maintenant que je suis devenu pauvre par toi ? Quand je te faisais ces beaux présents, j'étais ton amant, ton mari, ton maître ; j'étais tout pour toi. Aujourd'hui que je suis complètement à sec, et que tu as trouvé pour amant un marchand bithynien, je suis mis à la porte ; je reste à pleurer sur le seuil tandis qu'il est le bien-aimé de tes nuits, seul admis à l'intérieur, vivant en liesse jusqu'au matin ; et tu prétends être enceinte de ses œuvres.

MYRTALE. Tout cela me suffoque, Dorion ; et surtout lorsque je t'entends dire que tu m'as fait de grands présents, et que c'est pour moi que tu t'es ruiné. Compte tout ce que tu m'as donné, depuis que nous avons fait connaissance.

2. DORION. Eh bien, oui, Myrtale, comptons. Premièrement des souliers de Sicyone, deux drachmes. Mets deux drachmes.

MYRTALE. C'est vrai, mais tu as couché deux nuits.

DORION. A mon retour de Syrie, un vase d'albâtre rempli de parfums de Phénicie ! Deux drachmes encore, par Neptune !

MYRTALE. Et moi, ne t'ai-je pas donné, à ton départ, cette petite tunique qui descend jusqu'aux cuisses, pour te servir quand tu rames, et qu'a oubliée chez moi Épiurus, le timonier, un jour qu'il avait couché ici ?

DORION. Il me l'a bien reprise, ton Épiurus qui l'avait reconnue sur moi, à Samos, et après une longue lutte, bons dieux ! Moi, je t'ai apporté des oignons de Cypre, cinq anchois et quatre perches, lorsque nous sommes revenus du Bosphore. Qu'est-ce qu'il y a en outre ? Ah ! huit biscuits de mer dans leur corbillon, un cabas de figues de Carie, et dernièrement des sandales dorées de Patare, vilaine ingratitude. J'allais oublier un superbe fromage de Gythium¹.

MYRTALE. Tout cela, Dorion, fait bien quelque chose comme cinq drachmes.

3. DORION. Ah ! Myrtale, c'était tout ce que pouvait t'apporter un pauvre marin à solde. Il n'y a pas longtemps que je commande le flanc droit du navire, et tu me dédaignes. Mais tout

1. Petite ville maritime de Laconie

récemment, aux Aphrodisiaques, n'ai-je pas déposé à ton intention une drachme d'argent aux pieds de Vénus? J'ai, de plus, donné deux drachmes à ta mère, pour s'acheter une chaussure, et je glisse souvent dans la main de cette Lydé deux ou trois oboles. Le tout additionné fait la fortune d'un matelot.

MYRTALE. Des oignons et des anchois, Dorion?

DORION. Certainement : je ne pouvais pas te donner davantage : je ne serais pas matelot, si j'étais riche. Ma mère, je ne lui ai jamais apporté même une tête d'ail. Je voudrais bien savoir maintenant les cadeaux que tu as reçus de ton Bithynien.

MYRTALE. D'abord la robe que voici : il me l'a achetée, et puis ce gros collier.

4. DORION. Ce collier ? Mais je te le connaissais depuis longtemps.

MYRTALE. Celui que tu m'as vu était bien plus mince et n'avait pas d'émeraudes. Vois encore ces pendants d'oreilles, ce tapis : dernièrement c'étaient deux mines ; il a aussi payé notre loyer. Ce ne sont pas là sandales de Patare, fromage de Gythium et autres babioles.

DORION. Mais tu ne nous dis pas comment est fait ce bel amoureux avec qui tu couches : un homme qui a passé la cinquantaine, complètement chauve et au teint de langouste ; as-tu vu ses dents ? O Dioscures ! le gracieux personnage, surtout lorsqu'il chante et qu'il fait le joli ! Un âne jouant de la lyre, comme dit le proverbe ! Jouis-en donc à ton gré ; tu en es bien digne. Puisse-t-il naître de vous deux un poupon qui ressemble à son père ! Moi je trouverai sans peine quelque Delphis, quelque Cymbalum de ma condition, ou notre voisine la joueuse de flûte, ou toute autre enfin. Des tapis, des colliers, des présents de deux mines, nous n'en avons pas tous à donner.

MYRTALE. Heureuse la belle qui t'aura pour amant, Dorion ! Tu lui apporteras des oignons de Cypre et du fromage, quand tu reviendras de Gythium.

15

COCHLIS ET PARTHÉNIS.

1. COCHLIS. Pourquoi pleures-tu, Parthénis ? D'où viens-tu, avec tes flûtes brisées ?

PARTHÉNIS. Ce soldat, ce grand Étolien, l'amant de Crocale,

m'a donné des soufflets , parce qu'il m'a trouvée chez sa maîtresse , où je jouais de la flûte , payée par son rival Gorgus. Il a brisé mes flûtes , renversé la table sur laquelle nous soupions , et jeté les coupes par terre ; puis , saisissant ce rustre de Gorgus par les cheveux , il l'a traîné hors de la salle : là , ce soldat , qui s'appelle , je crois , Dinomaque , et un de ses camarades , l'ont entouré et l'ont frappé si violemment que je me demande , Cochlís , s'il est mort ou vif. Le sang lui coulait du nez ; il avait le visage gonflé et tout meurtri.

2. COCHLIS. Cet homme était-il fou , ou bien était-ce ivresse et délire bachique ?

PARTHÉNIS. Jalousie tout simplement , Cochlís , et transport amoureux. Crocale , je crois , lui avait demandé deux talents s'il voulait vivre avec elle : Dinomaque refuse. Alors Crocale lui jette sans ménagement la porte sur le nez , reçoit Gorgus d'OEnée , riche laboureur , qui depuis longtemps lui faisait la cour , boit avec lui et m'envoie querir pour jouer de la flûte. La partie allait bon train : je jouais un air lydien , et notre paysan se levait pour danser aux applaudissements de Crocale : tout était à la joie , quand soudain on entend du bruit , des cris ; la porte d'entrée est brisée , et au même moment huit jeunes gail-lards s'élancent , et le Mégarien avec eux : ils culbutent tout ; Gorgus , comme je te l'ai dit , est poussé , jeté par terre , foulé aux pieds. Crocale , je ne sais comment , s'était enfuie chez Thespias , sa voisine. Après m'avoir souffletée : « Va-t'en aux corbeaux ! » s'écrie Dinomaque ; et en même temps il me jette au nez mes flûtes brisées ; et maintenant je me sauve raconter tout à mon maître. Cependant notre paysan est allé trouver quelques-uns de ses amis de la ville , pour livrer le Mégarien aux magistrats.

3. COCHLIS. Voilà ce qu'on gagne à ces amours soldatesques : des coups et des procès. D'ailleurs , ils se disent tous généraux ou capitaines ; mais , quand il faut financer : « Attendez la solde , répondent-ils ; je recevrai mon traitement et je vous donnerai tout ce que vous voudrez ! » Foin de tous ces hâbleurs ! J'ai bien raison de n'en pas recevoir un seul. Que le sort m'envoie un pêcheur , un matelot , un paysan de ma condition , qui fait peu de compliments , mais beaucoup de présents ! Quant à ces porteurs d'aigrettes , à ces conteurs de batailles , chansons , Parthénis !

LXVIII

SUR LA MORT DE PÉRÉGRINUS¹.LUCIEN A CRONIUS², SALUT.

1. L'infortuné Pérégrinus, ou plutôt Protée, comme il aimait à se faire appeler, vient d'éprouver le même sort que le Protée d'Homère³. Il s'était déjà fait toutes sortes de choses par amour pour la gloire, il avait pris mille formes différentes; enfin il s'est changé en feu, tant sa passion était ardente : le voilà converti en charbon, l'excellent homme, à la façon d'Empédocle. Seulement ce dernier a eu soin que personne ne le vît se précipiter dans les cratères de l'Etna, tandis que notre héros a choisi l'assemblée la plus nombreuse de la Grèce, pour monter sur un bûcher des plus hauts, en présence d'une foule de témoins, et après avoir tenu de beaux discours aux Grecs sur cette entreprise, quelques jours avant de la mettre à exécution.

2. Il me semble que je te vois éclater de rire de l'idée quinquante de ce vieillard; je t'entends même t'écrier, comme de juste : « Quelle extravagance ! Quel triste amour de la gloire ! » et les autres exclamations usitées en pareil cas. Mais ce n'est que de loin et sans te compromettre que tu parles de la sorte. Eh bien ! moi, c'est au pied même du bûcher que j'ai dit ce que je pensais, et devant une foule de témoins, choqués de ma franchise et pleins d'admiration pour la folie de ce vieillard imbécile. Quelques-uns, il est vrai, se moquaient de lui; mais peu s'en est fallu que je ne fusse mis en pièces par les Cyniques, comme

1. Suivant Tillemont, la mort de Pérégrinus eut lieu l'an 465 après Jésus-Christ. Voy. Tillemont, *Hist. des empereurs*, t. II, p. 472.

2. Philosophe grec, de la secte d'Épicure.

3. Voy. Homère, *Odyssée*, IV, v. 447; Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 406. Le fameux Apollonius de Tyane aimait aussi à se faire appeler Protée.

Actéon le fut autrefois par ses chiens, et son cousin Penthée par les Ménades.

3. Voici d'ailleurs l'analyse de la pièce. Tu connais le poète, tu sais qu'il a joué la tragédie toute sa vie, à détrôner Sophocle et Eschyle. A peine arrivé à Élis, et traversant le gymnase, j'entends un cynique qui, d'une voix forte et rude, débitait sur la vertu des lieux communs vulgaires et ressassés, et insultait indifféremment tout le monde. Il se mit ensuite sur le chapitre de Protée. Or, je vais essayer de te rendre, autant que possible, tout ce qu'il a dit sur ce sujet. Tu le reconnaitras, j'espère, à son style, car tu as maintes fois entendu ces sortes de brailards.

4. « Protée, dit-il, est accusé par certains d'un fol amour de gloire. O terre, ô soleil, ô fleuves, ô mer, ô Hercule, notre patron ! Protée, qui dans la Syrie a souffert la prison ; qui dans sa patrie a abandonné plus de cinq mille talents¹ ; qui s'est fait exiler de Rome ; Protée, plus brillant que le soleil, et qui pourrait le disputer à Jupiter Olympien ! Parce qu'il veut sortir de cette vie par le feu, on l'accuse de forfanterie ! Hercule n'en a-t-il pas fait autant ? Esculape et Bacchus n'ont-ils pas été brûlés par la foudre ? Empédocle ne s'est-il pas jeté dans les cratères ? »

5. Ainsi parlait Théagène, c'est le nom de ce criaillieur. Je demande à l'un des assistants ce qu'il veut dire avec son feu, ce qu'il peut y avoir de commun entre Protée, Hercule et Empédocle. « C'est », me répond-il, qu'avant peu Protée doit se trouver aux jeux olympiques. — Comment, lui dis-je, et pourquoi ? » Il allait me répondre, lorsque le cynique se met à tempêter si fort que je ne pus entendre autre chose. Il me fallut donc écouter le reste de sa harangue, et ses digressions hyperboliques au sujet de Protée. Dédaignant, en effet, de le mettre en parallèle avec le philosophe de Sinope, ou son maître Antisthène, il l'élevait au-dessus de Socrate, et appelait même Jupiter à soutenir la comparaison. Il finit cependant par les mettre sur la même ligne, et il conclut en ces mots :

6. « Il a été donné à l'univers de contempler deux chefs-d'œuvre, Jupiter Olympien et Protée. L'ouvrier, l'artiste qui a produit l'un est Phidias, l'autre est sorti des mains de la nature. Mais hélas ! cet ornement du monde va passer de l'humanité au séjour des dieux sur les ailes du feu, et nous laisser orphelins. » Après avoir prononcé ces paroles tout en sueur, il se mît à pleurer d'une façon ridicule et à se tirer les cheveux, ayant

1. Plus de 15 millions de francs. Cette somme hyperbolique est réduite plus loin, § 44, à 15 talents, 75 000 francs.

bien soin de ne pas les arracher. Cependant on emmène le cynique au milieu de ses sanglots, et en faisant mine de le consoler.

7. Mais voilà qu'aussitôt il en monte à la tribune un autre qui ne donne pas le temps à la foule de s'écouler, et qui verse à son tour sa libation sur les entrailles toutes chaudes encore. Son exorde fut de rire à gorge déployée et de se donner l'air de le faire de bon cœur; puis il débuta par ces mots : « Puisque ce coquin de Théagène a terminé sa pitoyable harangue par les pleurs d'Héraclite, il est juste que je commence la mienne en riant comme Démocrite. » Après quoi il se mit à rire de plus belle, de manière à nous entraîner tous à en faire autant.

8. Enfin reprenant son sérieux : « Qu'avons-nous de mieux à faire, citoyens, dit-il, après les discours ridicules que nous venons d'entendre, et en voyant les folies de vieillards auxquels il ne manque, pour satisfaire leur gloriole extravagante, que de faire des culbutes en pleine assemblée? Mais pour que vous sachiez quel est cet ornement du monde, qui doit se cuire aujourd'hui, écoutez-moi : je connais depuis longtemps son humeur, et je suis au courant de sa vie. C'est de la bouche de ses compatriotes que je tiens la plupart de ces détails, et force leur a été de le bien connaître.

9. « Cette pièce merveilleuse, ce chef-d'œuvre de la nature, ce canon de Polyclète ¹, était à peine arrivé à l'âge d'homme, qu'il fut surpris en adultère dans une ville d'Arménie. Il est roué de coups, s'échappe en sautant d'un toit, et s'enfuit emportant un raifort dans le derrière ². Quelque temps après, il corrompt un joli garçon et n'obtient qu'en payant à la famille, qui était pauvre, une somme de trois mille drachmes, de ne pas être dénoncé au gouverneur d'Asie.

10. « Mais je n'insiste pas sur ces gentilleses et autres semblables : il n'était encore qu'une masse informe d'argile, et non le chef-d'œuvre admirable d'un artiste consommé. Cependant, ce qu'il a fait à son père vaut la peine d'être mentionné. Vous savez tous, on vous a dit comment il a étouffé ce bonhomme, qu'il lui peinait de voir vieillir passé soixante ans. L'affaire s'étant répandue, il s'enfuit, se condamne à un exil volontaire et se met à errer de pays en pays.

11. « Ce fut vers cette époque qu'il se fit instruire dans l'ad-

1. Voy. *De la danse*, 75.

2. Voy. la note de M. Arlaud sur le vers 1079 des *Nuées*, p. 439 de sa traduction d'Aristophane.

mirable religion des Chrétiens, en s'affiliant en Palestine avec quelques-uns de leurs prêtres et de leurs scribes. Que vous dirai-je ? Cet homme leur fit bientôt voir qu'ils n'étaient que des enfants ; tour à tour prophète, thiasarque, chef d'assemblée, il fut tout à lui seul, interprétant leurs livres, les expliquant, en composant de son propre fonds. Aussi nombre de gens le regardèrent-ils comme un dieu, un législateur, un pontife, égal à celui qui est honoré en Palestine, où il fut mis en croix pour avoir introduit ce nouveau culte parmi les hommes¹.

12. « Protée ayant donc été arrêté par ce motif, fut jeté en prison. Mais cette persécution lui procura pour le reste de sa vie une grande autorité, et lui valut le bruit d'opérer des miracles et d'aimer la gloire, opinion qui flattait sa vanité. Du moment qu'il fut dans les fers, les Chrétiens, se regardant comme frappés en lui, mirent tout en œuvre pour l'enlever ; mais ne pouvant y parvenir, ils lui rendirent au moins toutes sortes d'offices avec un zèle et un empressement infatigables. Dès le matin, on voyait rangés autour de la prison une foule de vieilles femmes, de veuves et d'orphelins. Les principaux chefs de la secte passaient la nuit auprès de lui, après avoir corrompu les geôliers : ils se faisaient apporter toutes sortes de mets, lisaient leurs livres saints ; et le vertueux Pérégrinus, il se nommait encore ainsi, était appelé par eux le nouveau Socrate.

13. « Ce n'est pas tout ; plusieurs villes d'Asie lui envoyèrent des députés au nom des Chrétiens, pour lui servir d'appuis, d'avocats et de consolateurs. On ne saurait croire leur empressement en de pareilles occurrences : pour tout dire, en un mot, rien ne leur coûte. Aussi Pérégrinus, sous le prétexte de sa prison, vit-il arriver de bonnes sommes d'argent et se fit-il un gros revenu. Ces malheureux se figurent qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. En conséquence, ils méprisent les supplices et se livrent volontairement à la mort. Leur premier législateur leur a encore persuadé qu'ils sont tous frères. Dès qu'ils ont une fois changé de culte, ils renoncent aux dieux des Grecs, et adorent le sophiste crucifié dont ils suivent les lois. Ils méprisent également tous les biens et les mettent en commun, sur la foi complète qu'ils ont en ses paroles. En sorte que s'il vient à se présenter parmi eux un imposteur, un fourbe adroit, il n'a pas de peine à s'enrichir fort vite, en riant sous cape de leur simplicité.

¹. Ce passage est fort controversé. Je me suis guidé d'après les meilleurs critiques.

14. « Cependant Pérégrinus est bientôt délivré de ses fers par le gouverneur de Syrie, amateur de philosophie, et qui savait notre cynique assez fou pour se livrer à la mort dans le dessein de s'illustrer. Il le fait mettre en liberté, ne le jugeant digne d'aucune punition. Celui-ci, de retour dans sa patrie, trouve les esprits encore tout échauffés du meurtre de son père et nombre de gens prêts à le poursuivre en justice. La plus grande partie de ses biens avait été pillée durant son absence; il ne lui restait plus que des champs de la valeur de quinze talents environ; ce qui, joint à l'avoir que lui laissait son vieux père, lui composait une somme d'à peu près trente talents, et non pas cinq mille, comme l'a dit ce fou de Théagène : car avec cette somme on pourrait acheter la ville entière de Parium¹ et cinq de ses voisines, y compris les habitants, les bestiaux et toutes les dépendances.

15. « Ainsi l'effervescence n'était point calmée, mais l'accusation devenait imminente, et il allait, avant peu, s'élever quelque orateur contre lui. Le peuple témoignait hautement son indignation : on plaignait ce bon vieillard, que tout le monde connaissait, d'avoir été si affreusement mis à mort. Mais voyez comment le prudent Protée trouve moyen de parer à tout et d'éviter le danger. Il s'avance dans l'assemblée de ses compatriotes, les cheveux longs, enveloppé d'un mauvais manteau, une besace sur l'épaule, un bâton à la main, en vrai costume de tragédie. Affublé de la sorte, il déclare qu'il leur abandonne tout le bien que lui a laissé son vénérable père, qu'il en fait un don public. A ces mots, tout le peuple, gens pauvres et toujours avides de largesses, se met à jeter des cris : « Vive le philosophe ! vive le patriote ! vive le rival de Diogène et de Cratès ! » Cependant les ennemis de Pérégrinus ont la bouche close ; et, si quelqu'un eût essayé alors de parler du meurtre, il eût été lapidé sur-le-champ.

16. « Pérégrinus reprend donc sa vie errante, accompagné dans ses courses vagabondes par une troupe de chrétiens qui lui servent de satellites et subviennent abondamment à ses besoins. Il se fit ainsi nourrir pendant quelque temps. Mais ensuite ayant violé quelques-uns de leurs préceptes (on l'avait vu, je crois, manger d'une viande prohibée), il fut abandonné de son cortège et réduit à la pauvreté. Il imagine alors, en manière de palinodie, de redemander à sa ville natale la donation qu'il lui avait

1. Colonie de Milésiens, sur l'Hellespont, au-dessus de Lampsaque, aujourd'hui *Camanar*.

faite, et il présente à l'empereur une requête à l'effet d'obtenir que ses biens lui soient restitués sur son ordre. Mais ses compatriotes avaient, de leur côté, envoyé une députation qui rendit sa réclamation inutile ; et il fut sommé de laisser les choses dans l'état où elles étaient, vu que sa donation était toute volontaire.

17. « Un troisième voyage, entrepris par lui à cette époque, le conduit en Égypte auprès d'Agathobule, qui l'initia à la belle profession qu'il exerce aujourd'hui. La tête à moitié rasée, le visage barbouillé de boue, il n'a pas honte de porter les mains sur lui-même au milieu d'une nombreuse assemblée et d'accomplir un acte que les Cyniques osent qualifier d'indifférent ; il se frappe ou se fait frapper le derrière avec une férule, et commet mille autres indécences.

18. « Quand il s'est bien formé à cette école, il s'embarque pour l'Italie. A peine hors du vaisseau, il se met à injurier tout le monde, et particulièrement l'empereur¹, dont il connaît assez la bonté et la clémence, pour ne pas craindre les suites de son audace. Or, l'empereur, on le comprend sans peine, méprise ses invectives et ne croit pas devoir punir pour des mots un prétendu philosophe, qui d'ailleurs, en sa qualité de cynique, fait profession de dire des injures. Ce fut toutefois pour cet homme une occasion d'accroître sa renommée. Déjà même il se trouvait des niais pour admirer son extravagance, lorsque le gouverneur de la ville, en magistrat prudent, le voyant passer toutes les bornes, le renvoya en disant que Rome n'avait pas besoin d'un philosophe tel que lui. Néanmoins ce bannissement le rendit encore célèbre ; il n'était bruit que du philosophe que sa franchise et son indépendance avaient fait exiler ; on le comparait à Musonius, à Dion, à Épictète et à tous ceux qui avaient eu le même sort².

19. « De retour en Grèce, tantôt il déclame contre les Éléens, tantôt il cherche à faire armer toute la Grèce contre Rome. Il y

1. Antonin le Pieux ou Marc Aurèle.

2. « L'empereur Domitien, par un édit, chassa de Rome tous les philosophes. Les plus célèbres, enveloppés dans cette proscription, furent L. Arulénus Rusticus, philosophe stoïcien, qui avait été disciple de Plutarque, Sénécion et Hermogène de Tarse, auteur d'une histoire dans laquelle Domitien se crut désigné sous un nom supposé. Il le fit mourir, ainsi que Rusticus et Sénécion, et fit crucifier les libraires qui vendaient cet ouvrage. Épictète, Télésinus, Artémidore, Musonius Rufus, Dion Chrysostome, dont les ouvrages assez nombreux sont venus jusqu'à nous, furent également pros crits. La plupart de ces philosophes se retirèrent dans les Gaules, dans la Libye, et Dion dans le pays des Gètes. » BELIN DE BALLU

avait un personnage éminent par son savoir et par sa considération¹, qui, entre autres services rendus aux Grecs, avait amené des eaux à Olympie et préservé ainsi les spectateurs de mourir de soif. Pérégrinus se met à déblatérer contre lui, l'accusant d'avoir efféminé les Grecs; il valait mieux que les spectateurs des jeux olympiques souffrissent de la soif, et que la plupart d'entre eux, ma foi, fussent atteints de graves maladies, causées par cette affluence considérable et par la sécheresse du pays. Il débitait ces invectives en buvant lui-même de cette eau. Aussi manqua-t-il d'être lapidé; la foule s'élança sur lui, et notre brave philosophe ne put échapper à la mort qu'en se réfugiant auprès de Jupiter.

20. « A l'olympiade suivante, il apporta aux Grecs une harangue qu'il avait composée quatre ans auparavant, en l'honneur de celui qui avait fait l'aqueduc, et pour se justifier d'avoir pris la fuite. Cependant il commençait à être négligé du peuple et cessait d'être un objet d'admiration; tous ses tours étaient usés, et il était à bout de nouveautés pour éblouir l'assistance, attirer les regards et provoquer la surprise, ce qui avait toujours été sa passion dominante. Enfin il a imaginé la fameuse affaire du bûcher et répandu parmi les Grecs, aux derniers jeux olympiques, le bruit qu'il se brûlerait aux suivants.

21. « Et maintenant il met en œuvre tous ses procédés de charlatanerie: il a creusé, dit-on, sa fosse, apporté le bois et fait montre d'un grand courage. Or, selon moi, il devait attendre la mort et non pas s'enfuir de la vie, ou, s'il était résolu à s'en défaire, il n'avait pas besoin de tout cet appareil tragique; il y a bien d'autres genres de mort, et il n'avait qu'à choisir dans la quantité pour s'en aller. Tenait-il à périr par le feu comme Hercule, il pouvait se rendre en silence sur une montagne boisée, et là se brûler seul, en présence de quelque Philoctète, par exemple de Théagène. Mais non, c'est à Olympie, devant une assemblée générale, qu'il veut se faire cuire, comme sur une scène. Et il se rend justice, par Hercule! en s'imposant le supplice dû aux forfaits des parricides et des athées. Seulement il s'y prend un peu tard: c'était dans le taureau de Phalaris qu'il devait depuis longtemps expier ses crimes, et non au milieu d'une flamme qui l'étouffera en un instant, dès qu'il ouvrira la bouche. En effet, beaucoup de gens m'affirment que c'est un genre de mort des plus expéditifs, et qu'à peine ouvre-t-on la bouche, on meurt.

1. Hérode Atticus.

22. « Cependant il s'imagine, je crois, que ce sera un spectacle imposant de voir un homme se brûler dans un endroit consacré, où il n'est pas permis d'enterrer d'autres morts. Mais ne savez-vous pas, dites-moi, que jadis un fou¹, cherchant à s'immortaliser et ne pouvant y réussir par d'autres moyens, mit le feu au temple de Diane Éphésienne? C'est quelque chose d'analogue que prépare notre cynique : c'est le même amour de gloire qui le fait sécher.

23. « Vainement il prétend qu'il n'agit ainsi que pour le bien de l'humanité, afin d'apprendre aux hommes à mépriser la mort et à braver les tourments. Je lui demanderais volontiers, ou plutôt à vous-mêmes, citoyens : « Souhaiteriez-vous de voir les scélérats devenir ses disciples, dédaigner la mort, se faire brûler vifs et se rire de semblables frayeurs? » Non, si je vous connais bien, vous ne le voudriez pas. Comment donc Protée, par une distinction impossible, espère-t-il être utile aux bons et ne pas rendre les méchants plus audacieux et plus téméraires?

24. « Supposons toutefois qu'il n'ait pour témoins que ceux auxquels un pareil spectacle peut être utile, je vous demanderai encore si vous souhaiteriez que vos enfants suivissent un pareil exemple. Non, diriez-vous. Mais à quoi bon vous faire cette question? Il n'y a pas un de ses disciples prêt à suivre les traces du maître. Il faudrait alors savoir mauvais gré à Théagène, qui se pose en imitateur des vertus de Protée, de ne vouloir pas l'accompagner pour monter avec lui près d'Hercule, tandis qu'il ne tiendrait qu'à lui d'arriver au plus vite à la félicité suprême, en s'élançant dans le feu la tête la première. Ce n'est pas, en effet, dans la besace, le bâton et le manteau, que consiste l'imitation ; tout cela est peu dangereux, facile, et à la portée de tout le monde ; mais c'est la fin, l'acte capital de Protée qu'il doit imiter, en se construisant un bûcher de souches de figuier aussi vertes que possible, et en se faisant étouffer par la fumée. Or, comme le feu n'est pas la propriété exclusive d'Hercule et d'Esculape, mais le partage des sacrilèges et des meurtriers, que nous y voyons tous les jours condamnés par la justice, il vaut donc mieux qu'il périsse par le feu, qui appartient en propre aux Cyniques.

25. « Toutefois, lorsque Hercule s'est décidé à se brûler, un mal affreux le consumait : il était dévoré, dit la tragédie, par la robe ensanglantée du Centaure. Mais Protée, quelle raison le

1. Érostrate.

détermine à se jeter dans le feu ? Il veut, par Jupiter, faire montre de courage, à l'instar des Brachmanes. C'est à eux, en effet, que Théagène l'a comparé ; comme s'il n'y avait pas aussi dans l'Inde des fous remplis de vanité. Eh bien ! qu'il les imite. Seulement ils ne s'élancent point dans les flammes, s'il faut en croire Onésicrite, amiral d'Alexandre, qui vit Calanus¹ se brûler ; mais, une fois leur bûcher construit, ils se tiennent auprès, immobiles, attendant les premières atteintes du feu ; après quoi, ils montent avec un maintien calme, se couchent et se laissent consumer sans faire le moindre mouvement. Qu'y aurait-il donc de si merveilleux dans l'action de Protée, si, après s'être élançé dans le feu, il meurt aussitôt enveloppé par les flammes ? D'ailleurs, il espère peut-être en réchapper moyennant quelques brûlures, à moins qu'il ne s'ingénie, comme on le prétend, de creuser une fosse profonde pour y mettre le bûcher.

26. « Il y a, du reste, des gens qui assurent qu'il est prêt à changer d'avis : il raconte déjà certains songes dans lesquels Jupiter ne veut pas permettre qu'on profane un lieu consacré. Mais il peut être tranquille de ce côté. Je suis tout disposé à jurer qu'aucun dieu ne sera fâché de voir Pérégrinus faire une fin misérable. D'autre part, il ne lui sera pas facile de se rétracter. Les Cyniques ses amis l'exhortent, le poussent au feu, lui embrasent l'esprit, et ne le laissent pas témoigner de faiblesse. Ah ! s'il pouvait seulement en entraîner deux avec lui dans le feu, quand il s'y jettera, quelle action agréable il accomplirait !

27. « On m'a dit encore qu'il ne veut plus qu'on l'appelle Protée, mais qu'il a changé son nom en celui du phénix, oiseau des Indes, qui se brûle quand il est arrivé à une extrême vieillesse. Il répand en même temps parmi les peuples d'anciens oracles, qui veulent qu'on le regarde, après sa mort, comme le génie tutélaire de la nuit. Il est clair qu'il demande des autels et qu'il espère qu'on lui élèvera une statue d'or.

28. « Je ne crois pas impossible, du reste, qu'il se trouve parmi cette foule d'imbéciles quelques gens, qui viennent se dire guéris par lui de la fièvre quarte, et qui assurent avoir vu en songe le génie tutélaire de la nuit. Aussi, ses détestables disciples se proposent-ils déjà d'élever sur son bûcher un temple où il rendra des oracles, sous prétexte que le Protée, fils de Jupiter, et le premier du nom, était un devin fameux. Je jurerais que sous

1. Voy. Robert Geier, *Alexandri Magni historiarum scriptores*, p. 91, 108, 119, 150, 301 et suivantes. On y trouvera réunis tous les témoignages des anciens sur la mort de ce fou vaniteux.

peu l'on instituera des prêtres qui mettront en avant le fouet, les brûlures et autres gentilleses; sans compter qu'on célébrera quelques mystères nocturnes, avec promenades de flambeaux autour du bûcher.

29. « Théagène, d'après ce que m'a dit un de mes amis, récitait dernièrement un oracle qu'il prétendait tenir de la Sibylle, et dont voici la substance en vers ¹ :

Lorsque Protée, orgueil de la secte cynique,
Construira son bûcher près de la basilique
Vouée à Jupiter, maître absolu des cieux,
Et du feu montera vers le ciel radieux,
Je veux que les mortels, qui rampent sur la terre,
Invoquent de la Nuit ce maître tutélaire,
Comme Hercule et Vulcain assis au rang des dieux.

30. « Voilà ce que Théagène assure avoir entendu dire à la Sibylle. Moi, je vais vous rapporter un autre oracle de Bacis ² sur le même sujet, où il est dit avec beaucoup de justesse :

Quand le cynique, aux noms changeants comme son âme,
Sautera, fou de gloire, au milieu de la flamme,
Puissent les chiens-renards, qui marchent sur ses pas,
Suivre ce loup, courant après un beau trépas!
Et si l'un d'eux, craignant Vulcain et ses colères,
S'enfuit, courez-lui sus; assommez-le de pierres,
Pour que son froid orgueil cesse les chauds discours
Où sa forfanterie éclate tous les jours;
Quand on lui voit au dos la besace remplie
D'un or, fruit de l'usure et de la vilénie,
Et que sa gueuserie, étalée aux passants,
Est riche dans Patras de trois fois cinq talents.

« Qu'en dites-vous? Cet oracle de Bacis ne vaut-il pas celui de la Sibylle? Voici donc le moment venu pour les disciples de Protée de choisir l'endroit où ils veulent opérer leur évaporation, car c'est ainsi qu'ils appellent leur brûlement. »

31. Il dit, et l'assistance tout entière se mit à crier : « Qu'on les brûle tout de suite ! Ils ont mérité le feu ! » et l'orateur descend en riant de la tribune.

Mais Nestor-Théagène entendit ces clameurs ³.

1. Imitation des *Chevaliers* d'Aristophane, voy. p. 86 de la traduction de M. Artaud.

2. Espèce de Nostradamus, un des plus anciens et des plus fameux devins de la Grèce; il était de la Béotie. Cf. le *Dict.* de Jacobi.

3. Parodie de l'*Iliade*, XIV, v. 4.

Il accourt et remonte à la tribune, et s'égosille à vomir mille injures contre celui qui venait de descendre, excellent homme, dont je n'ai pu savoir le nom. Pour moi, je le laissai se mettre en quatre et je m'en allai voir les athlètes. On disait, en effet, que les Hellanodices étaient dans le Pléthrium¹. Voilà ce qui se passa à Elis.

32. Lorsque nous fûmes arrivés à Olympie, l'Opisthodome² était rempli d'une foule de gens, les uns blâmant, les autres approuvant le dessein de Protée, à ce point qu'ils étaient près d'en venir aux mains, quand Protée lui-même s'avança, escorté d'une multitude considérable, derrière l'endroit où s'exercent les héraults. Là il se mit à parler de sa propre personne, racontant quelle avait été sa vie, et les dangers qu'il avait courus, et tout ce qu'il avait souffert pour la philosophie. C'était un interminable récit; mais l'affluence était si grande que je n'en entendis qu'une faible partie. Ensuite, craignant d'être étouffé au milieu d'une telle cohue, comme le furent plusieurs personnes, je m'en allai, disant un long adieu à mon sophiste avide de mourir et prononçant lui-même son praison funèbre,

33. Je l'entendis pourtant prononcer à peu près ces paroles : qu'il voulait couronner une vie d'or par un trépas également d'or; qu'après avoir vécu comme Hercule, comme Hercule il désirait mourir, et se vaporiser dans les airs. « Je veux, ajouta-t-il, rendre, en mourant, service aux hommes et leur apprendre à mépriser la mort. Il faut donc que tous les hommes soient pour moi des Philoctètes. » Les plus niais de l'assistance se mettent à larmoyer et à lui crier : « Conservez-vous pour les Grecs ! » Mais d'autres plus fermes lui crient : « Finissez-en ! » Ce mot ne laisse pas de troubler singulièrement le vieillard, qui espérait qu'on le retiendrait, qu'on ne souffrirait pas qu'il se jetât dans les flammes et qu'on le forcerait à rester en vie. Mais ce : « Finissez-en ! » qui lui tombe d'une manière aussi imprévue, le rend tout pâle, malgré sa teinte déjà cadavéreuse, le fait trembler, ma foi, et lui coupe la parole.

34. Moi cependant, comme tu dois croire, je ne me tenais pas de rire, n'ayant aucune pitié pour l'homme le plus vain de tous ceux qui ont poussé jusqu'à la manie la passion de la gloire. Comme un nombreux cortège le suivait, sa vanité eut de quoi

1. Le Pléthrium, du mot *πλέθρον*, *arpent*, était un endroit du Gymnase d'Olympie, où les Hellanodices appariaient les athlètes suivant leur âge et le genre de leurs exercices. Voy. *Hermotimus*, 40 et suivants.

2. Portique placé derrière le temple de Jupiter Olympien.

se repaître en jetant les yeux sur la foule de ses admirateurs. Il oubliait, le malheureux, que ceux que l'on conduit à la croix, et qui sont entre les mains du bourreau, ont une suite encore plus nombreuse.

35. Cependant les jeux finirent, les plus beaux que j'eusse vus à Olympie, moi qui pourtant y ai assisté quatre fois. La rareté des voitures, occasionnée par le grand nombre des départs, me fit rester malgré moi. Protée, qui remettait de jour en jour, finit par annoncer que la nuit suivante il donnerait le spectacle de sa cuisson. Un de mes amis étant venu me prendre, je me levai vers le milieu de la nuit, et je me rendis droit à Harpiné¹, où était le bûcher. Cet endroit est à vingt stades d'Olympie, au-dessous de l'hippodrome, quand on se dirige vers l'orient. En arrivant, nous trouvâmes le bûcher placé dans une fosse, à la profondeur d'une brasse. Il y avait un grand nombre de torches, avec des sarments entrelacés pour prendre feu aisément.

36. Dès que la lune est levée, car il fallait bien qu'elle fût aussi témoin de ce bel exploit, Protée s'avance dans son costume ordinaire, entouré des sommités de la secte cynique, notamment l'illustre citoyen de Patras, qui marche, un flambeau à la main, et remplit à merveille le second rôle de la pièce. Protée aussi portait un flambeau. Arrivés au bûcher, chacun y met le feu de son côté, et il s'élève aussitôt une grande flamme, produite par les torches et le bois sec. Ici, mon cher, fais bien attention. Protée dépose sa besace, met bas sa massue d'Hercule, se dépouille de son manteau, et paraît avec une chemise horriblement sale. Il demande de l'encens pour le jeter dans le feu : on lui en donne, il le jette et dit, en se tournant vers le midi, car le midi joue aussi un rôle dans cette tragédie : « Mânes de ma mère et de mon père, recevez-moi avec bonté ! » Après quoi, il s'élance dans le brasier et disparaît enveloppé par une grande flamme qui s'élève.

37. Je te vois rire encore une fois, mon cher Cronius, du dénouement de la pièce. Pour moi, quand je l'entendis invoquer les mânes de sa mère, je ne lui en voulus pas trop, ma foi ; mais quand il parla de ceux de son père, je ne pus m'empêcher de rire, en me rappelant tout ce qu'on avait dit au sujet du meurtre de ce vieillard. Quant aux Cyniques, rangés autour du bûcher, ils ne pleuraient pas, mais, les yeux fixés sur la flamme, ils gardaient un silence qui peignait leur douleur. Enfin, n'y tenant plus : « Allons-nous-en, m'écriai-je, fous que nous sommes ! Ce

1. Ville de l'Élide, à peu de distance du fleuve Harpinatès.

n'est pas un agréable spectacle de voir rôtir un vieillard, et d'être infectés de ce fumet odieux. Attendez-vous qu'un peintre vienne nous le représenter, comme on a fait le tableau des amis de Socrate dans la prison ? » Ces paroles les mirent fort en colère ; ils me dirent des injures ; quelques-uns même levaient le bâton sur moi : mais, quand je les eus menacés de les prendre et de les jeter dans le feu pour y rejoindre leur maître, ils cessèrent et demeurèrent en paix.

38. Pour moi, mon cher ami, en m'en allant, je réfléchis, entre autres choses, à tout ce qu'a de violent l'amour de la gloire, passion à laquelle ne peuvent résister des hommes dignes d'ailleurs de notre admiration, encore moins un pareil personnage, qui, après une vie de folies et d'extravagances, méritait bien de mourir par le feu.

39. Ensuite je rencontrai une foule de gens qui allaient voir aussi ce spectacle. Ils se flattaient de trouver Protée encore en vie, le bruit s'étant répandu qu'il ne monterait sur le bûcher qu'après avoir salué le soleil levant, comme on dit que font les Brachmanes. La plupart s'en retournèrent, quand je leur eus dit que la chose était finie, excepté ceux qui ne tenaient pas tant à voir cette scène, que le théâtre où elle avait eu lieu, et qui voulaient recueillir quelque reste du feu. C'est là, mon cher ami, que j'eus beaucoup à faire, quand il fallut répondre en détail à toutes les questions et raconter le fait dans ses moindres circonstances. Quand je rencontrais un habile homme, je lui racontais, comme à toi, la simple vérité. Mais pour les imbéciles, sottement avides du merveilleux, j'ajoutais, de mon cru, quelque détail tragique : par exemple, qu'au moment où le bûcher flambait, et que Protée s'y précipitait, il y avait eu un tremblement de terre, accompagné d'un mugissement affreux, et qu'on avait vu du milieu de la flamme s'élancer un vautour, volant vers le ciel et criant d'une voix humaine : « J'abandonne la terre et je monte vers l'Olympe. » Mes gens, stupéfaits et frissonnants, se jetaient à genoux et me demandaient si le vautour s'était envolé du côté de l'orient ou de l'occident. Je leur répondais ce qui me passait par la tête.

40. Arrivé à l'assemblée, je m'arrêtai devant un homme en cheveux blancs, ma foi, et auquel sa barbe épaisse donnait un air grave et digne. Il parlait de Protée, et disait qu'un instant après s'être brûlé, ce héros lui était apparu revêtu d'une robe blanche, et qu'il l'avait laissé se promenant gaiement sous le Portique des sept échos¹, couronné d'olivier sauvage. Il ajouta

1. Ainsi nommé parce qu'il répétait un son jusqu'à sept fois.

l'histoire du vautour, qu'il jurait avoir vu lui-même s'envoler du milieu du bûcher, tandis que c'était moi qui lui avais donné l'essor, pour me moquer des stupides et des fous.

41. Vois par là toutes les merveilles auxquelles cet événement va donner lieu ; que d'abeilles vont se réunir, que de cigales vont se rassembler, que de corneilles vont s'abattre, comme autrefois sur le tombeau d'Hésiode. Les Éléens ne vont pas manquer de lui élever des statues, et je sais de bonne source qu'il en sera de même chez les autres Grecs, auxquels on prétend qu'il a écrit. C'est un bruit, en effet, que dans toutes les cités considérables il a envoyé des lettres avec son testament, ses conseils et ses recommandations. Il a chargé de cette mission quelques-uns de ses amis qu'il appelle *les messagers de la mort, les courriers des enfers*.

42. Telle fut la fin du pauvre Protée, qui, pour le dire en deux mots, ne considéra jamais la vérité, ne prit pour règle de ses discours et de ses actions que la vanité et le désir immodéré des louanges de la foule, au point de se jeter dans le feu pour les obtenir, dût-il ne plus les entendre et la mort l'y rendre insensible.

43. Je terminerai mon récit par une anecdote qui te prêtera beaucoup à rire. Je t'ai dit autrefois qu'à mon retour de Syrie j'avais voyagé sur mer avec lui, depuis la Troade. Pour passer agréablement la traversée, il avait avec lui un joli garçon, qu'il formait à la vie cynique et qui lui servait d'Alcibiade. Quand nous fûmes dans la mer Égée, il eut une frayeur mortelle durant la nuit, les ténèbres s'étant épaissies et les flots soulevés avec violence : on vit alors pleurer comme une femme cet homme admirable, qui affectait de mépriser la mort.

44. Quelque temps avant de se brûler, onze jours environ, ayant mangé, je pense, plus que de raison, il vomit pendant la nuit et fut pris d'une fièvre violente. Le médecin Alexandre, qui avait été appelé, racontait qu'il l'avait trouvé se roulant par terre et ne pouvant supporter l'ardeur de la fièvre. Il demandait de l'eau froide avec l'impatience d'un amant ; le médecin la lui refusa, en lui disant que, s'il désirait la mort, elle venait d'elle-même frapper à sa porte ; qu'il pouvait la suivre sans qu'il fût besoin d'un bûcher : mais Protée lui répondit qu'une pareille fin n'était pas assez glorieuse, étant commune à tous les hommes.

45. Voilà ce qu'a dit Alexandre. Pour moi, j'ai vu Protée, quelques jours avant sa mort, se bassiner les yeux d'un collyre dont la violence lui tirait des larmes. Tu vois pourquoi ? Éaque ne reçoit pas ceux qui sont tout à fait aveugles. C'est à peu près

comme si un criminel, près d'être conduit à la croix, se faisait panser l'orteil. A ton avis, qu'aurait fait Démocrite en voyant tout cela? Il aurait ri de cet homme, comme il le mérite. Et cependant je ne sais s'il aurait trouvé assez de rire pour tant de folie. Quant à toi, mon doux ami, ris-en à ton aise, et surtout ris de ceux que tu verras l'admirer.

LXIX

LES FUGITIFS¹.

APOLLON, JUPITER, LA PHILOSOPHIE, HERCULE, MERCURE,
DES HOMMES, UN MAÎTRE D'ESCLAVES, ORPHÉE, DES
ESCLAVES FUGITIFS, UN HÔTE.

1. APOLLON. Est-il bien vrai, mon père, qu'un homme s'est précipité dans un bûcher ardent, en pleins jeux olympiques, un vieillard, dit-on, passé maître en fait de tours semblables? La Lune, qui nous raconte cela, nous assure l'avoir vu au milieu des flammes.

JUPITER. Rien n'est plus vrai, Apollon; et je souhaiterais que cela ne fût point arrivé.

APOLLON. C'était un si bon vieillard! Il ne méritait pas de périr par le feu.

JUPITER. C'est possible; mais en vérité je ne me rappelle pas avoir éprouvé un aussi grand mal de cœur, à l'odeur fétide qui s'est élevée naturellement de ces chairs humaines rôties. Si je ne me fusse enfui promptement en Arabie, je périssais, sois-en sûr, par cette exécrable fumée. Et maintenant même, quoique au milieu des parfums, de l'encens et des aromates de toute espèce, mes narines ont grand-peine à oublier et à perdre cette

4. Quelques commentateurs ont prétendu, mais à tort, que ce traité n'est pas de Lucien. Il a tout le cachet de son style. Wieland ne doute pas de son authenticité.

vapeur infecte. Peu s'en faut qu'à présent encore je n'éprouve des nausées à ce souvenir.

2. APOLLON. Quelle raison, Jupiter, cet homme avait-il d'agir ainsi? Quel bien cela fait-il de se jeter dans un bûcher pour y être réduit en charbon?

JUPITER. Il faut commencer, mon fils, par adresser tes reproches à Empédocle, qui s'est de la même manière jeté dans les cratères en Sicile.

APOLLON. Vous nous parlez là d'un terrible accès d'humeur noire. Mais enfin pourquoi ce vieillard a-t-il été pris de ce désir?

JUPITER. Je te réciterai volontiers ce qu'il a dit à l'assemblée, pour justifier sa mort. Il disait, si j'ai bonne mémoire....

3. Mais quelle est cette femme qui accourt vers nous, troublée, en larmes, comme si elle venait d'essuyer une cruelle injure? C'est bien elle! C'est la Philosophie! Elle m'appelle d'une voix douloureuse. Pourquoi pleures-tu, ma fille? Pourquoi as-tu abandonné les hommes, afin de monter ici? Est-ce que les ignorants machinent encore quelque chose contre toi, comme lorsqu'ils ont fait jadis périr Socrate accusé par Anytus? Es-tu donc réduite à les fuir?

LA PHILOSOPHIE. Non, mon père, ce n'est point cela. La plupart des hommes, le gros du peuple, me tiennent en grand honneur et m'admirent, et peu s'en faut qu'ils ne m'adorent, tout en ne me comprenant pas beaucoup. Mais les autres (comment les nommerai-je?), qui se disent mes amis, mes intimes, et se masquent de mon nom, m'ont traitée d'une façon abominable.

4. JUPITER. Les philosophes ont tramé quelque chose contre toi?

LA PHILOSOPHIE. Non, mon père; les philosophes, au contraire, ont été outragés dans ma personne.

JUPITER. Qui donc t'a fait injure, puisque tu n'accuses ni les ignorants ni les philosophes?

LA PHILOSOPHIE. Il y a, Jupiter, entre les deux, tenant le milieu entre le vulgaire et les philosophes, des hommes qui ont le même extérieur, le même regard, la même démarche que moi. Ils se donnent les airs que nous avons, se disent soldats de notre camp, s'enrôlent sous nos drapeaux, et se prétendent nos disciples, nos familiers, nos intimes; mais leur conduite infâme, leur ignorance, leur audace, leur libertinage, sont pour nous une injure sanglante. Tels sont, mon père, les hommes qui m'ont forcée à prendre la fuite.

5. JUPITER. Tout cela est dur, ma fille. Mais en quoi surtout t'ont-ils offensée?

LA PHILOSOPHIE. Jugez, mon père, si c'est peu de chose. Voyant le genre humain plein d'injustices et de crimes, fruits d'une ignorance outrageante, qui jetait le trouble partout, vous avez pris en pitié les hommes errant dans les ténèbres de l'esprit, et vous m'avez envoyée avec mission d'employer mes soins à faire cesser ces injustices, ces violences réciproques, et à les retirer de la vie sauvage qu'ils menaient, pour tourner leurs yeux vers la vérité et les faire vivre entre eux sous un régime plus pacifique. « Tu vois, ma fille, me disiez-vous en m'envoyant sur la terre, ce que font les hommes, à quelle condition les réduit l'ignorance. J'ai pitié d'eux, je t'ai choisie entre toutes pour apporter remède à leurs maux, et, de préférence aux autres dieux, c'est toi que j'envoie pour les guérir. »

6. JUPITER. Je sais que je t'ai dit beaucoup de choses de ce genre. De ton côté, raconte-moi quel accueil t'ont fait les hommes, au moment où ton vol s'est abaissé sur la terre, et de quels outrages ils t'accablent aujourd'hui.

LA PHILOSOPHIE. Ce n'est pas chez les Grecs, mon père, que je me suis arrêtée tout d'abord ; mais afin de commencer par le plus difficile, je veux dire l'instruction et l'éducation des barbares, j'entrepris avant tout cette réforme. Laisant donc de côté les Grecs, que je croyais faciles à dompter et prêts à recevoir le frein, je portai mes premiers pas chez les Indiens, et je n'eus pas de peine à persuader à ce peuple, un des plus nombreux de la terre, de descendre de ses éléphants pour s'entretenir avec moi. Aujourd'hui une nation entière, les Brachmanes¹, qui habitent entre les Néchréens et les Oxydraques, se sont rangés sous mes drapeaux, vivent d'après mes lois, sont respectés de tous leurs voisins, et terminent leurs jours d'une manière tout à fait extraordinaire.

7. JUPITER. Tu veux parler des gymnosophistes. On m'en a beaucoup appris sur leur compte, et de plus que, montant sur un grand bûcher, ils s'y laissent consumer, sans changer d'attitude et de position. Mais ce n'est pas bien étonnant ; j'ai vu faire, l'autre jour, la même prouesse aux jeux olympiques. Il est probable, d'ailleurs, que tu étais là, quand certain vieillard s'est mis au feu.

LA PHILOSOPHIE. Non, mon père ; je ne suis point allée à Olympie, dans la crainte de trouver ces êtres exécrables dont je vous parlais. Je les avais vus s'y diriger en grand nombre, pour inventiver contre ceux qu'ils rencontreraient, et remplir l'Opi-

1. Voy. Robert Geier, p. 54, 119, 379 et suivantes.

sthodome de leurs aboiements, en sorte que je n'ai pas vu comment est mort ce vieillard.

8. De chez les Brachmanes, je passai en Éthiopie, puis je descendis en Égypte, où je demeurai quelque temps chez les prêtres et les prophètes du pays, que j'instruisis du culte des dieux ; je me rendis ensuite à Babylone pour initier les Chaldéens et les Mages. De là, parcourant la Scythie, je vins en Thrace où j'habitai avec Eumolpe et Orphée, que je choisis pour être mes précurseurs en Grèce. L'un, Eumolpe, instruit par moi de tout ce qui a rapport aux dieux, devait initier ses compatriotes ; l'autre, les attirer à moi par la douceur de ses chants. J'arrivai bientôt sur leurs pas.

9. La première fois que je parus au milieu d'eux, les Grecs ne me firent pas bon accueil, sans toutefois me repousser complètement. Peu à peu le charme de ma conversation me concilia sept amis¹, qui furent mes disciples, l'un venant de Samos², l'autre d'Éphèse³, un troisième d'Abdère⁴, peu nombreux comme tu vois.

10. Après ceux-ci, je vis pousser à mes côtés, je ne sais comment, le peuple des sophistes, qui, sans adhérer absolument à mes principes, et sans les rejeter ouvertement, ressemblent à la race des hippocentaures, composé, mélange bizarre, qui participe du charlatan et du philosophe. On ne peut pas dire qu'ils soient complètement plongés dans l'ignorance, ni qu'ils osent tenir leurs yeux fixés sur nous ; mais, pareils à des chasseurs, dont la vue est émoussée, ils n'aperçoivent de nous qu'une image obscure, une ombre à demi effacée, et s'imaginent nous voir tout à plein. Néanmoins ils sont convaincus qu'ils ont de tout des idées parfaites ; et de là s'est allumé chez eux le flambeau de cette science inutile et superflue, par laquelle ils se croient invincibles : je veux dire leurs réponses subtiles, équivoques, absurdes, et leurs questions sans issue, comme un labyrinthe.

11. Bientôt arrêtés dans leur marche et convaincus d'imposture par mes amis, ils se fâchent, se liguent contre eux, les traînent devant les tribunaux et les livrent aux juges, qui leur font boire la ciguë. J'aurais dû fuir alors, et éviter toute rencontre avec eux. Mais Antisthène, Diogène, et, peu après, Cratès et Ménippe, me décidèrent à prolonger encore mon séjour. Plût aux dieux que je n'en eusse rien fait ! Je n'aurais pas eu tant de déboires par la suite.

12. JUPITER. Tu ne m'as pas encore dit, Philosophie, quelle

1. Les Sept sages. — 2. Pythagore. — 3. Héraclite. — 4. Démocrite.

est l'injure qu'on t'a faite, tu n'as fait qu'exprimer ton indignation.

LA PHILOSOPHIE. Écoutez-moi donc, Jupiter, et voyez combien elle est grave. Il est une espèce d'hommes méprisables, pour la plupart serviles et mercenaires, qui, livrés dès l'enfance à de grossiers travaux, n'ont pu former avec moi aucune liaison ; ils sont en proie à l'esclavage, occupés à gagner leur salaire et exerçant des métiers appropriés à leur condition, cordonniers, menuisiers, foulons, cardeurs de laines destinées aux femmes soit pour filer soit pour tisser, et rendues plus souples et plus commodes pour la navette ou pour le fuseau. Exercés à ces professions depuis leur bas âge, ils n'avaient jamais entendu prononcer mon nom. Mais parvenus à l'âge viril, et voyant la multitude témoigner le plus profond respect à mes intimes, tolérer leur franchise, rechercher leur amitié, écouter leurs conseils, céder à leur plus léger reproche, ils s'imaginèrent que la philosophie dominait tout de son pouvoir absolu.

13. Apprendre ce qui est nécessaire à cette profession leur parut trop long, ou plutôt impossible. D'un autre côté, leurs métiers vils et pénibles suffisaient à peine à leur subsistance, et le joug de la servitude leur devint pesant, comme il l'est en effet. Que font-ils ? Ils prennent la résolution de jeter la dernière ancre, que les marins appellent sacrée, mouillent au port de la Folie, appellent à leur aide l'Insolence, l'Ignorance et l'Impudence, leurs alliées ordinaires, se munissent d'une nouvelle provision d'injures, qu'ils tiennent à la portée de leurs mains ; puis, quand ils se sont assuré toutes ces machines, vous voyez quelle escorte pour la philosophie ! ils se déguisent de leur mieux, prennent un extérieur semblable au mien, et font avec moi ce qu'Ésope raconte de l'âne de Cymé¹, qui, vêtu d'une peau de lion, et se mettant à braire d'un ton hardi, voulait se faire passer pour un lion. Il y eut des gens assez simples pour le croire.

14. Notre profession, vous le savez, est facile ; on peut aisément nous imiter : je parle de ce qui saute aux yeux. Il ne faut pas grand-peine pour s'envelopper d'un manteau, suspendre une besace sur son épaule, tenir un bâton à la main, crier, ou plutôt braire, aboyer et insulter tout le monde. Nos gens, en agissant ainsi, se savaient à l'abri derrière le respect qu'on avait pour leur extérieur. La liberté leur était assurée en dépit de leur maître, qui s'exposait, s'il voulait les retenir, à recevoir

1. Cf. *le Pêcheur*, 32.

des coups de bâton. Désormais leur nourriture cesse d'être restreinte; ce n'est plus, comme autrefois, quelque morceau de pain sec, et pour assaisonnement de la saumure ou du thym, mais des viandes de toute espèce, du vin des plus agréables, avec de l'or, dès qu'ils en demandent. En effet, dans leurs visites réitérées, ils lèvent des tributs, ou, comme ils le disent, ils tondent les moutons, convaincus qu'on leur donnera, soit par égard pour leur habit, soit par crainte de se faire mal venir.

15. Ils se sont encore aperçus, je crois, qu'ils se placeraient aisément sur le même rang que les vrais philosophes, attendu qu'il n'y pas de juge capable de prononcer en pareille matière, quand l'extérieur seul est semblable. Aussi ne s'exposent-ils à aucune épreuve. Si on les interroge avec calme et avec ordre, ils se mettent à crier de toutes leurs forces, se renferment dans leur citadelle ordinaire, l'insolence, et saisissent leur bâton. Si vous leur demandez quels sont leurs actes, ils vous renvoient à leur doctrine, et, si vous examinez leur doctrine, ils vous parlent de leurs actions.

16. Dès lors la vie entière est en proie à leur scélératesse, et particulièrement à celle de fourbes, qui se donnent pour des Diogènes, des Antisthènes, des Cratès, et se rangent sous les enseignes du chien. Seulement, loin d'imiter ce qu'il y a d'utile dans la nature de cet animal, la vigilance, la garde assidue de la maison, l'amour de son maître, la reconnaissance, c'est l'aboïement seul, la gourmandise, la rapacité, l'humeur lascive, la flatterie, le mouvement de la queue, les rondes autour de la table, qu'ils s'étudient à bien reproduire.

17. Vous verrez bientôt ce qu'il en adviendra. Les artisans vont tous abandonner les ateliers, laisser les métiers sans exercice, quand ils remarqueront que, soumis à un travail incessant du matin au soir, toujours courbés sur leur ouvrage, ils gagnent à peine un salaire qui leur permette de vivre, tandis que des hommes paresseux et imposteurs nagent dans l'affluence de tous les biens, demandent avec une insolence tyrannique, reçoivent avec promptitude, s'emportent s'ils éprouvent un refus, et ne donnent que des louanges payées. Cette manière de vivre leur paraît celle du temps de Saturne, et ils s'imaginent que le miel va leur couler du ciel dans la bouche.

18. Peut-être, toutefois, le mal serait-il tolérable, si, tels qu'ils sont, ils ne nous faisaient pas d'autre insulte. Mais ces graves personnages, à l'air refrogné, qui affectent en public un extérieur si sévère, aperçoivent à peine une belle femme ou un joli garçon, qu'ils espèrent.... Mais il vaut mieux garder le silence.

Quelques-uns, à l'exemple du jeune prince d'Ilion, enlèvent les femmes de leurs hôtes, sous prétexte de philosopher avec elles. Ensuite ils les prostituent et les rendent communes à tous leurs amis, afin de pratiquer, disent-ils, un des dogmes de Platon. Ils ignorent en quel sens ce grand philosophe désirait la communauté des femmes.

19. Quant à ce qu'ils font dans les festins, et comment ils s'y enivrent, il serait trop long d'en parler. Et ils agissent ainsi, le croiriez-vous ? en déclamant contre l'ivresse, l'adultère, la débauche et la cupidité. On ne saurait trouver deux choses plus opposées que leurs paroles et leurs actions. Ainsi ils affirment qu'ils détestent la flatterie, et ils surpassent dans l'art de flatter un Gnathonide ou un Struthias¹ : ils recommandent aux autres la vérité, et ils ne peuvent remuer la langue sans faire un mensonge. En paroles, Épicure est leur adversaire, la volupté leur ennemie; en réalité, ils n'agissent que pour elle : bilieux, chicaneurs, plus irascibles que des petits enfants, qui ne rirait de voir leur rate fumer pour la cause la plus légère ? Ils deviennent pâles, ils lancent des regards obliques et furieux, et l'écume, ou plutôt le poison, leur sort de la bouche.

20. N'allez pas vous exposer à la boue fangeuse qui va se répandre. « De l'or ou de l'argent, disent-ils, par Hercule ! je suis loin de vouloir en posséder, une obole me suffit pour acheter des lupins ; une source, un fleuve, va me fournir à boire. » Et un instant après, ils vous demandent non des oboles, ni des drachmes, mais des trésors entiers. Aussi quel est le marchand à qui la charge de ses navires produise autant d'argent que ces hommes en retirent de leur philosophie ? Puis, quand ils ont amassé une somme suffisante et qu'ils ont de quoi vivre, ils jettent loin d'eux ce misérable manteau, achètent des vêtements moelleux, des esclaves à la chevelure flottante, des bourgades entières, et disent un long adieu à la besace de Cratès, au manteau d'Antisthène, au tonneau de Diogène.

21. Les ignorants, en voyant tout cela, ne conçoivent que du mépris pour la philosophie, et, convaincus que tous mes disciples ressemblent à ces imposteurs, ils accusent mon enseignement. C'est au point que depuis un temps considérable je ne puis en attirer aucun. Il m'arrive la même chose qu'à Pénélope. Ma trame, à peine ourdie, se défait en un clin d'œil et aux éclats de rire de l'ignorance et de l'injustice, qui me voient poursuivre une œuvre sans succès et un labeur stérile.

1. Noms de parasites, fréquents dans les comédies grecques et latines.

22. JUPITER. Grands dieux, que de maux la Philosophie a endurés de ces scélérats ! Il est urgent d'aviser aux moyens de les punir. Ma foudre pourrait les anéantir d'un seul coup, mais cette mort est trop prompte.

APOLLON. Moi, mon père, je vous soumettrai une idée. Je déteste tous ces charlatans ; leur ignorance, ennemie des Muses que j'aime, excite ma colère. Ils ne méritent pas de mourir par la foudre, ni de votre bras. Mais si vous voulez bien, envoyez Mercure à leur poursuite, avec plein pouvoir de les punir. Versé dans les lettres, il saura bientôt distinguer les vrais philosophes d'avec ceux qui en usurpent le titre : il donnera aux uns des éloges mérités, et infligera aux autres les peines qu'ils ont encourues.

23. JUPITER. C'est bien dit, Apollon. Toi, Hercule, accompagne aussi la Philosophie, et descendez au plus vite sur la terre. C'est un treizième travail que tu auras accompli, si tu parviens à écraser ces monstres impurs et insolents.

HERCULE. Ma foi ! j'aimerais mieux, mon père, nettoyer une seconde fois le fumier d'Augias, que de me commettre avec eux. Partons, cependant !

LA PHILOSOPHIE. Je pars malgré moi, mais il faut te suivre, puisque mon père l'ordonne.

24. MERCURE. Descendons, afin d'en écraser quelques-uns dès aujourd'hui. De quel côté devons-nous aller, Philosophie ? Tu sais où ils sont. Il est certain que c'est en Grèce ?

LA PHILOSOPHIE. Mais non, Mercure, ou du moins il n'y en a là qu'un très-petit nombre, et qui suivent mes lois. Ceux dont je parle ne se soucient point de la pauvreté attique ; mais où il y a beaucoup d'or et d'argent tiré des mines, nous devons les aller chercher.

MERCURE. Alors il faut aller en Thrace.

HERCULE. Justement ; et je vous servirai de guide. Je connais la Thrace entière pour y avoir beaucoup voyagé. Tenez, prenons de ce côté.

MERCURE. Duquel ?

25. HERCULE. Vous voyez bien, Mercure et Philosophie, ces deux montagnes les plus belles et les plus hautes de toutes : l'une, la plus grande des deux, est l'Hémus ; l'autre, en face, est le Rhodope ; les campagnes situées au bas sont très-fertiles et commencent au pied même de ces monts. Vous voyez quelques collines, trois entre autres, les plus belles, que leur roideur ne dépare point ; on dirait les citadelles de la ville placée au-dessous ; puis enfin voici la ville elle-même.

MERCURE. Fort grande, ma foi, et fort belle, ami Hercule! Sa beauté resplendit au loin. Un fleuve d'une vaste étendue glisse auprès d'elle et semble la caresser.

HERCULE. C'est l'Hèbre, et la ville est l'œuvre de Philippe¹. Mais nous voici près de la terre et au-dessous des nuages; descendons, et bonne chance!

26. MERCURE. Le ciel t'entende! Mais que faire? Comment nous mettre sur la piste de notre gibier?

HERCULE. C'est ton affaire, Mercure; tu es héraut, fais-nous vite une proclamation!

MERCURE. Rien n'est plus facile, mais je ne sais pas leurs noms. Dis-nous donc, Philosophie, comment ils s'appellent et donne-nous leur signalement.

LA PHILOSOPHIE. Je ne sais guère leurs noms, car je ne me trouve pas souvent avec eux; mais, vu leur fureur de posséder, tu ne cours pas grand risque de te tromper en les appelant Ctésions (*possesseurs*), Ctésippes (*possesseurs de chevaux*), Ctésiclès (*possesseurs de gloire*), Euctémons (*possesseurs de biens*), Polycètes (*qui possèdent beaucoup*).

27. MERCURE. Le conseil est bon. Mais quels sont ces hommes? Qu'est-ce qu'ils ont à regarder autour d'eux? Ils s'avancent de notre côté et semblent vouloir nous adresser la parole.

LES HOMMES. Ne pourriez-vous pas, citoyens, et vous, excellente dame, nous dire si vous avez vu passer trois charlatans accompagnés d'une femme, rasée jusqu'à la peau suivant la mode lacédémonienne, une virago aux allures cavalières?

LA PHILOSOPHIE. Bon! Ce sont précisément les gens que nous cherchons.

LES HOMMES. Comment! Vos gens? Ce sont tous des esclaves fugitifs: mais ce que nous poursuivons avant tout, c'est la femme que ces gredins ont emmenée comme esclave.

MERCURE. Vous allez bientôt savoir pourquoi nous les cherchons aussi. Faisons maintenant une proclamation au nom de tous: « Si quelqu'un a connaissance d'un esclave paphlagonien, un des barbares de Sinope, dont le nom vient du verbe *posséder*, visage pâle, tête rasée jusqu'à la peau, barbe longue, besace suspendue à l'épaule, manteau au dos, humeur colère doublée d'ignorance, voix rude, langue médisante, qu'il en donne avis sous les conditions qu'il voudra. »

28. LE MAÎTRE. Je ne comprends pas bien, l'ami, le signalement donné par ta proclamation; l'esclave que j'avais chez moi

¹ Philippopolis ou Trimontium, aujourd'hui *Philippopoli*.

se nommait Cantharus : il laissait croître ses cheveux, arrachait les poils de son menton et connaissait bien mon métier; il était occupé dans ma fabrique à tondre le duvet du drap.

LA PHILOSOPHIE. Eh bien ! c'est ton esclave lui-même. Maintenant il ressemble exactement à un philosophe, après s'être bien passé au foulon.

LE MAÎTRE. L'impudent ! Ah ! Cantharus est philosophe, dites-vous, et il se moque de moi !

UN HOMME. Soyez tranquille ; nous les trouverons tous : cette dame sait là-dessus à quoi s'en tenir.

29. LA PHILOSOPHIE. Mais quel est donc, Hercule, celui qui s'avance vers nous, ce bel homme qui tient une lyre ?

HERCULE. C'est Orphée, mon camarade du navire Argo, le plus charmant des céleustes ¹. La douceur de ses chants nous faisait oublier les fatigues de la rame. Bonjour, aimable Orphée, le plus habile des musiciens. J'espère que tu n'as pas oublié Hercule.

ORPHÉE. Je vous salue aussi, Philosophie, Hercule et Mercure. Mais il va falloir me payer mon renseignement : car je connais à merveille celui que vous cherchez.

MERCURE. Eh bien ! montre-nous où il est, fils de Calliope ; tu n'as pas besoin d'or, je pense, homme sage que tu es.

ORPHÉE. C'est vrai. Je vais vous montrer son logis ; pour lui, je n'oserais vous le découvrir, de peur de m'exposer à ses injures : c'est un drôle au suprême degré, et il est passé maître en ce genre.

MERCURE. Indique-nous la maison.

ORPHÉE. La première que vous voyez. Moi, je m'en vais pour ne pas le voir.

30. MERCURE. Arrêtez ! N'est-ce pas une voix de femme qui récite quelque rhapsodie d'Homère ?

LA PHILOSOPHIE. Oui, ma foi ; mais écoutons ce qu'elle dit.

LA FUGITIVE.

Car je hais un mortel à l'égal du trépas,
Quand son cœur aime l'or et qu'il n'en convient pas ² !

MERCURE. Alors tu dois détester Cantharus,

Qui trahit l'hôte, auquel il jurait amitié ³.

L'HÔTE. C'est à moi que ce vers s'adresse, car c'est moi qui

¹. Chanteurs, qui encourageaient les rameurs et réglaient leurs mouvements sur les navires.

². Parodie d'Homère, *Iliade*, XI, v. 312. — ³. *Iliade*, III, v. 354.

J'ai reçu dans ma maison, et, pour m'en récompenser, il s'est enfui avec ma femme.

LA FUGITIVE.

Ivrogne à l'œil de chien, cerf au cœur vil et bas¹,
Inutile aux conseils, inutile aux combats,
Thersite chicaneur, geai, dont la voix criearde
Contre les souverains incessamment bavarde.

LE MAÎTRE. Voilà des vers faits exprès pour ce coquin !

LA FUGITIVE.

Chien devant, chèvre au centre, et lion par derrière²,
Il exhale d'un chien la rage et la colère.

31. L'HÔTE. Ah ! ma pauvre femme, que de mal t'ont fait ces chiens-là ! On dit même qu'elle est grosse de leur fait.

MERCURE. Sois sans crainte, elle accouchera d'un petit Cerbère ou d'un Géryon qui donnera de l'occupation à Hercule. Mais les voici : il est inutile de frapper à la porte.

LE MAÎTRE. Je te tiens, Cantharus ! Tu ne dis mot à présent. Voyons un peu ce qu'il y a dans ta besace : des lupins, sans doute, un morceau de pain sec.

MERCURE. Pas du tout : c'est une ceinture d'or

HERCULE. Ce n'est pas étonnant. En Grèce il se donnait pour un cynique ; c'est maintenant un disciple de Chrysippe. Mais bientôt nous le verrons changé en Cléanthe, car il sera pendu par la barbe, le scélérat³ !

32. LE MAÎTRE. Et toi, coquin, n'es-tu pas Lécythion, un de mes fugitifs ? Oui, c'est lui ! Oh ! la bonne charge ! A quoi ne doit-on pas s'attendre quand on voit Lécythion philosopher ?

MERCURE. Et ce troisième est-il sans maître ?

LE MAÎTRE. Non pas ; il m'appartient, mais je l'abandonne volontiers à son malheureux sort.

MERCURE. Pourquoi cela ?

LE MAÎTRE. Il est pourri jusqu'aux os ; aussi l'appelions-nous Myropnus⁴.

MERCURE. O Hercule, qui repousses les fléaux, entends-tu ? Vite ta besace et ton bâton. Et toi, reprends ta femme

1. Parodie d'Homère, *Iliade*, I, v. 225 ; II, v. 202.

2. Hésiode, *Théogonie*, v. 323, et Homère, *Iliade*, IV, v. 481.

3. On soupçonne ici quelques jeux de mots, assez froids, du reste, et mal formulés. Nous renvoyons aux commentateurs.

4. *Le parfumeur*. On devine aisément de quelle nature étaient les parfums de ce Myropnus.

L'HÔTE. Pas du tout. Je ne veux pas d'une femme qui va tout à l'heure accoucher d'un vieux livre.

MERCURE. Comment, d'un livre ?

L'HÔTE. Il y a, mon bon, un livre intitulé : *L'homme à trois têtes*¹.

MERCURE. Ce n'est pas étonnant, puisqu'il y a une comédie intitulée : *L'homme à trois queues*².

33. LE MAÎTRE. Allons ! Mercure, c'est à vous de prononcer.

MERCURE. Voici ma sentence : pour empêcher cette femme de produire un monstre à plusieurs têtes, elle va retourner en Grèce avec son mari. A l'égard de ces deux misérables fugitifs, j'ordonne qu'on les rende à leurs maîtres, pour reprendre leur ancien métier ; Lécythion lavera le linge sale, et le parfumeur, fouetté préalablement de mauves, raccommodera de nouveau les vieux habits. Pour Cantharus, j'ordonne qu'on commence par le livrer aux épileurs, qui lui arracheront le poil avec cette vilaine poix dont se servent les femmes, et puis qu'on le conduise tout nu sur l'Hémus, où il demeurera les pieds enchaînés dans la neige.

LE FUGITIF. Ah ! quel malheur ! Aie, aie, aie ! Oh ! oh ! oh !

LE MAÎTRE. Qu'est-ce que tu viens nous chanter avec tes exclamations tragiques³ ? Allons ! suis-moi chez les épileurs ; et d'abord dépouille-toi de cette peau de lion, afin que tout le monde te reconnaisse pour un âne.

1. Comédie de Théopompe, poète comique, qui florissait un peu après Aristophane. Le titre grec de la pièce est *Τοιχάρωνος*.

2. Comédie perdue d'Aristophane ; le titre grec est *Τριγῶλλης*.

3. Exclamations fréquentes dans Eschyle, Sophocle et Euripide.

LXX

LES SATURNALES¹.

1

LE PRÊTRE ET SATURNE.

1. LE PRÊTRE. O Saturne, puisque tu parais tenir aujourd'hui l'empire du monde, que nous t'offrons nos sacrifices et notre encens, que pourrai-je obtenir plus particulièrement de toi pendant cette cérémonie ?

SATURNE. Mais il est convenable que tu commences par examiner toi-même ce que tu veux souhaiter, à moins que tu ne t'imagines qu'avec l'empire je possède aussi la divination et que je sais ce qui doit t'être le plus agréable. Du reste, je ne te refuserai rien de ce qui m'est possible.

LE PRÊTRE. C'est tout examiné depuis longtemps. Je te demanderai ces biens que tous les hommes désirent et que tu peux facilement m'accorder : richesses, monceaux d'or, propriétés champêtres, nombreux esclaves, vêtements brodés et moelleux, argent, ivoire, et tout ce qu'il y a de précieux au monde. Accorde-les-moi, mon bon Saturne, afin que je recueille aussi quelque fruit de ta souveraineté et que je ne sois pas le seul privé de ces biens durant toute ma vie.

2. SATURNE. Y songes-tu ? Ce que tu demandes n'est point en mon pouvoir ; ce n'est pas moi qui distribue ces faveurs. Ne sois donc pas fâché, si tu ne les obtiens pas. Il faut les demander à Jupiter, à qui le pouvoir va retourner avant peu ; moi, je ne l'ai qu'à de certaines conditions. Ma puissance se borne à sept jours : ce temps écoulé, je redeviens simple particulier, comme qui dirait un homme du peuple. Mais, durant cette semaine, il ne m'est permis de m'occuper d'aucune affaire soit publique, soit

1. On trouvera d'amples détails sur les *Saturnales*, dans *Rome au siècle d'Auguste*, de M. Dezobry, lettre LXXI, t. III, p. 430 et suivantes.

privée. Boire, m'enivrer, orier, plaisanter, jouer aux dés, choisir les rois du festin, régaler les esclaves, chanter nu, applaudir en chancelant, être parfois jeté dans l'eau froide la tête la première, avoir la figure barbouillée de suie, voilà ce qu'il m'est permis de faire. Mais les grands biens, la richesse, l'or, c'est Jupiter qui les donne à qui il lui plaît.

3. LE PRÊTRE. Ce dieu même, Saturne, ne les accorde ni volontiers, ni promptement. Je me suis déjà fatigué à les lui demander à grands cris : il ne m'a jamais écouté ; mais remuant son égide, brandissant sa foudre et regardant de travers, il effraye ceux qui l'importunent. Si quelquefois il exauce les vœux d'un mortel et lui accorde la richesse, il agit sans discernement ; il dédaigne les gens vertueux et sages, pour enrichir des scélérats, des fous, des androgynes qui méritent le fouet. Cependant je voudrais bien savoir quels sont les biens que tu peux m'accorder.

4. SATURNE. Ils ne sont ni médiocres, ni à dédaigner, même en les comparant au pouvoir absolu, à moins que tu estimes peu de chose de gagner au jeu, de voir le dé des autres amener l'unité, tandis que tu retournes toujours le six. Que de gens ne mangent à leur appétit que grâce à ce dé propice ! Combien d'autres se sont sauvés tout nus du naufrage, pour avoir échoué contre l'écueil de ce dé ! Et puis quel plaisir de boire à son gré, de passer dans un festin pour le plus habile chanteur, de faire plonger les servants dans un bain d'eau froide pour expier leur maladresse, de s'entendre proclamer vainqueur, de recevoir des saucisses pour prix ! Et puis encore être choisi pour roi à l'unanimité par la puissance des osselets, ne subir aucun commandement ridicule et les imposer aux autres, obliger l'un à se dire tout haut des injures, un autre à danser nu, à faire trois fois le tour de la maison en portant une danseuse dans ses bras : ne vois-tu pas là des preuves de ma munificence ? Si tu te plains que cette royauté est feinte et éphémère, tu es un ingrat, puisque, tu le vois, moi qui accorde ces privilèges, je n'ai qu'un empire de courte durée. Quant aux objets qui sont en mon pouvoir, dés, royauté du festin, chants, et tout ce que je t'ai énuméré, demande avec confiance, je ne t'effrayerai ni de mon égide, ni de ma foudre.

5. LE PRÊTRE. Mais je n'ai pas besoin de tout cela, excellent Titan. Réponds-moi simplement à une question qui m'intéresse au plus haut point. Si tu le fais, je me croirai largement payé de mes sacrifices, et je te tiendrai quitte de tout le reste.

SATURNE. Interroge, et je te répondrai si je sais.

LE PRÊTRE. Dis-moi d'abord s'il est vrai, comme on le prétend, que tu aies dévoré les enfants que tu as eus de Rhéa; que celle-ci, te dérochant Jupiter, t'ait donné une pierre à avaler au lieu du petit; que celui-ci, devenu grand, t'ait vaincu, détrôné et précipité dans le Tartare, où il t'a enchaîné avec tous ceux qui s'étaient alliés avec toi.

SATURNE. Si nous ne célébrions une fête dans laquelle il est permis de s'enivrer et de dire librement des injures à ses maîtres, tu apprendrais, mon brave homme, que j'ai le droit de me mettre en colère quand on me fait de pareilles questions, sans respect pour mes cheveux blancs et mon extrême vieillesse.

LE PRÊTRE. Mais ce n'est pas moi, Saturne, qui ai inventé cette histoire; Homère, Hésiode, et, je ne crains pas de le dire, presque tous les hommes sans exception, ont cru tout cela de toi.

6. SATURNE. Tu te figures que ce berger hâbleur¹ a rien su de positif sur mon compte. Vois un peu : est-il possible qu'un homme, pour ne pas dire un dieu, ait le courage de manger volontairement ses enfants, à moins d'être un Thyeste qui tomba sur un frère impie? Et, quand cela serait, comment ne s'apercevrait-il pas qu'il mange une pierre au lieu d'un enfant, à moins d'avoir les dents insensibles? D'autre part, jamais Jupiter et moi nous ne nous sommes fait la guerre, jamais il ne m'a enlevé le pouvoir; c'est de mon plein gré que je m'en suis démis, et de mon consentement qu'il règne. Enfin je ne suis ni enchaîné, ni plongé dans le Tartare, tu le vois toi-même, je crois, si tu n'es pas aveugle comme Homère.

7. LE PRÊTRE. Pour quelles raisons, Saturne, as-tu quitté l'empire?

SATURNE. Je vais te le dire. D'abord, j'étais vieux et atteint d'une goutte chronique, ce qui a fait croire au vulgaire que j'étais enchaîné. Je ne pouvais non plus suffire à ce qu'exigent les nombreuses injustices de ce temps-ci; courir sans cesse en haut et en bas; avoir la foudre en main; brûler les parjures, les sacrilèges, les scélérats, besogne très-pénible et qui demande la vigueur de la jeunesse. Je pris donc le parti de céder à Jupiter, et je ne m'en repens pas : d'ailleurs, il me parut convenable de partager mon empire entre mes enfants, et de passer mon temps à mon aise dans les festins, sans être occupé à écouter les prières, ni fatigué de demandes contradictoires, ni obligé de tonner, d'éclairer et de grêler parfois. Au contraire, je mène une bonne

1. Hésiode.

vie de vieillard, buvant mon nectar sans eau, devisant avec Japet et les autres Titans de mon âge. Pendant ce temps-là, Jupiter fait aller le monde avec mille tracas, à l'exception de quelques jours, où il me rend la royauté aux conditions que je t'ai dites, et je reprends le pouvoir, afin de rappeler aux hommes comment on vivait sous mon empire. Tout poussait alors sans soins et sans culture : point d'épis, mais le pain tout préparé et les viandes tout apprêtées ; le vin coulait en ruisseaux ; l'on avait des fontaines de lait et de miel ; tout le monde était bon et en or¹. Telle est la cause de mon empire éphémère : voilà pourquoi ce n'est partout que bruit, chansons, jeux, égalité parfaite entre les esclaves et les hommes libres ; car, sous mon règne, il n'y avait pas d'esclaves.

8. LE PRÊTRE. Eh bien, moi, Saturne, je me figurais que tu n'étais si bon pour les esclaves et pour les prisonniers, que pour honorer ceux qui éprouvent ce que tu as souffert étant esclave toi-même, et te rappelant les fers que tu as portés.

SATURNE. Ne cesseras-tu pas tes contes frivoles ?

LE PRÊTRE. Tu as raison ; je cesse. Réponds-moi seulement un mot. De ton temps, les hommes avaient-ils l'habitude de jouer aux dés ?

SATURNE. Certainement ; mais non pas des talents et des myriades comme vous : le plus gros enjeu était des noix, pour ne pas chagriner le perdant, et pour ne pas le voir seul pleurer et jeûner au milieu des autres.

LE PRÊTRE. Ils faisaient bien de ne jouer que des noix ; car qu'est-ce qu'ils auraient pu mettre au jeu, ces hommes en or ? Mais, en parlant, il me vient une idée. Si un de ces hommes, faits d'or massif, paraissait aujourd'hui dans le monde, quel supplice pour le malheureux ! On lui courrait sus, et il serait mis en pièces comme Penthée par les Ménades, Orphée par les femmes de Thrace, Actéon par les chiens ; chacun en voudrait la plus grosse part et se battrait avec son voisin ; car, malgré la solennité, les hommes n'oublient pas leur amour du gain, et la plupart se font un revenu de la fête. Les uns vont chez leurs amis piller la table ; les autres se répandent en injures contre toi et brisent les dés, qui n'en peuvent mais des maux que ces fous se font à eux-mêmes.

9. Cependant dis-moi pourquoi, toi, un dieu si délicat et déjà

1. Voy. le tableau de l'âge d'or fait par le poète comique Téléclide, dans Athénée, livre VI, p. 288, édition de Casaubon. Fénelon l'avait sans doute sous les yeux quand il a écrit son charmant *Voyage à l'île des Plaisirs*.

vieux, choisissant l'époque la plus désagréable de l'année, quand la neige est répandue sur la terre, que Borée souffle avec fureur et que la glace couvre tout, le moment où les arbres sont secs, nus, sans feuilles, les prairies laides, sans fleurs, les hommes courbés comme des vieillards et assis auprès de leur cheminée, tu célèbres alors ta fête? Ce n'est guère là un temps de vieux ni propre à se divertir.

SATURNE. Tu me fais, l'ami, une foule de questions quand nous devrions boire. Tu m'as fait perdre un temps considérable de mon jour de fête, avec tous ces riens philosophiques. Laisse-moi tout cela de côté; mettons-nous à table, menons grand bruit, jouissons de la liberté; puis, jouons aux noix à la vieille mode, établissons des rois et leur obéissons: de la sorte, nous justifierons le proverbe: « Les vieillards redeviennent enfants. »

LE PRÊTRE. Et puisse ne pas boire, malgré sa soif, celui qui n'approuvera pas tes décrets! Buons donc. Tu as suffisamment répondu à mes premières demandes, et je suis d'avis d'écrire notre conversation, d'en faire un livre, où je mettrai mes interrogations et les réponses gracieuses que tu m'as faites; ensuite, je le ferai lire à tous ceux de nos amis qui sont dignes d'entendre tes discours.

2

CRONOSOLON OU LE LÉGISLATEUR DES SATURNALES.

10. Voici ce que dit Cronosolon, prêtre et prophète de Saturne, et législateur de ses fêtes. Les prescriptions relatives aux pauvres, je les leur ai envoyées dans un autre livre, et je suis convaincu qu'ils s'y conformeront ou qu'ils subiront les peines sévères édictées contre les délinquants. Quant à vous, riches, prenez garde d'enfreindre ces lois, et écoutez attentivement les ordres que nous vous donnons. Si quelqu'un refuse d'obéir, qu'il sache que ce n'est pas moi, législateur, qu'il méprise, mais Saturne lui-même, qui m'a choisi pour dicter ses lois pendant sa fête, après m'être apparu non pas en songe, mais en réalité, et lorsque j'avais les yeux tout grands ouverts. Il n'avait pas les fers aux pieds, il n'était pas laid et ridé, comme le représentent les peintres, d'après les traditions extravagantes des poètes; mais il tenait en main une faux bien aiguisée; son visage était riant, son corps vigoureux, son extérieur digne d'un roi. Tel il

s'est offert à ma vue. Ce qu'il m'a dit est vraiment divin et mérite de vous être répété.

11. Me voyant, en effet, me promener le visage sombre et pensif, il devina tout de suite, en sa qualité de dieu, la cause de ma tristesse et le chagrin que j'avais d'être pauvre, moi qui, malgré la rigueur de la saison, ne portais qu'une simple tunique, quand Borée soufflait avec violence, accompagné de glace et de neige. J'étais très-mal garanti contre leurs attaques, et cela quand, à l'approche imminente de la fête, je voyais tout le monde faire ses préparatifs de sacrifices et de festins, tandis que moi, je n'avais absolument rien pour la célébrer. Saturne donc vint à moi par derrière, et, me prenant l'oreille pour me la secouer, comme il en a l'habitude quand il m'apparaît : « Eh bien, Cronosolon, me dit-il, qu'est-ce donc ? Tu as l'air tout triste ! — Hélas ! maître, lui répondis-je, n'en ai-je pas sujet, quand je vois des scélérats et des coquins posséder d'immenses richesses, vivre seuls au sein des plaisirs, tandis que moi et une foule de gens instruits, nous sommes réduits à la pauvreté et aux expédients. Ne voulez-vous donc pas, maître, faire cesser ce désordre et rétablir l'égalité ? — Il n'est pas facile, reprit-il, de changer les destins filés par Clotho et par les autres Parques. Cependant, durant la fête, je remédierai à ta pauvreté. Voici comment. Allons, Cronosolon, écris les lois que je veux qu'on suive pendant mes fêtes, afin que les riches ne les célèbrent pas tout seuls, mais qu'ils partagent leurs biens avec vous.

12. — Mais je ne comprends pas, lui dis-je. — Je vais vous en instruire. » Cela dit, il me fit part de ses intentions ; et, lorsqu'il m'eut mis au courant : « Dis-leur aussi, ajouta-t-il, que s'ils ne les observent pas, ce ne sera pas pour rien que je porte une faux tranchante ; il serait plaisant qu'après avoir châtré mon père Uranus, je n'en fisse pas autant aux riches qui enfreindraient nos lois, les envoyant eunuques, quêter pour la mère des dieux avec accompagnement de flûtes et de tambours. » Telles ont été les menaces de Saturne ; ainsi vous ferez bien de ne pas violer ses lois.

LOIS.

TITRE PREMIER.

13. Personne, durant la fête, ne devra s'occuper d'affaires soit politiques, soit particulières, excepté celles qui ont pour but les jeux, la bonne chère et les plaisirs : les cuisiniers seuls

et les pâtisseries auront de l'occupation. — Egalité pour tous, esclaves ou libres, pauvres ou riches. — Défense absolue de se fâcher, de se mettre en colère, de faire des menaces. Pas de comptes d'administration pendant les Saturnales. — Qu'on ne redemande à personne ni argent ni habits. Point d'écriture durant la fête. Clôture des gymnases durant les Saturnales; pas d'exercices ni de déclamations oratoires, sauf les discours spirituels, enjoués, assaisonnés de railleries et de badinage.

TITRE II.

14. Plusieurs jours avant la fête, les riches écriront sur leurs tablettes le nom de chacun de leurs amis; ils auront de l'argent tout prêt, environ le dixième de leur revenu, le superflu de leur garde-robe, les vêtements trop grossiers pour leur servir, une bonne quantité de leurs vases d'argent; qu'ils aient tout cela sous la main. — La veille, ils purifieront leurs demeures et en chasseront l'avarice, la cupidité, l'amour du gain, et tous les vices qui habitent avec eux. Quand leur maison sera ainsi nettoyée, ils sacrifieront à Jupiter donneur de richesses, à Mercure libéral, à Apollon faiseur de grands présents. Sur le soir, ils liront la liste de leurs amis inscrits sur leurs tablettes.

15. Ils feront ensuite leurs distributions, suivant le mérite de chacun d'eux, et les leur enverront avant le coucher du soleil. — Ces présents ne seront portés que par trois ou quatre esclaves, des plus fidèles et déjà vieux. — On écrira sur un billet ce que l'on envoie, avec la quantité, afin que ni le maître ni les amis ne puissent suspecter la fidélité des esclaves. — Ceux-ci retourneront alors chez eux, après avoir bu un verre de vin et pas davantage. — Les érudits recevront des présents doubles des autres; c'est une justice qui leur est due. — Les paroles qui accompagneront les dons seront brèves et mesurées. On n'enverra rien qui puisse choquer, et l'on ne fera pas l'éloge de ce qu'on envoie. — Le riche ne fera pas de présents à un autre riche et ne traitera personne de son rang. — On ne gardera aucun des objets destinés à être donnés, et l'on ne regrettera pas le cadeau qu'on aura fait. — Si quelqu'un absent l'année dernière n'a pu recevoir sa part, il la recevra cette année-ci. — Les riches payeront les dettes de leurs amis pauvres, ainsi que le loyer dont ils n'auront pu acquitter le montant. En somme, ils s'informeront, longtemps auparavant, quels peuvent être les besoins de leurs amis.

16. Point de plainte indiscrete de la part de ceux qui reçoivent; que tout ce qu'on leur envoie paraisse grand à leurs yeux. — Une amphore de vin, un lièvre, une poule grasse, ne seront pas réputés un présent des Saturnales. — On ne tournera pas en ridicule ce qu'on aura reçu ces jours-là. — En retour du cadeau reçu, le pauvre, si c'est un savant, enverra au riche quelque ouvrage de l'antiquité ayant un juste renom, et approprié à un festin, écrit par lui-même et de son mieux; le riche le recevra, l'air joyeux, et le lira aussitôt après l'avoir reçu. S'il le met de côté, ou s'il le jette avec dédain, qu'il sache que c'est s'exposer à la faux, en dépit des présents. Les autres personnes enverront des couronnes ou des grains d'encens. — Si un pauvre fait présent à un riche d'un vêtement, d'un meuble d'argent ou d'or au-dessus de ses moyens, l'objet sera confisqué pour être vendu au profit du trésor de Saturne; le lendemain des fêtes, le pauvre recevra du riche des coups de fêrule dans les mains, au nombre de deux cent cinquante au moins.

LOIS DU BANQUET.

17. Bain, quand l'ombre du cadran sera de six pieds : avant le bain, jeux de noix et d'osselets. — On s'assiéra à table comme cela se trouvera : la dignité, la naissance et les richesses ne conféreront à aucun le droit de manger le premier. — Même vin pour tout le monde; nul prétexte pour le riche, mal d'estomac ou de tête, afin de s'en faire donner de meilleur. — Part égale de viandes à chacun; pas de préférence chez les servants. Que leur service se fasse avec promptitude, et qu'ils ne consultent pas leur bon plaisir pour apporter ce qu'on leur demande. Ils ne mettront pas devant celui-ci une grosse pièce, et une petite devant celui-là; ils ne serviront pas à l'un une cuisse, à l'autre une bajoue de porc : égalité pour tous.

18. L'échanson aura continuellement les yeux fixés sur chacun des convives plus encore que sur son maître : il faut qu'il ait l'oreille fine. — Coupes de toute espèce. — Libre à chacun, quand il voudra, de porter une santé. Tout le monde pourra boire à un convive et lui offrir la coupe, quand un riche aura donné le signal. Nul n'est forcé de boire, s'il ne le peut pas. — Il n'est pas permis d'amener au banquet un danseur ou un cithariste novice encore dans son métier. — La plaisanterie s'arrêtera, dès qu'elle causera de la peine. — Sur toute chose, l'enjeu pour les dés ne sera que des noix : si quelqu'un joue de l'argent, qu'il jeûne jusqu'au lendemain. — On reste ou l'on

..

s'en va, quand on veut. — Quand le riche traitera ses esclaves, il les servira lui-même avec l'aide de ses amis. — Que chaque riche ait soin de faire graver ces lois sur une colonne d'airain, dressée au milieu de la cour, afin qu'on puisse les lire. Il faut savoir que, tant que cette colonne sera debout, ni faim, ni peste, ni incendie, ni aucun autre malheur ne fondra sur la maison des riches. Mais si on la renverse, ce que je souhaite n'arriver jamais, puissent les dieux détourner ce qui doit s'ensuivre!

3

ÉPÎTRES SATURNALES.

1

MOI A SATURNE, SALUT.

19. Je t'ai déjà écrit pour te faire connaître ma position et comment ma pauvreté m'expose à ne pouvoir, seul entre tous, prendre part à la fête que tu annonces. Je t'ai marqué encore (je m'en souviens) qu'il était contre toute raison de voir quelques hommes posséder d'excessives richesses et vivre dans les plaisirs, sans en rien donner aux pauvres, tandis que ceux-ci meurent de faim, et cela, à l'approche des Saturnales. Puisque tu ne m'as pas répondu, j'ai cru devoir te rafraîchir la mémoire. Or, il convient, mon bon Saturne, que tu commences par détruire l'inégalité, et que tu fasses remettre tous les biens en commun, avant de faire célébrer ta fête. L'état de choses actuel rappelle le proverbe : « Fourmi ou chameau ; » ou plutôt figure-toi un acteur tragique qui a un pied chaussé d'un haut cothurne, comme tous les tragédiens, et l'autre déchaussé. Quand il entre en scène avec cette chaussure, vois-tu comme il marche tantôt en bas, tantôt en l'air, suivant le pied qu'il met avant ? Voilà l'effet de l'inégalité des hommes. Les uns, chaussés d'un cothurne dont la fortune a fait les frais, nous écrasent de leur luxe théâtral ; tandis que nous autres nous marchons à pied et sur la terre, quoique parfaitement capables, sache-le bien, de jouer notre rôle avec autant de talent qu'eux, et de rivaliser de prestance, quand on nous donne un costume semblable au leur.

20. Cependant j'entends les poètes nous dire qu'autrefois,

sous ton règne, les affaires humaines n'allaient pas ainsi. La terre sans semence et sans culture produisait tous les biens; chacun trouvait son repas servi et à satiété : des fleuves coulaient soit du vin, soit du lait; il y en avait même de miel. Mais le plus beau, c'est que les hommes étaient d'or, et que la pauvreté n'en approchait jamais. Pour nous, à nous estimer au plus juste, nous sommes à peine de plomb ou de tout autre métal plus vil encore. La plupart ne gagnent de quoi vivre qu'à force de travaux : pauvreté, dénuement, désespoir, et ces mots : « Hélas ! Où trouver de quoi manger ? Sort cruel ! » voilà ce qu'on rencontre chez nous autres pauvres ! Notre misère pourtant, sache-le bien, serait plus supportable, si nous ne voyions pas le bonheur des riches qui ont sous clef tant d'or et tant d'argent, avec des vêtements dont nul ne sait le nombre, des esclaves, des chars, des bourgades entières, des champs, des biens de toute espèce ; et, malgré cela, ils sont si peu disposés à nous en donner notre part, qu'ils ne daignent pas même jeter les yeux sur le commun des hommes.

21. C'est là surtout, Saturne, ce qui nous fait étouffer de dépit : nous trouvons insupportable qu'un homme, étendu sur des tapis de pourpre, regorgeant de délices et proclamé bienheureux par ses intimes, passe sa vie dans une fête perpétuelle, tandis que mes semblables et moi nous songeons, jusque dans notre repos et dans nos rêves, aux moyens de gagner quatre oboles pour nous faire un souper de pain, de bouillie assaisonnée de cresson, de poireau, de thym ou d'oignons, avant de nous aller coucher. Change notre condition, ô Saturne, et reviens à l'égalité, ou, pour dernière ressource, ordonne à ces riches de ne plus jouir tout seuls de leurs biens, mais de prendre sur tant de médimnes d'or de quoi nous en donner à chacun une chénice, et sur tant de vêtements ceux qui sont rongés par les mites : il n'y a pas là de quoi les chagriner ; toutes ces richesses doivent périr, détruites par le temps ; qu'ils nous les laissent mettre sur le dos, plutôt que de les voir moisir et pourrir dans des coffres et dans des armoires.

22. En outre, que chacun d'eux invite à sa table tantôt quatre, tantôt cinq personnes indigentes : seulement, qu'ils ne les traitent pas à la mode du jour, mais avec une affabilité toute populaire et sur le pied d'une égalité parfaite ; qu'on ne voie pas l'un se gorger de mets avec un esclave qui attend, debout, que son maître ait fini de manger, tandis que, de notre côté, il passe au moment où nous allongeons la main vers le plat qu'il nous montre à peine, lorsqu'il n'y reste plus qu'une part

de gâteau. Il ne faut pas que, quand on apporte un sanglier, celui qui sert en offre la moitié au maître avec la hure et n'abandonne aux autres que des os recouverts. Que les échantons n'attendent pas, pour nous verser à boire, que nous en ayons demandé jusqu'à sept fois¹ ; mais, l'ordre une fois donné, qu'on nous verse aussitôt, en nous offrant une grande coupe remplie comme au patron. Que le vin soit absolument le même pour tous les convives ; car dans quelle loi est-il écrit que le maître doit s'enivrer avec un vin parfumé, quand moi j'aurai les entrailles déchirées par le vin nouveau ?

23. Si tu corriges ces abus, ô Saturne, si tu rétablis l'ordre, par toi la vie redeviendra la vie, et ta fête une fête : autrement, que les riches la célèbrent tout seuls. Quant à nous, nous n'aurons qu'à souhaiter qu'au retour du bain leur esclave renverse et brise une amphore, que le cuisinier brûle le ragoût, et que, par distraction, il verse de la saumure de poisson dans une purée ; qu'une chienne entrant à l'improviste dévore la saucisse tout entière et la moitié du gâteau, pendant que les marmitons sont occupés ailleurs ; que le sanglier, le cerf et le cochon de lait, en train de rôtir, fassent ce que firent, suivant Homère², les bœufs du Soleil ; ou plutôt qu'ils ne se contentent pas de ramper à terre, mais qu'ils bondissent et s'enfuient sur les montagnes tout embrochés ; que les poules grasses, déjà plumées et troussées, s'envolent et disparaissent, pour que ces riches ne soient pas les seuls qui en mangent.

24. Mais, ce qui leur fera le plus de peine, que des fourmis, semblables à celles des Indes, déterrèrent leurs trésors pendant la nuit et les répandent parmi le peuple ; que, par la négligence de leurs intendants, leurs vêtements précieux soient criblés de trous par de bonnes petites souris, au point de ressembler à des filets à prendre des thons ; que les jolis esclaves, à la belle chevelure, qu'ils nomment Hyacinthe, Achille ou Narcisse, au moment où ils présenteront la coupe, deviennent chauves et perdent tout à coup leurs cheveux ; que la barbe leur pousse en pointe, comme celle des sphénopogons³ de comédie ; que leurs tempes se hérissent d'un poil dur et piquant, tandis que le sommet de la tête sera lisse et dépouillé. Tels sont les vœux que nous formons, avec d'autres encore, si les riches ne renoncent

1. Cf. Jean-Jacques Rousseau, dans le passage si connu, où il se représente avec ses amis à la campagne.

2. *Odyssée*, XII, v. 395.

3. De σφήν, σφήνός, coin à fendre le bois, et πώγων, barbe.

pas à leur égoïsme, pour jouir en commun de leur richesse et nous en donner une modeste portion.

2

SATURNE A MOI, SON TRÈS-HONORÉ, SALUT.

25. Es-tu fou, mon bon, de m'écrire ainsi sur les abus du jour et de me demander le partage des biens ? Est-ce que cela ne dépend pas d'un autre, du souverain actuel de l'univers ? Je m'étonne que tu sois le seul à ignorer que, depuis longues années, après avoir distribué l'empire du monde à mes enfants, j'ai cessé d'être roi. C'est Jupiter qui s'occupe maintenant de tout cela. Ma puissance à moi ne va pas plus loin que les jeux de dés, les applaudissements, les chansons, l'ivresse ; et cela même ne dure que sept jours. Quant aux grandes affaires dont tu parles, détruire l'inégalité, rendre tous les hommes également pauvres ou riches, c'est à Jupiter à vous répondre. Mais si, dans tout ce qui a rapport à la fête, on a commis quelque faute, par injustice ou par avarice, on aura affaire à moi. Or, j'écris aux riches une lettre relative aux festins, à la chénice d'or, aux vêtements, aux objets qu'ils doivent vous envoyer pour ma fête. Ta demande, à cet égard, est juste, et ils doivent s'y conformer, à moins qu'ils n'aient quelque bonne raison pour n'en rien faire.

26. Avant tout, cependant, sachez que vous autres pauvres, vous êtes dans une grande erreur, et que vous vous faites des idées très-fausSES au sujet des riches. Vous croyez qu'ils sont parfaitement heureux, que la vie pour eux seuls est douce, parce qu'ils peuvent avoir des soupers splendides, s'enivrer d'un vin délicieux, avoir commerce avec de jolis garçons et des femmes charmantes, et se couvrir de vêtements moelleux. Vous ne savez pas ce qu'est réellement ce bonheur. De nombreux soucis lui font escorte. Ils sont forcés de veiller sans cesse sur chacun de leurs biens, de peur qu'un intendant ne les perde par sa maladresse ou ne les dérobe par sa fourberie, que le vin ne s'aigrisse, que le blé ne se remplisse de charançons, qu'un voleur n'emporte les coupes, que le peuple ne croie les délateurs qui les accusent d'aspirer à la tyrannie. Tout cela n'est qu'une faible partie des chagrins qui les rongent. Si vous saviez les craintes, les ennuis qu'ils ont, la richesse vous paraîtrait vraiment un fléau à éviter.

27. Crois-tu donc que, si les richesses et le pouvoir étaient

de si grands biens, je serais assez fou pour les abandonner aux autres, vivre en simple particulier et me soumettre au bon plaisir d'autrui ? Mais, comme je connaissais les ennuis qui sont attachés aux riches et aux souverains, je me suis démis du pouvoir, et je n'en ai pas regret.

28. Tu te plains auprès de moi que les riches se gorgent de sangliers et de gâteaux, tandis que, durant les fêtes, vous ne mangez que du cresson, du poireau et des oignons : voyons la chose à fond. Oui, le moment présent est pour eux fort agréable ; mais quelle différence dans les suites ! Le lendemain, à votre réveil, vous ne vous levez pas, comme eux, avec des pesanteurs produites par l'ivresse, et l'excès des aliments dont le corps est gonflé ne vous amène ni flatuosités ni rapports fétides. C'est, au contraire, le fruit que les riches retirent de leurs festins ; puis, après s'être roulés une partie de la nuit avec des garçons ou des femmes, selon la passion ordurière qui les entraîne, la phthisie, la pneumonie, l'hydropisie viennent les payer de leurs débauches. Lequel d'entre eux pourrais-tu me montrer, qui n'ait pas un teint pâle et cadavéreux ? Quel est celui qui, parvenu à la vieillesse, marche sur ses propres pieds et ne se fait pas porter sur les épaules de quatre esclaves ? L'extérieur est complètement d'or, mais le dedans est une guenille rapiécée, semblable à ces oripeaux de théâtre composés de lambeaux recousus. Vous ne mangez pas de poissons, vous n'en goûtez jamais, j'en conviens ; mais la goutte, mais la pneumonie, ne voyez-vous pas que vous en êtes exempts, ainsi que des maux produits par des causes analogues ? D'ailleurs, ce n'est pas un plaisir pour eux de manger chaque jour de pareils mets jusqu'à la satiété ; et vous les voyez quelquefois désirer un légume ou du thym, avec autant d'ardeur que tu désires les lièvres et les sangliers.

29. Je ne parle pas des autres chagrins qui les désolent ; c'est un fils débauché, une épouse amoureuse d'un esclave, un mignon qui se donne par nécessité, plutôt que par penchant. En un mot, il y a dans la condition des riches une foule de maux secrets que vous ignorez, vous qui ne voyez que leur or et leur pourpre. Quand vous les apercevez parfois conduisant un char attelé de chevaux blancs, vous regardez avec admiration, vous vous prosternez. Mais si vous dédaigniez, si vous méprisiez ce vain luxe, si vous ne considériez pas ce char d'argent, si, en conversant avec eux, vos regards ne s'arrêtaient pas à l'émeraude de leur anneau, si vous ne restiez pas comme muets de surprise devant leurs habits moelleux, si vous les laissiez n'être riches que pour

eux-mêmes, ils viendraient à vous, soyez-en sûrs, ils viendraient à vous, et vous prieraient à souper, afin d'avoir à qui montrer ces lits, ces tables et ces coupes, dont la possession est nulle, dès qu'elle n'a plus de témoins¹.

30. Vous verriez bientôt qu'ils ne possèdent pas ces richesses pour leur propre usage, mais pour vous les faire admirer. Voilà ce que je puis vous dire pour votre consolation, moi qui connais les deux manières de vivre; et je vous engage à célébrer ma fête, en songeant qu'avant peu il vous faudra tous quitter la vie et laisser là, eux leurs richesses, vous votre pauvreté. Cependant je leur écrirai, suivant ma promesse, et je suis convaincu qu'ils tiendront compte de ma lettre.

3

SATURNE AUX RICHES, SALUT.

31. Les pauvres m'ont écrit dernièrement pour vous accuser de ne pas leur faire part de ce que vous possédez, et ils me demandent de remettre tous les biens en commun, afin que chacun en ait une portion égale. « La justice veut, disent-ils, quel'égalité soit rétablie; et l'un ne doit pas avoir de grandes jouissances, tandis que l'autre en est complètement sevré. » J'ai répondu que ce soin regardait Jupiter. Quant au présent et aux injustices qu'ils disent avoir éprouvées de votre part durant ma fête, il m'a semblé que j'en étais juge et j'ai promis de vous en écrire. Ce qu'ils vous demandent, est, à mon sens, très-moderé : « Comment, disent-ils, pourrions-nous célébrer une fête, quand nous gelons de froid et que nous mourons de faim ? » Si donc je veux qu'ils prennent part à la solennité, ils me chargent de vous obliger à leur donner ceux de vos vêtements qui vous sont inutiles ou trop grossiers pour vous, et à répandre sur eux quelques gouttes de votre or. Ils promettent que, si vous agissez ainsi, ils ne vous contesteront pas vos biens par-devant Jupiter; sinon, ils menacent de demander une nouvelle répartition des richesses à la première audience que Jupiter donnera. Il me semble que vous n'aurez pas grand'peine à détacher pour cet usage quelques parties des biens que vous avez le bonheur de posséder.

32. Mais, par Jupiter ! ils tiennent surtout à ce que je vous

1. Voy. sur le même sujet d'excellentes réflexions dans le *Traité des études* de Rollin, livre V, 1^{re} partie, § 4, *Du luxe de la table*.

entretienne dans ma lettre des repas auxquels ils désirent assister avec vous; ils se plaignent de ce que vous vous livrez tout seuls, les portes fermées, aux douceurs de la bonne chère; ou si quelquefois, et de loin en loin, vous vous décidez à les traiter, ils trouvent à table plus d'ennui que de plaisir; on y fait tout pour les insulter. Tel est, par exemple, l'usage de leur faire boire d'un vin différent du vôtre. Par Hercule! quelle infamie! et qu'ils sont dignes de mépris, s'ils ne se lèvent pas au milieu du festin et ne vous laissent pas seuls à table! Il y a plus, on ne leur permet pas de boire à leur soif; vos échantons, comme les compagnons d'Ulysse, ont les oreilles bouchées avec de la cire. Les autres détails sont si honteux, que je n'ose vous en parler, ni vous répéter ce qu'ils disent de la distribution des viandes, de ces servants qui restent à vos côtés, jusqu'à ce que vous vous soyez bien gorgés, et passent ensuite devant eux, ni enfin d'une foule de mesquineries du même genre, tout à fait au-dessous de personnes libres. Ce qui rend un festin agréable, c'est l'égalité, et voilà pourquoi le dieu qui préside à vos repas est Bacchus Isodaitès¹, parce qu'il faut que chacun y ait une part égale.

33. Faites donc en sorte que par la suite les pauvres n'aient plus à se plaindre de vous, mais qu'ils vous honorent et vous aiment en raison de ces petits présents, dont la dépense vous sera peu sensible, et qui, donnés à propos, vous vaudront une reconnaissance éternelle. D'ailleurs, considérez que vous ne pourriez habiter les villes, si les pauvres ne les habitaient avec vous et ne vous rendaient mille offices qui contribuent à votre bonheur. En outre, vous n'auriez pas d'admirateurs de vos richesses, si vous n'étiez riches que pour vous et dans l'obscurité. Que le gros des hommes voie donc et admire votre argent et vos tables; qu'en vous portant une santé et en buvant, ils considèrent la coupe et qu'ils jugent, en la balançant dans leur main, de son poids, du soin des ciselures, de la quantité d'or, du travail de l'ouvrier. En retour, on vous donnera les noms d'hommes vertueux et de philanthropes, et vous échapperez à la jalousie. Car comment être jaloux d'un riche qui partage et qui donne suivant les lois de l'équité? Qui ne forme, au contraire, des vœux pour qu'il vive de longs jours, en jouissant de ses biens? Mais en vous conduisant comme vous faites, votre bonheur est sans témoins, vos richesses exposées à la jalousie et votre vie sans plaisir.

1. Ἴσος, égal; δαίτην, repas, festin, ou δαίω diviser (qui fait les parts égales).

34. En effet, il n'est pas aussi agréable, à mon avis, de se remplir seul de nourriture, comme font, dit-on, les lions et les loups sauvages, que d'être avec des hommes spirituels, qui, s'étudiant à vous plaire, ne laissent pas un festin froid et morne, mais y introduisent des propos de table, des plaisanteries sans amertume, des politesses de tout genre; réunions charmantes, chères à Bacchus, à Vénus et aux Grâces. Le lendemain vos convives iront faire à tout le monde l'éloge de votre aménité et vous concilier tous les cœurs. C'est une chose à payer cher!

35. Or, je vous le demande, si les pauvres marchaient les yeux fermés, supposons-le un moment, ne seriez-vous pas au désespoir de n'avoir personne à qui montrer vos vêtements de pourpre, la foule de vos suivants, la grosseur de vos anneaux? Je ne dis rien des embûches et des haines que les pauvres préparent de toute nécessité contre vous, si vous voulez vivre seuls dans les délices. Les imprécations dont ils vous menacent sont affreuses; et puissent les dieux en détourner les effets! Autrement, vous ne goûterez plus de saucisses ni de gâteaux, si ce n'est le reste d'un chien; votre purée sera remplie d'anchois pourris; le sanglier et le cerf, tout rôtis, essayeront de s'enfuir de la cuisine sur les montagnes, et les volailles, étendant leurs ailes, s'envoleront, quoique sans plumes, chez les pauvres. Mais, ce qu'il y a de plus triste, vos beaux échantons deviendront chauves en un clin d'œil, et cela, après avoir brisé vos amphores. Prenez donc un parti qui convienne à ma fête et qui soit le plus sûr pour vous; soulagez l'indigence qui accable les pauvres, et faites-vous à peu de frais des amis qui ne sont point à dédaigner.

4

LES RICHES A SATURNE, SALUT.

36. Crois-tu donc, Saturne, que ce n'est qu'à toi seul que les pauvres ont écrit de ces inepties? Est-ce qu'il n'y pas un siècle que Jupiter est assourdi de criailleries pareilles, où ils demandent qu'on fasse un nouveau partage des biens, et accusent le destin d'avoir fait une répartition inégale, et nous, de ne vouloir pas leur faire part de nos richesses? Mais, en sa qualité de dieu, Jupiter sait bien à qui la faute, et voilà pourquoi il ne les écoute que d'une oreille. Cependant, nous nous justifierons auprès de toi, puisque tu nous gouvernes dans ce moment-ci. Les yeux fixés sur la lettre que tu nous as écrite, et dans laquelle

tu nous dis qu'il est beau de venir en aide aux pauvres, et plus agréable de vivre en société et de manger avec eux que tout seul, nous n'avons jamais agi autrement, nous les avons toujours traités sur le pied de l'égalité, en sorte qu'il n'y a pas, parmi eux, un convive qui soit fondé sérieusement à se plaindre.

37. Mais, de leur côté, ces pauvres, qui prétendaient d'abord n'avoir que peu de besoins, ont à peine vu les portes ouvertes, qu'ils n'ont pas cessé de nous faire demande sur demande; et lorsqu'ils ne recevaient pas sur-le-champ, aussi vite que la parole, colère, haine, injures, éclataient à l'instant. Malgré la fausseté de leurs imputations, ceux qui les entendaient croyaient sans peine aux assertions d'hommes sans cesse en commerce avec nous. Il fallait donc de deux choses l'une, ou devenir ennemi déclaré, en ne donnant rien, ou, en prodiguant tout, devenir pauvre et se réduire au rang des demandeurs.

38. Le reste ne signifie rien. Dans les festins, au lieu de songer à se remplir, à se garnir le ventre, ils commencent par boire outre mesure; puis ils égratignent la main du bel échantillon qui leur présente la coupe, ou bien ils veulent faire violence à notre femme ou à notre maîtresse. Ensuite, après avoir vomi par toute la salle, ils invectivent contre nous, et vont dire partout qu'on les a fait mourir de faim et de soif. Si tu doutes de notre sincérité, souviens-toi d'Ixion votre commensal : vous l'aviez admis à votre table, il était traité avec les mêmes égards que vous; mais le vin entraîna cet excellent homme à faire violence à Junon.

39. Ce sont ces raisons, avec d'autres encore, qui, dans l'intérêt de notre sûreté, nous ont déterminés par la suite à leur interdire l'entrée de nos maisons. Cependant, s'ils veulent promettre, toi présent, d'être plus réservés, comme aujourd'hui, dans leurs demandes, de ne pas se conduire dans les festins d'une façon outrageante, qu'ils viennent s'asseoir à notre table, et bonne chance pour tous ! Nous leur enverrons, conformément à tes désirs, des vêtements et de l'or en quantité raisonnable ; en un mot, nous ne leur ferons défaut en rien. Mais aussi, qu'ils cessent de nous tenir des discours pleins d'artifice, qu'ils se montrent nos amis et non pas nos flatteurs et nos parasites. Tu n'auras plus aucun reproche à nous adresser, dès qu'ils voudront eux-mêmes remplir leurs devoirs.

LXXI

LE BANQUET OU LES LAPITHES¹.

PHILON ET LYCINUS.

1. PHILON. Mille agréments, dit-on, cher Lycinus, ont signalé votre repas hier chez Aristénète : on y a tenu force discours philosophiques, les débats qu'ils ont provoqués ont été des plus vifs, et même, s'il faut en croire Charinus, on est venu aux coups, et la discussion ne s'est terminée que par le sang.

LYCINUS. D'où Charinus, cher Philon², a-t-il pu le savoir ? Il n'était pas de notre dîner.

PHILON. Il prétend l'avoir appris du médecin Dionique, qui, je crois, était des vôtres.

LYCINUS. C'est vrai, mais il n'assistait pas au commencement de la dispute ; il est arrivé au milieu de la contestation, quelques instants avant les coups. Aussi je m'étonne qu'il ait pu en parler pertinemment, n'ayant pas été témoin de ce qui a fait tourner la querelle en rixe sanglante.

2. PHILON. C'est précisément pour cela, Lycinus, que Charinus m'a engagé, si je voulais savoir la vérité et les détails de l'affaire, de m'adresser à toi. Dionique même lui a dit qu'il n'avait pas vu toute la scène, mais que tu savais parfaitement ce qui s'était passé, à ce point que tu avais retenu jusqu'aux discours mêmes des philosophes, n'étant pas homme à écouter de semblables propos à la légère, mais à y donner toute ton atten-

1. Ce dialogue présente de nombreux points de ressemblance avec la lettre LV du III^e livre des *Lettres* d'Alciphron. On peut le comparer avec Horace, sat. VIII du livre II ; Régnier, sat. X ; Boileau, sat. III. Quant au combat des Lapithes et des Centaures, on en trouvera la description dans Ovide, *Métam.*, XII, v. 210 et suivants, et dans André Chénier, *l'Aveugle*, p. 8 de l'édition Charpentier.

2. Ce Philon est, suivant Dusoul, celui à qui Lucien adresse le traité *Comment il faut écrire l'histoire*.

tion. Il me semble, d'après cela, que tu ne peux te dispenser de nous régaler aussi de ce festin divertissant : au moins n'en est-il pas de plus agréable pour moi ; d'autant que la sobriété présidera à notre banquet pacifique, où nous verrons, loin de la portée des traits et des blessures, vieillards et jeunes gens égarés par l'ivresse dire et faire des choses réprouvées par la bienséance des repas.

3. LYCINUS. Tu nous adresses là, cher Philon, une demande un peu indiscrete : tu veux que je mette tout le monde dans la confidence et que j'étaie aux yeux des scènes de vin et d'ivresse, qu'il faudrait plutôt ensevelir dans l'oubli ou imputer au dieu Bacchus ; or, je doute que ce dieu permette aux profanes l'initiation de ses orgies et de ses mystères. Gardons-nous donc d'agir comme des hommes mal-appris, en cherchant à connaître ce qu'il convient de laisser dans la salle du festin, quand on en sort. Je hais, dit un adage poétique, un convive qui a de la mémoire. Dionique, par conséquent, a mal fait de tout raconter à Charinus, et de répandre les restes du souper d'hier sur la tête d'honorables philosophes. Pour ma part, ah ! fi donc ! je ne parlerais jamais de semblables choses.

4. PHILON. Comment, Lycinus, tu fais le renchéri ! Tu as mauvaise grâce à le prendre ainsi avec moi. Ne sais-je pas bien que tu meurs encore plus d'envie de me faire ce récit que moi de l'entendre ? Tu es bien capable, selon moi, à défaut d'auditoire, de t'approcher volontiers d'une colonne ou d'une statue pour répandre tout d'une haleine ce que tu as sur le cœur. Si donc je voulais te quitter en ce moment, tu ne me lâcherais pas sans que je t'aie entendu, tu me suivrais, tu me supplierais de t'écouter. Eh bien ! à mon tour de faire le fier : si c'est ton idée, allons prendre des informations auprès d'un autre ; ne me dis rien.

LYCINUS. Ne nous fâchons pas ; je vais te raconter tout, puisque tu en as un si vif désir ; mais n'en parle à personne.

PHILON. Si je connais bien mon Lycinus, c'est toi qui le feras avant moi ; tu t'empresseras de l'aller dire à tout le monde, et moi je n'en aurai pas besoin.

5. Mais d'abord, dis-moi, est-ce à l'occasion du mariage de son fils Zénon qu'Aristénète vous a donné ce dîner ?

LYCINUS. Non ; il mariait sa fille Cléanthis au fils d'Eucrite l'usurier, un jeune philosophe.

PHILON. Joli garçon, ma foi ! mais un peu jeune et point encore en âge de se marier.

LYCINUS. Le beau-père n'avait sans doute pas de parti plus

sortable. Ce jeune homme paraît rangé, appliqué à la philosophie, et de plus il est fils unique du riche Eucrite; c'était un prétendu à choisir entre tous.

PHILON. Oui, c'était une raison décisive que la richesse d'Eucrite. Mais enfin, Lycinus, quels étaient les convives?

6. LYCINUS. Te les nommerai-je tous? Non; mais parmi les philosophes et les orateurs, que tu désires sans doute connaître de préférence, se trouvait le vieux Zénothémis le stoïcien, et avec lui Diphile, surnommé Labyrinthe, précepteur de Zénon, fils d'Aristénète. En fait de péripatéticiens, il y avait Cléodème, tu sais, ce pointilleux, toujours prêt à la riposte, que ses disciples nomment l'Épée et la Faux; Hermon l'épicurien y assistait aussi. A son entrée, les Stoïciens baissèrent les yeux et détournèrent la tête, en affectant de témoigner pour lui l'horreur qu'on a pour un parricide et un sacrilège. Amis intimes d'Aristénète, ils avaient tous été conviés au banquet, ainsi que le grammairien Histiée et le rhéteur Dionysodore.

7. Chéréas, le jeune marié, avait invité Ion le platonicien, son maître de philosophie, homme d'une physionomie respectable, dévoué, et dont les traits exprimaient une grâce parfaite: on l'a surnommé le Canon, par allusion à la rectitude de son jugement. Au moment où il entra, toute l'assemblée se leva par respect, et on le reçut comme le plus éminent personnage; en un mot, c'était l'arrivée d'un dieu que cette entrée de l'admirable Ion.

8. Quand il fallut s'asseoir, la réunion se trouvant presque au complet, les femmes, qui étaient en grand nombre, occupent la rangée de lits placée à droite en entrant, et au milieu d'elles la mariée entièrement convertie d'un voile. Le reste de la compagnie se met, chacun suivant sa dignité.

9. En face des femmes, Eucrite se place le premier et Aristénète se place après lui. On délibère ensuite lequel des deux s'assiéra le premier, Zénothémis le stoïcien, en raison de son âge, ou Hermon l'épicurien. Il était, en effet, prêtre des Dioscures, et d'une des premières familles de la ville. Mais Zénothémis tranche bientôt la question: « Si vous me faites asseoir, dit-il à Aristénète, le second après Hermon; ce disciple d'Épicure, pour ne rien dire qui vous désoblige, je m'en vais et je laisse là votre banquet. » Et en même temps il appelle son esclave et fait mine de sortir. Alors Hermon: « Asseyez-vous à

1. Dusoul affirme que tous les acteurs de cette tragi-comédie sont des personnages réels.

la première place, Zénothémis, lui dit-il. Mais, sans parler de toute autre considération, il eût été convenable de la céder à un prêtre, malgré votre mépris pour Épicure. — J'ai voulu me moquer d'un prêtre épicurien, » reprit Zénothémis. Et en disant ces mots, il s'assied ; Hermon se place après lui, puis le péripatéticien Cléodème, puis Ion ; ensuite le marié, moi, Diphille, son disciple Zénon, le rhéteur Dionysodore, et enfin le grammairien Histiée.

10. PHILON. Eh ! mais, Lycinus, c'est un musée que ce banquet composé d'un si grand nombre de sages ! Je félicite Aristénète de ce que, voulant traiter, dans une fête aussi désirable, des savants de préférence à des gens ordinaires, il a réuni chez lui la fleur de chaque secte, une assemblée exclusivement composée d'hommes instruits.

LYCINUS. C'est qu'aussi, mon ami, ce n'est pas un de ces riches vulgaires, mais un amateur de science, et il passe avec les érudits la plus grande partie de sa vie.

11. Le commencement du repas se passa tranquillement : les mets étaient variés. Mais il n'est pas besoin, je pense, de te faire ici la liste des sauces, des gâteaux et des assaisonnements ; tout y était à profusion. Sur ce point, Cléodème se penchant vers Ion : « Voyez donc, lui dit-il, ce vieillard (il parlait de Zénothémis, car j'entendais ce qu'il disait), comme il se bourre de toutes sortes de mets ! Ses habits sont pleins de sauce ; et cependant que de morceaux il passe à l'esclave qui est derrière lui ! Il croit qu'on ne le voit pas ; il oublie qu'il y a du monde à ses côtés. Montrez donc ce manège à Lycinus, afin qu'il en soit témoin. » Je n'avais pas besoin qu'Ion me le fit voir ; il y avait longtemps que je le remarquais comme d'un observatoire.

12. Cléodème parlait encore, lorsque le cynique Alcidas s'élança dans la salle sans avoir été invité, et en s'autorisant du commun proverbe : « Ménélas vient sans qu'on l'invite ¹ ! » La plupart trouvent le procédé impertinent ; aussi lui décoche-t-on les traits les plus piquants ; « Hé ! Ménélas, vous êtes fou ² ! » lui dit l'un ;

Atride Agamemnon n'en est pas satisfait ³ !

lui crie un autre ; enfin chacun lui lance quelque mot approprié à la circonstance, ou murmure un brocard ingénieux. Cependant

1. Allusion à Homère, *Iliade*, II, v. 408.

2. Commencement d'un vers d'Homère, *Iliade*, VIII, v. 409.

3. Parodie d'Homère, *Iliade*, I, v. 24.

personne n'ose s'expliquer nettement; on a peur d'Alcidamas, homme à la voix perçante et le plus braillard des Cyniques; talent qui le place au-dessus des autres et le rend redoutable à tous.

13. Cependant Aristénète le félicite, et l'invite à prendre un siège auprès d'Histiée et de Dionysodore. « Fi donc! répond le cynique; il faut être bien mou, bien efféminé, pour s'asseoir comme vous sur un siège ou sur un lit de repos, doucement couchés à la renverse, et pour manger enveloppés dans une robe de pourpe. Moi, je souperai parfaitement debout et en me promenant. Quand je serai fatigué, j'étendrai mon manteau par terre et je me coucherai la tête sur le coude, comme on représente Hercule. — Ainsi faites, reprend Aristénète, si vous l'aimez mieux. » De ce moment, Alcidamas se met à souper en se promenant autour de la salle, transportant son camp, comme les Scythes, où se trouve le meilleur pâturage, et rôdant autour des servants qui apportent les plats.

14. Toutefois, en se démenant pour prendre sa nourriture, il ne laisse pas de disserter sur la vertu et sur le vice, et de tourner en ridicule l'or et l'argent. Il va jusqu'à demander à Aristénète de quoi peuvent lui servir tant et de si grandes coupes, lorsqu'il y en a d'argile qui tiennent autant. Mais Aristénète fait cesser pour un moment son importunité, en donnant ordre à l'échanson de lui présenter une large coupe et de lui verser rasade. Il croyait avoir découvert un excellent moyen, et il ne prévoyait pas de quels maux ce verre allait être la cause. Alcidamas, prenant la coupe, se tait quelques instants; puis, se jetant à demi nu sur le plancher, il s'y couche, comme il en avait menacé, la tête sur le coude, le verre à la main droite, tel que les peintres représentent Hercule chez Pholus¹.

15. Déjà la coupe avait à plusieurs reprises circulé parmi les convives; les santés allaient leur train, ainsi que les conversations, et l'on apportait les lumières. En ce moment, voyant que l'esclave placé près de Cléodème, qui était un joli échanson, se mettait à sourire, circonstance accessoire du festin que je crois devoir noter parmi les épisodes plaisants, j'observe avec attention quelle en peut être la cause. Un instant après, il s'approche de Cléodème, comme pour recevoir la coupe de sa main: celui-ci lui serre le doigt, et lui glisse deux drachmes, je crois, avec la coupe. L'esclave sourit de nouveau en se sentant serrer le doigt, mais il ne voit pas, sans doute, la monnaie; car, au lieu de la recevoir, il la laisse tomber sur la terre, où elle produit un bruit

1. Voy. ce mot et l'article *Centaures* dans le *Dict.* de Jacobi.

qui fait rougir l'esclave et Cléodème d'une manière fort significative. Les voisins se demandent à qui ces pièces peuvent appartenir ; l'esclave nie qu'elles se soient échappées de sa main, et Cléodème, près de qui le bruit s'est fait, prétend n'avoir rien laissé tomber : l'incident n'a pas de suite et l'on n'y songe plus, peu de personnes l'ayant vu, sauf Aristénète, comme je pus m'en convaincre. Au bout de quelques instants, il ordonne au jeune esclave d'aller ailleurs, et il fait signe de placer auprès de Cléodème un échançon âgé, une sorte de gaillard robuste comme un muletier ou un palefrenier. De la sorte, l'affaire n'alla pas plus loin ; mais quelle honte pour Cléodème, si le bruit s'en fût répandu parmi les convives, et s'il n'eût pas été étouffé sur-le-champ par l'adresse d'Aristénète à dissimuler ce libertinage d'ivrogne !

16. Sur ces entrefaites, le cynique Alcidas, qui avait largement bu, ayant demandé le nom de la jeune mariée, réclame le silence d'une voix de tonnerre, et regardant du côté des femmes : « Je bois, dit-il, à votre santé, Cléanthis, la coupe d'Hercule, notre chef et notre maître. » Tout le monde s'étant mis à rire : « Comment ! vous riez, gredins, s'écrie-t-il, de ce que je bois à la mariée, en invoquant Hercule notre dieu ! Eh bien, sachez que, si elle ne reçoit pas la coupe de ma main, il ne lui naîtra jamais de fils de ma trempe, d'une vigueur à l'épreuve, libre d'esprit et solide de corps. » En disant ces mots, il se découvre de manière à blesser la pudeur. Les convives ne font que rire de plus belle ; alors Alcidas se lève furieux, et nous lance un regard farouche et terrible, où l'on peut lire qu'il ne va pas demeurer en repos ; peut-être même allait-il frapper quelqu'un de son bâton, lorsque l'on apporte, fort à propos, un énorme gâteau : à cette vue il se radoucit, sa colère se calme, et il se met à suivre le gâteau pour s'en bourrer.

17. Déjà la plupart des conviés sont ivres ; les cris retentissent par tout le banquet. Le rhéteur Dionysodore débite quelques-uns de ses discours, qu'applaudissent les servants debout derrière lui. Le grammairien Histée, assis à la dernière place, se met à coudre des lambeaux de Pindare, d'Homère et d'Anacréon, pour en faire une ode ridicule, où il dit, comme par un pressentiment de ce qui allait avoir lieu :

.... Les boucliers se heurtent¹

et :

Ce ne sont que soupirs, que clameurs des guerriers².

1. Homère, *Iliade*, IV, v. 447. — 2. *Ibid.*, V, v. 450.

Zénothémis, de son côté, lit un petit ouvrage d'une écriture très-fine que lui remet son esclave.

18. Ceux qui apportaient les plats ayant, suivant l'usage, interrompu quelques instants le service, Aristénète, qui avait pris ses mesures pour que cet intervalle ne fût pas vide et sans agrément, introduit un bouffon, avec ordre de dire ou de faire tout ce qu'il croirait capable d'exciter l'hilarité des convives. On voit donc paraître un petit homme fort laid, la tête rase, sauf quelques poils qui se hérissent sur le sommet : il danse en se disloquant et en se tortillant de manière à paraître plus ridicule, récite avec l'accent égyptien des anapestes, dont il bat la mesure, et finit par railler les assistants.

19. Ceux à qui ces plaisanteries s'adressent ne font qu'en rire ; mais le bouffon ayant lancé un trait satirique contre Alcidas, en l'appelant chien de Mélite, celui-ci furieux, et depuis longtemps jaloux (on le voyait bien) du bouffon qui captivait l'attention et les applaudissements des convives, jette par terre son manteau et provoque son rival au combat du pancrace : s'il refuse, il le menace de son bâton. Le malheureux Satyrion (c'était le nom du mime) se lève et accepte le défi. C'était un spectacle des plus amusants de voir un philosophe, homme grave, aux prises avec un histrion, frappant et frappé tour à tour. Parmi les assistants les uns rougissent, les autres rient : enfin Alcidas, fatigué des coups qu'il reçoit, s'avoue vaincu par le vigoureux petit homme, au milieu de l'hilarité générale.

20. En ce moment, arrive le médecin Dionique, quelques instants après le combat. Il avait été retardé, dit-il, par une visite au joueur de flûte Polypréon atteint de frénésie. Il en racontait un trait fort plaisant. Lorsqu'il entra chez son malade, sans savoir qu'il fût dans un moment d'accès, celui-ci s'était levé, avait fermé la porte, et, tirant une épée, lui avait présenté des flûtes avec ordre d'en jouer. Mais, comme le médecin n'y pouvait réussir, Polypréon lui frappe d'une courroie le revers des mains. Afin de sortir de danger, Dionique imagine cet expédient. Il défie Polypréon au combat de la flûte, sous la condition que le vaincu recevrait un certain nombre de coups. Il joue alors le premier, assez mal ; puis il remet les flûtes à son malade, lui prend des mains la courroie, et jette l'épée par la fenêtre, au milieu de la cour. Alors, luttant contre son homme avec un peu plus de sûreté, il appelle les voisins qui enfoncent la porte et le tirent de peine : en même temps, il nous fait voir les traces de coups et quelques égratignures qu'il a reçues au visage. Après ce récit, qui soulève autant d'applaudis-

sements que le bouffon, Dionique va se glisser auprès d'Histiée, où il se met à souper des restes, évidemment amené à ce banquet par une volonté des dieux, qui avaient ménagé sa présence pour les événements ultérieurs.

21. Sur ce point, un esclave, se présentant au milieu de la salle, dit qu'il arrive porteur d'une lettre du stoïcien Hétémoclés, avec ordre de son maître de la lire à haute et intelligible voix, et de s'en retourner après cette lecture. Aristénète lui en accorde la permission ; il s'approche d'une lampe et lit....

PHILON. N'était-ce pas, Lycinus, quelque éloge de la mariée, un épithalame comme on en fait tant ?

LYCINUS. Nous le croyions comme toi ; mais c'était tout autre chose. Voici cette lettre :

22. HÉTÉMOCLÈS, PHILOSOPHE, A ARISTÉNÈTE.

« Ma manière de voir en fait de repas est attestée par toute ma vie passée. Accablé chaque jour d'invitations par une foule de personnes beaucoup plus riches que vous, je n'ai jamais accepté, connaissant trop bien le tumulte et les excès des festins. Mais il me semble que je suis fondé à vous en vouloir, puisque ; malgré la cour assidue que je vous fais depuis longtemps, vous n'avez pas daigné me comprendre parmi vos amis ; seul vous m'avez exclu, malgré notre voisinage ; ce qui m'afflige le plus est donc votre ingratitude évidente : car je ne fais pas mon bonheur d'un morceau de sanglier, de lièvre ou de gâteau, dont je puis me régaler chez d'autres qui connaissent les lois de la bienséance. Aujourd'hui même, je pouvais assister à un repas qu'on dit splendide chez mon élève Pamménès, et j'ai refusé, assez simple que j'étais de vouloir me réserver pour vous.

23. « Cependant vous me laissez de côté pour en inviter d'autres ; c'est tout naturel : vous n'avez jamais pu distinguer le meilleur, et vous n'avez pas la faculté compréhensive. Au surplus, je devine la cause de mon exclusion ; je la dois à vos admirables philosophes Zénothémis et Labyrinthe, dont je prétends (soit dit sans offenser Adrastée) fermer aussitôt la bouche d'un seul syllogisme. Qu'ils disent seulement ce que c'est que la philosophie ; ou qu'ils expliquent ces questions élémentaires : en quoi l'état passager diffère de l'état permanent ? Car je ne parle pas de ces arguments difficiles, le *Cornu*, le *Sorite*, le *Moissonnant*¹. Profitez donc de leurs lumières. Moi, qui ne

1. Cf. *les Sectes à l'encein*, 22.

crois beau que ce qui est honnête, je supporterai sans peine cet outrage.

24. « Toutefois, afin de ne vous laisser aucun moyen de vous disculper en disant que c'est un oubli inséparable de l'embarras d'une pareille fête, je vous ai salué deux fois aujourd'hui, le matin chez vous, et ensuite au temple des Dioscures, pendant le sacrifice; voilà ma justification auprès des assistants.

25. « Maintenant, si vous vous imaginez que je suis fâché à cause de votre repas, songez à OEnée, et vous verrez que Diane fut irritée d'être la seule qu'il n'eût point appelée à son sacrifice, quand il traitait les autres dieux. Homère dit à ce propos ¹ :

Soit oubli, soit erreur, il se fit un grand mal.

Et Euripide ² :

C'est ici Calydon, terre aux fertiles plaines,
Opposée à la mer du séjour de Pélops.

Et Sophocle ³ :

La fille de Latone à la flèche empennée
Lance un gros sanglier sur les guérets d'OEnée.

26. « Je pourrais faire beaucoup d'autres citations; celles-ci suffisent à vous faire connaître quel homme vous dédaignez; pour traiter un Diphile, auquel vous avez confié votre fils. Vous avez raison; il a su se rendre agréable à ce jeune homme; ils vont très-bien ensemble; et, si je ne rougissais de révéler ses turpitudes, j'ajouterais que vous pourrez en savoir des nouvelles et vous convaincre de la vérité par la bouche de Zopyre le pédagogue. Mais il ne faut pas troubler la noce, ni dire du mal des autres, surtout pour un sujet aussi honteux. Diphile, pourtant, le mériterait bien, lui qui m'a déjà enlevé deux élèves; mais, par respect pour la philosophie, je garderai le silence.

27. « J'ai donné ordre à mon esclave, dans le cas où vous voudriez lui remettre quelque morceau de sanglier, de cerf ou de galette au sésame, de ne point le recevoir, de peur qu'on ne s'imagine que je l'ai envoyé exprès pour cela. »

28. Tout le temps, mon ami, que dura cette lecture, la sueur me coulait de honte, et je souhaitais, comme on dit, que la terre

1. *Iliade*, IX, v. 533. — 2. Euripide, fragm. de *Méléagre*.

3. Sophocle, fragm. de *Méléagre*. Théodore Guizard, p. 553 de sa traduction en vers, rend ainsi ce passage :

Un monstre furieux aux champs de Calydon
Se rua, suscité par la sœur d'Apollon.

s'entr'ouvrit sous mes pas, quand je voyais l'assemblée rire à chaque mot de la lettre, surtout ceux qui savaient qu'Hétémoclés est un vieillard en cheveux blancs, et qui a l'air respectable. Ils s'étonnaient qu'il eût pu leur donner le change sur son caractère et les tromper par sa barbe et la sévérité de son visage. Aussi me parut-il que, si Aristénète ne l'avait pas invité, c'était moins par oubli que parce qu'il n'espérait pas voir un si grand personnage se rendre à son invitation et se compromettre dans une pareille fête; si bien qu'il n'avait pas même essayé.

29. Lors donc que l'esclave eut achevé sa lecture, tous les convives jetèrent les yeux sur Diphile et sur Zénon, qui, pâles et tremblants, donnaient par leur contenance embarrassée une apparence de vérité aux accusations d'Hétémoclés. Aristénète lui-même était troublé et rempli d'inquiétude. Cependant il nous invite à boire, et, s'efforçant de prendre un air riant pour réparer ce qui venait d'arriver, il renvoie l'esclave en lui disant qu'il verrait cela. Un instant après, Zénon se lève et disparaît sur un signe de son pédagogue, et sans doute par ordre de son père.

30. Alors Cléodème, qui, depuis longtemps, épiait l'occasion d'attaquer les Stoïciens, et crevait de dépit de n'en pas trouver un prétexte plausible, saisissant enfin celui de la lettre d'Hétémoclés: « Voilà donc, s'écria-t-il, ce que produisent le beau Chrysippe, l'admirable Zénon et Cléanthe; des mots dénués de sens, des interrogations, des simulacres de philosophes, en un mot une foule d'Hétémoclés. Voyez un peu la belle lettre pour un vieillard! OEnée, c'est Aristénète; Diane, c'est Hétémoclés. Par Hercule, comme tout cela est de bon augure et convenable pour une fête!

31. — Par Jupiter! reprit Hermon, qui était assis un peu plus haut, il avait sans doute entendu dire qu'il y avait un sanglier préparé pour le repas d'Aristénète, et il n'a pas cru hors de propos de rappeler celui de Calydon; mais, au nom de Vesta, Aristénète, envoyez-lui donc, au plus vite, les prémices de l'animal, de peur que ce bon vieillard ne sèche de faim, comme Méléagre; après tout, il n'en éprouvera peut-être aucun mal, car Chrysippe range tout cela parmi les choses indifférentes.

32. — Chrysippe! s'écrie alors Zénothémis en se réveillant et en élevant la voix, qu'avez-vous à en dire? Est-ce d'après un seul homme, un prétendu philosophe, un charlatan comme un Hétémoclés, que vous jugez Cléanthe et Zénon, ces vrais sages? Mais qui êtes-vous donc, pour parler de la sorte? Toi, Hermon, n'as-tu pas coupé la chevelure d'or des Dioscures, sacrilège que tu expieras de la main du bourreau? Et toi, Cléodème, n'as-tu

pas séduit la femme de Sostrate, ton élève, et, surpris en flagrant délit, n'as-tu pas subi le châtement le plus honteux? Ne vous taisez-vous pas, avec de pareils crimes sur la conscience?

— Oui; mais je ne suis pas, comme toi, le prostitué de ma femme, reprend Cléodème : je n'ai pas pris en dépôt l'argent qu'un élève étranger avait apporté pour son voyage, et je n'ai pas juré ensuite par Minerve Poliade que je ne l'avais pas reçu. Je ne prête pas au taux de quatre drachmes par mois; je n'étrangle pas mes élèves, quand ils ne me payent pas le jour de l'échéance. — Tu ne saurais nier, du moins, reprend Zénothémis, que tu n'aies vendu du poison à Criton, pour tuer son père. »

33. Cela dit, comme il buvait, il leur jette au nez ce qui reste dans sa coupe à demi pleine. Le voisinage en fait rejaillir quelque chose au nez d'Ion qui le méritait bien. Hermon, baissant la tête, se met à essuyer le vin qui l'inonde, prenant tous les assistants à témoin de l'outrage qu'on vient de lui faire. Cléodème, qui n'avait pas de coupe, se retourne, crache au visage de Zénothémis, et, lui saisissant la barbe de la main gauche, il se prépare à lui assener un coup de poing. Il l'aurait tué, si Aristénète ne lui eût arrêté la main; il fait mieux; il passe par-dessus Zénothémis, se place entre les deux combattants pour les séparer, et forme un mur qui les maintient en paix.

34. Durant cette scène, Philon, mille pensées me venaient à l'esprit et surtout cette maxime vulgaire : « Il ne sert de rien de connaître les sciences, quand on ne sait pas régler sa conduite sur la vertu. » Je voyais, en effet, ces princes de la philosophie devenir par leurs actions le jouet de toute l'assistance, et je me dis à moi-même : « Est-il donc vrai que la science détourne de la rectitude du jugement ceux qui ont l'œil continuellement fixé sur les livres et sur les réflexions qu'ils renferment ? » De tant de philosophes réunis, il n'en était peut-être pas un qui ne se rendit coupable de quelque faute : les uns commettaient des actes honteux, les autres prononçaient des paroles plus honteuses encore, et je ne pouvais imputer leurs excès à l'ivresse, quand je songeais à la lettre qu'Hétéroclos avait écrite à jeun.

35. C'était le monde renversé. Les ignorants avaient une bonne tenue; ils ne s'enivraient pas, ils ne faisaient rien dont ils dussent rougir; seulement, ils riaient et condamnaient ceux qu'ils avaient admirés, quand ils les croyaient tels que l'annonçait leur maintien. Les sages, au contraire, foulaient aux pieds toutes les convenances, vomissaient des injures, mangeaient avec excès, poussaient des cris, en venaient aux mains. L'admirable Alcidas passait au milieu de la salle, sans respect pour

les femmes. En un mot, tout ce qui se passait dans ce festin pouvait se comparer à ce que les poètes disent de celui où la Discorde, qu'on avait oublié d'inviter aux noces de Pélée, jeta cette pomme fatale qui causa la guerre de Troie : la lettre qu'Hétéroclos avait lancée au milieu du festin était, en quelque sorte, une pomme destinée à produire des maux aussi terribles que ceux de l'*Iliade*.

36. En effet, la querelle de Cléodème et de Zénothémis était loin d'être apaisée; et, quoique Aristénète se fût placé entre eux deux, ils ne cessaient de se dire des injures. « Oui, pour le moment, disait Cléodème, il me suffit de vous convaincre que vous êtes des ignorants : demain je me vengerai de vous comme il faut. Réponds-moi donc, Zénothémis, et toi, élégant Diphile : comment se fait-il que vous, qui mettez la richesse au nombre des choses indifférentes, vous vous proposiez exclusivement d'en acquérir le plus possible ? Pourquoi faites-vous toujours la cour aux riches ? Pourquoi prêtez-vous à usure et retirez-vous l'intérêt de l'intérêt ? Pourquoi n'enseignez-vous qu'à prix d'argent ? D'un autre côté, vous affectez de mépriser le plaisir, vous déclamez contre les Epicuriens, tandis que vous vous livrez aux pratiques les plus infâmes, actifs et passifs tour à tour. Vous vous fâchez de n'être pas invités à un repas, et, si l'on vous convie, vous mangez tout, vous donnez tout à vos esclaves. » En disant ces mots, Cléodème avance la main pour arracher une serviette que l'esclave de Zénothémis tenait remplie de toutes sortes de morceaux : il allait la déployer et en jeter le contenu sur le parquet; la main de l'esclave tint bon et ne lâcha pas la serviette.

37. Alors Hermon : « Tu as raison, Cléodème; qu'ils nous disent pourquoi ils blâment le plaisir et demandent à en prendre plus que les autres. — Non, reprend Zénothémis, c'est à toi, Cléodème, de nous dire pourquoi tu ne regardes pas la richesse comme une chose indifférente. — Pas du tout; c'est à toi. » La discussion se prolonge, lorsque l'on s'avance pour se faire remarquer davantage : « Cessez, dit-il; je vais, si vous le voulez bien, proposer un sujet de conversation digne de cette solennité. Parlez et écoutez tour à tour, sans dispute; c'est ainsi que dans Platon, notre maître, la conversation demeure toujours un aimable passe-temps. » Tout le monde approuve cet avis, surtout Aristénète et Eucrite : ils espéraient que par ce moyen on allait être délivré de tous ces ennuis. Aristénète retourne donc à sa place, convaincu que la paix était faite.

38. Au même moment, on nous sert ce qu'on appelle le repas

parfait : à chacun une poule, de la chair de sanglier, du lièvre, du poisson sortant de la poêle, des gâteaux de sésame, et toutes les friandises qu'on peut emporter chez soi. Seulement, on n'avait pas servi un plat pour chaque convive, mais un sur chaque table; Aristénète et Eucrite en avaient un pour eux deux, et chacun devait prendre ce qui était devant lui. Il y avait de même un plat commun pour le stoïcien Zénothémis et l'épicurien Hermon; ensuite un autre pour Cléodème et pour Ion; puis un autre pour le marié et pour moi. Diphile avait une double portion, Zénon ayant quitté la table. Souviens-toi de cet arrangement, mon cher Philon, il est important pour mon récit.

PHILON. Je m'en souviendrai.

39. LYCINUS. Alors Ion : « Je vais commencer le premier, dit-il, si vous le voulez bien. » Puis après une pause : « Peut-être aurait-il fallu, reprit-il, devant tant de personnes instruites, traiter des idées, des êtres incorporels, et de l'immortalité de l'âme; mais, afin d'éviter les contradictions de ceux qui n'adoptent pas nos sentiments, je dirai ce que je pense sur le mariage. Le meilleur, à ce sujet, serait de ne pas se marier; et, suivant l'exemple de Platon et de Socrate, de se livrer à la pédérastie, qui seule peut nous conduire à la vertu parfaite; mais, puisqu'il est nécessaire d'épouser des femmes, je voudrais du moins que, conformément à la doctrine de Platon, elles fussent communes, afin de nous affranchir de la jalousie. »

40. Un rire universel accueille ces paroles si déplacées, et Dionysodore : « As-tu bientôt fini, dit-il, de nous chanter tes sornettes barbares? Pourquoi et à propos de quoi serions-nous jaloux?— Comment! tu oses parler, coquin? » reprend Ion. Dionysodore allait lui répondre une injure, lorsque le grammairien Histiée, un aimable homme, prenant la parole : « Écoutez, dit-il, je vais vous lire un épithalame, » et il commença cette lecture.

41. Voici quels étaient, si j'ai bonne mémoire, les vers élégiaques :

Élevée au palais du bon Aristénète,
 La belle Cléanthis
 Est plus riche en attraits, en beauté plus parfaite
 Que Diane ou Cypris.
 Et toi, beau fiancé, plus charmant que Nérée,
 Ou le fils de Thétis,
 Salut! vous méritez dans nos chants d'hyménée
 D'être tous deux unis!

42. Un rire général suivit ces vers, comme bien tu penses; mais le moment étant venu d'enlever chacun sa part de ce qui

était servi, Aristénète et Eucrite prennent ce qui est devant eux. Je prends ma portion et Chéréas la sienne; Ion et Cléodème en font autant. Mais Diphile, outre sa part, veut emporter celle de Zénon absent, et il prétend que tout a été servi pour lui seul : il en vient même jusqu'à se battre avec les valets qui lui disputent une volaille, dont ils se mettent à tirer quelque membre : on eût dit le cadavre de Patrocle. Enfin Diphile est forcé de lâcher prise, à la grande joie des convives, surtout quand on le voit se fâcher et prétendre qu'on lui fait un passe-droit indigne.

43. Hermon et Zénothémis étaient assis, comme je l'ai dit, Zénothémis à la place supérieure et Hermon au-dessous de lui; leur portion était égale : ils la prennent tranquillement. Mais la volaille qui était devant Hermon se trouvant un peu plus grasse, quand il fallut prendre chacun la sienne, alors Zénothémis (c'est ici, Philon, qu'il faut me prêter toute ton attention, vu que nous en sommes au point le plus intéressant du récit), alors, dis-je, Zénothémis, laissant sa volaille, s'empare de celle qui était servie devant Hermon, et qui était grasse, ainsi que je l'ai dit. Hermon, de son côté, la saisit et ne souffre pas que Zénothémis ait une part plus considérable que la sienne. De là des cris ; puis ils se jettent l'un sur l'autre et se frappent avec la volaille même à travers le visage : ils se prennent ensuite par la barbe, en appelant au secours Hermon, Cléodème, Zénothémis, Alcidas et Diphile. Les uns courent à l'un, les autres à l'autre, excepté le seul Ion qui garde la neutralité.

44. Le combat devient une mêlée. Zénothémis, saisissant une coupe qui était placée devant Aristénète, la lance sur Hermon.

Il esquivé le coup, mais la coupe, en volant¹,

va frapper le marié, et lui ouvre le crâne par une blessure large et profonde. Un cri s'élève du côté des femmes : elles se jettent au milieu des combattants, et, avant toutes, la mère du marié, quand elle voit couler le sang de son fils ; la mariée s'élance à son tour, craignant pour les jours de son époux. En même temps, Alcidas se signale en défendant Zénothémis. Son bâton brise le crâne de Cléodème, casse la mâchoire d'Hermon et blesse plusieurs esclaves venus à leur secours. Ceux-ci, toutefois, ne cèdent point. Cléodème, le doigt levé, crève un œil à Zénothémis et lui coupe le nez avec les dents. Hermon, de son côté,

1. Parodie d'Homère, *Iliade*, XI, v. 233, et V, v. 187. A notre tour, nous avons imité Boileau.

apercevant Diphile qui vient en aide à Zénothémis, le jette à bas de son lit la tête la première.

45. Le grammairien Histée, en essayant de séparer les champions, reçoit, je crois, dans les dents, un coup de pied de Cléodème qui le prend pour Diphile. L'infortuné roule, et, comme le dit son Homère¹,

Vomit des flots de sang....

Ce c'est plus partout que confusion et que larmes; les femmes poussent des gémissements et entourent Chéreas; les autres convives cherchent à apaiser le désordre. Mais le fléau le plus terrible est Alcidas, qui, après avoir mis ses adversaires en déroute, se met à frapper indistinctement quiconque se présente devant lui; et, sans doute, il eût fait un grand nombre de victimes, si son bâton ne s'était pas cassé. Pour moi, debout près de la muraille, je demeurais spectateur de la scène sans m'en mêler; l'exemple d'Histée m'avait appris combien il est dangereux de vouloir séparer de pareils champions. Figure-toi le combat des Lapithes et des Centaures; des tables renversées, du sang répandu, des coupes brisées.

46. A la fin, Alcidas, jetant par terre le candélabre, produit une grande obscurité. Le désordre, comme tu peux croire, n'en devient que plus effrayant. Il n'était pas facile de se procurer une autre lumière; il se commet mille excès dans les ténèbres. Quand on apporte une lampe, on trouve Alcidas qui avait arraché les vêtements à une joueuse de flûte et se mettait en devoir de la violer. Dionysodore est surpris à faire quelque chose de plus drôle. Une coupe tombe de sa robe au moment où il se lève; et, pour se justifier, il dit qu'Ion l'a prise pendant le tumulte, et la lui a donnée de peur qu'elle ne soit perdue. Ion, par complaisance, atteste que c'est la vérité.

47. Ainsi se termina le banquet : les pleurs se changèrent en éclats de rire aux dépens d'Alcidas, de Dionysodore et d'Ion. On emporta les blessés dans un état pitoyable, surtout le vieux Zénothémis, qui, une main sur son œil et l'autre sur son nez, criait qu'il mourait de douleur, si bien qu'Hermon, qui n'était guère mieux avec ses dents cassées, lui dit, en manière de contradiction : « Souviens-toi, Zénothémis, qu'en ce moment tu ne regardes pas la douleur comme une chose indifférente. » On conduisit le marié dans sa maison, après que Dionique lui eut recousu sa blessure. La tête enveloppée de bandelettes, on le monta

1. *Iliade*, XV, v. 41.

sur le char dans lequel il devait emmener sa jeune épouse : il venait de célébrer des noces bien amères. Dionique donna ensuite aux autres blessés tous les soins possibles. On conduisit le reste se coucher, la plupart vomissant en route. Alcidas resta seul : impossible de le chasser de la salle ; dès qu'il se fut une fois jeté sur un lit, il s'y endormit, couché en travers.

48. Telle fut, mon beau Philon, la fin du banquet. C'est le cas de répéter ces vers du poète tragique¹ :

Comme la fortune est changeante,
Et comme les dieux souverains,
Aiment à rompre nos desseins !

En effet, on ne s'attendait guère à tout ce qui est arrivé. Pour ma part, j'en ai retiré cette leçon, qu'il est dangereux, pour un homme d'humeur pacifique, de se trouver à un banquet avec de pareils philosophes.

LXXII

SUR LA DÉESSE SYRIENNE².

1. Il existe, en Syrie, une ville située non loin de l'Euphrate ; elle se nomme Hiéra, la ville sacrée, et elle est, en effet, consacrée à la Junon assyrienne. Je crois que le nom de cette ville ne lui fut pas donné lors de sa fondation. Elle en avait un autre anciennement³ ; mais, dans la suite, comme on y commença les grands mystères, elle prit, à cette occasion, le nom de sacrée. Je vais donc parler de cette ville et de tout ce qu'elle renferme :

1. Euripide. Voy. la fin d'*Alceste*, d'*Andromaque* et d'*Hélène*.

2. Belin de Ballu et plusieurs interprètes de Lucien doutent de l'authenticité de ce dialogue, écrit en dialecte ionien. Wieland et d'autres critiques, qui font autorité, en regardent Lucien comme l'auteur. On y trouve de nombreuses imitations du style d'Hérodote, dont l'auteur semble parfois se moquer.

3. Strabon nous apprend qu'elle se nommait d'abord *Édesse* ou *Bambycé*. Selon Plinie l'Ancien, livre V, chap. xxxiii, les Syriens donnaient à cette ville le nom de *Magog*.

je dirai les rites observés dans les cérémonies, les assemblées solennelles, les sacrifices qu'on y accomplit ; je rapporterai tout ce que l'on raconte sur les fondateurs de ce culte et sur ce qui donna lieu à la construction du temple. Assyrien de naissance, je relate des faits que j'ai vus de mes propres yeux, ou qui m'ont été communiqués par les prêtres, quand ces faits étaient antérieurs à mon époque.

2. Les premiers hommes qui, à notre connaissance, aient eu quelque notion des dieux sont, dit-on, les Égyptiens, qui leur ont consacré des temples, des enceintes et des assemblées solennelles. Ce sont eux aussi qui, les premiers, ont trouvé des expressions et des formules consacrées. Peu de temps après, les Assyriens, instruits par les Égyptiens de leurs croyances relatives aux dieux, établirent un culte, et élevèrent des édifices où ils dressèrent des statues et des figures sculptées.

3. Dans l'origine, les temples des Égyptiens n'avaient aucune de ces décorations. Or, il y a encore en Syrie des temples à peu près aussi anciens que ceux de l'Égypte ; je les ai vus moi-même pour la plupart, notamment celui d'Hercule à Tyr ; non pas l'Hercule des Grecs, mais un autre d'une antiquité beaucoup plus reculée, l'Hercule tyrien ⁴.

4. On voit aussi, en Phénicie, un grand temple que possèdent les Sidoniens, consacré, disent-ils, à Astarté. Astarté, selon moi, c'est la lune. Mais, si l'on s'en rapporte à ce que m'a dit un des prêtres de ce temple, il est dédié à Europe, sœur de Cadmus. Europe, fille du roi Agénor, ayant disparu, les Phéniciens l'honorèrent d'un temple, et racontèrent sur elle cette légende sacrée, que sa beauté excita les désirs de Jupiter, qui se changea en taureau, l'enleva et la porta en Crète. D'autres Phéniciens m'ont raconté cette même tradition, et la monnaie dont se servent les Sidoniens représente Europe assise sur un taureau, qui est Jupiter. Mais tous ne conviennent pas que ce temple soit celui d'Europe.

5. Les Phéniciens ont encore un autre culte : il n'est pas assyrien, mais égyptien : il a été apporté d'Héliopolis en Phénicie. Je ne l'ai pas vu ; mais on le dit solennel et ancien.

6. J'ai vu, à Byblos, un grand temple de Vénus byblienne, dans lequel on célèbre des orgies en l'honneur d'Adonis. Je me suis fait initier à ces orgies. Les habitants de Byblos prétendent que l'histoire d'Adonis, blessé par un sanglier, s'est passée dans

⁴ On dérive le nom de l'Hercule tyrien du mot phénicien *harakel*, qui signifie *marchand*.

leur pays. En mémoire de cet événement, ils célèbrent, tous les ans, des orgies, dans lesquelles ils se frappent la poitrine, pleurent et mènent un grand deuil par tout le pays ¹. Quand il y a assez de plaintes et de larmes, ils envoient des présents funèbres à Adonis, en sa qualité de mort; mais, le lendemain, ils racontent qu'il est vivant et le placent dans le ciel. En outre, ils se rasent la tête, comme les Égyptiens à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas sacrifier leur chevelure payent une amende qui consiste à prostituer leurs charmes pendant une journée. Les étrangers seuls, du reste, ont droit à leurs faveurs, et le prix du sacrifice est offert à Vénus ².

7. Quelques habitants de Byblos prétendent que l'Osiris égyptien est enseveli chez eux, et que le deuil et les orgies ne se célèbrent point en l'honneur d'Adonis, mais que tout cela s'accomplit en mémoire d'Osiris. Je vais dire comment ils semblent avoir raison. Tous les ans, il vient d'Égypte à Byblos une tête qui nage sur les flots pendant sept jours : les vents la poussent par une puissance mystérieuse; elle n'est jamais emportée d'un autre côté, et elle ne manque jamais d'arriver à Byblos. C'est une vraie merveille, qui arrive chaque année, et dont je fus témoin lors de mon séjour à Byblos, où j'ai vu cette tête faite de papyrus.

8. On voit encore une autre merveille dans le territoire de cette ville : c'est un fleuve qui descend du mont Liban et va se jeter dans la mer. On lui a donné le nom d'Adonis. Chaque année, son eau se change en sang; et, après avoir perdu sa couleur naturelle, il se répand dans la mer, dont il rougit une partie considérable, ce qui indique aux habitants de Byblos le moment de prendre le deuil. Or, on dit que, dans ces mêmes jours, Adonis est blessé sur le Liban, que son sang change la couleur de l'eau, et que de là vient le surnom du fleuve. Voilà la tradition. Mais un habitant de Byblos, qui m'a paru dire vrai, m'a donné une autre raison de ce phénomène. Voici ce qu'il m'a dit : « Le fleuve Adonis, étranger, traverse le Liban. Le Liban est composé d'une terre extrêmement rouge. Des vents violents, qui s'élèvent à jour fixe, transportent dans le fleuve cette terre chargée de vermillon, et c'est elle qui donne à l'eau la couleur du sang : ce n'est donc pas le sang qui est, comme l'on dit, la cause

1. Voy. Théocrite, *Idylle* xv; et la dissertation de l'abbé Banier dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. III, p. 98.

2. Cf. Hérodote, *Clio*, cxiix; Justin, livre XVIII, chap. v; Athénée, livre XII, § 44; Élien, *Hist. div.*, livre IV, 1; Pomponius Méla, livre I, chap. viii.

de ce phénomène ; c'est la nature du terrain. » Telle est l'explication de l'habitant de Byblos. Si elle est véritable, le retour périodique de ce vent ne me paraît pas moins une intervention divine.

9. De Byblos, je remontai vers le Liban l'espace d'une journée de chemin. J'avais appris qu'il y avait, sur cette montagne, un ancien temple de Vénus, fondé par Cinyre. Je l'ai vu : c'est un édifice antique. Voilà quels sont les temples, grands ou anciens, répandus dans la Syrie.

10. Quel qu'en soit le nombre, je n'en ai pas rencontré de plus grand que celui d'Hiérapolis, ni d'édifice plus auguste, ni de contrée plus sainte. Ce temple renferme des ouvrages précieux, d'antiques offrandes, une foule d'objets merveilleux, des statues vénérées et des dieux toujours présents. En effet, les statues y suent, se meuvent et rendent des oracles. Souvent une voix se fait entendre dans le sanctuaire, le temple fermé : beaucoup l'ont entendue. A l'égard des richesses, ce temple est le premier de ceux que je connais. De continuels tributs lui arrivent d'Arabie, de Phénicie, de Babylonie, de Cappadoce, de Cilicie et d'Assyrie. J'ai vu le trésor secret du temple où sont déposées ces richesses ; nombreuses étoffes, objets en argent, objets en or rangés séparément. Les fêtes et les solennités y sont plus fréquentes que chez aucun autre peuple.

11. On m'a raconté à combien d'années pouvait remonter l'antiquité de ce temple et à quelle déesse on le croit dédié. Les versions sont différentes : les unes sacrées, les autres précises, quelques-unes complètement fabuleuses. D'autres encore sont barbares, d'autres conformes à celles des Grecs. Je vais les exposer toutes, mais je n'en admet aucune.

12. L'opinion commune attribue à Deucalion le Scythe la fondation de ce temple. Ce Deucalion est celui sous lequel arriva la grande inondation. On m'a parlé de Deucalion chez les Grecs. Voici ce qu'ils en disent et la substance de leur tradition : « La race actuelle des hommes n'a pas été la première, mais la génération qui précédait a péri entièrement. Les hommes d'aujourd'hui proviennent de la seconde race, qui s'est multipliée par Deucalion. On raconte de ces premiers hommes que, leur brutalité étant excessive, ils commettaient toutes sortes de crimes, violaient leurs serments, ne pratiquaient point l'hospitalité, et repoussaient les suppliants. Ils en furent punis par un événement terrible. Tout à coup la terre laisse échapper une énorme quantité d'eau ; il tombe de grandes pluies, les fleuves débordent, la mer passe par-dessus ses rivages, tout n'est plus qu'une masse

d'eau où le genre humain périt. Deucalion seul est réservé pour une seconde génération, à cause de sa droiture et de sa piété. Voici comment il fut sauvé : il avait un grand coffre ; il y fait monter ses enfants et ses femmes. Lorsqu'il y montait, les porcs, les chevaux, les lions, les serpents et les autres animaux qui vivaient sur la terre viennent à lui, couple par couple. Il les reçoit tous. Ils ne lui font aucun mal ; au contraire il règne entre eux une grande amitié, grâce à une influence divine. Tous ensemble surnagent dans le coffre, tant que l'eau recouvre la terre. » Voilà ce que les Grecs racontent de Deucalion.

13. Pour ce qui suit, les habitants d'Hiérapolis rapportent un fait on ne peut plus surprenant, à savoir que dans leur pays il se fit une grande ouverture par laquelle l'eau fut toute absorbée. Deucalion, après cet événement, dressa des autels et éleva, au-dessus de l'ouverture, un temple qu'il consacra à Junon. J'ai vu l'ouverture située sous le temple : elle n'est pas très-grande. Fut-elle plus large autrefois, elle devenue si petite aujourd'hui, je n'en sais rien ; mais elle est petite. Comme preuve de ce fait, on pratique encore maintenant cette cérémonie : deux fois l'année on fait venir dans le temple de l'eau de mer. Ce ne sont pas seulement les prêtres qui l'apportent ; mais la Syrie, l'Arabie entière, ainsi que plusieurs peuples qui habitent au delà de l'Euphrate, descendent sur les bords de la mer et y puisent de l'eau ; puis ils la répandent dans le temple, d'où elle descend ensuite dans l'ouverture, et celle-ci, malgré sa petitesse, en reçoit une grande quantité. En agissant de la sorte, ils prétendent suivre une loi instituée dans ce temple par Deucalion, pour être un souvenir et de malheur et de bienfait. Telle est l'antique tradition qui a cours chez eux au sujet de ce temple.

14. D'autres croient que Sémiramis, reine de Babylone, de laquelle il y a de nombreux édifices en Asie, a fondé celui-ci et l'a consacré à Dercéto, sa mère. Or, j'ai vu en Phénicie une image de Dercéto : elle est singulière. C'est une demi-femme ; la partie inférieure, qui va des cuisses à l'extrémité des pieds, se termine en queue de poisson, tandis que celle qu'on voit à Hiérapolis est entièrement femme. Les motifs de leur croyance ne sont pas très-clairs. Ils regardent les poissons comme sacrés ; jamais ils n'y touchent. Ils mangent de toute espèce d'oiseaux, excepté la colombe : elle est sacrée pour eux. Il paraît qu'ils agissent ainsi pour honorer Dercéto et Sémiramis : Dercéto, parce qu'elle a la forme d'un poisson ; Sémiramis, parce qu'elle fut, après sa mort, changée en colombe. Pour moi, je suis disposé à croire que le temple est l'œuvre de Sémiramis, mais je ne suis pas du tout

convaincu qu'il soit consacré à Dercéto ; en effet, il y a chez les Egyptiens des gens qui ne mangent jamais de poissons, et ils ne le font pas à cause de Dercéto.

15. Il y a une autre tradition sacrée, que m'a fait connaître un homme instruit. D'après lui, la déesse est Rhéa, et le temple l'ouvrage d'Attis. Attis est Lydien ; il enseigna le premier les orgies de Rhéa. Ce que pratiquent les Phrygiens, les Lydiens et les Samothraces, leur a été montré par Attis. En effet, après qu'il eut été châtré par Rhéa, il renonça à la vie des hommes, se changea en femme, prit les habits de l'autre sexe et parcourut la terre, célébrant des orgies, racontant son aventure et chantant Rhéa. Ses pérégrinations le conduisirent en Syrie. Les peuples qui habitent au delà de l'Euphrate ne l'ayant accueilli ni lui ni ses mystères, il fonda un temple en ce pays. Une preuve de conformité entre Rhéa et notre déesse, c'est qu'elle est traînée par des lions, un tambour à la main, la tête couronnée d'une tour, comme les Lydiens représentent Rhéa. Mon sage me dit encore, au sujet des Galles qui desservent le temple, que ces Galles ne se châtrèrent pas en l'honneur de Junon, mais en celui de Rhéa et pour imiter Attis. Tout cela est fort spécieux, mais non pas vrai. Je sais une raison beaucoup plus probable de la castration de ces prêtres.

16. J'aime beaucoup ce que disent de ce temple ceux dont l'opinion concorde avec celle des Grecs, à savoir que la déesse est Junon, et l'édifice une œuvre de Bacchus, fils de Sémélé. Bacchus, en effet, vint en Syrie, dans son fameux voyage éthiopien, et l'on voit dans ce temple une foule d'objets qui indiquent que Bacchus en est le fondateur, entre autres des vêtements barbares, des pierreries des Indes et des cornes d'éléphants que Bacchus rapporta d'Éthiopie. En outre, on voit dans le vestibule deux énormes phallus avec cette inscription : « Ces phallus ont été élevés par moi, Bacchus, en l'honneur de Junon, ma belle-mère. » Cette preuve me paraît suffisante. Voici pourtant dans ce temple un autre objet consacré à Bacchus. Les Grecs lui dressent des phallus sur lesquels ils représentent de petits hommes de bois qui ont un gros membre : on les appelle *névropastes*¹. On voit, en outre, dans l'enceinte du temple, à droite, un petit homme d'airain assis, qui a un membre énorme.

17. Telles sont les traditions que j'ai recueillies sur les fondateurs de ce temple. Parlons maintenant du temple même et de

1. *Nervis tædatur.*

sa fondation, comment et par qui il a été bâti. On dit que l'édifice actuel n'est pas celui qui fut originairement élevé. Celui-ci fut renversé par le temps, et l'édifice qui existe de nos jours est l'ouvrage de Stratonice, reine des Assyriens. Or, cette Stratonice me paraît être la même que celle dont son beau-fils devint amoureux, passion qui fut découverte par l'adresse de son médecin. Malade et ne sachant que faire à un mal dont il rougissait, le jeune homme gardait le silence. Il était couché sans douleur apparente; cependant son teint était changé, son corps maigrissait à vue d'œil. Le médecin, voyant qu'aucune maladie ne se déclarait, devina que c'était de l'amour. L'amour secret a plusieurs symptômes : yeux languissants, voix altérée, pâleur et larmes. Éclairé par ces indices, voici ce qu'il fait : il met sa main droite sur le cœur du malade et appelle toutes les personnes de la maison; elles entrent, et le jeune homme demeure parfaitement tranquille; mais à l'arrivée de sa belle-mère il change de couleur, une sueur froide, un frisson s'empare de lui, son cœur palpite. Ces mouvements révèlent sa passion au médecin. Voici comment il le guérit.

18. Il fait venir le père du jeune homme, vivement tourmenté pour son fils. « Cette maladie, dit-il, n'est point une maladie, c'est un coupable désir. Votre fils ne ressent aucune douleur, un fol amour s'est emparé de lui. Il veut avoir un objet qu'il n'obtiendra pas : il est amoureux de ma femme, et certes je ne la lui céderai jamais. » Ces paroles n'étaient qu'une ruse prudente. Le père le supplie : « Par votre sagesse, par votre art médical, s'écrie-t-il, ne laissez pas mourir mon fils ! C'est malgré lui que cette passion est entrée dans son cœur. Sa maladie est involontaire; n'allez pas, par votre jalousie, plonger un royaume entier dans le deuil; médecin, ne laissez pas imputer cette mort à la médecine. » Ainsi suppliait-il, ignorant la ruse. L'autre répond : « Ce que vous me demandez est injuste; vous voulez m'enlever ma femme et me faire violence à moi, votre médecin. Eh ! que feriez-vous donc si ce jeune homme était amoureux de votre femme, vous qui me demandez ce sacrifice ? » Le père l'assure qu'il ne consentirait jamais à conserver sa femme, s'il fallait perdre son fils, celui-ci aimât-il sa belle-mère. La perte d'une épouse est-elle comparable à celle d'un fils ? A peine le médecin a-t-il entendu ces mots : « Pourquoi donc alors tant d'instances ? dit-il. C'est de votre femme que ce jeune homme est amoureux. Ce que je vous disais n'était qu'une ruse. » Le roi se laisse persuader à ce discours. Il cède à son fils sa femme et son empire, et se retire dans la Babylonie, où il fonde une ville de

son nom sur le bord de l'Euphrate. Il y mourut. C'est ainsi que le médecin devina et guérit l'amour du jeune prince¹.

19. Cependant Stratonice, quand elle vivait avec son premier mari, eut un songe dans lequel Junon lui ordonnait de lui élever un temple à Hiérapolis, et la menaçait des plus grands malheurs en cas de désobéissance. La reine n'a d'abord aucun égard à ce songe. Mais ensuite, étant tombée gravement malade, elle le raconte à son mari, apaise Junon et promet de lui bâtir un temple. Dès qu'elle est revenue à la santé, le roi l'envoie à Hiérapolis, avec une forte somme d'argent et une nombreuse armée pour les frais de l'édifice et pour la sûreté de la reine. En même temps il fait venir un de ses amis, jeune homme de la plus grande beauté, nommé Combabus : « Je t'aime, Combabus, lui dit-il, plus qu'aucun de mes amis, et je te loue de ta sagesse et de l'affection que tu m'as toujours témoignée. J'ai besoin aujourd'hui de toute ta fidélité. Je te charge d'accompagner ma femme, de mettre à fin mon entreprise, d'offrir les sacrifices et de commander mon armée. A ton retour, je te comblerai d'honneurs. » A ces mots, Combabus supplie le roi de ne pas lui imposer ce voyage et de ne pas lui confier des choses trop au-dessus de son mérite : des trésors, une reine, une entreprise sacrée. Il craignait surtout la jalousie du roi au sujet de Stratonice, qu'il allait emmener seul.

20. Le roi ne voulant pas se rendre, Combabus a recours à de nouvelles instances et le prie de lui accorder sept jours de délai, après lesquels il partira libre d'affaires urgentes qu'il doit régler. Il l'obtient, et, rentré chez lui, il se roule par terre, déplorant ainsi son malheur : « Infortuné, dit-il, voilà donc le fruit de ma fidélité ! Fatal voyage, dont je prévois la fin ! Si jeune, accompagner une femme si belle ! Il doit m'en arriver quelque malheur terrible, si je n'écarte de moi toute cause d'infortune. Prenons donc une résolution vigoureuse qui m'affranchisse de toute crainte. » Cela dit, il se fait eunuque, dépose ce qu'il s'est retranché dans un petit vase avec de la myrrhe, du miel et quelques aromates, scelle le tout de son anneau, soigne sa blessure ; puis, quand il se voit capable d'entreprendre le voyage, il s'approche du roi, en présence de toute la cour, lui présente le vase

1. Cf. Plutarque, *Vie de Démétrius*, traduction d'A. Pierron, t. IV, p. 268 et suivantes ; Aristénète, livre I, lettre xiii ; Guizot, *Études sur les beaux arts*, p. 412. L'auteur y apprécie le tableau de Gérard de Lairese, ayant pour sujet *Antiochus malade recevant de son père la main de Stratonice*. Ce tableau est actuellement au musée d'Amsterdam.

et lui dit : « Seigneur, ce vase était de toute ma maison le trésor le plus précieux : j'y suis vivement attaché. Sur le point d'entreprendre un long voyage, je vous en confie le dépôt. Gardez-le moi en lieu sûr, il m'est plus cher que l'or, et je l'estime à l'égal de la vie. Faites qu'à mon retour je puisse le retrouver intact. » Le roi le prend, le scelle d'un nouvel anneau et le donne à garder à ses intendants.

21. Combabus, de ce moment, entreprend son voyage en toute sécurité. Arrivés à Hiérapolis, ils se mettent à la construction du temple, et trois années sont employées à cet ouvrage. Pendant cet intervalle, il advient ce que Combabus redoutait. Stratonice, qui vivait sans cesse avec lui, en devient amoureuse, et sa passion dégénère peu à peu en fureur. Les habitants d'Hiérapolis prétendent que ce fut un effet de la puissance de Junon, qui voulait faire éclater la vertu de Combabus et punir Stratonice d'avoir été si difficile à lui faire construire son temple.

22. D'abord la reine y met de la réserve et dissimule son amour. Mais le mal ne faisant que s'accroître par le secret, elle laisse publiquement éclater sa douleur, pleurant tout le jour, appelant Combabus, Combabus qui est tout pour elle. A la fin, ne sachant plus que devenir, elle cherche l'occasion décente d'un aveu. Mais comme elle ne veut mettre personne dans sa confidence, ni par pudeur découvrir elle-même son amour, elle imagine de s'enivrer pour en venir à ses fins. En effet, avec le vin pénètre l'audace; un refus, en cet état, n'a rien qui humilie, et tout ce qu'on fait disparaît dans l'oubli. Ce plan adopté, elle l'exécute. Après le souper elle se rend à la chambre où couchait Combabus, le supplie, se jette à ses genoux et lui avoue sa passion. Celui-ci reçoit cet aveu avec dureté, refuse la chose et lui reproche son ivresse. Stratonice menace de se porter contre elle-même aux dernières extrémités. Combabus effrayé lui déclare ce qu'il en est, lui raconte son aventure et lui fait voir toute la vérité. A cet aspect inattendu, Stratonice calme un peu sa fureur; cependant elle n'oublie pas entièrement son amour et passe tous ses instants avec Combabus, seule consolation d'une passion non satisfaite. De pareilles amours se voient encore aujourd'hui à Hiérapolis. Des femmes deviennent amoureuses de Galles, qui, de leur côté, deviennent affolés d'elles; personne n'en est jaloux. On regarde cet amour comme sacré.

23. Ce qui se passe à Hiérapolis entre Combabus et Stratonice ne tarde pas à parvenir aux oreilles du roi. De nombreux délateurs, de retour en Assyrie, déposent contre les deux amants et racontent au roi toute cette intrigue. Le monarque, plein de

dépit, n'attend pas que l'œuvre soit achevée : il rappelle Combabus. D'autres prétendent, mais ce n'est pas vraisemblable, que Stratonice, voyant ses prières repoussées, écrivit elle-même à son mari pour accuser Combabus d'avoir attenté à son honneur; et ce que les Grecs racontent de Sthénobée et de Phèdre de Crète, les Assyriens le disent de Stratonice. Pour moi, je ne crois pas que Sthénobée ni Phèdre ait jamais rien fait de semblable, Phèdre surtout, si elle aimait Hippolyte. Mais laissons ces choses pour ce qu'elles sont.

24. Dès que l'ordre du roi est arrivé à Hiérapolis, et que Combabus a su la cause de son rappel, il se met en route bien tranquille, sûr d'avoir chez lui de quoi se justifier. A peine arrivé, le roi le fait jeter et garder en prison. Ensuite, devant ses amis, qui se trouvaient auprès de lui quand il avait envoyé Combabus, il lui reproche son adultère et sa passion criminelle, et, dans son emportement, il l'accuse, au nom de la confiance et de l'amitié trahies, d'avoir commis trois crimes : adultère, abus de confiance, impiété envers la déesse outragée par lui, au moment même où il lui élevait un temple. Plusieurs témoins attestent avoir vu les deux amants dans les bras l'un de l'autre, et tout le monde conclut que Combabus doit être mis à mort, comme ayant commis des crimes dignes de la peine capitale.

25. Jusque-là il demeure impassible, ne disant mot. Mais voyant qu'on allait le conduire au supplice, il rompt le silence, et demande le dépôt qu'il a laissé, ajoutant que ce n'est pas pour injure faite au roi, ni pour adultère qu'on le met à mort, mais par envie de s'approprier le trésor qu'il a confié au prince en s'éloignant. Aussitôt le roi appelle son intendant, et lui ordonne de lui remettre ce qui a été commis à sa garde. On apporte le vase; Combabus en enlève le cachet, montre ce qu'il renferme, et, faisant voir l'état où il s'est réduit : « Roi, dit-il, je redoutais ce qui m'arrive; quand vous avez voulu me faire partir pour ce voyage, j'ai refusé d'y aller. Vos ordres m'en ayant fait une nécessité, j'ai accompli cet acte utile à mon souverain, triste pour moi-même. Et cependant on m'accuse d'un crime dont un homme, vraiment homme, peut seul être coupable. » A ces mots, le roi reste muet de stupeur; puis, l'embrasant avec des larmes : « O Combabus! s'écrie-t-il, pourquoi t'es-tu donc fait cet outrage? Pourquoi, seul de tous les mortels, as-tu commis sur toi cette étrange action? Je ne puis approuver, malheureux, le châtement que tu t'es imposé. Plût aux dieux que tu ne l'eusses pas subi, et que je ne l'eusse pas vu! Mais, puisque la divinité l'a ordonné ainsi, je te dois, pour première

vengeance, la mort de tes calomniateurs, puis de riches présents, de l'or tant que tu voudras, de l'argent à pleines mains, des étoffes d'Assyrie, des chevaux réservés pour les rois. Tu entreras chez moi sans être annoncé, et personne ne t'éloignera de ma présence, quand même je serais couché avec mes femmes.» Ce que dit le roi, il le fait. Les calomniateurs sont mis à mort; Combabus est comblé de riches présents, le roi redouble d'amitié pour lui, et aucun des Assyriens ne paraît l'avoir égalé en sagesse et en bonheur.

26. Quelque temps après, il demande la permission d'aller achever ce qui restait à construire du temple qu'il avait laissé imparfait. Il y est envoyé une seconde fois, l'achève, et y passe le reste de ses jours. Pour honorer sa vertu et sa générosité, le roi lui permet de se faire élever une statue d'airain dans le temple. On y élève, en effet, un Combabus d'airain, œuvre d'Hermoclès de Rhodes. La forme est celle d'une femme, et les habits d'un homme. On dit que ses plus intimes amis, voulant le consoler dans son malheur, vinrent le partager; ils se firent eunuques, et vécurent avec lui. D'autres font intervenir les dieux dans cette affaire; on dit que Combabus était aimé de Junon, qui mit dans la tête de plusieurs hommes l'idée de se châtrer, afin qu'il n'eût pas le chagrin d'être seul privé de sa virilité.

27. Une fois cette coutume introduite, elle s'est perpétuée, et tous les ans un assez grand nombre de jeunes gens se réduisent à l'état de femmes, soit pour consoler Combabus, soit pour faire plaisir à Junon. Dès qu'ils sont eunuques, ils ne portent plus d'habits d'hommes, mais des vêtements de femmes, et s'appliquent aux ouvrages de ce sexe. On attribue à Combabus la cause de ce changement d'habits, et voici à quel propos. Une femme étrangère, qui était venue pour assister à une fête solennelle, le voyant en habits d'hommes, et si beau, en devint éperdument éprise; puis, quand elle sut qu'il était eunuque, elle se donna la mort. Combabus, désolé d'être si malheureux en amour, s'habilla en femme, pour éviter qu'une autre ne tombât dans la même erreur. Voilà pourquoi les Galles sont habillées en femmes. Mais en voilà assez sur Combabus. Je parlerai plus loin des Galles, de leur castration, c'est-à-dire de la manière dont ils se châtrèrent, de leur mode de sépulture, et pourquoi ils n'entrent jamais dans le temple. Mais auparavant j'ai l'intention de parler de la position et de la grandeur de ce temple, et voici ce que j'en dis.

28. L'emplacement même où on l'a bâti est une colline; il est situé tout à fait au milieu de la ville, et environné de deux

murailles. L'une de ces deux murailles est ancienne, l'autre n'est pas de beaucoup antérieure à notre époque. Les propylées sont du côté du vent Borée, sur une étendue d'environ cent brasses. Sous ces propylées, sont placés les phallus érigés par Bacchus à une hauteur de trente brasses. Sur l'un de ces phallus, un homme monte deux fois par an, et demeure au haut du phallus pendant sept jours. La raison de cette ascension, la voici : le peuple est persuadé que cet homme, de cet endroit élevé, converse avec les dieux, leur demande la prospérité de toute la Syrie, et que ceux-ci entendent de plus près sa prière. D'autres pensent que cela se pratique en l'honneur de Deucalion, et comme souvenir de ce triste événement, lorsque les hommes fuyaient sur les montagnes et montaient au haut des arbres par crainte de l'inondation. Mais cela me paraît peu croyable; il me semble qu'ils agissent ainsi en l'honneur de Bacchus. Voici sur quoi se fonde cette conjecture : tous ceux qui dressent des phallus à Bacchus placent sur ces phallus mêmes des hommes de bois. Pourquoi? Je n'en sais rien. Aussi me semble-t-il que c'est pour imiter l'homme qui monte.

29. Or, voici comment il s'y prend. Il passe une grosse chaîne autour du phallus et de son corps; puis il monte au moyen de morceaux de bois qui font saillie sur le phallus, et assez larges pour qu'il y pose le pied. A mesure qu'il s'élève, il soulève la chaîne avec lui, comme les conducteurs de chars soulèvent les rênes. Si l'on n'a jamais vu cela, il n'est pas qu'on n'ait vu monter à des palmiers, soit en Arabie, soit en Égypte, ou ailleurs; on comprend alors ce que je veux dire. Parvenu au terme de sa route, notre homme lâche une autre chaîne qu'il porte sur lui, et, par le moyen de cette chaîne, qui est fort longue, il tire à lui tout ce dont il a besoin : bois, vêtements, ustensiles; il s'arrange avec tout cela une demeure, une espèce de nid, s'y assied, et y séjourne le temps dont j'ai parlé. La foule qui arrive lui apporte, les uns de l'or, les autres de l'argent, d'autres du cuivre; on dépose ces offrandes devant lui, et l'on se retire en disant chacun son nom. Un autre prêtre est là debout, qui lui répète les noms, et, lorsqu'il les a entendus, il fait une prière pour chacun. En priant, il frappe sur un instrument d'airain, qui rend un son bruyant et criard. L'homme ne dort point. S'il se laissait aller au sommeil, on dit qu'un scorpion monterait jusqu'à lui, et le réveillerait par une piqure douloureuse. Telle est la punition attachée à son sommeil. Ce qu'on dit là du scorpion est saint et divin; mais est-ce bien vrai? je ne saurais l'affirmer. Il me semble qu'il y a de quoi tenir un homme éveillé, quand on

craind de tomber de si haut. En voilà assez sur les gens qui grimpent aux phallus.

30. Le temple regarde le soleil levant. Pour la forme et la structure, il ressemble aux temples construits en Ionie. Une base haute de deux brasses s'élève de terre; c'est sur cette base que le temple est assis. On y monte par un escalier de pierre de peu de largeur. En entrant, on est saisi d'admiration à la vue même du parvis : les portes en sont d'or; à l'intérieur, l'or brille de toutes parts, il éclate sur toute la voûte. On y sent une odeur suave, pareille à celle dont on dit que l'Arabie est parfumée; du plus loin qu'on arrive; on respire cette senteur délicieuse, et quand on en sort, elle ne vous quitte pas, elle pénètre profondément les habits, et vous en gardez toujours le souvenir.

31. Au dedans, le temple n'est pas simple; mais on y a disposé une autre enceinte : on y monte par quelques marches; elle n'a point de porte, mais elle est ouverte à tout venant. Chacun peut entrer dans le grand temple; mais les prêtres seuls sont admis dans le sanctuaire, et encore pas tous les prêtres : l'entrée n'en est permise qu'à ceux qui sont présumés plus voisins des dieux, et qui sont chargés du service intérieur du temple. Dans cette enceinte sont placées les statues de Junon et de Jupiter, auquel ils donnent un autre nom. Ces deux statues sont d'or, et assises, Junon sur des lions, Jupiter sur des taureaux. La statue de Jupiter représente parfaitement le dieu : c'est sa tête, son costume, son trône; on le voudrait, qu'on ne pourrait le prendre pour un autre.

32. Junon offre aux regards une plus grande variété de formes : dans l'ensemble, c'est bien Junon; mais il y a chez elle des traits de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhéa, de Diane, de Némésis et des Parques. D'une main elle tient un sceptre, de l'autre une quenouille. Sa tête, couronnée de rayons, porte une tour et est ceinte du diadème, dont on ne décore ordinairement que le front d'Uranie. Ses vêtements sont couverts d'or, de pierres infiniment précieuses, les unes blanches, les autres couleur d'eau, un grand nombre couleur de feu : ce sont des sardoinies-onyx, des hyacinthes, des émeraudes, que lui apportent les Égyptiens, les Indiens, les Éthiopiens, les Mèdes, les Arméniens et les Babyloniens. Mais l'objet qui mérite le plus d'attention est celui que je vais dire. Cette statue porte sur sa tête un diamant qu'on appelle la lampe. Ce nom lui vient de son effet. Il jette durant la nuit une lueur si vive, que le temple en est éclairé comme par des flambeaux; dans le jour, cette clarté est

beaucoup plus faible; la pierre conserve pourtant une partie de ses feux. Il y a encore dans cette statue une autre merveille. Si vous la regardez en face, elle vous regarde; si vous vous éloignez, son regard vous suit. Si une autre personne fait la même expérience d'un autre côté, la statue en fait autant pour elle.

33. Entre ces deux statues, on en voit une troisième également d'or; mais elle n'a rien de semblable aux deux autres. Sa forme ne lui est point particulière : elle tient de celle des autres dieux. Les Assyriens l'appellent le Séméion, sans autre désignation particulière. Ils ne disent ni son origine, ni ce qu'elle représente. Les uns croient que c'est Bacchus, les autres Deucalion, d'autres Sémiramis. Sur sa tête, en effet, elle porte une colombe d'or, emblème qui la fait prendre pour la statue de Sémiramis. On la fait descendre deux fois par an jusqu'à la mer; pour aller chercher l'eau, comme je l'ai raconté.

34. Quand on entre dans le temple, à gauche, on trouve un trône réservé au Soleil, mais la figure de ce dieu n'y est pas. Le Soleil et la Lune sont les seules divinités dont ils ne montrent pas les images. Pourquoi agissent-ils de la sorte? Voici ce que j'en ai su. Ils disent qu'il est permis de représenter les autres dieux, parce qu'ils ne se manifestent pas à la vue des hommes; tandis que le Soleil et la Lune brillent à tous les yeux, et que tout le monde peut les voir. Pourquoi alors faire les statues de divinités qui se montrent dans le ciel?

35. Vient ensuite un trône où l'on voit la statue d'Apollon; mais non pas tel qu'il est ordinairement représenté. Tous les autres peuples regardent Apollon comme un jeune homme, et le représentent à la fleur de l'âge. Seuls, les Syriens représentent dans leurs statues Apollon barbu; ils s'applaudissent beaucoup de cet usage, et blâment les Grecs ainsi que les autres nations qui croient se rendre Apollon propice sous les traits d'un enfant. Or, voici leur raison : c'est, selon eux, une extrême ignorance que de donner aux dieux des formes imparfaites, et, dans leur opinion, la jeunesse est un âge imparfait. Il est encore une autre singularité dans leur Apollon : il est vêtu; ce sont les seuls qui le représentent ainsi.

36. Je pourrais encore en dire bien long sur ces différentes œuvres, mais j'insiste sur ce qui me paraît le plus merveilleux; et je vais parler immédiatement des oracles. Il y a un grand nombre d'oracles en Grèce, en Égypte, en Libye; il y en a aussi beaucoup en Asie : mais les divinités de ces pays ne parlent que par la bouche de leurs prêtres et de leurs prophètes. L'Apollon syrien se meut tout seul, et rend lui-même ses oracles. Voici

comment. Quand il veut parler, il commence par s'agiter sur son trône. Aussitôt les prêtres l'enlèvent. S'ils ne l'enlèvent pas, il sue et s'agite de plus en plus. Lorsqu'ils le transportent sur leurs épaules, il les fait tourner sur eux-mêmes et passer d'un endroit à un autre. Enfin le grand-prêtre se présente à lui et lui adresse toutes sortes de questions. Si le dieu désapprouve, il recule; s'il approuve, il fait marcher les porteurs en avant et les conduit comme avec des rênes. C'est ainsi que l'on recueille ses oracles, sans lesquels on n'entreprend rien de sacré ni de particulier. Il fait des prédictions relatives à l'année et à toutes les saisons; il en indique le temps et l'état; il annonce à quelle époque le Séméion doit faire le voyage dont j'ai parlé.

37. Je vais rapporter un autre prodige qu'il a fait en ma présence : les prêtres, l'ayant pris sur leurs épaules, le portaient comme d'habitude; il les laissa là et s'éleva tout seul en l'air.

38. A la suite de la statue d'Apollon, viennent celles d'Atlas, de Mercure et d'Illithye.

39. Telles sont les statues rangées dans l'intérieur du temple. Au dehors s'élève un grand autel d'airain, autour duquel sont des milliers de statues d'airain, représentant des dieux et des héros. Je vais parler des plus importantes. Sur la gauche du temple est la statue de Sémiramis, montrant l'édifice de la main droite. Voici pourquoi on a dressé cette statue. Sémiramis avait prescrit par une loi, à tous les peuples qui habitent la Syrie, de la révéler comme une déesse, et de ne plus tenir compte des autres divinités, pas même de Junon. Les Syriens obéissent; bientôt le ciel fait fondre sur eux des maladies, des malheurs, des souffrances; Sémiramis revient de sa folie, s'avoue mortelle, et ordonne à ses sujets de retourner à Junon. Voilà pourquoi elle est représentée dans cette attitude : elle indique qu'il faut adresser ses hommages à Junon qui est déesse, et non pas à elle.

40. J'ai vu encore dans cette enceinte les statues d'Hélène, d'Hécube, d'Andromaque, de Paris, d'Hector et d'Achille. J'ai vu aussi la statue de Nirée, fils d'Aglée; Philomèle, Procné, encore femmes; Térée, déjà changé en oiseau; une autre statue de Sémiramis; celle de Combabus, dont j'ai parlé; une de Stratonice, parfaitement belle, et une d'Alexandre, fort ressemblante. A côté il y en a une de Sardanapale, mais sous une autre forme et d'autres vêtements.

41. Dans la cour paissent en liberté de grands bœufs, des chevaux, des aigles, des ours et des lions. Ils ne font de mal à personne; ils sont tous consacrés et privés.

42. Les prêtres sont fort nombreux; les uns égorgent les vic-

times, d'autres portent les libations, d'autres sont appelés pyrophores¹, et quelques-uns assistants. En ma présence, il y en avait plus de trois cents qui venaient aux sacrifices. Leurs vêtements sont blancs, et ils ont un feutre sur la tête. Chaque année, on nomme un souverain pontife; il est le seul qui soit vêtu de pourpre, avec une tiare d'or.

43. Il y a ensuite une foule de personnes attachées au culte: des joueurs de flûte et de chalumeau, des Galles, des femmes furieuses et fanatiques.

44. Le sacrifice se célèbre deux fois par jour; tout le monde y assiste. On sacrifie à Jupiter en silence, sans chants ni flûtes; mais quand on immole à Junon, on chante, on joue de la flûte, on frappe des crotales. On n'a pas pu me dire au juste pourquoi.

45. A peu de distance du temple, il y a un lac dans lequel on nourrit une grande quantité de poissons sacrés de toute espèce. Quelques-uns sont devenus énormes. Ils ont des noms, et ils viennent quand on les appelle. J'en ai vu un entre autres qui avait un ornement d'or; c'était un bijou attaché à sa nageoire; je l'ai vu souvent avec son bijou.

46. La profondeur de ce lac est très-considérable; je ne l'ai pas sondée, mais on m'a dit qu'elle était au moins de deux cents brasses. Au milieu s'élève un autel de marbre. On dirait, au premier coup d'œil, qu'il flotte, porté sur l'eau, et la foule le croit ainsi; mais je crois, pour ma part, que l'autel est soutenu sur une haute colonne. En tout temps, il est couronné de guirlandes, et l'encens y fume sans cesse. Beaucoup de gens, couronnés de fleurs, s'y rendent chaque jour à la nage, afin d'y faire leur prière.

47. On célèbre encore dans ce temple de grandes solennités. On les appelle descentes au lac, parce qu'en ces fêtes toutes les statues des dieux descendent sur les bords du lac. Junon y arrive la première pour sauver les poissons, et de peur que Jupiter ne les voie le premier; car si cela arrivait, ils mourraient tous. Jupiter cependant vient pour les voir, mais Junon se place devant lui, l'empêche de les regarder, et, à force d'instances et de supplications, elle le congédie.

48. Les plus grandes de ces solennités sont celles que l'on célèbre sur les bords de la mer. Je n'en puis rien dire de certain, attendu que je n'y suis pas allé moi-même et que je n'ai jamais essayé ce voyage; mais j'ai vu ce qui se fait au retour, et je vais

1: Porte-feux.

le rapporter. Chaque personne porte un vase rempli d'eau, scellé avec de la cire. On ne rompt pas soi-même le cachet pour répandre l'eau, mais il y a un coq sacré⁴ qui demeure près du lac : il reçoit les vases, examine le cachet, reçoit un salaire, enlève le lien et gratte la cire; cet office vaut une grande quantité de mines à ce coq. Ensuite on va porter le vase dans le temple où l'on fait la libation. La fête se termine par un sacrifice, après lequel chacun se retire.

49. Mais de toutes les fêtes que j'ai vues, la plus solennelle est celle qu'ils célèbrent au commencement du printemps. Les uns l'appellent le bûcher, et les autres la lampe. Voici ce qui s'y pratique. On coupe de grands arbres; on les dresse dans la cour du temple; on amène des chèvres, des brebis, et d'autres animaux vivants que l'on suspend aux arbres. L'intérieur du bûcher est rempli d'oiseaux, de vêtements, d'objets d'or et d'argent. Une nombreuse multitude accourt à cette fête, de la Syrie et de toutes les contrées d'alentour; chaque peuple y apporte ses dieux et les statues qu'ils ont faites à leur ressemblance.

50. A des jours marqués, la foule se réunit dans le temple. Un grand nombre de Galles, et les hommes consacrés dont il a été question, commencent les cérémonies, se tailladant les bras et se frappant le dos les uns aux autres. Pendant ce temps, de nombreux musiciens, auprès d'eux, jouent de la flûte, battent du tambour, chantent des vers inspirés et des cantiques sacrés. Ces cérémonies se passent hors du temple : ceux qui les pratiquent n'y entrent point.

51. C'est en ces jours mêmes que se font les Galles. Pendant que le reste joue de la flûte et célèbre les orgies, quelques-uns entrent en fureur, et bon nombre, qui n'étaient venus que pour voir, se laissent aller à ce que je vais dire. Le jeune homme décidé à faire ce sacrifice jette à bas ses vêtements, s'avance au milieu de l'assemblée en jetant de grands cris, saisit un coutelas réservé, je crois, pour cet usage depuis longues années, se châtre lui-même, et court par toute la ville tenant en main ce qu'il a coupé. La maison, quelle qu'elle soit, où il jette ce qu'il tenait, lui fournit des habits et des ornements de femme. Voilà ce qui a lieu pour la castration.

4. Passage controversé. Paulmier de Grentemesnil et Belin de Ballu prétendent qu'il faut substituer Γάλλος à Ἀλεξτρούων, qui est l'erreur d'un copiste ignorant. Nous avons suivi la leçon ordinaire, adoptée par Wieland. Cet éminent critique voit dans cet oiseau si bien dressé un instrument de la fourberie des prêtres de Junon.

52. Quand les Galles viennent à mourir, leurs funérailles ne se font pas comme celles des autres hommes. Un Galle une fois mort, ses collègues l'enlèvent et le portent dans un des faubourgs : là ils le déposent avec la bière dans laquelle il a été apporté, le couvrent de pierres et s'en vont. Ce n'est qu'au bout de sept jours qu'ils rentrent dans le temple. S'ils y rentrent plus tôt, ils commettent un sacrilège.

53. Voici les règles qu'ils observent à cet égard. Celui qui a vu un mort ne vient pas au temple ce jour-là ; le lendemain, il n'y revient qu'après s'être purifié. Quant aux parents du défunt, ils ne peuvent approcher des mystères qu'après s'en être abstenus pendant trente jours et s'être fait raser la tête. Avant cela, il ne leur est pas permis d'entrer.

54. Les victimes qu'ils immolent sont des taureaux, des génisses, des chèvres et des brebis. Le porc est le seul animal qu'ils regardent comme impur : ils n'en sacrifient et n'en mangent jamais. Les autres animaux, loin d'être impurs, sont regardés comme sacrés. De tous les oiseaux, la colombe est celui qui leur paraît la chose la plus sainte : défense est faite d'y toucher, et ceux qui les touchent involontairement sont impurs durant toute cette journée. Aussi cet oiseau demeure-t-il avec les hommes, entre dans les maisons et mange presque toujours à terre.

55. Je vais dire maintenant ce que font ceux qui se rendent à ces cérémonies. Quand un homme veut aller à Hiéropolis, il se rase la tête et les sourcils, ensuite il sacrifie une brebis, en coupe la chair et la mange. Après quoi il étend la peau à terre, se met à genoux dessus et relève sur sa tête la tête et les pieds de l'animal ; en même temps, il fait une prière, dans laquelle il demande aux dieux de recevoir favorablement son sacrifice et leur en promet un plus magnifique par la suite. Cette cérémonie achevée, il pose une couronne sur sa tête et sur celle de tous ceux qui doivent l'accompagner dans son voyage, puis il sort de sa maison pour se mettre en chemin. Tout le temps qu'il est en route, il n'use que d'eau froide, soit pour sa boisson, soit pour ses bains. Et il couche toutes les nuits sur la terre, attendu qu'il ne lui est pas permis de monter sur un lit avant d'avoir achevé son pèlerinage et d'être de retour dans ses foyers.

56. Arrivé à Hiéropolis, il loge chez un hôte qui ne le connaît pas ; il y a là, en effet, des hôtes publics institués pour chaque ville, et qui reçoivent chacun suivant son pays. Les Assyriens les appellent instructeurs, parce qu'ils donnent toutes les instructions nécessaires.

57. Les arrivants ne sacrifient pas dans l'enceinte sacrée; mais lorsqu'ils ont présenté la victime à l'autel et répandu les libations, ils la ramènent vivante à leur demeure, l'immolent en particulier et font les prières voulues.

58. Il y a une autre manière de sacrifier; la voici. On couronne les victimes vivantes, puis on les précipite du haut des propylées et elles meurent de leur chute. Il y en a qui précipitent ainsi leurs propres enfants, non pas absolument comme les animaux, mais enfermés dans un sac. On les conduit au temple par la main, et on invective contre eux pendant la route, en leur disant qu'ils ne sont pas des enfants, mais des bœufs.

59. Tous s'amuse à se faire des piqûres, soit aux mains, soit au cou, et voilà pourquoi tous les Assyriens portent des stigmates.

60. Ils ont encore une autre coutume, qui ne leur est commune qu'avec un autre peuple de la Grèce, les habitants de Trézène. Je vais dire ce qui a lieu chez ces derniers. Les habitants de Trézène ont fait une loi qui défend aux jeunes filles et aux jeunes gens de contracter mariage, avant d'avoir coupé leur chevelure en l'honneur d'Hippolyte. La même loi existe aussi à Hiérapolis. Les jeunes gens y consacrent aussi les prémices de leur barbe. On laisse croître les cheveux des enfants depuis leur naissance, pour les consacrer aux dieux; arrivés dans le temple, on les leur coupe, on les dépose dans des vases d'argent, et quelquefois d'or, qu'on attache avec des clous; on inscrit le nom de chaque enfant sur le vase et l'on s'en va. Il y a encore dans le temple mes cheveux et mon nom.

LXXIII

ÉLOGE DE DÉMOSTHÈNE¹.

1. Je me promenais sous le Portique, du côté gauche en sortant, le seize du mois², avant midi : je rencontre Thersagoras. Vous le connaissez, je pense. C'est un petit homme, au nez crochu, au teint pâle, mais d'un caractère décidé. Le voyant venir de mon côté : « Thersagoras, mon poète, où vas-tu, d'où viens-tu ? lui dis-je. — De chez moi, répond-il, et je viens ici. — Est-ce pour te promener ? — Sans doute, et j'en ai besoin. J'ai passé toute la nuit debout : je voulais célébrer le jour de la naissance d'Homère, en lui consacrant quelques prémices poétiques. — C'est bien fait à toi de payer ainsi le prix de ton éducation à celui qui te nourrit. — Dès que j'eus commencé, le temps a fui si vite, que je suis arrivé jusqu'à midi sans m'en apercevoir, et c'est pour cela que j'ai besoin de me promener, comme je te le disais.

2. « Mais je viens ici avant tout, ajouta-t-il, pour adresser mes hommages à ce grand homme (en même temps il me montrait du doigt la statue d'Homère aux cheveux flottants qui est, tu le sais, à la droite du temple des Ptolémées)³, je viens lui adresser mes vœux, et le prier de m'accorder une heureuse veine poétique. — Plût aux dieux, repris-je, qu'il n'y eût qu'à demander ! Il y a déjà longtemps que j'aurais fatigué Démosthène de mes vœux, en le priant de m'aider à célébrer aussi le jour de

1. Les avis sont partagés sur l'authenticité de ce dialogue. Nous avons suivi l'opinion de Wieland et de Lehmann, qui le croient en tout digne du talent de Lucien. Cf. *L'Éloge de Démosthène*, par Libanius, édition de Claude Morel, p. 84; Denys d'Halicarnasse, *Lettres à Ammée*, et *De la véhémence de Démosthène*; Plutarque, *Parallèle de Démosthène et de Cicéron*; Cicéron, *Brutus*, *passim*; Quintilien, *Éducation de l'orateur*, X, 1; Maury, *Essai sur l'éloquence*, etc.

2. Pyanepsion, qui correspond au mois d'octobre. C'est ce jour que mourut Démosthène.

3. Voy. Élien, *Hist. div.*, XIII, xxii.

sa naissance. S'il ne s'agissait que de souhaiter, je joindrais mes prières aux tiennes, et nous mettrions notre trouvaille en commun. — Pour moi, reprit-il, je ne puis attribuer qu'à Homère la facilité coulante que j'ai éprouvée cette nuit et ce matin. Je me suis senti transporté d'un enthousiasme prophétique et divin. Tu en jugeras toi-même. J'ai pris exprès mon ouvrage sur moi, pour le montrer au premier de mes amis que je rencontrerais de loisir. Il me semble que tu n'as absolument rien à faire.

3. — Tu es heureux, lui répondis-je, de ressembler à ce vainqueur olympique, qui, après avoir remporté le prix de la longue course ¹ et lavé la poussière qui le couvrait, s'amusait le reste du temps à regarder le spectacle ou à causer avec un athlète, dans le moment même qu'on appelait les lutteurs au combat. — C'est vrai, dit-il, mais quand on entre dans la carrière, on ne perd pas son temps à causer. — Tu me fais l'effet, lui dis-je, d'un homme qui a remporté le prix de la longue course poétique, et tu veux, je le vois bien, te moquer de celui qui craint d'affronter la fortune du stade.

4. — Vraiment, reprit-il en souriant, que de difficultés tu sembles te créer ! — Mais tu t'imagines peut-être, lui dis-je, que Démosthène n'est rien en comparaison d'Homère. Tu es tout fier de ton éloge d'Homère, et tu crois que celui de Démosthène est peu de chose pour moi. — Tu me calomnies, reprit-il ; je suis loin de vouloir établir de rivalité entre ces deux héros, quoique je me sente pencher vers Homère. — A merveille, répondis-je ; mais moi, penses-tu que je sois moins partisan de Démosthène ?

5. « Quoique tu ne déprécies pas le sujet que je me propose, on voit bien pourtant que tu regardes la poésie comme la seule œuvre estimable ; tu méprises sans réserve les travaux de la rhétorique, comme un cavalier qui dédaigne l'infanterie. — Les dieux me gardent d'être assez fou pour cela, répondit-il, quoiqu'il faille un peu de folie pour frapper aux portes des Muses ! — Eh mais ! repris-je, les prosateurs n'ont-ils donc pas aussi besoin d'une inspiration divine, quand ils veulent ne pas ramper terre à terre, mais élever leurs pensées ? — Je le sais bien, dit-il ; et souvent je me plais à comparer ce qu'il y a chez les prosateurs, et notamment chez Démosthène, de véhémence, par exemple, d'amertume et d'enthousiasme, avec les mêmes qualités répandues dans Homère. Ainsi je place cet hémistiche :

...Ivrogne à l'œil de chien²,

1. Elle consistait à parcourir huit fois le stade. — 2. *Iliade*, I, v. 225.

en regard des reproches adressés à Philippe sur « son ivresse, ses danses et ses excès ¹. » Je compare :

....Voilà le seul augure ² !

à cette pensée : « Il faut que tous les gens de bien ayant bon espoir ³..., » et le vers :

Que de pleurs verserait le généreux Pélée ⁴ !

à cette phrase : « Que de larmes répandraient ces braves citoyens qui combattirent jusqu'à la mort pour la gloire et pour la liberté ⁵ ! » Je rapproche les flots d'éloquence de Python ⁶ « des discours d'Ulysse

Pressés comme la neige en flocons épandue ⁷ ; »

et cette belle réflexion :

Si nous pouvions vieillir dans l'immortalité ⁸ !

de cette autre : « Le but vers lequel tend toute la vie des hommes, c'est la mort; c'est en vain qu'on s'enfermerait dans une cave pour lui échapper ⁹ ; » et mille autres idées où le génie des deux écrivains se rencontre.

6. « Je me plais surtout à observer les tours passionnés, les figures, les tropes qu'ils emploient, cette variété qui n'engendre jamais la satiété, les transitions adroites par lesquelles ils reviennent, leurs comparaisons justes et élégantes, et leur haine de tout ce qui sent le barbare.

7. « Il m'a semblé souvent, car je ne veux point déguiser la vérité, que Démosthène, qui, dit-on, ne met pas de frein à sa franchise, châtiée avec plus de vigueur l'indolence des Athéniens, que celui qui appelle les Achéens des Achéennes ¹⁰ : son souffle plus soutenu va mieux aux grandes catastrophes de la Grèce, que celui du poète qui sème de dialogues les péripéties d'un combat, et refroidit l'action par de longs entretiens.

8. « Souvent encore le nombre, le rythme et la cadence marchent sur les pas de l'orateur avec une poétique harmonie, de même qu'Homère a aussi ses antithèses, ses balancements

1. *Seconde olymthienne*. — 2. *Iliade*, XII, v. 243. — 3. *Sur la couronne*. —

4. *Iliade*, VIII, v. 425. — 5. *Contre Aristocrate*.

6. *Sur la couronne*, Python était un orateur envoyé par Philippe à Thèbes, pour accuser les Athéniens d'avoir trahi la cause commune.

7. *Iliade*, III, v. 222. — 8. *Iliade*, XII, v. 323. — 9. *Sur la couronne*. Cf. Montaigne, *Essais* II, ch. III. — 10. Allusion à l'*Iliade*, II, v. 235.

de périodes, ses hardiesses de figures, et ses délicatesses de style. Il semble que la nature et l'art aient également concouru à former leur génie. Comment donc alors pourrais-je mépriser ta Calliope, quand j'en conçois une si haute idée ?

9. « Cependant, je ne regarde pas moins l'entreprise de louer Homère comme une œuvre deux fois plus pénible que celle à laquelle tu t'astreins en louant Démosthène, non par la difficulté des vers, mais par celle du sujet même. Ainsi, je n'ai pour base de mon éloge que le talent même de mon poète. Tout le reste est incertain, sa patrie, sa naissance, le temps où il a vécu. Si l'on avait sur ce point des lumières précises, il ne serait pas pour les hommes

Un éternel sujet de lutte interminable¹.

On lui assigne pour patrie Chios, Colophon, Cumes, Smyrne, Thèbes d'Égypte, et mille autres villes². Son père était, dit-on, Méon de Lydie, ou bien un fleuve, sa mère Mélanopé, ou une nymphe hamadryade, à défaut d'une filiation humaine. On fixe l'époque de sa vie à l'âge héroïque ou à la période ionienne. On est si loin de savoir quel est le rapport de son âge avec celui d'Hésiode, qu'on ignore jusqu'à son véritable nom, et il y a des gens qui préfèrent au nom sous lequel il est connu celui de Mélésigène. Quant à sa fortune, on dit qu'il fut pauvre et aveugle. Mais il vaudrait mieux laisser ces questions dans l'obscurité qui les enveloppe. Seulement, tu vois comme je suis mal à l'aise pour faire son éloge d'après un poème dénué de faits biographiques, et en ne le jugeant que par le génie qu'il déploie dans ses vers.

10. « Pour toi, au contraire, continua-t-il, ton œuvre est sous ta main, facile, courante, fondée sur des faits positifs et connus. C'est un mets tout préparé, qui n'attend plus que tes assaisonnements. Est-il, en effet, quelque chose de grand et de brillant que la fortune ne rattache à la vie de Démosthène ? Tout n'en est-il pas fameux ? N'a-t-il pas pour patrie Athènes, la ville opulente et glorieuse entre toutes, le boulevard de la Grèce ? Rencontrant Athènes dans mon sujet, comme j'userais de la liberté poétique, pour exposer le tableau des amours des dieux, leurs débats judiciaires, leur séjour, leurs présents, les mys-

1. Euripide, *Phéniciennes*, v. 503.

2. Voy., sur ces questions, Dugas-Montbel, *Histoire des poésies homériques*, dans sa traduction d'Homère, édition de F. Didot.

3. C'est-à-dire né sur les bords du Méléès, affluent du golfe de Smyrne.

tères d'Éleusis! Quant à ses lois, ses tribunaux, ses assemblées, son Pirée, ses colonies, ses trophées et sur terre et sur mer, il n'est personne, comme dit Démosthène, qui puisse en parler dignement. J'aurais donc une matière abondante de discours; et je ne croirais pas que cet éloge fût un hors-d'œuvre, puisque c'est une des règles du genre de rehausser par leur patrie ceux qu'on a entrepris de louer¹. C'est ainsi qu'Isocrate a relevé l'éloge d'Hélène par celui de Thésée². Et puis la nation des poètes est libre. Mais tu crains peut-être que la disproportion de ton œuvre ne te fasse appliquer la plaisanterie proverbiale : « C'est une étiquette plus grande que le sac. »

11. « Laissons donc Athènes, et commençons par dire que le père de notre orateur était triérarque³. Voilà, comme dit Pindare, notre édifice posé sur une base d'or. En effet, il n'y avait pas dans Athènes de dignité plus brillante. Quoique ce père soit mort lorsque Démosthène était encore enfant⁴, loin de regarder cette perte comme un malheur pour lui, nous y voyons une source de gloire, puisqu'elle mit en relief la noblesse de son caractère.

12. « Quant à Homère, l'histoire ne nous apprend rien de son éducation, ni de ses premiers exercices : on ne peut trouver de matériaux pour son éloge que dans les œuvres qu'il a construites lui-même, attendu qu'on n'a rien de précis sur la manière dont il fut élevé : on ne peut pas même recourir au laurier d'Hésiode, qui inspira si aisément des vers à un simple berger. Mais toi, que n'as-tu point à dire en parlant de Callistrate⁵? Quel brillant catalogue que les noms d'Alcidamas, d'Isocrate, d'Isée, d'Eubulide⁶! Tandis que dans Athènes mille séductions entraînent ceux mêmes qui sont soumis à l'autorité paternelle, Démosthène, dans un âge où la pente vers le plaisir est facile à la jeunesse, n'abuse pas de la liberté de débauche que lui laisse la négligence de ses tuteurs; il n'écoute que son amour pour la sagesse

1. Cette règle est donnée par tous les rhéteurs qui ont traité *ex professo* des conditions de l'éloge et du blâme, Théon, Aphthonius, Ménandre, Quintilien.

2. Voy. notre thèse latine *De ludicris*, etc., p. 44 et suivantes.

3. « Les triérarques, chez les Athéniens, étaient des citoyens riches, qui étaient chargés d'équiper un certain nombre de vaisseaux, de leur fournir les agrès et les munitions nécessaires. » BELIN DE BALLU.

4. Il n'avait alors que sept ans.

5. Voy. Belin de Ballu, *Hist. de l'éloquence chez les Grecs*, t. I, p. 476.

6. Voy., sur ces rhéteurs, Belin de Ballu, ouvrage cité, t. I, p. 408, 90, 239. Quant à Eubulide, que Belin de Ballu avoue ne point connaître, c'était, suivant Dusoul, un philosophe de Milet.

et pour la politique, qui ne le conduit point aux portes de Phryné¹, mais à celles d'Aristote, de Théophraste, de Xénocrate et de Platon.

13. « Là, mon cher ami, ton discours prendrait une tournure philosophique. Tu distinguerais deux sortes d'amours agissant sur les hommes. L'un, né de l'écume de la mer, agité, furieux, fait bouillonner dans l'âme les flots de la Vénus populaire, soulevés par la fougue de la jeunesse; c'est une véritable tempête : l'autre nous attire par une chaîne d'or qui descend du ciel; il n'a ni feu, ni flèches qui fassent des blessures incurables; l'image pure et brillante de sa beauté inspire un délire plein de sagesse aux âmes qui, suivant les expressions d'un poète tragique²,

Sont près de Jupiter et parentes des dieux.

14. « Rien ne coûte à cet amour : tête rasée, séjour dans un antre, miroir, pointe d'épée, travail de la langue à un âge déjà avancé, soin de l'action oratoire, mémoire aiguisée, mépris du tumulte, labeur des nuits succédant à celui des jours. Qui ne sait à quel point ces moyens ont élevé l'éloquence de Démosthène, quel nerf il sait donner à ses pensées et à son style, comme il dispose tout pour produire la conviction? Magnifique par son ampleur, rempli de vigueur et de souffle, plein de sobriété dans l'emploi des mots et des sentences, de variété dans les tours et les figures. Seul, en un mot, de tous les orateurs, comme le dit Léosthène, il offre le modèle d'une éloquence vivante et solide comme l'écrivain.

15. « Bien différent d'Eschyle, qui, si l'on en croit Callisthène, écrivait ses tragédies dans le vin, l'âme échauffée et bouillante, Démosthène ne travaille pas sous l'influence de l'ivresse; il ne boit que de l'eau; et c'est sans doute pour le railler de cette habitude que Démade disait : « Les autres orateurs harangent à l'eau³, Démosthène y compose. » Pythéas aussi prétendait que la perfection des discours de Démosthène sentait l'huile de la lampe, qui éclairait son travail nocturne. Tel est, ajouta Thersagoras, le vaste champ qui se présente à toi; il est commun à mon sujet, et la poésie d'Homère pourrait me fournir une matière également étendue.

16. « Mais si tu passes maintenant aux vertus de ton héros, à

1. Il y eut deux célèbres courtisanes de ce nom. Celle dont parle Lucien a été mise en scène par Fontenelle dans un de ses *Dialogues des morts*.

2. Poète inconnu. — 3. Allusion à la clepsydre.

son humanité, au noble usage de ses richesses, à l'éclat de ses fonctions publiques.... » Il allait continuer et compléter son énumération, lorsque, me mettant à sourire : « Est-ce que tu as résolu, lui dis-je, de m'inonder les oreilles de ton flux de paroles, comme ferait un baigneur ? — Oui, ma foi, reprit-il; et les festins qu'il a donnés au peuple, et les dépenses volontaires pour les jeux publics, et les armements de galères, et les murs élevés, et les canaux creusés, et les rachats de prisonniers, et les jeunes filles dotées, et l'excellence de son administration, et les ambassades, et les lois promulguées ! Ah ! toutes les fois que je songe à la grandeur de cette carrière politique, je ne puis m'empêcher de rire, quand je vois un homme froncer le sourcil et craindre de ne pas trouver dans les actions de ce grand orateur une matière satisfaisante pour son éloge.

17. — Peut-être, mon cher ami, t'imagines-tu, repris-je, que de tous ceux qui ont passé leur vie à étudier l'art oratoire, je suis le seul dont les oreilles n'ont jamais retenti des belles actions de Démosthène ? — Apparemment, répondit-il, puisque tu penses que nous avons besoin d'un auxiliaire pour écrire son éloge. A moins que tu n'éprouves un sentiment tout contraire, et que l'éclat dont ton héros est environné ne t'empêche de fixer sur lui tes regards. C'est précisément ce qui m'est arrivé la première fois que j'ai voulu écrire sur Homère. Peu s'en est fallu que je n'aie renoncé à ce sujet, que mes yeux ne pouvaient soutenir. Cependant, je ne sais comment, mon âme s'est remise : je me suis peu à peu accoutumé à le contempler en face, et il me semble maintenant que je ne puis plus être considéré comme un homéride bâtard, puisque je ne détourne plus mes yeux de ce soleil.

18. « C'est encore en ceci que ton œuvre est plus facile que la mienne. La gloire d'Homère n'étant fondée que sur son génie poétique, on est obligé de s'attacher à ce point exclusif. Mais toi, du moment où tu as tourné tes pensées vers Démosthène, tu n'es troublé que par l'embarras du choix ; tu ne sais à quel trait doit s'arrêter ta pensée, semblable à ces gourmands, assis autour des tables syracusaines¹, ou bien aux hommes passionnés pour la musique et le spectacle, qui, environnés de mille objets qui flattent leurs oreilles et leurs yeux, ne savent où porter l'incertitude capricieuse de leurs désirs. Ainsi tu sautes, je le crois, d'un sujet à l'autre, sans savoir où te fixer ; tu tournes dans un cercle où t'entraînent tour à tour le noble caractère de

1. Cf. ix^e *Dialogue des morts*, 2.

ton héros, son ardeur impétueuse, sa vie tempérante, sa véhémence oratoire, son courage dans l'action, son mépris de présents considérables, sa justice, son humanité, sa bonne foi, son bon sens, sa prudence, les nombreux et glorieux services rendus par lui à la république. Peut-être en voyant tous ces décrets, ces ambassades, ces harangues, ces lois, ces armements navals, l'Eubée, Mégare, la Béotie, Chios, Rhodes, l'Hellespont, Byzance, ne sais-tu où porter ton esprit que sollicitent tant de hauts faits.

19. « C'est l'hésitation de Pindare, dirigeant son génie vers mille objets à la fois ¹ :

Que chantera ma muse? Est-ce l'Ismène,
Ou Mélia, la nymphe au fuseau d'or,
Thèbe aux yeux bleus, le vaillant fils d'Alcmène?
Est-ce Cadmus, et sa race au bras fort?
Est-ce Bacchus, qui souffle la folie?
Est-ce l'hymen de la blanche Harmonie?

De même tu me parais ne pas savoir laquelle tu célébreras d'abord de la vie, de l'éloquence, de la philosophie, de l'administration ou de la mort de ton héros.

20. « Cependant, continua-t-il, il n'est pas difficile de sortir de cette incertitude. Choisis telle de ses qualités que tu voudras, son éloquence; par exemple, et fais-en le sujet de ton discours. Celle de Périclès ne suffirait pas même pour en donner une idée. Nous connaissons, il est vrai, par la renommée, ses éclairs, ses foudres, son aiguillon persuasif, mais nous ne voyons pas son éloquence même; elle n'a d'existence que dans l'idée sous laquelle nous nous la représentons; il n'en reste rien qui soutienne l'épreuve du temps et le jugement des hommes. Celle de Démosthène, au contraire.... mais c'est un tableau que je te laisse à tracer, si tes vues se tournent de ce côté.

21. « Aimes-tu mieux considérer les vertus de son âme ou ses talents politiques? Il conviendra peut-être alors de traiter séparément une seule de ses qualités, ou, si tu veux une matière plus abondante, d'en prendre deux ou trois, qui suffiraient à ton discours, tant elles sont toutes également brillantes. Or, si notre éloge n'est pas général, mais partiel, nous suivrons la règle d'Homère, qui souvent ne loue de ses héros qu'une partie d'eux-mêmes, les pieds, la tête ou la chevelure, quelquefois leurs armes, leur bouclier. Jamais les dieux n'ont trouvé mau-

1. Cf. traduction de C. Poyard, p. 228.

vais les éloges des poètes chantant leur fuseau, leur arc, leur égide, loin de s'offenser de les entendre louer quelque partie de leur corps ou de leur esprit; car il est impossible de parler de toutes leurs perfections à la fois. Ainsi Démosthène ne se fâchera pas de n'être loué par nous que pour une seule de ses qualités. »

22. Après cette tirade de Thersagoras : « Je crois, lui dis-je, que, sous prétexte de me montrer seulement que tu es un bon poète, tu es venu m'entretenir de Démosthène pour prouver que tu parles aussi bien en prose qu'en vers. » Alors lui : « Je ne voulais, me répondit-il, que te mettre sous les yeux l'extrême facilité de ton sujet, et je me suis laissé aller jusqu'à te tracer en courant le plan de ton discours, espérant d'ailleurs que cette allégeance de travail te disposerait mieux à m'entendre. — Tu ne m'as pas beaucoup avancé de ce côté, sache-le bien, lui dis-je; j'ai peur, au contraire, que le mal n'ait fait qu'empirer. — Voilà, reprit-il, une belle guérison à entreprendre! — Mais tu ne sais pas, repartis-je, quel est le mal dont je parle, et, comme nos médecins, faute de connaître la partie malade, tu en soignes une autre. — Qu'est-ce donc? — Tu cherches à remédier à un trouble tout naturel chez un jeune homme qui débute dans la carrière oratoire; mais il y a déjà longtemps que ces ressources sont usées pour moi : ainsi tes moyens curatifs, pour me tirer de peine, sont hors de saison. — Eh bien, reprit-il, voici un remède tout simple; il faut, comme dans un voyage, prendre la route la plus fréquentée et la plus ordinaire.

23. — C'est vrai, mais je me suis proposé une gloire tout autre que celle d'Annicéris de Cyrène¹ en présence de Platon et de ses amis. On dit que ce Cyrénéen, voulant montrer quelle était son adresse à conduire un char, fit plusieurs fois le tour de l'Académie en suivant les mêmes traces, et avec tant de justesse, qu'il ne laissa sur le sable qu'une seule empreinte de ses roues. Je me propose un but tout différent : je veux sortir des sentiers battus; seulement je ne crois pas facile de m'ouvrir de nouveaux chemins et de laisser les routes frayées. — Alors, reprit-il, use de l'artifice de Pauson. — En quoi consiste-t-il? répondis-je; je n'en ai jamais entendu parler.

24. — On avait commandé au peintre Pauson² le tableau

1. Voy. Élien, *Hist. div.*, II, xxvii.

2. Cf. Aristote, *Poétique*, chap. ii. C'était, selon M. Egger, un artiste du siècle de Périclès, sur lequel on peut consulter Sillig, *Catalogus artificum*.

d'un cheval se roulant par terre. Il se met à peindre un cheval courant et soulevant la poussière autour de lui. Il y travaillait, lorsque celui qui le lui avait commandé arrive et se plaint de ce que l'artiste ne fait pas ce qu'il avait promis. Pauson ordonne à un esclave de retourner le tableau sens dessus dessous et montre ainsi le cheval se roulant sur le sable. — Tu es un homme agréable, Thersagoras, lui dis-je, si tu crois que, depuis si longtemps, je n'ai encore essayé qu'un seul moyen : j'ai épuisé tous les procédés, toutes les inventions, toutes les transformations, et je crains de me voir à la fin réduit au sort de Protée. — De quoi veux-tu parler ? — De ce qui lui arrivait lorsque, pour se dérober à la vue des hommes, il épuisait toutes les métamorphoses, animaux, plantes, éléments : ne sachant plus quelle forme prendre, il redevenait Protée comme devant.

25. — Oh ! pour toi, reprit-il, tu surpasses Protée même par toutes les ruses que tu emploies pour éviter de m'entendre. — Non, mon cher, lui répondis-je ; et, pour me livrer tout entier à ce plaisir, j'oublierai quelque temps le soin qui me pèse. Peut-être que, délivré des douleurs de l'enfantement, tu partageras avec moi celles que j'éprouve à produire. » Thersagoras y consent. Nous nous asseyons sur un talus, j'écoute, et il me lit un poème du style le plus noble. Mais, au milieu de sa lecture, pris tout à coup d'un mouvement d'enthousiasme, il ferme son livre, et me dit : « Il faut que je récompense ton audition bienveillante comme on paye à Athènes la présence à une assemblée ou une séance au tribunal. Vois combien tu dois me savoir gré.... — Oh ! je te sais un gré infini, lui répondis-je, même avant de savoir ce que tu veux me dire.

26. — Mais enfin qu'est-ce donc ? — J'ai trouvé dernièrement, reprit-il, des Mémoires ¹ sur la maison royale de Macédoine, et le plaisir que j'ai éprouvé en les lisant m'a fait acheter le livre. Je viens de me rappeler que je l'ai chez moi. Il contient, entre autres objets, des particularités secrètes sur Antipater et Démosthène, et je me figure que tu seras content de les connaître. — Assurément, repris-je, et, pour te remercier de cette bonne nouvelle, je veux entendre le reste de tes vers. Je ne te quitterai point que tu n'aies complètement tenu ta promesse. Tu m'as déjà splendidement traité à l'occasion de la

1. Wieland fait observer, avec sa sagacité ordinaire, que Lucien invente cette découverte de documents officiels, afin de donner plus d'autorité et de vraisemblance à son éloge.

naissance d'Homère, et il me semble que tu me traiteras aussi bien pour célébrer celle de Démosthène. »

27. Lorsque Thersagoras eut récité le reste de son poème, nous restâmes encore assis ce qu'il fallait de temps pour payer à la poésie un juste tribut d'éloges; après quoi nous nous rendîmes à sa demeure. Nous eûmes d'abord quelque peine à trouver le livre; mais l'ayant enfin rencontré, je m'en saisis et je m'en allai. Après avoir lu cet ouvrage, j'en fus si satisfait, que je pris la résolution d'en recueillir les principaux traits pour vous les communiquer, sans y rien changer et en les copiant mot pour mot. En effet, on ne rend pas moins hommage à Esculape, lorsqu'en entrant dans son temple on lui chante les hymnes d'Alisodème de Trézène¹ ou ceux de Sophocle. Depuis longtemps, on ne fait plus de poésie nouvelle en l'honneur de Bacchus, ni comédie, ni tragédie; mais on n'en sait pas moins gré à ceux qui recueillent les ouvrages des anciens poètes et les représentent en public: ils honorent également Bacchus.

28. Suivant ce livre (or, je prends ces Mémoires à l'endroit où sont racontés les faits relatifs à mon sujet), on vient annoncer à Antipater l'arrivée d'Archias. Cet Archias, si quelqu'un de nos jeunes gens ne le connaît pas, est celui qui fut chargé par Antipater d'aller se saisir des exilés. On lui avait enjoint d'amener Démosthène, plutôt par la persuasion que par la violence, auprès d'Antipater. Antipater se flattait de l'espoir de voir d'un jour à l'autre arriver Démosthène. Aussi, dès qu'on lui apprend qu'Archias est de retour de Calaurie², il ordonne qu'on le fasse entrer sur-le-champ: il entre.... Mais le livre lui-même va nous apprendre le reste.

29. ARCHIAS. Salut et bonheur, Antipater!

ANTIPATER. Puis-je ne pas être heureux, si tu m'amènes Démosthène?

ARCHIAS. Je vous l'amène autant qu'il a été en mon pouvoir. J'apporte l'urne qui contient ses restes.

ANTIPATER. Ah! tu as trompé mon espérance, Archias. Qu'ai-je besoin de ces ossements et de cette urne, si je n'ai pas Démosthène lui-même?

ARCHIAS. Prince, il ne m'a pas été possible de retenir son âme de force.

ANTIPATER. Pourquoi ne l'as-tu pas pris vivant?

1. On ne trouve nulle part ailleurs le nom de ce poète.

2. Ile de la mer Égée, sur la côte du Péloponèse, célèbre par son temple de Neptune, aujourd'hui *Kalavria*.

ARCHIAS. Il vivait, lorsque nous l'avons pris.

ANTIPATER. Il est donc mort en chemin?

ARCHIAS. Non, mais où nous l'avons trouvé, à Calaurie.

ANTIPATER. C'est votre faute sans doute; vous n'avez pas eu pour lui les ménagements nécessaires.

ARCHIAS. Cela n'a pas dépendu de nous.

ANTIPATER. Que dis-tu? Tu me parles par énigmes, Archias. Quoi! vous l'avez pris vivant, et il n'est pas entre vos mains!

30. ARCHIAS. Ne nous aviez-vous pas défendu d'employer d'abord aucune violence? Mais lors même que nous aurions usé de force, nous n'aurions pas été plus avancés. Déjà nous préparions....

ANTIPATER. Vous avez eu tort de rien préparer. Ce sont vos violences, sans doute, qui l'ont fait mourir.

ARCHIAS. Nous ne l'avons pas tué; mais la persuasion ne faisant rien, il fallait employer la contrainte. D'ailleurs, prince, quel avantage y avait-il à ce qu'il arrivât ici vivant? Vous ne pouviez rien faire que l'envoyer à la mort.

31. ANTIPATER. Ménage tes expressions, Archias. Je vois bien que tu n'as jamais connu ni Démosthène ni l'idée que j'avais de lui. Tu croyais apparemment qu'il m'était indifférent de trouver ou un Démosthène ou l'un de ces rhéteurs corrompus, tels qu'Himérée de Phalère, Aristonic de Marathon, Eucrate du Pirée¹, orateurs semblables à des eaux torrentielles, hommes de rien, qui nagent pour ainsi dire à la surface des émeutes, dont l'audace augmente au moindre espoir de trouble, et qui tombent ensuite, comme le vent du soir; ainsi fut Hypéride, rhéteur sans foi, traître à l'amitié, flatteur du peuple, qui, sans rougir, employa l'adulation pour noircir Démosthène aux yeux de la multitude, et devint le ministre d'actes dont se repentirent ceux mêmes auprès desquels il s'en faisait un titre. En effet, peu de temps après cette calomnie, Démosthène fut rappelé de son exil avec encore plus d'éclat qu'Alcibiade. Mais Hypéride s'en inquiéta fort peu; il n'eut pas honte d'employer contre ses plus intimes amis une langue que je lui fis enfin couper, pour le punir de son ingratitude.

32. ARCHIAS. Eh quoi? Démosthène n'était-il pas notre plus cruel ennemi?

ANTIPATER. Non; il ne pouvait l'être aux yeux de quiconque estime la loyauté du caractère, et aime la franchise et la fer-

1. Plutarque les mentionne aussi dans sa *Vie de Démosthène*.

meté¹. La probité est toujours probité, même dans un ennemi, et la vertu, partout où elle est, mérite nos hommages. Je ne serai pas moins généreux que Xerxès, qui, plein d'admiration pour les Lacédémoniens Bulis et Sperchis², les renvoya, lorsqu'il pouvait les faire mettre à mort. Si jamais j'ai admiré quelqu'un, c'est Démosthène, que j'ai vu seulement deux fois à Athènes, et encore pas assez à loisir; aussi mon admiration le juge-t-elle sur ce qu'on m'en a dit et sur ses actes publics, mais non, comme on pourrait le penser, d'après son talent oratoire. Notre Python n'était donc rien auprès de lui; et les discours des orateurs attiques un véritable jeu d'enfants, comparés à la vigueur, au nerf, à la perfection du style, à l'élégance des pensées, à l'enchaînement des preuves, à la force de persuasion, à l'entraînement irrésistible de Démosthène. Aussi me suis-je repenti d'avoir assemblé les Grecs à Athènes, dans l'espoir de voir les Athéniens réfutés par Python, dont les promesses m'avaient séduit; nous avons été nous briser contre Démosthène et contre les arguments de Démosthène: nous n'avons pu nous élever à la hauteur de sa parole.

33. Et cependant sa puissance oratoire n'avait que le second rang dans mon estime. Je ne la considérais que comme un instrument. Mais Démosthène lui-même, je ne pouvais me lasser d'en admirer le bon sens, la sagacité, l'âme droite et ferme, comme un gouvernail au milieu des flots déchaînés de la fortune, et ne pliant sous aucun revers. Je sais que Philippe avait la même opinion que moi sur ce grand homme. Un jour qu'on lui parlait d'une harangue violente prononcée contre lui à Athènes par Démosthène, Parménion s'indignait et lançait des sarcasmes contre l'orateur: « Parménion dit Philippe, Démosthène a le droit de tout dire. Seul de tous les démagogues de la Grèce, il n'est point porté sur mes registres de dépense; et, pourtant, je me ferais plus volontiers à lui qu'aux greffiers des trirèmes. Chacun d'eux est inscrit comme ayant reçu de moi de l'or, du bois, des revenus, des troupeaux, des terres en Béotie ou en Macédoine; mais nous prendrions plus tôt avec nos machines la citadelle de Byzance, que Démosthène avec notre or³.

1. C'est une heureuse idée de Lucien d'avoir ainsi placé l'éloge de Démosthène dans la bouche d'Antipater, et plus loin dans celle de Philippe.

2. Voy. Hérodote, VII, cxxxiv. On y lit *Sperthiès* au lieu de *Sperchis*; mais la différence est légère.

3. Sur l'incorruptibilité de l'orateur grec, voy. Plutarque, dernier chapitre de la *Vie de Démosthène*.

34. « Pour moi, Parménion, continua-t-il, si quelque Athénien, parlant au milieu d'Athènes, préfère mes intérêts à ceux de sa patrie, je veux bien lui prodiguer mon or, mais il n'aura jamais mon amitié. Celui qui, au contraire, fait éclater sa haine contre moi en faveur de sa patrie, je lui déclare la guerre, je l'attaque comme une citadelle, un rempart, un arsenal, un fossé, mais j'admire sa vertu, et je porte envie au bonheur de la ville qui possède un tel citoyen. Les autres, quand je n'en aurai plus besoin, je m'en débarrasserai de bon cœur; mais celui-ci, je voudrais l'avoir auprès de nous plutôt qu'une cavalerie d'Illyriens, de Triballes ou de soldats mercenaires; car jamais je ne mettrai la force de l'éloquence et du génie au-dessous de celle des armes. »

35. Ainsi parlait Philippe à Parménion, et il me tint aussi le même langage. Lorsque Diopithès partit d'Athènes avec une flotte considérable, j'en éprouvais quelque inquiétude; mais Philippe, se mettant à rire : « Eh quoi! me dit-il, vous avez peur pour nous d'un général et de soldats athéniens? Mais leurs trirèmes, leur Pirée, leurs arsenaux, ne sont, à mes yeux, que bagatelles et niaiseries. Que peuvent faire des hommes qui sont toujours en bacchanales, en festins et en danses? S'il n'y avait pas chez eux un Démosthène, je prendrais plus facilement leur ville que je n'ai vaincu les Thébains et les Thessaliens : la ruse, la violence, la surprise, l'argent, en auraient bon marché. Mais Démosthène a l'œil ouvert, il épie les occasions, éclaire nos mouvements, se jette en face de nos armées. Rien ne peut lui échapper, ni manœuvres, ni entreprises, ni desseins. En un mot, cet homme est un obstacle, un rempart qui m'empêche de tout enlever au pas de course. S'il n'avait dépendu que de lui, nous n'aurions pris ni Amphipolis, ni Olynthe, ni la Phocide, ni les Thermopyles. Lui seul est cause que nous n'avons encore ni la Chersonèse, ni les côtes de l'Hellespont.

36. « Il réveille, malgré eux, ses concitoyens assoupis comme s'ils avaient bu de la mandragore; la franchise de sa parole est un fer qui coupe et brûle leur insouciance; il se préoccupe fort peu de leur être agréable; il fait passer aux armées les fonds publics, destinés au théâtre; il rétablit par des lois navales la marine presque entièrement ruinée par le désordre; il relève la dignité des citoyens ravalée depuis longtemps par la perception de la drachme et du triobole : il rappelle leur abaissement aux exemples de leurs ancêtres, à une rivalité généreuse avec les victoires de Marathon et de Salamine; il forme des alliances et des pactes fédératifs entre tous les Grecs : rien ne lui échappe;

aucune ruse ne le trompe ; on ne peut pas plus l'acheter que le roi des Perses n'eût acheté le sage Aristide.

37. « Voilà l'homme que nous devons craindre, Antipater, plutôt que toutes les trirèmes et toutes les flottes. Ce qu'étaient pour les Athéniens d'autrefois Thémistocle et Périclès, Démosthène l'est pour ceux d'aujourd'hui : comparable à Thémistocle pour la finesse, à Périclès pour le bon sens. C'est en l'écoutant qu'ils se sont rendus maîtres de l'Eubée, de Mégare, des côtes de l'Hellespont et de la Béotie. Oh ! que les Athéniens, continua-t-il, font bien nos affaires, quand ils prennent pour généraux un Charès, un Diopithès, un Proxénus, ou des gens de même trempe, et laissent chez eux Démosthène à la tribune ! S'ils faisaient un pareil homme maître absolu des munitions, des vaisseaux, des armées, des circonstances et de l'argent, je craindrais qu'avant peu il ne me mît en danger de lui disputer la Macédoine, lui qui, ne pouvant aujourd'hui me combattre qu'avec des décrets, m'enveloppe de toutes parts, me surprend, trouve des ressources, rassemble des forces, équipe des flottes redoutables, réunit des troupes et me tient tête partout. »

38. Tels étaient, avec d'autres encore, les discours que Philippe me tenait souvent sur ce grand homme. Il regardait comme une faveur signalée de la fortune que les armées ne fussent pas conduites par Démosthène, dont les harangues, semblables à des béliers et à des catapultes mis en mouvement du milieu d'Athènes, ébranlaient et ruinaient tous ses desseins. Après la victoire de Chéronée, il ne cessait de nous rappeler le péril extrême auquel un seul homme nous avait exposés. « Si, contre tout espoir, disait-il, l'incapacité des généraux, l'indiscipline des soldats et une faveur inouïe de la fortune, qui nous a servis en maintes circonstances, ne nous avaient livré la victoire, dans cette seule journée Démosthène nous exposait à perdre l'empire et la vie, en réunissant contre nous les cités les plus importantes et les forces vives de la Grèce, Athéniens, Thébains et le reste des Béotiens, Corinthiens, Eubéens, Mégariens ; tout ce qu'il y avait de peuples redoutables, parmi les Grecs qui avaient été forcés de se grouper contre le danger commun, afin de m'empêcher de pénétrer dans l'Attique. »

39. Tels étaient les discours que Philippe tenait fréquemment sur Démosthène ; et, lorsqu'on lui disait qu'il avait dans les Athéniens de redoutables adversaires : « Je n'en ai qu'un, répondait-il, c'est Démosthène. Si les Athéniens n'avaient pas leur Démosthène, ce ne seraient que des Éniens et des Thessaliens. » Lorsque Philippe envoyait des ambassadeurs dans les

différentes républiques de la Grèce, et que les Athéniens y députaient de leur côté quelqu'un de leurs orateurs, l'ambassade de Philippe réussissait facilement. Mais lorsque Démosthène lui était opposé : « Notre ambassade est inutile, disait Philippe ; il est impossible de triompher de l'éloquence de Démosthène. »

40. Voilà ce que disait Philippe. Et tu croirais, Archias, par Jupiter, que nous qui sommes si inférieurs en tout à ce grand roi, nous n'aurions pris Démosthène que pour l'envoyer à la boucherie, et non pour en faire notre conseiller dans les affaires actuelles de la Grèce et pour le gouvernement de mes États ? Il y a longtemps que sa conduite politique m'a inspiré pour lui une inclination naturelle, qui s'est encore fortifiée par le témoignage d'Aristote. Il ne cessait de nous répéter à Alexandre et à nous-mêmes que, parmi le grand nombre de disciples qui fréquentaient son école, jamais aucun ne lui avait causé plus d'admiration que Démosthène, par la grandeur de son caractère, son application aux exercices, sa gravité, sa vivacité, sa franchise et sa patience.

41. « Pour vous, ajoutait-il, vous ne le regardez que comme un Eubule, un Phrynon, un Philocrate ; vous cherchez à corrompre par des présents un homme qui dépense sa fortune paternelle pour les Athéniens, qui épuise ses richesses à secourir les particuliers pressés par la nécessité, à subvenir aux besoins de l'État ; et, quand cette espérance est déçue, vous croyez effrayer par des menaces celui qui, depuis longtemps, a pris la résolution de sacrifier ses jours au salut de sa patrie ? Quand il blâme ouvertement votre conduite, vous vous emportez contre lui, qui ne se soumettrait pas même au peuple athénien ? Vous ne voyez donc pas, disait-il enfin, que c'est par patriotisme qu'il gouverne la république, et qu'il se fait de cette administration un exercice de philosophie. »

42. Voilà pourquoi, Archias, je désirais si ardemment son amitié ; il m'aurait fait connaître ce qu'il pense de l'état actuel des affaires. Écartant, toutes les fois qu'il eût été nécessaire, les flatteurs qui nous assiègent sans cesse, j'aurais entendu la vérité sortir d'une bouche indépendante, et j'aurais profité des leçons d'une âme désintéressée. Enfin, j'aurais cru juste de lui faire sentir toute l'ingratitude de ces Athéniens, pour lesquels il prodiguait sa vie, quand il pouvait avoir des amis plus reconnaissants et plus fidèles.

ARCHIAS. Prince, vous eussiez peut-être obtenu de lui toute autre chose ; mais vos avances auraient été inutiles : il aimait Athènes jusqu'à la fureur.

ANTIPATER. S'il en est ainsi, Archias, je n'y vois point de remède. Mais comment est-il mort ?

43. ARCHIAS. Je suis convaincu, prince, que votre admiration va redoubler. Nous, en effet, qui l'avons vu, nous étions frappés de stupeur, et nous n'en pouvions pas plus croire nos yeux que ceux qui n'en ont pas été les témoins. Il paraît que depuis longtemps il était résolu de mettre fin à ses jours ; ses dispositions le prouvent assez. Il était assis dans l'intérieur du temple, et nous employions, mais en vain, les discours que nous lui avions tenus les jours précédents.

ANTIPATER. Quels étaient ces discours ?

ARCHIAS. Je lui parlais de votre clémence ; je lui promettais votre pitié sur laquelle je n'osais pas compter, car je vous croyais irrité contre lui ; mais j'employais ce moyen dans l'espoir de le convaincre.

ANTIPATER. Et comment accueillait-il tes paroles ? ne me déguise rien. J'aurais voulu être là, et entendre tout de mes propres oreilles. N'oublie donc rien. C'est, en effet, une chose précieuse que de connaître l'âme d'un grand homme à ses derniers moments. Celui-ci a-t-il paru languissant et faible, ou bien a-t-il conservé cette hauteur d'âme que rien ne pouvait plier ?

44. ARCHIAS. Il n'a fait paraître aucune faiblesse ; mais, me regardant avec un sourire, et faisant allusion à ma première profession¹, il dit que je jouais mal le rôle de menteur dont vous m'aviez chargé.

ANTIPATER. C'est donc par défiance pour vos promesses qu'il s'est donné la mort ?

ARCHIAS. Non. Si vous voulez m'entendre jusqu'au bout, vous verrez que ce n'était pas seulement par défiance ; mais puisque vous m'ordonnez, prince, de ne vous rien cacher : « Les Macédoniens, dit-il, sont gens à n'avoir rien de sacré ; il n'est donc pas étonnant qu'ils veuillent prendre Démosthène comme ils ont pris Amphipolis, Olynthe et Oroe. » Voilà ce qu'il a dit, et d'autres choses encore. J'avais, en effet, amené des secrétaires qui vous ont conservé ses dernières paroles. « Ce n'est point, Archias, a-t-il ajouté, la crainte des tourments et de la mort qui m'empêche de me présenter à Antipater. Mais, si vous dites vrai, je dois prendre encore plus garde de paraître devoir la vie aux séductions de sa clémence, et il ne faut pas que j'abandonne le poste où je me suis moi-même placé, pour passer de Grèce en Macédoine.

1. Archias avait été comédien.

45. « Il me serait glorieux de vivre, Archias, si je devais la vie au Pirée, aux trirèmes que j'ai données à l'Etat, aux murs et aux canaux que j'ai fait creuser à mes frais, à la tribu de Pandion, dont j'ai été un chorège libéral, à Solon, à Dracon, à ma franchise oratoire, à la liberté du peuple, aux décrets militaires, aux lois navales, aux vertus de nos ancêtres, à nos trophées, à la bienveillance de mes concitoyens qui m'ont souvent couronné, à la puissance des Grecs que j'ai sauvés jusqu'à cette heure. S'il fallait devoir la vie à la pitié, ce serait une condition humiliante; mais cette pitié, je l'accepterais encore, si elle me venait de mes compatriotes dont j'ai brisé les fers, des pères dont j'ai marié les filles, de tous ceux dont j'ai payé les dettes.

46. « Mais puisque je ne suis sauvé ni par l'empire des fies ni par celui de la mer, c'est à Neptune que je demande mon salut, c'est à cet autel, à ces lois sacrées. Et si Neptune, continua-t-il, ne peut protéger l'asile de son temple, s'il ne rougit pas de livrer Démosthène à Archias, je mourrai sans m'être prosterné aux pieds d'Antipater comme devant un Dieu. Je pourrais, je le sais, trouver chez les Macédoniens des amitiés plus dévouées qu'à Athènes, je pourrais partager votre fortune, si je voulais me placer auprès d'un Callimédon, d'un Pythéas, d'un Démade. Je pourrais, quoique bien tard, changer de caractère, si je ne respectais pas Codrus et les filles d'Erechthée. Mais je ne veux pas être un transfuge de la fortune et passer dans un autre camp. La mort est un asile assuré où l'on est à l'abri du déshonneur. Et maintenant, Archias, je ne ferai point rougir Athènes en acceptant volontairement l'esclavage, et en abandonnant le plus bel ornement de ma tombe, la liberté.

47. « Tu dois te souvenir, dit-il encore, de ces vers d'un poète tragique¹. Ne sont-ils pas pleins de noblesse ?

Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements;
Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.!

Voilà ce que fait une jeune fille; et Démosthène préférerait une vie déshonorante à une mort honorable; il oublierait ce que Xénocrate², ce que Platon a écrit sur l'immortalité de l'âme? Il lui échappa ensuite quelques paroles amères sur ceux que la fortune rend insolents. Mais qu'ai-je besoin d'en dire davan-

1. Euripide, *Hécube*, v. 508. Nous avons pris les deux vers que La Fontaine, dans *les Filles de Minée*, a traduits du poète grec.

2. Voy. Diogène de Laërte, IV, 12 et 13.

tage? Je finis par le prier et par le menacer tour à tour, mêlant des accents de douceur à un ton d'autorité : « Je me laisserais convaincre, dit-il, si j'étais Archias; mais je suis Démosthène; pardonne-moi, mon cher ami, de ne pas me sentir capable d'une lâcheté. »

48. Alors, mais alors seulement, je me décide à l'entraîner par la violence. Il s'en aperçoit, se met à sourire, et les yeux tournés vers Neptune : « Archias, dit-il, semble croire que les armes, les trirèmes, les murs, les armées et les troupes sont les seuls refuges de l'âme humaine; il méprise mes apprêts, et cependant ni les Illyriens, ni les Triballes, ni les Macédoniens n'en sauraient triompher : ils sont plus sûrs que cette forteresse de bois, dans laquelle Apollon nous ordonnait de nous enfermer comme imprenable. C'est avec cette précaution que j'ai gouverné sans crainte; c'est elle qui a soutenu mon audace contre les Macédoniens; c'est par elle que j'ai bravé jadis Euctémon, Aristogiton, Pythéas, Callimédon¹ et Philippe, et qu'aujourd'hui je brave Archias. »

49. A ces mots : « Ne me touchez pas, s'écria-t-il; tant qu'il dépendra de moi, ce temple ne sera point profané : laissez-moi adorer le dieu, et je vous suis. » Je me fie sur cette promesse; je le vois porter sa main à sa bouche et je me figure que c'est pour adorer Neptune.

ANTIPATER. Qu'était-ce donc?

ARCHIAS. Plus tard, une esclave mise à la torture nous découvrit que, depuis longtemps, il portait sur lui du poison, afin de quitter la vie sans perdre la liberté. En effet, il n'avait pas encore franchi le seuil du temple que, tournant ses regards vers moi : « Conduisez ce corps à Antipater, dit-il, mais vous n'y conduirez pas Démosthène. J'en jure par ceux.... » Il me sembla qu'il allait ajouter : « Qui sont tombés à Marathon². » Puis, nous disant adieu, il tombe expirant.

50. Telle est, prince, la fin de l'assaut que nous avons donné à Démosthène.

ANTIPATER. Cette fin est bien digne de Démosthène, Archias! Quelle âme invincible! quel bonheur! quelle noble résolution! quelle prévoyance vraiment républicaine d'avoir toujours dans sa main le gage de sa liberté! Il est donc parti pour les îles

1. Sur Euctémon, voy. le discours de Démosthène contre Midias. Il reste deux discours de Démosthène contre Aristogiton. Pythias et Callimédon sont mentionnés dans la *Vie de Démosthène*, de Plutarque.

2. Voy. *Sur la couronne*, 60, et Cf. Longin, *Du sublime*, chap. xiv.

fortunées où vivent les héros, pour les routes célestes qui conduisent les âmes au ciel, afin de s'asseoir, génie tutélaire, auprès de Jupiter libérateur. Nous renverrons à Athènes sa dépouille mortelle, monument plus glorieux pour cette terre que celui des guerriers qui sont tombés à Marathon!

LXXIV

L'ASSEMBLÉE DES DIEUX.

JUPITER, MERCURE ET MOMUS.

1. JUPITER. Cessez donc, dieux, de murmurer comme cela! Cessez de vous tenir dans les coins, de vous parler bas à l'oreille et de paraître fâchés de ce que nous admettons à notre table plusieurs convives que vous n'en croyez pas dignes. Mais puisque je vous ai convoqués à cet effet, que chacun de vous expose nettement son opinion et ses griefs. Allons, Mercure, fais la proclamation légale.

MERCURE. Écoutez! silence! Qui est-ce qui veut prendre la parole parmi les dieux que leur âge autorise¹? Il s'agit dans ce débat des *mètèques*² et des étrangers.

MOMUS. Moi, Jupiter, moi, Momus, si tu veux me permettre de parler.

JUPITER. La proclamation t'en donne le droit: ainsi tu n'as pas besoin de ma permission.

2. MOMUS. Je dis donc que je vois se conduire d'une façon fort étrange quelques-uns d'entre nous, auxquels il ne suffit pas d'être passés de l'état d'homme à celui de dieu. Ils croient que, si leurs esclaves et leurs valets ne marchent pas nos égaux, c'en

1. « Les lois d'Athènes ne permettaient de haranguer le peuple sur les *matières* publiques qu'aux citoyens qui avaient atteint l'âge de cinquante ans. »
BELIN DE BALLU.

2. Étrangers domiciliés à Athènes, et jouissant d'une partie des privilèges de la cité moyennant un impôt, qui frappait le sixième de leur revenu.

est fait pour eux-mêmes de toute puissance, de toute grandeur. Je demande donc, Jupiter, la permission de parler avec franchise ; sans cela je ne pourrais rien dire ¹. Tout le monde sait quel est le sans-gêne de ma langue ; je ne sais rien taire de ce qui n'est pas dans l'ordre ; je répands tout ; je dis net ce que j'ai sur le cœur : ni crainte ni honte ne me fait déguiser ma pensée. Aussi bon nombre de gens me regardent-ils comme un être insupportable, d'un naturel hargneux, et l'on m'appelle l'accusateur public. Mais, puisque la proclamation m'autorise à parler, et que toi aussi, Jupiter, tu me donnes la licence d'exposer mon avis, je vais le faire sans rien dissimuler.

3. Plusieurs d'entre nous, comme je le disais, non contents d'être admis dans nos assemblées et de s'asseoir à table au même titre que nous, quoiqu'ils soient à moitié mortels, ont amené à leur suite dans le ciel une foule de valets et de danseurs qu'ils ont fait inscrire indûment sur nos registres ; et maintenant ces intrus prennent part aux distributions et aux sacrifices, sans avoir payé le droit d'incolat ².

JUPITER. Pas d'énigmes, Momus ; parle clairement et sans ambages ; spécifie les noms. Tu t'exprimes en ce moment d'une manière trop vague ; tes reproches peuvent s'appliquer indifféremment à l'un ou à l'autre. Un orateur qui fait profession de franchise ne doit pas craindre de dire tout.

4. MOMUS. Fort bien, Jupiter ; tu as raison de m'engager à parler en toute liberté. Tu agis en véritable roi, en prince de grand cœur. Je vais donc préciser les noms. Eh bien ! ce beau Bacchus, cette moitié d'homme, qui n'est pas même Grec du côté de sa mère, petite-fille d'un certain Cadmus, marchand de la Syro-Phénicie, le voilà dieu, et je m'abstiens de gloser sur sa mitre, son ivrognerie et ses allures. Vous voyez tous, en effet, je pense, à quel point il est efféminé, toujours à moitié fou, et sentant le vin dès le point du jour. Mais il a introduit chez nous une phratricie entière, un chœur complet, et il a fait dieux Pan, Silène et les Satyres, hommes rustiques, presque tous chevriers et sauteurs d'étranges figures. L'un a des cornes au front ; ses jambes et ses cuisses sont d'une chèvre, et la longueur de sa barbe le fait ressembler à un bouc ; l'autre est un vieillard chauve et camus, le plus souvent monté sur un âne : c'est un Lydien. Quant aux Satyres, ils ont les oreilles pointues, le front chauve et orné de cornes semblables à celles des chevreaux nou-

1. Parodie de Démosthène, 1^{er} *Discours contre Aristogiton*.

2. Droit de résidence imposé aux métèques.

veau-nés. Ils sont Phrygiens. Ils ont tous une queue. Vous voyez quels dieux nous donne le galant.

5. Après cela, devons-nous être surpris du mépris des hommes, quand ils voient des dieux si monstrueux et si ridicules? Je ne parle pas de deux femmes qu'il a conduites ici, l'une sa maîtresse, Ariadne, dont il a placé la couronne parmi les astres; et l'autre, Érigone, fille d'Icarius, un paysan. Mais ce qu'il y a de plus ridicule, ô dieux, c'est qu'il nous amène aussi le chien de cette Érigone, pour que la pauvre fille n'éprouve pas le chagrin de n'avoir pas dans le ciel cette petite bête qu'elle aimait tant. N'est-ce pas là une insulte, un acte d'ivrogne, une plaisanterie indigne? Parlons des autres à présent.

6. JUPITER. Ne dis rien, Momus, d'Esculape et d'Hercule. Je prévois où va t'emporter ton discours. De ceux-ci, du moins, l'un guérit, sauve des maladies, et

A lui seul il en vaut mille autres réunis¹;

l'autre, c'est-à-dire Hercule, mon fils, s'est acquis l'immortalité par de nombreux travaux. Ne les accuse donc pas.

MOMUS. Eh bien! je me tairai par égard pour toi, Jupiter, quoique j'aie beaucoup à dire. Je ferai seulement observer qu'ils ont sur le corps des marques de brûlure. Maintenant, s'il m'est permis de te parler de toi avec franchise, j'aurai plus d'une parole à t'adresser.

JUPITER. A moi? cela t'est permis; voudrais-tu me reprocher aussi d'être un intrus?

MOMUS. On ne se gêne pas pour le dire en Crète, et l'on fait mieux, on y montre ton tombeau². Pour moi, je ne crois ni les Crétois, ni les habitants d'Ægium en Achaïe, qui prétendent que tu es un enfant supposé.

7. Mais je passe à des griefs plus importants. L'origine de ces abus, la cause de la bâtardise introduite dans nos assemblées, c'est toi-même, Jupiter, et ton commerce avec les mortelles, auprès desquelles tu ne cesses de descendre, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. Nous tremblons toujours, par exemple, quand tu es taureau, que l'on ne te prenne pour t'immoler; quand tu es or, qu'un ouvrier ne te fasse fondre au creuset, et qu'en place de Jupiter nous n'ayons un collier, un bracelet, une boucle d'oreille. C'est comme cela que tu as rempli le ciel de tous ces demi-dieux; car je ne peux pas les appeler au-

1. Allusion à Homère, *Iliade*, XI, v. 514.

2. Voy. *Timon*, 4.

trement. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est d'apprendre tout à coup qu'Hercule est devenu dieu, tandis qu'Eurysthée, qui lui donnait des ordres, est mort; c'est de voir le temple de l'esclave Hercule s'élever près du tombeau du maître Eurysthée. De même, Bacchus est Dieu à Thèbes, et ses cousins Penthée, Actéon et Léarque¹, sont les plus malheureux des hommes.

8. Du jour où par tes accointances avec les mortelles, Jupiter, tu as ouvert la porte à ces gens-là, tous les dieux ont voulu t'imiter, et non-seulement les dieux mâles, mais, ce qui est plus honteux, les déesses femelles. Qui ne connaît Anchise, Tithon, Endymion, Jasion et les autres? Je laisse tout cela de côté : je n'en finirais pas avec mes reproches.

JUPITER. Pas un mot sur Ganymède, Momus. Je me fâcherais si tu faisais de la peine à ce jeune homme à propos de sa famille.

9. MOMUS. Faut-il aussi ne rien dire de l'aigle, qui s'est faufile dans le ciel, se place sur ton sceptre royal et fait son nid presque sur ta tête : on dirait un dieu. Dois-je n'en point parler à cause de Ganymède? Mais cet Attis, Jupiter, ce Corybas, ce Sabasius, d'où nous les a-t-on voiturés ici? Quel est ce Mède Mithrès, avec sa robe persane, sa tiare, qui ne sait pas un mot de grec? Quand on veut lui porter une santé, il ne comprend pas. Cela fait que les Scythes et les Gètes, voyant avec quelle facilité ces hommes sont passés dieux, ne s'inquiètent plus de nous et se mettent à déifier qui bon leur semble; par exemple leur Zamolxis, un esclave, inscrit sur nos rôles, sans qu'on sache comment il s'y est coulé.

10. Tout cela, dieux, pourrait encore se tolérer. Mais toi, hé! la tête de chien, l'Égyptien, enveloppé de serviettes, qui es-tu, mon ami, et comment, avec ton aboiement, as-tu la prétention d'être dieu? Que veut ce taureau de Memphis, celui qui est tout moucheté? On l'adore, il rend des oracles, il a des prêtres. Je rougirais de vous parler des ibis, des singes, des boucs, et de mille autres dieux encore plus ridicules, dont les Égyptiens ont inondé le ciel; et je m'étonne, ô dieux, que vous puissiez endurer qu'on leur rende des honneurs égaux aux vôtres, s'ils ne sont pas plus grands. Toi, Jupiter, comment peux-tu souffrir les cornes de bélier qu'ils t'ont plantées au front?

11. JUPITER. C'est vraiment honteux, ce que tu nous dis là des Égyptiens. Cependant, Momus, presque tout cela compose des emblèmes dont on ne doit pas se moquer, quand on n'y est pas initié.

¹. Voy., pour ces noms et les suivants, le *Dict.* de Jacobi.

MOMUS. Il est vrai, Jupiter, qu'il faut être initié à ces mystères, pour savoir que des dieux sont des dieux et des cynocéphales des cynocéphales.

JUPITER. Laisse là, te dis-je, le culte des Égyptiens : nous en causerons une autre fois à notre aise. Parle des autres.

12. **MOMUS.** Alors parlons de Trophonius, Jupiter, et, ce qui me dépite encore davantage, d'Amphiloque, qui, fils d'un scélérat meurtrier de sa mère, est mis au rang des dieux et rend des oracles en Cilicie, avec force mensonges, tours de passe-passe, le tout pour deux oboles. De ce moment, Apollon, tu perds ta célébrité ; il n'y a pas de pierre, d'autel arrosé d'huile ou couronné de fleurs, qui ne rende des oracles, dès qu'il a trouvé son charlatan ; et il n'en manque pas. La statue de l'athlète Polydamas guérit les fiévreux à Olympie, et celle de Théagène à Thase ; dans Ilion, on sacrifie à Hector ; et en face, dans la Chersonèse, à Protésilas. Aussi, depuis que nous sommes devenus si nombreux, les parjures et les sacrilèges se sont multipliés ; nous en sommes en butte au mépris des hommes, et ils ont raison.

13. Voilà ce que j'avais à dire au sujet des dieux bâtards et indûment inscrits. Mais quels sont encore ces noms étrangers que j'entends prononcer tous les jours, dont les objets ne sont point parmi nous et ne peuvent pas même subsister ? Vraiment, Jupiter, je ne puis m'empêcher d'en rire. Où donc est cette Vertu si vantée, et la Nature, et le Destin, et la Fortune, noms illusoire et vides de sens, inventés par quelques philosophes stupides ? Cependant ces noms, pris au hasard, imposent tellement aux imbéciles, qu'aucun homme ne veut plus nous offrir de sacrifices, convaincu que, nous immolât-il dix mille hécatombes, la Fortune n'accomplira pas moins les arrêts du Destin et ce qui est filé à chacun par les fuseaux des Parques. Je te demanderais volontiers, Jupiter, si tu as jamais vu la Vertu, la Nature, ou le Destin. Car je ne doute pas que tu n'entendes souvent prononcer ces mots dans les discussions des philosophes, et, à moins d'être sourd, il me semble que leurs cris doivent arriver à tes oreilles. J'en pourrais dire bien davantage, mais je m'arrête. Je vois que mes discours offensent ici beaucoup d'auditeurs : quelques-uns même me sifflent, surtout ceux qu'a blessés la liberté de mon langage.

14. Aussi, pour terminer la séance, je vais, si tu le veux bien, Jupiter, lire un décret que j'ai rédigé sur cette question.

JUPITER. Lis : il y a du vrai dans quelques-uns de tes repro-

ches. Il faut mettre un terme à ces abus, afin qu'ils n'aillent pas plus loin.

DÉCRET.

A BON ENTENDEUR SALUT !

« En assemblée légitimement convoquée, le septième jour du mois, Jupiter étant prytane¹; Neptune, proèdre; Apollon, épistate, et Momus, fils de la Nuit, greffier, le Sommeil a proposé ce qui suit :

« Attendu qu'un grand nombre d'étrangers, non-seulement Grecs, mais barbares, indignes de partager avec nous le droit de citoyens du ciel, se sont fait inscrire sur nos registres, et fauflés, je ne sais comment, parmi les dieux, en encombrant le ciel, à ce point que le banquet de l'Olympe n'est plus qu'une cohue, un assemblage confus de gens qui parlent mille jargons divers; attendu que le nectar et l'ambrosie, épuisés par cette foule de buveurs, nous manquent de manière à coûter une mine la cotyle; attendu, enfin, que ces intrus ont poussé l'insolence jusqu'à usurper la place des anciens et véritables dieux, pour s'asseoir au premier rang, contrairement à tous nos usages nationaux, et se font rendre sur la terre les premiers hommages;

15. « Plaise au sénat et au peuple qu'il soit convoqué une nouvelle assemblée dans l'Olympe, au solstice d'hiver, où l'on élira sept questeurs, choisis parmi les dieux accomplis; trois de l'ancien sénat du temps de Saturne, et quatre des douze dieux, parmi lesquels Jupiter. Ces questeurs n'entreront en séance qu'après avoir prêté le serment requis par la loi, et juré par le Styx. Mercure, par une proclamation, convoquera tous ceux qui prétendent avoir droit de siéger au conseil des dieux. Ils ne viendront qu'accompagnés de témoins assermentés et avec leurs titres de famille. Alors ils se présenteront un à un aux questeurs, qui, après examen, les déclareront dieux ou les renver-

1. Ce mot et les suivants sont empruntés à la langue des tribunaux d'Athènes. Les villes et les bourgs de l'Attique étaient divisés en cent soixante-quatorze districts, qui, par leurs différentes réunions, formaient dix tribus. Chacune des dix tribus fournissait cinquante représentants au sénat, composé ainsi de cinq cents membres, et divisé en dix classes ou prytanies, qui gouvernaient chacune pendant trente-cinq jours. Les cinquante gouverneurs, chargés de l'autorité, prenaient alors le nom de *prytanes*. Les *proèdres* étaient présidents du sénat des cinq cents ou chefs de chaque tribu. Les *épistates* étaient chefs du sénat ou assesseurs des présidents de tribunal.

ront aux tombeaux et monuments de leurs ancêtres. Si, par la suite, quelqu'un de ces réprouvés, éliminé par les questeurs, est pris à entrer dans le ciel, il sera précipité dans le Tartare.

16. « Chacun des dieux ne se mêlera plus que de son emploi : on ne verra plus Minerve guérir, ni Esculape rendre des oracles; Apollon ne fera plus tant de choses à la fois ; il en choisira une, et sera exclusivement devin, cithariste ou médecin.

17. « Défense aux philosophes d'inventer des noms vides de sens, et de divaguer sur ce qu'ils n'entendent point.

18. « Dans tous les temples, sur les autels dédiés aux divinités déclarées indignes de ce titre, on enlèvera leurs statues et on y placera celles de Jupiter, de Junon, d'Apollon, ou de quelque autre dieu : cependant leur ville pourra leur ériger un tombeau, avec un cippe au lieu d'autel. Si quelqu'un refuse d'obéir à la proclamation et de se présenter devant les questeurs, il sera condamné par défaut. »

19. Voilà mon décret.

JUPITER. Il est trop juste, Momus. Que tous ceux qui l'approuvent lèvent la main ! Ou plutôt qu'il soit exécuté sur l'heure ; car j'en vois ici beaucoup qui ne lèveraient pas la main. A présent vous pouvez vous retirer. Quand Mercure fera la proclamation, vous reviendrez, en ayant soin d'apporter ici vos insignes et des preuves convaincantes, noms de père et de mère, tribu, phratrie, comment et pourquoi l'on est devenu dieu. Dès qu'on ne pourra pas fournir ces documents, les questeurs s'inquiéteront peu de savoir si l'on possède un grand temple sur la terre, et si l'on passe pour un dieu aux yeux des hommes.

LXXV

LE CYNIQUE¹.

LE CYNIQUE ET LYCINUS.

1. LYCINUS. Hé ! l'homme ! Pourquoi as-tu cette barbe et cette chevelure, sans tunique, la peau à l'air, les pieds déchaux, menant une vie errante et sauvage, à la façon des bêtes, ne traitant pas ton corps comme tout le monde, allant de çà et de là, couchant sur la dure, avec un manteau plein de taches : car on ne peut pas dire qu'il soit mince, moelleux et fleuri ?

LE CYNIQUE. Je n'en ai pas besoin. Tel qu'il est, celui-ci ne me coûte pas cher et ne me donne pas d'embarras ; tel qu'il est, dis-je, il me suffit.

2. Mais, au nom des dieux, dis-moi, ne regardes-tu pas le luxe comme un vice ?

LYCINUS. Oui.

LE CYNIQUE. Et la simplicité comme une vertu ?

LYCINUS. Assurément.

LE CYNIQUE. Pourquoi donc alors, quand tu me vois venir dans une simplicité plus parfaite que tous les autres hommes, et ceux-ci avec plus de luxe que moi, viens-tu m'accuser et non pas eux ?

LYCINUS. C'est que, par Jupiter, tu ne me parais pas vivre dans une plus grande simplicité, mais dans une plus grande pauvreté, ou plutôt dans une indigence absolue, dans une complète misère.

3. LE CYNIQUE. Veux-tu, puisque la conversation est tombée là-dessus, que nous examinions ce que c'est que l'indigence, et ce que c'est que le nécessaire ?

LYCINUS. Si tu veux.

1. C'est sans aucune preuve que Dusoul doute de l'authenticité de ce dialogue, dont saint Jean Chrysostome a inséré une partie dans une de ses *Homélies* sur l'Évangile de saint Jean.

LE CYNIQUE. Le nécessaire n'est-il pas ce qui suffit aux besoins de chacun, ou bien est-ce autre chose ?

LYCINUS. C'est cela même.

LE CYNIQUE. Et l'indigence n'est-elle pas le manque absolu de ce qu'exigent nos besoins ?

LYCINUS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Je ne suis donc point dans l'indigence, car il ne me manque rien de ce qu'exigent mes besoins.

4. LYCINUS. Comment prouves-tu cela ?

LE CYNIQUE. En te priant de considérer l'objet auquel est destinée chacune des choses dont nous avons besoin. Par exemple, une maison sert à nous couvrir ?

LYCINUS. Oui.

LE CYNIQUE. Un vêtement, pourquoi est-il fait ? Pour nous couvrir aussi, n'est-ce pas ?

LYCINUS. Oui.

LE CYNIQUE. Et pourquoi, au nom des dieux, nous couvrons-nous ? N'est-ce pas pour nous conserver en meilleur état ?

LYCINUS. C'est mon avis.

LE CYNIQUE. Eh bien ! ces deux pieds, pour être nus, t'en paraissent-ils plus faibles ?

LYCINUS. Je ne sais pas.

LE CYNIQUE. Tu vas l'apprendre. Quel est l'office des pieds ?

LYCINUS. De marcher.

LE CYNIQUE. Mes pieds te semblent-ils moins capables de marcher que ceux des autres hommes ?

LYCINUS. Il me semble que non.

LE CYNIQUE. Ils ne sont donc pas plus faibles, puisqu'ils ne font pas plus mal leur service.

LYCINUS. Il se peut faire.

LE CYNIQUE. Ainsi, pour ce qui est des pieds, je ne parais pas dans une condition moins bonne que les autres hommes ?

LYCINUS. Non.

LE CYNIQUE. Eh bien ! le reste de mon corps est-il en plus mauvais état que celui d'un autre ? Il le serait, s'il était plus faible ; car la force est la première qualité du corps. Mais peut-on dire que le mien soit faible ?

LYCINUS. Il ne le paraît pas.

LE CYNIQUE. Donc, ni mes pieds, ni mon corps n'ont besoin d'être couverts. S'ils en avaient besoin, ils seraient en mauvais état ; car le besoin altère et détériore les objets auxquels il s'attache. Mais il ne paraît pas que mon corps soit détérioré par les mets grossiers dont il est nourri.

LYCINUS. On le voit.

LE CYNIQUE. Il ne serait pas vigoureux, s'il était mal nourri ; car la mauvaise nourriture détruit la santé.

LYCINUS. C'est juste.

5. LE CYNIQUE. Pourquoi donc alors, dis-moi, si tu conviens de tous ces points, méprises-tu ma manière de vivre et la regardes-tu comme misérable ?

LYCINUS. Parce que, ma foi, la nature que tu honores et les dieux ayant mis la terre à la disposition de tous les hommes, ont tiré de son sein une foule de biens de toute espèce, afin que nous ayons en abondance non-seulement ce qui sert à nos besoins, mais encore ce qui contribue à nos plaisirs. Or, tu es privé de tous ces avantages ou du moins de la plupart ; tu n'en jouis pas plus que les bêtes sauvages : tu manges tout ce que tu trouves, comme les chiens ; tu n'as pas un lit plus délicat que le leur, et un peu de paille te suffit comme à eux ; enfin, tu portes un manteau qui conviendrait à peine à un mendiant. Si, en suivant ce régime, tu agis en sage, la divinité n'a pas agi sagement lorsqu'elle a donné aux brebis leur épaisse toison, et à la vigne sa douce liqueur, lorsqu'elle nous a fourni tous ces assaisonnements d'une admirable variété, l'huile, le miel et le reste, pour que nous ayons des mets de toutes sortes, des boissons agréables, une couche molle, de belles maisons, enfin tout ce qui provoque l'admiration ; car les ouvrages des arts sont aussi des présents des dieux. Vivre privé de tous ces biens, c'est vivre dans le malheur ; et si l'on est à plaindre d'en être privé par un autre, comme ceux qui sont en prison, on est plus malheureux encore, quand soi-même on s'en interdit l'usage ; ou plutôt c'est une vraie folie.

6. LE CYNIQUE. Peut-être as-tu raison. Cependant réponds-moi : si un homme opulent, humain et libéral, invitait à un grand banquet des convives nombreux et de tous pays, les uns faibles, les autres robustes, et qu'ensuite, lorsque la table est couverte de mets abondants et variés, un des convives enlevât tous les plats, dévorât tout à lui seul, non-seulement ce qui est près de lui, mais jusqu'à la part réservée aux faibles, abusant ainsi de sa bonne santé, et n'ayant pourtant qu'un seul estomac, qui n'exige que peu d'aliments, si bien que la quantité le rendrait malade, que dirais-tu de cet homme ? te paraîtrait-il sensé ?

LYCINUS. Non.

LE CYNIQUE. Tempérant ?

LYCINUS. Encore moins.

7. LE CYNIQUE. Maintenant, si un convive invité à la même

table, sans s'arrêter à la multiplicité variée des mets, en choisissait un à sa portée et pouvant suffire à ses besoins, et qu'il en mangeât modérément, n'usant que de celui-là seul, ne jetant pas même les yeux sur les autres, ne le croirais-tu pas plus tempéré et plus sensé que l'autre ?

LYCINUS. Évidemment.

LE CYNIQUE. Eh bien ! comprends-tu, ou faut-il que je t'explique ?

LYCINUS. Explique.

LE CYNIQUE. Dieu est cet hôte magnifique qui traite un grand nombre de convives. Il nous présente une foule de mets de toute espèce et de tous les pays, et appropriés au goût de chacun. Il y en a pour les gens bien portants, il y en a pour les malades. Les uns sont pour les tempéraments robustes, les autres pour les faibles, afin que nous ne nous jetions pas tous sur les plats, mais que chacun prenne le sien, celui qui est fait pour lui, et dont il a le plus besoin.

8. Vous cependant, par votre intempérance et votre insatiabilité, vous ressemblez à l'homme qui enlève tous les mets ; vous voulez jouir de tous à la fois, et de ceux qui naissent dans votre patrie et de ceux que produisent les autres contrées : ni la terre, ni la mer de votre pays ne vous suffit ; vous courez acheter des plaisirs aux extrémités de l'univers : vous préférez les jouissances étrangères à celles du sol natal, les plus dispendieuses aux plus économiques, les plus difficiles à obtenir à celles qu'on a sous la main : en un mot, vous aimez mieux vous livrer à mille embarras, à mille tourments, que de vivre exempts de soins. Et pourtant cet appareil précieux, dont le prétendu bonheur gonfle votre orgueil, vous coûte bien des misères et bien des maux. Jette un coup d'œil avec moi, si tu le veux, sur ces monceaux d'or et d'argent que chacun désire ; regarde ces maisons somptueuses, regarde ces habits magnifiques, et regarde tout ce qu'ils traînent à leur suite, par combien d'embarras, de travaux, de périls, il faut les acheter, disons mieux, par combien de sang, de meurtres, de carnage. Je ne parle point de ceux qui périssent dans le cours de longues navigations qu'ils entreprennent pour ces objets, de ceux qui souffrent des maux cruels en fouillant la terre, en bâtissant : mais que de combats, que de pièges à propos des richesses, amis contre leurs amis, enfants contre leurs pères, femmes contre leurs époux ! C'est pour un peu d'or qu'Eriphyle a jadis trahi le sien.

9. Telle est cependant la nature de tous ces objets : les vêtements richement brodés n'en sont pas plus chauds ; les toits

dorés d'un palais ne mettent pas mieux à l'abri; les coupes d'argent ne rendent pas les liqueurs plus délicieuses; les lits d'or et d'ivoire ne procurent pas un sommeil plus agréable. Au contraire, tu verras souvent sur ce lit d'ivoire, sur ces tapis précieux, les heureux du jour ne pouvoir goûter le repos. Il en est de même de ces mets qu'on se procure avec tant de peines : ils ne nourrissent pas mieux; ils affaiblissent le corps et produisent des maladies.

10. Qu'est-il besoin de parler du rôle actif ou passif que jouent les hommes dans les plaisirs de Vénus ? Il n'est pourtant pas difficile de calmer ces sortes de désirs, quand on ne veut pas y mettre tant de délicatesse. Mais ce n'est pas seulement dans cette passion qu'éclate la folie et la corruption des hommes. Ils intervertissent l'usage des objets et les détournent de leur destination naturelle. C'est comme si quelqu'un, au lieu d'un char, voulait se servir d'un lit qui fit l'office d'un char.

LYCINUS. Et quel est ce quelqu'un ?

LE CYNIQUE. Vous, qui vous servez de vos semblables comme de bêtes de somme, en les forçant de porter sur leur cou ces lits qui vous servent de chars, où vous êtes couchés voluptueusement, et du haut desquels, les rênes à la main, vous conduisez les hommes comme des ânes, et les faites tourner de ce côté, non pas de cet autre. Ceux qui se montrent le plus souvent dans cet équipage sont réputés les plus heureux.

11. Et ces hommes qui ne se servent pas seulement de la chair des animaux pour nourriture, mais qui cherchent à en extraire des couleurs, tels que les teinturiers en pourpre, n'abusent-ils pas de la nature, ne changent-ils pas l'ordre établi par la divinité ?

LYCINUS. Non, par Jupiter ! puisque la chair de la pourpre a la vertu de teindre aussi bien que de nourrir.

LE CYNIQUE. Mais ce n'est pas pour cela qu'elle a été faite. Autrement on pourrait, à la rigueur, se servir d'une coupe au lieu de marmite; cependant elle n'est point destinée à cet usage. Mais qui pourrait faire le tableau de toutes les misères humaines ? Elles sont incalculables. Et cependant, parce que je ne veux pas en avoir ma part, tu viens m'en faire un crime. Je fais comme le convive modéré, j'use des mets placés à ma portée; je prends les aliments les plus simples, et je ne désire point ceux qu'on va demander aux autres pays.

12. En second lieu, si je te parais vivre comme une bête, parce que j'ai besoin de peu et que je me contente d'une vie frugale, les dieux, d'après ton raisonnement, courent grand risque d'être

inférieurs à la bête ; car ils n'ont besoin de rien. Or, pour bien comprendre la différence qu'il y a entre avoir beaucoup ou bien avoir peu de besoins, considère que les enfants en ont plus que les hommes faits, les femmes que les hommes, les malades que les gens en bonne santé ; bref, le faible en a plus que le fort. Il suit de là que les dieux n'en éprouvent aucun, et qu'en éprouver très-peu c'est se rapprocher le plus possible de la divinité.

13. Crois-tu donc qu'Hercule, le plus fort des mortels, cet homme divin, si justement mis au rang des dieux, ait été contraint par le malheur à errer nu, le corps couvert d'une peau de lion, et privé des choses que vous croyez nécessaires ? Non, il n'était pas malheureux, ce héros qui délivrait les autres de leurs maux ; il n'était pas pauvre, lui qui régnait sur la terre et sur la mer. Partout où l'entraînait son courage, il subjuguait tout, et jamais il ne trouva d'égal, encore moins de maître, tant qu'il vécut parmi les hommes. Crois-tu qu'il manquât de couvertures ou de chaussures, et que c'est pour cela qu'il errait ainsi ? Cette supposition serait absurde ; mais il était tempérant et patient, il voulait se vaincre lui-même et non pas se laisser aller à la mollesse. Thésée, disciple d'Hercule, n'était-il pas roi des Athéniens, fils de Neptune, dit-on, et le plus vaillant héros de son temps ?

14. Cependant il voulut aussi marcher sans chaussure, voyager nu, et laissa croître ses cheveux et sa barbe ; et ce n'était pas lui seulement, mais tel était aussi le goût de tous les anciens qui valaient mieux que vous. Aucun ne se serait laissé raser, pas plus qu'un lion. Ils pensaient que la délicatesse et la douceur de la peau ne conviennent qu'à des femmes ; ils voulaient paraître ce qu'ils étaient, c'est-à-dire des hommes ; ils regardaient la barbe comme un ornement de la virilité, de même que la crinière est celui des chevaux et des lions, auxquels Dieu l'a donnée pour rehausser leur beauté et leur parure. C'est aussi pour cela que les hommes ont reçu leur barbe. Je veux rivaliser avec ces anciens, je veux les imiter. Quant à ceux d'aujourd'hui, je n'envie point l'étonnant bonheur que leur donnent leurs tables, leurs vêtements, leur mode de se polir et de s'épiler toutes les parties du corps, ne laissant aucun de leurs membres tel que la nature l'a produit.

15. Je souhaiterais, moi, que mes pieds fussent semblables au sabot des chevaux, comme l'étaient, dit-on, ceux du centaure Chiron. Je voudrais n'avoir pas plus besoin de couvertures que les lions, ni d'une nourriture plus délicate que les chiens. J'aimerais que la terre m'offrit partout un lit commode, que l'uni-

vers fût ma maison, et ma nourriture les mets les plus faciles à trouver. Puissé-je, ainsi que mes amis, n'avoir jamais besoin d'or ni d'argent ! Tous les malheurs des hommes ne proviennent que du désir des richesses : dissensions, guerres, embûches, meurtres, n'ont d'autre source que la passion d'avoir plus. Loin de moi cette folie, loin de moi la fureur de posséder ! Puissé-je au contraire voir diminuer mes biens sans regret !

16. Tu connais mon système : il ne ressemble guère aux idées du vulgaire ; il n'est donc pas extraordinaire que j'en diffère autant par l'extérieur, puisque j'en suis si loin par l'esprit. Mais je suis étonné que toi, qui conviens qu'un cithariste doit avoir une robe longue, un joueur de flûte un costume, un acteur tragique une robe traînante, tu ne veuilles pas qu'un homme vertueux ait sa robe et son costume. Tu prétends qu'il doit avoir un extérieur semblable à celui de tout le monde, quand tout le monde est vicieux. Ah ! s'il faut aux gens de bien un costume particulier, quel autre leur convient mieux que celui qui contraste le plus avec les mœurs des hommes perdus de débauche, et pour lequel ils témoignent le plus d'aversion ?

17. C'est pour cela que j'ai choisi cette manière de vivre, me montrant sale, velu, couvert d'un mauvais manteau, les cheveux longs, les pieds déchaux. Pour vous, votre costume ne diffère point de celui des mignons ; il serait impossible de vous en distinguer par la couleur ou le moelleux de vos vêtements, le nombre de vos tuniques, votre manteau, votre chaussure, le soin et le parfum de vos cheveux. En effet, vous exhalez les mêmes senteurs que les débauchés, vous qui passez pour les plus heureux des hommes. Mais que pourrait-on donner d'un homme qui sent comme les mignons ? Vous êtes aussi faibles qu'eux dans les travaux, aussi esclaves des voluptés ; vous vous nourrissez des mêmes aliments, vous dormez, vous marchez comme eux ; mais non, vous ne marchez point, vous vous faites porter comme des fardeaux, les uns par des hommes, les autres par des bêtes de somme, tandis que mes pieds me portent partout où j'ai besoin d'aller. Je suis en état de braver le froid et la chaleur ; je ne me plains jamais de ce qu'ordonnent les dieux, et cela à cause de mon indigence. Quant à vous, votre bonheur même fait que vous n'êtes contents de rien ; vous vous plaignez sans cesse ; les objets présents vous sont insupportables, vous souhaitez ceux qui sont absents ; l'hiver vous désirez l'été, et l'été l'hiver ; vous voudriez avoir chaud quand il fait froid, et froid quand il fait chaud, difficiles comme des malades et mé-

contents de votre sort; enfin, ce que la maladie produit en eux, votre caractère le produit en vous.

18. Après cela, vous vous donnez des airs de nous réformer, de censurer notre conduite, comme des gens qui agissent follement, tandis que c'est vous dont les actions sont folles; vous ne faites rien, en effet, avec jugement et raisonnement, mais par routine et par passion. Vous ressemblez à ceux qui sont emportés par un torrent: ils vont partout où les entraîne la rapidité de l'eau, de même vous allez où vos passions vous entraînent. Il vous arrive quelque chose d'approchant à cet homme qui était monté, dit-on, sur un cheval indompté: l'animal l'entraînait, et le cavalier ne pouvait descendre de son cheval lancé au galop. Quelqu'un le rencontre et lui demande où il va. « Où il voudra, » répond-il en montrant le cheval. De même, si l'on vous demandait où vous allez, pour être sincères, vous devriez répondre: « Où voudront nos passions; où nous conduiront tour à tour le plaisir, la vaine gloire, la cupidité, la colère, la crainte, ou tout autre de ces mouvements déréglés qui nous entraînent. » Car ce n'est pas un seul cheval que vous montez, mais un grand nombre, tantôt l'un, tantôt l'autre, et tous d'un naturel fougueux. Aussi vous emportent-ils dans des abîmes et dans des précipices, où vous tombez avant d'avoir prévu la chute.

19. Mais ce manteau dont vous vous moquez, cette chevelure, tout mon extérieur enfin, possède la vertu de me faire vivre dans une douce oisiveté; je ne fais que ce qu'il me plaît et ne vis qu'avec qui il me convient. Dans cette foule d'insensés et d'ignorants, il n'en est pas un seul qui voulût m'aborder. Vos délicats me fuient du plus loin qu'ils m'aperçoivent; je ne vois s'empressez autour de moi que les hommes aimables, doux et amis de la vertu; ce sont ceux-là surtout qui m'approchent; c'est avec eux que j'aime à me trouver. Mais je ne vais point courtoiser la porte de ceux que vous décorez du nom d'hommes; leurs couronnes d'or, leur pourpre, ne sont à mes yeux que de la fumée, et je me ris de ces vaniteux.

20. Pour apprendre à connaître combien cet extérieur, dont tu te moques, ne convient pas seulement aux gens de bien, mais aux dieux eux-mêmes, jette les regards sur les statues des dieux: à qui ressemblent-elles davantage, à vous ou à moi? Sans t'arrêter aux temples de la Grèce, parcours ceux des barbares; les dieux y sont-ils chevelus et barbus comme moi, ou bien sont-ils peints et sculptés comme vous, sans cheveux et sans barbe? Que dis-je? ils sont presque tous comme moi, sans tunique.

Comment oserais-tu donc à présent mépriser un costume dont s'honorent les dieux ?

LXXVI

LE PSEUDOSOPHISTE OU LE SOLÉCISTE¹.

LYCINUS, LE SOLÉCISTE.

1. LYCINUS. Est-ce que, quand on est capable de remarquer les solécismes des autres, on ne doit pas se garder d'en faire ?

LE SOLÉCISTE. C'est mon avis.

LYCINUS. Et quand on ne sait pas s'en garder, n'est-on pas incapable de remarquer ceux des autres ?

LE SOLÉCISTE. Assurément.

LYCINUS. Eh bien ! prétends-tu ne jamais faire de solécismes, ou devons-nous dire autre chose de toi ?

LE SOLÉCISTE. Je serais un ignorant, si je faisais des solécismes à mon âge.

LYCINUS. Alors, tu es capable de prendre en flagrant délit celui qui en commet, et de l'en convaincre, malgré ses dénégations ?

LE SOLÉCISTE. Complètement.

LYCINUS. Prends-moi donc en flagrant délit de solécisme ; je vais en faire tout à l'heure.

LE SOLÉCISTE. Voyons !

LYCINUS. Cette œuvre affreuse est accomplie, et tu ne t'en es pas aperçu².

1. Nous avons eu quelque peine à faire passer dans notre langue ce dialogue, qui roule sur des finesses et des subtilités grammaticales. Nous espérons que les notes éclaireront une traduction devant laquelle ont reculé jusqu'ici les interprètes français de Lucien.

2. Ἄπρι σολοικισμῷ est un solécisme, parce que les Attiques n'emploient pas ἄπρι avec le futur, mais avec le présent ou le passé.

LE SOLÉCISTE. Tu veux rire.

LYCINUS. Non pas, au nom des dieux ! J'ai fait un solécisme à ton insu, et tu n'y as rien compris. Fais bien attention une seconde fois, car je dis que tu n'y vois goutte. Il y a des choses que tu sais et d'autres que tu ne sais pas.

LE SOLÉCISTE. Parle donc.

LYCINUS. Mais en ce moment même je fais un solécisme, et tu ne l'as pas remarqué ¹.

LE SOLÉCISTE. Comment le remarquer ? Tu ne dis rien.

LYCINUS. Mais si ; je parle et je fais des solécismes ; seulement tu n'es pas sur la piste. Puisses-tu bientôt te mettre sur la voie ² !

2. LE SOLÉCISTE. Tu es étonnant de me dire que je ne puis pas découvrir un solécisme.

LYCINUS. Comment pourrais-tu en découvrir un, puisque tu viens d'en laisser passer trois ³ ?

LE SOLÉCISTE. Trois ! lesquels ?

LYCINUS. Tous déjà barbus.

LE SOLÉCISTE. Je crois que tu plaisantes.

LYCINUS. Je dis que tu ne sais pas quand on fait une faute de langage.

LE SOLÉCISTE. Comment veux-tu qu'on s'en aperçoive, lorsque personne n'en fait ?

LYCINUS. C'est pourtant fait : j'en ai commis quatre et tu n'en as rien vu. C'eût été un bel exploit que de les comprendre ⁴.

LE SOLÉCISTE. Pas très-beau, mais nécessaire après mon aveu.

LYCINUS. Mais en ce moment même tu n'as pas compris.

LE SOLÉCISTE. Quand donc ?

LYCINUS. Quand je disais que c'eût été un bel exploit.

LE SOLÉCISTE. Je ne sais pas ce que tu veux dire.

LYCINUS. Tu as raison, tu ne sais pas. Remonte en avant vers ce qui précède, puisque tu ne veux pas me suivre. Tu aurais pourtant compris, si tu avais voulu ⁵.

1. Selon Thomas Magister, on ne doit pas dire 'Α μὲν οἶσθ', ἀ δ' οὐκ οἶσθα, mais τινὰ μὲν, τινὰ δέ.

2. Ὀφελον δουήση est une faute, parce que ὄφελον ne se construit pas avec le futur de l'indicatif.

3. Le premier est ἄρτι ; le second, ἀ μὲν, ἀ δέ ; le troisième, ὄφελον.

4. Le quatrième solécisme consiste dans l'emploi d'ἄθλον, *prouesse*, au genre neutre : il eût fallu μέγαν ἄθλον, au lieu de μέγα.

5. Un Attique eût remplacé συνήσω par συνήκας ἄν. Lehmann lit συνήσω,

3. LE SOLÉCISTE. Je le veux bien, mais tu n'as pas prononcé un seul des mots que prononcent les faiseurs de solécismes.

LYCINUS. Vraiment, ce que je viens de dire te paraît excusable? Alors, marche derrière moi, puisque tu ne t'aperçois pas quand je sors du droit chemin.

LE SOLÉCISTE. De par tous les dieux, je ne m'aperçois de rien.

LYCINUS. J'ai laissé le lièvre courir au galop¹. T'a-t-il donc échappé? Il n'est cependant pas difficile d'apercevoir ce lièvre. Autrement, il y aura une foule de lièvres pris au solécisme, sans que tu les voies.

LE SOLÉCISTE. Je les verrai bien.

LYCINUS. Tu ne les as pas vus.

LE SOLÉCISTE. Tu m'étonnes.

LYCINUS. C'est ta grande érudition qui te fait du tort², à ce point que tu ne vois pas encore ici de solécisme. Or, je n'ai pas ajouté à διέφθορας son complément τίνι.

4. LE SOLÉCISTE. Je ne saisis pas bien; cependant j'ai pris beaucoup de gens à faire des solécismes.

LYCINUS. Aussi tu me prendras, quand tu deviendras quelqu'un de ces enfants qui tettent leurs nourrices³. Ou, si tu ne sens pas que je trouble mon discours par des solécismes, les enfants, en grandissant, en feront un aussi, sans que tu t'en doutes⁴.

LE SOLÉCISTE. C'est la vérité.

LYCINUS. Si nous ignorons cela, nous n'entendrons rien à nos autres affaires; car voilà encore un solécisme qui t'échappe. Ne dis donc plus que tu es capable de prendre quelqu'un en flagrant délit de solécisme, et incapable d'en faire toi-même. C'est un conseil que je te donne.

5. Socrate de Mopse, avec qui j'ai été en Égypte, ne reprenait jamais les gens avec aigreur ni dureté; il ne vous reprochait jamais une faute. Mais si on lui demandait : « Quand sor-

première personne du futur actif, et traduit : *Intellexero, si voluisses*, « je comprendrais, si tu voulais. » D'autres éditeurs donnent *συνήσων, intellecturus*. Nous avons suivi la leçon adoptée par Grévius

1. En place de *θεῖν λαγῶ*, il eût fallu dire, en bon attique, *θέειν λαγών*, et au lieu de *γενόμενοι λαγῶ*, *γενόμενοι λαγοί*.

2. *Διέφθορας* aurait dû être remplacé par *διεφθάρης*.

3. Il y a ici un jeu de mots qui porte sur le double sens de *θηλάζω*, *allaiter* et *être allaité*, *lactare* et *lactere*.

4. Autre jeu de mots sur *αὐξάνοντα*, qui signifie à la fois *grandissant* et *agrandissant*.

tez-vous ? — Qui est-ce qui peut vous répondre, disait-il, qu'il sortira aujourd'hui ? » Si on lui disait : « Je suis attaché aux lois de ma patrie. — Comment dites-vous ? répondait-il ; est-ce que votre père est mort ? » Quelqu'un lui dit un jour : « C'est mon compatriote. — Nous ne savions pas, dit-il, que vous fussiez barbare³. » A un autre qui disait : « En voilà un d'ivrogne ! — Parlez-vous de sa mère, reprit-il, ou comment l'entendez-vous ? » Un homme employait le mot ἐκλελογότας. « Vous avez tort, dit-il, de vous servir d'ἐκλελογότας avec un redoublement⁴. » Un autre voulait dire : « Il a de la présence d'esprit ; » mais comme il mit deux μ au mot λῆμα (présence d'esprit), sa phrase se changea en celle-ci : « Il a du profit. — Eh bien, dit Socrate, qu'il profite donc ! » Quelqu'un lui dit : « Ah ! voici une jeunesse qui est de mes amis ! — Ce n'est pas bien, dit Socrate, vous l'insultez⁵. » On lui dit une fois : « J'effraye cet homme et je le fuis. — Tiens ! dit-il, quand vous craignez un homme, vous le poursuivez ? » Un autre disait : « La plus haute sommité de mes amis. — Il est plaisant, dit Socrate, de voir quelque chose de plus haut que la sommité⁶. » « Je pousse vers la porte, dit un autre. — Ah ! qui chassez-vous donc ? » répondit-il⁷. Quelqu'un

1. Πηνίξ forme un solécisme, si on l'emploie dans le sens de *quand*, et à quel moment ? Il signifie, proprement, à quelle heure ?

2. Ἰκανά ἔχω τὰ πατρώα peut avoir le sens que nous lui donnons dans notre traduction, mais en bon attique il faudrait dire τὰ πάτρια ; sans quoi on pourrait croire, comme Socrate de Mopse, que le sens est : *J'ai un patrimoine convenable*, et s'attirer la réponse que Lucien lui prête.

3. Συμπατριώτης est un mot barbare : un Attique eût dit : πολίτης ἐστὶ μου ὃν μοι.

4. Μεθύσης attiquement ne s'emploie qu'au féminin. J'ai cherché à donner quelque idée de ce solécisme grec en employant la tournure triviale : *En voilà un d'ivrogne !* qui justifie mieux le mot de Socrate de Mopse : « Parlez-vous de sa mère ? »

5. Le parfait du verbe ἐκλέγω, choisir, est ἐτέλοχα, au lieu de l'usité ἐκτέλοχα. Voy. Matthiæ Gramm. gr., § 489. Cf. Burnouf, Méth. gr., § 403, note. En traduisant littéralement le mot de Socrate, nous aurions : *Vous doublez ceux qui choisissent*.

6. Μαίραξ, que nous traduisons par le mot *jeunesse*, ne s'emploie attiquement qu'au féminin : avec l'article masculin, il signifie un *débauché*.

7. L'interlocuteur de Socrate donne mal à propos le sens de *craindre* au mot δεδίττομαι, qui signifie *effrayer*. Il aurait dû se servir de δέδοικα. Toute cette équivoque est intraduisible en français.

8. Κορυφαίωτος n'est pas plus permis en grec, qu'en latin *summissimus*.

9. Ἐξορμῶ signifie absolument *je sors* ; les Attiques ne l'emploient qu'avec le sens de *pousser, chasser*.

ayant dit : « Au-dessus de la surface. — C'est cela, dit-il ; au-dessus de la surface, comme on dit au-dessus du tonneau. » Un autre ayant dit : « Il m'a ordonné. — Xénophon, reprit-il, a aussi ordonné des bataillons. » A un autre qui disait : « Je l'avais entortillé pour me cacher. — C'est extraordinaire, répondit-il, qu'à vous seul vous ayez entortillé un homme¹. » Un autre voulant dire : « Il disputait avec lui, » se servit des mots *συνεπλέετο αὐτῷ*, qui peuvent signifier : « Il était comparé avec lui, » Socrate alors lui dit : « Eh bien, ils étaient distincts. »

6. Socrate avait également coutume de railler avec courtoisie ceux qui solécisaient par excès d'atticisme. A quelqu'un qui disait : « A nous, cela nous paraît bon. — Vous direz aussi, n'est-ce pas, à nous, nous faisons une faute²? » Un autre racontait gravement un fait relatif à sa patrie, et disait : « Cette femme ayant eu commerce avec Hercule. — Eh bien, reprit Socrate, Hercule n'a-t-il donc pas eu commerce avec elle³? » Quelqu'un disait : « Je vais me faire tondre. — Quel mal avez-vous donc fait, dit-il, et qui vous vaille d'être noté d'infamie⁴? » Un autre disait : « Je vais ferrailler. — Ah! vous allez vous battre avec les ennemis⁵? » « Mon fils malade est à la torture, disait un autre. — Que lui veut-on donc, de le mettre ainsi à la question⁶? » « Il avance dans les sciences, disait quelqu'un. — Platon, reprit Socrate, appelle cela faire des progrès⁷. » On lui demandait un jour : « Déclamez-vous? » au lieu de dire : « Un tel déclamera t-il? » *μελετήσῃ* au lieu de *μελετήσεται*? « Comment, dit-il, vous me demandez si je déclamerai, et vous me parlez d'un tel? »

7. Un imitateur des Attiques s'étant servi à la troisième personne de *τεθνῆξει*, *tu mourras*, en place de *τεθνῆξεται*, *il mourra* : « Mieux

1. Les Attiques blâment le verbe *περιέστην*, dans le sens d'*entourer*, quand il ne s'agit que d'une seule personne. Nous blâmerions de même le mot *entortiller*, comme trivial.

2. J'ai tâché de rendre ici l'équivalent du grec *ὥν*. Le solécisme consiste en ce qu'il fallait dire *ὥνιν*.

3. Le verbe *μίγνυμαι* s'emploie spécialement pour exprimer les rapports de l'homme avec la femme, et non pas ceux de la femme avec l'homme.

4. En place de *καρῆναι*, il fallait dire *κείρασθαι* : le premier mot était un terme injurieux.

5. *Ζυγομαχεῖν*, que nous traduisons par *ferrailler*, indique plutôt le sens de *se mettre en ligne contre les ennemis* que celui de *discuter amicalement*.

6. *Βασανίζεσθαι* ne se dit pas, en grec, d'une maladie, suivant Thomas Magister ; il fallait *ἐξετάζεσθαι*.

7. Au lieu du verbe *προκόπτειν*, il fallait employer *ἐπιδιδόναι*.

eût valu, dit Socrate, ne pas affecter le beau langage, pour me dire un mot de mauvais augure. » Quelqu'un s'étant servi de la locution *στοχάζομαι αὐτοῦ*, *je le vise*, dans le sens de *je l'épargne* : « Est-ce que vous avez mal ajusté? » dit-il. Quelqu'un ayant employé *ἀφιστᾶν*, et un autre *ἀφιστάνειν*, pour *ἀφιστάναι*, *entraîner à la révolte* : « Ma foi! dit-il, je ne connais ni l'un ni l'autre. » On se servait devant lui de la locution *sauf excepté que*. « Voilà, dit-il, de la prodigalité! » Un autre disant *χρᾶσθαι* au lieu de *χρησθαι* : « C'est un mot pseudattique, » dit-il. « Dès alors, disait un autre. — C'est fort beau, reprit-il, de parler à l'ancienne mode; Platon, en effet, a dit « Pour lors¹. » Un autre ayant dit *ἰδοῦ* au lieu de *ἰδέ* : « Vous employez, dit-il, un mot pour un autre². » Quelqu'un ayant employé *ἀντιλαμβάνομαι*, *j'entends*, au lieu de *συνίημι*, *je comprends* : « Je m'étonne, dit Socrate, que voulant jouer le premier rôle dans la conversation, il se condamne au second. » Un autre disant *βράδιον*, *plus lent*, au lieu de *βραδύτερον* : « Est-ce que ce n'est pas la même chose, dit-il, que *τάχιον*, *plus prompt*³? » Il en entendit un autre qui se servait du mot *βαρεῖν*, *être à charge* : « *Βαρύνειν*, lui dit-il, n'est pas aussi suranné que vous le croyez⁴. » Quelqu'un disait *ἐλελογχα* au lieu de *ἐεληγχα*, *j'ai obtenu par le sort* : « La différence est légère, dit-il, on peut s'y tromper⁵. » Beaucoup de gens disant *ἵπτασθαι*, *voler*, au lieu de *πέτεσθαι* : « Nous savons bien, dit-il, que ce mot vient de *πῆσις*. » Quelqu'un ayant appelé pigeon une colombe, afin d'être plus attique : « Nous finirons, dit-il, par appeler cet oiseau une oie. » Un autre ayant dit qu'il avait mangé *φακόν* (au lieu de *φακῆν*) : « Comment peut-on dire, s'écria Socrate, qu'on a mangé un vase d'huile⁶? » Mais en voilà assez sur Socrate de Mopse.

8. Revenons, si bon te semble, à notre première discussion. Je vais te citer les solécismes les plus notables; reconnais-les au passage. Je pense que maintenant tu ne seras pas embarrassé, après en avoir entendu une si belle série.

1. Platon se servant de *εἰς τότε*, notre hypérattique se croit autorisé à dire *ἐκ τότε* : j'ai fait de mon mieux pour rendre cette faute intelligible.

2. Les Attiques, selon Thomas Magister, préférèrent *ἰδοῦ* à *ἰδέ*.

3. Au lieu de *τάχιον*, les Attiques disent *θᾶλλον*, et les Ioniens *ταχύτερον*.

4. Thomas Magister dit que *βαρεῖν* est inusité, et qu'il faut se servir de *βαρύνειν*.

5. Voy. Matthiæ, *Gramm. gr.*, § 165, 3; § 186, 3; et § 242.

6. *Φακόν*, en effet, signifie un vase d'huile, tandis que l'interlocuteur de Socrate voulait dire qu'il avait mangé une lentille, *φακῆν*, ou au pluriel *φακούς*.

LE SOLÉCISTE. Peut-être ne pourrai-je pas te suivre. Dis pourtant.

LYCINUS. Comment dis-tu que tu ne pourras pas? La porte ouvre pour toi, afin que tu puisses les reconnaître¹.

LE SOLÉCISTE. Dis donc.

LYCINUS. J'ai dit.

LE SOLÉCISTE. Rien au moins qui m'ait paru extraordinaire.

LYCINUS. Tu n'as pas remarqué *ouvre pour toi*? -

LE SOLÉCISTE. Non!

LYCINUS. Que deviendrons-nous, si tu ne suis pas exactement mes paroles? En revenant à ce que tu as dit au commencement, je croyais que j'appelais les cavaliers dans la plaine. Eh bien! as-tu remarqué ces cavaliers²? Mais tu parais te soucier fort peu de ce qu'on dit, et même de la question qui se débat entre nous *eux-mêmes*³.

LE SOLÉCISTE. Je m'en soucie beaucoup; mais tu fais tes coups à la sourdine.

9. LYCINUS. A la sourdine, quand je dis entre nous *eux-mêmes*! C'est pourtant bien clair. Mais il me semble qu'il n'y a pas de dieu qui puisse te dessiller les yeux, sauf Apollon. Il prophétise⁴ à tous ceux qui le consultent; mais tu n'as pas fait attention à cette prophétie.

LE SOLÉCISTE. Pas le moins du monde, j'en atteste les dieux!

LYCINUS. Vraiment! les solécismes t'échappent à la *passage*⁵?

LE SOLÉCISTE. Complètement.

LYCINUS. Et cet à la *passage*, tu ne t'en es pas aperçu?

LE SOLÉCISTE. Ma foi! non.

LYCINUS. Mais connais-tu quelqu'un qui veuille se marier?

LE SOLÉCISTE. Pourquoi cela?

1. Au lieu de *ἀνέπτυξέ σοι*, il faudrait *ἀνέπτυξαι σοι*. Nous avons cherché à donner une idée de ce solécisme, en disant : la porte *ouvre*, au lieu de *s'ouvre* pour toi.

2. En place d'*ἵππεις*, cavaliers, Lycinus aurait dû employer l'accusatif pluriel *ἵππεις* avec tous les écrivains de la bonne grécité.

3. Nous demandons la permission de faire ce solécisme, qui correspond à celui du grec.

4. *Μαντεύεται*, employé par Lycinus, ne signifie pas *prophétiser* en bon attique; c'est des verbes *χρᾶν* ou *ἀναίρειν* qu'il aurait dû se servir. Cependant *μαντεύεσθαι* est autorisé par des écrivains d'une correction non équivoque, et notamment par Lucien lui-même.

5. Le grec dit *καθ' ἑνα*, au lieu de *καθ' ἓνα*, *ad unus* au lieu de *ad unum*. Nous avons essayé d'en donner un équivalent en français.

LYCINUS. C'est qu'il ne peut vouloir se marier sans commettre un solécisme¹.

LE SOLÉCISTE. Qu'est-ce que cela me fait, je te le demande, qu'on commette un solécisme en voulant se marier?

LYCINUS. Cela fait qu'on ignore une chose qu'on prétendait savoir. C'est comme cela. Mais si quelqu'un te dit en passant qu'il divorce d'avec sa femme, le lui permettras-tu?

LE SOLÉCISTE. Pourquoi ne pas le lui permettre?

LYCINUS. S'il te le dit en faisant un solécisme, le lui permettras-tu également²?

LE SOLÉCISTE. Non pas.

LYCINUS. Tu as raison. Il ne faut pas d'indulgence avec un faiseur de solécismes; seulement il faut lui apprendre à les éviter. Et si quelqu'un fait crier la porte en entrant, et qu'il y frappe en sortant, que diras-tu de lui?

LE SOLÉCISTE. Rien, si ce n'est qu'il a voulu entrer et sortir.

LYCINUS. Eh bien! si tu ne vois pas la différence qu'il y a entre *faire crier la porte* et *y frapper*, je te déclare un ignorant³.

LE SOLÉCISTE. Et toi, tu es un insolent.

LYCINUS. Que dis-tu? comment veux-tu que je sois un insolent en discutant avec toi? Tiens! je viens de faire encore un solécisme, et tu n'en as rien vu⁴!

10. LE SOLÉCISTE. Assez, au nom de Minerve! ou, du moins, dis-moi quelque chose que je puisse remarquer.

LYCINUS. Et comment y arriveras-tu?

LE SOLÉCISTE. Si tu m'avertis chaque fois que tu fais un solécisme à mon insu, en me signalant ta faute et en me disant en quoi elle consiste.

LYCINUS. Pas du tout, mon bon. Notre conversation n'en finirait plus. Mais si tu veux me faire des questions sur tout cela, je suis entièrement ton homme. Passons donc, s'il te plait, à

1. Toute cette équivoque roule sur l'emploi vicieux de *μνηστέυσθαι*, qui ne se dit que pour les filles à marier : on se sert de *μνησθαι* quand il s'agit d'un prétendu.

2. Ce solécisme consiste à se servir d'*ἀπολείπειν*, en parlant d'un homme. Ce verbe est réservé exclusivement pour les femmes qui se séparent de leur mari. L'homme qui répudie sa femme doit dire *ἐκβάλλειν γυναῖκα*.

3. Il faut intervertir ici la place des verbes grecs *φορεῖν* et *κόπτειν*. *Φορεῖν*, *faire crier la porte*, se disait de ceux qui sortaient, et *κόπτειν*, de ceux qui frappaient avant d'entrer.

4. En effet, il a dit : *Νῦν δὲ γενήσομαι*, au lieu de *νῦν δὲ γίνομαι*, attendu que *νῦν δὲ* ne se construit pas avec le futur, mais avec le présent seulement.

d'autres exercices. Et d'abord, le mot ἄττα, dont je viens de me servir, doit avoir ici un esprit doux, et non pas un esprit rude¹. C'est le moyen qu'il soit employé correctement après ἔτεπα. De cette manière, il ne sera pas étrange. Maintenant, parlons de l'outrage que je t'ai fait, et qui m'a valu de toi le nom d'insolent. Si je ne parlais pas comme cela, mon expression serait incorrecte².

LE SOLÉCISTE. Je n'y trouve rien à reprendre.

LYCINUS. Le voici. Quand je dis σὲ ὕβριζεν, c'est à ta personne que je fais outrage, avec des coups, des liens, ou de toute autre manière. Mais quand je dis εἰς σέ, l'outrage retombe sur quelque chose à toi. Ainsi celui qui fait outrage à ta femme, te fait outrage à toi-même (εἰς σέ); et il en est de même de celui qui fait outrage à ton fils, à ton ami, à ton esclave, à tout ce qui t'appartient. Car Platon, dans son *Banquet*, dit dans ce sens, sous une forme proverbiale, qu'on peut faire outrage à un objet inanimé.

LE SOLÉCISTE. Je comprends la différence.

LYCINUS. Eh! ne comprends-tu pas également que celui qui *brouille* tout cela mérite qu'on lui reproche de faire des solécismes?

LE SOLÉCISTE. Maintenant que tu me l'as dit, je le comprends.

LYCINUS. Mais quand on dit *brouiller* et *embrouiller*, crois-tu que ce soit la même chose?

LE SOLÉCISTE. Oui.

LYCINUS. Est-ce possible? L'un peut-il être employé pour l'autre? Le bon pour le mauvais? Le mot qui est pour celui qui n'est pas?

LE SOLÉCISTE. Je comprends : *brouiller*, c'est user du terme impropre au lieu du terme propre, et *embrouiller*, c'est tantôt se servir du mot propre, tantôt du terme impropre³.

1. Ἄττα, avec un esprit rude, est pour ἄτινα, *n'importe quoi*, et ne s'emploie qu'au commencement d'un membre de phrase. Ἄττα, avec un esprit doux, est pour τινός, *quelques, quædam*, avec un mot qui le détermine, comme dans ce passage : ἔτεπ' ἄττα.

2. Il y a cette différence entre ὕβριζω σέ et ὕβριζω εἰς σέ. que le premier signifie, *je te fais outrage directement*, tandis que le second signifie, *je fais outrage à tes amis, à quelque chose qui t'appartient*. Lycinus, du reste, l'explique à son interlocuteur.

3. Nous avons rendu de notre mieux la différence subtile que Lycinus établit entre ὑπαλλάττειν et ἐναλλάττειν. Cette distinction est rendue plus sensible pour le grec par les substantifs qui correspondent à chacun de ces deux verbes. Au verbe ὑπαλλάττειν se rattache ὑπαλλαγή, l'*hypallage*, figure par laquelle on paraît attribuer à certains mots d'une phrase l'idée qui appartient à

LYCINUS. Il y a d'autres observations tout aussi jolies : *montrer du zèle à quelqu'un* exprime une arrière-pensée d'intérêt chez celui qui montre ce zèle ; *montrer du zèle pour quelqu'un* exprime une idée de dévouement à cette personne'. Il y a des gens qui négligent ces nuances, et d'autres qui les observent avec une attention scrupuleuse. Cette attention scrupuleuse me semble de beaucoup préférable.

11. LE SOLÉCISTE. Tu as bien raison.

LYCINUS. Sais-tu également la différence qu'il y a entre *se seoir* et *s'asseoir*, *sieds-toi* et *assieds-toi* ?

LE SOLÉCISTE. Non ; mais je t'ai entendu dire que *sois assis* n'est pas correct.

LYCINUS. Tu as bien entendu. Je dis en outre qu'il y a une différence entre *sieds-toi* et *assieds-toi*.

LE SOLÉCISTE. En quoi consiste-t-elle ?

LYCINUS. En ce qu'on dit *assieds-toi* à quelqu'un qui est debout, et *sieds-toi* à quelqu'un qui est assis. Par exemple :

*Sieds-toi donc, étranger, nous nous siérons ailleurs*²,

au lieu de lui dire : *Assieds-toi donc, étranger*. Ainsi, pour le dire une seconde fois, c'est une faute que de changer tout cela. Ne vois-tu pas, en effet, la nuance qui sépare ces deux locutions, dont l'une s'applique aux autres, et l'autre à nous-mêmes ?

12. LE SOLÉCISTE. En voilà assez sur ce point ; passons à un autre, car il faut que tu me donnes des leçons.

LYCINUS. C'est juste ; quand je parle autrement, tu ne m'entends plus. Sais-tu précisément ce que signifie *ξυγγραφεύς* ?

LE SOLÉCISTE. Je le sais parfaitement maintenant, après t'avoir entendu³.

LYCINUS. Tu confonds aussi, je crois, *καταδουλοῦν* et *καταδουλοῦσθαι*, tandis que moi, je vois entre ces deux mots une énorme différence.

d'autres mots de cette même phrase ; et au verbe *ἐναλλάττειν* se rattache *ἐναλλάγῃ*, l'*énallage*, qui consiste à employer une forme de verbe pour un autre. En français, *brouiller*, c'est *mettre en confusion*, avec l'idée de dessein, d'intention malveillante ; *embrouiller*, c'est *mettre en désordre*, à son insu, par inhabileté ou par maladresse.

4. J'ai tâché de rendre en français la nuance qui existe entre *σπουδάζειν* *πρὸς τινα* et *σπουδάζειν* *περί τινα*.

2. *Odyssée*, XVI, v. 44.

3. Nous n'avons pas insisté sur les arguties minutieuses qui précèdent. Quant au véritable sens de *ξυγγραφεύς*, qui signifie proprement *écrivain*, il veut dire *historien* dans tous les auteurs de la bonne grécité.

LE SOLÉCISTE. Laquelle?

LYCINUS. Καταδουλούμαι veut dire *je suis esclave d'un autre*, et καταδουλῶ, *je suis mon propre esclave*.

LE SOLÉCISTE. A merveille!

LYCINUS. Tu as encore bien d'autres choses à apprendre, à moins que tu ne croies savoir, quand tu ne sais rien.

LE SOLÉCISTE. Je ne crois pas savoir.

LYCINUS. Eh bien, remettons le reste à une autre fois, et terminons ici ce dialogue.

LXXVII

* CHARIDÉMUS OU DE LA BEAUTÉ¹.

HERMIPPUS ET CHARIDÉMUS.

1. HERMIPPUS. Je me promenais hier, Charidémus, hors de la ville, afin de me récréer par la vue des champs, et puis parce que j'avais besoin de repos pour méditer l'œuvre dont je m'occupais, lorsque je rencontrai Proxénus, fils d'Épicrate. Je le sa-lue, suivant l'usage, et je lui demande d'où il vient et où il va. Il me répond qu'il vient aussi, selon son habitude, prendre du repos et du plaisir à voir les champs, respirer l'air pur et léger qui les rafraîchit, qu'il sort d'un festin splendide, donné au Pirée par Androclès, fils d'Épicharès, lequel vient d'offrir un sacrifice à Mercure pour le remercier de sa victoire; il avait, en effet, remporté le prix d'éloquence aux Diasies².

2. Proxénus ajoute que la fête s'est passée d'une façon agréable et polie, qu'on y a lu des éloges de la beauté, qu'il ne peut pas, à la vérité, me les rapporter, parce que la vieillesse lui a

1. On doute de l'authenticité de ce dialogue. Wieland, qui le croit de Lucien, l'attribue à la première jeunesse de l'auteur. Il est une imitation manifeste de l'*Éloge d'Hélène* d'Isocrate. Voy. notre thèse latine *De ludicris apud veteres laudationibus*, p. 44 et suivantes.

2. Voy. *Timon*, 7.

fait perdre de sa mémoire, et que d'ailleurs il n'a pas assisté tout le temps à cette lecture, mais que tu peux, toi, satisfaire ma curiosité, puisque tu as été l'un des lecteurs, et que tu as entendu les autres durant tout le festin.

CHARIDÉMUS. Le fait est vrai, Hermippus. Cependant je ne pourrais pas te redire exactement tout. Il n'était pas possible de tout entendre, à cause du bruit que faisaient les convives et ceux qui les servaient; et puis, rien n'est plus difficile que de se rappeler des discours tenus dans un festin. Le vin, tu le sais, fait perdre la mémoire, même à ceux qui en ont le plus. Cependant, pour t'être agréable, je vais essayer de te faire ce récit de mon mieux et de n'omettre aucune des circonstances qui me viendront à la pensée.

3. HERMIPPUS. Je t'en sais beaucoup de gré. Mais si tu voulais me dire avant tout quel est l'ouvrage qu'a lu Androclès, sur qui il a remporté la victoire, quelles étaient les personnes invitées avec toi à son festin, ta gracieuseté serait complète.

CHARIDÉMUS. L'ouvrage d'Androclès était un éloge d'Hercule; il l'a composé, dit-il, pour obéir à un songe. Il a remporté le prix sur Diotime de Mégare, qui lui disputait les épis¹ ou plutôt la gloire du succès.

HERMIPPUS. Et quel ouvrage a lu Diotime?

CHARIDÉMUS. Un éloge des Dioscures. Après avoir été délivré par eux de grands dangers, il a voulu, nous a-t-il dit, leur payer ce tribut de reconnaissance. D'ailleurs ce sont eux-mêmes qui l'ont invité à le faire, en lui apparaissant au haut des mâts dans le fort d'une tempête.

4. Au festin se trouvaient un nombre considérable de parents et d'amis du vainqueur. Mais ceux qui méritaient d'être cités en première ligne, comme ornement du repas et pour avoir fait l'éloge de la beauté, sont Philon, fils de Dinias, Aristippe, fils d'Agasthène, et moi troisième. Le beau Cléonyme, neveu d'Androclès, était assis à côté de nous. C'est un jeune homme délicat, un peu efféminé, mais qui ne manque pas d'esprit. Il nous écouta, du moins, avec une grande attention. Philon se mit le premier à parler de la beauté, et voici son exorde.

HERMIPPUS. Ne commence pas ce discours, mon ami, que tu ne m'aies appris auparavant la cause pour laquelle vous avez choisi ce sujet.

CHARIDÉMUS. Tu as tort, mon cher, de m'arrêter à tout instant; j'aurais déjà fini mon récit, et nous pourrions nous retirer.

1. C'est ainsi que dans les *Jeux floraux* les prix sont des fleurs d'or.

Mais comment résister à un ami qui vous fait violence? Il faut bien se plier à tout.

5. Tu veux savoir la cause de notre discours; ce fut le beau Cléonyme lui-même. Il était assis entre son oncle Androclès et moi. Plusieurs convives, gens ignorants, parlaient beaucoup de ce jeune homme; tous les regards étaient sur lui et l'on s'extasiait sur sa beauté. On négligeait à peu près tout le reste pour lui, et l'on ne tarissait pas d'éloges. Charmés de voir cette inclination pour sa beauté, et faisant chœur avec les autres conviés, nous crûmes que ce serait une négligence coupable de nous laisser, à cet égard, surpasser en éloquence par des gens sans instruction, perdant ainsi le seul avantage que nous avions sur eux, et nous résolûmes de parler de la beauté. Cependant il nous parut convenable de ne pas faire l'éloge du jeune homme en le désignant par son nom, afin de ménager les convenances et de ne pas augmenter son amour-propre. En outre, voulant éviter que nos discours fussent, comme ceux des autres, jetés au hasard et sans suite, nous décidâmes de parler chacun à notre tour, et de dire ce que notre mémoire nous suggérerait sur cette question.

6. C'est Philon qui commença en ces termes : « Qu'il serait étrange, quand nous nous empressons chaque jour de mettre nos actions en rapport avec les règles de la beauté, de ne point nous en entendre parler, mais de nous voir assis en silence, craignant de laisser échapper malgré nous l'éloge d'un bien, objet de tous nos désirs! Et cependant serait-ce bien de l'éloquence que de l'appliquer à des objets sans valeur et de rester muet devant la beauté même? Comment employer mieux les grâces du discours qu'en laissant le reste pour ne songer qu'à l'objet qui est la fin de tous les autres? Mais de peur qu'on ne s'imagine que mes sentiments sur la beauté ne trouvent point d'expressions qui les rendent, je vais essayer de dire en peu de mots ce que j'en pense. Tous les hommes désirent la beauté, mais peu en ont été jugés dignes. Ceux auxquels est échu ce présent inestimable ont passé pour les plus heureux des mortels, et ils ont été honorés, comme ils le méritaient, par les hommes et par les dieux. Je n'en veux d'autre preuve que les héros élevés au rang des immortels, Hercule fils de Jupiter, les Dioscures, Hélène : Hercule obtint cet honneur par son courage, Hélène par sa beauté, qui, en la faisant déesse, donna de plus l'immortalité à ses frères, relégués parmi les morts avant qu'elle fût montée dans le ciel.

7. « Ensuite, parmi les hommes qui furent jugés dignes d'être

placés au nombre des dieux, on n'en saurait trouver un qui n'ait eu la beauté en partage. C'est elle qui fit participer Pélops à l'ambroisie. Ganymède, fils de Dardanus, exerça un pouvoir si absolu sur l'âme du souverain des dieux, que celui-ci ne voulut partager avec aucun autre le plaisir d'enlever l'objet de sa tendresse; il ne voulut s'en fier qu'à lui-même, s'abattit en volant sur le Gargarus, un des sommets de l'Ida, et ravit Gany-mède en un lieu où seul il pût converser avec lui. Ce dieu, du reste, a toujours tellement estimé la beauté, que non content de faire monter les belles personnes dans le ciel, il est souvent descendu sur la terre pour y vivre avec ses amours. Changé en cygne, il caresse Lédà; sous la forme d'un taureau, il enlève Europe; prenant la forme d'Amphitryon, il engendre Hercule. Qui pourrait énumérer toutes les ruses employées par Jupiter, quand il voulait arriver au but de ses désirs?

8. « Ce qu'il y a d'étonnant, de vraiment extraordinaire, c'est que, quand Jupiter s'adresse aux dieux, car parmi les hommes il ne s'adresse qu'à ceux qui sont beaux, quand il leur fait une harangue, il se montre si fier, si hautain, à en croire le poète national de la Grèce ¹, que, dès les premiers mots, Junon, malgré son habitude d'éclater en reproches contre lui, est saisie de frayeur et s'estime trop heureuse de ne pas éprouver les effets de la colère de Jupiter, qui s'en tient aux paroles. Les autres dieux aussi n'éprouvent pas moins de terreur, quand il les menace d'enlever à lui seul la terre et la mer, avec tous les hommes. Mais lorsqu'il va trouver quelque aimable objet, il devient si traitable, si doux, si complaisant, que souvent, sans parler du reste, il quitte son personnage de Jupiter, dans la crainte de déplaire à ce qu'il aime, prend une autre forme, toujours très-belle, celle enfin dont la vue est la plus attrayante. Tel est l'hommage et l'honneur qu'il rend à la beauté.

9. « Jupiter toutefois n'est pas le seul qui ait été vaincu par elle : il n'y a pas un seul dieu qui ait pu lui résister. Et quand je parle ainsi, c'est moins pour accuser Jupiter que pour faire l'éloge de la beauté même. Mais si l'on y veut faire attention, on verra que tous les dieux ont cédé au même pouvoir que Jupiter. Neptune a rendu les armes à Pélops, Apollon à Hyacinthe, Mercure à Cadmus.

10. « Les déesses, à leur tour, n'ont pas rougi de subir cette puissance. Il semble même qu'elles se soient fait un point d'émulation de publier qu'elles se sont rendues à tel beau jeune

1. Homère

homme, et qu'elles ont accordé leurs faveurs à des mortels. Chacune d'elles a sa part isolée dans le gouvernement du monde; jamais elles ne se disputent pour ce qui est de leur empire. Pallas conduit les guerriers aux combats et ne conteste point la chasse à Diane, qui, de son côté, cède la guerre à Pallas. Junon préside aux mariages et n'empiète point sur les fonctions de Vénus. Mais à l'égard de la beauté, chaque déesse est prévenue tellement de la sienne, qu'elle croit effacer toutes les autres, si bien que la Discorde, voulant semer la division entre elles, n'employa pas d'autre moyen que de faire naître une dispute sur la beauté, persuadée que bientôt, suivant son désir, il en résulterait une querelle interminable. Elle raisonnait juste et bien. On voit par là quelle est l'excellence de la beauté. Car aussitôt que les déesses ont ramassé la pomme et lu l'inscription, chacune prétend que le fruit est à elle. Aucune n'a le courage de prononcer contre soi, et de s'avouer plus laide qu'une rivale. Elles vont trouver Jupiter, père de deux d'entre elles, frère et époux de l'autre, et s'en remettent à son jugement. Il pouvait bien décider lui-même quelle était la plus belle; mais comme il y avait alors en Grèce et chez les barbares un grand nombre d'hommes sages et prudents, il confia la décision de ce différend à Paris, fils de Priam, dont le libre et franc suffrage prouva la supériorité de la beauté sur la sagesse, la force et la prudence.

11. « Les déesses sont si jalouses de leurs charmes, elles aiment tant s'entendre appeler belles, qu'elles ont engagé le poète des dieux et des héros à ne leur donner que des noms tirés de leur beauté. Junon est plus flattée du titre de *déesse aux bras blancs*, que de celui de *déesse vénérable, fille du grand Saturne*. Minerve ne voudrait point changer son nom de *déesse aux yeux gris* pour celui de Tritogénie, et Vénus préfère à toute autre l'épithète de *dorée*. Tous ces noms, en effet, font allusion à la beauté.

12. « Or, tout cela nous prouve quelle haute idée ont conçue de la beauté des êtres qui nous sont supérieurs; et c'est en même temps le témoignage le plus certain que cet avantage est au-dessus de tous les autres. Minerve déclare que le courage uni à la prudence doit obtenir le premier rang. Junon voudrait faire préférer la richesse et la puissance, et c'est aussi l'avis de Jupiter. Mais puisque la beauté est une chose si noble et si divine, pour laquelle les dieux mêmes montrent tant d'empressement, comment pourrions-nous ne pas imiter les dieux et ne pas employer, autant qu'il est en nous, et nos actes et nos paroles pour faire triompher la cause de la beauté? »

13. Ainsi parla Philon ; il ajouta, en terminant, qu'il en aurait dit bien davantage, s'il ne savait pas qu'un long discours est déplacé dans un banquet. Aristippe prit ensuite la parole, cédant aux vives instances d'Androclès. Il ne voulait pas, en effet, parler après Philon ; il hésitait. Il commença pourtant en ces termes :

14. « Souvent les orateurs, dédaignant de traiter dans leurs discours des matières relevées et utiles, choisissent des sujets bizarres, dont ils espèrent tirer plus de gloire, mais sans profit pour les auditeurs. Les uns se perdent dans de vaines disputes ; les autres racontent des faits qui ne sont jamais arrivés ; d'autres enfin parlent longuement de choses inutiles, tandis qu'ils devraient laisser de côté tout le reste, afin de ne rien dire que d'excellent. Pour moi, convaincu qu'ils n'agissent ainsi que parce qu'ils ne savent dire rien de bon, et regardant, du reste, comme insensé de tomber dans les fautes qu'on reproche aux autres, je prendrai pour sujet de mon discours la matière la plus utile et la plus belle pour mes auditeurs, celle qu'on peut appeler la plus belle de toutes, puisque c'est la beauté même. »

15. « Si nous avons à parler de toute autre chose que de la beauté, il suffirait sans doute d'entendre un seul discours, et l'on pourrait ensuite abandonner ce sujet ; mais celui-ci présente à l'orateur qui veut le traiter une si riche matière, qu'il ne peut être taxé de malheur, s'il n'en atteint pas la hauteur par son éloquence ; et si, après tous ceux qui l'ont traité, on parvient à ajouter quelque chose aux éloges des autres, on doit penser que c'est un bienfait de la fortune. Un avantage, en effet, que les dieux honorent d'une faveur si éclatante, que les hommes regardent comme divin et digne de tous les vœux, un privilège qui est le plus bel ornement de tous les êtres, qui fait rechercher ceux qui le possèdent, et fuir avec aversion ceux qui en sont dépourvus, peut-il être célébré par des louanges proportionnées à sa valeur ? Mais puisqu'une foule d'éloges atteindraient à peine à la dignité de ce sujet, on ne sera point étonné que j'essaie de le traiter à mon tour, et que j'ose parler après Philon. La beauté est de soi-même la chose la plus auguste et la plus divine. Aussi je ne parle point des hommages que les dieux lui ont rendus.

16. « Mais dans les temps passés, Hélène, fille de Jupiter, frappa tellement d'admiration tous les hommes, qu'avant même qu'elle eût atteint l'âge nubile, Thésée, amené par quelques affaires dans le Péloponèse, la vit et fut tellement épris de ses

charmes, que, malgré son trône affermi et sa gloire éclatante, il crut qu'il ne lui serait pas possible de vivre heureux tant qu'il ne posséderait pas Hélène, au lieu qu'il serait le plus fortuné des hommes s'il obtenait cette faveur. Comme il désespérait de l'obtenir de son père, qui ne la lui donnerait pas avant qu'elle eût atteint l'âge de puberté, il brave la puissance de Tyn-dare, se met au-dessus des périls, affronte tout ce qu'il y a de redoutable dans le Péloponèse, se fait aider de Pirithoüs, l'enlève de force et la transporte à Aphidna, dans l'Attique. Il sut à son ami un tel gré du secours qu'il lui avait prêté en cette circonstance, et conçut pour lui une amitié si vive, que la tendresse de Thésée et de Pirithoüs devint un modèle pour la postérité. Aussi, lorsque ce dernier, amoureux de la fille de Cérès, voulut descendre dans l'empire de Pluton, Thésée, malgré ses instances, n'ayant pu le dissuader de cette entreprise, l'accompagna dans les enfers, et crut ne pouvoir lui témoigner dignement sa reconnaissance qu'en exposant sa vie pour son ami.

17. « Hélène, de retour à Argos, pendant l'absence de Thésée, était parvenue à l'âge de se marier : alors tous les princes de la Grèce, qui avaient pourtant toute facilité à trouver des épouses belles et bien nées, s'unirent pour demander sa main, et dédaignèrent les autres comme inférieures à Hélène. Voyant que cette beauté serait un sujet de discorde, et craignant qu'elle n'allumât la guerre en Grèce, et ne les armât les uns contre les autres, ils s'engagèrent par un serment réciproque à secourir celui qui aurait été jugé digne de la main d'Hélène, et à ne pas permettre qu'on vînt troubler son bonheur. Chacun d'eux croyait s'assurer ainsi une puissante alliance. Tous furent trompés dans leur attente particulière, à la réserve de Ménélas; mais l'événement prouva bientôt que cette déception devait être commune. En effet, peu de temps après, les déesses s'étant disputé le prix de la beauté, choisissent pour juge de leur différend Paris, fils de Priam. Il ne peut résister à la vue de leurs charmes, et les présents qu'elles lui offrent l'engagent à prononcer. Junon promettait l'empire de l'Asie, Minerve la victoire dans les combats, et Vénus l'hymen d'Hélène. Persuadé qu'un empire peut échoir parfois à des hommes de rien, mais que jamais par la suite on ne pourra posséder une autre Hélène, Paris choisit de l'avoir pour épouse.

18. « Lors de cette guerre de Troie, immortalisée par les poètes, dans laquelle on vit pour la première fois l'Europe s'armer contre l'Asie, les Troyens, qui possédaient Hélène, auraient

pu, en la rendant, vivre tranquilles dans leur patrie : de leur côté, les Grecs, en la laissant aux Troyens, se seraient épargné les ennuis d'une longue guerre; mais ni les uns ni les autres ne voulurent prendre ce parti : ils pensaient, au contraire, que jamais ils n'auraient à soutenir une guerre plus glorieuse, et qu'ils ne pouvaient mourir pour une plus juste cause. Les dieux eux-mêmes, qui savaient que leurs fils devaient perdre la vie devant Troie, ne les détournèrent point des combats. Que dis-je ? ils leur persuadèrent qu'il leur serait aussi glorieux de périr en combattant pour Hélène que d'avoir reçu la naissance des immortels. Mais qu'est-il besoin de parler des enfants des dieux, puisque les dieux eux-mêmes se firent alors une guerre plus terrible que celle qu'ils avaient eue à soutenir contre les Géants ? En effet, dans celle-ci ils combattaient réunis, tandis que dans la guerre de Troie ils combattirent les uns contre les autres. Est-il une meilleure preuve que la beauté l'emporte sur tous les autres avantages, au jugement même des dieux ? Rien d'ordinaire ne paraît exciter entre eux la plus légère discussion; et, lorsqu'il s'agit de la beauté, non-seulement ils exposent leurs fils, mais ils se déclarent entre eux une guerre sanglante; quelques-uns même sont blessés. N'est-ce pas, d'un accord unanime, placer tout après la beauté ?

19. « Mais de peur qu'on ne s' imagine que c'est par impuissance de parler dignement de la beauté que j'insiste sur cette preuve, je vais passer à une autre qui n'en démontre pas moins l'excellence que tout ce qui vient d'être dit. C'est l'histoire d'Hippodamie, fille de l'Arcadien OEnomaüs. Que de jeunes gens, épris de sa beauté, ont mieux aimé mourir que de voir le jour loin de ses charmes ! Dès qu'elle eut atteint l'âge nubile, son père, la voyant si supérieure aux autres jeunes filles, en devint lui-même amoureux : telle était, en effet, la puissance de sa beauté, qu'elle subjuguait contre les lois de la nature celui qui lui avait donné la vie. Il désirait, en conséquence, la garder toujours avec lui. Seulement, pour ne pas s'attirer de reproches, il feignit de vouloir la donner en mariage à celui qui s'en montrerait digne, et inventa une ruse encore plus perverse que sa passion, parce qu'il s'imaginait qu'elle assurerait ses desseins. Il prend un char, fabriqué avec un art qui le rendait d'une vitesse extrême, et attelé des chevaux les plus rapides qui fussent en Arcadie ; puis il se met à défier à la course les prétendants de sa fille ; vainqueurs, elle devait être le prix de leur victoire ; vaincus, ils étaient condamnés à perdre la tête. Il exige en même temps que sa fille soit assise auprès d'eux sur leur char, afin que ses

rivaux, uniquement occupés d'elle, négligent la conduite de leurs chevaux. Le premier qui essaya cette course, n'ayant pu réussir, perdit à la fois sa maîtresse et la vie. Les autres, loin d'hésiter à accepter la lutte, regardant comme une crainte puérile de renoncer à leurs prétentions, et détestant la cruauté d'OEnomaüs, vinrent à l'envi s'exposer à la mort. On eût dit qu'ils craignaient de ne pas mourir pour cette jeune fille. Le nombre des victimes s'élevait jusqu'à treize, lorsque les dieux, irrités de tant de perfidie, prirent en pitié la jeune fille et les jeunes gens qui étaient morts : ceux-ci, parce qu'ils n'avaient pu acquérir un bien si précieux; celle-là, parce qu'elle n'avait pas recueilli le fruit de sa beauté. Ils protégèrent donc le jeune héros (c'était Pélops qui devait combattre pour l'obtenir), lui firent présent d'un char construit avec autant d'art que d'élégance, et lui donnèrent des chevaux immortels, à l'aide desquels il devait être maître de sa conquête. Il le devint en effet, et tua son beau-père après sa victoire.

20. « Ainsi la beauté est aux yeux des hommes un objet divin : tout le monde lui rend hommage ; les dieux eux-mêmes la recherchent avec empressement. On aurait donc tort de nous savoir mauvais gré d'avoir tenu les paroles que nous venons de prononcer en faveur de la beauté. » Tel fut le discours d'Aristippe.

21. HERMIPPUS. Il ne te reste plus, Charidémus, pour couronner ces discours sur la beauté, que d'y ajouter le tien.

CHARIDÉMUS. Au nom des dieux, ne me force pas à en dire davantage. Ceci doit te suffire pour te donner une idée de notre entretien. D'ailleurs, je ne me rappelle pas ce que j'ai dit. On se souvient plus aisément des discours des autres que de ceux qu'on a prononcés soi-même.

HERMIPPUS. C'était pourtant là, dès le début, ce que je souhaitais le plus d'entendre. J'étais moins curieux de connaître les discours des autres que le tien. Si tu me prives de ce plaisir, ta peine aura été inutile. Allons, au nom de Mercure, fais-moi part de tout ce qui a été dit, comme tu me l'as promis en commençant cette conversation.

CHARIDÉMUS. Tu ferais mieux d'en rester là et de m'épargner une tâche désagréable. Mais, puisque tu désires si vivement connaître mon discours, il faut bien avoir pour toi quelque complaisance. Voici donc ce que j'ai dit à mon tour :

22. « Si c'était à moi de parler le premier sur la beauté, j'aurais besoin de faire un long exorde. Mais puisque j'arrive après d'autres qui ont parlé avant moi, il n'est pas étonnant que je

prenne leurs discours pour début, et que j'entre immédiatement en matière. D'un autre côté, ce n'est point en des lieux différents que ces discours ont eu lieu, mais ici, et le même jour, si bien que les assistants peuvent se faire cette illusion qu'ils n'entendent pas plusieurs discours séparés, mais une seule dissertation prononcée tour à tour par chacun des orateurs. Certes, il y aurait de quoi faire à quelqu'un une réputation dans ce que chacun de vous a dit à part de la beauté. Et cependant le sujet est si riche, que ceux qui viendront après nous sauront trouver, en dehors de ce qui a été dit, de quoi lui donner de nouvelles louanges. Cette matière offre de toutes parts une foule d'idées, qui semblent d'abord devoir être exprimées les premières : ce sont les fleurs d'une riante prairie, qui, se reproduisant incessamment à la vue, invitent la main à les cueillir. Pour moi, je vais choisir parmi ces fleurs celles qui me paraissent mériter de n'être point négligées ; je dirai en peu de mots ce que je pense de la beauté, afin de lui payer mon tribut, et j'abrègerai mon discours, afin de vous être plus agréable.

23. « Les hommes qui paraissent l'emporter sur nous, soit par leur valeur, soit par quelque autre vertu, doivent nous contraindre à la bienveillance par des bienfaits continuels ; autrement, ils sont l'objet de notre jalousie, qui s'oppose à leurs succès. Au contraire pour les belles personnes, non-seulement nous ne sommes point jaloux de leur beauté, mais à peine les voyons-nous, qu'épris du plus vif amour, nous n'hésitons pas à leur obéir en esclaves, comme à des êtres supérieurs. Ainsi, nous trouvons plus de plaisir à subir la loi de la beauté qu'à commander à celui qui ne l'a point en partage, et nous lui savons plus de gré quand elle nous impose de nombreux travaux qu'à celui qui ne nous ordonne rien.

24. « Les autres biens qui nous manquent, nous ne les désirons plus, du moment que nous les possédons, mais la beauté n'engendre jamais la satiété. Quand nous passerions en attraits et le fils d'Aglaé, qui descendit à Ilion avec les autres Grecs, et le bel Hyacinthe et le Lacédémonien Narcisse, nous ne serions point encore contents, nous craindriens de laisser, malgré nous, la supériorité à ceux qui doivent venir.

25. « La beauté est, pour ainsi dire, la règle commune de toutes les actions humaines. Le général qui range des troupes en bataille, l'orateur qui compose un discours, le peintre qui fait un tableau, se la proposent pour modèle. Mais pourquoi parler ici des arts dont elle est l'unique but ? Les choses exclusivement nécessaires, et que le besoin nous a fait imaginer, nous

nous efforçons de les faire aussi belles que possible. C'est ainsi que Ménélas, en construisant son palais eut moins en vue les exigences d'une demeure que la surprise de ses visiteurs; et voilà pourquoi il le fit bâtir somptueux et magnifique. Il avait raison. Quand le fils d'Ulysse vint à Sparte pour s'informer de son père, la vue de ce palais lui causa une si vive admiration, qu'il dit à Pisistrate, fils de Nestor :

Tel est de Jupiter le céleste palais¹.

Voilà également pourquoi le père de ce jeune héros avait fait peindre en vermillon les vaisseaux qu'il conduisait à Troie avec la flotte grecque; il voulait frapper les yeux. En un mot, si l'on considère chacun des arts, on verra que leur objet à tous est la beauté, et que c'est vers ce but que sont dirigés tous leurs efforts.

26. « La beauté paraît l'emporter tellement sur les autres avantages, que dans les personnes qui la possèdent, unie à la justice, à la sagesse et au courage, on l'honore encore plus que ces vertus. Ceux qui l'ont en partage sont à nos yeux les plus estimables des hommes, et rien ne nous semble plus méprisable que ceux qui en sont privés. Seuls, entre tous les hommes, nous appelons honteux ceux qui sont laids², comme si toute autre qualité était nulle, quand on n'a pas la beauté.

27. « Ceux qui gouvernent une démocratie, nous les appelons démagogues. Ceux qui sont soumis à un tyran, nous leur donnons le nom de flatteurs. Mais ceux qui vivent sous l'empire de la beauté, nous les admirons, nous les appelons amis du travail, amis du beau, et nous regardons comme des bienfaiteurs publics tous ceux qui lui rendent hommage. La beauté a un caractère si auguste, qu'elle est l'objet des vœux les plus ardents, qu'on croit avoir tout gagné à pouvoir la servir; ne serait-on pas en droit de nous blâmer, si, négligeant une telle conquête, nous la laissions échapper, sans comprendre toute l'étendue de cette perte? »

28. Voilà le discours que je prononçai. J'aurais pu dire bien d'autres choses sur une question aussi féconde que la beauté, mais je les ai supprimées, quand j'ai vu que l'entretien commençait à devenir un peu long.

HERMIPPUS. Heureux, vous qui avez pu jouir d'un pareil

1. Homère, *Odyssée*, IV, v 74.

2. *Αἰσχροί*, de même que le latin *turpis*, signifie à la fois honteux et laid.

entretien ! Cependant je suis presque aussi heureux que vous, grâce à ton obligeance.

LXXVIII

NÉRON OU LE PERCEMENT DE L'ISTHME ¹.

MÉNÉCRATE ET MUSONIUS ².

1. MÉNÉCRATE. Le percement de l'isthme, que le tyran fut, dit-on, sur le point d'exécuter, te paraît donc, Musonius, digne du génie des Grecs ?

MUSONIUS. Sache bien, Ménécrate, que Néron se proposait une chose infiniment utile : il voulait épargner aux navigateurs le circuit qu'ils sont obligés de faire autour du Péloponèse et du promontoire de Malée, en coupant l'isthme par un canal de vingt stades. C'eût été un grand service rendu au commerce, aux villes maritimes et à celles de l'intérieur. Celles-ci, en effet, trouvent de quoi subvenir à leurs besoins, quand la navigation prospère.

MÉNÉCRATE. Fais-nous donc le récit de cette entreprise, Musonius; nous le désirons vivement, si tu n'as rien de mieux à faire.

MUSONIUS. Je le veux bien. Je ne sais comment vous payer de votre peine, vous qui par zèle êtes venu me trouver dans cette triste école de philosophie.

2. Néron était entraîné vers l'Achaïe par son amour pour la musique et par la ferme persuasion où il est que les Muses elles-mêmes ne chantent pas mieux que lui ³. Il voulait se faire cou-

1. Wieland croit à l'authenticité de ce dialogue, mise en doute par un grand nombre de critiques.

2. Le philosophe Musonius avait été exilé par Néron. L'auteur suppose qu'il avait été condamné à travailler au percement de l'isthme de Corinthe, et que Ménécrate, son ami, était venu l'y visiter.

3. Pour les prétentions musicales de Néron voy. Snetone, *Néron*, § 20 et

ronner dans les jeux olympiques, les plus nobles des combats de la Grèce; car, pour les jeux pythiques, il croit y avoir plus droit qu'Apollon lui-même : ce dieu, selon lui, n'oserait pas lui disputer le prix du chant ou celui de la cithare. Quant au percement de l'isthme, il n'y avait pas songé de longue main; mais la vue du lieu et de sa position lui inspira l'idée d'une gigantesque entreprise : il voulut imiter ce roi¹, qui, pour conduire les Grecs devant Troie, sépara l'Eubée de la Béotie par le canal de l'Euripe, qui passe près de Chalcis; Darius, qui jeta un pont sur le Bosphore, afin de descendre chez les Scythes; Xerxès enfin, qui surpassa tous les ouvrages précédents par la grandeur de son œuvre. Il croyait, en outre, que cette facilité nouvelle de communication ferait de la Grèce une sorte de rendez-vous brillant et de banquet de tous les autres peuples : car les tyrans, malgré l'ivresse de leur esprit, aiment cependant à s'entendre célébrer².

3. Néron sortit donc de sa tente, chantant l'hymne d'Amphitrite et de Neptune, et quelques couplets en l'honneur de Mélite et de Leucothoé. Le gouverneur de la Grèce lui présenta un hoyau d'or, et l'empereur se mit en devoir de commencer la fouille au milieu des applaudissements et des chants. Par trois fois il frappa la terre, et, recommandant ensuite aux ouvriers la prompte exécution de l'ouvrage, il rentra dans Corinthe, se persuadant qu'il avait surpassé tous les travaux d'Hercule. Les prisonniers furent employés aux travaux pénibles des parties rocheuses, l'armée à ceux des terrains unis et légers.

4. Il y avait cinq ou six jours que nous étions, pour ainsi dire, enchaînés sur l'isthme, lorsqu'un bruit vague se répandit de Corinthe que Néron avait changé d'avis. On disait que des géomètres égyptiens, ayant mesuré la hauteur des deux mers, ne les avaient point trouvées de niveau; ils croyaient que celle du golfe des Léchéens était plus élevée, et qu'il y avait à craindre qu'Égine ne fût submergée, si une mer aussi considérable venait tout à coup s'y répandre. Ce n'était point assez pour arrêter Néron : Thalès lui-même, ce philosophe si sage, si versé dans l'étude de la nature, n'y eût pas réussi. Il en était plus jaloux que de chanter en public.

5. Mais un soulèvement des nations occidentales, fomenté

suivants, p. 292 et suivantes de la traduction d'Émile Personneaux. On trouvera cités les passages de Tacite sur le même sujet.

1. On croit qu'il s'agit d'Agamemnon.

2. Il doit y avoir quelque lacune en cet endroit.

par un homme d'un caractère audacieux, nommé Vindex, vient d'arracher à la Grèce et à l'isthme Néron, qui donna vainement pour excuse l'objection des géomètres; car je sais très-bien que les deux mers sont égales et de niveau. On va même jusqu'à affirmer que Rome commence à s'agiter et aide à la révolte. Vous l'avez entendu dire hier au chiliarque, qui est abordé ici.

6. MÉNÉCRATE. Quelle voix a donc ce tyran, Musonius, pour le rendre si passionné pour la musique et pour les jeux olympiques et pythiques? Parmi ceux que j'ai vus aborder à Lesbos, les uns admiraient son talent, les autres s'en moquaient.

MUSONIUS. Néron n'est, à cet égard, ni admirable, ni ridicule. La nature lui a donné une voix passable et ordinaire. Le son en est creux et rauque, parce qu'il contracte le gosier, ce qui fait de son chant une sorte de bourdonnement désagréable. Cependant il a des notes qui en adoucissent le timbre, quand il ne lance pas sa voix avec trop d'assurance. Mais, en somme, exceller dans les nuances de la gamme, dans la mélodie, la roulade, l'accompagnement précis de la cithare, savoir marcher à temps, s'arrêter; se déplacer et régler ses mouvements sur la mesure, n'est-ce pas une honte pour un empereur?

7. Il faut le voir surtout imiter les grands artistes! Bons dieux! quels rires, malgré les terreurs que peut causer une moquerie! Il remue la tête, en retenant sa respiration, se tient sur la pointe des pieds, et se recourbe comme les patients attachés sur une roue. Son teint, naturellement rouge, devient pourpre, et son visage s'enflamme. Il a la respiration courte et son haleine n'est jamais suffisante.

8. MÉNÉCRATE. Mais comment, Musonius, les concurrents peuvent-ils lui céder le prix? Usent-ils de feinte pour lui être agréables?

MUSONIUS. Oui, ils usent de feinte, comme les lutteurs qui se laissent vaincre exprès. Songe, Ménécrate, à un certain acteur de tragédie, et comment il est mort aux jeux isthmiques.

MÉNÉCRATE. Qu'est-ce donc, Musonius? je n'en ai jamais entendu parler.

MUSONIUS. C'est une chose incroyable, et qui s'est passée sous les yeux de toute la Grèce.

9. Lors des jeux isthmiques, malgré la loi qui défend d'y jouer des tragédies ou des comédies, Néron s'avisa de vouloir triompher des tragédiens. Les concurrents se présentent en assez bon nombre, entre autres un Épirote, qui avait une fort belle voix et dont le talent était en grande renommée. Il affectait en cette occurrence de désirer le prix plus ardemment qu'il ne l'avait

jamais fait, et il avait déclaré qu'il ne le céderait pas à Néron, à moins que celui-ci ne lui donnât dix talents pour prix de la victoire. Néron en fut exaspéré jusqu'à la fureur. Il l'avait, en effet, entendu parler ainsi sur la scène, quelques moments avant le spectacle. Au moment donc où les cris des Grecs encouragent l'Épirote, Néron lui envoie dire par son secrétaire qu'il ait à céder à l'empereur. L'Épirote élève la voix encore plus haut et répond avec une fierté toute républicaine. Alors Néron lance sur le théâtre ses propres acteurs, comme s'ils eussent été nécessaires à la représentation : et ces gens, tenant à la main des tablettes d'ivoire à double plaque, en guise de poignards, serrent l'Épirote contre une colonne, et lui coupent la gorge avec leurs tablettes.

10. MÉNÉCRATE. C'est ainsi, Musonius, qu'il fut vainqueur dans la tragédie, après avoir commis un meurtre aussi indigne sous les yeux des Grecs ?

MUSONIUS. Véritable jeu d'enfant, pour un prince meurtrier de sa mère ! Faut-il donc s'étonner qu'il ait fait mourir un acteur en lui coupant la gorge ? Ne voulut-il pas aussi faire boucher l'autel de Delphes d'où sortent les oracles, afin d'étouffer, s'il le pouvait, la voix d'Apollon ? Encore la Pythie l'avait-elle mis au rang des Oreste et des Alcéméon, auxquels le meurtre de leur mère a procuré une sorte de gloire, puisqu'ils ne l'ont entrepris que pour venger leur père ; mais Néron, qui ne pouvait dire qu'il eût quelqu'un à venger, se crut insulté par le dieu, dont l'oracle adoucissait pourtant la vérité.

11. Mais, pendant que nous parlons, quel est ce vaisseau qui s'approche ? Il semble apporter quelque heureuse nouvelle ; tous les passagers sont couronnés de fleurs, comme un chœur de bon augure. De la proue l'on nous tend la main, en nous faisant signe de reprendre courage et de nous réjouir. On nous crie, si mes oreilles ne me trompent, que Néron est mort.

MÉNÉCRATE. On le crie, en effet, Musonius, et plus le vaisseau approche, plus le cri devient distinct. Quel bonheur, ô grands dieux !

MUSONIUS. Point d'imprécations ! On prétend qu'il ne faut pas maudire les morts.

LXXIX

* PHILOPATRIS

OU L'HOMME QUI S'INSTRUIT¹.

TRIÉPHON, CRITIAS ET CLÉOLAÛS.

1. TRIÉPHON. Qu'est-ce donc, Critias? Te voilà tout changé! Tu fronces les sourcils en vrai songe-creux; tu roules dans ton esprit de graves pensées, comme un renard qui médite une ruse, et, pour parler avec le poète²,

Une étrange pâleur s'étend sur ton visage.

As-tu vu le chien à trois têtes, Hécate sortant des enfers, ou bien t'es-tu rencontré volontairement avec quelque dieu? Il n'est pas naturel que tu sois dans cet état, lors même que tu aurais appris qu'un déluge nouveau doit inonder la terre comme du temps de Deucalion. C'est à toi que je parle, beau Critias. Tu ne m'entends pas crier? Il y a longtemps cependant que je suis près de toi. Es-tu fâché contre moi, es-tu sourd, ou bien attends-tu que je te prenne à la gorge comme un lutteur?

CRITIAS. O Triéphon, je viens d'entendre un discours long, inextricable, semé de labyrinthes; je repasse dans ma mémoire toutes ces inepties et je me bouche les oreilles, de peur qu'en les entendant de nouveau la fureur ne me pétrifie comme cette

1. Les critiques s'accordent à regarder ce dialogue comme d'un auteur plus moderne que Lucien, et qui, portant le même nom que celui-ci, vécut sous le règne de Julien l'Apostat. Il est dirigé contre les Chrétiens, dont l'auteur grec s'étudie, par des allusions obscures et par des plaisanteries de mauvais goût, à tourner en ridicule les croyances et les pratiques. On trouvera à la fin du dernier volume du *Lucien* de Lehmann une dissertation approfondie de J. M. Gesner sur toutes les questions soulevées par ce dialogue.

2. Homère, *Iliade*, I, v. 449.

Niobé dont parlent les poètes. Si tu ne m'avais pas appelé à grands cris, un vertige allait peut-être me faire tomber la tête la première dans un abîme, et l'on aurait fait de moi une histoire comme celle du saut périlleux de Cléombrote d'Ambracie¹.

2. TRIÉPHON. Par Hercule! quelles merveilles Critias a-t-il donc vues ou entendues, pour en être si frappé? Que de poètes enthousiastes, que de philosophes prestigieux n'ont rencontré chez toi qu'indifférence! Leurs discours ne te semblaient-ils pas un bavardage extravagant?

CRITIAS. Arrête un peu. Triéphon; ne me trouble pas davantage: je n'ai pour toi ni mépris ni indifférence.

TRIÉPHON. Je vois bien que tu roules dans ta pensée quelque grosse affaire pleine d'importance, quelque profond secret. La couleur de ton visage, cet œil hagard, cette marche incertaine, ces mouvements précipités, le font assez connaître. Mais il faut souffler après tant d'émotions. Chasse-moi hors du corps ces sottises indigestes, tu en tomberais malade.

CRITIAS. Fuis, Triéphon; éloigne-toi de plus d'un arpent, de peur que le vent ne t'enlève aux yeux de toute la foule, et qu'en tombant comme Icare, tu ne donnes ton nom à quelque mer triéphontienne. Les discours que j'ai entendus aujourd'hui de la bouche de ces détestables sophistes m'ont terriblement gonflé le ventre.

TRIÉPHON. Je vais m'en aller aussi loin que tu voudras. Souffle à ton aise.

CRITIAS. Fi! fi! fi! fi! quelles fadaïses! Ah! ah! ah! ah! les affreux desseins! Hé! hé! hé! hé! les ridicules espérances!

3. TRIÉPHON. Ah! quel vent! Il a emporté les nuages. Le souffle impétueux du Zéphire bouleversait déjà les flots; tu viens de déchaîner Borée sur la Propontide, si bien que les vaisseaux, lâchant leurs amarres, filent vers le Pont-Euxin sur les vagues agitées. Quel gonflement il y avait dans tes entrailles! Quel fracas! Quelle secousse t'a troublé le ventre? Tu étais sans doute tout oreilles pour entendre ces billevesées, et, par un prodige étonnant, tu as écouté jusque du bout des ongles.

CRITIAS. Il n'est pas étonnant, Triéphon, d'écouter du bout des ongles. N'a-t-on pas vu une cuisse devenir ventre², une tête accoucher³, le sexe masculin se transformer, par un effort de la nature, en sexe féminin⁴, et des femmes se métamorphoser en

1. Voy. Cicéron, *Tusculanes*, I, xxxiv. — 2. Allusion à la naissance de Bacchus. — 3. Allusion à la naissance de Minerve. — 4. Voy. *Salmacis, Cénéus, Tirésias*, dans le *Dict. de Jacobi*.

oiseaux¹? Le monde entier, s'il faut en croire les poètes, est plein de prodiges.

Mais puisque je te trouve à propos en ces lieux²,

allons nous asseoir à l'ombre de ces platanes. Les rossignols et les hirondelles y font entendre leur doux ramage. Le chant mélodieux des oiseaux flattera nos oreilles, et l'eau, par son léger murmure, charmera notre âme.

4. TRIÉPHON. Allons-y, Critias. Cependant, je crains qu'il n'y ait quelque sortilège dans ce que tu viens d'entendre, et que je ne me voie tout à coup changé en pilon, en porte ou en quelque être inanimé, par un effet de la peur étonnante que tu as éprouvée.

CRITIAS. J'en jure par le céleste Jupiter, cela ne t'arrivera pas!

TRIÉPHON. Tu me fais encore plus peur, en jurant par Jupiter. Comment pourra-t-il te punir, si tu manques à ton serment? Je sais que tu n'ignores pas ce que c'est que ton Jupiter.

CRITIAS. Que dis-tu? Jupiter ne peut pas envoyer au fond du Tartare? Oublies-tu qu'il a précipité tous les dieux du parvis de l'Olympe; qu'il a, dernièrement, foudroyé Salmonée, tonnant contre le ciel, et qu'aujourd'hui même encore, il châtie les insolents? Dans les poètes, notamment dans Homère, n'est-il pas proclamé vainqueur des Titans, exterminateur des Géants?

TRIÉPHON. Voilà, Critias, un beau portrait de Jupiter; mais, si tu le veux, écoute à ton tour. N'est-ce pas lui qui, par excès d'incontinence, s'est changé tour à tour en cygne, en satyre, en taureau? S'il n'eût promptement emporté sa prostituée en fuyant à travers les flots, il eût peut-être été réduit par quelque manant à labourer la terre, lui, le maître de la foudre; et, au lieu de lancer le tonnerre, il eût senti la pointe de l'aiguillon. Et ses festins chez les Égyptiens, ce peuple noir, au visage brûlé par le soleil, chez lequel il va passer douze jours à s'enivrer, n'en devrait-il pas rougir, un barbon comme lui? Pour ce qui est de l'aigle et de l'Ida, et de ses accouchements de toutes les parties du corps, j'aurais honte d'en parler³.

5. CRITIAS. Jurerai-je donc par Apollon? C'est un excellent prophète et un médecin, mon cher.

TRIÉPHON. Eh quoi! Ce faux devin, qui naguère a causé la

Philomèle, Procné, Alcyone. — 2. Homère, *Odyssée*, XV, v. 260. —

3. Voy. les iv^e, viii^e et ix^e *Dialogues des dieux*.

perte de Crésus, des Salaminiens et de mille autres, qui rend à ceux qui le consultent des oracles à double sens ?

6. CRITIAS. Par Neptune alors ! Il tient en ses mains un trident ; sa voix est perçante et redoutable ; il crie dans un combat plus fort que neuf ou dix mille hommes¹ ; et de plus, Triéphon, son nom veut dire qu'il ébranle toute la terre².

TRIÉPHON. Tu veux parler de ce suborneur, qui dernièrement a violé Tyro³, fille de Salmonée, c'est-à-dire un adultère sans pudeur, protecteur et patron de tous ceux qui l'imitent. Quand Mars fut enfermé dans un filet, et pris avec Vénus dans des liens indissolubles, tous les autres dieux, pleins de confusion, gardaient le silence ; Neptune, qui dompte les coursiers, se mit à fondre en larmes, comme un bambin qui a peur de son maître, ou comme les vieilles femmes qui trompent les jeunes filles. Il supplia Vulcain de délier Mars, et le boiteux, par pitié pour un vieux dieu, mit Mars en liberté. Il est donc adultère, puisqu'il fait délivrer ceux qui le sont.

7. CRITIAS. Et Mercure ?

TRIÉPHON. Ne me parle pas de ce méchant valet du lubrique Jupiter⁴ : son libertinage le jette dans toutes sortes d'intrigues.

8. CRITIAS. Je ne te proposerai ni Mars, ni Vénus, d'après la manière dont tu viens de parler. Laissons-les donc. Mais Minerve, cette vierge, cette déesse armée, terrible, qui porte sur sa poitrine la tête de la Gorgone, qui détruisit la race des Géants, j'en puis parler. Tu n'as rien à dire contre elle.

TRIÉPHON. J'ai une question à te faire à son sujet, si tu veux bien me répondre.

CRITIAS. Demande ce qu'il te plaira.

TRIÉPHON. Dis-moi, Critias, à quoi lui sert la Gorgone, et pourquoi la déesse la porte-t-elle sur sa poitrine ?

CRITIAS. C'est pour inspirer de l'effroi et détourner les périls. Elle frappe de terreur les ennemis et fait pencher la victoire du côté qu'il lui plait.

TRIÉPHON. C'est donc là ce qui rend invincible la déesse aux yeux gris ?

1. Allusion à l'*Iliade*, V, v. 860.

2. Les poètes donnent à Neptune les noms de *Ἐνσειχθών* et *Σεισειχθών*, qui ébranle la terre.

3. Voy. le *xiii^e Dialogue marin*.

4. Cf. Fénelon, *Lettre sur les occupations de l'Académie*, X, 9 ; Fleury, *Préface de l'Histoire ecclésiastique*.

CRITIAS. Assurément.

TRIÉPHON. Pourquoi n'est-ce point en l'honneur de ceux qui ont la puissance de nous préserver, mais de ceux qui sont préservés eux-mêmes, que nous brûlons les cuisses des taureaux ou des chèvres, pour nous rendre invincibles comme Minerve?

CRITIAS. La Gorgone n'a pas le pouvoir de préserver de loin, comme les dieux. Il faut la porter sur soi pour qu'elle ait cette vertu.

9. TRIÉPHON. Qu'est-ce donc que cette Gorgone? Je désire l'apprendre de toi : tu as sans doute fait là-dessus des recherches, et approfondi la chose. Je ne sais absolument d'elle que son nom.

CRITIAS. C'était autrefois une jolie fille, et des plus aimables. Persée, vaillant héros et habile magicien, la vainquit par ses enchantements, lui coupa la tête, et les dieux s'en firent depuis une arme défensive.

TRIÉPHON. J'ignorais cette belle particularité que les dieux ont besoin des hommes. Mais, de son vivant, quel métier utile exerçait-elle? Était-ce celui de courtisane dans les lieux publics? Ou bien, se laissant séduire en secret, conservait-elle cependant son nom de vierge?

CRITIAS. Par le dieu inconnu qu'on adore à Athènes¹, elle resta vierge jusqu'au moment où elle eut la tête coupée.

TRIÉPHON. Ainsi, en coupant la tête à une vierge, on se procure un épouvantail redouté? Moi qui sais qu'on en a coupé dix mille par morceaux

Dans l'île aux bords fameux qu'on appelle la Crète²,

si j'avais connu cette propriété, mon beau Critias, que de Gorgones je t'aurais rapportées de ce pays! J'aurais fait de toi un guerrier invincible. Les poètes et les rhéteurs m'auraient mis bien au-dessus de Persée, pour avoir trouvé un plus grand nombre de Gorgones.

10. A propos de la Crète, je me souviens qu'on m'y a montré le tombeau de ton Jupiter³, et les bois qui ont nourri sa mère; ils ont conservé une verdure éternelle.

CRITIAS. Seulement tu ne connaissais pas les paroles enchantées et les cérémonies qu'il faut pour faire une Gorgone.

1. Voy. *Actes des apôtres*, xvii, 23.

2. Homère, *Odyssée*, I, v. 90.

3. Voy. *Timon*, 6. Cf. Cicéron, *Tusculanes*, I, chap. xiii, 29.

TRIÉPHON. Ah ! Critias, si les enchantements pouvaient opérer de tels miracles, on pourrait peut-être les employer à ramener les morts à la douce lumière. Va, tout cela n'est que chansons, contes d'enfants et fables accréditées par les récits merveilleux des poètes. Laissons là cette Gorgone.

11. CRITIAS. Rejetteras-tu aussi Junon, l'épouse et la sœur de Jupiter ?

TRIÉPHON. Pas un mot de cette infâme union : ne me parle pas de cette déesse aux pieds et aux mains étendus.

12. CRITIAS. Par quelle divinité veux-tu donc que je jure ?

TRIÉPHON.

Jure par le grand dieu, qui règne au haut des cieux,
Par le Fils, par l'Esprit, qui procèdent du Père,
Un en trois, trois en un, incroyable mystère !
C'est le vrai Jupiter : il n'est point d'autres dieux¹.

CRITIAS. Tu veux m'apprendre à compter. Tu fais de l'arithmétique un serment. Tu calcules comme Nicomaque de Gérasa². Je ne sais pas ce que tu veux dire avec ton *trois en un, un en trois*. Veux-tu parler du quaternaire de Pythagore³, de la huitaine ou de la trentaine ?

TRIÉPHON.

Du silence ! respect à ceux qui ne sont plus⁴ !

Il ne s'agit pas ici de mesurer le saut d'une puce⁵. Je vais t'apprendre ce que c'est que le tout, quel est l'être qui précède tous les autres, enfin quel est le système de l'univers. Dernièrement, en effet, il m'est arrivé la même chose qu'à toi. J'ai rencontré un Galiléen, chauve, au nez aquilin, qui est monté jusqu'au troisième ciel, où il avait appris des choses étonnantes⁶. Il nous a renouvelés par l'eau ; il nous a fait marcher sur les traces des bienheureux, et nous a rachetés du séjour des impies. Si tu veux m'écouter, je te rendrai vraiment homme.

13. CRITIAS. Parle, ô très-savant Triéphon, je suis tout saisi de frayeur.

1. Ce dernier vers est d'Euripide, *Fragm. incertains*.

2. Nicomaque de Gérasa, ville d'Arabie, philosophe pythagoricien, mathématicien et musicien habile, florissait vers l'an 150 avant Jésus-Christ. Ses écrits sur l'arithmétique existent encore.

3. Voy. *les Sectes à l'encan*, 4.

4. Vers d'un poète inconnu.

5. Voy. *les Nuées* d'Aristophane, p. 110 de la traduction de M. Artaud.

6. On dit que c'est saint Paul.

TRIÉPHON. As-tu jamais lu la comédie d'Aristophane intitulée *les Oiseaux*?

CRITIAS. Certainement.

TRIÉPHON. Voici ce qu'on y trouve écrit¹ :

Le Chaos et la Nuit, l'Érèbe et le Tartare,
Étaient avant la Terre, avant l'Air et le Ciel.

CRITIAS. Fort bien; et ensuite qu'y eut-il?

TRIÉPHON. Une lumière incorruptible, invisible, incompréhensible, qui chassa les ténèbres et régla tout ce désordre. Un seul mot lui suffit, comme l'a consigné le Bègue² dans ses écrits, pour affermir la terre sur les eaux, étendre la voûte des cieux, fixer les étoiles, ordonner la marche des planètes, que tu adores comme autant de divinités. Il orna ensuite la terre de mille fleurs, tira l'homme du néant à la vie; et lui-même, du haut des cieux, voit les justes et les pervers, tient leurs actions écrites sur un livre, et à un jour fixe jugera chacun selon ses œuvres³.

14. CRITIAS. Et ce que les Parques filent à chaque mortel, est-il aussi écrit sur ce livre?

TRIÉPHON. De quoi veux-tu parler?

CRITIAS. Du Destin.

TRIÉPHON. C'est à toi, beau Critias, de me parler des Parques : je t'écoute avec la docilité d'un disciple.

CRITIAS. Homère, l'illustre poète, ne dit-il pas⁴ :

La Parque ne voit pas de mortel qui l'évite?

Et ailleurs, en parlant d'Hercule⁵ :

Hercule n'a pu fuir la main des Destinées,
Quoiqu'il fût cher au cœur du souverain des cieux :
Du Sort et de Junon le courroux odieux
Ont vaincu ce grand homme et brisé ses années.

Il dit encore que notre vie entière, avec toutes ses révolutions, est réglée par le Destin.

Il souffrira les maux que la Parque lui file⁶,
Depuis que de sa mère il a reçu le jour.

1. Voy. *les Oiseaux* d'Aristophane, p. 282 de la traduction de M. Artaud.

2. Moïse, qui se donne lui-même ce surnom, *Kabar leschon*, dans l'*Exode*, iv, 10. — 3. Cf. *Apocalypse*, xx, 12. — 4. *Iliade*, VI, v. 488. — 5. *Ibid.*, XVIII, v. 447. — 6. *Odyssée*, VII, v. 49.

C'est encore le Destin qui nous retient sur la terre étrangère :

Retournons chez Eole au toit hospitalier ;
Car, malgré les secours que sa bonté nous donne,
Le Sort nous chasse encor du paternel foyer.

Le poète témoigne assez que tous les événements dépendent de la Parque, lorsqu'il dit que Jupiter ne voulant point que son fils :

Éprouvât du trépas la rigoureuse loi,
Lance du haut du ciel une sanglante pluie,
Pour honorer ce fils qui doit perdre la vie
Sous les coups de Patrocle et devant Ilion.

D'après cela, Triéphon, tu ne peux plus rien dire contre les Parques, lors même que tu aurais été enlevé au ciel avec ton maître et initié à ses mystères.

15. TRIÉPHON. Cependant, mon beau Critias, comment le même poète a-t-il pu dire qu'il y a un double destin, dont les arrêts sont douteux ; si bien qu'en prenant tel parti, il en résultera tel effet, tandis qu'un autre amènera tel autre événement ? Par exemple lorsqu'il fait dire à Achille :

Deux destins au trépas conduisent les mortels ;
Si je reste en ces lieux, si je poursuis la guerre,
Je ne dois plus revoir mon palais ni mon père ;
Mais la gloire à jamais éternise mon nom.
Si je retourne à Phthie, en quittant Ilion,
Je perds de ce moment toute ma renommée ;
Mais je coule une vie et longue et fortunée.

Il dit de même à propos d'Euchénor :

Il connaissait le sort qui l'attendait à Troie.
Polyide, l'honneur des plus fameux devins,
Autrefois à son fils annonça ses destins.
Par un mal douloureux, au sein de sa patrie,
Il devait voir flétrir le printemps de sa vie ;
Ou d'un trépas plus beau la noble ambition
Devait finir ses jours dans les champs d'Ilion.

16. Ces vers ne sont-ils pas dans Homère ? N'est-ce pas là une prédiction à double sens, une fourberie qui conduit à deux fins ? Si tu veux, je puis faire parler aussi Jupiter. Ne dit-il pas

1. *Odyssée*, XXIII, v. 314. — 2. *Iliade*, XVI, v. 442 et 458. — 3. *Iliade*, IX, v. 414, traduction de Rochefort. — 4. *Ibid.*, XIII, v. 665, même traduction.